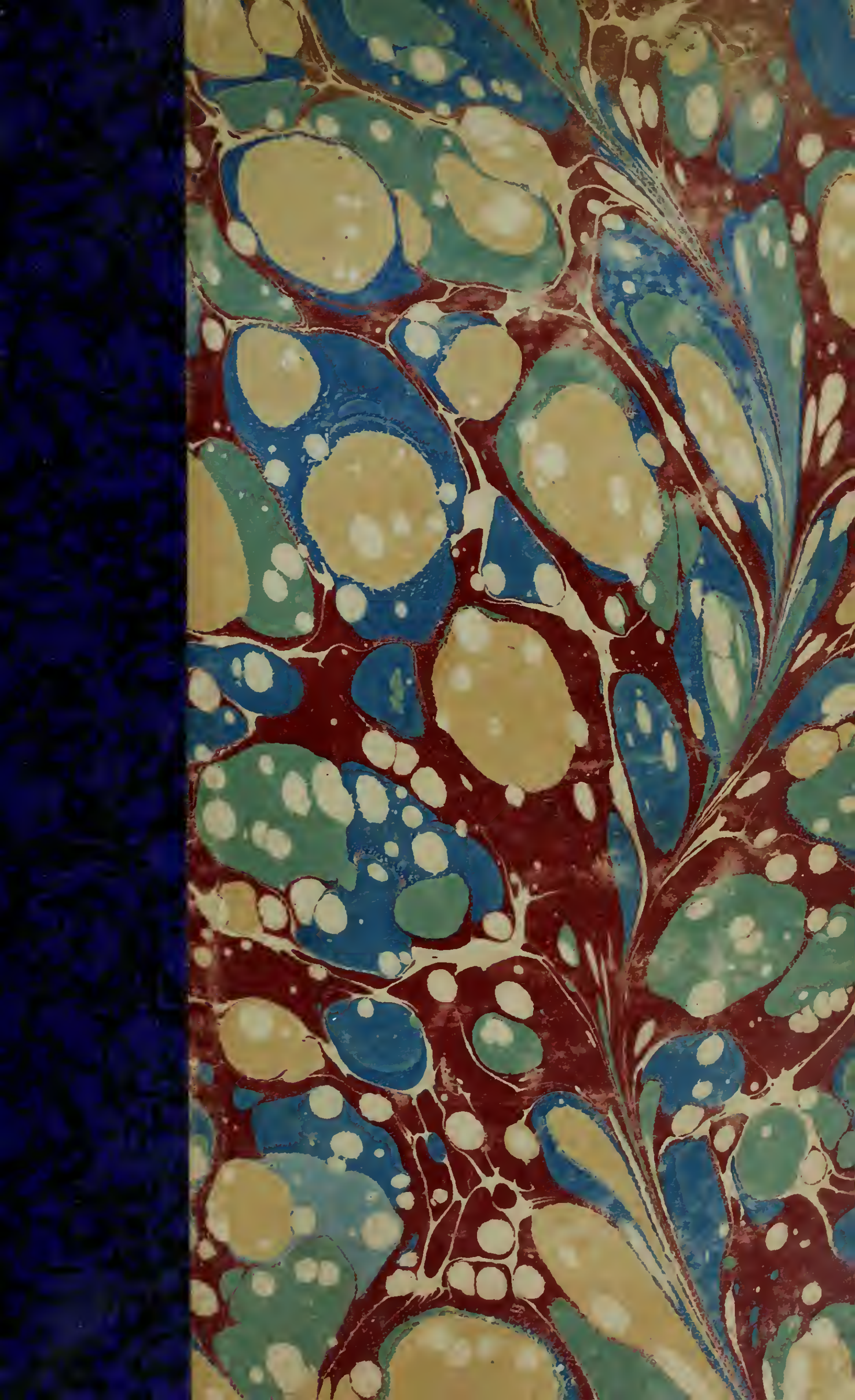


R. F. Truett. Taunton.
March 1934

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FRÉDÉRIC SOULIÉ

PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie,
Rue Amelot, 64.

CONFESSION

GÉNÉRALE

PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ.

SECOND VOLUME

PARIS
AUX BUREAUX DU CONSTITUTIONNEL,
RUE DE VALOIS, 10, PALAIS-ROYAL.

—

1857

CONFESSION GÉNÉRALE

I

UN NOUVEAU PERSONNAGE.

Après cette horrible découverte et la maladie qui faillit le tuer, Valvins quitta Paris. Il donna sa démission et voulut se retirer dans quelque village éloigné de Paris, pour y cacher ce désespoir amer, qui n'est pas tant le résultat d'une douleur agissante que celui de la torpeur où vous jette la perte de tout ce qui fait la vie. Quelque invariable que fût cette résolution, Valvins se trouva fort embarrassé dès qu'il voulut la mettre à exécution. En effet, il est bien rare qu'un homme, alors même qu'il déserte le monde, n'ait pas un abri, un coin où il puisse aller se cacher : c'est quelque vieux parent resté dans sa province, un ami en qui l'on croit encore, un endroit où l'on a vécu plus longtemps qu'ailleurs et dont on sait les habitudes. Mais Valvins n'avait point de famille, Valvins n'avait point d'amis, il n'avait pas même cette seconde patrie dans la patrie, qui est au lieu où l'on est né, où l'on a été jeune, où l'on a été heureux ; cela même manquait à Valvins, sorti presque enfant de l'école militaire, et devenu homme en courant avec les armées de l'empereur. Il résulta de cette situation qu'il

abandonna au hasard le choix de l'endroit où il irait s'enfouir. Comme, d'un autre côté, il ne voulait pas apporter le moindre délai à son départ, il réalisa tout ce qu'il possédait, confia à un notaire la gestion des affaires qu'il laissait derrière lui et se rendit un matin avec une malle dans la cour des messageries. Avant d'y pénétrer, il arrêta un des aspirants conducteurs qu'il reconnut à sa veste brodée, et lui demanda quelle était la première voiture qui allait partir. C'était celle de Brest. « J'irai à Brest, » se dit Valvins.

Il prit une place, monta en voiture, et se mit en route pour Brest. Il lui sembla même que le hasard qui l'avait poussé vers ce côté de la France avait heureusement servi son désir. « En Bretagne, se dit-il, ce pays si arriéré en fait de civilisation, c'est-à-dire en fait de corruption, je n'entendrai plus parler de cette vie gangrenée au dedans, fardée au dehors, et qui, lorsqu'on pénètre dans ses arcanes, n'a que rides décrépites et ulcères hideux. Là je serai sans doute encore en contact avec les vices humains, car ils sont partout, mais ces vices, on peut s'en défendre, car on y manque d'art pour les cacher, et mieux vaut le crime cynique que le crime hypocrite. D'ailleurs, se disait Valvins, que m'importent le vice et sa forme ? je vivrai seul dans quelque maison bien solitaire, jusqu'à ce que l'ennui me tue ou que je tue l'ennui et moi-même dans un moment d'extrême désespoir.

Sous l'empire de cette pensée et de cette résolution, Valvins s'était accoté dans un angle de la caisse où il était emballé, sans échanger un seul mot avec les autres voyageurs, sans se donner même la peine de les regarder ni de les écouter. Cependant, cette sombre indifférence l'avait rendu un sujet de curiosité pour ses compagnons de voyage, et parmi ceux-ci il s'en trouvait un qui semblait l'examiner avec un intérêt tout particulier. C'était un jeune homme d'un visage frais et content et d'une tournure nonchalante ; sa physionomie avait quelque chose d'ouvert et de réjoui qui semblait au premier moment appartenir à un caractère heureux et facile. Mais un sourire sardonique et une parole moqueuse arrêtaient la familiarité avec laquelle on pouvait être tenté d'aborder ce personnage. Parmi tous ceux qui meublaient la voiture, c'était lui qui avait fait le plus d'avances à Valvins ; entre autres choses, il lui avait offert sa place, qui était sur le derrière de la berline, supposant que la taciturnité de Valvins venait de ce qu'il était

malade de marcher à reculons. Valvins avait refusé en disant qu'il ne voulait déranger personne, et le jeune homme lui avait répondu d'un ton assez singulier :

— Ne vous alarmez point de cette proposition et ne m'en ayez nulle reconnaissance ; il m'est fort indifférent d'aller en avant ou en arrière. Je ne me gênais pas pour vous.

Cette manière assez brutale de retirer à l'offre de service qu'il avait faite ce qu'elle pouvait avoir d'obligeant exerça un moment l'attention de Valvins. Il se dit que ce monsieur était un butor qui avait voulu faire le complaisant et qui s'en était bien vite repenti. Le voyage continua sans qu'on fît davantage attention à Valvins, les autres personnes lièrent facilement conversation entre elles, et, quoi qu'il en eût, Valvins dut remarquer la tournure d'esprit de son vis-à-vis. Il parlait de toutes choses avec une imperturbable assurance, et jetait sur toutes une raillerie froide et presque méprisante. Quoique ses interlocuteurs ne fussent pas absolument des imbéciles, il les poussait si aisément à bout de leurs raisons qu'il finissait toujours par l'emporter. Au moment où Valvins était monté dans cette voiture, il se croyait le cœur le plus désillusionné de la terre, parce qu'il en était le plus désespéré ; et voilà qu'il rencontrait un homme qui niait toute foi, toute vertu, tout sentiment, et cela avec une froideur impassible ! Au déplaisir que Valvins sentit des opinions de cet homme, tout autre que lui-même eût aisément compris qu'il n'avait pas si complétement renié toute espérance qu'il le croyait. On ne s'indigne pas de voir mépriser ce qu'on méprise, d'entendre insulter ce qu'on a maudit, quand véritablement on n'y tient plus. Mais Valvins ne s'expliqua pas ainsi l'indignation que lui fit éprouver cet étranger ; il le trouva presque insolent, lui si paisible, si bien en chair, si prompt en babil, de tenir le langage qui n'appartient qu'aux âmes ulcérées et aux cœurs dévastés, et plus d'une fois il fut sur le point de le prendre à partie. C'est du reste une vérité assez remarquable, que les gens malheureux regardent comme une impertinente usurpation les plaintes de ceux qui ne souffrent pas comme eux.

L'étranger devint donc peu à peu un être insupportable à Valvins, et, si ce n'eût été la résolution qu'il avait prise d'être le spectateur indifférent de tous les vices, de tous les ridicules, il lui aurait probablement cherché querelle. Cependant les voyageurs qui emplissaient l'intérieur de la diligence l'abandonnèrent peu à peu ; l'un descendit à Mayenne, un autre à Laval, deux autres à

Vitré, si bien que Valvins et ce monsieur restèrent seuls. Mais ils n'échangèrent pas une parole jusqu'à Rennes, où la voiture devait s'arrêter une demi-journée. A peine Valvins l'eut-il quittée, que, pour occuper les quelques heures qu'il avait devant lui, il se rendit chez un libraire de cette ville, ancien lieutenant dans le bataillon de Valvins, qui était venu reprendre la maison de commerce de son père. Valvins fut reçu à bras ouverts, tous les trésors de la boutique furent mis à sa disposition pour lui faire une bibliothèque dans la retraite où il allait vivre, et l'on ne voulut pas permettre qu'il allât dîner à l'auberge. La famille de ce libraire, qu'on nommait Legrigois, se composait de sa mère, de son père, et d'une sœur bossue et déjà sur la trentaine; on l'appelait Gulnare. Dans les quelques heures qui précédèrent le dîner, Valvins eut pour la première fois sous les yeux le spectacle d'une vie occupée d'intérêts mercantiles et de soins d'intérieur.

C'étaient de bons et braves gens, d'un esprit fort médiocre, d'une ambition très-bornée et qui se complaisaient si bien dans leur vie, que Valvins se mit à les envier. Il ne se demanda pas si ce paisible contentement qui s'épanouissait à chaque phrase, à chaque geste de leur existence, tenait à leur caractère et à l'humilité de leurs désirs. A son compte, ils étaient heureux, parce qu'ils étaient une famille, parce que c'était un fils qui avait un père, une mère, une sœur, parce que chacun d'eux enfin trouvait autour de lui les affections naturelles qui sont la base du bonheur humain. Ces réflexions faisaient faire à Valvins un triste retour sur lui-même, et il se demandait par quelle injustice du sort lui seul se trouvait déshérité dans ce monde des soins qui rattachent tous les hommes à la vie; il enviait le bonheur de son ancien lieutenant, et pensait que, s'il eût pu faire comme lui et se retirer au milieu d'une si excellente famille, il se serait peut-être consolé de l'abandon de la duchesse. Voilà donc un désespoir qui croyait ne devoir jamais finir et qui se plaint de n'avoir rien en sa possession qui puisse le consoler! Valvins, à ce qu'on voit, était encore un tout jeune homme; il croyait à l'éternité du malheur et enviait le bonheur des autres. Cependant l'heure du dîner était venue, lorsqu'au moment de se mettre à table, la porte vitrée qui séparait le magasin de la salle à manger s'ouvre, et Valvins voit entrer son compagnon de voyage.

— Ah! s'écria la sœur bossue, c'est M. Deville.

— C'est toi, Lucien? dit le vieux Legrigois.

Le fils seul ne prononça pas une parole, mais à la façon dont lui et le nouveau venu se regardèrent, au serrement de mains qu'ils échangèrent entre eux, Valvins reconnut qu'il y avait entre ces deux hommes une amitié solide et grave. Lucien, qui avait reconnu Valvins, s'arrêta un moment, le salua légèrement, et répondit par ces mots aux questions dont on le pressait :

— Je viens vous demander à dîner.

— Ah! dit Thomas Legrigois (c'était le fils), tu ne t'arrêtes pas à Rennes?

— Vois! lui dit Lucien en lui tendant un billet.

Thomas le prit et le lut, puis il le rendit à Lucien en disant avec un soupir.

— Pauvre femme!

— Eh bien! s'écria gaîment la bossue en mettant un couvert de plus, êtes-vous toujours le même méchant homme que l'année dernière?

— C'est à peu près la même chose, ma divine Gulnare, lui dit Lucien en l'embrassant.

— Oh! fit-elle en secouant la tête, si je n'étais vieille, laide et bossue, je voudrais vous rendre amoureux fou de moi, pour vous faire demander pardon à deux genoux de tout le mal que vous dites des femmes.

— Je suis prêt à faire amende honorable en votre faveur, lui répondit Lucien.

— Parce que vous ne me considérez pas comme une femme, repartit la bossue tout en continuant à s'occuper des soins du couvert; et le reste de la conversation se fit de même, pendant qu'elle allait et venait, et que Deville brossait son chapeau et époussetait ses manches.

— Ah! que dites-vous là? reprit Lucien.

— Est-ce qu'une femme qui ne peut pas être aimée d'amour est une femme? repartit la bossue.

— Est-ce donc là le seul sentiment que vous prétendiez inspirer? lui dit Lucien.

— Il n'y a que celui-là qui, pendant quelques années, nous rende vos égales, messieurs, repartit Gulnare; vous nous gouvernez tant en vertu de vos lois, de vos priviléges, de vos préjugés, que c'est bien le moins que nous puissions quelquefois vous gouverner par vos folies.

— Vous êtes donc d'avis que c'est folie que l'amour? Dès lors, c'est un sentiment bien peu regrettable, dit Lucien.

— Vous jouez sur les mots, répliqua la bossue, c'est tout ce que vous faites pour obtenir cet amour que j'appelle folie ; mais la passion en elle-même doit être bien puissante, puisqu'au moment où vous la croyez éteinte ou trahie, vous vous trouvez les plus malheureux des hommes.

— Pas moi, du moins ! s'écria Lucien en riant.

— Ah ! vous, reprit Gulnare du même ton, vous n'êtes pas plus un homme que je ne suis une femme ; rien ne vous émeut, rien ne vous touche, vous disséquez les sensations des autres et les vôtres même avec un sang-froid de bourreau.

— Avec la prévoyance d'un homme qui ne veut pas être dupe...

— Et qui est la dupe la plus complète du monde, car il est dupe de lui-même.

— Vous trouvez?

— Tenez, Lucien, l'homme qui se boucherait le nez pour ne plus sentir, parce qu'il peut rencontrer une odeur fétide, celui qui se crèverait les yeux pour ne plus voir, de peur de rencontrer sous ses regards un spectacle de sang, enfin, celui qui se rendrait sourd et insensible en crainte de ce qui peut le blesser, celui-là serait un fou stupide, et...

Gulnare s'arrêta devant la conclusion, et Lucien fronça le sourcil un moment, mais il reprit bientôt assez gaîment :

— Et je suis ce fou stupide?

Gulnare hésita encore, et répliqua enfin :

— A peu près.

Thomas, qui était sorti un moment, rentra alors et dit en s'asseyant à table :

— Toujours la même querelle !

— Toujours, dit Gulnare.

— Vous voyez, mon commandant, dit Thomas en s'adressant à Valvins, vous voyez deux ennemis irréconciliables.

A ce nom de commandant, Lucien regarda Valvins comme un homme dont il connaissait déjà l'existence. On s'assit, et la guerre continua, très-vive et très-acharnée, entre Gulnare et Lucien ; celui-ci cruellement caustique, celle-là toute enthousiaste. Valvins admirait les singuliers contrastes que la nature avait faits dans la personne de chacun de ces individus : l'un, jeune, beau et doté de tous les avantages qui doivent parer la vie d'illusions dorées, d'espérances splendides, et la considérant d'un œil triste, désen-

chanté, n'y voyant que déceptions, mensonges et douleurs; l'autre, une femme déshéritée, de son aveu, de ce qui est l'âme de la vie pour une femme, laide, et probablement en butte à la stupide et lâche plaisanterie des gens droits contre les bossus, et cependant donnant un noble but à l'espèce humaine et la revêtant des plus doux attraits. Il se demanda si dans tout cela il n'y avait pas une difformité morale pour l'un de ces deux êtres et si elle ne se rencontrait pas chez le beau jeune homme. Restait la question de savoir si cet esprit et ce cœur étaient venus au monde mal conformés et de travers, ou si un malheur, un accident les avait faussés et fait dévier de la droite ligne. Valvins écouta pendant tout le reste du dîner, sans prendre une part active à la conversation. Comme d'ordinaire, elle parcourut une foule d'objets, mais toujours avec le même caractère d'enthousiasme de la part de la bossue et le même dénigrement de la part de Lucien. Le dîner s'acheva au milieu des généralités d'une pareille conversation, et sans que rien pût avertir Valvins de l'état de M. Deville. L'heure du départ arriva, et il fallut que les deux voyageurs regagnassent ensemble l'hôtel des messageries. Cependant, quoique leur admission à la même table dût nécessairement amener entre eux une sorte de liaison, Valvins ne sembla pas plus curieux qu'il ne l'était auparavant d'entrer en rapport avec son compagnon de voyage, et celui-ci parut avoir perdu cette espèce d'entrain facile qui se familiarisait volontiers avec le premier venu. Ils se retrouvèrent donc seuls dans la voiture, mais il n'y avait plus moyen de s'observer l'un l'autre dans ce qu'ils pourraient faire ou dire en dehors d'eux-mêmes, et chacun se posa dans un coin comme si l'autre était un pestiféré. Le voyage se continua avec une si singulière retenue des deux parts, que l'on eût pu penser que ces deux hommes avaient peur l'un de l'autre. Cependant, à mesure que l'on approchait de Brest, Lucien Deville devenait plus soucieux, et parfois il semblait être fort mal à son aise; il jetait de temps à autre un regard inquiet sur Valvins. Enfin, une demi-heure à peu près avant d'arriver à Brest, cette inquiétude éclata, et Lucien dit à Valvins:

— Votre passe-port est-il bien en règle?

— Mon passe-port! dit Valvins qui se souvint en ce moment que, dans la précipitation de son départ, il avait négligé cette sage précaution.

Par un hasard assez rare à cette époque, il avait pu parcourir

toute la route de Paris à Brest sans être forcé de produire ce laissez-passer de la police générale.

— Mon passe-port? répéta Valvins; ma foi! j'ai oublié d'en prendre un à Paris.

— En ce cas, lui repartit très-froidement Lucien, vous pouvez vous attendre à passer deux ou trois semaines en prison, et, si vous avez quelques papiers suspects, vous n'avez qu'à les détruire, ou vous serez certain d'être découvert, car vous serez fouillé à fond comme un forçat échappé.

— Je n'ai point de papiers suspects et je ne crains pas d'être fouillé à fond, répondit brusquement Valvins, et je vous prie de croire que je trouve votre supposition fort déplacée. Si je ne vous avais rencontré chez Legrigois, je me servirais même d'une expression qui vous dirait mieux ma pensée.

Lucien regarda Valvins d'un air fort ébahi, puis il lui tourna le dos sans répondre; mais au bout de quelques minutes il s'adressa de nouveau à Valvins, comme un homme qui parle à un aveugle qui court tête baissée vers un trou.

— Ah çа, lui dit-il, je ne veux pas me fâcher, mais je vous dis que nous allons entrer dans une ville de guerre, que l'on nous demandera nos passe-ports, et que, si vous n'en avez pas, fussiez-vous du reste innocent comme l'enfant à la mamelle, on vous mettra en prison jusqu'à ce que l'on ait écrit à Paris pour savoir qui vous êtes, quels projets ont pu vous amener à Brest, comment il se fait que vous êtes parti sans passe-port; et je vous préviens qu'en votre qualité de commandant de l'ex-garde impériale, vous trouverez fort peu d'empressement à réparer votre négligence, que dès l'abord on ne sera pas fâché de vous considérer comme un des agents conspirateurs qui courent secrètement les départements, et que ce n'est peut-être pas pour trois semaines, mais pour trois mois qu'on vous mettra dans un cabanon, faute de ce chiffon de papier que vous avez si bénévolement oublié.

Lucien avait raison et Valvins le comprenait à merveille, mais il lui répugnait de l'avouer à cet homme, et surtout d'avoir l'air de lui demander un service ou un avis en lui faisant cet aveu. Aussi lui répondit-il assez brusquement :

— Il en sera ce qu'il en sera... dans un cabanon ou ailleurs, peu m'importe!

Lucien considéra Valvins d'un air encore plus ébahi, et répondit comme involontairement :

— Est-ce que c'est pour ça que vous êtes venu dans ce pays?

La question parut fort impertinente à Valvins, et il la rendit vertement à Deville, en lui disant :

— Et pourquoi y êtes-vous venu, vous?

— Moi, reprit Lucien d'un air qui prit tout à coup un caractère plus sérieux, j'y suis venu chercher ma mère.

Le mouvement de la conversation, ou, si nous pouvons nous exprimer ainsi, l'engrenage des mots emporta Valvins, et il repartit vivement :

— Moi, j'y suis venu fuir la mienne.

A cette réplique, les deux interlocuteurs se regardèrent en face d'un air tout particulier, comme des gens qui viennent de se reconnaître. Mais, cette fois, ce fut Valvins qui le premier reprit la conversation.

— Cependant, lui dit-il, vous avez un nom; vous vous appelez Lucien Deville.

— Je le crois.

— Vous êtes de ce pays?

— Je puis le supposer.

— Vous le croyez, vous pouvez le supposer? lui dit Valvins.

— Oui, repartit Lucien, et ces expressions sont tout ce qu'elles peuvent être. Le nom de Lucien Deville m'appartient par prescription, comme toute chose possédée depuis longtemps, mais je n'ai aucun titre qui me l'assure légalement. Je crois que je suis de ce pays, parce que les gens qui ont pris soin de mon enfance l'habitaient autrefois et l'ont toujours habité, et que le nom que je porte est celui d'un domaine situé près de leur cabane; mais jusqu'à présent je ne sais rien de plus sur ce que je suis.

— Et vous êtes en mesure de le découvrir? lui dit Valvins.

— Oui, dit Lucien; je me crois enfin arrivé au moment où tout va se dévoiler.

— Eh bien! en ce cas, lui dit Valvins d'un ton amer, descendez de voiture, montez dans la première charrette qui vous éloignera de ce pays, et n'y remettez jamais les pieds.

— Et pourquoi cela? lui dit Lucien.

— Parce que vous découvrirez quelque infamie qui vous déchirera le cœur, vous humiliera et fera de vos espérances la déception la plus honteuse et la plus désespérante.

— Mais je n'ai point d'espérances, répondit Lucien. Je vais savoir parce que je veux savoir, et, si quelque espoir se mêle à la

curiosité qui me pousse, ce n'est pas l'espoir d'une bonne et heureuse découverte, mais de quelque infamie, comme vous dites, qui me justifie vis-à-vis de moi-même et des autres du rôle de censeur méprisant que je joue.

A cette déclaration, Valvins demeura un moment silencieux, puis il reprit :

— Vous avez dû bien souffrir pour en arriver là?

— Pas trop, dit Lucien, mais assez pour ne pas vouloir souffrir davantage. La première épreuve a été rude, et, lorsque je suis revenu de l'étourdissement que cela m'a causé, je me suis demandé si je voulais dans ce monde jouer le rôle de dupe, et je me suis répondu que non.

— Mais, comme vous dites, il a fallu que cette épreuve fût bien rude, reprit Valvins, pour vous mettre ainsi du premier coup sur vos gardes.

— C'est une histoire trop longue à vous dire, pour le peu de temps qui nous reste jusqu'à ce que nous arrivions à Brest. Pensons plutôt à vous. Ce n'est pas sérieusement que vous m'avez répondu que peu vous importait d'être dans un cabanon ou ailleurs.

— Non, certes, dit Valvins; mais je vous avoue que je ne sais trop comment me tirer de cet embarras.

— Je m'en charge, reprit Lucien.

Et presque aussitôt, la voiture s'étant arrêtée, le conducteur vint ouvrir la portière en disant :

— Vous voilà arrivé, monsieur Deville.

— Allons! descendons, repartit Lucien en s'adressant à son compagnon de voyage.

— Mais, dit le conducteur, j'ai cru que ce monsieur venait jusqu'à Brest, et j'ai mis ses effets dans le fond de l'impériale.

— Ça ne fait rien, dit Lucien, nous les enverrons chercher à Brest ce soir par Dominique. Tiens, voilà pour boire. Tu connais Dominique ?

— Oui, monsieur, le domestique de madame Poyer.

— Juste; il sera à Rennes dans une heure, tu lui remettras la malle inscrite sous le nom du commandant Valvins.

— Ah! fit le conducteur en regardant Valvins, il y avait un commandant de ce nom dans l'ex-garde; mais c'était un vieux du à cuire.

— C'est moi, dit Valvins, si ce n'est que le dur à cuire est jeune.

Le conducteur réfléchit.

— Non, dit-il, j'aime mieux décharger ici, c'est plus aisé. Les effets du commandant ne sont pas écrits sur la feuille, et, si on me demande ce qu'il est devenu lui-même, je dirai que je ne puis pas empêcher un voyageur de descendre pour quelque chose de pressé et de s'aller promener à droite et à gauche de la route.

— Merci ! lui dit Valvins en glissant un nouveau pour-boire au conducteur.

Aussitôt on se mit en devoir de décharger, et au bout de quelques minutes les deux nouveaux amis étaient sur la grande route, tandis que la diligence s'éloignait au grand trot.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire là tout seuls avec ces malles? dit Valvins.

Lucien se retourna de côté et d'autre pour voir s'il n'y avait personne, et tout à coup il lança un coup de sifflet très-aigu auquel un autre sifflet répondit immédiatement.

Dans un autre siècle et avec un autre personnage, Valvins eût pu croire qu'il s'était laissé attirer dans quelque bande de brigands qui voulaient sinon le dévaliser, du moins le recruter. Mais en ce moment il s'imagina qu'il était tombé dans une association de conspirateurs politiques, et il en éprouva une sorte de joie. Privé de famille, déshérité d'affections, n'ayant plus de carrière à parcourir, il accepta comme une diversion à son désespoir l'espérance de se mêler à un complot et peut-être d'en devenir le chef, car il se sentait toute l'énergie et toute la volonté nécessaires pour cela. Pendant qu'il faisait ces réflexions, deux paysans sortirent d'un sentier qui aboutissait à la grande route, et, sur un geste de Lucien, prirent les deux malles, les chargèrent sur leurs épaules et disparurent dans le sentier.

— Maintenant, dit Lucien, nous pouvons partir.

— Mais où allons nous?

— Chez un ami qui vous donnera l'hospitalité à ma recommandation, jusqu'à ce que vous vous soyez mis en règle pour pouvoir établir votre séjour dans ce pays, si telle est votre intention.

— Qu'est-ce qui peut vous faire supposer que j'en aie d'autre?

— Mais, lui dit Lucien, un militaire de l'empire qui part sans pouvoir donner un but apparent à son voyage, qui n'a ni famille ni amis dans ce pays, doit avoir des raisons importantes pour s'y rendre, et, comme d'une part je connais sa réputation de probité et de bonne conduite et que je suis sûr qu'il ne fuit pas devant

des affaires embarrassées, comme je sais d'une autre part quels sont ses sentiments politiques, je puis penser qu'il est venu en Bretagne pour y tenter un mouvement...

— Qu'il est presque impossible d'essayer, dit Valvins en interrompant Lucien, quand on n'a ni famille ni amis comme vous dites dans ce pays, mais qui serait peut-être plus facile à un homme attendu si exactement et qui fait sortir des agents mystérieux du bord des routes au premier coup de sifflet.

— Sur l'honneur, lui dit Lucien, je ne suis dans aucun intérêt politique, quoique je ne veuille pas qu'on sache ma présence ici. Ce que je vous ai dit tout à l'heure est la vérité. Pourriez-vous jurer de même que vous ne m'avez rien caché?

— Je vous le jure; je suis parti parce que je voulais fuir Paris à tout prix. Et une heure plus tôt ou une heure plus tard, je serais sur la route de Marseille ou de Bordeaux. Je suis monté dans la première voiture qui s'est trouvée prête à partir : voilà tout.

— Et c'est une mère que vous fuyez ainsi?

— Oui, ma mère.

Valvins s'arrêta, et après un profond soupir il reprit :

— Et peut-être aussi la mère de mon enfant.

— Ceci se complique, dit Lucien.

— Oh! oui, c'est une étrange complication de crimes.

— Eh bien! dit Lucien en essayant de garder à sa parole le ton de légèreté indifférente qu'il affectait d'ordinaire, mais avec une expression de rage qui se trahit malgré lui, eh bien! peut-être mon histoire pourra-t-elle faire pendant à la vôtre. Du reste, vous la saurez, si je l'apprends jamais, car j'ai besoin d'un témoin sûr de tout ce qui va se passer.

Quelle que fût l'insouciance de Valvins sur ce qui pouvait lui arriver, et, bien qu'il se laissât aller sans résistance à tout ce que cet homme qu'il avait fortuitement rencontré voulait faire de lui, cette dernière proposition l'étonna, et il dit à Lucien :

— Mais, si vous ne m'aviez pas rencontré, vous vous seriez donc passé de témoin?

— Non, monsieur, lui repartit assez sèchement Lucien, je ne m'en serais point passé. J'ai un ami qui m'attend, un cœur fort, une âme pleine de générosité, un dévouement sans calcul, mais peut-être lui manque-t-il une juste appréciation des choses de ce monde, peut-être la violence de son caractère ne lui permettra-t-elle pas d'arriver à la vérité en me suivant patiemment par les

mille détours d'une ruse obséquieuse; mais à tout prendre je préfère sa bonne volonté à vos soupçons. Ainsi n'en parlons plus.

— Il me semble, lui répliqua Valvins du même ton sec, que mon hésitation n'a rien d'étonnant vis-à-vis d'un homme que je ne connais pas.

— En ce cas, la promptitude sans hésitation avec laquelle je vous ai offert de vous tirer d'embarras a dû fort vous surprendre.

— Est-ce un reproche? En ce cas, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit Valvins en s'arrêtant.

— Et je vous aurai volé votre malle et vos habits, dit en riant Deville. Tenez, mon cher M. Valvins, n'en parlons plus. La maison où je vais vous conduire vous en dira plus que tous mes discours, et une fois là vous jugerez si vous voulez être de moitié dans ce que j'ai tenté.

— Soit, dit Valvins en reprenant sa marche près de Lucien.

Bientôt ils arrivèrent dans une petite vallée au fond de laquelle coulait un petit ruisseau qui, retenu au débouché de cette vallée par une chaussée, y formait une espèce de grand étang et s'échappait ensuite par les berges de deux moulins posés à chacune des deux extrémités de la chaussée.

— Voilà, dit Lucien en montrant ces deux maisons à Valvins, où gît le secret de ma destinée : mais est-ce à ce toit ou à celui-ci? C'est ce que je n'ai pas encore pu découvrir, et, lorsque je saurai sous lequel des deux est caché le secret de ma naissance, Dieu sait si je pourrai en obtenir l'aveu !

Ce mot, en rappelant à Valvins la singulière connexité qui existait entre lui et Lucien, effaça de son esprit un reste d'appréhension. Cependant ils gardèrent tous deux le silence et se mirent à gravir rapidement un sentier couvert qui montait presque à pic sur la colline qui bordait la vallée dont nous venons de parler. Après vingt minutes de marche, ils arrivèrent en face d'un petit castel sur le seuil duquel une femme et deux jeunes gens paraissaient les attendre.

II

VIEILLES CONNAISSANCES.

Bien que ce récit repousse dans son but la description minutieuse des lieux où se passèrent les événements qui en font sinon l'intérêt, du moins le fond, il est peut-être nécessaire de nous arrêter un moment pour dire quel était l'aspect de cette maison et l'air des personnages qui l'habitaient. Cette maison avait une façade assez étendue et terminée à ses deux extrémités par deux tourelles surmontées de toits en cône et de girouettes énormes qui lui donnaient un air féodal. Le long des fenêtres étroites et hautes on voyait de longues meurtrières percées à chaque côté des croisées, et les tourelles en étaient pour ainsi dire cannelées ; elles avaient été bouchées par une espèce de torchis composé de terre glaise et de foin qui, au besoin, eût pu être enlevé en quelques heures et les eût rendues praticables. En arrière de cette façade s'étendaient de nouveaux bâtiments assez misérables qui paraissaient servir de granges et d'étable à la maison ; mais ils étaient élevés sur des fondations sortant encore à deux pieds de terre et bâties dans le même système que la façade, et qui annonçaient que cette habitation avait dû être jadis un parallélogramme régulier et présenter une défense assez redoutable.

Jamais Valvins ne s'était guère occupé de ces idées de féodalité, vieilles habitudes complétement oubliées sous l'empire ; mais, en apercevant cette maison et en jugeant de ce qu'elle avait pu être par ce qui en restait, il se figura que le possesseur d'un pareil manoir devait se croire quelque chose et que la force du maître de ce lieu avait une bien plus haute portée que la prétendue aristocratie des officiers de l'empire qui se bornaient à tapager plus haut que les autres dans les cafés ou les spectacles, à séduire lestement les filles de bonne maison, à rosser quelquefois un tailleur impatient ou un huissier trop pressé. Il comprit qu'avec de pareilles demeures dans un pays si peu accessible au déploiement d'une grande force armée, l'esprit de rébellion eût quelque chance

de succès, et que le rayonnement du pouvoir qui part du centre pour arriver aux extrémités de la France sans rencontrer d'obstacle pût se briser contre de si nombreuses résistances.

Quant aux personnes qui étaient devant la porte principale, c'étaient une femme et deux jeunes gens. Cette femme pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Elle était d'une taille élevée et semblait avoir été pour ainsi dire construite dans les larges proportions d'une forte nature, mais une maigreur excessive et une pâleur maladive lui donnaient un air de faiblesse et de mélancolie touchante, malgré la majesté de son visage et l'élévation de sa taille. L'un des jeunes gens sur qui elle s'appuyait était comme elle d'une stature élevée et d'une beauté remarquable (1). L'autre était un enfant. Ces trois personnes parurent fort surprises de voir Lucien accompagné d'un étranger; toutefois elles l'accueillirent avec une franche cordialité, et madame Poyer, après les premiers moments, se retira pour donner des ordres afin de loger Valvins. Elle emmena Fabien, qui, bien qu'il ne fût pas son fils, semblait en avoir les droits, et Poyer, Lucien et Valvins restèrent ensemble. A peine furent-ils seuls, que Poyer dit à Lucien :

— Puis-je parler devant monsieur;

Lucien se tourna vers Valvins et lui dit :

— C'est à vous de répondre. Vous allez savoir tout ce que je sais de mon histoire, voulez-vous être le confident de ce qui va m'être révélé? Avant de me répondre, écoutez-moi. Je sais qui vous êtes. Je sais de vous tout ce que le monde en sait : que vous êtes sans famille connue, que vous ne devez ce que vous êtes qu'à l'attachement d'un vieux soldat, et ensuite à vous-même. Legrigois m'a tout dit; comme ma position est pareille à la vôtre, j'ai tout de suite à vous donner et à vous demander votre confiance. Le hasard m'a servi, en vous forçant à me suivre dans cette maison; mais, avant d'aller plus loin, je crois devoir vous prévenir que ma règle en cette vie est un partage égal entre amis.

— C'est un titre bien sacré et qu'on ne jette pas ainsi au premier venu, dit Valvins.

— Vous avez raison, repartit Lucien, et d'ailleurs nous ne partirons pas du même point pour devenir amis. Pour que vous

(1) Ici étaient le portrait de Poyer et celui de Fabien; mais, comme nos lecteurs ont déjà fait connaissance avec ces deux héros de notre histoire, nous avons cru devoir le supprimer.

(*Note du compilateur de ce récit.*)

acceptiez la proposition que je vous fais, il faut que vous sachiez de moi ce que je sais de vous : c'est-à-dire ce qui est au soleil, ce que tout le monde en a pu voir, et, une fois cela fait, vous qui avez sans doute pénétré dans le secret de votre existence, vous resterez le maître d'accepter ou de refuser ce que je vous propose.

— Comme il vous plaira, repartit Valvins.

Tout aussitôt Lucien commença ainsi :

III

ENCORE UN.

Longtemps avant la révolution, le moulin qui est au pied de cette colline, sur le côté gauche de la chaussée, et qu'on nomme encore le moulin des Colombiers, appartenait à la famille de Chastenex. Le meunier qui le tenait à ferme des comtes de ce nom y était établi depuis longues années, et, grâce au prix peu élevé de son fermage et à une conduite régulière, il y avait gagné une sorte d'aisance qui en faisait un homme assez considérable ; il se nommait Antoine Firon. Ni Firon ni les autres fermiers du comte ne connaissaient l'héritier de M. de Chastenex, qui avait été élevé à Paris et qui ne venait presque jamais chez son père. Mais il avait appris par les confidences des serviteurs du château que le vieux comte ne recevait guère de son fils que des sujets de mécontentement. Aussi reçurent-ils du comte comme un bienfait providentiel le renouvellement du bail que leur maître fit à tous ses fermiers quelques semaines avant sa mort. Le vieux comte ne leur cacha point que les dispositions de son fils l'épouvantaient sur les exigences qu'il pourrait exercer contre eux, et il voulut assurer leur avenir pour de longues années.

— Je vous demande pardon, dit Lucien en s'interrompant, de reprendre mon histoire de si loin, mais sans cela vous ne pourriez guère la comprendre.

— Et peut-être sans cela, repartit Valvins, n'y prendrais-je pas

déjà l'intérêt que j'éprouve, car vous avez prononcé un nom qui ne m'est pas tout à fait étranger.

— Lequel?

— Je vous le dirai, mais continuez.

— M. de Chastenex le père était mort depuis trois mois, lorsque son fils arriva dans le pays. C'était un fort mauvais sujet, qui, après avoir dévoré sa fortune, avait épousé une juive hollandaise contre le gré de son père; il l'avait également ruinée, et personne n'avait jamais bien expliqué la mort rapide et prématurée de cette malheureuse. Du reste, ceci n'est point de notre histoire, et il ne s'agit que des rapports du jeune comte avec ses fermiers. Le père avait bien jugé le fils. A peine fut-il établi dans son château, qu'il fit venir tous ses fermiers. Alors, par des menaces auxquelles son crédit et sa méchanceté bien reconnus donnaient une grande portée, il les amena presque tous à faire ce que son père avait voulu empêcher. La plupart des baux furent résiliés ou augmentés de manière à être une charge presque impossible à supporter pour ceux qui les avaient acceptés. Un seul des tenants du comte de Chastenex résista aux volontés et aux menaces de son maître : ce fut le vieux Antoine Firon, le meunier dont je vous ai parlé. Le jeune comte essaya d'abord toutes les manières possibles de le troubler dans son exploitation; malheureusement pour lui, il ne put employer les moyens violents, qu'il croyait souverains contre les fermiers, qu'en blessant des intérêts très-puissants aussi. Plus d'une fois, le comte de Chastenex fit passer sa chasse à meute à travers les champs et les moissons d'Antoine Firon et les ravagea de fond en comble. Dans sa colère, il ne fit point attention que, pour pénétrer jusqu'aux propriétés de Firon, il lui fallait traverser celles du vicomte Poyer. Il s'imagina qu'en prévenant celui-ci de ses mauvais desseins, il le mettrait de son parti et qu'il suffirait, pour le faire taire, de l'indemniser de la perte matérielle que pourrait lui causer le passage de la chasse. Le comte de Chastenex s'était trompé. M. Poyer était avant tout un homme juste et un homme d'honneur, qui ne voulut point se rendre complice d'une pareille persécution... D'ailleurs, fit Lucien en désignant Poyer, je puis le dire devant son fils, M. Poyer, indépendamment des sentiments généreux qui l'eussent empêché de se prêter aux violences du comte de Chastenex, avait épousé la fille d'un autre fermier, et ses inclinations n'étaient pas pour les petites tyrannies de la noblesse. Il porta donc devant les tribunaux

des plaintes qui, de la part de Firon, fussent peut-être restées sans effet, et le comte de Chastenex se dégoûta bientôt d'une guerre dont il payait les frais beaucoup plus cher qu'elle n'eût jamais pu lui rapporter. M. Poyer n'était pas un homme à intimider d'aucune façon, et M. de Chastenex comprit, dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, qu'une provocation eût compromis plus que sa fortune ; sa personne aurait pu à son tour répondre de son impertinence.

— Mon père l'eût éventré comme un poulet, dit à ce moment le jeune Poyer d'une voix si rude, que Valvins pensa que, s'il fallait juger du père par le fils, l'expression était parfaitement juste. Cependant Lucien continua ainsi :

— A ce moment, ce qui n'avait été chez le comte de Chastenex qu'une persécution avide devint une vengeance de vanité blessée. Il était furieux de ce qu'un manant lui échappait, et il chercha un nouveau moyen de lui nuire. Il fut long et difficile à trouver ; mais un certain procureur, qui n'est rien moins que député aujourd'hui, finit, à force de tourner et de retourner le bail de Firon, par y découvrir une manière possible de ruiner cet honnête homme. Il vous est probablement fort indifférent de savoir textuellement l'article du bail sur lequel le comte de Chastenex établit ses nouvelles prétentions; mais, un beau matin, des maçons et un charpentier s'établirent à l'autre extrémité de la chaussée qui barre la petite rivière que Firon croyait lui appartenir, et ils se mirent en devoir de construire un nouveau moulin. Cela fit un procès, mais, dans ce procès, Firon dut plaider seul contre son maître, et, bien que M. Poyer lui eût prêté l'appui de sa recommandation, Firon perdit sa cause, et le comte fut autorisé à construire un nouveau moulin en divisant la force des eaux d'une manière égale entre les deux établissements. Le comte n'avait fait cela que pour forcer Firon à abandonner son moulin, espérant que le meunier n'oserait ou ne pourrait soutenir une pareille concurrence. Mais Firon ne se tint pas pour battu, et, sûr de conserver à peu près toutes ses pratiques, il garda son exploitation et laissa s'installer dans le moulin nouveau un meunier que le comte avait été chercher assez loin, car personne n'avait voulu dans le pays se charger de ce nouveau bail. Cet homme s'appellait Jacques Varneuil.

Nous avons vu tout à l'heure Valvins s'étonner en entendant dans le récit de Lucien le nom du marquis de Chastenex ; ce fut le tour de Noël d'être surpris en trouvant dans le manuscrit de Val-

vins le nom de son père. Quoique ce nom pût appartenir à une autre famille que la sienne, il prêta cependant un intérêt plus vif à la lecture qu'il faisait, et il reprit avec ardeur.

IV

SUITE.

Ceci se passait quelques années avant la révolution. Le comte de Chastenex, satisfait du mal qu'il croyait avoir fait, était retourné à Paris, où il courait après une espèce de princesse russe dont il espérait attraper les roubles.

A ce moment du récit de Lucien, Valvins tressaillit, car il prévoyait qu'il pouvait y avoir plus qu'une ressemblance entre son histoire et celle de Deville, et que peut-être elles se rattachaient l'une à l'autre par quelque fait non encore aperçu. Lucien continua :

— Le départ du comte avait laissé la lutte s'établir entre le meunier Firon et le meunier Varneuil. Il est probable que, si celui-ci eût été le méchant homme que s'était imaginé M. de Chastenex, il aurait vite été ruiné ; mais au bout d'un an Firon s'aperçut que son concurrent était un brave et honnête homme que M. de Chastenex avait trompé, et qui luttait avec courage et probité contre la charge qu'il s'était malheureusement imposée. Il en arriva que Firon ne fit point de démarches pour empêcher quelques pratiques d'aller chez Varneuil, de façon que tous deux vécurent sinon en amis, du moins sans se faire la guerre acharnée sur laquelle avait compté le comte de Chastenex. Il faut vous dire aussi, pour que vous compreniez bien le doute où je suis, reprit Lucien, que le comte de Chastenex, qui n'avait obtenu de la princesse de Kadicoff que ce qu'elle donnait volontiers à tout le monde, s'était lassé d'être le rival d'un si nombreux personnel et avait épousé une demoiselle de Nantes fort riche et d'une très-bonne famille.

Quelque horreur que Valvins éprouvât pour ce qu'il avait appris

de sa mère, il ne put s'empêcher d'être cruellement blessé du mépris avec lequel il en entendait parler, et cette émotion parut sur son visage.

— Ce nom, le connaissez-vous donc aussi? lui dit Lucien.

— Il est naturel, répondit Valvins, que, connaissant celui de M. de Chastenex, je n'ignore pas celui de la princesse de Kadicoff.

— C'est juste, repartit Deville. Je continue donc. Cette existence paisible, mais peu amicale, des deux rivaux meuniers, éclata cependant avec une animosité implacable, par suite d'un événement imprévu et tout à fait en dehors de leurs relations. Jacques Varneuil avait un fils nommé Pierre.

Ce nom, c'était celui de son père, et Noël ne douta plus qu'il ne trouvât dans la lecture qu'il faisait des renseignements sur sa famille, et dès ce moment il poursuivit sa lecture avec une vive anxiété. Du reste, nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que nous supprimerons désormais les surprises que Noël dut souvent éprouver en continuant le manuscrit de Valvins, et celle que Valvins avait dû ressentir autrefois en écoutant le récit qui continuait ainsi :

» En 1790, Pierre Varneuil avait dix-huit ans et beaucoup d'amour pour la fille d'un fermier voisin. Louise Leroëx avait aussi dix-huit ans et un commencement d'amour pour la personne de Pierre Varneuil. Mais elle n'était pas non plus sans quelques moments d'attention pour Martial Firon, le fils du vieux Antoine. Louise aimait dans Pierre un bon et gai garçon, leste, déterminé, travailleur, et qui pour elle eût sauté dans le feu; mais elle estimait dans Martial un bon lot de terre en plein rapport et une facilité de caractère qui devait en faire un mari comme en rêvent les filles un peu entendues à devenir femmes. Pierre Varneuil n'était ni assez poétique ni assez vaniteux pour s'imaginer que Louise ne savait pas compter et pour supposer que lui, Pierre, valait un bon pré à deux coupes. Pierre détestait donc Martial de toute son âme, et Martial méprisait Pierre de toute sa sottise. Cependant cette haine n'arriva jamais jusqu'à des querelles trop violentes; la prudence de Martial les évitait encore plus lestement que la vivacité de Pierre ne les commençait. Toutefois les choses restaient en suspens lorsque les parents s'en mêlèrent, et dès ce moment tout fut dit. Les hésitations de Louise furent aisément levées par la volonté de son père, et Martial fut proclamé le fiancé de la fille du meunier Firon. Pierre Varneuil se tint pour

battu quant au mariage, et, en vrai et bon paysan qu'il était, il se crut battu pour l'amour. Un autre moins sincère ne s'y fût point trompé et eût reconnu que Louise, satisfaite d'avoir le mari et les prés, était d'humeur à compléter son mariage en y ajoutant un joli garçon pour amant.

A cet endroit du récit de Lucien, Poyer laissa échapper un geste de mécontentement et interrompit son ami en lui criant brusquement :

— Lucien !... Lucien !...

— Eh bien ! repartit celui-ci, qu'est-ce donc qui te prend?

— Ce n'est pas bien ce que tu dis là, fit Poyer. Cette femme, à l'heure où tu parles d'elle, est couchée sur son lit de mort, et cette femme est peut-être...

— Tu as raison, reprit Lucien, peut-être !... et il ne faut médire de personne.

Deville comprima un sentiment de rage intérieure, et reprit ensuite son récit :

« Ce mariage était accompli depuis un an, lorsque arrivèrent à la fois dans le pays le comte de Chastenex avec sa nouvelle épouse et l'un de leurs intimes amis, le comte d'Assimbret. M. de Chastenex, décidé à suivre les princes dans leur émigration, était venu pour régler ses affaires et se munir d'autant d'argent qu'il pourrait en tirer de ses fermiers. Il réussit auprès de tous, et surtout auprès d'Antoine Firon, qui, dans cette circonstance, ne vit plus en lui le maître avide qui avait voulu le ruiner, mais le gentilhomme qui se dévouait à une cause qui a été toujours populaire dans ce pays. Il y eut un véritable retour vers le comte, si bien que Martial, tenté par des offres brillantes, le suivit, afin de servir d'intermédiaire entre lui et le vieux Firon, auquel M. de Chastenex remit la gestion de toutes ses propriétés. Ils partirent donc avec le comte d'Assimbret. Mais, quelques jours après, celui-ci reparut dans le pays. Probablement ce retour avait des motifs dans lesquels on ne voulait laisser pénétrer personne, car il s'empressa de l'expliquer à des gens qui ne lui en demandaient pas compte. Ces motifs tenaient, disait-il, à de graves intérêts politiques qui lui avaient été confiés et qui l'avaient forcé de se séparer du comte de Chastenex. Il se disait caché dans le pays, et cependant tout le monde savait qu'il était logé chez Varneuil, le meunier rival de Firon. Ce choix n'avait rien que de très-simple, car le vicomte d'Assimbret avait été nourri par la femme Varneuil, et,

quoiqu'il fût de dix ans plus âgé que Pierre, il le regardait comme son frère de lait. Ce fut de Pierre que le vicomte apprit sa passion pour Louise et toute l'histoire de cet amour malheureux. Le naïf jeune homme était tombé en de bonnes mains, s'il eût voulu profiter des leçons qu'on lui donnait; mais le vicomte eut beau lui prêcher la vengeance, le paysan ne comprenait pas qu'en poursuivant Louise, qu'en la faisant manquer à ses devoirs de femme et en la déshonorant, il se vengeait de son mari. Pour que Pierre eût eu cette intelligence, il aurait fallu qu'il détestât également Louise et Martial; mais Pierre aimait encore Louise, et c'est pour cela qu'il ne profita pas de la préférence qu'elle avait pour lui. Le vicomte le trouva l'homme le plus sot de la terre, et, ne pouvant le déterminer à agir, il se décida à le faire lui-même : cela était d'autant plus facile que Martial était toujours à l'étranger avec le comte de Chastenex. En qualité d'ami du comte de Chastenex, il lui était facile de pénétrer chez Firon. Il y entra, et, sans qu'on ait su jamais les détails des entrevues qu'il avait eues avec Louise, il est certain qu'au bout de quelques semaines il était son amant. Il fallut que le vicomte fût bien adroit pour mener de front son intrigue avec Louise et ses liaisons avec madame de Chastenex, car Séraphine (c'était le nom de la comtesse) était fort jalouse. La position très-équivoque du vicomte le servit probablement; elle justifiait auprès de chacune de ces femmes l'emploi des jours et surtout des nuits qu'il ne passait pas près d'elle. Il travaillait le pays, disait-il, et, pour donner quelque poids à ses assertions, il compromettait le vieux Firon, à qui il faisait faire les démarches les plus dangereuses. Le vieillard allait la nuit chez les fermiers des environs, tandis que le vicomte restait au moulin. Quand le vieux Antoine était de retour, c'était le beau temps de la comtesse, à qui il venait raconter toutes les belles choses qu'il était censé avoir faites, et qui s'imaginait follement s'être donnée à un brave ennemi de la révolution. Un an se passa ainsi, lorsque arriva l'événement que je vais vous raconter.

« Le père Antoine était absent depuis plusieurs jours lorsqu'un soir Pierre Varneuil, qui se promenait tristement sur le bord de l'étang, crut voir de l'autre côté et sortant d'une petite cabane située à une portée de fusil de la maison où nous sommes une ombre blanche qui se mit à descendre le versant de la colline avec une effrayante rapidité. Pierre s'arrêta pour voir ce qu'était cette étrange apparition. Bientôt il crut reconnaître une femme. Il

ne pouvait comprendre quelle pensée la poussait ainsi, lorsqu'il la vit enfin arriver au bord de l'étang et s'y précipiter, comme si elle avait été emportée malgré elle par la rapidité de sa course. Aussitôt Pierre Varneuil se jeta à l'eau, et, voyant quelque chose qui surnageait, il se dirigea de ce côté et demeura fort surpris en trouvant un berceau où reposaient deux enfants; il le ramena d'abord et le déposa au rivage. Il chercha alors la femme qui avait dû apporter ce berceau, et, après avoir plongé deux fois, il la sauva, la porta près du berceau et reconnut Louise Firon. Tout cela ne s'était point passé sans que Pierre eût appelé au secours, de façon qu'au moment où Pierre amenait Louise sur le rivage, déjà M. d'Assimbret, le vieux meunier et quelques domestiques s'y trouvaient. On porta Louise chez Varneuil; elle était encore évanouie, et on livra les deux enfants à une servante pour les débarrasser de leurs langes. Louise revint à elle, et la première personne qu'elle vit fut M. d'Assimbret. Elle jeta tout autour d'elle un regard égaré et s'écria avec désespoir :

« — Eh bien! c'est bon. Je les ai tués tous les deux.

» — Tous les deux! s'écria Pierre, mais moi je les ai sauvés.

» — Je te dis, Pierre, reprit Louise, que je les ai noyés ensemble, le mien et celui de la comtesse... et tout aussitôt elle se reprit à crier : « Ils sont morts tous deux, tant mieux! tant mieux! »

« La servante de qui je tiens ces détails n'en put entendre davantage; Louise fut surprise d'une attaque de nerfs qui dura une partie de la nuit et pendant laquelle elle ne laissa échapper que des mots entrecoupés qui ne pouvaient rien expliquer. Lorsqu'elle revint à elle, M. d'Assimbret resta seul dans sa chambre avec les Varneuil et le vieux Firon, arrivé durant cette nuit. Le lendemain il partit, emmenant les deux enfants dans sa carriole, et l'un d'eux fut déposé à cinq lieues d'ici, au petit village de Deville. C'était moi. On n'a jamais su ce qu'était devenu l'autre enfant.

Lucien s'arrêta, et Valvins, qui l'avait écouté avec intérêt, lui dit :

— Mais, lorsque Louise descendait de la colline, d'où venait-elle?

— Voici ce que le bruit public put apprendre à mon père, dit alors Poyer qui prit la parole en place de Deville. Il paraît que

Louise Firon avait été accouchée secrètement dans la petite maison d'où Varneuil l'avait vue sortir. Il s'était à peine écoulé huit jours depuis cet accouchement lorsqu'un domestique du château vint dire à Louise Firon de se rendre chez la comtesse. Louise, qui devait croire que cette entrevue n'avait d'autre but que de lui transmettre des nouvelles de son mari, se rendit aux ordres de madame de Chastenex. C'était le soir. Le médecin de madame de Chastenex était au château, car la comtesse, enfermée depuis deux jours dans son appartement, était, disait-on, gravement malade. On n'introduisit donc pas Louise près de la comtesse, mais elle fut reçue par le médecin. On ignore ce qui se passa entre eux, mais le concierge du château raconta avoir vu sortir Louise avec un paquet caché sous son bras. Ce devait être l'autre enfant retrouvé dans le berceau, et ce fut probablement alors qu'égarée par la nouvelle qu'elle venait d'apprendre, elle alla chercher son propre enfant, et que, les plaçant tous deux dans le même berceau, elle courut se précipiter dans l'étang. Tout cela, vous devez le comprendre, n'est qu'un rapprochement de petites circonstances détachées et ramassées de côté et d'autre par mon père, qui alors ne mettait aucun intérêt à être bien informé.

— Mais, reprit Valvins, la femme chez qui Louise a été accouchée devait savoir quel était son enfant?

— Sans doute, dit Poyer, elle le savait, mais elle partit le lendemain avec le vieux Firon.

— Ce fut celui-ci qui me porta chez les paysans qui m'ont nourri tant qu'il a vécu et payé ma pension, dit Lucien en reprenant la parole. Mais cette pension cessa quelques années après, à l'époque de la mort du vieux Firon. Ce fut alors que M. Deville, à qui appartenait la ferme sur laquelle j'ai été déposé, me voyant sur le point d'être abandonné, me prit en pitié d'abord, puis en amitié, m'éleva, m'adopta pour son fils et me légua toute sa fortune, sans m'apprendre autre chose du secret de ma naissance que ce qu'il en savait lui-même, c'est-à-dire que c'était un vieux meunier de ce pays qui m'avait placé chez le fermier où j'étais. Dès que j'eus appris cette circonstance, je vins dans ce pays, où j'étais sûr de trouver un ami qui m'aiderait dans mes recherches; cet ami était Poyer, avec qui j'avais été élevé au lycée de Brest. Après vingt-trois ans passés, je n'ai trouvé d'autres traces de ma naissance que ce que je viens de vous raconter. Depuis longtemps le père Varneuil était mort, et, quelques jours après la catastrophe

que je vous ai racontée, Pierre s'était engagé comme soldat et avait quitté le pays avec le vicomte d'Assimbret.

— Il ne reste donc plus personne qui sache ce secret? dit Valvins.

— Je ne sais, dit Lucien, si Martial Firon le savait, mais il est mort peu de temps après son retour en France. Il reste la comtesse de Chastenex et Louise Firon.

— Louise Firon? dit Valvins.

— Oui, repartit Lucien; mais, Louise Firon arrivée à un état d'idiotisme qui fait que, lorsque j'ai voulu l'interroger il y a un an, je n'ai pu réveiller en elle aucun souvenir du passé. Je retournai à Paris, car je venais de lire dans les journaux que M. le vicomte d'Assimbret, rentré avec les Bourbons, venait d'être promu au grade de maréchal de camp. Le crime, à ce qu'il paraît, est un mauvais compagnon de vie; car, de même que j'avais trouvé Louise privée de l'usage de la raison, de même je rencontrai dans M. d'Assimbret un vieillard que le remords ou peut-être la débauche avait encore plus dégradé que sa victime. Je m'étais à peu près résigné à ne plus m'occuper du secret de ma naissance, lorsqu'il y a huit jours cette lettre que vous m'avez vu montrer à Legrigois est venue me chercher. Elle m'apprend que madame de Chastenex est ici et que Louise, frappée d'une maladie mortelle, semble reprendre sa raison à mesure qu'elle approche de la mort. On dirait que le corps s'est emparé des souffrances de l'esprit pour lui laisser le pouvoir de se souvenir, et je veux profiter de la dernière lueur qu'il jettera.

A ces dernières paroles de Lucien, Valvins fronça le sourcil.

— Je vous comprends, dit Deville, vous me trouvez cruel pour une pauvre femme dont je vais torturer l'heure suprême. Mais, pour comprendre ce qui me pousse avec tant d'acharnement à cette découverte, il faut que vous sachiez une circonstance très-particulière de ma vie. Cette circonstance, vous la trouverez dans cet écrit. Il vous expliquera peut-être aussi ce qui vous semble étrange dans mon caractère et vous montrera si je puis avoir encore de la pitié pour ceux qui m'ont tant fait souffrir. Ce n'est pas pour Louise Firon que je serai implacable, croyez-moi, quand je saurai ce que je suis, et, s'il est vrai que vous ayez eu à subir les tortures qu'on m'a infligées, vous comprendrez sans doute dans quel but je veux tout savoir.

— Mais madame de Chastenex? lui dit Valvins.

— Lisez, repartit Deville, que ce nom fit tressaillir.

Lucien remit un petit cahier à Valvins, et, s'éloignant avec Poyer, il le laissa seul. Voici ce que lut Valvins.

V

LES EAUX.

« Je ne sais si jamais vous avez été aux eaux, et si vous trouvez raisonnable d'aller vous guérir de l'ennui de n'être pas assez malade pour qu'on s'intéresse à vous; mais, quelle que soit votre opinion à ce sujet, je trouve que les eaux sont une merveilleuse invention. Toutefois entendons-nous bien. Quand je dis les eaux, je ne prétends point parler du liquide plus ou moins ferrugineux ou sulfureux qu'on boit ou dans lequel on se plonge. Pour moi, les eaux sont un endroit où l'on va pour aller quelque part; c'est un terrain neutre qui a des priviléges charmants. D'abord, à l'argent près, tout le monde y est à peu près de même race; vous n'avez pas besoin d'être de famille princière pour y danser avec des duchesses et faire la partie de whist d'un secrétaire d'ambassade allemand. La tolérance sur la convenance des relations est même poussée à un point excessif : on accepte très-aisément les gens pour ce qu'ils disent être, même lorsqu'on sait qu'ils ne sont pas ce qu'ils disent. Les contrats de mariage n'y semblent pas de première nécessité pour qu'un homme et une femme y soient reçus comme de légitimes époux. Personne n'étant chez soi, on ne songe pas à y défendre la dignité de sa maison, et ce sont souvent les plus huppés qui recherchent la société des plus petits, heureux qu'ils sont d'échapper à l'étiquette, comme une jeune Andalouse à une vieille duègne. D'ailleurs on est aux eaux pour se distraire, quand ce n'est pas pour s'amuser; on y met du soin, on s'en occupe, on s'y acharne et on y arrive quelquefois, tant la volonté de l'homme est puissante. Du reste, ce petit préambule a deux buts : le premier est d'expliquer comment les personnages de cette histoire ont pu se rencontrer dans une sorte de familiarité journalière; le second, de ne pas expliquer pourquoi tous ceux

qui y jouent un rôle se portaient à merveille. Je puis donc commencer et dire que ceci se passait à Boulogne. Ne me faites pas observer qu'il n'y a point d'eaux à Boulogne et qu'on y prend des bains de mer. Je me suis mis en garde contre cette objection. Interne ou externe, le médicament supposé n'est qu'un prétexte à une vie différente de celle qu'on mène d'ordinaire, et l'on ne voit plus croire aux eaux que les incurables et les bourgeois qui cultivent des pots de fleurs avec le *Parfait Jardinier*.

« Donc c'était à Boulogne-sur-Mer. Dans le salon où le soir se réunissaient tous les baigneurs, se trouvait vers sept heures de l'après-midi une femme seule. Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche qui dessinait une taille plus que svelte ; de fins brodequins emboîtaient un pied d'une ténuité remarquable ; elle était coiffée de riches cheveux blonds tombant en longues anglaises le long de ses joues amaigries et d'un cou blanc comme neige dont un velours noir attaché par un petit nœud de rubis dissimulait la longueur. Une pâleur à peine rosée, une pose abandonnée lui donnaient un air mélancolique que démentaient des yeux d'une vivacité perçante, un nez retroussé avec la plus gracieuse impertinence, et des lèvres si minces que le sourire en devait être plus sardonique que gracieux ; elle tenait à la main un billet sur lequel elle paraissait méditer, mais cette main blanche jusqu'à être diaphane n'avait pas ce doux potelé qu'adorent les hommes qui ont des mollets et qui regrettent les culottes courtes ; elle était maigre, longue, et semblait forte et nerveuse ; cette femme pouvait avoir vingt-cinq ans, et son air ne mentait pas à la vérité.

» Cependant tous les détails de sa personne, quoique assez ordinaires, se fondaient dans un ensemble d'élégance particulière. Bien qu'elle fût immobile, on comprenait que l'allure de cette femme devait être légère, rapide, décidée, et que la souplesse de son corps devait avoir une élasticité résistante plutôt qu'une mollesse abandonnée. Comme elle s'apprêtait à lire une seconde fois le billet qu'elle avait déjà lu, on entra dans le salon, et elle cacha vivement le papier satiné, comme quelqu'un qui a peur d'être surpris.

» C'était un homme qui venait d'entrer. Une chevelure rousse, un habit-veste en velours bleu à boutons d'argent, une casquette en maroquin, un pantalon gris plus que collant, des bottes maintenant avec force un pied de boucher, un portefeuille et une cravate rouge, formaient sa parure. Lorsqu'il entra dans le salon en

criant à tue-tête à un garçon de l'auberge de porter ses caisses dans sa chambre, la solitaire se retourna et regarda l'arrivant avec un petit mouvement de tête assez railleur. Le monsieur, apercevant une femme, ôta sa casquette; mais, après le premier coup d'œil, il la remit, et s'avança en s'écriant :

— Tiens! c'est vous, Minot? Je suis ravi de vous rencontrer encore ici. Comment ça va?

Ils se serrèrent la main, sinon comme des amis, du moins comme d'anciennes connaissances, et la femme nommée Minot répondit :

— Que venez-vous donc faire à Boulogne, Létrillet?

— Mon pauvre état, ma chère, mon pauvre état! répondit Létrillet en prenant une intonation à la Brunet.

— Ah! le portrait bourgeois ne va donc plus à Paris?

— Au contraire, répliqua M. Létrillet, qui, à ce qu'on voit, n'était rien moins qu'un peintre, le portrait donne très-bien, mais c'est le bourgeois qui ne *donne* pas assez.

Létrillet accompagna ce mot d'un geste du pouce et de l'index qui expliqua ce que voulait dire donner.

— Et vous venez chercher de la pratique à Boulogne? reprit la femme d'un ton dédaigneux.

— Oui, ma belle Sophie, lui dit l'artiste en la cajolant du regard; je veux faire comme vous, je veux me lancer dans le grand monde. C'est là que les vrais artistes comme nous trouvent de l'argent et des protecteurs. J'ai déjà commencé.

— Ah!

— Oui, à Paris l'année a été bonne, je me suis mis aux chevaux et aux fleurs, et maintenant, ma chère, j'enfonce Vernet pour les Arabes et Redouté pour les roses. C'est une frénésie dont vous n'avez pas d'idée; mais ça n'a qu'un temps. Lord Faltaff m'a bien commandé une chasse que je compte mettre à la première exposition et dans laquelle j'aurai les plus beaux noms de chevaux de toute l'Europe; et si, avec cela, je pouvais attraper celui de quelque femme un peu duchesse, je serais sûr de mon affaire.

— Et vous venez à Boulogne dans cet espoir? dit l'artiste femelle, car, d'après ce qu'avait dit Létrillet, on ne pouvait douter que son interlocutrice ne fût vouée comme lui au culte spéculateur des arts.

— Vous me dites cela d'un ton bien triste, Minot, reprit le peintre, est-ce qu'il n'y a rien à gratter ici?

— C'est selon, il y a des chiens et des chevaux, mais des figures !...

— Bon ! dit Létrillet en pirouettant sur son talon, vous n'avez pas fait d'argent à vos trois concerts, et vous êtes furieuse contre Boulogne ; mais, en tous cas, je ne demande pas de belles figures, je me charge de la beauté ; je veux des noms, et il y en a ici. Je ne suis pas venu sans informations ni recommandations.

— Soit, dit la musicienne, essayez.

— Ah çà, est-ce que la reine du piano a été détrônée à Boulogne? reprit Létrillet d'un air goguenard ; vous avez l'air d'une bénéficiaire qui n'a pas fait ses frais.

— Pensez-vous donc que l'argent soit tout pour le cœur d'une... artiste?

Le mot « artiste » n'était venu qu'après un moment d'hésitation et avait été accompagné d'un profond soupir. Létrillet n'était pas d'une nature à comprendre qu'il n'avait été prononcé qu'à la place d'un autre qui eût peut-être dit la cause de la morosité de la pianiste ; il l'accepta donc pour vrai et répliqua d'un air d'étonnement :

— Je ne sais pas si l'argent est tout pour le cœur d'un artiste, mais le bruit court qu'il est quelque chose pour vous.

— Vous croyez? dit Sophie d'un ton froid et railleur.

— Mais on ne vous a pas pour rien, et il n'y a pas un salon du faubourg Saint-Germain ou de la Chaussée-d'Antin qui n'ait payé en bons louis sonnants le bonheur de vous entendre.

— Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Ils veulent de moi par vanité, je les amuse, ils me payent, c'est un marché bien naturel.

Ici le peintre se posa d'une façon doctorale et répliqua en donnant à sa voix des intonations d'orateur :

— Ce n'est pas bien, ce que vous dites là, Sophie ; il faut voir l'art de plus haut, et il ne faut pas faire de son talent une marchandise.

— Qu'est-ce que vous faites de votre peinture? lui dit sèchement Sophie.

— Je la vends le mieux que je peux, mais je la donne quelquefois.

— Pour amorcer le chaland?

— Non, ma chère, non. Ainsi, si ce que l'on m'a dit est vrai, je trouverai ici Lucien Deville.

— Vous le connaissez ?

— Non. Mais, s'il le veut, je lui fais son portrait pour rien.

— Je le crois, dit Sophie, ce serait une bonne enseigne.

Létrillet devint rouge de colère.

— Qu'appelez-vous une enseigne, est-ce que je suis un peintre d'enseignes ?

— Je dis qu'un jeune homme de vingt-cinq ans dont les premières poésies ont fait éclat dans les salons, dans les journaux, partout, est une bonne enseigne pour le premier qui fera connaître sa figure au public ; ajoutez à cela qu'il est joli homme et que vous êtes capable de le faire passable, et vous êtes sûr qu'au prochain salon la foule se pressera autour du portrait. « C'est Lucien Deville, se di a-t-on, c'est le poëte du siècle. Qu'il est charmant ! quel air rêveur ! comme on devine son génie sur son visage !... de qui est donc ce portrait ? voyons le numéro du livret. — Ah, bien ! portrait de Lucien Deville, Létrillet, rue de Madame, 50. Je suis bien aise de connaître ce peintre... c'est que c'est très-bien... Si je me fais peindre, j'irai chez lui, etc. »

— Si c'est comme ça, dit Létrillet en riant, je ne dis pas.

— Mettez-y donc un peu de franchise, dit brusquement Sophie, et, si vous vouliez y mettre un peu de probité, vous devriez donner cinquante louis à Lucien pour qu'il vous prêtât sa figure.

— Il me semble, repartit aigrement le peintre, que ce n'est pas vous qui devriez me reprocher de tâcher de faire ma fortune, vous avez assez bien poussé la vôtre, et, aujourd'hui que vous êtes posée, vous écorchez assez bien ceux qui ont la prétention de vous avoir chez eux. Eh bien ! je vous dirai franchement, ajouta Létrillet en reprenant l'air sentencieux qu'il avait déjà affecté, que c'est manquer à sa renommée que d'exploiter son talent comme un usurier ses écus, dans un siècle où les artistes entrent dans tous les salons de plain-pied avec les plus nobles et les plus riches.

— Oui, dit dédaigneusement la pianiste, comme les petits chiens que vous peignez si bien et dont vous n'avez pas parlé.

— Sophie ! s'écria vertement le peintre.

— Tenez, dit la pianiste, laissons ce chapitre, nous ne nous entendrions jamais.

— C'est qu'en vérité, fit Létrillet, vous êtes aujourd'hui d'une humeur...

— C'est vrai, Létrillet, reprit Sophie d'un ton plus amical, mais je n'ai pas seulement de l'humeur, j'ai des chagrins.

— Des chagrins! dit Létrillet avec un intérêt véritable ; qu'est-ce qui vous fait donc des chagrins?

— C'est ce petit Lucien Deville, qui joue ici un rôle de dupe.

— Est-ce qu'il joue? repartit Létrillet, pour qui dupé et volé étaient synonymes, tant il avait réduit le but de la vie à l'art de faire fortune. Qu'il y prenne garde! ajouta-t-il, c'est surtout aux eaux qu'on trouve des aigrefins qui font sauter les espèces.

— Oh ! ce n'est pas cela, dit la pianiste en soupirant.

— Ah çà, mais, dit Létrillet, est-ce que par hasard...? Hein... il est gentil !

Sophie haussa les épaules et répondit :

— Il a une femme qu'il adore et qui est plus jeune et plus jolie que moi.

— Eh bien ! alors, en quoi est-il dupe?

— Vous ne me comprendriez pas plus que tout à l'heure ; n'en parlons pas davantage, répliqua Sophie Minot d'un ton triste.

— Vous êtes furieusement mystérieuse, dit Létrillet. Ne parlons donc plus de rien, à moins que vous ne consentiez à me dire quels sont les personnages un peu importants que je trouverai ici.

La pianiste ne répondit pas et reprit sa place, tandis que Létrillet continuait en consultant un carnet :

— D'abord le comte de Marvis... connu ; et puis... le marquis...

Il s'arrêta comme stupéfié, regarda la pianiste du coin de l'œil, et se frappa le front d'un air inspiré en s'écriant :

— Ah! mon Dieu, que je suis bête !

— Plaît-il? fit la pianiste que la violence et la vérité de cette exclamation arrachèrent à sa rêverie.

— Mais c'est vrai, on n'est pas bête comme ça, continua Létrillet en tournant sur lui-même et en frappant du pied, ma parole d'honneur ! je suis bête comme un pot.

— C'est possible, dit la pianiste.

— Me voyez-vous depuis un quart d'heure, vous demandant ce que vous avez à être triste et de mauvaise humeur, et oubliant que le marquis de Favières est ici ?

— Eh bien! dit Sophie en se relevant et en regardant le peintre en face.

— Allons donc! dit Létrillet en détournant la tête, incapable qu'il était de supporter la fixité de ce regard perçant, allons donc! ne faites pas de manières avec moi, vous l'avez aimé?

— C'est vrai.

— Vous avez voulu l'épouser?

— Je ne l'ai pas voulu, j'y ai consenti.

— Et cependant....

— Cependant?...

— Il en a épousé une autre.

— C'est toujours vrai, qu'en concluez-vous?

— Dam, dam, fit Létrillet, que le marquis n'a pas voulu...

— C'est moi, Létrillet, qui n'ai pas voulu.

— Vous? fit Létrillet épouvanté. M. de Favières, un marquis, cent mille livres de rente! Vous l'avez refusé, et pourquoi?

— Tenez, dit Sophie en lui montrant plusieurs groupes qui se dirigeaient vers le salon.

— Je comprends, dit Létrillet; cette femme si jolie qui donne le bras au marquis, c'est sa femme?

— Oui.

— Et vous vous êtes retirée devant cette beauté appuyée d'un million de dot.

— Non, ce n'est pas pour cela, et vous ne regardez pas du côté qu'il faut; voilà là-bas la femme qui m'a empêchée d'épouser le marquis de Favières.

— Tiens, fit Létrillet, c'est Virginie Lopin, notre belle chanteuse de l'Opéra.

— Maintenant comtesse de Marvis.

— Je le sais, mais en quoi Virginie, qui était de vos amies, a-t-elle pu s'opposer à votre mariage avec M. de Favières?

— Regardez et tâchez de comprendre, repartit Sophie.

VI

LE SALON DES EAUX.

Nous ne pouvons dire si le peintre avait envie d'essayer de comprendre; mais, dès que les nouveaux venus parurent dans le salon, il quitta Sophie, se rajusta du mieux qu'il put et parut attendre le moment où il pourrait aborder ces nobles personnages.

Le comte de Marvis était un homme de quarante ans, d'un visage sévère, d'une tournure raide et hautaine, d'une taille élevée, boutonné jusqu'au menton, sanglé dans ses vêtements, exactement coiffé et décoré d'un double ruban rouge qui sortait bien carrément de l'une de ses boutonnières ; il avait l'aspect triste et régulier d'un if parfaitement taillé. Quant à madame de Marvis, celle que Létrillet avait nommée Virginie Lopin, c'était une belle personne brune, d'une taille, d'une figure, d'un pied, d'une main irréprochables, mais froidement belle, et, si une légère pâleur n'eût prêté à son visage quelque peu de tristesse pensive, on aurait été fort embarrassé de dire quel air elle avait. Aimable de Favières était un tout autre homme que M. de Marvis ; ses traits, sa personne, son habillement avaient une grâce dégagée et pleine d'aisance ; de beaux cheveux noirs flottaient autour d'un visage capricieusement beau ; son regard bleu était vif et curieux, sa voix doucement sonore était pleine d'inflexions diverses, son geste souple, rapide et facile ; ses habits paraissaient, comme sa personne, d'une élégance aisée ; il en était paré sans y être emprisonné, il savait s'y remuer sans craindre de leur donner un mauvais pli, et il portait dans sa démarche une sorte de nonchalance leste et naturelle qui semblait tenir à l'indifférence avec laquelle il marchait devant lui, s'arrêtant à toutes choses qu'il rencontrait sur sa route et n'allant pas droit et sec au but qu'il voulait atteindre, comme eût fait M. de Marvis. Somme toute, c'était un homme d'une tournure charmante, mais dont ni un tailleur ni un dessinateur de modes n'eussent compris le charme. Si sa femme, madame Louise de Favières, n'avait pas eu la prétention d'être mieux que la nature ne l'avait faite, elle aurait été aussi séduisante que lui ; car la nature lui avait donné un doux visage blond et animé, de grands yeux bruns, une finesse de traits qui devait la laisser longtemps jolie et un corps dessiné d'après ces modèles suaves que l'imagination des peintres donne à la divinité aérienne des sylphides. Si cette femme n'eût été rien, elle aurait pris les yeux comme une vision et le cœur comme une espérance ; mais, en sa qualité de marquise, elle avait cru devoir armer ses yeux d'un regard hautain et sa bouche d'enfant d'un sourire dédaigneux, elle avait sacrifié la noble gracieuseté de sa taille à la mode d'une tournure fulminante et marchait mal pour avoir l'air de ne pouvoir marcher, elle était penchée au bras de son mari, les mains réunies et penchées en avant, la tête penchée sur l'épaule, tout le

corps penché sur lui-même, et d'une voix qui devait être nette et précise quand elle ne la traînait pas, elle dit :

— Bonjour, M. de Marvis, vous n'êtes pas venu sur la jetée? (Ici elle coupa sa phrase par un salut pincé, droit et cérémonieux, qu'elle adressa à madame de Marvis qui la saluait en révérences, et continua comme si elle ne parlait pas pour la comtesse) ; vous avez eu tort, monsieur, nous avons eu un admirable coucher de soleil.

Elle quitta le bras de son mari, promena autour d'elle un regard demi-fermé et reprit encore :

— M. Deville a été charmant, il s'est enthousiasmé sur ces beaux reflets de la mer et du ciel avec une verve qui nous a ravis au point que je ne sentais pas le froid du soir qui me gagnait.

— C'est un beau triomphe pour ce jeune homme, dit M. de Marvis, tandis que sa femme causait avec Amable de Favières, qui lui parlait d'un air souriant, mais protecteur.

En ce moment, la marquise aperçut Sophie qui l'examinait d'un regard au moins assuré, et elle ajouta de la même voix affectée, mais d'un autre air :

— C'est qu'il y a de la jeunesse, de la poésie dans le cœur de ce jeune homme ; c'est une émotion vraie que celle qu'il éprouve, ce n'est pas un enthousiasme mécanique calculé comme il y en a tant.

Sur ce mot elle se détourna, après avoir bien appliqué sa phrase à la pianiste par un dernier regard. Ce fut alors qu'elle aperçut son mari causant avec madame de Marvis, et tout aussitôt son visage changea encore une fois d'expression ; il s'y répandit une teinte très-marquée de pruderie hautaine, et elle dit d'un ton d'ironie :

— N'est-ce pas, mon ami, que M. Deville est un de ces artistes de nature élevée qui ne feront jamais de leur talent un moyen de parvenir à une place et dans un monde où...

La phrase allait devenir si impertinente pour madame de Marvis, dont le mari fronçait déjà le sourcil, que M. de Favières se hâta d'interrompre sa femme en lui disant :

— Mais je ne vois pas qu'il puisse en faire autre chose.

Et, comme il s'était approché de sa femme, elle lui dit tout bas :

— Vous savez bien comme je l'entends.

— Et c'est pour cela, Louise, que je ne vous ai pas laissé dire une chose désobligeante pour madame de Marvis.

— Pour mademoiselle Virginie Lopin, répliqua madame de Favières à voix basse et du bout des lèvres; mais, ajouta-t-elle en haussant les épaules, tout ce monde-là vous tient encore au cœur.

— Hé! s'écria le marquis, qui ne demandait pas mieux que de trouver une occasion d'échapper aux petites apostrophes de sa femme, hé! c'est Létrillet.

— Oui, monsieur le marquis, c'est moi, plus heureux que vous ne pouvez croire de vous rencontrer ici, où je ne venais chercher qu'un peu de repos; car je me suis si imprudemment laissé accabler de travaux, que je me suis rendu malade pour pouvoir tenir toutes mes promesses.

— Tant mieux! lui dit Amable; la fatigue qui vient du travail tourne au profit de la gloire et de la fortune. — Ma chère amie, reprit-il en se retournant vers sa femme, permettez-moi de vous présenter M. Létrillet, un de nos jeunes peintres les plus féconds.

Létrillet fit son salut de cour, et la marquise lui rendit le sourire le plus gracieux.

— Je remercie toujours mon mari, monsieur, lui dit-elle, lorsqu'il me présente des *hommes* de talent. C'est une faiblesse qu'il a pour une de mes prétentions, car j'aime la société des hommes éminents dans tous les arts, et je me crois digne d'y être admise par l'admiration que je professe pour eux.

Létrillet salua avec une humilité radieuse. En effet, ceci ne ressemblait guère à l'intention malveillante des phrases précédentes, et Létrillet dut le croire : il fallait être femme pour comprendre dans l'inflexion donnée au mot *hommes* que la marquise les séparait très nettement des femmes. Létrillet répondit art en parlant de ses œuvres, madame de Favières repartit art en parlant d'elle : ce qui fit que, comme ils ne s'écoutaient ni l'un ni l'autre, ils furent charmés de leur présentation. Pendant ce petit dialogue, le marquis s'était approché de Sophie et lui avait dit tout bas :

— N'avez-vous rien à me répondre?

— Rien.

— Mais je puis vous revoir?

— Jamais.

Quelque rapide qu'eût été cet *à parte*, madame de Favières l'avait surveillé, et elle adressa à son mari un coup d'œil à le terrasser ; mais Amable s'esquiva en courant offrir un petit service à madame de Marvis qui se débarrassait de son châle et de son chapeau, et à laquelle il dit tout bas :

— Sophie est implacable, priez-la pour moi.

— Je vous prierais plutôt pour elle, lui dit madame de Marvis, car vous êtes sans pitié à son égard.

— Moi? dit Amable.

— Votre femme nous regarde, ayez pitié de moi, reprit Virginie.

La voix qui prononça ces paroles, la voix de madame de Marvis avait quelque chose de pénétrant, de grave et de solennel; autant cette femme semblait insignifiante quand elle se taisait, autant le seul accent de sa voix prêtait de ton à sa beauté. C'était pour ainsi dire sa physionomie; on ne doutait plus qu'il n'y eût une âme et une pensée sous ce visage impassible, dès qu'on avait entendu non pas ce qu'elle disait, mais la large sonorité de son organe. Toutefois madame de Favières s'était aussi dépouillée de son châle et de son chapeau, elle les avait remis à Létrillet avec une grâce et une coquetterie dont le peintre fut si bouleversé qu'en passant près de Sophie, il lui dit :

— Mais cette femme est ravissante; quel portrait à faire, ma chère, quel portrait!

Pendant ce temps le salon s'était garni peu à peu de baigneurs des deux sexes qui se saluaient, s'abordaient, se parlaient et arrangeaient le temps, qui leur restait à passer ensemble jusqu'au moment de la retraite, de la façon la plus convenable à leurs goûts; les uns passèrent au jeu, d'autres s'établirent aux journaux, quelques femmes se penchèrent mélancoliquement sur des romans, et deux ou trois filles à marier firent semblant de broder; le groupe des personnages que nous avons nommés dans ce récit paraissait devoir seul rester inoccupé, lorsque madame de Favières s'écria :

— Hé bien! comment passons-nous notre soirée?

— Si nous faisions de la musique? dit le marquis de Favières.

— Ah! fit sa femme, je comprends, nous aurons le bonheur d'entendre mademoiselle Sophie Minot.

— Non, madame, reprit Sophie avec une politesse affectée, vous n'aurez pas ce bonheur.

La marquise se pinça les lèvres, et, les agitant de son sourire le plus insolent, elle repartit :

— Je suis désolée d'en être privée; heureusement que je l'ai payé hier et que je pourrai l'acheter demain.

— Oui, madame, lui dit Sophie en riant, cela coûte 10 francs

à tout le monde, à une marquise comme à une marchande de modes.

— Et vous les mettez sur la même ligne?

— Elles y sont pour moi quand elles s'asseoient sur la même banquette.

— Mais ici, mademoiselle? lui dit la marquise en prenant un air d'impératrice.

— Ici, madame, vous êtes la marquise de Favières et moi Sophie Minot; c'est pour cela que je ne fais pas pour elle ce qu'elle ne pourrait faire pour moi. Je ne pense pas que madame la marquise consentît à m'amuser.

— Ce n'est pas mon état.

— Mais c'est le mien, et c'est pour cela que j'en tire le meilleur parti possible.

Probablement la marquise allait répondre quelque impertinence qui eût fait éclater une querelle plus qu'inconvenante, lorsque Létrillet s'approcha sur un signe que lui fit le marquis de Favières, et dit à la pianiste :

— Je vous ai vue complaisante autrefois, ma chère.

— Où donc? lui dit Sophie.

— Mais, chez nos amis.

— Oui, dit Sophie Minot, chez nos amis qui me rendent mes efforts en bon accueil, en amitié, en égalité.

Amable était sur les charbons ardents. L'interruption de Létrillet n'avait rien changé à la tournure de la discussion; il voulut la rompre absolument à tout prix, il s'avança d'un air galant vers madame de Marvis :

— Ce sera donc vous, madame, que nous implorerons.

Virginie allait répondre, lorsque son mari le fit pour elle, en disant très-sèchement :

— Madame la comtesse ne chante plus.

Le marquis salua sans répondre, mais Létrillet dit tout bas à Sophie :

— Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc?

— Il a, lui repartit Sophie, il a... Mais vous ne me comprendriez pas, ajouta-t-elle en s'éloignant.

— Ni vous ni personne, je vous le jure, dit Létrillet, qui fut au même instant interpellé par M. de Favières, qui, fort embarrassé de l'humeur de sa femme, voulait la distraire à tout prix.

— Mais vous, lui dit-il, Létrillet, vous nous direz bien une de vos bonnes charges d'atelier.

— Merci, dit Létrillet en se rengorgeant, devant madame la marquise...

— Oh ! elle vous excusera.

— Qu'est-ce donc qu'une charge d'atelier? dit la marquise en se remettant en bonne grâce.

— C'est une bêtise, dit Létrillet, quelque chose de bête... de très-bête...

— Mais de fort amusant, dit le marquis, et Létrillet en a une qui est prodigieuse.

— Laquelle, monsieur le marquis ?

— Mais vous l'appelez, je crois, *la conquête d'une pomme cuite.*

— Ah ! celle-là ! c'est vrai, dit Létrillet en riant, c'est une bonne charge... Je veux bien vous la dire.

— Nous vous écoutons, dit la marquise en s'asseyant dans un coin du salon où tout le monde la suivit, excepté Sophie Minot, qui se retira dans un autre coin. Quant à Létrillet, il était superbe et se posait en homme qui est sûr de son fait. On fit cercle autour de lui, et il commença l'histoire suivante (1).

VII

CONQUÊTE D'UNE POMME CUITE.

« En ce temps-là il y avait un meunier champenois qui avait un fils. Le fils promettait de devenir un des plus grands savants de l'endroit. Il était plein d'intelligence : quand il avait faim, il mangeait. Une fois qu'il avait voulu se repasser une chemise, il mit

(1) Nous demandons pardon à nos lecteurs de leur faire lire quelques bribes de cette histoire; mais un jour viendra où l'on ne saura plus ce que voulait dire le mot *charge d'atelier*, et nous en donnons un modèle que nous pouvons garantir original. Du reste, nous n'en répondons qu'à ce titre : le fond et la forme ne sauraient nous être imputés. Cette histoire, d'ailleurs, n'aurait pu être supprimée sans enlever la scène qu'elle fit naître et qui est nécessaire à ce récit.

du feu dans un sabot. Le feu prit au sabot et incendia la grange où il avait tenté cette sublime invention; mais Loupin ne roussit pas sa chemise comme ceux qui se servent de fers trop chauds. Il faut vous dire que Loupin, c'est le nom de notre héros, s'était particulièrement lié avec un astronome qui vendait des souricières et des pagnes pour les femmes sauvages de la rue Bertin-Poirée. Comme il était aveugle, l'astronome portait des lunettes de peur de se gâter le teint; il logeait dans la peau d'un éléphant empaillé qu'il avait pris dans une des souricières dont il faisait un commerce considérable avec la Perse, et principalement avec la ville d'Hérat (des rats.) »

Jusqu'à ce calembour, madame de Favières avait gravement écouté Létrillet. En effet, il faut être convenu entre soi que ces sortes de bêtises sont amusantes pour s'y amuser. Une fois cela passé, on en rit à se tordre; mais, si jamais cette histoire arrive à la postérité, peut-être qu'en la lisant nos neveux à venir trouveront que nous étions un peuple stupide de nous plaire à ces sottises. L'ignorance de madame de Favières en pareille matière lui avait jusque-là tenu lieu du bon sens que nous supposons à l'avenir, et déjà elle avait regardé deux ou trois fois son mari comme pour lui demander ce que cela voulait dire. Mais, comme elle avait une envie excessive de paraître s'amuser, elle laissa échapper un léger rire au calembour d'Hérat (des rats), et Létrillet, qui commençait à s'intimider, reprit confiance. D'un autre côté, Sophie Minot n'avait pu retenir un vif mouvement d'impatience et de dédain, et ce mouvement avait été aperçu par madame de Favières; c'était assez pour que la grande dame fût décidée à trouver charmant ce qui semblait déplaire à la grande artiste, et la marquise se mit à écouter Létrillet avec une attention presque admirative. Létrillet poursuivit ainsi son audacieuse narration :

« Un soir que Loupin avait soupé chez l'astronome avec des beefteaks de fourmis au beurre d'anchois et des pieds de hanneton à la Sainte-Menehould, l'astronome, qui était un gastronome des plus recherchés, s'écria : « Je voudrais bien manger une pomme cuite. » Loupin, qui était fort obligeant, lui offrit d'en aller chercher une chez la fruitière du coin. Pour cela, il prit une pièce de vingt francs chez l'astronome et descendit dans la rue; il alla droit au magasin de la fruitière; celle-ci, comme font tous les marchands, lui proposa d'abord tout ce dont il ne voulait pas.

Elle lui offrit des cachemires de l'Inde, des affûts de canon, un merle qui sifflait le *Dies iræ* et des bâches pour faire pousser les melons.

» — Ce n'est pas ça, lui dit Loupin, je veux une pomme cuite.

» — J'en ai beaucoup de crues, lui dit la fruitière.

» — J'en aime mieux une cuite qu'huit crues, repartit Loupin.

» Ce calembour porta la fureur de la fruitière aux combles; en effet, du haut de son grenier, elle jeta sur la tête de l'infortuné Loupin une voiture de plâtre qui passait dans la rue en lui criant :

» — Comment trouves-tu cette pomme ?

» Loupin, qui n'avait eu de cassé que trois cheveux dont une paire de sabots, ramassa le projectile en disant :

» — Je la trouve bonne pour en faire une en plâtre (une emplâtre).

» Cette scène se passait dans une rue déserte, ce qui fit beaucoup rire tous les passants. »

Cela fit rire aussi la belle marquise. En ces sortes de bêtise, le plus difficile est d'entamer le sérieux des gens qui les écoutent; mais une fois que ceux-ci ont permis à ces coq-à-l'âne de les chatouiller, ils se laissent aller à en rire avec excès. L'élan était donné; quelques personnes, qui s'étaient approchées du groupe pour écouter l'histoire de Létrillet, furent atteintes de la même gaicté. Létrillet triompha et continua intrépidement :

« Après ces paroles, Loupin alla chez une autre fruitière à qui il demanda tout d'abord une pomme cuite en lui présentant son napoléon; la fruitière lui répondit qu'elle n'avait pas de monnaie. Loupin courut à la banque de France pour en avoir, mais, comme il arrivait place des Victoires au pied de la statue de Louis XIV, il tomba dans l'étang qui faisait tourner le moulin de son père. La première personne qu'il rencontra, fut un goujon auquel il dit d'une voix flatteuse : « — Pourriez-vous me donner la monnaie de vingt francs ?

» — Très-volontiers, lui dit le goujon, mais montrez-moi d'abord votre napoléon.

» Loupin, trop confiant, montra sa pièce au goujon; mais celui-ci, qui était un repris de justice, habitué à toutes sortes d'escroqueries, voit à peine le napoléon, qu'il se jette dessus, l'avale et se sauve en nageant à toutes jambes. Tout autre que Loupin se serait désespéré, mais il se ressouvint qu'il y avait

dans l'étang un vaisseau de ligne venu là pour la pêche des harengs, il se dit alors : « Il n'y a pas de ligne sans hameçon, je vas repêcher mon goujon. » Sitôt dit sitôt fait, il prend une ancre du poids de 36 milliers, l'attache à un crin, noue le crin au bout du grand mât, met un asticot à chaque bout de l'ancre pour le bien amorcer et s'asseoit tranquillement sur le rivage avec sa ligne à la main. L'heureuse invention de Loupin réussit complétement ; le goujon mordit à l'ancre et l'avala presque tout entière ; Loupin le retira et le mit dans sa bourse. Fier de sa capture, il courut chez l'astronome et lui dit : — « Je n'ai pas eu de pomme cuite, mais voici un goujon de vingt livres. » L'astronome l'examina et déclara qu'il ne pesait pas une once.

» — Je te parie, dit Loupin, que c'est un goujon de vingt livres.

» — Que veux-tu parier ? fit l'astronome ; une queue de rat contre une rivière de diamants, ou bien une maison de campagne contre une omelette au lard ?

» — Je ne veux parier que la pomme cuite que je n'ai pas apportée ; si tu perds, c'est toi qui iras la chercher.

» — Soit, dit l'astronome, voilà des balances, pèse ton goujon.

» Au lieu de balances, Loupin prit un sabre turc qui avait appartenu à l'archange Michel, éventra le goujon et en fit sortir le napoléon en s'écriant :

» — N'est-ce pas là un goujon de vingt livres ?

» L'astronome se trouva vaincu et se décida à partir sur-le-champ en chaise de poste pour aller chercher la pomme cuite.

» — Comme cette séparation peut durer plusieurs années, dit-il en embrassant Loupin, voici un petit verre d'eau-de-vie et un croquet aux amandes de concombre pour que tu puisses m'attendre sans trop t'ennuyer.

» Ils se firent les plus tendres adieux, et à l'instant l'astronome rentra dans la chambre qu'il n'avait pas quittée, en disant :

» — J'ai trouvé un moyen d'avoir une pomme cuite sans quitter la France.

» — Voyons, dit Loupin.

» — Pour avoir une pomme cuite, dit sentencieusement l'astronome, il faut acheter un cheval noir.

» — Après ?

» — Si le cheval est tout noir, il n'aura pas d'étoile au front.

» — Après ?

» — Tu diras que tu veux qu'il ait une étoile au front.

» — Après?

» — Alors le maquignon emmènera son cheval à l'écurie, car tu sais qu'on fait une étoile blanche aux chevaux en leur appliquant une pomme cuite brûlante.

» — Je commence à comprendre.

» — Nous suivons le maquignon à pas de loup, et, pendant qu'il se baisse pour prendre la pomme cuite, tu lui coupes la tête d'un coup de tranchet, je m'empare de la pomme cuite et nous la mangeons à l'huile et au vinaigre.

» — Avec un peu de moutarde, dit Loupin, que l'idée de l'astronome avait séduit.

» Cela convenu, ils s'habillent tous deux et se rendent immédiatement au marché aux chevaux. Alors Loupin dit à l'astronome qui, comme on le sait, était aveugle :

» — Vois-tu par hasard un cheval noir?

» — Je ne vois que des veaux, lui dit l'astronome.

» En effet, ils s'étaient trompés de chemin et étaient entrés dans une église, ce qui faisait que l'astronome ne voyait que dévots autour de lui. »

Déjà, à cette partie du récit de Létrillet, les rires avaient pris un caractère si désordonné qu'ils avaient troublé les joueurs et qu'on se demandait de tous les coins des divers salons qui est-ce qui causait une si turbulente gaieté. A ce moment Sophie Minot se leva, et, comme elle sortait, un joueur l'arrêta en lui disant :

— Mais qu'y a-t-il donc là-bas?

— Il y a, s'écria Sophie assez haut pour que ses paroles retentissent dans les salons, il y a un homme qui se fait le bouffon de gens qui l......

Sophie s'arrêta, mais l'expression qu'elle donna au mot homme était une réponse à la manière dont la marquise l'avait prononcé. Létrillet entendit et se leva en s'écriant :

— Sophie, c'est une femme, et ce n'est qu'une femme qui vient de parler ainsi; sans cela...

Sophie haussa les épaules et lui tourna le dos, et sans doute elle allait tout à fait quitter le salon, quand Lucien Deville entra avec sa femme. A l'instant même madame de Favières prit un air languissant et abandonna le coin où elle s'était réfugiée, en disant :

— Ah! j'ai assez ri, je suis brisée comme si j'avais fait une longue course.

Puis, sans faire attention à Létrillet qui brûlait d'envie de continuer son histoire, elle s'avança vers Lucien et lui dit d'un ton plein de coquetterie :

— Oh ! que ce serait aimable à vous de nous reposer de cette extravagante gaîté en nous disant quelques-uns de ces beaux vers qui sont si charmants à lire et qui doivent être bien plus charmants à entendre !

— Ah ! oui, fit Sophie d'un ton amer, la tragédie et la comédie, comme au Théâtre-Français ; seulement ici la petite pièce a été jouée avant la grande.

Lucien regarda Sophie d'un air fort étonné, et celle-ci lui fit un signe de tête comme pour l'engager à refuser ; mais aussitôt sa femme, la gracieuse Denise, reprit :

— Oh ! si, mon ami, dis-nous quelques vers, tu sais, ceux que j'aime tant.

— Oui, lui dit Lucien, parce qu'ils sont faits pour toi.

— Oui, ceux-là, dit Denise.

— Oh ! du moins, reprit Sophie d'un air triste, pas ceux-là.

— Mais qu'est-ce que vous avez donc, Sophie ? lui dit Denise d'un air presque fâché ; on dirait que vous êtes jalouse du succès de mon mari.

— Pauvre femme ! lui dit Sophie.

Et, sans ajouter une parole, elle reprit sa place à l'écart, tandis que Lucien était presque entraîné par la marquise à la place que Létrillet venait d'occuper. Celui-ci la céda de bonne grâce, tout en observant Deville et le dessinant dans sa pensée comme pour mesurer l'effet qu'un portrait de lui pourrait produire au salon prochain. Lucien se recueillit un moment pour repasser dans sa mémoire les vers qu'il allait réciter, et, pendant qu'il faisait ce rapide retour vers son passé, son regard s'éclaira d'une sorte d'enthousiasme réfléchi et douloureux qui prêta un charme indicible à son visage. La marquise en fut frappée, et Letrillet se dit à part soi : « Voilà comment je le peindrai. » Quant à Sophie et à la comtesse de Marvis, elles échangèrent de loin un regard de pitié : on eût dit qu'elles plaignaient ce jeune homme. De quoi pouvaient-elles le plaindre ? D'être jeune, beau, d'avoir du succès, d'être accueilli avec empressement ? peut-être avaient-elles droit de le plaindre de tout cela. Cependant Lucien commença ainsi :

Je suis un orphelin, enfant de quelque faute,
Qui sans doute en naissant eût mieux fait de mourir,
Car sous mon premier toit, où je n'étais qu'un hôte
Et qui vendait le pain payé pour me nourrir,

Le salaire manqua : le maître du vieux chaume
Un jour, au dur moment de l'arrière-saison,
Me dit : « J'ai quatre enfants à moi, le travail chaume,
Vous êtes maintenant de trop dans la maison. »

Il me donna du pain pour deux jours, et sur l'heure
Il me jeta pieds nus et seul sur le chemin.
Un vieillard, qui souvent venait dans sa demeure,
M'aperçut tout pleurant et me prit par la main.

Béni soyez, ô vous, vieillard saint et modeste,
Qui m'avez ramassé dans ma mendicité !
Ai-je bien reconnu votre bonté céleste
Qui m'a donné fortune, état, nom, liberté ?

N'ai-je pas été froid en ma reconnaissance ?
Ai-je assez adoré ce que vous m'avez fait ?
Car vous étiez si noble en votre bienfaisance,
Que je ne savais pas que c'était un bienfait.

Ce ne fut qu'au moment où la mort vint vous prendre,
Quand j'héritai vos biens, que des neveux jaloux,
Supputant mon bonheur, vinrent enfin m'apprendre
Que je vous devais tout et n'étais rien pour vous,

Rien qu'un pauvre, opulent de votre riche aumône,
Quelque bâtard sans nom, que vous aviez nommé,
Enfant répudié que ne voulait personne,
Que, comme votre enfant, vous, vous aviez aimé.

Comme Lucien achevait cette strophe d'une voix émue et où perçait une émotion véritable et profondément sentie, la marquise, dont les yeux étaient mouillés de larmes, s'écria :

— Ah ! c'est délicieux, c'est délicieux ! Continuez, M. Lucien.

N'est-ce pas, M. de Marvis, reprit-elle en se tournant vers lui, c'est délicieux?

— Oui, cela me rappelle l'élégie de *la Pauvre Fille*, de Soumet, répondit froidement le comte.

— Ce n'est pas une élégie, reprit vivement la jeune madame Deville, car ce titre lui paraissait classer cette pièce de vers parmi les fantaisies auxquelles s'abandonne l'imagination des poëtes; non, ce n'est pas une élégie, monsieur, c'est l'histoire de Lucien.

— Comment! reprit madame de Favières d'un ton de pitié charmante, c'est le récit vrai de votre enfance, monsieur?

— Oui, madame, reprit Lucien Deville.

— Et la suite, ajouta Denise, c'est notre histoire à tous deux; aussi c'est pour moi qu'il a fait ces vers.

— Et voilà pourquoi, dit Sophie Minot en s'avançant vivement, il aurait dû les garder pour vous et pour quelques-uns de ceux qui l'aiment.

— Ce sont des vers qui le feront aimer de tous ceux qui les entendront, dit la marquise; car ils annoncent des sentiments d'une noblesse bien rare aujourd'hui.

— Je crains cependant que la suite ne paraisse pas si aimable à tout le monde, reprit Sophie en prenant place dans le cercle; mais, puisqu'il a commencé, il faut qu'il finisse.

Lucien avait à peine entendu ce que venait de dire Sophie Minot, car dans ce moment il regardait la marquise comme quelqu'un à qui se révèle soudainement un monde nouveau. Elle était si gracieusement penchée sur le bras de son fauteuil, ce visage d'ange, qu'on ne soupçonnait pas sous le masque de dédain que la marquise portait presque toujours, s'était animé d'une si douce expression de compassion et de tendresse, il y avait dans le regard de Louise une si bonne intelligence de la douleur qu'on lui racontait, que Lucien sentit en lui-même un étonnement délicieux. Il lui sembla qu'il ignorait encore la femme dans sa forme la plus élégante et la plus sympathique, et il continua sans penser à ce qu'il disait, les yeux fixés sur la marquise et dans une sorte d'extase inconnue.

Cette pièce de vers, qu'il est inutile de répéter ici tout entière, racontait comment Lucien, demeuré seul au monde, sans amis et sans famille, avait été frappé d'une maladie affreuse; elle peignait les angoisses de cet homme livré à des soins salariés et qui ajoutaient la pensée de sa solitude à la douleur de sa maladie. Ce fut

alors qu'une jeune fille vint s'asseoir à son chevet et changer ces soins arides en une attention pleine de douce pitié d'abord, puis d'une tendresse charmante, et enfin d'un dévouement absolu; cette jeune fille, c'était Denise, un ange que le ciel avait mis sur la terre, une réalisation des plus doux rêves du cœur humain. Les vers qui concernaient Denise étaient empreints d'une poésie chaste, pure et si heureusement sortie du cœur, que Lucien était parvenu à dire avec un rare bonheur que cette enfant du Ciel, si célestement descendue des célestes demeures pour le sauver, était la fille de sa portière. Quelle que fût la délicatesse et la franchise hautaine de cette déclaration, Lucien ne put s'empêcher de remarquer sur le visage de la marquise une ombre de sourire dédaigneux, un éclair de regard jeté furtivement sur l'héroïne de ces vers si bien sentis, et pour la première fois de sa vie Deville éprouva une sorte d'embarras de l'aveu qu'il venait de faire, et, lorsqu'il lui fallut continuer, ce fut en balbutiant qu'il reprit les dernières strophes qui achevaient cette pièce de vers. La marquise devina qu'elle avait été comprise, et d'un ton dont il eût été difficile de bien apprécier l'intention, elle reprit :

— Est-ce que la mémoire vous manque ? Ah ! ce serait fâcheux.

— Cela pourrait lui arriver, reprit Sophie Minot avec un accent et un regard presque menaçants, mais alors il trouverait près de lui des amis qui se rappelleraient pour lui. Voici, madame, ces dernières strophes que vous désirez entendre :

Par toi je vis, par toi mon avenir se dore
Des plus nobles espoirs, de l'amour le plus pur ;
A l'homme, au monde, à Dieu, par toi je crois encore ;
Prends mon nom, qui toujours ne sera pas obscur ;

Il ne peut te payer, car si jamais mon âme
Trouvait un autre amour plus noble que le tien,
Si je ne t'aimais plus, je serais un infâme,
Tu m'aurais donné tout et ne me devrais rien.

De tous ceux qui écoutèrent ces derniers vers récités d'une voix ferme et accompagnée d'un regard fixé sur la marquise, Denise

fut peut-être la seule qui ne comprit pas la leçon et l'avertissement que Sophie Minot en avait faits. Létrillet lui-même ne douta plus de ce que voulait dire Sophie en parlant du rôle de dupe que devait jouer Deville. On se regarda pour s'assurer qu'on était du même avis, et M. de Favières ne put s'empêcher de cacher l'humeur que lui donna l'assurance de Sophie. Quant à la marquise, elle fut seule impassible, et, voulant rendre avec usure la leçon qu'elle venait de recevoir, elle se leva et alla vers Lucien pour lui dire de la manière la plus gracieuse :

— Nous quittons Boulogne demain, M. Deville, je n'aurai pas le plaisir de vous revoir, mais j'espère qu'à votre retour à Paris vous voudrez bien nous accorder quelques-unes de vos soirées : nous recevons tous les vendredis. Si M. Létrillet, que je crois de vos amis, veut bien vous accompagner, nous lui montrerons une galerie de tableaux où des amateurs plus éclairés que moi disent qu'il y a quelques toiles précieuses.

Aussitôt elle prit son châle, son chapeau, et, se tournant vers le comte, elle ajouta du même ton gracieux :

— M. de Marvis, je l'espère, est trop de nos amis pour avoir besoin que je le prie de ne pas nous oublier.

Elle n'attendit pas la réponse du comte, et, s'adressant à Sophie, elle lui dit en sortant :

— J'ai votre adresse, mademoiselle, et je vous écrirai quand j'aurai besoin de vous.

Cette sortie produisit des effets bien divers. Létrillet, qui ne rêvait qu'un portrait à faire, resta dans une espèce d'extase, courbé comme pour remercier la marquise de la grâce infinie qu'elle daignait lui accorder, et Lucien, qui déjà ne voyait plus autour de lui, tant le charme aristocratique de cette femme le préoccupait, Lucien ne comprit rien au delà de ce qu'on lui avait adressé à lui-même et se dit tout bas :

— Je la reverrai.

Quant à Sophie, l'injure qui venait de lui être faite ne la toucha point ; elle avait pris son parti sur l'impertinence de la marquise, et elle ne fit que rire en se tournant vers Denise qui restait calme et souriante près de son mari, comme si rien d'extraordinaire ne venait de se passer. Mais il n'en fut pas de même de M. de Marvis et de sa femme ; celle-ci regardait son mari avec l'expression d'un dédain et d'une colère qu'elle avait peine à contenir. Le comte était pâle et ses lèvres tremblaient. Madame de Marvis ne dit pas

un mot, mais elle se dirigea vers Sophie, et, lui prenant la main, elle lui dit avec un profond soupir :

— Adieu, Sophie, je pars aussi, viens me voir.

Sophie lui serra la main et repartit :

— Je ne sais si monsieur le comte....

Mais la comtesse reprit d'une voix où on sentit éclater ses larmes :

— Oh ! viens me voir, toi, je t'en prie.

Aussitôt elle s'enfuit, et M. de Marvis, se rapprochant du marquis, lui dit d'une voix saccadée :

— Vous comprenez, M. de Favières, que je ne puis accepter...

— L'invitation que vous a faite la marquise pour vous et madame de Marvis? reprit Amable qui espéra prévenir ainsi l'explication que le comte allait demander.

Celui-ci le regarda en face et répéta froidement sa phrase :

— Vous comprenez, dit-il, que je ne puis accepter l'insulte que madame de Favières vient de faire à la comtesse.

— Une insulte, bon Dieu ! fit M. de Favières, comme s'il n'avait rien entendu.

— Une insulte dont je ne veux pas vous demander compte à vous, mais qui, vous devez le comprendre, doit rompre toute relation entre nous.

— Comme il vous plaira, dit Favières en se mordant les lèvres.

Le comte sortit, et Favières aperçut Sophie qui l'examinait pendant que Lucien et Létrillet, réunis à leur insu dans l'invitation de la marquise, faisaient connaissance. Le marquis aborda Sophie et lui dit avec plus de respect qu'il semblait ne devoir en professer pour elle :

— Je vous demande pardon pour la marquise, Sophie, elle a été cruelle.

— Oh ! pas pour moi, lui répondit la pianiste ; moi je n'ai pas voulu et je ne veux pas être de votre monde, si ce n'est comme un instrument qu'on paye ; mais Virginie a été assez folle pour y vouloir pénétrer, et il est difficile d'en être exclue avec plus d'insolence.

— Mais c'est qu'en vérité madame de Marvis.... dit Amable embarrassé.

— Allons, Amable, lui dit Sophie d'un ton amical, vous la plaignez ; car supposez que je sois madame de Favières et que madame de Favières, de noble maison, soit madame de Marvis, voilà ce qui me serait arrivé.

— Mais ce que je n'aurais pas souffert, dit Amable vivement.

— C'est-à-dire, dit Sophie, que vous trouvez que M. de Marvis a manqué de courage en ne vous demandant pas un compte sanglant de l'insolence que votre femme a faite à la sienne?

— Je ne dis pas cela.

— Vous savez pourtant que ce n'est pas le courage qui manque à M. de Marvis; mais il a fait, lui, la faute que je vous ai empêché de faire. Il faut qu'il la subisse toute sa vie. Vous avez beau faire, messieurs, vous n'êtes pas assez forts pour élever une femme jusqu'à vous, car elle a beau porter votre nom, si elle n'est pas traitée comme votre femme, elle est encore plus bas qu'elle n'était.

— Laissons cela, Sophie, dit le marquis en reprenant un air dégagé, et répondez-moi ; avez-vous lu ma lettre?

— Oui.

— Et m'accordez-vous le rendez-vous que je vous demande?

— Non.

— Et pourquoi?

— Parce que je vous aime encore, Amable, et parce que je ne veux pas devenir votre maîtresse après avoir refusé d'être votre femme.

— Doutez-vous de mon amour, de ma discrétion?

— Je crois à la générosité de votre cœur, et je vous en demande deux preuves : la première, c'est de cesser vos poursuites; la seconde, c'est de faire comprendre à Lucien Deville que l'invitation de la marquise n'est qu'une parole banale et que ce n'est pas sérieusement qu'il doit se croire admis dans votre monde où sa femme ne saurait l'accompagner.

— Je ne puis vous accorder ni l'une ni l'autre de vos demandes, répliqua le marquis. C'est vous qui m'avez forcé de renoncer à votre main, mais je ne renoncerai pas aussi aisément à votre amour; quant à M. Deville, je crois comprendre vos craintes pour lui.... et, ajouta le marquis avec un sourire dédaigneux, et peut-être pour moi, mais je ne fais pas à ce monsieur l'honneur de les partager.

— Vous mériteriez une bonne leçon, Amable, lui dit Sophie, mais je suis plus juste que vous : je crois votre femme incapable de vous la donner, et, quant à ce pauvre Lucien, il ne fera qu'y perdre son repos et son bonheur.

— Hé bien! reprit le marquis en souriant, je suis homme à le

sauver de ses illusions poétiques; permettez-moi de vous revoir à Paris, et j'empêche M. Deville de jamais revoir la marquise.

Sophie Minot regarda sérieusement M. de Favières et lui dit gravement :

— Vous mettez de trop dures conditions à votre générosité. Jamais vous ne me reverrez que là où le hasard nous réunira.

— Soit, dit Amable.

Il salua Sophie d'un air triomphant et moqueur, et, se tournant vers Lucien, il ajouta :

— J'espère que M. Deville n'oubliera pas l'invitation de madame de Favières; quant à madame Deville, je la prie de vouloir bien me permettre d'aller lui présenter mes hommages à Paris. Bonjour, Létrillet, nous nous reverrons, je veux avoir un bon portrait de la marquise, et je compte sur vous.

Le marquis sortit à son tour, et il ne resta en présence que Lucien, sa femme, Létrillet et Sophie. Celle-ci alla vers Denise qui paraissait ravie et qui lui dit d'un air joyeux :

— Comprenez-vous, ma chère ? Lucien sera reçu dans le grand monde, et moi aussi, bientôt, je l'espère.

— Voilà ce que c'est que d'avoir un mari qui a un nom ! dit Létrillet.

— Mais, lui dit Sophie, vous avez vu...? madame de Marvis n'a pas été invitée.

— Ah ! dam, dit Denise, une femme de théâtre.

Sophie lui tourna le dos; elle souhaita le bonsoir à ses amis, et bientôt tout le monde se sépara.

VIII

A PARIS.

A deux mois de là, dans un petit salon du faubourg Saint-Germain, étaient assises deux femmes. Quoique la différence de leur âge n'admît pas la possibilité d'une intime confiance entre elles, elles se parlaient cependant à voix basse avec cette inquiétude qui annonce qu'elles en sont à des confidences très-secrètes. L'une

était la belle marquise de Favières, l'autre était la comtesse de Chastenex.

— Faites attention, disait celle-ci à la marquise de Favières, votre mari finira par s'apercevoir de vos coquetteries pour ce jeune homme, et, quoiqu'elles ne soient qu'un jeu, il est homme à s'en fâcher sérieusement.

— Il y mettrait donc moins d'indulgence que moi, à qui il ne cache pas ses intentions pour mademoiselle Sophie Minot?

— Ma chère enfant, reprit la comtesse, la légèreté d'un mari n'excuse pas celle de sa femme. Ces messieurs sont sûrs du pardon.

— Est-ce vous qui me dites cela, reprit madame de Favières, vous qui vous êtes séparée de M. de Chastenex pour une infidélité qui ne pouvait véritablement pas vous atteindre?

La comtesse rougit et reprit presque aussitôt :

— Ce que j'ai fait dans un moment de folle jalousie m'a coûté assez cher pour que j'aie précisément le droit de vous adresser des remontrances; ne recevez plus ce jeune homme.

— C'est ce que je déciderai plus tard, car aujourd'hui même il vient à notre soirée.

— Il vaudrait mieux faire dire que vous êtes malade et remettre cette réunion.

— Oh! non, dit la marquise, car j'ai beaucoup à apprendre ce soir, et M. de Favières ne s'attend point à la surprise que je lui ménage.

— Quelle surprise?

— Nous avons mademoiselle Sophie Minot, cela m'a coûté cinquante louis, mais elle viendra.

— Vous jouez un jeu où vous n'avez qu'à perdre.

— Cela se peut, mais j'ai déjà avancé des enjeux trop forts pour reculer. J'ai été jusqu'à envoyer une lettre d'invitation à madame de Marvis. J'ai voulu réparer l'injure que M. de Favières prétendait que j'avais faite à cette femme. Vous comprenez bien que je ne me serai pas humiliée jusque-là, que je n'aurai pas subi toutes les volontés d'Amable, que je ne me serai pas sacrifiée ainsi à ses exigences, pour ne pas lui infliger la leçon qu'il mérite.

— Mais quelle est cette leçon?

— Ah! ceci est mon secret, et vous n'êtes pas en disposition de me seconder. Je ne veux pas vous le confier, vous feriez manquer l'effet de ma scène.

— Louise, Louise! dit madame de Chastenex, ne soyez pas aussi résolue. Je ne sais quel chemin vous voulez prendre, mais je vois où vous voulez aller, et il y a un abîme au bout de toute vengeance.

— J'espère n'y pas tomber.

— J'ai aperçu ce jeune homme dans votre salon : il est assez beau pour justifier une préférence.

— Un homme de rien! dit la marquise en haussant les épaules.

— Il a une réputation assez brillante pour expliquer une passion.

— Le mari de la fille d'une portière! reprit madame de Favières.

— Mais il peut se tromper à l'accueil que vous lui faites, et...

— Mais je crois qu'il s'y trompe, dit madame de Favières avec cette fatuité féminine qui a quelque chose de la cruauté du chat qui se sent sûr de sa proie.

— Mais, s'il se trompe de bonne foi, c'est le faire souffrir à plaisir.

— Ah! sur ce chapitre, dit en riant madame de Favières, les tourments de messieurs les poëtes sont, je crois, de très-courte durée. Je suis convaincue qu'ils pensent ce qu'ils disent, parce que la pensée vient de la tête, mais je crois également qu'ils n'en sentent rien.

— Qui vous l'a assuré?

— Oh! mon Dieu, ce que je sais de lui, l'extravagance qu'il a faite en épousant sa portière, dont maintenant il ne se soucie plus. Il s'est cru amoureux alors comme il se croit amoureux aujourd'hui; seulement je ne le pousserai pas à une si grosse sottise que celle qu'il a faite.

— Mais, reprit madame de Chastenex...

— Mais, dit la marquise, mon parti est pris et rien au monde ne me fera changer d'avis.

— Comme vous voudrez, dit la comtesse; mais moi qui suis venue pour refuser votre invitation, je l'accepte maintenant.

— Ah! vous êtes curieuse de voir ce qui va se passer?

— Non, mais alarmée; Favières est mon neveu et je ne suis pas sans autorité sur lui comme sur vous; je veux être là pour prévenir ce qui peut arriver et ce que votre passion vous empêche de prévoir.

— A mon tour, je vous répondrai : comme vous voudrez, mais j'espère que votre médiation sera inutile.

Madame de Chastenex se retira, et madame de Favières alla sans doute préparer les derniers incidents de la grande scène qu'elle comptait faire représenter le soir même dans son salon.

Pendant ce temps, dans une maison de la rue Saint-Lazare, il se passait une toute autre scène. Lucien Deville se promenait activement dans son cabinet. Il était dans cet état ridicule du poëte en ébullition que personne ne doit jamais voir, pour que le dieu n'ait pas l'air d'un maniaque. De temps en temps il s'arrêtait devant une table et écrivait quelques vers qu'il griffonnait furtivement sur un morceau de papier. Toutefois, dans cette exaltation singulière qui s'empare de certains poëtes au moment où ils écrivent, il y avait chez Deville un air d'inquiétude et d'agitation qui ne tenait pas seulement à l'inspiration poétique. En ce moment, il faisait plus que d'écrire, il agissait; ses vers n'étaient pas seulement une production de son esprit qui devait compter dans ses œuvres, c'était un acte de son cœur qui devait compter dans sa vie. D'ailleurs, pour qui pouvaient être ces vers qu'il cachait avec tant d'anxiété, si bien que Denise ayant passé deux ou trois fois sa jolie tête d'enfant à l'angle de la porte pour dire de sa douce voix : « Lucien, as-tu fini ta scène?» Deville lui répondit durement et lui ordonna de ne pas le troubler. Ces vers étaient adressés à la marquise de Favières, peut-être devaient-ils servir à la scène qu'elle préparait pour le soir. Quant à Lucien, s'il était destiné à être le principal acteur de cette scène, c'était certainement à son insu. Au point où il en était arrivé, il marchait en aveugle devant lui sans rien voir que l'astre éblouissant vers lequel il tendait sans cesse. Enfin ces vers furent achevés, il les relut, et, aux larmes qui lui vinrent dans les yeux, au soulèvement tumultueux de sa poitrine, on eût pu voir qu'ils exprimaient une passion qui le tenait tout entier. Après cette lecture, il tomba dans une sorte de rêverie agitée, où ce n'étaient déjà plus ces vers en eux-mêmes qui le préoccupaient, mais l'usage qu'il en pourrait faire. Cependant cet usage lui avait été si bien indiqué qu'en les commençant il le connaissait; mais, au moment de l'exécution de ce projet audacieux, il reculait; il lui prenait des frayeurs glacées de déplaire à celle qui absorbait dans sa pensée toutes les facultés de son âme et de son esprit. En effet, il aimait la marquise de cet amour insensé dont l'ardeur ressemble à ces flammes alcooliques qui brûlent et enivrent. Madame de Favières avait été pour Lucien, non pas une espérance, mais un repentir, car, après son mariage avec Denise, l'amour d'une

femme comme Louise lui était apparu comme un lieu fermé, qui ne pouvait plus s'ouvrir pour lui. Cependant il l'aimait, mais il l'aimait surtout de ce qu'elle était dans le monde plutôt que de ce qu'elle était de son cœur et de sa personne : son nom, son état, sa coquetterie, ces mille hommages qui l'entouraient, cette voiture de soie qui l'emportait au loin, ces parures étincelantes qui la nommaient la riche héritière, ces armoiries qui la disaient marquise, cet hôtel où marchaient les plus nobles noms de la France, ce luxe, cet apparat, tout ce qui la défendait contre lui était ce qui la lui rendait le plus attrayante. Briser tout cela, y pénétrer de vive force, lui, pauvre enfant obscur et abandonné, arriver au cœur de toutes ces splendeurs et se blottir dans le sanctuaire, arracher à la divinité tous ses voiles, toutes ses pierreries, toutes ses couronnes nobles, et prendre dans ses bras cette grande dame, toute palpitante, toute nue, comme une femme qui n'était plus qu'à lui, c'était pour Lucien un rêve qui le rendait fou. Était-ce là de l'amour? Non, certes; car, lorsque la brûlante imagination de Lucien arrivait au dénoûment de ce rêve, il ne se sentait pas saisi de ces frissons ardents que donne la pensée d'un baiser, il ne voyait pas ces yeux doux et bleus se noyer d'amour sous son regard, il ne sentait pas ce corps flexible et frais palpiter sous ses étreintes, ce n'était toujours pour lui que la marquise de Favières, que lui, bâtard sans nom, tiendrait à sa merci, c'était le monde le plus haut et le plus insolent qu'il aurait vaincu dans sa plus belle personnification. Il ne faut pas croire que, parce qu'un pareil amour ne tient point au cœur, il ne le trouble pas profondément, et que celui qui le ressent puisse assez bien le juger pour en faire une lutte froide et calculée. Non certes, cet amour est plus commun qu'on ne pense; c'est le délire qui égare presque toujours les premières effervescences de la jeunesse ; c'est lui qui jette tant de cœurs d'enfant à ces filles flétries par le théâtre et la débauche, et à qui un peu de talent a fait une renommée qui leur tient lieu de grandeur. Ne demandez pas à d'autres sentiments l'explication de ces étranges amours et de ces succès qui irritent tant les femmes du monde. Toutefois Lucien subissait ce délire dans ce qu'il avait de plus élevé, mais en même temps de plus dangereux; seulement la vanité qui l'emportait ne descendait pas. Mais un pareil amour, qu'il s'adresse à une position élevée ou à une célébrité tarée, n'en est pas moins un amour qui n'a pas sa base dans le cœur. C'est cet amour qui se change

en haine implacable le jour où il a cessé d'être une passion prête à tout sacrifier; et peut-être la suite de cette histoire le prouvera-t-elle.

Cependant Lucien avait achevé ces vers qui lui donnaient de si vives anxiétés, et, plongé dans les réflexions agitées qui le dominaient, il n'avait pas entendu Denise qui était entrée sur la pointe du pied et qui regardait par-dessus son épaule la feuille de papier qu'il tenait à la main et qui posait sur son genou. Ce brouillon écrit au crayon était illisible, et Denise n'en put déchiffrer un mot; mais, sans qu'elle pût saisir une seule lettre, la forme matérielle des lignes la surprit : ces lignes se divisaient quatre par quatre, elles étaient entièrement pleines, elles n'étaient coupées ni par les intermittences du dialogue, ni séparées par les noms de personnages; ce n'était donc pas la scène de tragédie que Lucien prétendait achever pour la lecture qu'il devait faire le soir chez madame de Favières; c'étaient des strophes. Denise n'était pas une de ces femmes douées d'un de ces esprits subtils qui pénètrent aisément dans les replis de toute intrigue qui passe à leur portée, mais elle avait cette perspicacité rapide du cœur qui saisit le moindre indice d'un malheur qui peut l'atteindre. En une seconde, elle s'était demandé pourquoi son mari lui cachait l'objet de son travail; en une autre seconde, la forme extérieure de ces strophes lui rappela qu'à peu près de même était le brouillon de ces vers que Lucien avait jadis faits pour elle ; et, comme si un sens moral pareil devait suivre une apparence pareille, il entra dans l'esprit de Denise que ces vers qu'on lui cachait devaient être faits aussi pour une femme et devaient aussi parler d'amour. Quels que fussent la distinction du cœur de Denise, son abnégation, son dévouement, elle n'avait pas cette retenue difficile du cœur qui s'apprend dans l'habitude du monde. Si gracieuse qu'elle parût être, si suave que fût son visage, Denise avait encore cette rudesse de manières qui avait entouré son enfance. En effet le peuple, ignorant qu'il est des lois des convenances et peu confiant aussi aux secours qui peuvent lui venir d'autrui, ne confie guère qu'à lui-même la défense de ses droits individuels. Un homme du peuple jaloux bat sa femme, une femme jalouse poursuit partout son mari. Ainsi Denise, entrée le sourire sur les lèvres et la joie au front, suspendit, à l'aspect du papier que tenait Lucien, le doux baiser qu'elle lui apportait; et, en moins d'une minute, toutes les suppositions que nous avons dites lui ayant passé par

la tête, elle se jeta sur la main de Lucien et lui arracha le brouillon. Lucien s'éveilla violemment à cette attaque imprévue et que d'abord il ne comprit pas.

— Qu'est-ce donc ? dit-il en regardant Denise comme un homme qui n'est pas tout à fait revenu à lui.

Denise lui répondit sur-le-champ :

— Je veux voir ces vers !

Mais, si rapide qu'eût été cette réponse, Lucien avait compris les pensées de Denise avant qu'elle eût parlé. Son visage était contracté, ses lèvres tremblaient d'une façon convulsive, ses yeux égarés sortaient de leur orbite. Quand ces soudaines attaques ne frappent pas de stupeur celui à qui elles s'adressent, elles allument en lui de ces fureurs soudaines qui l'emportent avant qu'il ait vu où elles peuvent le mener. C'est ce qui arriva à Lucien. Il s'ensuivit que, d'un coup, en une minute, sans discussion préalable, sans provocation obstinée, sans querelle, tous deux se trouvaient vis-à-vis l'un de l'autre dans un état d'exaspération où la raison ne pouvait plus se faire entendre. Ainsi Lucien, par un mouvement aussi irréfléchi que celui qui avait poussé Denise, voulut-il arracher ce papier à sa femme, mais elle s'enfuit à l'autre extrémité de la chambre en disant :

— Tu ne les auras pas !

A ce moment et par un seul mot se montra toute la différence qu'il y avait entre Deville et sa femme, mais elle n'était pas en état de le comprendre.

— Denise, lui dit-il, rendez-moi ce papier.

Dans l'éducation de Lucien, l'abandon du tutoiement lui semblait marquer suffisamment tout ce qu'il voulait imposer d'autorité, mais la jeune femme n'y fit nulle attention, et répondit :

— Je te le rendrai si je veux !

— Rendez-le-moi sur-le-champ, je vous l'ordonne.

— Ah ! monsieur donne des ordres ? fit-elle avec colère ; prenez garde que j'obéisse !

— J'aurai ce papier, dit Lucien furieux et s'avançant lentement vers sa femme.

— Je te dis, moi, que tu ne l'auras pas ! s'écria Denise l'œil enflammé et comme prête à se défendre par la force contre une tentative de violence.

Lucien fut saisi d'un frémissement de rage inconcevable, mais s'arrêta et reprit plus froidement :

— Denise, songez à ce que vous faites! Je vous en prie, rendez-moi ce papier.

— Ah! tu me pries maintenant, monsieur, qui ordonnais tout à l'heure.

— Denise! reprit Lucien avec impatience.

Lucien à ce moment avait vu d'un coup d'œil jusqu'où pouvait aller une pareille scène, et il avait voulu l'arrêter avant qu'elle ne les compromît l'un vis-à-vis de l'autre. Malheureusement Denise ne vit dans cette retenue que la faiblesse d'un coupable qui a peur, et elle s'écria avec un accent de triomphe :

— C'est que tu ne sais pas à qui tu as affaire! fit-elle en lui montrant le papier avec un air de défi matériel.

— C'est vrai, dit Lucien en étouffant à moitié ses paroles, qui cependant lui échappèrent malgré lui; c'est vrai, je ne croyais pas avoir affaire à une poissarde.

Ce mot tomba comme la foudre sur Denise; elle n'avait pas dans l'habitude de son être les calmes manières des gens du monde, mais elle les savait, et au premier mot qui l'en avertit elle s'épouvanta de ce qu'elle avait fait; le papier lui échappa des mains; une humiliation cruelle, profonde, irréparable, l'anéantit, et elle sortit de la chambre en éclatant en larmes. La pauvre Denise n'avait pas eu de dignité dans sa colère, mais elle en eut dans sa douleur, tant cette douleur fut grande. Aussi, lorsque Lucien, étonné de l'effet de cette injure et reconnaissant qu'il avait été plus cruel qu'elle n'avait été emportée, retourna près d'elle pour lui demander pardon de sa brutalité, elle ne le laissa pas achever et lui répondit doucement :

— Pas un mot de plus à ce sujet, Lucien; j'ai eu tort, vous m'avez punie, c'est tout ce qu'un homme comme il faut peut vouloir.

— Non, Denise, lui dit Lucien, j'ai été brutal envers toi, et ces vers, je suis prêt à te les montrer.

Denise aimait Lucien, et elle eut la faiblesse d'accepter une justification qui devait la condamner; elle prit le papier qu'il lui tendait, mais l'apparence de ces vers écrits à la hâte n'était pas celle des vers qu'elle avait surpris; le papier chiffonné aussi n'avait pas les mêmes ratures qu'elle avait vues; Denise ne lut qu'une ligne; c'étaient des vers qu'elle connaissait depuis longtemps; son visage prit une expression d'amertume et de désespoir qui peut-être eût éclaté un instant auparavant, mais qu'elle sut contenir,

et elle rendit le papier à Lucien en lui disant d'une voix altérée :

— C'est bien, je suis convaincue de tout.

Elle venait de se convaincre qu'elle était trompée, mais pourquoi, et pour qui? voilà ce dont elle ne se doutait pas. Lucien comprit qu'il avait blessé profondément cette âme qui se résignait ainsi; mais il ne crut pas à la découverte de sa tromperie, et il s'imagina qu'il aurait tout le temps de calmer cette cuisante blessure; et, comme le soir était venu, il pensa à s'habiller.

Il y a dans la pureté de certains amours un charme qui embellit tout ce qu'il fait. Ainsi, lorsque d'ordinaire Lucien se préparait à sortir pour aller dans ce monde où Denise n'avait pas encore pensé à pénétrer, c'était un bonheur pour elle de présider à la toilette de son mari, de le faire gentil comme elle disait, de lui choisir son plus beau linge, ses habits les plus élégants, ses chaussures les plus étroites et les plus luisantes. Comme les autres jours, Denise voulut s'occuper de ce soin; mais la pensée lui en répugna, et, lorsqu'elle en fut à l'exécution, les détails lui en parurent odieux et vils. Un mot fatal lui dégradait tout ce qu'elle avait de bonne volonté en lui en faisant une occupation basse. Son cœur murmurait toujours en lui-même :

— Poissarde faisant le métier de servante, c'est tout simple.

Pendant tout le temps que dura cette pénible situation, il s'éleva mille révoltes dans l'âme de Denise, elle discuta en elle-même son infériorité vis-à-vis d'un homme qui, après tout, n'était qu'un enfant perdu et sans nom; mais elle faisait taire ces révoltes, soit en les comprimant par la force de sa volonté, soit sous une de ces pensées d'amour qui couvrent tous les murmures du cœur de leur voix puissante. Quant à Lucien, ses pensées étaient loin de celle qui souffrait si cruellement près de lui, et il recevait tous ses soins avec une indifférence qui les rendait encore plus poignants. Denise le sentait, mais au fond de la douleur certaine qui la tenait il y avait les incertitudes les plus tumultueuses, et dans ce moment elle eût donné beaucoup pour savoir à qui s'adressait cette profonde préoccupation de Lucien qu'elle avait toujours mise sur le compte de ses rêveries poétiques. Comme son esprit s'égarait dans un dédale de suppositions contradictoires, un petit événement sembla devoir venir diriger ses soupçons. Elle entendit sonner chez elle, et bientôt sa femme de chambre vint annoncer que mademoiselle Sophie Minot attendait Lucien dans le salon pour se rendre avec lui chez madame de Favières.

— Ah! dit Denise à son mari, Sophie va chez madame de Favières, et vous y allez ensemble?

— Oui, elle m'a prié de lui donner le bras pour entrer, dit Lucien.

Il avait oublié de parler de ce petit incident à Denise, tant il était absorbé par son aveugle passion pour la marquise, et il répondit très-indifféremment comme il le devait. Mais Denise n'avait vu dans cette réunion qu'une complicité cachée, et Sophie Minot lui apparut comme la rivale à laquelle on la sacrifiait. Denise ne laissa échapper ni un geste ni une parole qui pussent trahir un nouveau soupçon, mais à peine Sophie et Lucien furent-ils partis qu'elle s'écria avec un amer désespoir :

— Ils partent, et moi je reste; elle, une misérable, maîtresse de mon mari, on la reçoit, et moi sa femme, on me chasserait. Que suis-je pour ce monde?

L'écho de cette voix qui l'avait insultée retentit dans son cœur et lui répéta :

— Une poissarde.

IX

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Une femme belle, jeune, heureuse, ne prémédite pas une scène de vengeance comme celle dont madame de Favières avait parlé à madame de Chastenex sans qu'elle soit poussée par un motif bien puissant. Le mal est si commun dans le monde qu'il est facile de le croire naturel à l'homme; toutefois, en y regardant de plus près, il serait peut-être aussi facile de reconnaître que la forme de la société humaine en est le plus souvent la cause créatrice. La société peut-elle être faite autrement qu'elle ne l'est? c'est à quoi nous ne répondrons pas dans ce récit; mais, tant qu'il y aura des puissants et des faibles, des gens qui ont tout et d'autres qui n'ont rien, il y aura antagonisme, guerre, combat, et tout ce qui dérive par conséquent de l'excitation des mauvaises passions.

Cette grande division des forts et des faibles explique, en général, les grands événements qui révolutionnent les peuples et les crimes sanglants qui occupent les cours d'assises. Quant aux petites infamies, aux lâchetés de détail, aux intrigues intestines qui font de la société un champ de bataille perpétuel, tout cela dépend de subdivisions qui se multiplient à l'infini de notre société telle qu'elle est constituée. Ainsi à son tour la division se glisse entre les puissants, si bien que les uns s'appellent nobles et les autres bourgeois. Ainsi il y a l'antagonisme résultant des idées : c'est celui qui sépare les philosophes quêteurs de vérités nouvelles des ministres d'une religion, quelle qu'elle soit, qui a posé une limite infranchissable à ce que l'humanité doit apprendre. Ainsi, et presque partout, vous rencontrez la rivalité haineuse du soldat et du citoyen qui ne l'est pas. Mais sans vouloir poursuivre dans tous ses aspects ces mille causes de division et d'animosité qui font, comme je l'ai dit, que la société vit dans un perpétuel état d'escarmouche, cherchons si la colère de madame de Favières ne venait point de l'une de ces rivalités de classes plus communes qu'on ne pense. Pour me faire comprendre, j'ai besoin de quelques explications, je les commence tout de suite. La grande ambition des femmes, c'est d'être aimées. Lorsqu'une femme est née noble, belle, riche, et assez passablement spirituelle pour qu'on lui ait dit souvent qu'elle était supérieure, elle entre dans la vie avec la confiance la plus extrême. Quel cœur pourra lui résister, quel hommage lui faillir? Elle cherche en vain quelle rivalité peut venir troubler la quiétude de son triomphe le jour où elle se sera donné la peine d'accepter la main d'un vaincu. Sans doute le monde où elle vit peut renfermer des femmes de sa valeur, et elle se tient en garde contre celles-là. Mais, en dehors de ce cercle, elle n'imagine pas de femmes qui puissent lutter avec elle. Cette femme sait peut-être par quelques récits que de très-grands seigneurs ont dévoré leur fortune et compromis leur nom avec des filles d'Opéra. Mais ces exemples sont mis par elle au rang de ces originalités qui font qu'un homme se ruine à faire courir des chevaux ou à entasser des curiosités. Une fille d'Opéra, pour une grande dame, est une fantaisie coûteuse comme celle des tableaux ou celle des petits chiens. Elle ne se sent pas blessée dans son orgueil, parce qu'elle pense qu'un homme bien né ne dépense que son argent avec de pareilles créatures et que son cœur n'y entre pour rien. Mais, à côté de ces femmes, il s'est élevé, depuis quelque temps,

une classe à part que la femme d'en haut voudrait considérer comme un hochet dont s'amusent les hommes, mais qu'au fond elle redoute comme une puissance qui menace de la détrôner : cette classe, c'est celle des artistes.

Revenons à madame de Favières. Elle aimait son mari, elle en était fière. Il était beau, spirituel, brave, élégant ; elle lui avait donné tout son cœur, tout son esprit, et, dans les premiers temps de leur mariage, elle avait cru avoir tout le cœur et tout l'esprit de son mari. Mais bientôt elle s'était aperçue que l'esprit d'abord ne lui appartenait pas tout, non point dans les choses graves de la politique dont elle avait le bon sens de ne pas s'occuper, mais dans un certain ordre d'idées auquel elle se croyait le droit d'être admise. Madame de Favières était une femme trop bien élevée et d'une instruction trop convenable pour n'avoir pas sur toutes les choses de l'art des opinions formées ; mais ces opinions, il faut le dire, étaient comme toutes les opinions apprises, des généralités vulgaires et ignorantes. Il en résultait que, lorsque la conversation abordait de pareils sujets, elle fut très-étonnée de se trouver en dissentiment avec son mari. Louise ne comprenait pas que, lorsqu'elle était de l'opinion de tout le monde en fait de peinture, de musique ou de littérature, elle excitât chez Amable un sourire qui, malgré sa retenue, voulait parfaitement dire qu'elle parlait de choses auxquelles elle n'entendait rien. Alors elle l'écoutait et s'étonnait du mépris qu'il faisait de certaines renommées, de l'indignation qu'il éprouvait contre certains succès, et de son enthousiasme pour des noms inconnus, pour des œuvres généralement bafouées. Il faut une grande supériorité et un grand courage pour avoir une opinion contraire à celle de tout le monde, en fait d'art surtout, quand on l'attaque par le ridicule. Mais il faut une supériorité et un courage encore plus grands pour qu'en pareille circonstance une femme se range de l'opinion de son mari ; car, pour elle, c'est ajouter au ridicule de cette opinion le ridicule d'obéir à son seigneur et maître. Madame de Favières resta donc dans la vulgarité de ses jugements. Elle avait de l'esprit et voulait faire prévaloir sa façon de voir. Il en résulta des discussions qu'Amable ne voulut point soutenir. Dès que sa femme s'aventurait dans le domaine des arts, il se renfermait dans un silence qui laissait voir trop aisément un léger dédain. Louise, irritée, le poursuivait en vain. Soit indifférence, soit qu'il ne voulût point faire de conversion, le marquis, poussé à bout, se conten-

tait toujours de répondre : « Nous ne pourrions nous comprendre. » Mais la retenue qu'il avait vis-à-vis de sa femme, M. de Favières ne la gardait pas envers tout le monde ; alors madame de Favières écoutait, alors elle voyait clairement qu'il y avait un Dieu inconnu pour elle et auquel Amable vouait la plus large part de ses adorations. Ce dieu inconnu, c'était l'art. Mais ce dieu a ses prêtres ; ces prêtres, ce sont les artistes ; et nul homme n'est profondément religieux s'il n'accorde son respect aux prêtres du dieu qu'il adore. Ainsi M. de Favières avait pour certains artistes des admirations passionnées qui stupéfiaient sa femme. Parmi ces artistes se trouvait Sophie Minot, cantatrice et pianiste. Pour madame de Favières, chanter et jouer du piano était un métier qu'on fait avec plus ou moins d'habileté ; pour M. de Favières, c'était une magnifique expression d'un sentiment profond ou d'une large pensée. Les enthousiasmes de M. de Favières irritaient Louise par cela seul qu'elle ne les comprenait pas. Mais ces enthousiasmes lui parurent bien autrement ridicules et coupables lorsqu'elle apprit enfin à qui ils s'adressaient. Elle demanda si souvent quelle était cette artiste d'un talent si supérieur qu'on appelait Sophie Minot, qu'une de ses bonnes amies finit par lui répondre *primò :* « Qu'elle passait pour avoir été la maîtresse de M. de Favières. » A ce *primò*, toute la jalousie de madame de Favières se révolta, et, comme toutes les femmes exigeantes, elle trouva qu'elle avait été trahie, même avant d'être connue d'Amable : ceci est exactement vrai. La plupart des femmes seraient très-fâchées d'épouser un homme de trente ans qui en serait à sa première passion : elles croiraient se donner à un niais, et, cependant, elles ne lui pardonnent pas les aventures qu'il peut avoir eues avant de les connaître, dès que ces aventures ont un nom propre. Il est donc facile de concevoir la colère de madame de Favières en apprenant que mademoiselle Sophie Minot, l'artiste admirée, avait été la maîtresse de son mari. Le cœur souffrit beaucoup de cette découverte. Mais le cœur pardonne, tandis qu'il y a dans la nature humaine un côté implacable : c'est celui de l'orgueil, et l'orgueil de madame de Favières fut horriblement blessé par un *secundò* qui arriva presque aussitôt. Le voici : « *Secundò*, disait-on, mademoiselle Minot n'avait été nullement la maîtresse de M. de Favières. Ni la fortune, ni la grâce, ni l'esprit, ni la passion du marquis n'avaient pu triompher de la vertu de l'artiste ; et ce qu'il y avait de plus incroyable, assurait-on, c'est que M. de Favières,

emporté par sa passion, avait offert à mademoiselle Minot sa main, sa fortune, son titre, et que mademoiselle Minot les avait refusés nettement. » Cela peut paraître invraisemblable, mais cela n'en est pas moins vrai. Madame de Favières pâlit de rage à cette révélation. Elle aurait pu pardonner à Sophie d'avoir aimé son mari et d'en avoir été aimée, elle aurait pu ne pas faire un crime à Amable d'avoir éprouvé un amour qu'elle eût considéré comme un caprice passager; mais elle ne put se faire à la pensée d'avoir accepté comme un bonheur, comme un triomphe, la main d'un homme qui avait été refusé par mademoiselle Sophie Minot. Il y avait donc une femme, une femme de rien qui avait dédaigné celui dont elle était si fière; Amable n'était venu à elle qu'après avoir été repoussé par une femme de rien; on l'avait choisie à défaut d'une autre. Non-seulement Louise n'avait pas les premiers battements du cœur de son mari, mais elle n'avait pas même eu ce premier grand et sérieux sentiment qui fait qu'un homme donne à une femme son nom, son honneur, sa vie. Le coup fut terrible, la douleur profonde, la colère cruelle, et, ce qui en redoubla l'intensité, c'est qu'elle demeura muette. En effet, dès le premier jour, elle rêva une vengeance.

Madame de Favières était une femme trop bien élevée pour ne pas savoir mentir, elle était trop sèche pour ne pas être maîtresse d'elle même : elle put donc combiner sa vengeance et la poursuivre lentement. Ce n'était pas une tête sans capacité, un esprit sans volonté, que celui de Louise; et la meilleure preuve qu'elle en pût donner, c'est qu'elle cacha à tous les yeux sa colère et ses projets, c'est qu'elle ne se hâta point dans l'exécution du plan qu'elle s'était fait. Peu à peu, et sans qu'on pût accuser ses nouvelles opinions d'être un parti pris aveuglément, elle essaya de parler dans le même sens qu'Amable; elle s'y trompait quelquefois, mais Favières, ravi de cette conversion qu'il croyait devoir à l'amour plus encore qu'aux lumières dont s'était éclairé l'esprit de sa femme, Favières, disons-nous, l'encouragea dans cette nouvelle voie et s'imagina avoir initié sa femme aux mystères de sa religion parce qu'elle acceptait sans résistance toutes les croyances qu'il lui voulait donner. Madame de Favières ne daigna pas s'occuper une seule fois de la valeur des opinions qu'elle acceptait, elle marchait froidement à son but, qui était de persuader à son mari qu'elle était digne de comprendre aussi ces grands artistes, ces natures élevées, ces esprits supérieurs qu'il proclamait les

rois du monde moderne. Une fois arrivée là, madame de Favières n'eut pas grand' peine à faire comprendre à Amable qu'il devait ouvrir son salon à ce monde d'artistes dont elle et lui faisaient un si grand cas. Le marquis, dont cette proposition flattait les goûts et les souvenirs, accueillit ce projet avec empressement, et la maison de monsieur de Favières passait déjà pour offrir une charmante hospitalité aux artistes, que rien n'avait encore révélé à Amable que sa femme jouait une comédie. Souvent elle l'avait prié d'attirer chez elle la belle Sophie Minot; mais Amable, sans se douter que sa femme eût aucune connaissance de ses anciennes relations avec l'artiste, avait adroitement écarté toute occasion offerte au monde de faire quelques plaisanteries à ce sujet. D'ailleurs, comme on a pu le voir, il avait gardé pour Sophie un reste de passion qu'il n'eût peut-être pas suffisamment caché.

Ce fut après un hiver passé au milieu de ce monde, tout nouveau pour madame de Favières, qu'elle rencontra Sophie Minot aux bains de Boulogne, et près de Sophie, ce Lucien Deville, jeune poëte qui commençait une *révélation* dans la littérature. Ce fut cet enfant naïf que madame de Favières condamna à servir ses projets. Il est inutile de dire par quels moyens elle avait amené Lucien à cette passion désordonnée, qui le rendait ingrat et cruel envers celle qui l'avait sauvé et à laquelle il avait juré un culte éternel. Il faut le dire, les amours des poëtes sont presque toujours un démenti donné à leurs œuvres. Pour qui les a observés sans désir d'en faire des dieux, sans envie de les tourner en ridicule, cette contradiction entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font s'explique assez naturellement. Le poëte vit presque toujours par sa pensée au delà du monde réel qui l'entoure, il s'adresse presque toujours à des êtres de sa création qu'il façonne à sa fantaisie et auxquels il impose les sentiments capricieux de son imagination. Cette habitude de l'esprit et du cœur ne s'arrête pas malheureusement aux personnages d'une œuvre poétique, elle se prend aux individus qui se mêlent à la vie réelle du poëte. Prenons par exemple les deux grandes passions de Lucien Deville.

La première s'était adressée à Denise, la fille d'une portière. Si Lucien ne l'avait considérée que sous cet aspect, comme l'eût fait à sa place tout homme positif, il aurait pu reconnaître le dévouement et les bonnes qualités de cette charmante fille, mais elle n'en fût pas moins demeurée Denise Laurençot, assez grossièrement élevée, rude dans sa bonté, brutale dans sa parole,

portière enfin. Il n'en fut pas ainsi pour Lucien : Denise devint l'ange sauveur de sa vie, l'âme supérieure qui l'avait deviné. En présence des bons sentiments de ce cœur candide, il aurait trouvé honteux de s'apercevoir de quelques défauts de caractère ou plutôt d'éducation. Il ne pensa qu'à ce noble dévouement, qu'à cette piété virginale, qu'à cet amour absolu qu'il avait rencontré si heureusement. Il en fit l'idole de ses rêves, et, ne pouvant lui reconnaître dans le présent toutes les grâces parfaites qu'il lui désirait, il les lui supposa dans un avenir rapproché; il la vit comme il la voulait; il l'aima comme il la vit alors, et commença ce qu'il appelait la révélation de cet ange inconnu au monde, il l'épousa. Pauvre fou! il l'adorait encore qu'il avait déjà eu à souffrir des vices de cette éducation qu'il croyait si faciles à extirper. Denise fut quelquefois violente et plus souvent ridicule. Or, on ne peut guère nier que le plus mortel ennemi de l'amour ne soit le ridicule. Lucien souffrit d'abord sans se plaindre; puis vinrent les remontrances, d'abord bien accueillies, mais bientôt aigrement repoussées lorsqu'elles s'adressèrent à tous les actes de la vie. Voici comment raisonnait Denise : « Ne suis-je pas bonne, douce, » vigilante, économe, dévouée, pleine de tendresse et de soins? » Peut-on élever un soupçon sur ma conduite, sur mon amour, » sur mon dévouement? Non certes : j'ai donc toutes les qualités » qui constituent l'honnête femme et la femme dévouée. Cela ne » vaut-il pas un peu d'indulgence pour quelques légers défauts de » prononciation et pour quelques mots qui ne sont pas dans le » dictionnaire des puristes? Qu'est-ce donc que la vertu, si elle ne » vaut pas au moins cela? » Denise avait raison selon la morale, mais elle se trompait selon le monde, qui est bien autrement fait que la morale. Sa raillerie (celle du monde) sapa tout doucement dans le cœur de Lucien la reconnaissance, l'orgueil factice, mais honnête, qu'il tirait des vertus de Denise. Lucien l'aimait encore, mais il ne la mettait plus en montre comme une conquête qu'il avait faite sur l'ignorance où Denise était plongée, il commençait à la cacher. Ce fut Sophie Minot, qui, la première, lui fit honte de sa lâcheté. La liaison de Sophie et de Lucien était une de ces amitiés franches et enthousiastes qui s'établissent en vingt-quatre heures entre artistes pour durer éternellement. Ce sont là les mystères des âmes poétiques : c'est par des liens inaperçus qu'ils s'attachent les uns aux autres, c'est par une intelligence sympathique de la grandeur et de la délicatesse de l'art qu'ils se sen-

tent bien vivre, et seulement ensemble. Que la rivalité, le succès, ou toute autre raison les désunisse souvent, c'est malheureusement trop vrai; mais, demandez-le à l'intimité de leur pensée, les grands artistes ne se sentent dignement compris que les uns par les autres. Or, Lucien comprenait Sophie, et Sophie avait deviné Lucien : ils s'aimaient comme frères. Que le monde eût jeté ses propos sur cette intimité qu'il ne comprenait pas, que Denise eût eu des velléités de jalousie que les allures franches de Sophie calmaient rapidement, c'est ce qui n'était pas douteux. Toutefois, malgré les petits chagrins de Deville, son bonheur et son amour étaient encore les plus forts, lorsque arriva ce voyage à Boulogne dont nous avons parlé et durant lequel il fut présenté par Amable, qu'il voyait assez souvent dans les ateliers des grands artistes, à sa femme la belle Louise de Favières.

Ce fut là ce qui commença ce second amour factice que nous avons vu éclater si cruellement contre l'infortunée Denise. De même que l'imagination de Lucien avait prêté à la fille de la portière les grâces et l'élégance qui manquaient à la noblesse de ses sentiments, de même il avait prêté à la grâce et à l'élégance de la marquise l'âme qui lui manquait tout à fait. Il avait voulu faire monter de la foule jusqu'à lui l'ange méconnu qu'il avait découvert, et maintenant il voulait faire descendre de la hauteur de l'aristocratie jusqu'à lui l'ange qui l'avait distingué. Quoique bercé sur des sentiments creux, cet amour pour madame de Favières était sincère, ardent, passionné, comme avait été celui que Lucien avait éprouvé pour Denise. C'était une autre idole qu'il avait élevée aux rêves de son âme, et cette idole, il y croyait avec la foi d'un cœur chaste; car c'est encore là une des bizarreries du cœur des poëtes que la bonne foi de leurs trahisons et l'enthousiasme de leurs infamies.

J'ai dit, je crois, que madame de Favières avait choisi Lucien comme victime d'un projet de vengeance; mais je ne pense pas avoir assez dit jusqu'à quel point elle avait porté la haine pour cette espèce de gens qui, sans être rien qu'eux-mêmes, remplissent le monde de leur nom, qu'on regarde s'ils paraissent, qu'on cherche s'ils sont absents, qu'on déchire, mais qu'on admire, qui s'imposent aux plus dédaigneux, ne fût-ce que par la colère qu'ils leur inspirent. Madame de Favières était insolente et ambitieuse; le désir d'être une reine de salon et le regret de n'y pas arriver l'avaient aveuglée au point de lui faire concevoir l'horrible projet

qu'elle exécuta dans la soirée où nous avons laissé Lucien se rendre en compagnie de Sophie Minot.

Maintenant que nous avons fait comprendre la position respective des personnages de cette scène, nous allons la raconter.

X

UNE SOIRÉE TRIOMPHALE.

Les salons étaient magnifiques, les invités nombreux. Les femmes les plus belles et les plus renommées, les hommes les plus élégants et les plus spirituels, presque tous ayant par leur nom, leur position ou leur talent, un titre à la considération publique ; des fleurs, des diamants, des croix, des meubles d'or, des uniformes splendides, des lumières à profusion ; ce bruïssement discret d'une multitude de bonne compagnie, ce frôlement gracieux des robes de soie, ces passages rapides et élégants de femmes qui allaient se mentir les unes aux autres le sourire aux lèvres, tout cela faisait du salon de madame de Favières un de ces paradis enchantés qui éblouissent, enivrent, et donnent le vertige. Cependant, au milieu de tout ce monde, remarquons la physionomie et l'allure de quelques personnages : Madame de Favières rayonnante, toute fière, heureuse peut-être un peu au delà des bornes d'une stricte convenance, mais si jeune, si gracieuse, si belle, qu'on lui pordonnait facilement de jouir avec un peu d'excès de sa fortune, de son bonheur, de sa beauté ; madame de Chastenex, soucieuse, attentive, et la suivant du regard comme on fait d'un enfant qui joue au bord d'un précipice ; Sophie Minot, calme, froide, superbe, attendant impassiblement son heure qu'elle avait vendue. Elle s'apprêtait à acquitter sa dette sans émotion, pas même celle de l'artiste. Un succès ou une chute ne l'aurait pas émue, elle s'attendait à une cabale. Quant au marquis, l'aisance charmante de ses manières, ce grand tact qu'il possédait au suprême degré de savoir parler à tout le monde, voir tout le monde, saluer tout le monde, de manière à ce que chacun trouvât qu'on

s'était occupé de lui ; ce savoir-vivre excellent sans lequel la maison la mieux choisie est un rassemblement sans unité, tout cela se montrait encore et faisait dire qu'Amable était un homme charmant. Mais pour un regard aussi exercé que celui de Sophie Minot, par exemple, il y avait une sombre préoccupation au fond de cette bonne grâce. Était-ce le résultat d'une explication avec sa femme, était-ce la suite d'un avis qui lui avait été donné par madame de Chastenex sur les projets inconnus de madame de Favières? c'est ce que l'on verra dans la suite de ce récit. Quant à Lucien, il semblait vivre hors de lui, ses yeux regardaient sans voir, son âme était dans une région où tout ce monde si brillant, quel qu'il fût, se dorait des reflets de son ardente imagination ; c'était pour lui un monde de fées et d'enchantements sur lequel il se sentait planer.

Cependant voici l'historique de cette soirée. On entendit d'abord quelques artistes de moindre mérite : ceux-là sont destinés à préparer la compagnie à cette attention qui, pour ne pas être de longue durée, a cependant besoin d'être appelée hors des conversations et des saluts de toutes sortes qui commencent et animent toute nombreuse réunion. Sophie Minot parut enfin ; on lui avait réservé la troisième place, on avait fait précéder le caprice brillant qu'elle devait jouer par un concerto de violon qui n'avait été que parfaitement exécuté. On ne pouvait pas être plus galant. En effet, dès les premières notes de cette main ferme et agile, les auditeurs écoutèrent avec étonnement. On entendit chanter le piano avec passion, lorsque le violon, le roi du chant, avait été si timidement expressif. Sophie Minot était une de ces artistes qui jettent dans la musique un langage qui étonne, qui serre le cœur, qui le dilate (1). Les gens qui ne l'avaient jamais entendue se demandaient si c'était bien là le même instrument froid qui venait d'accompagner le violon. Où donc ces touches d'ivoire, ces cordes de laiton avaient-elles pris cette expression, cette douleur, cette profonde exaltation? N'était-ce pas dans l'entrain et dans l'âme de l'artiste? Puis, lorsqu'elle passa de cette mélancolique chanson, si gravement, si pieusement dite, à ces caprices brillants, rapides,

(1) Sophie Minot, que j'ai entendue dans la retraite où elle vit, était artiste comme Thalberg, quelque chose d'inouï auquel on croit parce qu'on l'entend, mais dont on ne se rend pas compte.

(*Note de l'auteur.*)

gracieux, fugitifs, pleins de terribles accords et d'échos presque insaisissables, éblouissants, légers, ce fut un délire, un enivrement, un enthousiasme frénétique, c'était toute la fête de ce jour racontée d'avance. Enfin, quand Sophie Minot se leva, il n'y avait pas une main qui ne battît d'aise et de ravissement, pas une, même celle de madame de Favières. La cruelle, malgré sa bonne envie de rendre ses éloges ridicules par l'exagération, ne put y arriver, tant elle était dépassée par les gens qui pensaient véritablement ce qu'ils disaient. Une seule chose fut remarquée : c'est que, contrairement à ses habitudes, Sophie ne quitta point les salons, dès qu'elle eut fait son métier, comme elle le disait elle-même. Favières y comptait sans doute, car il ne put dissimuler sa contrariété en la voyant demeurer, et sa mauvaise humeur prit un air d'inquiétude véritable en voyant l'impatience avec laquelle Sophie vit Lucien se poser élégamment, le dos à la cheminée, pour réciter des vers flatteusement annoncés par la maîtresse de la maison comme inédits, et, si l'on voulait bien en croire les petites mines confidentielles adressées à quelques intimes, comme faits expressément pour la circonstance. Le poëte à la mode après la grande musicienne, c'était une fête splendide. Soit que M. de Favières trouvât dans l'impatience manifeste de Sophie Minot la confirmation de soupçons qu'il avait conçus relativement à Lucien, soit que le déplaisir qu'il éprouvait s'adressât à Sophie seulement, il ne put le maîtriser; il alla rapidement vers Sophie et lui dit assez sèchement :

— Que va-t-il donc se passer de nouveau, que vous nous fassiez l'honneur de demeurer?

— Il va se passer quelque chose d'infâme, répondit-elle froidement.

— Chez moi ?

— Chez vous, sans que vous osiez l'empêcher.

— Mais qu'est-ce donc ?

— Écoutez et vous verrez.

On appelait le silence de tous côtés. Lucien, pâle d'une émotion qui serre le cœur, et qui aux yeux du vulgaire prenait le faux semblant d'une inspiration puissante, se préparait à parler. Un moment il parut prêt à manquer de force, ses yeux cherchèrent madame de Favières, qui dissimulait mal la rage jalouse qu'elle éprouvait de voir son mari près de Sophie. Lucien sembla demander à la marquise un encouragement et une autorisation, et madame de

Favières le lui envoya avec le plus gracieux sourire et le regard le plus confidentiel. Enfin Lucien commença. Qu'était-ce donc que ces vers attendus avec tant d'inquiétude par quelques personnes? Rien, sinon la confidence d'un cœur qui a cru avoir trouvé l'amour dans l'humble condition où il est né, qui a pris la reconnaissance, le devoir, l'amitié, le dévouement, pour cette passion terrible, ambitieuse, dévorante, folle, et qui tout à coup a vu l'amour se révéler à lui sous les traits d'un ange qui planait au-dessus de lui dans les régions d'or et d'azur d'un ciel vers lequel il n'avait jamais élevé ses regards. Tout est permis aux poëtes, et, grâce à Dieu, le monde ne croit à rien qu'au talent qui éclate dans ces rêves imaginés. Cependant les vers de Lucien avaient un enivrement de passion réelle, un sentiment de douleur et d'espérance si brûlant qu'ils émurent assez l'assemblée pour qu'elle demandât si l'ange de ce rêve ne se trouvait pas dans un coin du salon. Une malheureuse strophe qui montrait l'ange et Vénus sortant du sein des ondes rappela à quelques personnes la rencontre de Lucien et de madame de Favières aux bains de Boulogne, et voilà les regards qui interrogèrent Louise sur ce qu'elle pensait de cette déclaration publique. La marquise soutint assez bien l'assaut, quoiqu'elle éprouvât une crainte visible après s'être lancée imprudemment dans le danger. Mais ce qui restait douteux sous le sourire affecté de madame de Favières se lisait en toutes lettres sur le visage pâle et contracté du marquis. Ce qu'il souffrait était une de ces vives tortures qu'on ne compte point au nombre des grands malheurs et qui cependant dévorent souvent la vie plus cruellement que de terribles catastrophes. En effet, le marquis était crucifié et ridicule : ridicule s'il laissait dire jusqu'au bout cette impertinence poétique, plus ridicule encore s'il l'interrompait. Fallait-il qu'il la comprît? en ce cas c'était un scandale, et un scandale sanglant à faire éclater au milieu de son salon. Fallait-il ne point paraître comprendre ce que tout le monde comprenait si bien? Ce rôle de mari qui voit et qui ferme les yeux était d'une trop affreuse longanimité pour un homme de son nom et de son âge. Heureusement que l'inspiration du poëte n'avait pas été longue et que la fin arriva avant que les incertitudes de Favières eussent cessé. Un long et tumultueux murmure succéda à la déclamation accentuée de Deville. Quelques personnes d'un salon voisin, qui n'avaient pas entendu un mot de ce qui avait été dit ou qui n'en avaient pas compris le sens, envoyèrent au poëte quelques maigres ap-

plaudissements. Lucien, qui s'était enivré de sa propre voix tant qu'il avait récité, comprit enfin tout l'effet qu'il avait produit, et, prévoyant une esclandre, il releva la tête et se posa fièrement en Ajax qui brave le tonnerre. Cependant Sophie retenait Favières pendant que la marquise s'avançait gracieusement vers Deville et lui prenait le bras. Ce fut un universel étonnement : tous les regards s'attachèrent sur la marquise. Elle traversa le salon avec Deville pour marcher vers son mari qui murmurait sourdement :

— Oui, vous avez raison, c'est infâme !

— Vous vous trompez, lui dit Sophie, l'infamie n'est pas faite : vous allez voir.

En effet, madame de Favières s'approcha de Sophie et de son mari, et, s'adressant à l'artiste, elle lui dit :

— Aucun compliment ne peut payer le plaisir que vous nous avez fait, mademoiselle; aussi m'empressé-je de vous offrir le prix convenu entre nous.

Et madame de Favières jeta insolemment sur le giron de Sophie une bourse pleine d'or.

Sophie pâlit, mais elle se contint aussitôt, pendant que madame de Favières, se retournant vers Lucien Deville, lui dit :

— Quant à vous, monsieur, nous n'étions convenus de rien; mais veuillez prendre ce souvenir, je pense que vous serez satisfait.

Deville avait été horriblement blessé de l'affront fait à Sophie, mais il n'avait pas pensé qu'on pût le lui adresser. Aveuglé par sa passion, il crut que le petit portefeuille parfumé qui lui était remis était un gage de l'indulgence avec laquelle on avait reçu sa déclaration. Il oublia Sophie pour ne penser qu'à son propre bonheur. Favières hésita à croire à tant d'audace de la part de sa femme; cependant il ne pouvait laisser passer tout cela sans paraître y faire attention, lorsque madame de Chastenex, qui avait suivi la marquise, rompit tout à coup la glace et sauva au marquis le ridicule de prendre l'initiative, en disant elle-même à Deville :

— C'est trop d'égoïsme, monsieur, faites-nous voir le charmant souvenir de ma nièce.

Lucien hésita, mais il fallait céder, sous peine de paraître cacher un secret : il tendit le souvenir à madame de Chastenex, qui l'examina, puis l'ouvrit. Lucien ne put retenir un mouvement de crainte. Un mot mystérieux, un billet portant un aveu ne pou-

vait-il pas s'échapper de ce souvenir ouvert? En effet, un léger papier s'échappa et tomba à terre.

Favières le ramassa avec un mouvement où se montra toute sa fureur, il le regarda : c'était un billet de cinq cents francs. S'il l'eût osé, Favières à ce moment eût souffleté sa femme. Tout ce qu'il avait pu imaginer venait d'être dissipé ; mais il lui sut peut-être plus mauvais gré de la brutalité de ce procédé qu'il ne l'eût été de la coquetterie ou de la faute de sa femme. Il ne put s'empêcher de la regarder avec un air de mépris et de colère. Louise n'y prit point garde et lui dit de l'air le plus naïf et le plus étonné :

— Trouvez-vous que ce ne soit point assez?

A ce moment Favières eut un de ces mouvements de gentilhomme qui ne partent que d'un noble cœur, il se tourna vers Lucien et lui dit tout haut :

— Monsieur Deville, ma femme vient de vous insulter; je vous en demande pardon et je suis à vos ordres.

Lucien était incapable de répondre ; son amour, son cœur, son génie, sa vie, tout cela venait de lui être payé cinq cents francs. Il serait tombé, si Sophie Minot ne se fût levée et ne lui eût pris le bras en lui disant :

— Haut la tête ! vous avez l'air d'avoir peur.

Lucien regarda le marquis en face et lui dit d'une voix brève et sèche :

— Demain, à sept heures.

Sophie l'entraîna, et, jetant insolemment la bourse à un domestique qui apportait un plateau de glaces, elle lui cria :

— Voilà pour boire.

XI

DEUX ARTISTES.

Avant que personne se fût remis de l'émotion qu'avait causée cette scène aussi rapide qu'étrange, Sophie avait quitté le salon avec Lucien, et tous deux étaient montés dans le remise qui devait

les conduire chez eux. Mais Sophie comprit qu'elle ne pouvait pas laisser rentrer Lucien dans l'état où il se trouvait, et elle cria au cocher : « A la barrière de l'Étoile ! » sans s'apercevoir qu'une femme voilée et enveloppée d'un manteau avait entendu cet ordre et s'était enfuie en poussant un cri de désespoir. C'était Denise, Denise jalouse, et qui, fort peu soucieuse des convenances d'un monde dans lequel elle était mal à l'aise, était venue elle-même s'assurer si c'était bien à cette soirée de madame de Favières que Sophie et Lucien étaient allés ensemble, et qui, les voyant s'éloigner, avait entendu cet ordre qui les emmenait loin de la maison où ils devaient rentrer. Quel mystère pouvait cacher cette course nocturne ? Pour un esprit jaloux la réponse était facile : c'était une trahison, un crime, un amour coupable. Denise s'échappa en poussant des cris de colère et de douleur, et regagna sa maison.

Cependant Lucien était tombé dans la voiture, se débattant dans d'affreuses convulsions, jusqu'à ce qu'il restât accablé, la tête appuyée sur les genoux de Sophie, pleurant et sanglotant. Tant que la douleur de Lucien ne fut pas arrivée aux larmes, Sophie n'essaya point de la calmer; mais, lorsqu'elle vit son délire s'éteindre dans les pleurs, elle dut enfin lui faire entendre sa parole sévère.

— Hé bien ! Lucien, lui dit-elle, comprenez-vous enfin que je ne suis point une folle aigrie par le dépit, que je n'ai pas vu à travers un désespoir chagrin et jaloux ce monde d'où nous sortons? Comprenez-vous que, s'il y avait des préventions dans les jugements très-différents que nous en portions chacun de notre côté, elles étaient toutes dans votre esprit ?

Lucien ne répondit pas : la raison qui lui parlait était trop rude pour un cœur si cruellement brisé.

— La leçon a été cruelle, reprit Sophie, mais peut-être la fallait-il aussi terrible qu'elle l'a été pour vous guérir de vos illusions. Du reste, s'il vous faut une consolation au mal que vous éprouvez, vous pouvez la chercher dans votre orgueil ; on vous a frappé d'autant plus violemment qu'on vous redoutait davantage, on n'a voulu vous rabaisser que parce qu'on vous sentait trop haut.

— On m'a traité comme un laquais, fit Lucien en grinçant les dents... Ah ! ils me le payeront !

— On vous a traité comme moi, comme on eût traité tout homme qui ne vaut que par lui-même et par son génie, dans un

monde qui ne vaut que par le hasard de sa fortune et de sa naissance.

— Mais je ne lui ai fait aucun mal, à cette femme!... Pourquoi donc cette insulte?...

— Vous avez payé la haine qu'elle me porte, Lucien, lui dit Sophie Minot; vous savez qu'Amable m'a aimée, vous savez aussi que, si son cœur s'est détaché de moi, son esprit nous est resté. Ils ont beau faire, tous ces grands seigneurs! reprit-elle avec exaltation, ils comprennent bien qu'ils ne nous valent pas. Malheur à ceux qui, comme Favières, ont touché du bord des lèvres la coupe enivrante de notre monde, qui se sont envolés avec nous sur les ailes libres de la pensée, dans l'idéal de notre culte, de nos admirations, de nos joies, de nos délices, qui ont entrevu la lumière de notre Dieu, qui ont senti s'allumer en eux l'amour du beau, du grand, sous quelque forme qu'il se produise! malheur à ceux qui, comme Favières, ont été nos camarades, et qui, retournant s'enfermer dans un monde borné par les préjugés, par l'étiquette, par les mille sottises de l'aristocratie, culte passé, dieux détrônés et ridicules, comme l'Olympe des païens, quand le christianisme eut éclairé leurs rides de sa foudroyante lumière! ceux-là souffrent, et ceux-là sont les martyrs d'une foi qu'ils n'osent pas confesser.

Lucien écoutait Sophie avec un étonnement stupide, tandis qu'elle continuait avec exaltation :

— Croyez-vous, Lucien, que madame de Favières ait voulu vous humilier seul? Non, ce sont les opinions, les pensées intimes, le culte secret par lequel son mari lui échappe qu'elle a voulu humilier en vous et en moi. « Ah! s'est-elle dit, monsieur le marquis, vous aimez une pauvre artiste qui vous a dédaigné... vous n'êtes qu'un niais. Je vous montrerai, moi, comment on joue avec des êtres de cette espèce. » Alors elle a coqueté avec vous, elle vous a rendu fou d'amour, et, comme votre passion était sincère et par conséquent respectueuse, elle l'a conduit jusqu'à se montrer avec éclat, jusqu'à se poser sur un piédestal; puis elle a dit à tout ce monde qui vous écoutait, et surtout à son mari qui vous regardait et qui vous eût tué sur place si la crainte du ridicule ne l'eût retenu, elle lui a dit : « Tenez, marquis, vous êtes un sot. Ces gens sont de tristes saltimbanques dont on s'amuse, et, quand la parade est finie, on les paye et on les chasse. »

— Ah! s'écria Lucien, je me vengerai sur lui de l'insulte de sa femme.

— Je n'ai point à vous dicter votre conduite à cet égard, lui répondit Sophie Minot, mais Amable a été sublime pour vous. Et ce mot n'est pas trop grand, car le marquis a été noble et spirituel ; noble, car, en vous offrant de vous rendre raison de l'insulte de sa femme, il vous a remis à votre place, à la hauteur d'un des plus grands noms de France ; spirituel, en vous considérant comme l'insulté et en se débarrassant du ridicule que vous lui aviez imposé pendant un quart d'heure d'un siècle.

— Ah ! fit Lucien avec rage, vous le trouvez sublime ; moi, je le trouve un insolent...

— Vous êtes fou, reprit sévèrement Sophie, et monsieur de Favières a sur vous un avantage que vous ne comprenez pas encore : c'est celui du savoir-vivre, et je n'entends pas par là les petites façons avec lesquelles on passe vis-à-vis des sots pour un homme bien élevé, j'entends l'art avec lequel un homme sait donner à une parole maladroite, à une action folle, un aspect, une tournure qui les justifient. Ainsi, en cette occasion, en vous considérant comme l'insulté, non-seulement il vous a absous de la plus insolente sottise que puisse faire un homme...

— Moi ! fit Lucien... j'ai fait...

— La sottise la plus insolente, repartit froidement Sophie Minot. Comment! vous venez dans le salon d'un homme faire une déclaration publique à sa femme, et vous ne trouvez pas cela une insolence ! Je sais d'où vient votre folie, Lucien : vous êtes poëte, et, comme tous les esprits exaltés, vous ne voyez que le point juste vers lequel vous tournez vos regards... Louise de Favières vous a rendu amoureux d'elle, et Louise est devenue tout aussitôt votre ange, votre divinité, votre soleil ; l'adorer, l'encenser, lui plaire, vous sacrifier à l'un de ses désirs, voilà tout ce que vous avez rêvé, oubliant qu'il y a un mari, un galant homme, à qui vous veniez gaîment jeter le ridicule au visage. Un plus brutal vous eût fait prendre par ses gens et jeter par la fenêtre ; mais Amable a eu pitié de vous, il a compris que la plus coupable dans ce scandale, c'était la marquise de Favières, et c'est elle qu'il a punie... Ah ! reprit Sophie en s'exaltant, c'est là un homme qui aurait pu faire accepter à ce monde vaniteux la femme qu'il eût choisie !

— Pourquoi donc ne l'avez-vous pas épousé ? dit Lucien avec amertume.

— Parce que je l'aimais trop pour l'exposer aux chagrins de cette lutte, dût-il en sortir vainqueur.

— Et c'est sans doute cet amour, fit Lucien, qui vous le fait voir si sublime qu'il serait indigne à moi de lui demander compte de l'infamie de madame de Favières !

— En êtes-vous déjà venu là de parler de ce ton de la femme qui n'avait pas d'égale dans votre cœur il y a deux heures?

— Vous semble-t-il que je doive aussi la ménager après l'insulte gratuite qu'elle m'a faite?

— Non certes, je ne prétends pas justifier son infamie, mais je crois pouvoir vous dire que vous devriez être plus indulgent que personne dans le jugement que vous portez d'elle.

— Moi? s'écria Deville au comble de l'étonnement; et quel mal lui avais-je fait, à cette femme, pour qu'elle me traitât ainsi? Ai-je eu des espérances qu'elle ne me les ait données? et, lorsque je cherchais à étouffer un amour dont je sentais la folie, ne m'a-t-elle pas excité jusqu'à me rendre ridicule comme je l'ai été?

— Et quel mal vous a fait la pauvre femme que vous avez si maltraitée ce soir?

— Quelle femme? dit Lucien.

— Quelle femme! s'écria vivement Sophie, la vôtre! Quel mal vous a-t-elle fait? A-t-elle eu des espérances que vous ne les lui ayez données? et, lorsqu'elle essayait d'étouffer en son cœur un amour dont elle sentait la folie, n'avez-vous pas excité cet amour jusqu'à ce qu'il se soit livré à vous sans retour? Et, cependant, que fait-elle à présent? Elle pleure, elle se désespère sans doute. Madame de Favières vous a sacrifié à sa vengeance, vous avez sacrifié Denise à l'orgueil de votre nouvelle passion; ne vous montrez donc pas si inflexible, si sévère.

— Certes, voilà de la belle morale! reprit Lucien en ricanant, mais Denise ne pensera plus demain à la scène de ce soir. Le mot que je lui ai dit eût peut-être été trop dur adressé à une autre qu'elle. Mais les vices de l'éducation ont leur avantage : ils rendent moins sensible à certains procédés, parce que la délicatesse qui peut en souffrir n'existe pas dans un pareil esprit.

— L'homme est une méchante bête, dit Sophie Minot. Denise a plus de délicatesse et de grandeur que vous, Lucien. Ah! c'est que l'exercice des facultés de l'esprit a cela d'odieux qu'il finit par mettre les formes à la place du fond, la phrase à la place du cœur. Vous êtes gens, messieurs les écrivains, à nier l'amour

d'une mère parce qu'elle fera un solécisme en sauvant son enfant; et vous voilà, vous, Lucien, niant le cœur le plus noble, le plus désintéressé, parce qu'il n'a pas la même langue que le vôtre, c'est affreux!

Lucien était trop irrité pour avoir la conscience du mal qu'il avait fait. On dit que le malheur rend pitoyable. Cela est vrai sans doute pour ceux qui ont beaucoup souffert, cela n'est pas vrai pour ceux qui souffrent. Quand le cœur de l'homme est sorti de l'action de la douleur, il a, je le crois du moins, de la pitié par réflexion; mais, au moment où il saigne, il n'a guère de sensibilité que pour lui-même. Quoi qu'il en soit, Sophie ne put arriver à toucher le cœur de Lucien au sujet de Denise : par un raisonnement, dont le principe était dans son orgueil, il attribuait à Denise tout son malheur ; il se disait tout bas, que, s'il n'avait pas été le mari d'une fille de portière, on n'eût pas osé lui faire l'insulte qu'il venait de recevoir. En effet, l'homme qui s'était estimé assez peu pour donner son nom à une grisette de loge méritait-il qu'on le respectât beaucoup? Sophie, voyant son impuissance, pensa à ramener Lucien dans sa maison. Lorsqu'ils y arrivèrent, Lucien la remercia plus que froidement du soin qu'elle avait pris de lui, mais Sophie demanda à voir Denise. Lucien s'y opposa; et, comme Sophie insistait, il lui fit entendre très-clairement que sa présence ne serait point agréable à Denise. Sophie avait une trop haute raison pour s'irriter contre les impolitesse d'un homme qu'elle voyait dans un état d'exaspération véritable; elle déclara sa ferme volonté de voir Denise; et, soit pressentiment véritable d'un malheur, soit qu'elle cherchât dans une supposition gratuite une raison à son insistance, elle ajouta assez vivement qu'elle ne se retirerait point sans s'être assurée de la présence de Denise dans la maison de son mari, et surtout du bon état de sa santé. Lorsque l'homme est *butté* à certaines pensées, rien ne l'en détourne. Lucien était malheureux; bien plus, il était mécontent. La morale de Sophie l'avait peut-être plus irrité que l'insulte de madame de Favières. En cette occurrence, ne sachant comment repousser l'insistance obstinée de son amie, il s'écria :

— Eh! mon Dieu! si c'est un malheur que vous redoutez, ne le hâtez point par votre présence. Oui, Denise est malheureuse parce qu'elle sent que mon amour s'est retiré d'elle ; elle est plus que malheureuse, elle est jalouse, et savez-vous à qui sa jalousie s'en prend de mon abandon?

— A moi peut-être? dit Sophie.

— A vous, repartit Lucien.

Un sourire de dédain glissa sur les lèvres de Sophie, qui reprit aussitôt :

— Et vous, monsieur Deville, vous ne l'avez pas détrompée, n'est-ce pas ? Heureux que vous étiez de cacher votre véritable passion sous l'erreur de Denise, vous ne m'avez pas justifiée? Vous avez profité de cette position équivoque pour jurer sur l'honneur à votre femme qu'elle se trompait lorsqu'elle vous accusait de m'aimer? Et ces beaux serments, vous les avez faits en toute sûreté de conscience et de ce ton qui peut-être l'encourageait dans son erreur? Oh ! monsieur, monsieur, vous n'avez de cœur que dans la tête; vous ne méritez ni une femme dévouée, ni un ami, ni même une maîtresse. Adieu.

XII

RETOUR A LA MAISON.

Cette fin d'entretien avait eu lieu dans la voiture de Sophie, arrêtée devant la porte de Lucien. Celui-ci essaya par quelques mots de ramener Sophie à des sentiments moins irrités; mais, voyant qu'elle s'obstinait à ne pas lui répondre, il la quitta avec ce mot à l'usage de ceux qui s'enfoncent tête basse dans la voie où ils doivent se perdre :

— Eh bien ! comme il vous plaira !

Lucien remonta chez lui. D'ordinaire quelqu'un l'attendait; c'était la femme de chambre de sa femme, lorsque ce n'était pas Denise elle-même. Lucien sonna vainement à la porte, personne ne vint lui ouvrir. Il n'était pas en état de se montrer patient; après avoir brisé la sonnette, il heurta si violemment à sa porte qu'il finit par éveiller ses voisins; on entr'ouvrit les portes en le priant assez aigrement de ne pas troubler le repos de toute la maison. Il se trouva là un de ces hommes qui ont toujours le mot de la position :

— Pardieu! lui dit cet homme, quand on rentre à une pareille heure, on a sa clef dans sa poche.

— Il faut pourtant que je rentre chez moi!

— N'avez-vous pas des domestiques qui ont la clef de votre appartement?

— Certainement.

— Eh! du diable, lui cria-t-on de tous côtés, allez les éveiller, et ne faites pas des esclandres comme ça.

Lucien fut honni, injurié, et sa fureur ne fit que s'accroître. Il monta rapidement les quatre ou cinq étages qui le séparaient de la chambre de ses domestiques et finit par trouver la porte de la chambrière de sa femme. Après l'avoir assez brutalement éveillée, il commença à la quereller de ce qu'elle ne l'avait pas attendu. Ce fut alors que la chambrière lui répondit:

— Ma foi, monsieur, madame était à peine rentrée qu'elle m'a, pour ainsi dire, mise à la porte de l'appartement en me disant qu'elle attendrait elle-même.

— Comment! dit Lucien, madame est sortie?

— Oui, monsieur, elle est sortie sur vos talons.

— Et quand est-elle rentrée?

— Il était onze heures.

Cette heure se rapportait exactement à celle à laquelle il avait lui-même quitté le salon de madame de Favières. Denise était donc sortie pour l'espionner. Si elle l'avait espionné, elle avait dû le voir s'éloigner avec Sophie Minot. Probablement sa jalousie avait donné à cette promenade nocturne un sens coupable, et la jalouse, rentrée chez elle, avait voulu infliger à son époux un châtiment à la façon de ceux qu'elle avait appris dans la loge de sa mère: elle voulait faire coucher son mari à la porte. Lucien prit la clef de son appartement et défendit à la domestique de l'accompagner. Il descendit, entra chez lui, et, dans l'état de colère où il était, il marcha droit à la chambre commune; il voulut en ouvrir la porte, il la trouva fermée. Son premier mouvement fut de l'enfoncer. Mais, bien qu'il fût chez lui, il comprit que le bruit qu'il serait obligé de faire arriverait encore aux oreilles des voisins et que ce serait une nouvelle esclandre. Il commença donc à frapper discrètement, puis il appela à voix basse, puis à voix plus haute. Mais rien ne lui répondit. Lucien était si persuadé que c'était une scène préparée par sa femme, qu'il voulut voir jusqu'où elle pous-

serait l'entêtement. Il continua à frapper à la porte qui ouvrait sur le salon. Le même silence continua à régner dans la chambre. Lucien, irrité au dernier point de cette obstination, tourna l'appartement par les couloirs de service pour frapper plus vivement à une porte qui ouvrait sur un cabinet de toilette. Mais à peine eut-il mis le pied dans ce cabinet, qu'il se sentit suffoqué par une affreuse odeur de charbon. Alors, seulement, la pensée d'un malheur et d'un suicide lui vint à l'esprit. D'un effort violent, il fit sauter la porte et entra dans la chambre : un vaste brasier de charbon à moitié éteint était allumé au centre. L'obscurité était profonde. Il s'élança vers le lit et trouva le corps encore chaud de Denise. Un cri terrible s'échappa de sa poitrine. Il courut à la fenêtre et l'ouvrit ; l'air pur s'engouffra dans la chambre et ranima le brasier, qui jeta une lueur sinistre dans la chambre. Lucien alluma une bougie, et retourna vers Denise. Elle était couchée sur son lit, elle était tout habillée, mais ce n'était point avec ses vêtements ordinaires. Elle avait repris la pauvre robe de toile qu'elle portait quand Lucien l'avait vue au chevet de son lit, ange bienfaisant dont les soins assidus lui avaient sauvé la vie. De tous les reproches qui pouvaient percer le cœur de Lucien, ce costume était le plus éloquent et le plus terrible. Lucien prit dans ses bras ce corps inerte et le porta près de la fenêtre ; mais l'air pur du dehors glissa vainement sur ses lèvres légèrement entr'ouvertes. Lucien chercha alors à faire pénétrer dans cette poitrine immobile le souffle de sa propre vie. Il ne put arracher à ce corps un tressaillement. Alors il cria, il appela, il brisa les sonnettes. Les domestiques descendirent en toute hâte ; ils le trouvèrent à genoux, éperdu, criant, sanglotant près du corps de Denise étendu sur le tapis. On courut chercher un médecin. Ah ! quand on aime, et Lucien aimait la pauvre enfant qu'il avait si durement trahie, quand on aime, on ne se persuade pas aisément que la mort soit inexorable. Ce désir commun de voir vivre celle à qui l'on jure en soi-même un bonheur ineffable, ce désir est si puissant qu'il nous semble qu'il va redonner la vie à celle qui n'est plus. Le médecin arriva, et l'horrible certitude avec lui. Denise était morte : presque aussitôt parut Sophie Minot. A la façon dont l'accueillirent les domestiques, on pouvait voir qu'ils avaient été avertis des soupçons de leur maîtresse à son égard. Ils parurent indignés de sa présence. Quant à Lucien, dès qu'il la vit, il courut à elle et tomba à genoux en lui demandant pardon.

— Ah ! je n'ai pas voulu vous croire, lui dit-il ! Ah ! je l'ai tuée !... Je l'ai tuée !...

Sophie confia Lucien au médecin et resta seule avec le cadavre et les domestiques. Alors seulement elle pleura, s'agenouilla au pied du lit et pria sur cette pauvre enfant, qui, sans doute, l'avait maudite à l'heure de la mort. Ce ne fut qu'à ce moment qu'un domestique aperçut sur la cheminée une lettre à l'adresse de Lucien. Sophie Minot s'en empara. Elle ne voulait pas la remettre à Lucien dans l'état de désespoir où il était ; mais l'un des domestiques, qui considérait toujours Sophie Minot comme la cause première de la mort de sa maîtresse, la lui arracha insolemment et courut la porter à son maître. Cependant le bruit de cet événement s'était peu à peu répandu dans la maison. Qu'on nous permette de revenir un peu sur nos pas pour expliquer comment put arriver la scène déplorable qui suivit l'épouvantable scène que nous venons de raconter.

XIII

MAL MARIÉE.

Denise éprouvait depuis longtemps le malheur des femmes qui ont voulu sortir de leur sphère ; ce malheur n'avait pas encore pénétré dans le vif de son âme, qu'elle en était déjà gênée dans les habitudes de sa vie. Lorsque par hasard des hommes du monde littéraire où vivait Lucien venaient lui faire visite, elle assistait, de la meilleure volonté du monde, à la conversation, tâchant de la comprendre, de la saisir, de s'y mêler ; mais elle n'y parvenait que bien rarement, et, comme il lui arrivait de laisser trop souvent échapper des naïvetés qui faisaient sourire les amis de Lucien, il la voyait avec plaisir prétexter les affaires de sa maison pour quitter le salon. Alors Denise, enfermée dans sa chambre, se dépitait, s'ennuyait. Elle s'ennuyait encore plus lorsque Lucien travaillait ; elle s'ennuyait à périr lorsqu'il sortait ; alors elle appelait

sa femme de chambre pour travailler près d'elle, et il était difficile que, durant ces longues heures, Denise ne parlât pas. Hélas! la pauvre femme se trouvait là juste à la hauteur du monde et du langage où elle avait vécu. Quand c'était dans la soirée que Denise rompait sa solitude en admettant sa femme de chambre dans son intimité, il arrivait que la cuisinière s'y mêlait aussi. Alors ce furent des petits conciliabules où l'on parlait à cœur ouvert. Lucien s'était aperçu de ces entretiens, et il avait doucement représenté à sa femme que cela n'était pas convenable. Denise avait obéi sans murmurer, mais l'ennui était revenu; la chambrière, qui tirait profit de son intimité avec sa maîtresse, se glissa assez souvent près d'elle, sous prétexte de lui offrir ses services, pour que Denise la laissât des heures entières dans sa chambre. Peu à peu les petits conciliabules, les causeries réglées recommencèrent : seulement on en fit mystère à *Monsieur*. Et Denise eut un secret avec ses domestiques. De toutes les positions de la vie, c'est la plus commune et la plus odieuse. Elle ne le fut point pour Denise, en ce sens qu'aucune des deux femmes ne put s'en servir contre elle, mais enfin il en arriva que, lorsque les douleurs réelles de la jalousie naquirent, elles durent avoir nécessairement pour confidents les interlocuteurs habituels de Denise. Elle les interrogea sur Sophie Minot, et trouva que ceux à qui elle parlait avaient d'assez mauvaises pensées au sujet de cette fille de vingt-cinq ans qui vivait comme un garçon. Les domestiques, cette race qui a une merveilleuse intelligence du mal, n'avaient pas grand'peine à deviner la raison de ces questions. « Madame est jalouse; donc madame, qui est la meilleure femme du monde, pas fière, et qui se laisse piller à bouche que veux-tu, madame a raison; monsieur est un monstre, et mademoiselle Sophie Minot est une catin qui met le désordre dans un jeune et charmant ménage. » Ces propos de cuisine étaient passés de la cuisine de Deville dans les cuisines du voisinage, et, il faut le dire à la honte de nos mœurs, ils étaient passés de ces cuisines dans les salons de presque tous les locataires de la maison. De cette façon, il était parfaitement établi que monsieur Deville était un mauvais mari qui abandonnait sa femme et qui l'abandonnait pour mademoiselle Sophie Minot, sa maîtresse. Cela admis, et sans que personne daignât en douter, qu'on juge de l'effet que dut produire dans cette maison la présence de Sophie Minot au moment où Denise venait de se tuer victime des intrigues coupables de cette femme! Ce fut une rumeur qui

grandit et grossit d'étage en étage jusqu'au moment de la lettre découverte. Cette circonstance fut racontée dans les termes suivants : « La gueuse (textuel) s'en était emparée et avait voulu la soustraire ; mais un brave valet la lui avait arrachée et avait été la porter à son maître. Et ce qu'il y a de certain, c'est que dans cette lettre il y avait, dit-on, positivement que madame ne s'était tuée que parce que monsieur l'abandonnait pour Sophie Minot. »

XIV

SCÈNE.

On conçoit que cette opinion s'étant établie avec une rapidité dont le télégraphe lui-même ne peut donner l'idée, on conçoit, disons-nous, quel acte d'impudence ce dut être pour les voisins que le fait de la présence de Sophie Minot près du corps de sa victime. On s'émut, et la valetaille assemblée se chargea d'ameuter les maîtres ; quelques voisins échauffés de morale se rendirent chez un greffier de juge de paix, logeant au cinquième de la maison ; on le consulta comme honnête homme, on le poussa comme magistrat, on lui déféra l'indignation universelle de la maison, et le brave homme, tout gonflé de sentences d'excommunications sociales, descendit chez Lucien Deville au moment où le marquis Amable de Favières s'y présentait. Le marquis avait été de très-grand matin chez Sophie Minot pour savoir quelles étaient les intentions de Lucien. Là, il avait appris qu'on était venu la chercher au sujet d'un très-grand malheur arrivé chez M. Deville. Il parut impossible à Favières que ce très-grand malheur n'eût pas une relation directe avec ce qui s'était passé la veille dans son salon. Il courut chez Deville et demanda si mademoiselle Sophie Minot n'était point là. On lui répondit assez impoliment que malheureusement elle y était encore. L'air effaré des domestiques lui prouva que les nouvelles qu'on lui avait dites d'un grand malheur, arrivé chez Deville, devaient être vraies ; il allait s'en informer,

lorsque Sophie Minot parut. Elle avait reconnu la voix d'Amable et elle l'entraîna rapidement dans la chambre où reposait le corps de la malheureuse Denise. Favières, épouvanté de ce spectacle, interrogea Sophie, qui lui répondit :

— Voilà probablement où je serais si j'avais fait comme elle, si j'avais épousé un homme d'un monde au-dessus du mien, si j'avais eu à souffrir l'humiliation de me sentir dédaignée comme cette pauvre enfant.

A peine Sophie avait-elle dit ces paroles que le greffier ambassadeur pénétra dans la chambre. La présence d'un étranger embarrassa un moment le Caton improvisé (il s'agit de Caton le censeur). Mais ce premier mouvement passé, le monsieur en question pensa qu'il devait accomplir sa mission d'une façon d'autant plus large, qu'il avait pour témoin un homme qui paraissait être d'un rang assez distingué. L'ambassadeur s'avança donc vers Sophie Minot, le sourcil froncé, la bouche froncée, et il débuta ainsi :

— Mademoiselle, je ne voudrais pas avoir à vous dire des choses désagréables, mais le vœu unanime des habitants de cette maison, leur indignation universelle m'y force.

Sophie regarda l'orateur d'un air fort surpris.

— Vous feignez de ne pas me comprendre, n'est-ce pas, mademoiselle? Mais (et à ce mot l'orateur grossit sa voix, roula ses yeux, inclina sa tête), mais comment voulez-vous que l'on puisse supporter l'audace avec laquelle vous venez vous repaître de l'aspect du cadavre de celle qui a été la victime de vos intrigues ?

A cette apostrophe, le marquis voulut s'interposer ; mais, avant qu'il eût pu parler, Sophie Minot interrompit l'orateur en lui disant :

— Et c'est au nom des habitants de cette maison que vous venez me dire de pareilles choses?

— Oui, mademoiselle.

— Et quelle est la conclusion de votre message? reprit dédaigneusement Sophie.

— La conclusion, dit l'orateur que le ton de Sophie avait piqué au vif, c'est de vous prier de sortir de cette maison où vous avez apporté le deuil.

— Savez-vous bien, monsieur, repartit Sophie, que, si quelqu'un a le droit de chasser qui que ce soit de cette maison, c'est moi, et savez-vous que si, au lieu d'être une femme, j'étais un homme, je vous aurais déjà jeté à la porte?

Cependant la valetaille attendait dans l'antichambre le résultat de l'ambassade qu'elle avait excitée. On se préparait à faire haie à la sortie de Sophie, et chacun mâchait l'injure qu'il devait lui jeter au passage ; la porte de la chambre avait été tenue entr'ouverte par l'un des plus hardis, et l'on entendait, de l'autre chambre, les paroles des deux interlocuteurs. A la menace de Sophie, un murmure d'indignation se fit entendre, et l'on distingua quelques épithètes de celles qui sont à l'usage de la canaille contre les femmes perdues. L'orateur, se sentant soutenu par cette force grondante, s'écria dans un accès d'éloquence stupide :

— Sortez, misérable ! sortez ! ou je ne réponds plus des excès auxquels peut se porter l'indignation publique.

A peine ces mots étaient-ils achevés que la chambre fut envahie par une douzaine de personnes, parmi lesquelles trois ou quatre chambrières qui se mirent à crier :

— A la porte la maîtresse de M. Deville !

— La gueuse qui a fait mourir de chagrin cette pauvre dame !...

— Chassez-la, cette...

— Cette... etc.

Il y en eut de trente sortes. Malgré son audace habituelle, Sophie pâlit. Elle était femme à lutter avec le monde et ses plus infâmes calomnies, mais elle eut peur de cette lutte manuelle avec des laquais en ivresse de morale et recula derrière le marquis de Favières. Amable s'avança vers l'orateur, et, s'adressant à lui, il lui dit vertement :

— Votre nom, monsieur ?

L'air, la tournure et la façon dont parla le marquis calmèrent assez subitement les fumées d'indignation omnipotente du greffier....

— Mon nom, monsieur, mon nom ! de quel droit me demandez-vous mon nom ?

— Pour savoir à qui j'ai affaire, voilà tout.

— Qu'est-ce que c'est que celui-là ? murmura la valetaille...

— Je n'ai point de réponse à vous faire, je ne vous connais pas, reprit le greffier en gagnant du côté de la porte.

— Ah ! vous n'avez pas de réponse à me faire ? dit Amable, et vous venez insulter ici mademoiselle ?

Amable traversa rapidement la chambre, appela un laquais en grande livrée qui se tenait sur le palier, en lui criant :

— Va me chercher un commissaire de police, et qu'il vienne

sur-le-champ..... Tu lui diras que c'est le marquis de Favières qui le demande.

Et il ferma la porte de l'antichambre. Ce furent tout aussitôt des plaintes, des menaces, des gémissements, des récriminations : c'était celui-ci qui avait poussé celui-là, c'était ce lui-là qui avait excité cet autre... Quant à l'orateur, personne ne le connaissait, personne ne l'avait vu. Amable allait laisser s'écouler toute cette canaille tremblante, lorsque tout à coup reparut Lucien, qui, retiré dans une pièce de son appartement, n'avait aucun soupçon de ce qui se passait. Sophie était restée seule dans la chambre où entra Deville, qui, sans s'apercevoir que la porte qui communiquait à l'antichambre était restée ouverte et que cette antichambre était peuplée d'étrangers, s'écria :

— Oh ! grâce, grâce ! Sophie... elle est morte en vous accusant, vous qui vouliez la sauver !... vous qui aviez tout fait pour me détourner de ce fol amour que j'éprouvais pour cette indigne marquise de Favières.

Qu'on juge du pavé qui tomba sur la tête d'Amable, en entendant prononcer ainsi le nom de sa femme devant toute cette valetaille dont il surprit les regards furtifs ! Il oublia qu'il tenait captifs tous les auditeurs de cette scène, qui eût été plus que ridicule si elle ne se fût passée à côté d'un cadavre ; il s'élança dans la chambre, et, emporté par la colère, il s'écria :

— Quel nom avez-vous prononcé, monsieur ?

Lucien oublia sa douleur à l'aspect du marquis.

— Quel nom ! reprit-il avec fureur, le vôtre, celui de votre femme. Ah ! vous m'avez demandé raison de ma conduite envers elle...

— Vous vous trompez, s'écria violemment M. de Favières, je vous ai fait réparation de l'insulte que je pensais qu'elle vous avait faite en vous chassant de chez elle comme un laquais. Maintenant, je vois qu'elle a eu raison d'agir ainsi.

— Oh ! taisez-vous ! s'écria Sophie Minot, on vous entend.

— Et c'est parce qu'on m'entend que je parle comme je le fais, dit le marquis en montrant Lucien, pour rejeter enfin sur ce monsieur toute la responsabilité du malheur qui est arrivé.

— Ah ! reprit Deville, monsieur le marquis, le laquais est maître chez lui, vous m'avez insulté chez moi, j'en aurai raison, ou bien...

Il s'était armé d'une lourde pincette dont il eût brisé la tête du marquis, si celui-ci ne se fût hâté de reprendre :

— C'est un tort que je reconnais, et pour celui-là, monsieur, je me mets à vos ordres.

— Soit, dit Deville en lui montrant la porte. Suivez-le, Sophie, ajouta-t-il; j'ai besoin d'être seul. Je n'ai point d'amis, moi, je n'en veux pas... Suivez-le.

Le marquis sortit avec Sophie, et la valetaille s'écoula à leur suite. Un moment après, Sophie reprochait au marquis la dureté avec laquelle il avait traité Deville.

— Ma chère enfant, lui dit le marquis, si j'avais pensé que, pour effacer les propos ignobles que la colère de votre ami fera tenir sur le compte de ma femme, si j'avais pensé, dis-je, que pour cela il eût fallu le tuer sur place, je l'aurais fait. La femme qui a accepté mon nom, quelque tort qu'elle ait envers moi, sera respectable aux yeux du monde tant qu'elle ne sera qu'égarée à mes yeux. Le jour où elle irait plus loin, je ne laisserais pas à la médisance le soin de la punir, je m'en chargerais moi-même.

Sophie se tut. Cette façon absolue, despotique, violente, de décider de sa destinée et de celle des autres était peut-être ce qui l'avait le plus charmée dans le marquis. Les femmes aiment d'ordinaire les hommes qui les dominent, et à un caractère aussi indépendant que celui de Sophie il fallait une nature de la trempe de celle du marquis de Favières : c'était l'acier qui entamait le fer. Mais dans cette circonstance, une des plus misérables faiblesses de la femme vint en aide à Sophie. Malgré son héroïsme, l'artiste n'avait pas étouffé toutes les petites passions de son cœur. Il est assez ordinaire et très-juste qu'une femme déteste la femme à laquelle elle a été sacrifiée, et en même temps il est aussi très-ordinaire, sinon également juste, qu'elle déteste la femme près de laquelle l'amant repoussé a été chercher une consolation. Or Sophie, qui n'avait pas voulu être marquise de Favières, détestait Louise, non pas à cause de son impertinence personnelle, mais parce qu'elle avait accepté ce titre dédaigné par l'artiste. Sophie aimait le caractère d'Amable, mais, du moment qu'il s'appliquait au soutien de la bonne réputation de celle qu'elle détestait, elle ne put s'empêcher de jeter un mot aigre dans cette noble résolution.

— Voilà cependant, dit-elle, où vous a conduit votre femme par une méchanceté et une insolence qui montrent évidemment la sécheresse de son cœur !

Favières sourit tristement et garda le silence. Sophie continua :

— Et si dans ce duel, inévitable désormais, vous succombez, vous ou Lucien, ce sera la marquise de Favières qui aura amené cette catastrophe.

— Elle n'est pas seule coupable, reprit Amable, et, si je n'avais pas cru la marquise tellement au-dessus d'une passion romanesque pour un assez pauvre poëte, j'aurais mis bon ordre à tous ces hommages poétiques avant qu'ils fussent arrivés au scandale d'hier au soir.

— Mais vous n'aviez pas trop présumé de la hauteur des sentiments de votre femme, reprit Sophie, et il me semble que la conclusion qu'elle a faite à ce roman doit vous rassurer sur la folie qu'elle pourrait avoir d'aimer un homme de génie.

— Non, dit le marquis, elle n'est pas si méchante que vous le croyez. Elle a joué avec moi le rôle d'une femme qui veut ramener son mari en l'alarmant sur sa propre sûreté ; elle a joué ce rôle étourdiment, elle y a mis l'inexpérience aventureuse d'une enfant gâtée en autorisant votre ami à concevoir des espérances folles, en provoquant une espèce de confidence publique ; mais le billet de cinq cents francs n'est pas de son invention.

— Ah ! fit Sophie très-piquée de la façon amicale dont Favières blâmait sa femme, l'invention des cinq cents francs vient de vous peut-être, et celle des cinquante louis aussi ?

— Il faut que vous soyez bien irritée pour me dire de pareilles choses ! Il a été un temps où vous ne m'auriez pas soupçonné capable de pareilles infamies, et je ne veux pas que vous pensiez que la marquise en soit plus capable que moi. Ç'a été une inspiration de ma tante, de madame de Chastenex. Elle avait vu venir l'orage, et elle a profité d'un moment d'hésitation de Louise qui avait vu combien elle s'était compromise ; c'est elle qui lui a glissé la bourse et le souvenir, elle qui l'a décidée à se justifier à mes yeux et aux yeux du monde par une scène, pénible sans doute, mais qui laissait sa réputation à l'abri de tout soupçon...

— Scène où elle sacrifiait impitoyablement une femme qu'elle a grand tort de haïr, car je ne dois guère lui porter ombrage, et où elle blessait le cœur d'un pauvre enfant après l'avoir égaré !... Ah ! monsieur le marquis, vous êtes plus de votre race que vous ne le croyez : l'honneur de votre nom doit rester intact avant tout, dût-il en coûter la vie à un jeune homme que vous avouez avoir laissé se fourvoyer, dût-il en coûter l'injure la plus grossière à su-

bir par une femme qui vous a assez aimé pour renoncer à vous.

— Si elle m'avait assez aimé, reprit froidement le marquis, pour vaincre l'orgueil qui lui a fait refuser, non pas ma main, mais la lutte avec un monde dont elle a craint les dédains, cette femme porterait aujourd'hui mon nom, et je le tiendrais hors d'atteinte de tout soupçon et de tout blâme pour elle, comme je le fais pour une autre. Je suis de ma race, Sophie, et je m'en vante. J'ai l'orgueil de mon nom, et c'est là la vertu qui fait quelque chose de la noblesse. Le nom qui n'appartient qu'à l'individu est rarement respecté par celui qui le porte ; mais celui qu'on a reçu de ses ancêtres, on veut le transmettre sans tache à ses descendants. Noblesse oblige, vous le savez.

— Oui, reprit amèrement Sophie, surtout quand on ne lui a pas jeté une première maculature. Qui sait? si vous m'aviez épousée, peut-être n'auriez-vous pas eu un soin si exact d'un nom qui n'eût plus été irréprochable.

— Vous êtes plus femme que je ne le croyais, dit doucement Favières. Vous m'en voulez parce que c'est pour Louise que j'ai pris soin de mon honneur.

Un mouvement convulsif agita Sophie, qui s'écria d'une voix étouffée :

— Eh bien! si j'étais jalouse...

— Vous? fit Favières avec plus d'étonnement que de joie. Puis il ajouta en souriant : Ce serait avouer que vous m'aimez encore.

— Et si c'était vrai ?

— Que dites-vous?...

— Ah! vous commencez à aimer votre femme, fit Sophie avec amertume. Ah! tenez, monsieur, c'est affreux!

Ceci demande explication. Nous pensons avoir assez bien dit pourquoi et dans quelle prévision de malheurs Sophie avait refusé d'épouser M. de Favières. L'héroïsme avait été complet en apparence, mais affirmer qu'il n'était pas resté au plus profond de l'âme de Sophie une espérance folle, impossible, ce serait mal connaître les femmes. Sophie, en prenant la résolution de ne pas être au marquis, s'était condamnée au célibat et avait rêvé que Favières en ferait autant. Qu'on ne s'imagine pas que le mariage du marquis eût tué cette espérance! Il y a dans l'esprit des artistes, surtout quand ce sont des femmes, des distinctions d'une rare subtilité. Ainsi Sophie admettait la nécessité du mariage pour le marquis de Favières; on ne porte pas un pareil nom pour le

laisser s'éteindre dans le célibat. Mais elle avait rêvé qu'il épouserait une noble fille pour en avoir des héritiers, qu'il lui donnerait sa fortune, son nom, ses respects, excepté son amour. Elle avait cru au célibat du cœur, et voilà que tout à coup elle croyait découvrir qu'en lui devenant infidèle, Amable se passionnait pour sa femme! Enfin, pour comble de malheur, c'était par ses défauts que la marquise s'emparait du cœur de son mari; il commençait à l'aimer parce qu'elle s'était montrée jalouse, folle, emportée. Or il est notoire qu'on n'aime longtemps une femme que par ses défauts; leur charme ne fait guère que s'accroître à l'encontre de celui des vertus.

Mais revenons à l'entretien de Sophie et du marquis de Favières. Celui-ci comprit le regret qui venait de s'élever dans le cœur de Sophie. Il hésita à dire ce mot si admirablement dit par Clitandre à Armande : « Madame, il est trop tard. » Mais son silence, son embarras, son trouble, apprirent à Sophie que l'empire qu'elle exerçait peut-être encore la veille sur Amable était à tout jamais détruit. Chez les hommes comme le marquis de Favières, l'amour est surtout une lutte. La résistance de Sophie avait donc excité au dernier degré la passion d'Amable. Indifférent pour sa femme tant qu'elle était restée une esclave soumise et empressée à lui complaire, il la prenait en considération du moment qu'elle voulait lui échapper. Sophie avait beaucoup trop vécu hors de ses propres sentiments en les combattant sans cesse, pour ne pas avoir beaucoup observé comment ils naissent, s'exaltent et s'éteignent; elle se sentit *désaimée*. Le coup fut terrible, la douleur profonde, mais elle la dissimula. Cependant, en cachant ce qu'elle souffrait, elle ne voulut pas qu'Amable crût qu'elle ne l'avait point deviné. Elle était montée dans la voiture du marquis où la conversation que nous venons de rapporter avait eu lieu. Elle la fit arrêter et dit à monsieur de Favières :

— Et maintenant, monsieur, recevez mes adieux.

— Vos adieux? Partez-vous? Quittez-vous la France?

— Non, mais je viens de finir ma carrière d'artiste.

— Vous?

— Oui, reprit Sophie en riant avec effort, et, si jamais vous vous égarez du côté de Port-Royal, si dans une petite maison blanche cachée sous la feuillée du vallon vous tenez à voir une bonne grosse fermière, un peu maîtresse d'école, un peu dame de

charité, un peu garde-malade, venez ; vous y trouverez une vieille connaissance.

— Sophie, Sophie ! s'écria vivement de Favières, est-ce donc l'injure que vous a faite la marquise qui vous a fait prendre cette résolution désespérée ?

Sophie sourit avec un dédain profond, et repartit aussitôt :

— Non, monsieur, non ; c'est un tort que vous n'aurez point à reprocher à votre épouse adorée. Sophie Minot, ajouta-t-elle avec toute la superbe de son talent, ne quitte pas le monde parce qu'elle a été insultée par une petite personne sans éducation et sans esprit.

— Sophie, de pareilles expressions !... fit le marquis avec humeur.

— Assez, assez, dit Sophie en s'élançant hors de la voiture, tout est fini.

Elle remonta chez elle, et ce fut alors qu'éclata cette colère désespérée qui lui remplissait le cœur. Quand elle fut seule, elle pleura, elle répéta les paroles qu'elle avait dites, l'engagement insensé qu'elle avait pris ; mais, comme tous les caractères absolus, elle se dit : Je mourrai à la peine, mais je tiendrai mon serment. Cependant deux jours se passèrent pendant lesquels Sophie Minot ne voulut voir personne. Elle comprenait que, si elle se trouvait encore mêlée au débat pendant entre Deville et le marquis de Favières, elle voudrait prévenir un malheur et que probablement ce serait une douleur de plus qu'elle se préparerait. Quant à Deville, ces deux jours furent par lui employés aux tristes et suprêmes devoirs à rendre à Denise. Puis, quand il l'eut déposée dans la tombe, il rentra chez lui et écrivit au marquis : « Monsieur, ma » femme est dans sa dernière demeure depuis cinq minutes. Main- » tenant, je suis à vos ordres ; mes témoins seront M. Eugène de » Frémery et M. Beauvois ; ils attendront les vôtres chez moi » demain. » Le lendemain, M. de Favières, accompagné de M. de Lesly et du jeune de Chastenex, se rendit chez Deville... On se battit une heure après, et Deville fut rapporté chez lui avec un coup d'épée qui fit douter un moment de son existence. Du reste, la solution de cette aventure, solution fort ordinaire, fut marquée par un événement ou plutôt une révélation qui rattache les uns aux autres les intérêts des divers personnages de cette histoire. Sophie Minot apprit le danger de Deville une heure après qu'il eut été rapporté chez lui ; et, oubliant alors et les torts de Lucien à son

égard et ses propres résolutions, elle alla s'établir au chevet de son lit. Favières, dès le lendemain de ce jour, envoya savoir des nouvelles de Deville, et ce fut Melchior de Lesly qu'il choisit pour cette mission. Melchior trouva Sophie chez Deville. Il la connaissait de réputation pour l'avoir vue, mais sans y faire beaucoup d'attention. Cependant, soit que les confidences de Favières eussent prêté un nouveau piquant à Sophie, soit que Lesly, très-inoccupé en ce moment, s'éprît aisément de la première femme qu'il rencontrait, toujours est-il qu'il trouva Sophie délicieuse et qu'il s'établit le courrier habituel de Favières pour venir demander des nouvelles du pauvre blessé. Sophie, à la troisième visite, savait les desseins de Melchior; et, comme il était fort bavard et fort étourdi, elle l'interrogeait sans qu'il s'en aperçût sur le compte de Favières, tandis que le jeune homme s'imaginait qu'elle l'écoutait pour le plaisir de l'entendre. Ce fut dans une de ces conversations que furent prononcées les paroles suivantes, écoutées par des oreilles qui les recueillirent dans un sens tout à fait différent. Melchior et Sophie étaient assis près du lit de Lucien, qui semblait endormi d'un profond sommeil et qui écoutait d'abord fort indifféremment une conversation fort indifférente, lorsqu'un nom prononcé appela son attention, et lui fit suivre avec anxiété un entretien auquel il paraissait parfaitement étranger.

— Ainsi, dit Sophie, le marquis est en adoration devant sa femme?

— Elle le mènera où elle voudra, repartit Melchior. La comtesse de Chastenex s'est mêlée de l'affaire, et elle est femme à rendre Favières idiot d'amour.

— Quelle est donc cette habile personne? dit Sophie en ricanant.

— Une maîtresse femme, qui a fait passer par un trou d'aiguille un mari qui passait pour un des plus habiles libertins de France.

— Vrai? et maintenant elle s'adonne à la morale? c'est juste.

— Vous vous trompez, reprit Melchior, en supposant que madame de Chastenex soit une coquette retirée. Je ne sais même si on a la moindre galanterie à lui reprocher, et, à l'exception d'une grosse histoire que j'ai entendu raconter par mon père, qui l'a apprise, je crois, en Bretagne, on n'a rien à dire sur son compte.

— Vraiment! fit Sophie. Et quelle est cette grosse histoire?

— C'est fort embrouillé. Il s'agit d'un M. d'Assimbret qui se cachait alors chez un meunier nommé Varneuil, et qui fit si bien

que, pendant que le comte et un autre de ses meuniers, nommé Firon, étaient à l'étranger, il devint l'amant de la comtesse et de la meunière; il en résulta, à ce qu'il paraît, deux enfants qu'on dit, ma foi! très-vivants.

Si l'on veut bien se rappeler ce que Lucien savait de cet événement, on doit comprendre qu'il écoutât de toutes ses oreilles. Tant que M. Deville, son père adoptif, avait vécu, Lucien aurait cru manquer à la reconnaissance qu'il lui devait en cherchant à découvrir sa mère et son véritable père. De même, tant qu'il avait été heureux avec Denise, il aurait craint de jeter un trouble quelconque dans sa vie en l'exposant à des inimitiés puissantes. Mais, à l'heure où il était malheureux, à l'heure où il entendait mêler à ce nom l'aventure qui lui avait coûté la vie de sa pauvre femme, il se sentit pris d'un vague désir de savoir si par hasard la femme qui avait aidé à son humiliation ne serait pas précisément sa mère. Il prêta donc une oreille plus attentive, pendant que Melchior de Lesly continuait ainsi :

— Toutefois, jamais personne n'a été assuré de la vérité de cette histoire, car le comte d'Assimbret émigra à son tour après la naissance des deux enfants. Mais il est revenu avec les Bourbons, et ç'a été, à ce qu'il paraît, l'occasion d'un grand émoi pour madame de Chastenex, qui venait de se séparer de son mari à propos de je ne sais plus quelle aventure. Elle a quitté Nantes, où elle s'était retirée dans sa famille, elle est venue à Paris, et elle a voulu voir ce M. d'Assimbret; ce fut alors...

XV.

RÉCIT.

Valvins en était là du manuscrit que lui avait remis Lucien Deville, lorsqu'il fut arrêté dans sa lecture par un domestique qui lui apprit que le dîner était servi.

Comme on a pu en juger, indépendamment de l'intérêt particulier que cette histoire pouvait emporter avec elle, elle avait dû

appeler l'attention de Valvins par plusieurs des noms qu'elle lui rappelait : c'était non-seulement M. de Chastenex, mais encore Melchior de Lesly. Il se rendit dans la salle à manger, et, malgré sa défiance naturelle, il se montra plus amical vis-à-vis de Deville, dont le caractère sec et tranchant lui déplaisait naturellement, tandis qu'il se sentait plus naturellement attiré vers Poyer (1), ce beau jeune homme à la figure franche, ouverte, où se lisait la fière bonté de son âme. Valvins pensa qu'il n'était pas convenable de parler devant madame Poyer d'une histoire qu'elle ignorait sans doute, mais il crut pouvoir prononcer un nom qui le préoccupait vivement, et il dit à Deville :

— Savez-vous ce qu'est devenu le jeune Lesly?

A ce nom, Deville parut embarrassé, Poyer rougit, et sa mère se troubla vivement. Cependant ce fut elle qui répondit à Deville :

— Vous connaissez donc ce jeune homme?

— Il a servi sous mes ordres, dit Valvins.

— Est-ce un galant homme?

— Oui, madame, un cœur loyal; trop d'étourderie peut-être, mais de l'honneur.

— Ah! fit madame Poyer en jetant un regard à la dérobée sur Fabien, je le vois, les fils ne ressemblent pas toujours à leur père.

Ces paroles n'étaient pas prononcées que Poyer s'écria brusquement :

— Chassez-vous, commandant?

— C'est un plaisir que je n'ai pas eu le temps de prendre pendant la guerre et auquel je n'ai pas pensé depuis la paix.

— Eh bien! nous vous le donnerons ici. Oh! la chasse est une admirable chose. Elle tue les fâcheux souvenirs, elle fatigue assez le corps pour que l'âme s'endorme avec lui. Nous chasserons beaucoup.

(1) Les premiers volumes de cette histoire étaient publiés lorsque l'on m'annonça M. Poyer. Je retrouvai après vingt ans de séparation ce noble breton que je croyais mort. Il était à quarante ans ce que promettait le jeune homme de vingt ans : le cœur le plus généreux, le plus excellent. Mais la vie s'était usée vite dans cette formidable nature, il était mourant. Le dernier souvenir que j'aie reçu de lui fut l'envoi d'une branche de cerisier chargée de ses fruits et emballée dans une bourriche pleine de feuilles de roses. Ce cerisier, nous l'avions quelquefois dépouillé ensemble; ces roses, il les avait cultivées lui-même. Pauvre Poyer!

(*Frédéric Soulié.*)

Le reste de la conversation porta sur des choses indifférentes. Cependant Valvins put remarquer le soin plus que maternel avec lequel madame Poyer épiait les moindres désirs de Fabien pour les satisfaire. Poyer n'avait pas l'air jaloux de cette attention accordée à un étranger ; quelquefois seulement il paraissait s'irriter du peu de reconnaissance que Fabien témoignait pour une protection si empressée. Cependant il était difficile de se défendre de la séduction qu'exerçait cet enfant qui semblait porter dans sa frêle constitution toutes les qualités de courage, de force et de résolution de Poyer. Mais la franchise manquait à ce regard caressant et inquisiteur, et la douceur de cette voix avait quelque chose d'apprêté qui eût pu faire croire à de la fausseté, si elle eût été compatible avec tant de jeunesse. Cependant le dîner s'acheva, et madame Poyer emmena Fabien, de façon à ce que les trois jeunes gens demeurèrent seuls.

— Vous m'avez demandé, dit Deville, ce qu'est devenu Melchior de Lesly? Il paraît alors que vous n'avez pas lu mon histoire jusqu'au bout. Sans cela vous sauriez ce qu'il a fait, et vous sauriez surtout pourquoi je vous ai pris pour confident. Car il y a longtemps que je vous connais, commandant, et, d'après ce que je sais de vous, j'ai pensé que pour un service que je vous rendrais vous ne m'en refuseriez pas un autre.

— Parlez, lui dit Valvins.

— J'en étais aux confidences de Lesly à Sophie Minot.

Aussitôt Deville continua de vive voix le récit dont la lecture avait été interrompue par le dîner :

« Sans me lier avec Melchior de Lesly, je causai avec lui dès que ma santé put me le permettre. Mais je ne pus apprendre que fort peu de chose de ce jeune homme : d'abord parce qu'il ne savait que ce que son père avait laissé échapper d'une aventure qui ne lui était point personnelle ; d'un autre côté, parce que ses visites furent beaucoup moins assidues lorsque Sophie ne vint plus passer la meilleure partie de ses journées au pied de mon lit. J'appris cependant durant nos entretiens que M. de Lesly tenait tous ses renseignements de M. Poyer le père. Or, comme je vous l'ai dit, Poyer était un de mes camarades de collége, et, sitôt que je fus rétabli, je vins en Bretagne. C'est ici que j'appris d'une façon certaine que j'étais le fils de la pauvre meunière Louise Firon ou de madame de Chastenex. Or, c'était aux bons conseils de celle-ci que je devais l'insolence de madame de Favières qui

m'avait coûté la vie de Denise, lorsqu'elle m'avait failli coûter la mienne. Je demandai une entrevue à madame de Chastenex, elle me fit répondre qu'elle n'avait rien de commun à traiter avec un homme de mon espèce. Je ne me tins pas pour battu, et je lui envoyai le petit historique des événements arrivés au moulin Firon. Toutefois, par un reste de ce respect que l'on doit à celle qui peut être notre mère, je déguisai l'aventure sous des noms supposés, mais qu'elle ne pouvait méconnaître. Savez-vous ce qu'elle me répondit? Quelques jours après je reçus un billet ainsi conçu : « Monsieur, lorsque vous aurez fait imprimer le roman dont vous m'avez envoyé le manuscrit, je souscrirai à quelques exemplaires ; je regrette beaucoup de ne pouvoir venir à votre aide d'une manière plus efficace. »

Ce billet, ajouta Deville, je le possède... Je ne sais quel instinct secret m'avait fait croire jusque là que madame de Chastenex était ma mère. Ce billet détruisit tout mon espoir. Cependant je trouvai Melchior de Lesly, je le pressai de questions, je l'entourai de tant de petites prévenances que je pus arriver à savoir quelle avait été la vie tout entière de madame de Chastenex. Ce fut alors que j'appris comment elle s'était séparée de son mari. Parmi les femmes de ce pays, se trouvait une jeune fille nommée Carmélite, d'une beauté rare, et qui travaillait en qualité de repasseuse chez la comtesse de Chastenex. Cette jeune fille appartenait à la famille des Leroëx, fermiers qui, disait-on, étaient devenus fort riches à la naissance de cette enfant. Cette date se rapportait exactement à celle de la disparition des deux enfants repêchés par Varneuil. Il arriva que le vieux comte de Chastenex et son fils trouvèrent la fille chacun de son goût. Fût-ce un hasard, fût-ce un tour de la jeune fille? toujours est-il que le père et le fils se rencontrèrent la nuit, juste à la même heure, au moment où l'un ouvrait la porte de Carmélite et où l'autre forçait la fenêtre. L'obscurité était profonde. Ces deux hommes, en se rencontrant ainsi, se prirent pour des voleurs, ou plutôt chacun d'eux supposa qu'il avait affaire à quelque valet de chambre préféré, et, en vertu de sa vanité qui ne lui permettait pas de supporter la présence d'un pareil rival, chacun se mit en mesure de rosser d'importance le prétendu laquais qui disputait la place. Il en résulta une lutte violente à laquelle se mêlèrent les cris de la jeune fille. Carmélite était logée assez près de la comtesse, qui tenait à surveiller une si remarquable beauté ; elle accourut dans la chambre et se trouva

dans l'obscurité entre deux hommes qui se flanquaient des coups de poing dans le silence le plus discret. Aucun d'eux ne voulait être reconnu. Il résulta de cette circonstance burlesque un horrible malheur, il se trouva que la comtesse fut assez grièvement blessée. Le père et le fils, qui avaient reconnu sa voix, allaient se retirer, lorsque accoururent d'assez nombreux domestiques, apportant de la lumière. Jugez de l'effet de cette apparition ! La comtesse frappée à la figure et dont le sang coulait, le père et le fils les habits déchirés, les cheveux épars, les yeux en fureur, le visage noirci de coups, et Carmélite blottie dans son lit poussant des cris affreux. Le scandale de cette scène donna à madame de Chastenex le droit de se séparer de son mari, droit dont elle usa avec la plus extrême rigueur. Toutefois, vous devez comprendre que ce n'était pas là précisément ce qui m'intéressait ; dans le désordre de cette scène, il arriva que la comtesse jeta à la tête de Carmélite le mot de misérable, de fille de manant, il paraît que Carmélite s'écria :

» — Mon nom est peut-être plus noble que le vôtre. Et si le père Firon, celui qui m'a remise aux mains de Leroëx, vivait encore, peut-être vous trouveriez-vous honorée de faire votre bru de celle dont votre mari et votre fils ont voulu faire leur maîtresse. »

» A cette apostrophe, la comtesse s'évanouit. La scène qui venait de se passer avait été beaucoup trop violente pour qu'on ne mît pas sur le compte de l'émotion qu'elle avait dû lui causer l'évanouissement de la comtesse. Melchior de Lesly, en me racontant tout cela, n'y voyait pas autre chose que ce qu'on lui avait dit, c'est-à-dire une scène burlesque et honteuse à laquelle s'était mêlé un incident romanesque. Il y avait là, me disait-il, le sujet d'un roman. Moi j'y vis autre chose : l'évanouissement de la comtesse eut pour moi une signification puissante. Peut-être avait-elle reconnu dans Carmélite l'enfant confiée à Louise Firon : donc elle n'était pas ma mère. J'hésitais à poursuivre la découverte de ce mystère terrible lorsqu'une lettre de Poyer vint m'apprendre que la raison de la pauvre Louise Firon semblait lui revenir, qu'on l'avait entendue parler de la fille qu'elle avait perdue. C'était un nouveau doute. En effet, je pouvais supposer que le nom seul du vieux meunier, qui avait fait disparaître les deux enfants, avait suffi pour provoquer l'évanouissement de madame de Chastenex. Je me suis décidé à partir, d'après la lettre de Poyer, pour savoir enfin qui je suis et à laquelle de ces deux femmes je dois donner

le nom de mère. Le hasard m'a fait vous rencontrer dans la voiture qui me conduisait, j'ai entendu prononcer votre nom par le conducteur ; j'avais trop souvent causé avec Melchior de Lesly pour qu'il ne me parlât pas de mille choses qui ne m'intéressaient nullement, mais qu'il me fallait écouter pour arriver à celles que je voulais découvrir. Parmi toutes ces choses indifférentes, votre nom revint assez souvent pour me frapper. Je m'intéressai à votre histoire que Lesly me raconta en partie, c'est-à-dire dans tout ce qui a rapport à votre enfance. Entre l'enfant déposé chez le pauvre Grégorio et l'enfant déposé chez de pauvres paysans, j'ai trouvé qu'il existait une telle similitude de malheurs que j'ai supposé qu'il pourrait exister une vive sympathie entre nous, si jamais nous nous rencontrions. Or, le hasard m'a mis à même d'éprouver si mes pressentiments étaient justes. En vous voyant, j'ai cru deviner que vous sortiez d'un nouveau malheur, peut-être venant, comme le mien, de la main même qui eût dû vous protéger. Voilà pourquoi je me suis senti porté à être votre ami, voilà pourquoi je vous ai demandé d'être le mien. »

Valvins tendit la main à Deville, et, sans protestation d'un côté ni de l'autre, il y eut entre ces deux hommes un lien formé d'une manière sacrée et indissoluble. Nous pensons qu'il est inutile de dire comment la confiance de Valvins suivit celle de Deville. Il faut que nous racontions les événements qui doivent nous ramener à la suite de cette histoire. Nous pensons que nos lecteurs n'oublient pas que Noël Varneuil lisait le manuscrit qui lui avait été remis par les nouveaux amis, et, ceci rappelé, nous allons continuer de leur donner les dernières pages de ce manuscrit.

..... Valvins, Poyer et Deville avaient atteint, en causant ainsi, la misérable cabane où vivait la pauvre Louise Firon. Au grand étonnement de Valvins, Poyer s'arrêta à quelque distance et se retira après quelques mots échangés à voix basse avec Deville.

— Votre ami ne vous accompagne pas? dit Valvins à Deville.

— Non, reprit Deville, et le service important que j'avais à vous demander, c'est de le remplacer.

Valvins parut surpris de ce qu'on le mêlait à une affaire d'où se retirait le camarade de collége, l'ami dévoué de celui qu'elle intéressait.

— Je vous dois compte de cette circonstance, lui dit Deville, et vous comprendrez parfaitement la cainte qui retient Poyer. S'il ne s'agissait que de risquer sa vie, il n'eût pas hésité un moment :

mais il s'agit d'un chagrin qui pourrait en résulter pour sa mère, et je suis heureux de pouvoir lui épargner jusqu'à l'appréhension de ce chagrin. Comme je l'ai dit, madame de Chastenex est dans le pays; il est impossible qu'elle n'apprenne pas mon arrivée et l'entrevue que je vais avoir. Je n'en prévois point le résultat; mais, s'il était tel que je le crains et que je l'espère à la fois, madame de Chastenex ne pardonnerait pas à Poyer de m'avoir prêté la main dans cette circonstance, et, comme elle ne pourrait se venger sur son fils, elle s'adresserait à la mère.

— A la mère? répéta Valvins.

— Le secret que je vais te confier, Poyer te l'aurait dit lui-même, fit Deville, en établissant par ce tutoiement l'intimité qui devait exister entre lui et Valvins; il te l'aurait dit, si ce n'était une chose triste d'avoir à révéler une faute de sa mère.

— Ah! fit Valvins, je crois comprendre. Ce jeune Fabien est le fils de madame Poyer?

— Oui.

— Et madame de Chastenex le sait?

— De même que Melchior de Lesly savait les secrets de madame de Chastenex, de même que la comtesse savait les secrets du marquis de Lesly.

— Quoi! ce jeune homme serait le fils du marquis de Lesly?

— Le frère de Melchior, qui, à ce qu'il paraît, connaît son existence. D'après ce qu'il m'a dit de toi, Poyer a jugé prudent de t'informer de la vérité. Tu connais le marquis de Lesly, tu connais Melchior; ces noms auraient pu souvent t'échapper devant madame Poyer, et tu as pu remarquer quel effet cruel ils font sur elle.

— Tu as raison, dit Valvins, devenu tout à coup pensif; mais ces rencontres sont inouïes.

— Sans doute, dit Deville, et peut-être deviendront-elles plus étranges, car je sais que ce Pierre Varneuil, parti comme soldat, est devenu comte, lieutenant-général.

— Quoi! fit Valvins, serait-ce le mari de cette comtesse de Varneuil, que j'ai connue à Poitiers, et qui a un fils charmant?...

— Lui-même, fit Deville... Écoute, Valvins, il y a dans ma vie, dans la tienne, dans celle de ce jeune homme, dans la vie de Fabien aussi, une prédestination qui doit amener quelque terrible catastrophe. J'en ai le pressentiment; il me semble voir tout cela arriver à un abominable dénoûment. Ce sera sans doute un mal-

heur ; mais le malheur est comme toutes les sensations qui ne tuent pas et qui altèrent. Je suis entré dans la voie où je souffre sans le vouloir ; maintenant j'irai jusqu'au bout, dussé-je y périr. Mais nous avons à nous occuper d'autre chose pour le moment.

XVI

LE REMORDS.

Ils étaient tout à fait arrivés à la porte de la cabane où habitait Louise Firon. Ils frappèrent, une voix mourante leur dit d'entrer. Ils pénétrèrent dans la cabane. Une chandelle à moitié consumée l'éclairait. Sur un lit à colonnes à moitié brisé, sur une paillasse béante où la paille s'échappait, reposait une femme plus usée que vieille. C'était, à vrai dire, un squelette animé. Deville s'approcha du lit et contempla la mourante. Ce fut à ce moment que Valvins put comprendre que cette raideur de manières, cette brusquerie de paroles, ce cynisme de dureté, étaient chez Deville un masque dont il couvrait les blessures, toujours prêtes à saigner, d'une âme qui a horriblement souffert. De grosses larmes sortirent des yeux de Lucien ; il prit la main de la pauvre femme dans les siennes et, après avoir vainement tenté de surmonter son émotion, il tomba à genoux au pied du lit et se laissa aller à éclater en sanglots. La mourante le regarda d'un air fort surpris, et, tournant ses yeux vers Valvins qui demeurait immobile, elle lui dit d'une voix faible :

— Qui êtes-vous, mes bons messieurs, et que voulez-vous?

Deville ne put parler. Ce fut Valvins qui répondit :

— Nous sommes des voisins qui, ayant appris le malheureux état où vous vous trouviez, sommes venus pour vous apporter quelque soulagement.

— Ah ! fit la moribonde, et comment vous nomme-t-on?

— Mon ami se nomme Deville, et moi je me nomme Valvins.

— Valvins, Deville, reprit la pauvre femme, je ne connais personne qui porte ces noms-là : et vous êtes mes voisins ?

Elle parut chercher dans sa mémoire, et reprit après un moment de silence :

— C'est possible ; le pays a tellement changé depuis, que j'ai oublié... Hélas ! mon Dieu ! il n'y a plus personne de ceux qui vivaient autrefois... autrefois quand je vivais aussi.

A ces mots, Deville se leva ; il avait pu se remettre, il regarda attentivement la vieille femme pour mesurer l'effet de ses paroles, et il reprit doucement :

— Vous vous trompez, la bonne mère ; il y a encore dans le pays des gens que vous connaissez et qui vous aiment. Ne vous a-t-on pas dit que la comtesse de Chastenex était arrivée ?

— La comtesse de Chastenex ! s'écria la pauvre moribonde..... fermez les portes ! qu'elle ne vienne pas, qu'elle n'entre pas ! C'est encore un crime qu'elle a à me proposer. Je ne veux pas la voir. Laissez-moi mourir en paix.

— Eh bien ! dit Valvins, elle n'entrera pas... mais il est peut-être d'autres personnes que vous voudriez voir et embrasser avant de mourir.

— Non... non, reprit la pauvre femme, je n'ai personne à voir. Ils sont tous morts... tous.

— Peut-être, reprit Deville...

La vieille femme le regarda et lui dit froidement :

— Avez-vous connu le père Firon ?

— Non, lui dit Deville.

— Eh bien ! reprit la malade... il était là au pied de mon lit comme vous y êtes... Pierre Varneuil y était aussi... ce qu'il me dit fut terrible... Non... non... ils sont morts... A quoi bon parler de tout ça...? Je ne veux pas... Je ne veux pas...

— Mais ceux que vous croyez morts ont été peut-être miraculeusement sauvés ?

— Non, reprit la mourante en secouant la tête.

Puis, se remettant à considérer Valvins et Deville l'un après l'autre, elle reprit tout à coup :

— Mais qui êtes-vous pour venir m'interroger comme ça ?...

Deville fut sur le point de s'écrier : « Mais je suis un de ceux que vous croyez morts. » Valvins lui fit un signe. Il craignait qu'une si brusque déclaration ne brisât le peu de forces de la pauvre Louise.

— Nous sommes des amis, dit Valvins... et voici pourquoi nous vous interrogeons. A l'époque du malheur dont vous parlez, je sais qu'un pauvre enfant fut confié par un paysan de ce pays à une femme qui en prit soin.

— Bah ! bah ! dit la moribonde, voilà le même conte que madame de Chastenex m'a fait hier, pour savoir lequel des deux lui appartenait... mais elle ne le saura pas, elle le tuerait... Oh ! je la connais.

Cette déclaration plongea Valvins et Deville dans la plus extrême surprise. Comment se faisait-il que la mère ignorât le sexe de l'enfant né d'elle ?

— Comment! dit Valvins, elle ne sait pas lequel des deux enfants sauvés par Varneuil était le sien ?

— Et elle ne le saura jamais.

— Mais, reprit Valvins, si c'était pour reconnaître son enfant, pour assurer son bonheur, son avenir...

— Pour faire son bonheur ? dit-elle...

Louise sourit amèrement à cette supposition comme à une chose impossible; mais, se ravisant tout à coup, elle dit avec colère :

— Eh bien ! s'il était vrai que Dieu lui eût rendu de bons sentiments, elle sera punie... car elle ne saura rien...

— Est-ce donc à l'heure où il va peut-être vous rappeler à lui, reprit Valvins, que vous nourrissez de pareils sentiments de vengeance ? Et, s'il a inspiré le repentir à la comtesse, est-ce au moment où Dieu pardonne que vous devriez vous montrer implacable ?

La mourante baissa les yeux et parut se recueillir, puis elle reprit :

— Vous avez raison, c'est en pardonnant aux autres qu'on est pardonné à son tour... Hé bien! jurez-moi que la comtesse veut prendre en pitié et en protection l'enfant qu'elle a voulu faire tuer, et je vous dirai la vérité.

Quelque intérêt que Deville eût à faire ce serment, il n'osa pas mentir à la pauvre femme qui s'en remettait si solennellement à sa bonne foi, et à son tour il baissa les yeux. Louise le regarda, ainsi que Valvins, et reprit :

— Vous voyez bien que vous me trompez.

Elle s'arrêta et s'écria presque aussitôt :

— Mais je suis folle ! Ne l'ai-je pas vue hier ici, me menaçant, si j'osais dire un seul mot à un autre... et, lorsque je lui déclarai que ni elle ni d'autres ne sauraient jamais ce secret, n'ai-je pas vu qu'elle m'aurait écrasée si quelqu'un n'avait été à la porte, prêt à accourir à mes cris... Non... non... ce n'est pas là le désespoir d'une pauvre mère qui redemande son enfant; c'est celui d'une mégère qui eût voulu pouvoir se débarrasser de moi et de lui.

— Mais, reprit Deville, l'un des deux enfants vous appartient. N'avez-vous pas, vous, le désir de le revoir ? ne pensez-vous pas qu'il vous serait doux de l'entendre ici, à genoux, vous demandant votre bénédiction et vous promettant ses prières ?

En parlant ainsi, Deville s'était approché du lit, s'était mis à genoux devant la pauvre femme et s'était emparé de sa main. Louise le regarda longtemps, et son visage prit peu à peu une profonde expression d'attendrissement. Deux larmes coulèrent de ses yeux arides ; puis, secouant doucement la tête, elle reprit :

— Elle m'a dit aussi, comme vous, que mon enfant vivait. Mais s'il vit, ce n'est pas pour chercher la pauvre paysanne sur son lit de mort qu'il pense à sa mère, c'est qu'il espère que sa mère est une grande dame riche à laquelle il arrachera de l'argent.

— Ah ! s'écria Deville, elle a calomnié votre enfant, et moi je puis vous jurer que, s'il savait qu'il a le droit de vous appeler sa mère, ce serait pour vous bénir.

La vieille retira brusquement sa main et reprit :

— Non... non... ce n'est pas vrai.

— Je vous le jure, dit Valvins... Regardez ce jeune homme ; est-ce que rien ne vous parle pour celui qui vous implore ainsi à genoux ?

— Lui, dit la moribonde en le regardant... que peut-il me vouloir ?... lui... oh ! non, reprit-elle, mon enfant ne serait pas ainsi à mes genoux...

Les larmes revinrent aux yeux de la pauvre femme, qui s'écria sans comprendre la portée de ses paroles :

— Est-ce qu'elle est ici ?

A ce mot, Deville se releva. *Elle* ne pouvait se rapporter qu'à Carmélite. Il voulut en avoir une nouvelle assurance et reprit :

— Mais *elle* ne sait peut-être pas qu'elle est votre fille ?

— Ma fille... répéta la vieille. Qui vous a dit ?... Ce n'est pas vrai... ce n'est pas vrai !...

La pauvre Louise se prit alors à trembler et à murmurer :

— Mon Dieu ! le curé n'arrive pas... mourrai-je sans avoir reçu l'absolution ? Et voilà qu'on vient me tourmenter... et me tordre le cœur... mais j'ai juré de me taire... Je l'ai juré ! faut-il que je paraisse devant vous, mon Dieu, après avoir commis un sacrilége ?.. Laissez-moi... vous êtes des méchants !... vous venez vous battre sur mon lit de mort... Eh bien ! allez... il y a un homme qui peut

tout vous dire : c'est Pierre Varneuil, il y était... il était là... il m'a dit... il a eu pitié de moi...

Puis, ce furent des mots entrecoupés, jusqu'à ce que le peu de force qui restait à la malheureuse femme s'affaiblît encore et qu'elle tombât dans une atonie presque complète.

— Elle a raison, dit Valvins, nous sommes des bourreaux, sortons d'ici.

Presque aussitôt ils entendirent des pas qui se rapprochaient rapidement de la cabane. Bientôt parut une petite fille d'une douzaine d'années, tout essoufflée. Au bruit de son entrée, la pauvre malade parut revenir à elle. L'enfant, qui avait été effrayée de l'aspect de ces deux étrangers, s'approcha alors du lit :

— Eh bien? lui dit Louise Firon.

— J'ai été chez le curé, répondit-elle. On m'a dit qu'il avait été demandé au château...

La vieille rouvrit les yeux, et une sorte de colère se montra dans ses regards.

— Et puis ? dit-elle.

— Je suis allée au château... J'ai tant sonné à la grille du parc, que l'on a fini par m'ouvrir... J'ai demandé le curé... Le concierge m'a accompagnée à travers le parc, pour que je pusse aller le faire avertir... Mais, au moment où j'arrivais à la porte, il y a quelqu'un qui a ouvert une fenêtre et qui a demandé ce qu'on voulait. Le concierge l'a expliqué. Alors cette dame lui a crié :

— Chassez cette misérable mendiante ! Monsieur le curé est malade, il est inutile de l'éveiller.

— Mais quelle était cette personne ? dit Valvins.

— Le concierge l'a appelée madame la comtesse...

— O mon Dieu ! fit la malheureuse Louise Firon en joignant les mains. Elle m'a fait faire le mal, et elle me vole le pardon ! Le bon Dieu n'appartient donc qu'aux riches ?...

— Ah ! s'écria Deville, c'est infâme !... Attendez et espérez, bonne femme... Je vous amènerai le curé... moi... Suis-moi, Valvins, suis-moi.

Et tout aussitôt ils sortirent ensemble de la cabane de la pauvre mourante.

XVII

UNE GRANDE DAME.

La nuit était des plus sombres, et, quoique Deville eût déjà visité le pays, il lui était difficile de se reconnaître dans ces sentiers bordés de haies vives et touffues qui se croisaient à tous pas. Ils errèrent ainsi durant de longues heures, jusqu'à ce que le jour commençât à poindre. A ce moment ils se trouvèrent à une assez grande distance du château, et, cependant, Deville reconnut bientôt la route au bord de laquelle aboutissait la grande avenue du parc de Chastenex. Les deux amis avaient près de deux lieues à faire pour s'y rendre. Mais le courage et la force ne manquaient ni à l'un ni à l'autre, et ils reprirent vivement leur marche de ce côté, en laissant derrière eux un petit village où se trouvait le relais de la poste. Ils avaient à peu près fait la moitié du chemin qui conduisait chez madame de Chastenex, lorsqu'ils furent croisés sur la route par une berline de poste courant au grand trot. Un singulier pressentiment fit que Deville s'arrêta en disant à Valvins :

— Cette voiture doit appartenir à la comtesse...

Il avait à peine prononcé ces paroles, que la voiture passa devant eux. Le fond en était occupé par une femme voilée et un prêtre.

— C'est elle ! dit Deville.

Aussitôt il se mit à courir après la voiture, en criant de toutes ses forces. Mais, soit que le bruit des roues empêchât les postillons d'entendre, soit qu'ils eussent reçu des ordres exprès, la voiture continua de courir avec une singulière rapidité. Elle allait échapper à Deville malgré son agilité, lorsque tout à coup un homme, armé d'un fusil, sortant d'un champ voisin, s'élance après la voiture, la devance d'une course qu'aucun cheval n'eût pu suivre, et, s'élançant à la tête des chevaux, les arrête. Valvins et

Deville reconnurent Poyer et se hâtèrent de le rejoindre. Au moment où ils arrivèrent, madame de Chastenex se plaignait avec colère de la violence de Poyer, le menaçant de la gendarmerie, menace à laquelle Poyer répondait :

— Vous ne ferez croire à personne que je vous ai arrêtée en plein jour pour vous dévaliser... J'ai cru vous rendre service en vous avertissant que l'on vous appelait, et, à la façon dont on cherche à vous atteindre, il est probable que c'est pour une affaire d'une haute importance...

— Voyons! dit le curé, de quoi s'agit-il?

— Il s'agit, dit Deville qui arrivait en ce moment, d'une pauvre femme mourante qui vous a envoyé chercher cette nuit; l'enfant qu'elle vous a expédiée ne vous a pas trouvé chez vous, elle est allée au château, mais on l'a empêchée de vous avertir...

— C'est impossible! reprit la comtesse, aucun de mes gens n'aurait osé se permettre un tel oubli de ses devoirs.

— Vous avez raison, reprit Deville avec sévérité, aucun de vos gens n'eût osé se le permettre, mais vous l'avez osé, vous, madame!

— Qui dit cela?

— L'enfant qui avait été chargée de ce message... Mais c'est un fait qui s'éclaircira plus tard... Il faut d'abord que monsieur le curé sache que la malheureuse Louise Firon l'attend sur son lit de mort.

— Ouvrez la portière! s'écria le curé à cette parole.

Il allait descendre, lorsque Poyer l'arrêta en disant :

— Si c'est pour Louise Firon que vous voulez interrompre votre voyage, c'est inutile; je viens de chez elle, où j'avais été vous chercher, vous autres, et, quand je suis arrivé, c'était fini, la pauvre femme est morte!

— En route donc! s'écria madame de Chastenex, sans que cette nouvelle parût l'émouvoir le moins du monde.

Et, comme le curé paraissait hésiter, elle ajouta rapidement :

— Je vous l'ai dit, monsieur le curé, la place de grand vicaire appartiendra à celui qui arrivera le premier à Nantes.

Les trois jeunes gens se regardèrent, comme pour se communiquer leurs pensées au sujet de l'enlèvement du curé, et, avant qu'ils eussent pu faire la moindre observation, la voiture se remit en marche et disparut bientôt à leurs regards.

La suite de ce récit montrera comment Deville essaya de se

servir du vague renseignement qu'il avait obtenu de Louise Firon. Mais il nous faut revenir maintenant (pour que nos lecteurs puissent suivre cette histoire dans ses nombreuses complications) au manuscrit précédent, dont la lecture avait été interrompue par Valvins lui-même.

XVIII

FATAL PRESSENTIMENT.

On n'a pas oublié que Noël avait connu Valvins à Poitiers. C'était quelque temps après les diverses rencontres que l'on vient de voir, que Valvins arriva dans cette ville. Voici comment ;

Lucien, comme on doit se le rappeler, avait un procès à Poitiers. On se rappelle aussi l'histoire de Frémery, celle de madame Cantel, le mariage d'Amélie avec Eugène, et la conclusion de cette misérable histoire ; mais cette conclusion n'avait point terminé le procès entre Lucien Deville et M. de Graverend. On doit comprendre, après ce qui s'était passé, qu'il fût difficile à ces deux hommes de plaider l'un contre l'autre ; on doit comprendre encore mieux qu'il leur fût impossible de traiter face à face d'un arrangement amiable. Ce fut donc Valvins qui fut chargé par Deville du soin de ses intérêts, et ce fut à cette époque qu'il rencontra ou plutôt qu'il chercha à connaître Noël, qu'il supposa, comme de raison, devoir être le fils de ce Pierre Varneuil, devenu comte de Varneuil, lequel, d'après les paroles de Louise Firon, était le seul témoin vivant qui pût affirmer lequel des deux enfants emportés par Firon appartenait à madame de Chastenex.

Maintenant que nous avons donné cette explication à nos lecteurs, nous leur ferons continuer le manuscrit renfermant l'histoire de Poyer. Nous reviendrons au moment où Valvins venait de révéler à Fabien qu'il était le fils de madame Poyer et du marquis de Lesly, en lui disant aussi que Poyer ne savait que la moitié de ce secret et ignorait ou avait fait semblant d'ignorer le nom du

séducteur de sa mère. D'après les conseils de Valvins, ou plutôt d'après ses ordres, Fabien devait partir à quatre heures du matin pour aller rejoindre sa mère. Charles, averti par Valvins, garderait le secret sur la proposition qui lui avait été faite par Fabien d'aller chercher querelle au lieutenant Lesly. Mais, nous l'avons dit aussi, toutes ces précautions ne devaient aboutir à rien, et un hasard misérable les fit toutes échouer. Ce jour-là même et à l'heure où Fabien devait quitter Rennes, de grandes manœuvres de cavalerie devaient s'exécuter au Champ de Mars. Poyer et quelques-uns des plus intrépides parmi les étudiants avaient fait la partie d'aller voir ces manœuvres, moins par curiosité que dans l'espoir d'y rencontrer l'occasion de quelques querelles. Ce n'était pas, à vrai dire, un parti pris; seulement il ne fallait pas que les jeunes officiers du nouveau régiment de cavalerie pussent dire qu'aucun étudiant n'avait osé paraître à l'endroit où ils étaient. Poyer, qui connaissait l'antipathie de Valvins pour ces querelles, et qui, malgré son amitié pour lui, ne pouvait oublier qu'il avait été aussi un traîneur de sabre, ne l'avait point averti de cette résolution ; il n'en avait pas non plus prévenu Fabien, ne voulant pas l'engager dans une démarche qui pouvait se terminer par une rencontre dangereuse. Il arriva donc qu'à l'heure où Fabien et Valvins se levaient doucement pour pouvoir échapper à la surveillance de Poyer, celui-ci s'habillait aussi de son côté, de façon que tous les trois sortirent presque au même instant de leur chambre et se rencontrèrent.

— Bien! dit Poyer, je parie que vous avez fait, de votre côté, la même partie que moi ?

— Ce n'est pas probable, reprit Valvins.

— Où allez-vous donc de si bon matin..... tous deux..... en cachette..... avec cet air embarrassé ?

— Mais, dit Fabien, j'ai bien le droit de sortir à quatre heures du matin, comme toi.

— Ah! dit Poyer, vous le prenez sur ce ton-là! Voyons, réponds-moi, toi Valvins, où allez-vous?

Valvins, craignant avant toute chose une explication qui eût amené la découverte des relations de Carmélite et de Fabien, répondit à tout hasard :

— Eh bien ! nous allons où tu vas probablement.

— Au Champ de Mars? repartit Poyer.

— Oui, dit Valvins.

— Et qu'y allez-vous faire?

— Mais... voir les manœuvres.

— Rien que ça? dit Poyer d'un air soupçonneux.

— Rien que ça.

— En ce cas, vous êtes de trop, car il y aura probablement du grabuge.

— C'est parce qu'il y aura probablement du grabuge que nous devons y être, puisque tu y seras.

Poyer hésita un moment; puis, tendant tout à coup la main à Valvins et à Fabien :

— Merci, dit-il au premier, nous allons partir ensemble. Merci, petit, ajouta-t-il en s'adressant à Fabien; mais toi, tu vas rester. C'est trop gras pour toi, il y aura peut-être des sabres de tirés... *et cætera*. Reste !

— Non, dit Fabien avec une exclamation attendrie, j'en veux être.

Puis il ajouta avec colère :

— Et pourvu que j'en tue un dans la bagarre, tant mieux si je suis tué !

Valvins pensa que Fabien avait peut-être raison, et, obéissant à cette facilité avec laquelle les jeunes têtes de ce temps-là jouaient leur vie et celle des autres, il s'écria :

— Il a raison, il est temps d'en faire un homme.

— Peste! fit Poyer étonné, comme tu y vas aujourd'hui ! Du reste, tu es le sage de la troupe, ce qui est dit est dit; allons... mais je veillerai sur le petit.

Ils partirent et trouvèrent sur la route des groupes d'étudiants par trois ou quatre, se dirigeant, comme eux, vers le Champ de Mars.

— Hé! se disait-on d'un groupe à l'autre, vous êtes curieux !

— Je veux voir la couleur de leurs sabres au soleil.

— Les épaulettes vont faire la parade, et il n'y a pas de gaies parades sans quelques soufflets ou coups de pied au cul.

— Et nous fournirons l'esprit.

L'un d'eux, sortant d'une orgie, paraissait ivre. Un de ses camarades lui cria :

— Va te coucher.

— Je ne me coucherai que dans ma bière ou sur le cadavre d'un monsieur galonné, répondit l'étudiant.

Le malheureux avait prédit sa double destinée... Quelques jours

après, dans deux rencontres successives, il avait tué un des meilleurs officiers du régiment et il avait été tué par un enfant qui avait à peine l'âge requis pour porter l'uniforme... Mais il ne faut point anticiper sur les événements de cette triste journée. Le Champ de Mars était beaucoup plus peuplé qu'on n'eût dû s'y attendre, vu l'heure matinale; il y avait un grand nombre de curieux, outre les étudiants qui se promenaient en ricanant; les plus jolies filles de Rennes, les petites ouvrières, les grisettes, etc., se trouvaient là. Beaucoup de femmes du monde, jalouses de voir le nouveau régiment, s'étaient mêlées à la foule en charmant négligé. La curiosité était énorme. En effet, c'était pour le régiment comme un jour de début. Dans les villes de garnison on se pique d'être connaisseur, et c'est chose fort usuelle que d'entendre juger la tenue et l'habileté d'un régiment par des personnes qui devraient n'y rien comprendre. Les officiers qui ont tenu garnison en province savent si bien que la bonne renommée d'un régiment tient au jugement qu'en portent les bourgeois, que, tout en méprisant les pékins, ils se donnent beaucoup de peine pour qu'ils ne trouvent rien à blâmer. Le colonel du régiment dont nous parlons était fort convaincu de cette vérité, et il avait été jusqu'à dire à ses officiers qu'il y allait de l'honneur du corps. Toute la population était dans l'attente, lorsque enfin arriva le régiment. Il défila en bon ordre et se rangea en bataille. Il y eut un singulier moment de silence à son apparition. Puis, à mesure que les escadrons passaient devant le talus sur lequel étaient pêle-mêle les étudiants, les femmes et les grisettes, les chuchotements commencèrent. Par une sorte de déférence pour la force et le courage redoutable de Poyer, on lui avait fait place tout à fait au bord du talus, de façon qu'il était en avant d'un groupe nombreux d'étudiants qui le cachaient à tous ceux qui se trouvaient un peu en arrière. Le défilé avait lieu dans le plus grand ordre, les étudiants dévorant de l'œil les officiers, ceux-ci regardant les étudiants par dessus l'épaule; les observations commençaient à se croiser et à se jeter d'un groupe à l'autre, lorsque parut Melchior de Lesly. C'était un beau et brave jeune homme, fièrement campé sur un magnifique cheval anglais qu'il tenait serré, tandis que le noble animal, piaffant sous la main qui le conduisait, jetait son ardeur et sa vie par ses naseaux ouverts et transparents. Un murmure d'admiration parmi les femmes éclata à la vue du beau jeune homme, et les étudiants répondirent à ce

murmure par un ricanement bruyant au milieu duquel quelques voix firent entendre le cri :

— Silence ! silence !

Puis on se dit tout bas à l'oreille :

— C'est le recommandé de Valvins.

Cependant, au milieu de ce mouvement général, il se passa une petite scène particulière, rapide comme l'éclair. Au moment où Melchior de Lesly arriva devant le groupe où se trouvaient ensemble et sur le premier plan Poyer, Valvins et Fabien, Lesly envoya un léger salut de la tête. Valvins le prit pour lui et le lui rendit.

— Oh ! ce n'est pas toi qu'on salue, dit Poyer.

Au même instant, Melchior de Lesly s'aperçut du mouvement de Valvins, il le reconnut et le salua avec une sorte de déférence affectueuse, qui montrait que ce n'était pas à lui que s'était adressé le premier petit signe familier. En ce moment, Poyer, emporté par la haine qu'il éprouvait pour Lesly, se retourna assez vivement en disant :

— Qui diable est-ce donc qu'a salué ce marquis galonné?

Aussitôt il aperçut une tête de femme se glissant entre les épaules de quelques étudiants et suivant d'un œil ardent et amoureux la marche du bel officier. Cette femme, c'était Carmélite. Y eut-il en Poyer un premier mouvement d'aveugle fureur, ou plutôt le mystère de cette tristesse, qui le tourmentait depuis quelques jours, se révéla-t-il à lui?... La raison de l'homme a cela d'admirable et de misérable à la fois, qu'en cherchant à tout expliquer elle a pénétré si avant dans les secrets de la nature, qu'il a le droit de croire qu'il participe à l'intelligence éternelle qui gouverne l'univers ; et, à mon sens, le plus magnifique témoignage de la grandeur de l'homme, c'est d'avoir compris sa petitesse devant Dieu. Mais ce don inappréciable a son fâcheux revers. L'homme, parce qu'il a trouvé la raison de beaucoup de choses, nie volontiers toutes celles dont la raison lui échappe. Ainsi il n'admet pas ces vagues instincts qui, au milieu de la sécurité la plus profonde, vous montrent le fantôme d'un malheur passant à l'horizon de l'âme, image indéfinissable qui épouvante les plus intrépides. Pas plus que ces étranges avertissements, les raisonneurs n'admettent ces vives illuminations qui d'un éclair rapide montrent à un homme tous les dangers, tous les écueils, toutes les trahisons où il marche en aveugle. Ainsi Poyer, en reconnaissant Carmélite,

en voyant la direction de son regard qui suivait ardemment la marche du beau Melchior de Lesly, de ce jeune officier dont le premier aspect avait épouvanté sa farouche intrépidité, Poyer, dis-je, se sentit comme frappé au cœur, il chancela, et dit en s'appuyant sur Valvins :

— Carmélite est une gueuse, et demain tu iras dire à ma mère que je suis mort.

Ces paroles avaient l'air d'une folie, mais elles firent pâlir Fabien. La violence de la nature de Poyer domina cependant et presque aussitôt ce mouvement de terreur ; il écarta violemment tous ceux qui pouvaient lui faire obstacle et s'élança vers Carmélite. A sa vue, la jeune fille poussa un cri et voulut s'échapper comme si elle eût lu son arrêt de mort dans le regard de Poyer. Mais il l'atteignit à son premier pas et l'arrêta. Carmélite, hors d'elle, perdant toute raison, et oubliant qu'un mot pouvait la justifier, s'écria :

— Que me voulez-vous? je ne vous connais pas!

— Tu ne me connais pas? reprit Poyer, dont la colère semblait chercher un ennemi qu'il pût anéantir.

— Poyer... Poyer, dit Fabien en s'élançant entre lui et la jeune fille... toucher une femme, frapper une femme, c'est une lâcheté.

Poyer leva le poing sur Fabien, qui resta impassible, tandis que Carmélite, se prenant à la protection qui s'offrait à elle, s'écria en se plaçant derrière le jeune homme :

— Ah! Fabien, sauve-moi!

La menace de Poyer, lorsqu'il avait levé le poing, ne s'était adressée qu'à l'homme, quel qu'il fût, qui l'accusait d'une lâcheté... Mais lorsqu'il eut entendu le cri de Carmélite, ce cri qui lui apprenait que d'un côté Fabien la connaissait, et qui lui révélait d'un autre l'intimité de leurs relations, Poyer resta immobile, il jeta sur Valvins un regard éperdu. Sa main se baissa lentement, et il dit d'une voix sourde :

— Emmène-le, emmène-le.

— Viens, Fabien, dit Valvins en l'entraînant.

Fabien hésita, mais Carmélite avait disparu, et il suivit Valvins.

XIX

LE CHAMP DE MARS.

Les étudiants qui avaient été témoins de cette scène connaissaient pour la plupart la position apparente de Poyer et de Fabien. Tous savaient que celui ci était un enfant élevé par madame Poyer, et, sans chercher au delà d'un sentiment de bienfaisance l'affection profonde que Poyer portait à Fabien, ils comprirent ce qui les avait arrêtés tous deux dans une querelle qui eût été mortelle si elle avait eu d'autres acteurs. Poyer resta seul et se mit à remonter rapidement le Champ de Mars. Il est impossible de dire ce qui se passait dans son âme, mais il semblait qu'il eût voulu se heurter à quelque obstacle puissant pour pouvoir lutter avec lui. Son regard effaré cherchait une issue à cette sourde colère, lorsqu'il se sentit tirer par le pan de son habit. Il se retourna et se retrouva, lui, le colosse terrible, en face du petit Charles Joulu, le roquet hargneux qui l'importunait d'ordinaire de ses criailleries. Il prit fantaisie à Poyer de le prendre par la peau du ventre et de le jeter au travers du Champ de Mars, parmi les escadrons de cavalerie qui commençaient leurs évolutions. Le hasard des premières paroles de Joulu arrêta la colère de Poyer.

— Valvins m'a dit de te dire qu'à six heures il t'attendrait à la Baraque.

— Tu as donc rencontré Valvins?

— J'étais à côté de toi quand tu lui as dit d'emmener Fabien.

— Connais-tu Carmélite? lui demanda Poyer.

— C'est la première fois que je l'entends nommer, mais je l'ai vue souvent.

— Où çà?

— Ma foi! partout, à la messe, à la promenade.

— Ah! la misérable! dit Poyer d'une voix brisée.

Charles Joulu était vivement ému, car il avait deviné la cause du désespoir de Poyer et il s'écria avec colère :

— Ah! sacrebleu! Valvins aurait bien mieux fait de laisser Fabien se couper la gorge avec ce grand dadais de lieutenant.

— Que veux-tu dire? dit Poyer en entraînant Charles hors des groupes.

— Eh bien! au risque de ce qui peut en arriver, et fallût-il me couper la gorge avec Valvins, je te dirai tout.

— Il y a donc quelque chose que sait Valvins et qu'il me cache? dit Poyer, qui frémit à la pensée de se voir trahi aussi par Valvins.

— Après tout, reprit Charles Joulu, ce n'est pas un enfant du pays, et, sans vouloir l'accuser de te tromper, il me semble qu'on ne fait pas une chose loyale lorsqu'on n'ose pas dire la vérité en face à celui qu'elle intéresse.

— Va donc! reprit Poyer, qui bouillait d'impatience.

— Eh bien! repartit Charles Joulu, hier, une demi-heure après que j'étais rentré chez moi, j'ai vu arriver Valvins; il m'a demandé s'il n'était pas vrai que Fabien voulût aller chercher querelle ce matin à un officier du régiment de cavalerie. C'était vrai, et, comme je ne trouvais pas que Fabien eût raison de chercher un duel sans que tu en fusses averti, j'avouai la vérité à Valvins.

— Et quel est cet officier? reprit Poyer.

— Je ne puis te le dire, car je n'en suis pas sûr; cependant je soupçonne beaucoup que c'est celui qui a été recommandé par Valvins.

— Te l'a-t-il dit?

— Non, mais Valvins connaît ce monsieur de Lesly, puisqu'ils se saluent, et je ne vois pas qu'il puisse y en avoir d'autre sur lequel il en sache autant qu'il a l'air d'en savoir sur celui-là.

— Ah! fit Poyer en examinant Charles avec attention.

— Et que t'a-t-il dit sur cet officier?

— Rien de bien précis, mais des choses dont on peut aisément tirer la conséquence, quand on sait que Fabien n'a ni père ni mère et qu'il a été élevé par la charité de ta famille.

Quoique aucune des paroles de Charles Joulu n'apportât une lumière certaine au milieu des doutes qui se croisaient dans l'esprit de Poyer, elles l'épouvantaient cependant comme les vagues pronostics d'un orage qui allait éclater sur lui. Ce souvenir de la naissance de Fabien et la découverte qu'il venait de faire de ses relations avec Carmélite lui serra tellement le cœur qu'il s'écria :

— Parle donc! malheureux, tu me fais mourir!

— Eh bien, reprit Charles Joulu, il m'a dit d'un air mystérieux qu'un duel était aussi impossible entre Fabien et M. de Lesly qu'entre toi et Fabien. Pour toi, dit Charles Joulu, qui ne remarquait pas le tressaillement qui agita Poyer à cette révélation, pour toi ça se comprend, on le chasserait de l'école si jamais il osait lever la main contre celui qui l'a nourri. Mais pour M. de Lesly, il doit y avoir d'autres raisons.

— Et Valvins te les a-t-il dites? reprit Poyer d'une voix altérée.

— Il ne lui est échappé qu'un mot qui me les a fait deviner. « Laisserais-tu se battre, m'a dit Valvins, un père et un fils qui ne se connaissent pas? » Puis il a changé tout de suite de conversation; mais, comme le lieutenant Lesly et Fabien sont à peu près du même âge, je me suis dit : Si ce n'est pas un combat entre un père et un fils que Valvins veut prévenir, c'est peut-être un combat entre deux frères.

Pendant que Charles parlait ainsi, Poyer l'écoutait, l'œil fixé devant lui. Pénétrant enfin dans ce mystère qui l'enveloppait depuis quelque temps, il devinait tout, rattachait les unes aux autres toutes les circonstances, toutes les paroles qui jusqu'à ce moment étaient demeurées pour lui sans signification. Charles le considérait, et telle était la profonde expression de désespoir de Poyer qu'elle arrêta le babil du jeune étudiant. Enfin il sembla que la poursuite acharnée que faisait Poyer se heurtât tout à coup à un obstacle qu'il ne pouvait franchir; il s'arrêta dans le silence, où tant de voix lui parlaient ensemble, et il dit tout à coup à Charles Joulu :

— Mais te doutes-tu de la raison qui poussait Fabien à se battre avec M. de Lesly?

Charles Joulu baissa la tête et parut embarrassé.

— Ne parlons pas de cela, reprit-il; si je ne me trompe, Fabien n'est pas le seul qui ait été trahi dans toute cette affaire...

— Que veux-tu dire? dit violemment Poyer en l'interrompant.

— Tiens, reprit Joulu, les femmes sont d'atroces gueuses, et personne, pas même la belle Carmélite, ne vaut la peine que deux hommes se battent pour elle.

— Qui t'a dit que je voulais me battre pour Carmélite?

— Pas toi, dit Joulu, mais Fabien...

— Avec qui?

— Eh bien, avec M. de Lesly, qui la lui a enlevée, à ce qu'il paraît; car j'ai entendu Fabien qui, en s'en allant, a dit à Valvins :

« Elle l'aime, as-tu vu comme elle le suivait des yeux? » — « Eh mon Dieu ! lui a répondu Valvins, madame Proserpine m'a dit toute l'histoire. »

Enfin toute la vérité avait apparu à Poyer, il resta un moment silencieux, puis il dit du ton le plus doux à Charles Joulu :

— Va dire, je t'en prie, à Valvins que je serai à la Baraque à six heures; viens-y aussi, Charles, je t'en prie, et, si tu trouves quelques-uns de nos camarades, amène-les. C'est moi qui les invite.

— Poyer... lui dit Charles... tu ne veux pas faire un malheur?

— Non, mon ami, reprit Poyer, qui n'avait jamais parlé à Charles avec cette douceur, non... Tu es un bon et brave garçon, toi... tu n'es pas beau et gracieux comme d'autres, tu ne parles pas d'une voix douce et hypocrite, mais tu as le cœur franc, et ouvert, et brave. Va, Charles, soyez tous à six heures à la Baraque, et, si j'étais un peu en retard, attendez-moi.

Aussitôt il laissa Charles Joulu stupéfait de cette tristesse poignante qui respirait dans l'accent de sa voix plus encore que dans ses paroles. Tandis que Poyer s'éloignait, il fut rappelé du côté du Champ de Mars par un immense hourra qui s'éleva au loin. Voici quel était le sujet de ce hourra :

Pendant quelque temps l'incident, inexplicable pour la plupart des étudiants, qui avait fait s'éloigner à la fois Valvins, Fabien, puis Poyer et Charles, avait détourné leur attention des manœuvres de cavalerie. Cependant on en revint à examiner le régiment, et il arriva un moment où les escadrons défilèrent au grand trot le long des talus. Le premier peloton passa ; mais au second il se trouva qu'un jeune officier se mit à trotter à l'anglaise. A peine fut-il aperçu par les étudiants, que des sifflets et des huées partirent de tous côtés. L'officier qui les avait excités était déjà loin de l'endroit où avait eu lieu le tumulte, que le vacarme continuait encore ; de façon que cette manifestation injurieuse parut s'adresser aux pelotons suivants et aux officiers qui les commandaient. Quelques-uns des derniers, entendant de loin ces cris et ces rires, montrèrent le sabre en passant devant les étudiants, qui alors se mirent à les applaudir railleusement. Le régiment avait été se ranger en bataille en face du talus, de sorte que les habitants de Rennes et le régiment se trouvaient face à face. On pouvait voir sur le talus un mouvement rapide d'hommes courant de l'un à l'autre, des femmes inquiètes se retirant avec effroi, tandis que deux ou trois

officiers couraient au galop sur la ligne du régiment, s'arrêtant en tête de chaque escadron et portant sans doute des ordres qui étaient répétés aussitôt aux officiers inférieurs. Cependant, malgré l'immobilité de tous ces cavaliers, on voyait aussi l'agitation rider, pour ainsi dire, cette longue ligne d'hommes. Les soldats se parlaient les uns aux autres, quelques-uns se penchaient en avant comme pour épier la contenance des officiers. La cause de ces divers mouvements était claire pour chacun. Les étudiants se donnaient rendez-vous pour se rencontrer avec les officiers, qui, de leur côté, brûlaient de voir les manœuvres s'achever pour pouvoir aller souffleter ceux qui les avaient sifflés. Mais le colonel venait d'ordonner que, sous aucun prétexte, aucun officier ne se dispensât de reconduire le régiment jusqu'à la caserne. Il était difficile, après ce qui s'était passé, de prévenir des collisions particulières ; mais, si un certain nombre d'officiers eussent pu immédiatement monter sur le talus, il n'était pas douteux qu'il n'en fût résulté immédiatement une lutte sanglante entre des militaires exaspérés et des jeunes gens qui ne demandaient pas autre chose qu'une bataille, de quelque façon qu'elle se présentât. Toutefois on murmurait dans les rangs, on accusait le colonel de faire fuir ses officiers devant un rassemblement de pékins. Mais la discipline l'emportait sur la colère des insultés, et le bon droit eût été de leur côté sans un incident qui faillit devenir un malheur public. Le colonel, comprenant le mécontentement qui allait grossissant, voulut occuper les esprits à des manœuvres qui pussent les détourner un moment de la pensée qui les agitait. Il se mit au centre de son régiment et commanda une charge sur toute la ligne.

Alors on vit s'avancer en face de la population ce régiment entier, le sabre au poing, le colonel en avant. Celui-ci, en commandant cette manœuvre, n'avait pas sans doute réfléchi à l'effet qu'elle pouvait produire ; d'ailleurs c'était une manœvre tellement usitée qu'il est concevable qu'il n'y eût point pensé. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les étudiants crurent y voir une menace et qu'au moment où le régiment s'approchait ils renouvelèrent leurs huées : les officiers menacèrent de leurs sabres, tandis qu'on les sifflait avec acharnement. Le colonel arrêta la charge à peine à quelques pas du talus, tandis que la plupart des femmes s'enfuyaient avec épouvante, croyant qu'on allait sabrer les curieux. Malheureusement l'exaspération de quelques jeunes têtes les empêcha d'obéir

à l'ordre du colonel; quelques-uns des officiers vinrent jusqu'au pied du talus et crièrent aux étudiants :

— Nous vous corrigerons tout à l'heure, canaille.

Et enfin l'un d'eux, emporté par la fureur que lui avait causée l'action d'un étudiant qui avait craché devant lui sans cependant l'atteindre, poussa son cheval sur le talus, le gravit et se jeta dans la foule le sabre levé. Ce fut un tumulte horrible parmi les étudiants : l'officier, entouré, se débattait au milieu de la foule, faisant une large place autour de lui, tandis que le colonel et les chefs d'escadrons parcouraient la ligne du régiment pour contenir la fureur des soldats, qui à leur tour prenaient parti pour leurs officiers. La situation devenait terrible; les étudiants, armés de cannes, cherchaient à atteindre l'officier, auquel le colonel criait d'une voix tonnante :

— A votre rang, monsieur!

Tout à coup un cri se fait entendre; un jeune homme, atteint par l'officier, venait de tomber à terre. On s'élance sur le cheval, on le serre de près, et l'officier désarçonné disparaît dans la foule. Ses camarades, bouillant d'impatience sous le frein d'obéissance militaire qui les retenait à leur place, criaient cependant de tous côtés : « On assassine un de nos camarades! » lorsque tout à coup on voit les rangs des étudiants s'ouvrir, et l'officier, se débattant au milieu d'eux, désarmé et sans épaulettes, repoussé au pied du talus, où il roula sans pouvoir faire face à ses ennemis. A ce moment quelques étudiants s'arrêtèrent sur le bord du talus, montrant, l'un le sabre, l'autre les épaulettes de l'officier, et criant : « Qui veut venir les chercher? » C'en était fait de toute subordination devant une pareille provocation, et le régiment tout entier eût peut-être gravi le talus malgré les ordres des officiers supérieurs, lorsque tout à coup on vit arriver devant le front du régiment le lieutenant-général, commandant la division, suivi de son état-major. Sa seule présence maintint toute la colère qui courait d'un bout à l'autre de cette longue ligne d'hommes armés et la faisait vibrer comme une corde tendue sous le souffle d'un vent impétueux. Le général D'.... était un homme jeune encore, à la figure sévère, têtue. Il était borgne, mais l'œil qui lui restait luisait comme une escarboucle. Quoiqu'il eût beaucoup de cet esprit militaire de l'Empire qui faisait état de mépriser les pékins, le général était assez aimé à Rennes. D'abord, c'était un vieux soldat de l'Empire; on ne le croyait pas très-amoureux de tous les jeunes

officiers que lui envoyait le nouveau gouvernement ; on savait parfaitement sa vie militaire toute pleine de ces actes héroïques qui fourmillent dans l'histoire de nos campagnes impériales, comme font les magnifiques détails en relief du sublime monument de la place Vendôme, perdus dans la grandeur de l'œuvre quand on la regarde dans son ensemble, splendidement admirables quand on la regarde ligne à ligne. L'arrivée du général produisit donc sur les étudiants, par l'estime qu'ils avaient de lui, le même effet qu'il produisit sur les officiers, par le respect et la subordination qu'ils lui devaient. Un silence profond succéda au tumulte qui régnait dans le Champ de Mars ; le général, après avoir passé devant le régiment, s'arrêta au centre et se tourna vers la population. Il était pâle, et Dieu sait quelle force il fallut à cet homme en qui l'honneur de l'uniforme était une religion, pour qu'il ne se laissât pas aller à punir ceux qui venaient de l'insulter! Heureusement, les étudiants voulurent lui prouver qu'ils ne le confondaient point avec les officiers de chasseurs; la plupart le saluèrent en agitant leurs chapeaux et en criant : Vive le général ! Il est probable que cette marque de considération personnelle ne lui fut point désagréable et qu'elle lui rendit moins pénible le parti pris d'avance qu'il venait mettre à exécution ; aux ordres donnés par lui, le régiment se reforma par escadrons ; on fit encore quelques évolutions ; puis le régiment rentra dans ses quartiers, sans qu'il y eût de nouvelles manifestations ni d'un côté ni de l'autre. Aussitôt les étudiants se répandirent dans la ville ; les uns gagnèrent la promenade du Mail, d'autres montèrent au Thabor ; on s'établit dans certains cafés, dans tous les endroits où il y avait chance de rencontrer des officiers ; mais aucun ne parut dans les rues. Le régiment tout entier avait été consigné dans ses quartiers.

Avant de raconter les suites de cette affaire, nous devons revenir à l'instant où nous avons laissé Poyer se séparant de Charles Joulu.

XX

COLÈRE.

A peine fut-il hors de la vue de son jeune camarade, que Poyer se mit à courir du côté de la Prévalée. Rien ne saurait donner une idée de l'effrayante rapidité de cette course. Nous l'avons dit souvent, en fait de force et d'agilité, Poyer dépassait tout ce qu'on pouvait imaginer, lorsqu'il s'amusait à faire preuve, en jouant, de son énorme puissance physique; mais, au moment dont nous parlons, il y avait dans la course de Poyer quelque chose de frénétique et d'éperdu qui épouvantait tous ceux qui le virent passer pâle comme un cadavre, rapide comme s'il eût été lancé par un instrument de guerre. Ce fut ainsi qu'il arriva dans la cabane de la mère Leleu en moins de temps qu'il n'en eût fallu au cheval de course le plus nerveux et le mieux monté. La bonne femme, en le voyant entrer dans cet état, devina qu'un grand malheur était arrivé ou allait arriver. Elle resta immobile et muette devant Poyer, qui lui-même demeura un moment sans pouvoir parler. Enfin un cri s'échappa de sa poitrine haletante.

— La vérité, la vérité ! dit-il en prenant la mère Leleu par le bras.

Celle-ci devina bien de quoi il s'agissait, mais elle ne l'osa pas montrer sur-le-champ.

— La vérité sur quoi ? dit-elle en tremblant.

— Sur elle, sur lui, reprit Poyer.

— Elle, lui? fit la mère Leleu, qui faisait tous ses efforts pour avoir l'air de ne pas comprendre.

— Carmélite, Fabien, le marquis de Lesly, reprit Poyer.

— Et que voulez-vous que je vous dise, moi? reprit la vieille, reculant devant l'effrayante expression qu'avait prise la figure de Poyer en prononçant ces noms maudits.

— Carmélite connaissait Fabien?

— Oui.

— Et tu ne me l'as pas dit, malheureuse ?

— Mais qu'est-il donc arrivé? dit la mère Leleu.

Poyer ne répondit pas : d'autres pensées le détournaient de l'interrogatoire qu'il venait faire subir à la vieille femme.

— Carmélite va-t-elle venir ? reprit l'étudiant après ce silence.

— Je ne le crois pas, répondit la mère Leleu.

— Où est-elle ?

— Je ne le sais pas.

— Comment ! tu ne sais pas où va travailler ta meilleure ouvrière ?

— Voilà huit jours qu'elle demeure chez son père, et je ne sais ce qui lui est arrivé, à elle aussi ; car, lorsqu'elle me quitta la semaine dernière, elle avait terriblement pleuré.

— Quel jour?

— Lundi.

— Ah ! fit Poyer en baissant la tête... Et qu'a-t-elle dit ?...

— Qu'elle avait été trompée.

Poyer se tut.

— Qu'est-ce qui l'a trompée? fit la mère Leleu en reprenant courage. Je ne le sais pas. Mais probablement elle avait raison de dire : « Malheur aux pauvres filles qui croient aux serments des hommes ! »

La date de cette scène se rapportait exactement au jour où Poyer avait fait entendre clairement à Carmélite qu'il ne consentirait point à l'épouser. Un remords se glissa dans sa colère ; n'était-ce pas sa trahison, à lui, qui avait amené la trahison de Carmélite? Il avait raison en ce point que c'était le même jour, comme nous l'avons dit, qu'elle s'était laissée emporter à un sentiment de vengeance et avait cédé aux sollicitations de Melchior de Lesly. Mais il y avait aussi le mystère de sa liaison avec Fabien, et à cette pensée la fureur de Poyer le reprit, il s'écria :

— Tu dis qu'elle est chez son père? Eh bien ! j'y vais.

Quelques minutes après, Poyer était chez le vieux Leroëx. S'il eût rencontré le père ou l'un des frères de Carmélite, il est probable qu'il aurait perdu beaucoup de temps avant d'oser les interroger sur la jeune fille et qu'il n'eût point obtenu de renseignements. Mais les fermiers se trouvaient dans les champs, et Poyer ne rencontra qu'une petite servante de ferme à laquelle il dit en lui glissant quelque monnaie dans la main :

— Eh! Minette, la mère Leleu a besoin de Carmélite. Comme-

je vais repasser chez la vieille, elle m'a prié de lui apporter la réponse pour qu'elle aille trouver Carmélite où elle est.

— Eh bien! reprit la petite fille, elle doit bien le savoir; elle est chez la nouvelle pratique qui a acheté une petite maison, là-bas, à droite, sur la route.

— Très-bien, très-bien! dit Poyer, et comment s'appelle cette pratique?

— Ah! dam, dit la petite fille, ce n'est pas un nom du pays, c'est un drôle de nom... c'est une madame Maco, Marco..... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a une dame du pays qui prétend que c'est une femme qu'on ne mettrait pas en terre chrétienne si elle mourait. Mademoiselle Carmélite m'a défendu de le dire à maître Leroëx, mais je crois que c'est une vieille dame de la comédie de Rennes.

Cette désignation, jointe au nom estropié qu'avait prononcé la jeune fille, éclaira Poyer, et il ne douta point qu'il ne s'agît de madame Maricot. S'il ne se trompait pas, si c'était bien chez la vieille comédienne que se trouvait la jeune fille, Poyer ne douta pas qu'elle ne fût plus perdue qu'il ne le croyait encore. Par une assez rare exception, Poyer dédaignait profondément les femmes de théâtre. Quoique par vanité il eût essayé, comme la plupart des jeunes étudiants, de compter une maîtresse parmi les actrices de la troupe, il avait été bientôt dégoûté de ce monde où il avait à peine mis le pied. La nature de Poyer était trop haute, trop large, trop sauvage, trop ardente, trop passionnée et trop positive à la fois pour se laisser séduire, de l'autre côté du rideau, par ces poupées dont il voyait le fard et les oripeaux. Indépendamment du peu de sympathie que lui avait inspirée celle qui avait obtenu son attention, il avait jugé l'étrange moralité de ce monde dont la vanité est la première passion, dont la vénalité est le premier moyen de la satisfaire. Il appréciait à son exacte turpitude le métier qu'une femme comme madame Maricot pouvait faire en appelant dans sa maison une fille comme Carmélite, et il appelait ce métier du nom qui lui était propre. Poyer ne doutait plus de son malheur, et cependant il voulait en avoir, à ce qu'il semble, des preuves irrécusables pour pouvoir sans doute justifier la résolution qu'il avait prise. Il ne marchait plus avec la violence des premiers moments, mais son attitude dénotait cependant la volonté irrévocable d'un homme qu'aucun obstacle ne devait arrêter. Il arriva ainsi devant la petite maison de madame Maricot.

Il frappa avec force, et un nègre vint lui ouvrir. On se rappelle ce Philopœmen, valet de chambre de M. de Lesly, dont les mains avaient déteint dans le savonnage qu'il avait fait du linge de son maître. C'était, sous une couche de noir, le laquais de grand seigneur le mieux conditionné : le nez en l'air, l'œil railleur, les dents blanches, la taille bien prise, l'air impertinent, la voix haute et accentuée, parlant vite et sec, et n'attendant pas une seconde question lorsqu'il avait répondu à la première.

— Madame Maricot? dit Poyer en voyant le nègre.

— Elle n'y est pas.

Et Philopœmen poussa la porte pour la fermer. Poyer plaça son pied devant la porte et repartit :

— Si elle n'y est pas, je l'attendrai.

— Attendez-la sur la route, dit Philopœmen en essayant de pousser la porte.

— Un moment ! reprit Poyer, comme s'il eût voulu prévenir une querelle. Ce n'est pas précisément à madame Maricot que j'ai affaire, mais à une repasseuse qui s'appelle Carmélite. N'est-elle pas ici ?

Au nom de Carmélite, Philopœmen avait dressé l'oreille, et, malgré l'impertinente indifférence avec laquelle il répondit : « Je ne connais pas ça, » Poyer comprit, sinon qu'elle était dans la maison, du moins qu'elle y était très-connue. Il garda un moment le silence. Philopœmen voulut essayer de fermer la porte et se mit à dire brutalement :

— Allons donc ! ôtez votre pied de là, animal, et laissez-moi fermer la porte.

— Je la fermerai bien moi-même, dit Poyer, et, avant que Philopœmen eût eu le temps de faire la moindre résistance, Poyer était dans la maison et avait refermé la porte derrière lui.

Le laquais, furieux d'avoir été si lestement repoussé, se mit à jurer sur tous les tons, et, s'emparant enfin d'un énorme gourdin, il se mit à dire, en le brandissant au-dessus de la tête de Poyer :

— Savez-vous bien, mauvaise canaille, que, si vous ne vous en allez pas tout de suite, je vais vous casser les reins?

— Si la Maricot ou Carmélite est ici, dit l'étudiant, va lui dire que c'est Poyer qui demande à lui parler. Ni l'une ni l'autre ne te conseilleront de résister.

— Ah ça ! est-ce que tu crois me faire peur ? dit Philopœmen ; va-t'en, ou je tape.

— Eh bien, ose donc! répondit Poyer d'un air indifférent.

Le laquais, emporté par la colère et aussi sans doute par son bon droit, leva le bâton et en adressa un coup terrible à Poyer; mais celui-ci leva légèrement le bras au-dessus de sa tête, reçut le bâton dans sa main ouverte, l'arracha à Philopœmen, et, le jetant dédaigneusement à l'autre bout du vestibule où il se trouvait, il reprit, avec une certaine impatience et avec la hauteur d'un homme qui, ayant déclaré ses qualités, s'irrite de les voir méconnues:

— Je t'ai dit que j'étais Poyer et que j'en tuerais dix comme toi. Va dire à madame Maricot et à Carmélite qu'il faut que je leur parle absolument.

Philopœmen ne se tint pas pour battu et crut trouver un obstacle triomphant à la persistance de Poyer en lui disant:

— Mais vous ne savez donc pas que vous n'êtes pas ici chez madame Maricot? Vous êtes ici chez le marquis de Lesly.

— Oh! s'écria Poyer à ce nom, si le marquis de Lesly est ici, va lui dire que c'est le vicomte Berbins de Karadec qui le demande; il viendra, lui, j'en suis sûr.

Ce que n'avait pas pu la certitude que Poyer avait donnée à Philopœmen de la supériorité de sa force, le titre de vicomte le fit à l'instant même.

— Pardon, monsieur! dit-il plus poliment; mais M. le marquis n'est point ici, et je dois avertir monsieur que mon maître m'a défendu de laisser entrer qui que ce soit en son absence.

Poyer n'avait rien à dire à la raison du domestique. Alors, se jetant dans une de ces résolutions soudaines et violentes par lesquelles il sortait d'ordinaire des cas embarrassants où il se trouvait, il écarta vivement Philopœmen en lui disant:

— Eh bien! tu lui diras que je suis entré par force, et, s'il te chasse, je te prendrai à mon service.

Aussitôt, et sans attendre la réponse du nègre, Poyer traversa le vestibule du rez-de-chaussée et gagna l'escalier. L'altercation que l'étudiant venait d'avoir avec le faux nègre avait été entendue dans la maison, et Poyer fut cruellement désappointé en trouvant fermées les portes qui donnaient sur les paliers du premier et du second. A ce moment, il était le maître de la maison et il pouvait briser ces portes sans que personne lui fît obstacle. Cependant il s'arrêta. Un léger bruit lui apprit que quelqu'un était dans une des chambres du premier. Il s'approcha de la porte et prêta l'o-

reille. Tout était muet. Alors il usa de ruse et fit semblant de descendre, ouvrit la porte de la rue, la referma avec violence, et remonta avec la légèreté et la rapidité d'un chat. Il arriva juste au moment où madame Maricot entr'ouvrait la porte, tandis que Carmélite regardait sur la route à travers le rideau de mousseline de la fenêtre et s'écriait :

— Prenez garde! il n'est pas sorti.

Mais la Maricot avait été repoussée par Poyer au milieu de la chambre, à l'instant même où elle recevait cet avis de Carmélite. La jeune fille se retourna au cri que poussa la vieille Dugazon et resta anéantie en se trouvant en présence de son premier amant.

— Prends ton châle et ton bonnet, et suis-moi, lui dit Poyer.

— Moi? fit Carmélite...

Madame Maricot, revenue de sa surprise, pensa à une scène d'opéra comique, et, se posant en *Tante Aurore*, elle s'écria :

— Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur? D'où vous vient cette impertinence?

Poyer se retourna de son côté, et, au lieu de menaces et de paroles, il laissa échapper un sifflet aigu. La Maricot resta abasourdie. Elle connaissait ce bruit, il lui avait bien souvent écorché les oreilles, mais jamais il ne lui avait dit si directement et avec tant de force : Tu es mauvaise. Carmélite, qui n'était pas très-savante dans les choses de théâtre, resta à son tour stupéfaite de l'abasourdissement de madame Maricot pour un méchant sifflet qui ne signifiait rien.

— Prends ton bonnet, et suis-moi, répéta Poyer.

Carmélite ne pouvait supposer dans Poyer d'autre projet que celui d'une vengeance brutale matérielle. Aussi se prit-elle à crier de toutes ses forces:

— Au secours!... au secours!...

— On ne tue pas des filles de ton espèce, lui dit Poyer; prends ton bonnet, et suis-moi. N'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal. Il faut que nous ayons ensemble une explication.

Carmélite jeta autour d'elle un regard éperdu, et, voyant au silence qui régnait dans la maison que personne ne viendrait à son aide, elle préféra sortir avec Poyer. En effet, la présence des passants devait prévenir tout acte de violence. D'un autre côté, une idée, que son danger lui inspira sans doute, lui fit prendre cette résolution. Elle avait trouvé, à ce qu'il semble, un moyen d'arrêter

ou de désarmer la vengeance de Poyer. En un instant Carmélite fut prête et dit à Poyer :

— Je suis prête à vous suivre : où allons-nous?

— A Rennes.

— Chez qui?

— Vous le verrez.

Carmélite ne douta point que ce ne fût chez le marquis de Lesly. En sortant, et tandis que Poyer, préoccupé du projet qu'il méditait depuis le matin, prenait la route de Rennes, Carmélite aperçut à l'angle d'un bouquet d'arbres la mère Leleu qui semblait guetter les événements.

— Va chercher mon père et mes frères ! lui cria-t-elle.

Poyer la saisit brusquement par le bras, et regarda autour de lui. La mère Leleu s'était blottie derrière un buisson. Après ce premier mouvement de violence, Poyer retomba dans la sombre résolution qu'il avait prise et entraîna Carmélite en lui disant :

— Ni ton père ni tes frères n'y feront rien. Qu'ils viennent, s'ils veulent... ils sauront ce que tu es, il n'y a pas de mal à cela.

Carmélite, très-décidée en apparence, sentit cependant son courage faiblir à mesure qu'elle approchait de Rennes. S'il n'y avait pas de pudeur dans son âme, il y avait un orgueil extrême qui arriva au même résultat. Elle n'avait pas cette terreur tremblante d'une pauvre fille qui sait qu'on va proclamer sa honte, mais elle éprouvait la colère d'une femme qui ne reconnaît à personne le droit de l'insulter. Aussi s'arrêta-t-elle tout à coup, et dit-elle à Poyer :

— Je n'entrerai pas à Rennes avec vous.

Poyer se mit à rire.

— Vous êtes assez fort pour m'y porter, lui dit Carmélite, vous êtes assez brutal pour me battre, mais je ne marcherai pas.

Et elle s'assit au bord d'un fossé.

— Il faut pourtant que tu viennes, dit Poyer, que cette résistance surprit.

— J'irai où vous voudrez... je ne vous crains pas... Mais j'irai seule... vous d'un côté, moi de l'autre... comme si nous ne nous connaissions pas.

— Tu veux m'échapper... n'y compte pas... je suis résolu à tout. Allons, prends mon bras et suis-moi.

— Je ne veux pas... je ne veux pas passer dans les rues de Rennes comme une fille perdue.

Poyer la regarda avec stupéfaction.

— Non, reprit Carmélite, je ne veux pas être perdue de réputation.

— Toi ? lui dit Poyer en ricanant, c'est par trop plaisant !

— Écoute, Poyer, lui dit Carmélite, tu es fou... tu ne sais pas ce que tu vas faire ; mais tu vas jouer un jeu où tu perdras plus que moi. Prends garde !

— Oh ! dit Poyer avec une sombre amertume... ce que j'ai à perdre est perdu. Que puis-je risquer encore ? d'être tué ?... Eh ! mon Dieu, je ne demande pas mieux.

En prononçant cette dernière parole, une larme s'échappa de l'œil de Poyer : Carmélite la vit.

— Où veux-tu que j'aille ? lui dit-elle ; j'irai...

La faiblesse qui s'était emparée du cœur de Poyer fit place à un mouvement de rage extravagante.

— Viens... viens, lui dit-il, il faut que ce soit comme ça... Je le veux... je le veux !

Carmélite savait que la volonté de Poyer deviendrait d'autant plus implacable qu'elle y opposerait plus de résistance. La force de Poyer, comme toutes les forces excessives, était de celles qu'on fatigue en leur cédant. Carmélite se leva d'un air tremblant et soumis, et se reprit à marcher à côté de Poyer, mais sans prendre son bras cette fois. Elle-même accéléra la marche, si bien qu'au bout de quelques instants ce fut elle qui devança Poyer. L'étudiant la considéra marchant ainsi devant lui, le visage au ciel, essuyant avec colère les larmes qui l'inondaient, belle de toute la splendide beauté de la jeunesse, avec sa taille flexible, déliée, son allure assurée, ses membres fluides et délicats, sa haute stature, et mille pensées venaient à l'esprit du terrible jeune homme. Oh ! se disait-il, c'est moi qui ai pris cette jolie fille dans son innocence ! c'est à moi qu'a appartenu cette beauté accomplie dans sa virginité ! J'ai senti frémir dans mes bras, bondir sous mes baisers cette enfant s'enivrant de mon amour ! et c'est maintenant à un autre qu'appartiennent ces transports, ces caresses, ces enivrements ! Et alors il prenait à Poyer de ces mouvements de rage qui font qu'on tue sur place la femme qu'on aime et qui vous trompe. Puis, un moment après, lorsqu'il songeait au malheur qu'il allait jeter sur cette jeune fille sans défense et dont le premier tort était de l'avoir aimé et d'avoir cru à ses serments, il se sentait arrêté par un remords qui l'irritait contre lui-même. Mais

Poyer souffrait trop pour que ce retour sur lui-même fût de longue durée.

XXI

A LA BARAQUE.

Cependant ils approchaient déjà des portes de la ville, et Carmélite continuait à marcher seule en avant. Poyer, malgré toute sa colère, ne se sentit pas le courage de la traîner devant tous les passants comme une fille perdue ; car une ouvrière au bras d'un étudiant, c'était tout dire.

— Nous allons à la Baraque, lui dit-il d'une voix brève... Songe que je ne te perds pas de vue.

— C'est bien, répondit Carmélite.

Elle prit résolûment le chemin de la Baraque. Était-ce son projet d'y entrer et d'obéir à Poyer? c'est ce qui est fort douteux. Peut-être, arrivée aux environs du célèbre restaurant de Rennes, se fût-elle prise à fuir, et, certes, si elle avait agi ainsi, elle aurait amené une esclandre qui n'eût probablement pas tourné à l'honneur de Poyer. Mais si d'un côté Carmélite avait toute la résolution d'une femme qui veut se défendre par tous les moyens, d'un autre elle avait la crainte que, dans un premier accès de fureur, Poyer ne se laissât aller aux dernières violences pour la faire obéir. Quoi qu'il en fût du parti qu'allait prendre Carmélite, et lorsqu'un regard rapide jeté autour d'elle semblait montrer qu'elle hésitait sur ce qu'elle allait faire, un homme parut à la porte de la Baraque. Cet homme, c'était Valvins, et à côté de lui un autre jeune homme qu'au désordre de sa toilette on reconnaissait pour un voyageur arrivé à peine depuis quelques instants : celui-ci était Lucien Deville. A peine Carmélite les eut-elle aperçus, qu'elle marcha rapidement à leur rencontre. Poyer les rejoignit presque aussitôt. Avant que les uns et les autres eussent pu prononcer une parole, Carmélite dit à Lucien et à Valvins :

— M. Poyer m'a forcée à venir ici, empêchez-le de m'assas-

siner, c'est tout ce que je demande, je saurai me défendre du reste.

— Je te remercie d'être venu, dit Poyer à Valvins, et toi, Deville, je te remercie d'être arrivé. Nos camarades sont-ils nombreux ?

— Joulu en a amené une vingtaine... Mais que veux-tu faire ?...

— Allons, c'est bien, vous le verrez, suivez-moi.

— Tu n'es pas assez calme, dit Deville, pour que nous te suivions sans savoir quels sont tes projets.

— Il a raison, reprit Valvins.

Poyer les considéra l'un après l'autre d'un air triste et abattu, mais cette faiblesse fit encore place à un nouveau mouvement de colère et il leur dit avec une extrême amertume :

— Oh ! vous aussi ! Trahi par tout le monde, abandonné par tous... c'est juste... je devais m'y attendre...

— Que dis-tu ? s'écria vivement Valvins.

— Oh ! ne vous dérangez pas, messieurs, reprit Poyer avec hauteur... nous n'avons rien à nous dire.

— Doutes-tu de notre amitié ? fit Deville.

— Je ne doute plus de rien, fit Poyer avec un accent déchirant. Je suis sûr qu'il n'y a ici-bas ni amour, ni amitié, ni famille... Non, non, je ne doute pas... Viens... viens, Carmélite ; toi, au moins, tu as le courage du mal que tu fais.

— Écoute, Poyer ! reprit Valvins avec cette autorité à laquelle il avait vu souvent céder le terrible étudiant. Nous ne souffrirons pas que tu fasses une action dont plus tard tu pourrais te repentir.

— Et comment m'empêcherez-vous de la faire ? dit Poyer en se croisant les bras.

— En te priant de nous écouter, lui dit doucement Deville.

Poyer hésita ; mais la vengeance qu'il méditait allait l'emporter encore, lorsque Carmélite, qui avait trouvé dans les amis de son amant un secours inattendu, prit la parole :

— Je vous suivrai partout où vous voudrez ; mais, avant cela, voulez-vous que nous nous expliquions devant vos amis ?

Poyer hésita encore ; mais, comme s'il avait paru craindre que cette explication ne le détournât du projet qu'il avait conçu, il répondit brusquement :

— Non... non... qu'ils viennent ou qu'ils ne viennent pas... il faut que justice se fasse.

C'en était fait, et la terrible résolution de Poyer allait s'accom-

plir. Valvins et Deville se regardèrent d'un air fort embarrassé. Tout à coup un tumulte assez violent se fit entendre, et une voix de jeune homme cria à Valvins et à Deville :

— Ah çà ! vous autres, vient-il ou ne vient-il pas, ce grand Poyer ? Nous allons nous mettre à table sans lui.

Celui qui parlait ainsi aperçut Poyer à l'instant même et se mit à crier :

— Le voilà... le voilà... à table ! et qu'on serve chaud !... et du vin... du vin !...

— Suis-moi, Carmélite, lui dit Poyer.

Carmélite recula, et, après un moment de silence, elle dit avec émotion :

— Oh ! ne fais pas cela, Poyer... ne le fais pas...

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! reprit-elle d'une voix brève et basse... je vois où tu veux en venir... On ne tue pas des filles comme moi, as-tu dit... C'est donc que tu veux me déshonorer ?... N'est-ce pas, c'est vrai, que tu vas dire à tous tes camarades : Voilà ma maîtresse et celle de Fabien, et celle du marquis de Lesly ? Qu'est-ce qui en veut ?... Je la lui donne... Ne fais pas cela, vois-tu... tue-moi ici... mais prends garde... si tu le fais, tu ne seras pas à moitié de ce repas infâme que tu voudrais pouvoir te mettre à genoux devant moi pour ne pas avoir parlé...

— Tu me menaces, toi !... s'écria Poyer... pauvre fille, et que peux-tu faire ?... viens...

— Eh bien, soit ! fit Carmélite avec une résolution terrible... Vous l'entendez, messieurs, je l'ai bien averti, je me défendrai comme je pourrai... et, si je ne peux pas me défendre... je me vengerai... Viens donc Poyer... viens ! reprit Carmélite exaspérée... viens, et prends garde à ta mère !

Un cri sourd, terrible, épouvanté, sortit de la poitrine de Poyer... Il arrêta Carmélite, qui avait déjà gravi quelques marches de l'escalier.

— Que veux-tu dire ?

— Que si tu me reproches d'avoir été la maîtresse de Fabien, eh bien ! je dirai que j'ai pu être la maîtresse du bâtard, après avoir été celle du fils légitime... Si tu dis que je suis la maîtresse du marquis de Lesly, je dirai que je puis bien appartenir au fils de celui qui a eu ta mère.

Ce fut un nouveau cri terrible, insensé, furieux, qui ébranla la

maison et appela tous les étudiants au sommet de l'escalier. Poyer tourna sur lui-même comme un homme frappé au cœur d'un coup mortel... il fit un pas vers Carmélite, et s'il eût pu l'atteindre, certes, à ce moment, il l'eût brisée et tordue dans ses mains... mais il chancela, et, pour ne pas tomber, il fut forcé de s'appuyer à la rampe de l'escalier. Comme si le contact d'un objet étranger eût donné une issue au délire furieux qui l'enivrait, ainsi qu'une machine électrique chargée outre mesure et qui se décharge sur le premier corps mis en communication avec elle, Poyer s'attacha de ses mains de fer à cette forte rampe, et, la secouant avec de sourds rugissements, il l'arracha, la brisa et en fit voler les éclats autour de lui. Pendant ce temps, Carmélite s'était échappée sur un signe de Valvins, et Deville laissait la fureur de Poyer s'user en transports insensés, en cris désordonnés. Pendant ce temps, les étudiants, fort alarmés de cet accès de rage forcenée, s'écrièrent :

— Hé ! dis donc ? Ah çà ? est-ce que tu vas démolir la maison ?

Heureusement que Poyer ne les entendit pas, car sans cela il eût tourné contre eux la rage qui le dominait. Cependant, toute colère a un terme, surtout lorsqu'elle est excessive. Poyer se fatigua de briser sans raison des morceaux de bois qui n'en pouvaient mais, et il finit par regarder autour de lui comme un homme effaré qui s'éveille d'un rêve affreux, et il dit d'une voix brisée :

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ? pourquoi me regarder ainsi ?

Charles Joulu eut le premier une inspiration heureuse. Il soupçonnait trop bien d'où venait la douleur de Poyer pour ne pas vouloir l'en détourner; il lui dit :

— Comment, ce qui se passe !... Tu ne sais donc pas que le régiment de cavalerie a voulu sabrer les étudiants, qu'il y a un officier à qui on a arraché les épaulettes, et que ce soir... on se battra partout ?...

— Ah ! fit Poyer d'un ton indifférent.

— Certainement, reprit un autre étudiant, et toi, qui étais venu ce matin au Champ de Mars pour être des premiers dans l'affaire, on ne t'a pas vu !

— Et vous vous passerez de moi, dit Poyer. Que les officiers de cavalerie vous sabrent et vous tuent, ça m'est égal...

Valvins, qui avait compté sur la diversion que le récit de cet événement devait produire sur Poyer, reprit assez vivement :

— C'est notre cause à tous, et tu ne peux pas l'abandonner.

Poyer secoua lentement la tête et repartit :

— Je ne suis plus des vôtres, je suis seul maintenant... J'ai mon affaire... Seulement, ajouta-t-il en se tournant vers les étudiants, si quelqu'un de vous m'a aimé... vous viendrez à mon enterrement, n'est-ce pas?... Ce n'est pas pour un jour où je vous aurai manqué que vous m'abandonnerez !

On descendit en tumulte, chacun prenant les mains de Poyer et protestant de son attachement, de son amitié. Quelques larmes vinrent aux yeux de Poyer, et Deville s'écria :

— Tu vois que tu as ici des amis... tu vois qu'il y a des cœurs qui t'aiment.

Poyer serra la main à quelques-uns d'entre eux.

— Oui... oui, leur dit-il, vous autres qui ne m'êtes de rien... vous m'aimez... mais lui... lui...

A ces mots, il s'arracha à tous ceux qui l'entouraient; Valvins et Deville le suivirent, pendant que Charles Joulu retenait les autres en leur disant :

— Laissez-le, laissez-le, c'est ce misérable Fabien qui lui aura fait quelque tour infâme.

XXII

NOUVELLE SCÈNE.

Nous ne suivrons pas Poyer et ses amis dans la longue marche qu'ils firent ensemble aux environs de la ville. Il est inutile de raconter toute cette journée de tristesse où ce cœur désolé jeta toutes ses larmes, tous ses cris de désespoir aux amis patients qui l'escortaient et qui le plaignaient. Arrivons au soir de ce jour. Valvins, Deville et Poyer étaient entrés dans un petit cabaret des environs de la ville et y avaient pris un frugal repas. La nuit était venue sans qu'ils eussent pu savoir ce qui s'était passé dans la ville. En rentrant le soir, ils trouvèrent quelques étudiants. L'un d'eux, à qui le vin avait donné assez d'audace ou de folie pour qu'il osât montrer à Poyer un doute sur son courage, lui dit :

— Oh! tu n'avais pas besoin d'aller te promener toute la

journée hors de la ville, on n'a pas vu un traîneur de sabre dans les rues, le général les a prudemment consignés dans le quartier. Mais demain il fera jour, et probablement on en rencontrera quelques-uns... ce sera le cas d'aller siffler des romances dans le bois.

Poyer regarda l'étudiant avec un triste dédain et lui dit d'une voix douce :

— Pourquoi, puisque tu es brave, te fais-tu fanfaron?... Tu vois bien que je ne veux pas me battre avec les officiers. J'ai tort; mais il y en a un avec qui je me battrai, et ce n'est pas parce qu'ils nous ont insulté... c'est pour autre chose, entends-tu?...

L'étudiant voulut répliquer, mais Charles, qui se trouvait là, s'écria :

— Si tu ajoutes une parole, c'est à moi que tu auras à faire!

C'était une chose bizarre que de voir la retraite de Poyer, le terrible étudiant, protégée, pour ainsi dire, par ce petit bout d'homme qu'il eût brisé entre deux doigts de sa main. On prévint aisément la querelle qui aurait pu s'élever entre Charles Joulu et son camarade. Les étudiants sentaient trop le besoin qu'ils avaient d'être unis contre l'ennemi commun pour ne pas se pardonner à ce moment des paroles et des menaces qui en toute autre circonstance leur eussent certainement mis l'épée à la main. Aussitôt après cette rencontre, Poyer, Valvins et Deville gagnèrent leur logement. Soit qu'il fût odieux à Poyer de rentrer chez lui près de la chambre vide de Fabien, soit triste pressentiment de ce qui pouvait l'attendre chez lui, Poyer s'arrêta et dit à ses amis :

— Tenez, rentrez, vous autres; laissez-moi... je passerai la nuit à me promener, et demain au matin, à l'heure convenue, j'irai vous prendre.

Valvins insista pour que Poyer rentrât chez lui.

— Tu le veux? lui dit le malheureux; allons! il est dit que je n'éviterai pas une des douleurs de mon agonie.

— Et que veux-tu donc qui t'arrive chez toi?

— Je ne le sais pas, dit Poyer, mais je le sens. Tiens, c'est comme lorsque j'ai vu entrer ce jeune homme le jour de l'arrivée du régiment... Je t'ai dit que j'avais vu reluire sur son sabre l'éclair de ma mort.

— Comment un homme comme toi peut-il se laisser aller à de pareilles superstitions?

— Ça sera comme je te le dis.

— C'est que tu le voudras, reprit Deville.

— Non... non, fit Poyer, et jamais je ne me serai si bien battu que je me battrai demain... Mais ce garçon me tuera... Comment?... je n'en sais rien... le hasard, le bon Dieu, enfin, c'est sûr... et la meilleure preuve que je ne me trompe pas, dit-il en ouvrant la porte de la maison où il demeurait, c'est que nous allons trouver ici quelque chose de triste et qui me rendra la mort plus douloureuse que je ne l'aurais voulu.

Cependant, les trois amis entrèrent dans la maison et montèrent jusque dans leur chambre sans que rien d'extraordinaire parût justifier les tristes pressentiments de Poyer. Lorsqu'il arrivait une lettre à l'adresse d'un des étudiants qui habitaient la maison, on avait l'habitude de la déposer, soit sur sa commode, soit sur la cheminée de sa chambre. Poyer regarda aux deux endroits et dit d'une voix sombre :

— Rien... pas de lettre... Et cependant, reprit-il en levant les yeux au ciel et en appuyant ses deux mains sur son cœur, je le sens, il y a un malheur qui m'attend ici.

A ces mots, un léger bruit se fit entendre dans le cabinet qui attenait à la chambre de Poyer, et une voix éperdue lui cria :

— Il y a ta mère.

Poyer se retourna avec épouvante; mais, à l'aspect de cette noble tête souffrante qu'il aimait et qu'il vénérait, il ouvrit ses bras et serra sa mère sur son cœur en s'écriant à son tour :

— Oh ! venez, venez, j'aurai besoin de votre bénédiction !

Après les premiers embrassements, madame Poyer s'assit près de son fils, qui ne s'était pas aperçu que Valvins avait pénétré dans le petit cabinet et en avait soigneusement fermé la porte.

— Écoute-moi, mon enfant, lui dit-elle, tu as du chagrin, je le sais, je venais à Rennes parce que...

La pauvre femme hésita et reprit aussitôt :

— J'avais peur, ce nouveau régiment qui vient d'arriver... Vous êtes si terribles, vous autres étudiants, ça va être encore des querelles, et tu es toujours le premier dans ces horribles affaires...

Elle s'arrêta et reprit avec embarras :

— Quoi qu'il en soit, je venais, lorsqu'à deux ou trois lieues d'ici j'ai rencontré Fabien...

A ce nom, Poyer tressaillit et devint pâle.

— Oh ! il ne s'est pas bien conduit avec toi, reprit sa mère, il

t'a fait du chagrin, c'est ce que je ne veux pas, c'est ce que je ne souffrirai pas... mais il est si jeune, si étourdi, que tu lui pardonneras, n'est-ce pas?

Poyer se détourna, de grosses larmes coulaient sur son visage, il prit les mains de sa mère et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Oui, oui, ma mère, je lui pardonnerai si vous le voulez.

— Oh! reprit la mère avec vivacité, et comme heureuse du triomphe qu'elle venait de remporter, oh! je veux qu'il te demande pardon à genoux, entends-tu? car lui, un enfant, te faire du mal à ce point-là, à toi, à mon fils, à mon Poyer!

Rien ne peut rendre l'expression de tendresse et d'orgueil maternel qu'il y avait dans le nom si noble et si noblement porté qu'elle donnait à son fils.

— Assez, assez, ma mère, dit Poyer tout ému; vous avez raison, c'est un enfant qui ne sait ce qu'il fait : n'en parlons plus, je lui pardonne.

— Écoute, Poyer, reprit sa mère, je peux parler devant tes amis, ils savent mon secret : eh bien! il ne faut pas que la colère dorme dans le cœur d'un frère contre son frère, il faut que tu pardonnes tout de suite à Fabien.

— Tout de suite? dit Poyer reculant avec effroi; non, demain, plus tard...

Madame Poyer, emportée par le désir qu'elle avait de voir se faire la réconciliation de ses deux enfants adorés, ne voulut pas s'apercevoir ou ne s'aperçut pas du mouvement de répulsion de Poyer. Elle se leva soudainement, courut vers le petit cabinet où elle s'était cachée un moment et appela Fabien. Le malheureux parut, sa mère l'entraîna vivement vers Poyer et le poussa dans ses bras. Mais Poyer baissa les yeux, resta immobile, et Fabien recula, de son côté, avec un mouvement de rage. A cet aspect, madame Poyer resta anéantie, regardant tour à tour ses deux enfants, n'osant parler ni à l'un ni à l'autre. Enfin un éclair de justice instinctive pénétra dans le cœur de cette mère désolée; elle comprit que la raison, le droit étaient du côté de ce noble et bon Poyer; elle s'élança vers Fabien et lui dit avec une tendresse emportée :

— Mais demande-lui donc pardon, malheureux, demande-lui donc pardon!

Soit que la voix de celle qu'il savait être sa mère fut toute-puissante sur Fabien, soit qu'il sentît réellement toute l'étendue

de ses torts envers Poyer, Fabien tomba à genoux devant lui, en criant :

— Pardonne-moi, frère, pardonne-moi !

A ce moment, Poyer s'avança vivement vers Fabien, et, le relevant brusquement, il lui dit :

— Je vous ai pardonné, monsieur, j'ai dit à ma mère que je vous avais pardonné, et je le lui jure encore, dussé-je vivre cent ans. Jamais il ne sera question entre nous de ce qui s'est passé, jamais cela n'apportera le moindre changement à notre position respective... jamais cela n'altérera l'amour et le respect que je vous dois, ma mère... ma sainte et bonne mère.

En achevant sa phrase, le jeune homme s'était tourné vers sa mère et lui avait tendu les bras ; elle s'y était précipitée, et son fils, pleurant et sanglotant, la tenait embrassée avec force. A ce moment, madame Poyer dégagea une de ses mains et la tendit à son autre enfant, en lui disant :

— Mais viens donc, Fabien... viens donc !

Si à cet instant Fabien eût cédé à cet appel de sa mère, s'il était venu se mêler à ses embrassements pleins de larmes et de faiblesse, il est probable que Poyer n'eût pas résisté à cet entraînement, il lui eût ouvert les bras, et, une fois que sa main aurait pressé celle de son frère, tout eût été oublié. Mais l'orgueil de Fabien, qui s'était mis à genoux devant Poyer et qui ne l'avait pas touché par cet acte de soumission, se refusa à une nouvelle tentative qui pouvait être également infructueuse.

— Non, ma mère, reprit-il, je ne veux pas lui arracher un pardon qu'il n'a pas dans le cœur.

Cette froide réponse glaça les transports de madame Poyer, qui se retira doucement des étreintes de son fils. Il y eut un moment de silence et de tristesse presque solennel. Enfin la pauvre mère, qui ne pouvait abandonner aisément la pensée de voir ses deux fils se réconcilier, reprit ainsi la parole en s'adressant à Fabien :

— Mais, mon Dieu, que lui as-tu donc fait, que lui, si bon, si généreux, ne puisse te pardonner ?

— J'ai eu tort, ma mère, je le sens ; j'ai eu tort, reprit Fabien de cette voix douce et mélodieuse qui flattait avec tant d'art les oreilles d'une femme et surtout celles d'une mère, et cependant, s'il savait comment tout cela s'est passé, il verrait peut-être que je ne suis pas si coupable et il ne se montrerait pas si rigoureux... et, s'il voulait m'écouter...

— Tais-toi! lui dit gravement Poyer, le mal est fait, et pour le peu de temps que j'ai à en souffrir, ce n'est pas la peine de s'irriter par des explications.

Valvins et Deville furent seuls à comprendre sans doute le sens de cette dernière phrase. Madame Poyer ne savait pas les tristes pressentiments dont était frappée l'imagination de son fils ; aussi, sans s'arrêter à l'expression de cette mélancolique espérance qui semblait prévoir la fin prochaine de ses douleurs, madame Poyer reprit avec une sorte d'autorité suppliante :

— Eh bien ! moi, je veux savoir ce qui s'est passé, je veux tout savoir, et je jugerai si les torts de Fabien sont impardonnables, et si toi, Poyer, tu dois te montrer si inflexible.

Poyer s'approcha de Valvins et de Deville, et, leur serrant douloureusement la main, il leur dit d'une voix lente et désespérée :

— Je vous disais bien qu'un affreux malheur m'attendait ici.

Madame Poyer, voyant que son fils s'éloignait d'elle, lui dit avec un tendre reproche :

— Ne me veux-tu pas pour juge entre vous deux ? te défies-tu de la tendresse de ta mère ?

— Non, non, s'écria vivement Poyer, tout ce que vous voudrez; quel que soit votre désir, je le respecterai ; quelle que soit votre volonté, je veux qu'elle s'accomplisse ; quel que soit votre jugement, je l'accepterai avec reconnaissance. Oh ! ma mère, ma mère! ajouta-t-il en essayant vainement de vaincre l'émotion qui le dominait, je suis arrivé à une heure de ma vie où j'ai besoin que vous compreniez à quel point je vous aime et je vous respecte.

Par une fatalité inouïe, il semblait que le cœur et les yeux de madame Poyer ne fussent tournés que du côté de Fabien; elle ne voyait que l'enfant chétif et suppliant que la sévérité de son frère repoussait, pour ainsi dire, du sein de la famille ; elle ne voyait pas la profonde douleur de l'homme fort, et dont les droits incontestables la laissaient sans alarmes sur l'avenir de sa destinée.

— Eh bien ! reprit-elle, parle, Fabien, parle.

Poyer s'assit froidement sur le bord de son lit, la tête basse, les bras croisés sur sa poitrine. Il avait toute la position d'un homme qui sent qu'il va être mis à une horrible torture et qui se jure à lui-même de ne montrer par aucun tressaillement les affreuses douleurs qu'il s'apprête à subir. Valvins le comprit ainsi, car il s'approcha de madame Poyer et lui dit doucement :

— Il vaudrait peut-être mieux remettre cette explication à un

moment plus éloigné; puis il ajouta tout bas : Il vaudrait peut-être mieux que Poyer n'en fût pas témoin...

Nous l'avons dit, une fatalité inexplicable poussait la malheureuse mère, elle ne laissa pas achever Valvins, elle l'interrompit vivement en disant :

— Non, non, je ne veux pas que, s'il ne me disait point la vérité, mon fils ne fût pas là pour le démentir.

Le parti de Poyer était pris, et il dit doucement à Valvins :

— Ma mère a raison, laisse-le parler.

XXIII

DÉSESPOIR.

Deville examinait Fabien, il semblait se demander comment ce jeune homme oserait aborder devant sa mère et devant son frère un sujet aussi étrange et aussi délicat que celui dont il avait à parler. Mais dans cette attention de Deville il n'y avait pas la crainte d'un homme qui prévoit un embarras dont le coupable ne saurait se tirer, il y avait la curiosité de l'observateur qui sent qu'il a affaire à une dextérité merveilleuse et qui s'apprête à la voir manœuvrer. Cependant Fabien, soit embarras réel, soit admirable artifice, hésita pendant quelques instants.

— Maintenant, dit-il, que vous m'avez ordonné de parler, ma mère, et que mon frère a bien voulu consentir à m'entendre, j'avoue que je ne sais comment vous dire ce qui a amené sa colère contre moi.

Il garda un moment le silence, et, se tournant vers Valvins comme pour implorer son assistance, il lui dit avec prière :

— Raconte ce qui s'est passé, toi, je n'en ai pas le courage, et en vérité je ne sais pas si un fils doit parler de pareilles choses devant sa mère.

— Puisque tu as eu le courage de faire le mal, dit Valvins, aie le courage de l'avouer; en tous cas, ta mère te pardonnera si tes expressions ne sont pas ce qu'elles devraient être.

Deville sourit dédaigneusement en regardant Fabien, il avait déjà deviné avec quelle adresse ce jeune serpent avait préparé son aveu : il avait déjà considéré sa faute et par conséquent le chagrin qu'en éprouvait Poyer, en disant qu'il s'agissait de choses dont un fils ne pouvait guère parler devant sa mère. Celle-ci lui dit à son tour :

— Parle, Fabien, une mère doit tout savoir, une mère peut tout entendre.

— Eh bien ! reprit Fabien d'une voix faible et en baissant les yeux, il y a à Rennes une jeune fille que Poyer aimait.

La mère jeta un regard rapide sur son fils aîné, mais le visage de Poyer était impassible.

— Eh bien, après ? dit madame Poyer d'une voix altérée.

— C'est une pauvre ouvrière, dit Fabien ; je ne savais pas que Poyer l'aimait au point de lui avoir promis de l'épouser.

Madame Poyer cette fois jeta encore sur son fils un regard triste et presque sévère. Le noble jeune homme resta encore impassible.

— Continue, Fabien, dit vivement la mère.

— Quand je la rencontrai, bien par hasard, dit Fabien toujours les yeux baissés, je ne savais pas même qu'elle connût Poyer.

Fabien s'arrêta encore ; il semblait qu'il voulût laisser à chacune de ses paroles le temps de faire l'effet qu'il en attendait.

— Achève donc ! dit madame Poyer avec impatience.

— Vous savez combien mon frère m'aimait, reprit Fabien d'une voix larmoyante ; vous m'aviez confié à lui, et je vous le jure, ma mère, jamais tendresse plus paternelle ne veilla sur un pauvre enfant.

— J'en étais sûre, reprit madame Poyer, heureuse de trouver une occasion d'envoyer un mot de tendresse à son fils qui semblait être de marbre devant la justification de son frère.

— Eh bien ? ajouta-t-elle en se tournant vers Fabien.

— Eh bien ! reprit celui-ci, vous comprenez qu'alors il ne voulait pas me laisser aller, avec les autres étudiants, au café, au billard, partout où ils allaient ensemble le soir.

Valvins écoutait sans comprendre autre chose que le sens pour ainsi dire extérieur de ces paroles, mais l'infâme insinuation qu'elles contenaient contre Poyer n'échappa pas à la froide obser-

vation de Deville; il tressaillit et fut sur le point d'interrompre Fabien. Mais madame Poyer reprit d'un ton douloureux, car elle aussi avait compris la portée des paroles de son second fils :

— Poyer avait raison de t'empêcher de le suivre dans des plaisirs qui peuvent convenir à son âge, mais qui seraient trop dangereux pour le tien.

La pauvre mère avait beau faire, le blâme était pour Poyer au fond de l'approbation qu'elle lui accordait, l'excuse était pour Fabien dans le blâme qu'elle paraissait vouloir lui jeter.

— Vous comprenez, ma mère, reprit Fabien, que je me trouvais bien souvent tout seul et très-ennuyé; c'est ce qui fit que, sans le vouloir et sans y penser, et bien malgré moi, je me laissai aller à l'entraînement de voir souvent cette jeune fille.

Malgré son audace, le coupable hésitait; il avait bien senti que le jugement de sa mère l'absoudrait aisément d'une faute pareille; il comprenait en même temps, au silence de Valvins et de Deville, qu'il avait devant lui des juges qui lui pardonnaient peut-être encore moins sa justification que son crime. Tout vient en aide aux mauvaises natures : l'aveu que Fabien n'eût peut-être pas osé prononcer, sa mère le fit pour lui, et, venant au secours de son embarras, elle lui dit vivement :

— Eh bien! cette jeune fille, tu l'as aimée?

— Oui, ma mère, répondit Fabien d'une voix sourde, je l'ai aimée, sachant que Poyer l'aimait; mais, ajouta-t-il en tombant à genoux devant sa mère, si l'un de nous deux l'a trahi, si quelqu'un a oublié le premier ce qu'il devait à Poyer, je vous le jure sur mon âme, ma mère, ce n'est pas moi, c'est cette malheureuse; car, après avoir trahi Poyer pour moi, elle m'a trompé pour un autre.

C'était là le comble de la duplicité. D'après ce récit, Poyer était ridicule d'avoir été trompé par un enfant, ridicule de montrer une si violente colère et une si vive douleur pour une pareille créature. Fabien était coupable, il est vrai, mais d'une de ces fautes légères que l'entraînement de son âge devait excuser, d'une de ces fautes enfin dont la source était peut-être dans l'ignorante innocence de son extrême jeunesse. Et cependant il n'y avait pas un mot qui ne fût vrai dans ce récit, si bien que, lorsque madame Poyer se tourna vers son fils en lui disant :

— Ne me cache-t-il rien?

Poyer lui répondit :

— Non, ma mère, tout est vrai, exactement vrai ; c'est moi qui ai tort, tort d'avoir aimé avec excès une indigne créature, tort d'en vouloir à Fabien d'avoir cédé à un amour qui a pu m'égarer moi-même. Ainsi, je vous en supplie, ma mère, n'en parlons plus.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, reprit madame Poyer d'une voix caressante, puisque tu comprends que c'est un malheur pour tous deux, oubliez l'un et l'autre cette misérable... et...

— Oui, oui, ma mère, reprit Poyer, dont la voix frémissait et dont le corps tremblait, tout sera bientôt fini et oublié ; mais, au nom du ciel, au nom de mon père, ajouta-t-il d'une voix sombre, ne m'en parlez plus ; je suis fou, j'ai tort, je le sens, mais je souffre, je souffre, je souffre horriblement.

Madame Poyer regardait son fils ; quelque chose l'avertissait qu'une si profonde douleur, si cruellement sentie, tenait à un ordre de sentiments étrangers à ce qui avait été dit par Fabien ; mais elle n'osait l'interroger, et, l'esprit tout préoccupé de la révélation qu'elle venait d'entendre, elle se disait à elle-même : « La colère de Poyer ressemble au désespoir ordinaire d'un premier amour trompé ; ce désespoir a chez lui toute la violence de son caractère, mais il s'effacera vite, comme font de pareilles douleurs dans le cœur de la plupart des hommes. »

— Eh bien, soit ! dit-elle doucement à son fils, n'en parlons plus... Personne ne peut être dans le cœur d'un homme pour savoir jusqu'à quel point il souffre d'un malheur que d'autres peuvent regarder comme bien futile. N'en parlons plus ; je ne veux pas irriter ta souffrance en la discutant... je ne veux pas calmer ton ressentiment en te disant que l'affection d'un frère vaut mieux que l'amour d'une femme qui a si peu compris ce que tu valais. Nous nous reverrons demain, nous causerons ensemble. Jusque-là, comme je comprends que la présence de ton frère doive renouveler ton chagrin, je vais l'emmener dans la maison où j'ai l'habitude de demeurer quand je viens à Rennes.

Toute la force de Poyer parut prête à succomber à cette proposition de sa mère, un sourd gémissement s'échappa de sa poitrine, madame Poyer en parut épouvantée.

— Oh ! mais, s'écria-t-elle vivement, pour quoi donc crois-tu que je l'emmène? c'est pour t'épargner sa présence, pour le gronder de ce qu'il a fait, c'est pour lui dire que jamais il ne trouvera dans ce monde un cœur plus noble, plus sensible, plus dévoué, plus sublime que le tien...

Madame Poyer, en parlant ainsi, pressait la tête de son fils sur sa poitrine. Poyer pleurait, mais il n'embrassait pas sa mère. Deville et Valvins assistaient avec désespoir et stupéfaction aux déchirements de ce noble cœur. Enfin Poyer trouva assez de force pour articuler quelques paroles :

— Oui, dit-il d'une voix éteinte, allez, ma mère. Demain nous nous comprendrons mieux, demain tout sera fini...

— A demain ! à demain ! mon enfant ! reprit madame Poyer en embrassant son fils.

Et tout aussitôt, entraînant Fabien hors de la chambre où se passait cette scène douloureuse, elle dit à Deville et à Valvins :

— A demain... Je vous le confie.

Elle sortit, et les deux amis de Poyer se retournèrent vers lui. Il était resté assis sur son lit, les deux poings fermés sur ses genoux, l'œil fixe et immobile devant lui, ramenant pour ainsi dire au fond de son cœur les larmes involontaires qui coulaient de ses yeux. Valvins et Deville le considérèrent avec terreur, n'osant toucher à cette douleur de peur de la voir éclater en transports furieux qui briseraient le cœur et la poitrine de cet homme, comme la poudre fait éclater l'arme qui la contient lorsque l'arme est trop chargée et qu'on l'allume imprudemment. Peu à peu Poyer parut maîtriser toute la violence qui bouillonnait en lui, il leva les yeux sur ses amis, et, les voyant immobiles et muets, il leur dit en leur tendant la main :

— Il m'a pris jusqu'au cœur de ma mère ! Je vous l'avais bien dit, qu'un horrible malheur m'attendait ici... Oh ! j'avais raison, ajouta-t-il d'un ton profondément mélancolique, je serais mort avec un désespoir de moins dans le cœur.

— Doutes-tu de l'amour de ta mère ? lui dit Valvins avec un accent de reproche.

— Non, dit Poyer en souriant. Elle m'aime, elle donnerait pour moi sa vie et tout ce qu'un être humain peut donner en ce monde ; mais, croyez-moi, quel qu'il soit, l'amour d'une mère est toujours trop petit pour le cœur d'un fils, du jour où cet amour est plus grand pour un autre que pour lui.

Valvins et Deville voulaient en vain consoler Poyer, il les fit taire en leur disant :

— Vous n'avez pas de mère, vous autres, vous ne me comprenez pas. Vous n'avez pas éprouvé les joies de cette pure et sainte confiance avec laquelle le cœur d'un fils s'endort dans le

cœur de sa mère comme un pauvre oiseau frileux dans le nid où il est né. Vous ne savez pas ce que c'est que cette religion qu'on a pour cette sainte d'ici-bas, à laquelle on ose tout demander et qui a toujours dans le cœur un pardon pour nos fautes et dans la main une satisfaction pour nos désirs. Vous ne savez pas qu'une mère, c'est l'espérance et la consolation, le refuge toujours ouvert où il y a toujours place pour l'enfant qui vient y frapper; vous n'avez pas eu ces joies, ces félicités, vous ne pouvez donc comprendre le désespoir que j'éprouve de les avoir perdus.

En parlant ainsi, Poyer pleurait, et c'était pitié de voir tant de larmes s'épandre en si peu d'heures sur ce noble et mâle visage, tant de douleurs étreindre jusqu'à le faire saigner ce cœur si robuste sous une si puissante enveloppe! Deville et Valvins essayèrent encore de ces vaines paroles qui ne consolent pas, mais qui ouvren une issue aux plaintes et qui permettent à l'âme de se décharger un peu du poids qui l'oppresse.

— Fous que vous êtes! leur dit Poyer, regardez-vous donc vous-mêmes! Pour une maîtresse qui vous a trahis l'un et l'autre, n'es-tu pas arrivé, toi, Valvins, au mépris de l'humanité tout entière? n'es-tu pas arrivé, toi, Deville, à la haine et au besoin de la vengeance? Mais qu'était cependant cette trahison près de celle que j'ai eue à subir? Est-ce un pauvre enfant abandonné que vous avez été ramasser dans la misère où on le cachait pour le porter tout grelottant sur le lit de votre mère en lui disant: « Tenez, voilà l'enfant de votre faute et de votre amour; vous pleuriez de ne pas le voir, vous le verrez tous les jours; vous aviez peur de l'avenir que lui ferait l'abandon où il est destiné à vivre, eh bien! moi, je protégerai cet avenir; il était condamné à l'isolement, il aura une mère et un frère; ne pleurez plus, et aimez-moi un peu pour le bonheur que je vous donne aussi? » Car voilà ce que j'ai dit à ma mère; et, lorsque j'avais le cœur pris dans une affection insensée peut-être, mais respectable, pour l'enfant que j'avais gardé sous ma main, lorsque j'hésitais encore à donner mon nom à celle que j'aimais avec tant d'excès, cet ingrat sera venu et m'aura pris ce cœur qui était à moi; il m'aura trahi sans pitié, il m'aura déchiré ma joie dans le cœur, et vous ne voulez pas que je crie et que je maudisse! Et lorsque ma mère vient se faire juge entre nous et que je vois son indulgence pour le coupable étouffer la pitié qu'elle éprouve pour le malheureux, vous ne voulez pas que je trouve que c'est assez de la vie! Non, non, voyez-vous, une

telle lutte est au-dessus de ma force. Je n'ai pas votre courage, mes amis, je n'ai pas le courage de vivre pour haïr et pour mépriser. Pour que je pusse vivre, moi, il fallait que je pusse croire, aimer, protéger; oh! oui, pour cet enfant qui m'a si lâchement trahi, j'aurais vécu dans la misère, j'aurais souffert l'humiliation, si j'avais senti qu'il me rendait en amour ce que je lui avais donné en dévouement; oui! pour ma mère, je ne sais de quoi j'eusse été capable pour lui plaire.

— Il faudrait être capable de vivre pour elle, dit Valvins.

— Je l'eusse été peut-être, si je ne l'avais pas revue, dit tristement Poyer. Maintenant, c'est impossible... Dans son dernier adieu elle a emporté avec elle toute ma force et tout mon courage.

— Mais, crois-tu, dit Deville, que ta mère puisse hésiter un instant entre Fabien et toi, entre l'être chétif dont elle a pitié et l'homme noble et puissant qu'elle estime et qu'elle respecte?

A ce moment Poyer se leva avec un singulier sentiment de hauteur, et repartit d'une voix sévère mais calme :

— Ma mère a trop de nobles sentiments pour ne pas me rendre justice; elle m'estime plus que Fabien, je le sais, mais elle l'aime plus que moi, je le sens.

Valvins voulut encore parler, mais Poyer l'interrompit froidement en lui disant :

— En voilà assez sur ce sujet. N'oublions pas que demain nous avons une affaire de sang à régler avec M. de Lesly, n'oublions pas que je dois à ma mère cette tardive réparation d'essayer de punir dans le fils l'homme qui l'a si indignement trompée.

Après ces dernières paroles, Valvins et Deville se retirèrent. Quoique alarmés des sombres pressentiments de Poyer, ils espéraient que la présence de l'ennemi qu'ils allaient chercher, que le danger du combat, que le contact électrique du fer contre le fer qui tant de fois avait transporté de joie cette âme belliqueuse; ils espéraient, dis-je, que quelques circonstances enfin rendraient à Poyer l'énergie qu'il avait montrée jusqu'à ce jour, et ils le laissèrent seul, croyant que la douleur qu'il éprouvait de la prétendue froideur de sa mère le détournerait de la pensée de mort qui avait paru le préoccuper toute la journée.

Et maintenant quittons cette modeste chambre d'étudiant et racontons ce qui se passait à pareille heure dans l'appartement du jeune et beau marquis de Lesly.

XXIV

LA GRISETTE CHEZ LE MARQUIS.

On doit se rappeler que, pendant que Poyer montait dans la maison de madame Maricot, Philopœmen avait quitté la maison et que Poyer ne l'avait point retrouvé dans le vestibule lorsqu'il était redescendu pour tenter la ruse qui l'avait fait pénétrer jusqu'à Carmélite. Or le valet de chambre de M. Melchior de Lesly n'avait eu rien de plus pressé que d'aller avertir son maître de ce qui se passait à sa petite maison du faubourg. Ledit laquais était arrivé au moment où le régiment rentrait dans ses quartiers et où les officiers recevaient l'ordre précis de ne les point quitter. Comme tous les jeunes officiers du régiment, Melchior était fort peu satisfait de la mesure qui les empêchait d'aller châtier l'insolence des étudiants de Rennes, mais cette humeur qu'il partageait avec tous ses camarades devint d'autant plus violente lorsqu'il apprit qu'indépendamment de l'injure commune, il avait eu à subir de la part de l'un de ces messieurs une insulte particulière. Melchior de Lesly était trop brave pour faire le rodomont, aussi n'avait-il montré jusque-là qu'une impatience modérée par la pensée qu'on ferait plus tard ce qui ne pourrait s'accomplir le jour même. Mais quand à la colère commune il eut à ajouter sa propre colère, Melchior se prit à crier plus haut que personne, et, comme il ne voulait point avouer les motifs particuliers qui l'excitaient, il prit pour texte l'injure que le corps des officiers avait reçue au Champ de Mars et dit à ce sujet des choses qui étonnèrent ses camarades eux-mêmes et particulièrement ses chefs. Ceux-ci avaient reconnu en lui un esprit trop élevé et un courage trop ferme pour ne pas espérer qu'il se montrerait plutôt parmi les conciliateurs que parmi les brouillons emportés. Le général, qui le vit parler au milieu d'un groupe de ses camarades, s'avança de ce côté, et fut très-étonné de l'entendre dire que c'était un parti pris par le général de déshonorer le régiment de cavalerie, non-seulement aux yeux de la population de Rennes, mais encore aux yeux du régi-

ment d'infanterie et d'artillerie qui tenait garnison dans cette ville. Le général admonesta sévèrement le jeune officier, qui, emporté par sa colère, ne resta pas dans les bornes du respect qu'il devait à son supérieur. Le général, voulant faire un exemple, ordonna au marquis de Lesly de se rendre aux arrêts forcés pour quarante-huit heures, et, en homme prudent et qui ne voulait pas être témoin de nouveaux torts du jeune lieutenant, il s'éloigna pour ne pas entendre les protestations énergiques avec lesquelles Lesly accueillit cet ordre si mal venu. Les représentations de ses camarades finirent par calmer Melchior, qui heureusement pour lui n'avait pas de logement dans la caserne et qui demanda à être conduit immédiatement chez lui.

Le but du général était de ne laisser sortir aucun officier durant le jour, et Lesly fut plus particulièrement consigné : il devait comme tous les autres officiers sortir à minuit pour rentrer chez lui et garder ensuite les arrêts avec un factionnaire à sa porte. Quelle que fût la colère de Lesly, il se décida à obéir précisément parce que son nom et sa position personnelle le mettaient au-dessus des dangers que la désobéissance aurait eus pour tout autre. Comme on a pu le voir dans l'histoire de Valvins, Melchior ne voulait pas que son nom et le crédit dont son père jouissait à la cour lui servissent d'excuse pour manquer à ses devoirs. Il eût été désolé que de pareils motifs le sauvassent d'une punition ou lui valussent de l'avancement. Il obéit donc par les raisons qui en auraient poussé d'autres à braver les ordres du général. Cependant il emmena Philopœmen dans un coin, lui donna l'ordre de chercher Carmélite, et, s'il la retrouvait, de la conduire dans son appartement de Rennes. Philopœmen quitta son maître sans trop savoir comment il pourrait s'acquitter de la commission qu'il venait de recevoir.

D'un autre côté, nous avons laissé Carmélite s'échappant de la Baraque pendant que Poyer faisait cette esclandre qui avait si fort étonné les autres étudiants. La jeune fille avait été alors fort embarrassée du parti qu'elle allait prendre ; elle n'osait retourner dans la maison de madame Maricot de peur que Poyer, exaspéré par la menace qu'elle lui avait faite, ne vînt l'y poursuivre. On se souvient que dans un premier moment de terreur elle avait prié la mère Leleu d'aller prévenir ses frères de ce qui lui arrivait. A l'instant où elle avait pris ce parti, il n'y a rien qu'elle n'eût bravé pour échapper à la colère de Poyer ; mais à présent qu'elle se

trouvait à l'abri de cette colère, elle se demandait comment elle pourrait expliquer à son père et à ses frères l'événement qui l'avait mise dans les mains du terrible étudiant. Ainsi Carmélite n'osait pas plus retourner chez elle ou chez la mère Leleu qu'elle n'osait rentrer dans la maison de madame Maricot. En quittant la Baraque, elle avait donc pris la première rue qui s'était rencontrée devant elle, et, sans s'en apercevoir, elle s'était peu à peu rapprochée de la caserne où devait se trouver le marquis de Lesly, comme si un instinct secret l'eût avertie que là était la seule protection qu'elle pût encore espérer en ce monde. Elle arrivait presque en face de la grande porte des quartiers de la cavalerie, lorsque Philopœmen en sortait. Il l'aperçut et courut à elle. Il voulut lui expliquer ce que son maître venait de lui dire; mais la jeune fille avait déjà remarqué que les regards curieux de quelques étudiants l'observaient et elle comprit rapidement qu'on ne commenterait pas à son avantage l'entretien qu'elle avait avec un domestique appartenant à un des officiers du régiment proscrit. Elle dit tout bas à Philopœmen :

— Marchez devant, je vais vous suivre.

Oh! c'était une fille experte que Carmélite ! Elle avait bien plus que l'expérience qui donne tant d'audace et de présence d'esprit aux femmes qui vivent perpétuellement au milieu des intrigues; elle avait ce don de coquinisme naturel qui met au service de certaines natures féminines le mensonge, l'effronterie, la résolution, les larmes, et au besoin les attaques de nerfs et les désespoirs furieux. Philopœmen lui obéit, et, quoiqu'elle n'eût pas tourné la tête du côté par lequel il s'était éloigné, elle l'avait vu prendre une petite rue à gauche, et, un moment après, elle était sur ses traces. Philopœmen la vit venir et continua de marcher; puis, arrivé à la maison de son maître, il y entra sans détourner la tête, et il avait à peine ouvert la porte de l'appartement du marquis de Lesly que déjà Carmélite était près de lui et que, toute haletante et toute effarée, elle se jetait sur un divan en poussant une profonde exclamation de joie. En effet, elle était à bout de force et elle sembla jouir un moment du bonheur qu'elle éprouvait de se sentir à l'abri des persécutions de Poyer. Ce fut alors qu'elle se fit expliquer par Philopœmen les ordres qu'il avait reçus du marquis, pourquoi il n'était pas chez lui et pourquoi il ne pouvait pas venir avant minuit. Philopœmen voulut absolument retourner près de son maître pour le rassurer sur le compte de Carmélite,

mais la jeune fille ne voulut point le lui permettre, et elle lui dit de la laisser seule un moment parce qu'elle voulait écrire elle-même au marquis. Quel était donc le projet de Carmélite, et pourquoi voulait-elle écrire au marquis? Peut-être n'en savait-elle rien elle-même, peut-être n'avait-elle en ce moment aucun projet arrêté. Seulement elle sentait que sa vie était perdue, elle sentait que l'emportement de son caractère et de ses sens lui avait fait manquer le but qu'elle pouvait atteindre. Après avoir vu la colère et le désespoir de Poyer, elle ne se doutait pas qu'elle ne l'eût décidé à l'épouser malgré ce qu'il avait pu lui dire, en ménageant habilement à cette passion insensée les refus et les espérances. Mais maintenant qu'il savait sa faiblesse pour Fabien, sa liaison avec Lesly, elle raya résolûment des chances de son avenir la possibilité de tromper encore Poyer. Quant à Fabien, qu'il sût ou qu'il ne sût pas qu'elle l'avait trompé avec le marquis de Lesly, peu importait à Carmélite! elle ne comptait point sur lui, elle avait compris d'instinct ce caractère mielleux, égoïste et plein de vanité, elle méprisait Fabien, mais elle l'aimait de même que Fabien aimait Carmélite, sans l'avoir jamais estimée. Ce sont presque toujours de pareils êtres qui, nés pour le malheur des bonnes natures qui les entourent, se servent de châtiment l'un à l'autre. Carmélite, qui trompait sans remords la grave et profonde passion de Poyer, qui jouait impertinemment avec les désirs amoureux de M. de Lesly, cette belle fille si résolue, si forte, si impérieuse envers ces deux hommes de quelque valeur, se serait laissé battre par le petit Fabien et lui eût volontiers jeté le cœur de Poyer qu'elle avait déchiré et la fortune de M. de Lesly dont elle comptait bien se faire une fortune personnelle. Comme nous l'avons dit, Carmélite s'était résolûment mise en face de sa position, et, reconnaissant qu'elle ne pouvait plus être la femme légitime du vicomte Poyer de Berbins, elle voulut au moins être la splendide maîtresse du marquis Melchior de Lesly. Jeune fille encore pure, son ambition avait eu un but sinon honnête, du moins légitime dans la forme. Carmélite ne voulait à aucun prix rester pauvre paysanne, elle avait espéré sortir de cette misérable position avec un nom et un titre; elle ne le pouvait plus, elle voulut au moins en sortir avec une fortune. Pour cela, il fallait étourdir le marquis de Lesly sur la valeur de l'avenir qu'il lui avait fait perdre. La comédie à jouer n'aurait pas été difficile, s'il eût pu revenir près de Carmélite au moment même où il eût été averti

qu'elle se trouvait chez lui; alors il aurait trouvé l'infortunée abîmée dans sa douleur, perdue dans son désespoir... Il aurait laissé échapper quelque promesse folle pour calmer ce cœur déchiré, pour arrêter le suicide dont on l'eût menacé, et Carmélite croyait assez connaître Melchior de Lesly pour être assurée que, du moment qu'il aurait fait un serment, quel qu'il fût, il tiendrait à honneur de le remplir, quelque sacrifice qu'il dût lui coûter. Mais l'attente qu'il fallait subir rendait ce moyen impossible. Ce n'est pas après douze heures de réflexion qu'on peut faire croire à ces transports soudains, à ces cris désespérés. C'était pour cela que Carmélite s'était réservé le droit d'écrire, afin de calculer ses moyens de succès. Une fois seule, elle se mit à réfléchir; mais, au milieu de ses réflexions, elle se prit à regarder autour d'elle. Il y avait dans l'examen qu'elle fit quelque chose de l'habileté native du sauvage qui cherche si quelque chose de ce qui l'entoure ne peut pas venir en aide au projet qu'il va exécuter. Le résultat de cet examen sur l'esprit de Carmélite mérite d'être étudié.

Cette fille, qui avait vécu dans la cabane de Leroëx et de la mère Leleu, acceptant sans dégoût la rusticité de ces demeures, ne s'était point étonnée du comfort qu'elle avait vu chez madame de Chastenex lorsqu'elle avait été appelée à y travailler. Ce comfort provincial ne lui avait représenté qu'un peu plus d'argent à la disposition des maîtres de la maison. Plus tard, lorsqu'elle avait été amenée dans la maison de madame Maricot, elle y avait trouvé la simplicité mesquine, convenable à une femme de cette espèce; car le marquis de Lesly n'avait point voulu effaroucher les yeux de la jeune fille par un luxe qui lui eût peut-être révélé qu'elle entrait dans une maison dangereuse. Ce fut donc une chose toute nouvelle pour elle que l'aspect des délicieux appartements du marquis de Lesly; les tapis épais, les meubles de soie, les riches portières, les bronzes précieux, les mille futilités que donne l'argent élégamment dépensé, ce parfum exquis qui s'exhale de la richesse coquette, tout cela fit ouvrir les yeux à la belle Carmélite, qui se jeta négligemment sur un canapé en poussant un profond soupir. Ce soupir, traduit en paroles, signifiait exactement : «Enfin me voilà où je voulais arriver. »

XXV

LE PORTEFEUILLE ARMORIÉ.

Il y avait, dans la nature de Carmélite, quelque chose de la grande et fière courtisane qui joue avec l'existence, la fortune et l'honneur des hommes comme ferait une reine absolue. Cette fille sentait qu'elle valait tout ce qu'on pouvait faire de folies pour elle. Comme si une soudaine révélation lui eût montré tout l'avenir qu'elle avait à parcourir, elle se vit dans un splendide hôtel, nonchalamment souveraine d'une foule d'adorateurs élégants, suspendant au bord de leurs lèvres avides les trésors de volupté qu'elle portait en elle-même; elle les voyait jeter à ses pieds les présents, le luxe, les plaisirs. Ce fut un rêve d'une heure, une ivresse qui troubla ou plutôt qui excita si ardemment la tête de la jeune fille, qu'elle se leva tout à coup avec l'emportement d'une résolution qu'il était temps de mettre à exécution. Elle jeta autour d'elle un regard avide et superbe et s'écria d'une voix altérée : « Oui, ce sera comme ça !... » Puis tout à coup, et comme poussée par une inquiétude bizarre ou un pressentiment impérieux, elle se mit à fureter dans tous les coins de cet appartement. On aurait dit qu'elle sentait dans cet appartement l'existence d'un trésor ou d'un secret qui devait lui servir à accomplir ses projets. Elle retourna les livres, les ouvrit, parcourut tous les papiers, fouilla tous les tiroirs avec l'impatience d'une personne qui est sûre d'avoir laissé un objet quelconque dans un endroit donné et qui s'étonne de ne pas le trouver. Enfin elle découvrit au milieu de papiers fort peu intéressants un portefeuille parfumé et orné d'armes. Elle supposa que c'étaient celles du marquis de Lesly. Un savant aurait reconnu qu'un marquis ne porte pas une couronne de prince souverain. Ces armes étaient celles des Kadicoff, qui, bien qu'esclaves de Sa Majesté le Tzar de toutes les Russies, n'en étaient pas moins les descendants d'un de ces nombreux petits princes souverains qui se sont absorbés peu à peu dans le

grand empire russe. Si nous faisons nous-même cette réflexion, c'est que ce portefeuille fut plus tard un indice flagrant pour un autre personnage que pour Carmélite. Quant à la jeune fille, elle ne chercha dans le portefeuille que ce qu'il pouvait renfermer. La première chose qu'elle trouva fut une lettre de femme adressée à Melchior et cachetée d'un cachet armorié. La première pensée de Carmélite fut que c'était la lettre d'une maîtresse laissée à Paris par Melchior. Carmélite en éprouva un violent mouvement de dépit, elle crut qu'elle allait avoir à combattre un amour élevé et sérieux, mais elle ne se crut pas battue par cela même qu'elle se découvrait une rivale si haut placée. Carmélite avait eu trop de soin de fuir toute révélation qui lui eût fait perdre la bonne réputation dont elle jouissait au milieu de ses désordres pour ne pas savoir qu'une femme d'un nom et d'un rang élevés ferait beaucoup de sacrifices pour prévenir un éclat qui pourrait la perdre. Maîtresse du secret de cette grande dame qu'elle ne connaissait pas, elle pourrait beaucoup obtenir de Melchior de Lesly pour le salut de la réputation de cette femme. Ce fut avec cette pensée de chercher des armes contre cette prétendue rivale que Carmélite commença la lecture de cette lettre.

Ceux qui connaissent ce récit comprendront beaucoup mieux son importance en la lisant eux-mêmes que si nous voulions faire ressortir les circonstances étranges qu'elle révéla à Carmélite, soit sur son propre compte, soit sur le compte de quelques-uns des personnages qui étaient mêlés à sa propre histoire. Voici cette lettre :

XXVI

D'UNE SŒUR A UN FRÈRE.

« Mon cher Melchior,

» Si je n'avais été malade, je serais à côté de toi, car j'ai à te dire des choses qui ne devraient jamais s'écrire; mais je suis horriblement souffrante, mon père ne me laisserait point partir.

Et lors même que j'échapperais à sa surveillance, je ne sais si j'arriverais vivante à Rennes. Il faut donc que je t'écrive. Hélas! que vais-je t'écrire? Je ne sais comment m'y prendre; mais le danger est imminent, terrible, il peut me frapper dans quelques jours, non-seulement moi, mais la princesse de Kadicoff et madame de Chastenex. C'est une histoire effrayante, triste, bizarre, extravagante, qui t'épouvantera, toi si noble, si grand, si généreux... Oui, je dis bien! généreux, indulgent... bon. Aussi je me confie à toi. Il y va de mon salut, entends-tu? car, quoique je ne sois pas la plus coupable, une fatalité inouïe a lié mon existence à celle de deux crimes dont rien ne peut te donner l'idée. Mais que vais-je te dire là et comment te faire comprendre que ce qui peut perdre madame de Kadicoff et madame de Chastenex puisse m'atteindre aussi? Laisse-moi donc te raconter cela aussi rapidement et aussi clairement que je le pourrai; seulement, sois bien sûr d'une chose, c'est que nous ne pouvons être sauvées toutes trois que si les hommes dont je vais te parler sont réduits à la plus complète impuissance. Je suis folle, Melchior, mais encore une fois, comprends-moi bien, il n'y a d'impuissance pour de pareils hommes que dans la tombe... Je vois ta figure épouvantée à la lecture de cette phrase. Tu cherches à deviner si c'est moi qui t'écris; tu en doutes, tu examines mon écriture, ma signature... Oui, c'est moi, c'est bien moi, je ne sais où j'en suis, je ne sais par où commencer, et cependant j'avais préparé ce récit dans ma tête, je l'avais arrangé avec tous les incidents qui peuvent t'éclairer, mais ma main se refuse à écrire ce que j'avais si froidement conçu... Oh! ce doit être une chose affreuse que d'en être réduite à faire un public aveu de sa faute, lorsque j'éprouve tant d'effroi à te l'avouer, à toi, mon frère, si bon, si indulgent, si généreux! Eh bien, c'est précisément cet effroi du monde qui doit me donner du courage vis-à-vis de toi, c'est pour prévenir un hideux scandale public que je ne dois pas craindre de tout avouer. Du reste, en te racontant les scènes étranges qui se sont passées ici depuis quelques jours, tu comprendras tout, tu devineras tout, et, j'en ai la conviction, tu pourvoiras à tout.

» Tu sais que depuis quelque temps j'habite Fontainebleau. Je m'y trouvais seule et très-ennuyée. Dans la petite maison qui se trouve à l'extrémité du parc était venue se loger une jeune femme qu'on m'avait dite être veuve. Je ne sais quels arrangements cette dame avait pris avec le jardinier du château, auquel mon père

abandonne une partie du potager, mais toujours est-il que je l'ai rencontrée trois ou quatre fois dans le parc. A chaque fois elle me salua avec une grâce charmante et une retenue parfaite. Je l'examinai : c'est une femme encore jeune, d'une beauté distinguée, et qui me parut appartenir à un monde de bonne compagnie. Par désœuvrement plutôt que par curiosité, je désirai savoir quelle était cette dame et comment il se faisait qu'elle vécût seule dans une maison de campagne assez isolée. J'appris qu'elle se nommait madame Cantel, qu'elle était veuve d'un chef de bataillon de l'ancienne armée, qu'elle vivait d'une très-modeste fortune, et qu'à l'exception du lieutenant-général comte Varneuil, qui venait quelquefois lui rendre visite en qualité de voisin de campagne, elle ne recevait absolument personne. Le général est un homme de quarante-cinq ans, d'assez belle tournure militaire et qui me sembla un protecteur prédestiné pour cette veuve intéressante ; j'expliquai ainsi la solitude de madame Cantel et les visites du général. Mais, à mon grand désappointement, la femme de chambre à qui je faisais part de mes suppositions, n'eut pas assez de protestations pour m'affirmer que je me trompais, et que jamais vertu plus pure, douleur plus sincère, n'avait été cachée sous un voile noir. Cela me fit regarder cette femme avec beaucoup plus de curiosité que je ne l'avais fait jusque-là, et, malgré les extases de tous mes gens à propos de la belle veuve, je crus remarquer en elle quelque chose de hardi et de décidé qui me fit penser qu'elle jouait un rôle dont elle comptait tirer parti.

» N'oublie pas, mon cher Melchior, que j'étais seule, que je m'ennuyais, et que le petit roman que je bâtissais au sujet de cette femme était une distraction pour moi. Une fois que je me fus fait une opinion exacte sur son compte, je fus curieuse d'apprendre si je ne m'étais pas trompée ; j'avais la vanité de croire à ma perspicacité, et je voulus avoir la preuve de la supériorité de ma clairvoyance. Je retrouvai cette dame dans le potager. Un jour et à une heure où elle ne devait pas m'y attendre, je l'aperçus de loin causant avec le jardinier du château, et je me demandai ce qu'une femme comme elle pouvait avoir à dire à un pareil homme, à moins qu'en lui parlant beaucoup elle essayât de le faire parler un peu. Cette réflexion me mit de mauvaise humeur, de façon que, lorsque je me trouvai près de madame Cantel, je la saluai d'une façon qui voulait dire clairement : « Il me semble, madame, que vous venez bien souvent ici. » Madame Cantel est fort intelligente ;

elle me comprit, se montra confuse et triste de l'avertissement muet que je venais de lui donner, et sembla prête à se retirer. Cependant elle hésita un moment, puis tout à coup elle s'avança vivement vers moi. De mon côté, j'avais réfléchi que je n'étais là que pour rencontrer madame Cantel, et je me trouvai très-maladroite de l'avoir ainsi repoussée au moment où se présentait l'occasion de satisfaire ma curiosité. Je l'accueillis donc d'une manière plus gracieuse lorsqu'elle m'aborda les yeux baissés et toute tremblante.

« — Pardon! madame la duchesse, me dit-elle d'une voix émue; veuillez me permettre de justifier ma présence chez vous, car, si une raison bien puissante ne m'avait souvent amenée ici, je comprends que ma conduite serait inqualifiable.

» — Votre présence n'a pas besoin de justification, madame, lui répondis-je, et, si la promenade dans le parc peut vous être agréable, il vous sera toujours ouvert.

» — L'on ne m'avait pas trompée, reprit-elle, en me disant que vous étiez bonne et indulgente; je vous remercie de votre offre gracieuse, madame la duchesse, mais je ne dois pas moins vous donner l'explication de ce qui m'a amenée si souvent chez vous, lorsque je n'avais pas encore l'obligeante permission que vous venez de m'accorder.

» Je fis signe à madame Cantel de me suivre. Nous gagnâmes doucement la longue allée de tilleuls qui joint le potager au parc.

» Je te dis les choses comme elles se sont passées, mon cher Melchior, et je suis sûre de te rapporter les paroles textuelles de cette femme; je ne sais pourquoi elles se sont gravées dans ma mémoire, comme si un secret pressentiment m'eût dit que chacun des mots qu'elle prononçait était important pour moi.

» — J'ai eu le malheur de perdre mon mari, dit madame Cantel. Il m'a laissée veuve sans enfants; il avait une fortune dont la modicité suffit cependant à mes modestes désirs. Il paraîtrait donc que je suis absolument libre et que je n'ai aucun devoir à remplir; mais il est arrivé que mon mari en mourant m'a laissé une mission sacrée, celle de payer envers un de ses anciens frères d'armes une dette qu'il eût voulu acquitter lui-même; mon mari avait été empêché de le faire par des circonstances qui l'avaient tenu éloigné de la capitale à l'époque où son créancier s'y trouvait, tandis que celui-ci était absent de Paris lorsque M. Cantel y vint à l'époque de notre mariage. Cette dette, à vrai dire, est une dette d'argent.

mais elle a été contractée par mon mari dans des circonstances qui ne lui permettaient pas de l'oublier et qui en faisaient une dette d'honneur. Mais, ajouta madame Cantel, je vous parle de choses qui vous sont fort indifférentes, madame, et, comme il arrive souvent, je les crois intéressantes parce que j'y porte beaucoup d'intérêt.

» La voix de cette femme et son langage m'avaient singulièrement frappée ; il y avait dans sa parole et dans ses manières un charme qui s'emparait de moi, quoique je ne me sentisse nullement disposée à avoir une bonne opinion d'une personne qui me plaisait à ce point.

» — Continuez, madame, lui dis-je ; puisque vous avez bien voulu m'expliquer l'assiduité de vos visites dans ma maison, il faut bien que j'en apprenne les raisons, quoiqu'à vrai dire je ne les exige pas.

» — Vous êtes trop bonne, me répondit-elle sans s'arrêter à la phrase, moitié bienveillante, moitié caustique, que je venais de lui adresser.

» Elle reprit aussitôt :

» — Un jour, dans une ville d'Allemagne, c'était à Francfort, je crois, mon mari se trouva engagé dans une partie de jeu et il perdit beaucoup plus qu'il ne possédait. Il jouait, si je ne me trompe, contre un certain monsieur de Chastenex qui voyageait, disait-il, pour son plaisir, mais qui dès lors avait, disait-on, des relations avec la famille royale.

» Tu dois comprendre, mon cher Melchior, la surprise que je dus éprouver en entendant le nom de M. de Chastenex, le vieil ami de mon père, arrivant tout à coup dans cette confidence. Mais, d'après ce que tu sais de la mauvaise réputation et des mauvais antécédents du comte, tu dois comprendre que je ne fus pas prise d'un grand étonnement lorsque madame Cantel ajouta :

» — Ce ne fut que lorsque la perte que mon mari avait faite au jeu devint presque irréparable qu'il crut s'apercevoir que le jeu n'avait pas été loyal.

» Je laissai glisser cette accusation sur le manteau d'impassibilité dont j'avais résolu de m'envelopper au sujet des confidences de cette dame, je lui fis un léger signe de tête pour l'avertir que je l'écoutais avec attention et que je n'avais aucune observation à faire sur ce qu'elle me disait. Elle continua donc de la même voix douce, posée et pénétrante :

» — Ce soupçon ne fut pas plus tôt venu à mon mari, qu'il le montra à son adversaire avec l'imprudence d'un homme qui n'est plus maître de lui et avec la rudesse d'un vieux soldat. Un outrage mortel et impardonnable fut la réponse du comte de Chastenex, et mon mari dut en demander sur-le-champ une réparation sanglante. Mais M. de Chastenex, tout en la lui offrant, laissa échapper quelques sarcasmes dans lesquels il disait clairement à M. Cantel qu'il n'avait cherché dans son indigne accusation et dans la querelle qui devait en résulter qu'un moyen de s'affranchir d'une dette sacrée. Ces propos furent répétés par plusieurs des personnes qui avaient été témoins de cette partie et qui assistaient à cette querelle, de façon que mon mari se trouva avoir l'air d'un spadassin qui met sa probité à couvert sous la pointe de son épée. Quelques personnes même s'écrièrent que le comte de Chastenex ne devait point se battre avant d'avoir été payé, et mon mari se trouva, pour ainsi dire, privé du droit qu'a tout homme d'honneur de venger son injure. Il était en pays étranger, à la tête d'un bataillon qui ne devait rester que vingt-quatre heures dans la ville, sans ressources et sans amis, et il cherchait vainement par quel moyen il pourrait acquitter sa dette pour accomplir sa vengeance, lorsqu'un jeune officier français entra dans le salon de l'*hôtel des Empereurs* où cette scène se passait. Le jeune officier s'enquit du motif de la violente émotion qui préoccupait toute l'assemblée, et, l'ayant appris, il présenta une bourse pleine d'or à M. Cantel en lui disant : « Tenez, commandant, payez votre dette, tuez cet homme, et allez faire assembler votre bataillon, car ce n'est pas demain, mais dans une heure, qu'il faut que vous ayez quitté Francfort. La dette fut payée, le jeune officier prêta son épée à M. de Chastenex, on passa dans le jardin de l'hôtel, et, après quelques coups d'épée vivement échangés, mon mari tomba assez grièvement blessé pour qu'il ne lui fût pas possible de prendre le commandement de son bataillon et de le conduire à sa nouvelle destination. Le jeune officier, qui ne faisait que traverser Francfort à la tête d'un assez nombreux détachement, remit M. Cantel aux soins du maître de l'hôtel, et ce ne fut qu'au moment où il allait monter à cheval que mon mari lui dit qu'il voulait connaître le nom de celui qui lui avait rendu un si éminent service. « Je m'appelle le capitaine Valvins. »

» Le récit de la rencontre de messieurs Cantel et Chastenex m'avait, à vrai dire, fort peu intéressée ; mais tu dois comprendre

combien le nom de M. Valvins jeté au bout de ce récit dut me causer d'effroi. Oui, le mot est juste, Melchior, c'est de l'effroi que j'ai éprouvé, et, lorsque je t'aurai fait pénétrer plus avant dans le mystère et dans le malheur de mon existence, tu comprendras encore mieux la puissance de cet effroi lorsque je remarquai l'œil ardent de cette femme fixé sur mon visage et cherchant à y lire l'effet que ce nom avait dû produire sur moi. Cette inspection froide et résolue me fit croire que cette femme savait quelque chose du terrible secret que tu ignores, mais que tu vas apprendre. Je me sentis rougir et trembler tout ensemble, tandis que madame Cantel, ramenant sur son visage l'humble et caressant sourire avec lequel elle avait parlé jusque-là, continua ainsi :

» — C'est cette dette que mon mari m'a chargée d'acquitter. J'ai appris à Paris que M. Valvins était né dans ce pays, près de Fontainebleau, et avait été recueilli par un vieillard qui était retiré aux Invalides. Je suis allé y chercher l'infortuné Grégorio, et j'ai appris qu'il était mort depuis quelque temps à la suite d'un excès, m'ont dit ses camarades... à la suite d'un empoisonnement exécuté avec la plus extrême audace, si j'en dois croire les révélations qui m'ont été faites.

» Oh! Melchior, Melchior, à ces mots terribles, je chancelai, je me sentis prête à mourir, car ce crime était vrai!... ce crime, faut-il te le dire? j'en ai été le témoin!... pourquoi? comment cela se fait-il? tu ne peux le comprendre; je vais te le dire.......»

Ici se trouvaient l'histoire abrégée de madame de Kadicoff, l'aveu de madame de Fosenzac et le récit de ses relations avec Valvins, enfin tout ce qui devait faire comprendre à Melchior l'épouvantable situation où s'était mise sa sœur. Après ces longues explications qu'il est inutile, nous le supposons, de remettre sous les yeux du lecteur, la lettre continuait en ces termes :

« Et maintenant tu dois comprendre, Melchior, l'effroi que j'éprouvai en entendant parler cette femme qui pour la seconde fois attacha sur moi son regard de vipère et me surprit dans mon trouble et mon épouvante. Je n'avais plus la force d'avancer, je m'assis sur l'un des bancs de pierre qui bordent la grande allée où nous nous promenions. Madame Cantel sentait les avantages qu'elle avait déjà sur moi, car elle s'assit à mes côtés sans que je l'y eusse invitée. Cependant, à l'exception de l'assurance qui avait remplacé la timidité si bien jouée de cette femme, rien ne me

montra qu'elle voulût paraître instruite de la vérité. Elle continua avec une nouvelle affectation de douceur et de modestie :

« — En même temps que j'apprenais la mort du pauvre Grégorio, je parvins à savoir que M. Valvins avait habité quelque temps Fontainebleau, je vins dans ce pays dont la solitude me plut, je me décidai à y demeurer. C'est depuis que j'y suis que j'ai entendu dire, bien par hasard, que M. Valvins avait passé quelque temps dans le château de M. le marquis de Lesly. Il y a à peine deux ou trois jours que j'ai fait cette découverte. Avant de tenter une démarche importune auprès de vous, madame, ou auprès de monsieur votre père, j'ai voulu m'assurer qu'on ne m'avait pas trompée, et c'est ce que je cherchais à savoir auprès du jardinier du château. Au moment où vous m'avez surprise avec lui, je lui demandais s'il savait que vous connussiez monsieur Valvins.

» Que te dirai-je, mon frère? Certes il y avait là de quoi chasser cette femme qui venait interroger les gens de ma maison sur ce qui s'y passait. Heureusement que le trouble où j'étais plongée me tint lieu de réflexion. En effet, j'ai compris plus tard que j'eusse dû raisonner ainsi. D'après le récit de cette dame, elle n'avait été poussée à cette recherche que par une raison qui lui était toute personnelle; et, s'il y avait au fond de sa pensée un désir de pénétrer dans les secrets de ma vie, il était plus prudent et plus digne à la fois de ne pas paraître le comprendre. Du reste, comme je te l'ai dit, l'embarras que j'éprouvai me tint lieu de la raison que je n'avais plus, et je répondis à madame Cantel :

» — En effet, madame, M. Valvins est un ami de mon frère. A ce titre je l'ai reçu chez moi, et il est venu quelquefois dans ce château; mais, depuis la mort de son père, il a complétement disparu. Personne ne sait ce qu'il est devenu.

» Madame Cantel parut accepter ma réponse comme étant véritablement tout ce que je savais au sujet de M. Valvins. Après s'être excusée de son importunité, elle me quitta. Toutefois elle me demanda la permission de me venir présenter ses devoirs. Je ne crus pas pouvoir la refuser, mais je me ménageai une retraite en lui annonçant que sous peu de jours je comptais retourner à Paris et que probablement je partirais de Paris pour un long voyage. Madame Cantel regretta que cette circonstance l'empêchât de pro-

fiter longtemps de l'excellent accueil que je lui avais fait, de la bonne grâce de mes entretiens... Cette femme couvrait de paroles doucereuses la blessure qu'elle m'avait faite. Enfin, que te dirai-je ? elle s'y prit si adroitement que j'oubliai ce regard scrutateur dont elle avait suivi sur mon visage l'effet de ses paroles. Je me tins pour assurée que ce n'était qu'un hasard qui avait fait prononcer à cette dame les noms qui m'intéressaient si cruellement, et je résolus de l'éviter. Quelques jours se passèrent sans que j'entendisse parler d'elle. Madame Cantel ne venait plus dans le parc, c'était ce que je désirais ; quoi que j'en eusse, cette femme me faisait peur. Mais voici, mon cher Melchior, ce que c'est que le trouble d'une conscience coupable ! Quand je ne rencontrai plus madame Cantel, je désirai la revoir, il me sembla que cette retraite absolue était une menace qui voulait dire : « Je vous ai prévenue ; maintenant que vous savez qu'il existe quelqu'un qui a pénétré dans vos secrets, c'est à vous de venir et de me demander la discrétion. » C'est ainsi que dans mes alarmes je traduisais la démarche de cette dame et son absence. Cette pensée me tourmenta si vivement que je résolus d'aller chez elle. Cependant je ne pus m'y décider tout de suite. J'essayai de la rencontrer. Je quittai le parc et j'allai me promener dans la forêt, dans les parties les plus solitaires qui avoisinent la maison de madame Cantel. Je m'y rendis trois jours de suite, et la dernière fois, ne la rencontrant pas, j'étais presque décidée à me présenter chez elle, car je savais qu'elle n'avait pas quitté Fontainebleau, lorsqu'il me sembla l'apercevoir tout à coup à l'extrémité d'une allée. Le deuil exact dont elle était vêtue ne me laissa point de doute à ce sujet ; elle n'était pas seule et marchait la tête baissée à côté d'un homme qui me parut d'une tournure trop jeune pour être le comte de Varneuil, qui, je le savais aussi, lui rendait des visites de plus en plus assidues. Je jugeai, au chemin que prenaient madame Cantel et son compagnon, qu'ils arriveraient nécessairement du côté où je me trouvais. Je me cachai pour les bien voir l'un et l'autre et pour surprendre quelqu'une de leurs paroles. J'avais une sorte de vague espérance que je trouverais dans cet espionnage des armes qui me serviraient contre cette femme que je sentais armée contre moi. Autant que je pouvais en juger par le silence profond que paraissait garder madame Cantel et par la manière vive dont ce monsieur lui parlait, je jugeai qu'il la priait et la menaçait alternativement. Déjà madame Cantel et son compagnon s'étaient assez approchés de moi pour

que je pusse les entendre, lorsque je fus détournée de l'attention que je voulais prêter à leurs paroles par la surprise que j'éprouvai en reconnaissant son interlocuteur.

» En effet, c'était un jeune homme que j'avais vu quelquefois dans le monde et que tu connais, je crois, assez particulièrement; c'était ce jeune poëte, ce Lucien Deville qui fit un certain soir une scène si scandaleuse chez M. de Favières. N'étais-tu pas le témoin de M. de Favières dans le duel qui s'ensuivit? n'es-tu pas allé souvent chez ce monsieur Deville à la suite de ce duel, et n'est-ce pas chez lui que tu as rencontré cette belle Sophie Minot pour laquelle tu as fait tant de folies inutiles? Quoi qu'il en soit, c'était bien lui, c'était bien Lucien Deville qui parlait à madame Cantel. Ils passèrent assez lentement devant moi; cependant j'étais si troublée par la découverte que je venais de faire que je ne pus entendre que ces paroles prononcées par Lucien Deville:

» — Vous obtiendrez cette déclaration de M. de Varneuil, ou je lui dirai toute l'aventure d'Eugène de Frémery.

» C'étaient là des noms parfaitement inconnus pour moi: il s'agissait probablement d'une affaire à laquelle je devais être tout à fait étrangère. Je me sentis dégagée d'un pesant fardeau, et je m'éloignai fort rassurée sur la cessation des visites de madame Cantel; elle me parut assez vivement alarmée sur ses propres intérêts pour ne pas avoir à s'occuper des miens. Je continuai ma promenade avec une assurance folle dans le cœur. Tout ce que j'avais craint me parut une terreur chimérique. Juge de ma surprise lorsqu'en rentrant au château j'appris que madame Cantel y était venue et que malgré mon absence elle s'y trouvait encore! Elle avait demandé avec instance la permission de m'attendre. Elle avait l'air fort troublée, me disait-on, et s'était plusieurs fois enquise de mon retour. Toutes mes craintes me reprirent, mais j'avais heureusement le temps de réfléchir avant de me trouver en sa présence, et je me promis de me tenir sur mes gardes. Je me dis surtout que ce que j'avais de mieux à faire c'était de montrer la plus parfaite indifférence à propos des choses qui pourraient m'être révélées. Ce parti pris, je fis prévenir madame Cantel qu'on venait de me voir entrer dans la grande allée des tilleuls. Je voulus lui laisser croire qu'elle me surprenait. En effet, au bout de quelques minutes, je la vis venir rapidement au-devant de moi. Elle m'aborda toujours avec cette déférence qui devait exister entre elle et moi, mais elle avait l'air sérieusement alarmée. Son

agitation me sembla même ne pas lui permettre de mettre dans ses paroles cette habile discrétion que j'avais remarquée la première fois. Je me croyais par conséquent en bonne position pour observer à mon tour madame Cantel. Hélas! mon bon Melchior, j'étais encore la dupe d'une comédie supérieurement jouée.

» — Pardonnez-moi, madame, me dit-elle, de venir encore vous importuner de choses qui ne vous concernent nullement.

» — Je vous ai dit, madame, lui répondis-je, que j'étais tout à fait à votre service. Parlez, je vous écoute.

» — Pardon, reprit encore madame Cantel, mais il ne s'agit nullement de moi, il s'agit d'une personne avec laquelle vous êtes, je crois, liée d'une amitié assez vive.

» — De M. Valvins, sans doute? dis-je à madame Cantel du ton le plus indifférent.

» Je pensais avoir fait un coup de maître en allant au-devant d'un nom qu'on espérait sans doute me jeter à l'oreille pour me troubler et me surprendre; je m'étais trompée.

» — Non, madame, il ne s'agit point de M. Valvins. Je crois avoir fait pour m'acquitter envers lui toutes les démarches que commandaient l'honneur et le respect que je porte à la mémoire de M. Cantel, et j'attends qu'une occasion favorable me mette sur les traces de M. Valvins.

» Retiens bien ces paroles, Melchior! A l'heure où madame Cantel me parlait ainsi, elle savait où était Valvins; elle me mentait donc, elle me tendait un piége, j'y suis tombée... Tu verras ce que peut l'astuce d'une femme... Je ne me le figurais pas....

» — Je veux vous parler, reprit madame Cantel, de madame la comtesse de Chastenex.

» — Du comte? lui dis-je en me rappelant la rencontre de M. Cantel avec lui...

» — Non, reprit-elle, il s'agit de madame de Chastenex... Vous la connaissez?

» — Elle est l'amie de mon père et a toujours été très-bonne pour moi.

» Je croyais, je dois te le dire, qu'il s'agissait de l'affaire de M. de Favières avec Lucien Deville, affaire dans laquelle je savais que madame de Chastenex, tante du marquis, avait été mêlée. Je me trompais encore.

» Madame Cantel reprit :

» — Je vous prie de remarquer, madame, que je ne fais que

répéter ce qu'on m'a dit, je ne crois pas un mot de ce que l'on m'a rapporté; mais, vous le savez, une calomnie blesse souvent aussi cruellement qu'une révélation, et je désirerais que vous pussiez me servir d'intermédiaire pour apprendre à madame de Chastenex le malheur qui la menace.

» Je ne sais, je me sentais engluée par cette femme dans une foule d'histoires obscures et de demi-révélations qui me liaient à sa volonté. Je voulus couper court à des confidences qui me paraissaient autant de piéges, et je répondis à madame Cantel :

» — Madame de Chastenex n'est pas à Paris, je la crois en Bretagne, je ne pourrais donc lui transmettre votre confidence que par une lettre. Cette lettre, vous pourriez l'écrire vous-même.

» Madame Cantel fut vivement piquée d'un refus si formel, je fus ravie de mon succès, et je continuai :

» — Si ce que vous avez à dire à madame de Chastenex touche en quoi que ce soit à une susceptibilité de femme ou à une question d'honneur, vous devez comprendre qu'elle vous saura beaucoup plus de gré d'avoir enfermé cette question entre elle et vous que de l'avoir confiée à une tierce personne, si dévouée que cette personne lui soit.

» Madame Cantel me salua assez froidement, quoique avec une politesse toujours obséquieuse, et me dit :

» — Maintenant, madame, je ne me crois plus responsable du scandale et des catastrophes qui peuvent arriver.

» A ces paroles je fus prête à retenir madame Cantel, à lui demander compte de ces mots étranges. Mais je m'étais trop formellement prononcée, et d'ailleurs madame Cantel se hâta de s'éloigner. Chaque apparition de cette femme étrange me laissait dans un trouble cruel. Je ne l'eus pas plus tôt perdue de vue que je redoutai des malheurs dont je n'avais pas d'idée. Pas un mot n'avait été prononcé qui pût me faire croire que j'étais mêlée en quoi que ce soit aux affaires de madame de Chastenex. Et cependant je tremblais, j'aurais voulu pouvoir demander une explication à madame Cantel; mais, tu dois le comprendre, Melchior, il n'est pas de position plus affreuse que la mienne. J'étais dans cette perplexité qui fait qu'on n'ose s'avancer de peur de livrer son secret, et qui vous fait une imprudence de cette peur par la retenue même qu'elle nous impose. Du reste, mon pauvre frère, je raisonne dans le vide, je ne sais avec quelles intentions sérieuses

cette femme était venue chez moi. Peut-être les choses eussent-elles plus mal tourné si j'avais eu dès l'abord la curiosité qui me prit plus tard. Toutefois il est douteux que le malheur pût être plus menaçant qu'il ne l'est maintenant, tu vas en juger.

» J'étais depuis deux jours dans l'anxiété la plus vive sur ce qui avait pu se passer au sujet de madame de Chastenex, lorsque je reçus un billet de madame Cantel. »

XXVII

SUITE DE LA LETTRE.

« Elle me disait qu'un coup terrible venait de la frapper, qu'elle n'y résisterait pas, qu'elle était probablement sur son lit de mort et qu'avant de rendre son dernier soupir elle voulait me voir pour me confier des secrets qui touchaient à l'honneur et au repos de ma vie. Je te l'avoue, j'étais trop alarmée de tout le mystère dont s'entourait cette femme pour ne pas me décider à le percer à tout prix. Je me rendis chez elle, j'entrai dans la petite maison du bout du parc. Tu sais ce que c'est! une chaumière assez propre, voilà tout. C'est ainsi au dehors, et je m'attendais à un intérieur analogue. J'eus à peine franchi le seuil de cette maison, que je restai stupéfaite de l'élégance, du soin, du *je ne sais quoi* qui avait présidé à l'arrangement de cet intérieur. Je croyais savoir que le luxe n'est pas toujours l'ornement qui donne le plus de grâce à une habitation, mais je ne me serais jamais imaginé qu'avec les étoffes les plus simples, les bois les plus communs, on pût arriver à une si gracieuse élégance. Partout des mousselines croisées, les unes peintes, les autres blanches, des murs cachés par des serges unies, des planchers couverts de tapis communs, des jardinières en bois rustique, des statuettes de plâtre, des cadres de bois, des siéges de toile de Perse ; point d'or, point de bronzes, point de soies, rien que de très-modeste et presque de très-commun. Mais une main habile, une main de fée avait disposé tout cela. L'air de cette petite maison était embaumé, frais et vif à la fois, la lumière douce, discrète, tendre; partout où l'œil

se posait, c'était sur quelque chose de gracieux, d'exquis, de parfait dans sa simplicité. Je ne sais comment t'expliquer tout cela, mais, en entrant chez madame Cantel, je compris que je me trouvais chez une femme qui savait toutes les ressources de cet art de plaire que la plupart des femmes ne mettent qu'en elles-mêmes, et qui, pour être tout-puissant, doit être également dans tout ce qui les entoure. On ne peut pas attendre une femme dans un petit salon pareil à celui où je me trouvais sans y rêver. Tout y est sourd, discret, mystérieux, et en même temps tout y est modeste et chaste. Il y a dans ce réduit une volupté jeune et innocente qui enivre. Que te dirai-je ? je me pris à me demander comment je vivais dans les vastes salons de mon hôtel, lorsqu'on peut avoir de si gracieux réduits. Il me semblait que là on devait aimer mieux, plus intimement, que dans nos riches appartements. Car il y a plus ou moins d'intimité jusque dans l'intimité la plus complète... Je parle à mon ami aussi bien qu'à mon frère... Eh bien, te le dirai-je? il me semble que la femme qui se donne dans un lieu pareil se donne plus absolument et plus chastement à la fois.

» Mais que t'importe tout cela? tu ne me comprends peut-être pas, tu ne comprends pas que l'aspect de cette maison m'imposa et que, sans me rendre compte de l'impression qu'elle produisit sur moi, j'entrai chez madame Cantel avec la persuasion que j'avais affaire à une femme parfaitement supérieure, dont chaque parole, chaque geste avait une signification. Une grosse servante en deuil alla avertir madame Cantel que je m'étais rendue à son invitation. On me fit attendre quelque temps, et je pus faire alors toutes les observations que je viens de te communiquer. Je vis dans le salon l'admirable portrait d'un militaire. Je pensai que c'était celui de M. Cantel. J'étais à l'examiner, lorsque madame Cantel, enveloppée d'un long peignoir blanc, entra dans le salon. Je ne l'avais encore vue que sous son chapeau et ses voiles noirs; tu ne peux te faire l'idée de la ravissante tête de femme tout embéguinée de dentelles blanches d'où s'échappaient des flots de cheveux dont le désordre montrait la magnificence beaucoup mieux que n'eût pu le faire la coiffure la mieux apprêtée! Elle était légèrement pâle, et le bleu de ses yeux ardents rayonnait d'un éclat fiévreux. Je n'avais que mal vu la souplesse de cette taille sous le châle qui l'enveloppait; je ne puis te dire tout ce qu'elle avait de séduisant, d'enivrant, dans ce délicieux déshabillé. Moi, femme, je fus forcée de reconnaître qu'il était impossible qu'un homme fût

soumis à un charme si complet sans en subir l'empire, sans se mettre aux genoux de cette femme, sans lui dire : « Pour toi, pour » un de tes regards, pour un de tes sourires, je te donnerai mon » âme, mon honneur, ma vie. » Il en est un cependant qui a eu ce courage.

» Écoute bien, Melchior, lis avec attention chacune des choses que je vais te révéler. Mets-toi dans ma position, et comprends comment il se fait que moi, la fille du marquis de Lesly, la duchesse de Fosenzac, je me laissai dire en face par une femme de rien tout ce que madame Cantel osa dire. Au moment où elle entra, je lui dis, je ne sais trop pourquoi :

» — J'admirais ce portrait, madame ; c'est celui de M. Cantel sans doute ?

» — Non, me répondit-elle froidement, c'est le portrait de mon père.

» Je m'inclinai, elle continua avec un accent plein d'amertume :

» — Il y a des comédies que je ne jouerai jamais ; je n'aimais point M. Cantel, je l'ai offensé, je ne veux pas que son image me soit toujours présente comme un remords de ce que j'ai fait, je ne veux pas non plus faire croire que je porte dans mon cœur une douleur qui n'y est pas.

» — Je vous demande pardon de ma supposition, lui dis-je, et le soin que vous aviez mis à rechercher M. Valvins pour payer une dette de M. Cantel me semblait une preuve de bon souvenir.

» — Je m'appelle madame Cantel, reprit-elle doucement, c'est mon nom que je respecte. Mais, ajouta-t-elle, il est inutile de vous faire entrer dans les idées fort bizarres que je puis avoir au sujet de l'honneur. Nous avons à nous occuper de choses beaucoup plus graves. Il y va pour moi de tout mon avenir, pour vous de toute votre existence.

» Bien que la voix avec laquelle tout cela m'était dit fût d'une parfaite douceur, bien que les façons qui accompagnaient ces paroles fussent modestes et caressantes, je me sentais cependant enveloppée dans un intérêt commun avec madame Cantel. Nous étions à parler de *nous*, j'étais de moitié dans ce *nous*, j'y étais plus que de moitié ; car, au dire de madame Cantel, il y allait pour elle de son avenir seulement, pour moi de toute mon existence. Ce n'était point sans dessein que cette femme m'avait fait venir chez elle, elle comprenait tout l'avantage qu'elle avait sur moi dans cette position. Ce qu'elle n'aurait pas osé me dire dans ma maison.

ce que je n'aurais peut-être pas souffert, elle me forçait de l'entendre, à moins que je ne me retirasse et que je ne rompisse une explication où il s'agissait (on avait eu soin de me le dire) de toute mon existence. Madame Cantel me fit asseoir près d'elle, et, avec une familiarité dont sa bonne grâce fit une séduction, elle me prit les mains, se mit à me regarder avec un charmant sourire, et me dit d'une voix pleine de caresses :

» — Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, vous avez un grand nom, et certes les hommages les plus empressés et les plus séduisants n'ont pas dû vous manquer. Cependant il y a dans l'éclat humide de vos yeux, dans la douce âpreté de votre sourire, dans l'élévation de votre cœur, il y a dans tout cela le rayonnement d'un cœur qui croit à la passion, il y a la révélation d'une intelligence qui ne s'arrête point aux préjugés vulgaires du monde. Si vous avez jamais aimé, ce n'a point été parce que l'homme qui vous a touchée était ou noble, ou riche, ou puissant; vous avez dû l'aimer pour la noblesse de son caractère, pour la puissance de ses sentiments.

» — En vérité, madame, dis-je à madame Cantel, je ne sais de quel droit vous prétendez pénétrer ici dans mes sentiments.

» — Écoutez! me dit-elle avec une brusquerie charmante, nous sommes deux femmes en face l'une de l'autre, nous pouvons donc tout nous dire.

» J'étais confondue de tant d'assurance; mais, si l'audace des paroles m'irritait, le charme singulier avec lequel elles étaient dites arrêtait soudainement ma colère.

» — Parlez, madame, lui dis-je, je vous écoute.

» — Eh bien, me dit madame Cantel en se plaçant en face de moi, comprenez-moi bien. Peut-être me trompé-je sur ce que je pense de vous, je ne veux pas que vous vous trompiez sur ce que vous devez penser de moi. Je suis née pauvre, obscure, et ambitieuse : ce sont là trois grands vices. Mais je suis née patiente, et c'est là une grande vertu. Cependant, comme toutes les femmes, j'ai eu mes heures d'illusion, j'ai cru que beaucoup d'amour et beaucoup de dévouement valaient du dévouement et de l'amour. Bien jeune encore, je rencontrai dans le monde deux hommes qui auraient pu faire de moi la femme honnête et sincère qui associe loyalement sa vie à celle de son mari. L'un de ces hommes était M. Eugène de Frémery, un de ces riches fils de famille, ayant à la fois assez de noblesse, assez de talent et assez de fortune pour

arriver à tout, s'il avait été mené par une main habile. Au bout de quelques jours je reconnus que la vanité de ce monsieur ne voyait en moi que l'occasion d'une aventure amusante ; je lui ai fait payer plus tard sa présomption.

» — Je vous crois capable, dis-je à madame Cantel, de faire d'un homme tout ce qu'on peut en faire, mais je ne vois pas encore quel intérêt je puis avoir à votre confidence.

» — Cela viendra à son temps, me dit madame Cantel en souriant, la journée entière nous appartient, je vous la demande, et peut-être ne regretterez-vous pas de me l'avoir consacrée.

» — Continuez, madame, lui dis-je.

» Elle reprit :

» — Le second de ces hommes sur lequel j'avais jeté les yeux était un nommé Lucien Deville. Quoiqu'il eût quelque fortune, ce n'était point sur cela que je comptais pour le voir arriver à une grande position. Deville est une des têtes les mieux organisées que je connaisse. Il se croit un poëte, parce qu'il fait passablement les vers : il se trompe sur son propre compte. La poésie est une issue par laquelle s'échappe volontiers dans la jeunesse l'activité des esprits éminents. Cherchez, et vous trouverez bien peu d'hommes arrivés aux premiers rangs de la société qui n'aient perdu leurs premières années à rimer. Je me trompai encore : un fol amour, qui l'a conduit au malheur, l'a empêché de comprendre ce que je rêvais pour lui.

» J'écoutais madame Cantel avec un étonnement qui tenait de l'admiration. En vérité, mon frère, ne nous abusons-nous point sur le pouvoir de ces êtres que nous croyons servis par des hasards heureux ? Dans la position où nous sommes, servis par la fortune, par la naissance, nous sommes trop enclins à croire que chacun vit au courant des événements qui laissent le plus grand nombre dans l'obscurité et en fait arriver quelques-uns. Pour ma part, je ne me faisais point d'idée d'une femme qui, au départ de la jeunesse, pose un but à son existence et tend à ce but de toute la force de ses calculs. Telle était cependant madame Cantel. Mais j'aime mieux la laisser parler que te l'expliquer ; tu comprendras mieux. Elle continua ainsi :

» — Je fis une grande faute : le dépit me fit épouser M. Cantel. Une aventure bien triste me mit alors dans les mains de M. Deville…

Nous supprimons ici la partie de la lettre de madame de Fosenzac où elle repetait le récit que lui faisait madame Cantel de ses

amours avec M. de Graverend. Mais nous enlèverions les traits les plus extraordinaires du portrait de cette femme si nous supprimions aussi ce qui suivit cet audacieux aveu. Voici donc la suite de cette lettre :

« Après ce que venait de m'avouer madame Cantel, je restai dans une étrange confusion. Je pressentais qu'une femme n'ose ainsi dévoiler à une autre la faute qui la déshonore qu'autant qu'elle se sent assez forte contre sa confidente pour la forcer au silence. Cependant je m'écriai avec plus d'embarras que d'indignation :

» — Mais, madame, je n'ai que faire de tous ces secrets.

» Au lieu de s'irriter, madame Cantel me sourit de la façon la plus gracieuse :

» — Allez donc ! me dit-elle, grande enfant que vous êtes, y a-t-il là de quoi s'épouvanter? Hé ! mon Dieu, les hommes méritent-ils qu'on leur garde plus de foi qu'ils n'en ont pour nous? Ces messieurs ont établi un gros principe : c'est qu'une femme qui a un amant est déshonorée. Puis, cela dit, ils se tiennent en repos. Ils nous ont fait de ce précepte un lien, selon eux, tout-puissant. Si vous aimez et si vous cédez à votre amour, vous êtes déshonorée : voilà donc la grande maxime qu'ils opposent à l'ennui, aux désirs de la jeunesse, au charme d'être adorée ! Nous plaire, ils ne s'en occupent plus ; nous occuper le cœur et l'esprit, ils n'en prennent souci... Allons, ne me regardez pas d'un air si étonné, et dites-moi sérieusement si vous connaissez quelque femme qui n'ait puni son mari de son oubli, de son dédain, et surtout de cette insolente quiétude avec laquelle les hommes disent aux femmes : « Vous avez été honorée de mon amour, c'est assez pour toute votre existence. »

» — Mais, madame, lui dis-je, je puis vous affirmer que parmi les femmes que je connais...

» — Chut... chut, reprit madame Cantel avec son éternel et implacable sourire, nous sommes seules, toutes seules, nulle oreille ne nous entend, il faut tout nous dire... Mais, reprit-elle, n'êtes-vous pas belle à faire mourir d'amour les plus galants gentilshommes de France? et tout cela eût été pour un mari, un vieux mari grondeur et ennuyeux ?... non... non...

» Je voulus l'interrompre, elle continua :

» — Je ne veux pas vous écouter ; vous me répondrez lorsque j'aurai fini, alors nous pourrons nous entendre.

» Tu vois qu'à chaque parole je m'enfonçais de plus en plus dans la complicité de cette femme. D'où me venait cette faiblesse? Hélas!... Elle n'était pas seulement dans le charme inouï de cette femme qui souriait si légèrement au vice, elle était dans le trouble de ma conscience qui me livrait tout entière à sa volonté.

» — Enfin, me dit-elle, voici où nous en sommes. Ce Deville est venu me voir, il y a quelques jours, et voici ce qu'il m'a dit : « — Vous êtes sur le point de réussir dans un plan fort habilement formé. Après avoir été madame Cantel, vous voulez devenir la comtesse de Varneuil. » — « Et j'y arriverai. » « — Si je ne m'y oppose pas? » « — Quel intérêt avez-vous à me traverser dans ce dessein? » « — Aucun, mais j'attends du général Varneuil un service : ce service, il faut que vous le décidiez à me le rendre, ou je lui apprends toute votre histoire avec Eugène de Frémery et M. de Graverend. » Je demandai à Deville quel était ce service, et il me dévoila le mystère qui entourait sa naissance.

» O Melchior, mon frère, que cette femme a raison, et qu'on découvre d'abominables choses lorsqu'on veut pénétrer dans la vie de chacun! Le croirais-tu? madame de Chastenex, oubliant tous ses devoirs pendant que son mari était émigré, accepta l'amour d'un certain vicomte d'Assimbret qui la trompait pour une misérable meunière. Il résulta un double malheur de cette double intrigue. Madame de Chastenex et la meunière accouchèrent à peu près à la même époque, et lorsque leurs maris étaient absents depuis plus de deux ans. Madame de Chastenex ignorait que la meunière fût sa rivale, et, comme la famille de cette femme appartenait depuis bien des siècles aux Chastenex, ce fut précisément à la pauvre femme dont elle ignorait l'état qu'elle confia le soin de faire disparaître son enfant. Ce fut alors que toutes deux apprirent qu'elles avaient été dupes du même misérable. La meunière (on l'appelait Louise Firon), qui croyait à l'amour du vicomte, désespérée, folle, éperdue, emporta les deux enfants et se jeta dans l'étang du moulin. Elle fut arrachée à la mort, ainsi que les deux faibles créatures, par un nommé Pierre Varneuil. Ce Pierre Varneuil était présent lorsque Louise déclara à quelle mère appartenait chacun des deux enfants. Cette révélation ne fut faite que devant lui et devant le beau-père de Louise, qui se chargea du soin de placer les enfants loin du pays où cela se passait. Or, ce Deville sait qu'il est un de ces deux enfants, mais jamais il n'a pu découvrir à quelle mère il appartenait. Un seul homme vivant

sait de qui était née la fille, et par conséquent de qui était né le garçon : cet homme, c'était Pierre Varneuil qui avait solennellement juré au vieux Firon de ne pas révéler ce secret. Or, sais-tu ce que c'est que ce Pierre Varneuil ? c'est tout simplement le lieutenant-général comte de Varneuil qui, après cette aventure, était parti comme soldat en compagnie de ce même vicomte d'Assimbret qui, à ce qu'il me semble, a continué ses peccadilles à Toulon ; mais ceci est de peu d'importance... Oui, mon cher Melchior, voilà l'étrange concours de circonstances qui met en présence des gens qui paraissent si éloignés les uns des autres. Mais ce qui passe toute croyance, ce qui est une fatalité à laquelle il semble impossible de croire, c'est ce qui est arrivé de cette étrange situation. Ce Lucien Deville si lestement joué par la marquise de Favières et si profondément humilié, grâce aux conseils de madame de Chastenex, a juré de se venger ; il a voulu savoir à tout prix laquelle des deux femmes coupables était sa mère, si c'était Louise Firon ou la comtesse de Chastenex. Pour cela il fallait obtenir une déclaration du comte de Varneuil. Il est venu le chercher à Fontainebleau. Il ne s'agissait de rien moins que de le faire manquer (M. de Varneuil) à un serment, et le général a sur ce point des principes contre lesquels M. Deville n'eût pas tenté de lutter, s'il n'avait eu entre les mains un pouvoir qu'il suppose capable d'ébranler la conscience la plus robuste, de dissoudre les scrupules les plus tenaces : ce pouvoir, tu le devines, c'est celui de madame Cantel. « — Servez-moi dans ma vengeance, lui a-t-il dit, et je garde le plus absolu silence sur vos aventures de Poitiers ; sinon... je dis tout. Et alors plus de mariage, plus de comtesse de Varneuil, plus de grand monde, plus d'ambition, plus de mari, et quel mari ! un homme déjà pair de France, en passe d'être maréchal, de devenir ministre de la guerre, etc., etc.

« — Me comprenez-vous maintenant ? me dit madame Cantel. Comprenez-vous que, pour le plaisir de ménager madame de Chastenex, je ne me soucie pas de perdre tout cet avenir ?

» — Je le comprends, dis-je à madame Cantel ; mais ce M. Lucien a donc dans les mains le moyen de vous perdre ?

» — S'il ne l'a pas, il le trouvera. D'ailleurs, reprit-elle, il suffirait d'un soupçon jeté dans l'oreille du général pour le faire hésiter. Il est veuf comme moi, et l'histoire de sa première femme est si bizarre, si inouïe, que c'est à ne pas croire.

» J'attendais toujours la suprême raison qui me faisait le but

des confidences de madame Cantel. Elle s'aperçut de mon impatience, s'approcha tout à fait de moi et me dit :

» — Et maintenant, *ma chère*, arrivons au but de tout ceci. Ce n'est pas seulement madame de Chastenex qui est menacée, c'est vous, c'est madame de Kadicoff, c'est le marquis votre frère.

» J'écoutai de toute mon attention.

» — Il faut vous dire que, par un hasard inouï, deux ou trois jeunes gens se sont rencontrés dans cette position commune d'avoir été abandonnés par leurs parents ; ils ont fait entre eux une société appelée : *La bande des enfants perdus*. Là se trouvent réunis M. Deville et le commandant Valvins : celui-ci à un double titre, comme enfant abandonné d'une part, comme père d'un enfant qu'on a fait disparaître d'une autre part. Ils se sont juré entre eux de se prêter secours en toute occasion. A l'heure qu'il est on veut perdre madame de Chastenex, puis viendra le tour de la princesse de Kadicoff. On hésite à mettre votre père dans la liste, relativement à un certain Fabien qui habite Rennes ; c'est le fils d'une certaine madame Poyer qui, toute coupable qu'elle a été, n'a pas oublié ses devoirs de mère. Mais il paraîtrait que le marquis de Lesly s'est conduit à son égard de la façon la plus honteuse. Enfin, et comme dernière victime de ces messieurs, il s'agirait pour M. Valvins de savoir ce qu'est devenu un enfant qui a dû naître il y a un an à peu près. Vous connaissez M. Valvins, vous connaissez peut-être la mère de cet enfant? S'il en est ainsi, je vous demande de l'avertir du danger qu'elle court.

» Madame Cantel s'arrêta après ces paroles... Toi qui sais maintenant mon secret, mon cher Melchior, tu dois juger de l'épouvante que je ressentis ! J'avais la tête perdue, je me sentais complétement à la merci de cette femme ; je fus prise d'une terreur folle, et, sans calculer la portée de mes paroles, je m'écriai :

» — Ah! sauvez-moi, sauvez-moi, madame!

» Elle en était venue à ses fins, je le vis au sourire triomphant qui lui échappa. C'est alors qu'elle osa me dire :

» — Eh bien ! écoutez-moi. Un seul homme peut vous sauver... c'est votre frère. Dans quelques jours Deville sera à Rennes. J'ai le secret de sa naissance : le général m'a tout dit. Il n'est point le fils de madame de Chastenex : l'enfant de la comtesse est une fille qui a dû être confiée, sous le nom de Carmélite, à un cultivateur des environs de Rennes nommé Leroëx. Il est, quant à lui, le fils de Louise Firon. Je lui ai dit la vérité, mais je me suis bien gardée

de lui en fournir la preuve. Cette preuve, je la lui ai promise, et en attendant, armé de ce renseignement, il retourne à Rennes pour s'assurer de la vérité de ce que je lui ai appris.

» J'écoutais sans prévoir où voulait en arriver cette femme au génie infernal. Elle continua :

» Nos ennemis communs sont tous à Rennes; ou je suis mal informée, ou j'ai mal compris Lucien, ou bien il craint que quelque collision sanglante n'éclate entre les étudiants de Rennes et les officiers du régiment de cavalerie auquel appartient votre frère. Il faut que dans cette collision ces trois hommes disparaissent, ou deux seulement Valvins et Deville, le jeune Fabien est inoffensif. Allez chercher votre frère, ou écrivez-lui... Inventez quelque chose, dites-lui ce que vous voudrez... Mais on ne fait pas taire de pareils hommes, on les tue!...

» Que te dirai-je, Melchior? Je ne sais par quels arguments impitoyables, sanglants, odieux, cette femme m'entraîna; mais je promis de t'écrire ou plutôt d'aller sur-le-champ près de toi. Une heure après que je fus rentrée au château, j'étais en proie au délire d'une fièvre mortelle... Après trois jours où j'ai appelé la mort de tout mon pouvoir, je me lève pour t'écrire... Je l'ai fait : c'est fini... Je n'ose pas relire ma lettre... Je ne te l'enverrais pas... Que feras-tu? que décideras-tu ? Songe qu'il y va de l'honneur de notre père, du mien... Mais que vais-je te dire là!... Oh ! mon Dieu! mon Dieu! que je voudrais être morte! »

XXVIII

DÉCEPTION.

Voilà la lettre étrange, inouïe, qui tomba dans les mains de Carmélite. Lorsqu'elle l'eut lue, ou plutôt pendant qu'elle la lisait, son œil se dilata, ses narines se gonflèrent d'aise, il semblait qu'elle se trouvait enfin dans l'atmosphère qui convenait à sa nature. Elle rêvait à madame Cantel, cette femme lui faisait envie, elle l'admirait, elle trouvait qu'elle seule parmi toutes ces coupables fût digne du nom de femme, elle se sentait pétrie de la même

pâte, elles étaient sœurs d'esprit et d'âme. Ce que Carmélite avait tant cherché, elle le tenait enfin. Sans plus de réflexion, sans savoir comment elle tirerait parti de ces renseignements extraordinaires que le hasard lui avait donnés, elle écrivit à Melchior de Lesly : « Vous m'avez perdue... Je suis chez vous... Je vous » attends... Aurez-vous le courage de me sauver? » Le billet fut remis à Philopœmen, qui alla le porter à son maître qui l'attendait impatiemment à la caserne.

Carmélite, demeurée seule, eut le temps de réfléchir sur ce qu'elle avait à faire. A tout hasard elle se mit à copier la lettre de la duchesse de Fosenzac; s'il fallait qu'elle restituât l'original, elle ne voulait pas perdre une des circonstances nombreuses relatées dans cette lettre. Philopœmen, revenu de la caserne, la trouva occupée à écrire, mais il ne devina point qu'elle copiait une lettre. Au premier bruit, Carmélite l'avait soigneusement cachée. Le soir venu, Melchior arriva.

Nous l'avons vu au Champ de Mars saluant Valvins avec une déférence pleine d'amitié; nous l'avons vu plus tard assez peu animé de cet esprit de corps qui poussait les officiers de son régiment contre les étudiants. Ce ne fut que l'histoire de Carmélite qui le jeta hors des bornes. Ignorait-il donc le contenu de la lettre de sa sœur? s'il l'avait lue, cette lettre le laissait-elle donc si parfaitement indifférent? c'étaient là de graves questions, que doivent se faire ceux qui lisent ce récit. La suite des événements en amènera probablement la solution. Lorsque Melchior revint chez lui à minuit, il y trouva Carmélite : elle était plongée dans un admirable abattement factice. Melchior l'examina, fronça le sourcil et parut mécontent.

— Eh bien! lui dit-il, raconte-moi donc, mon enfant, ce qui s'est passé.

— Il s'est passé, dit sèchement Carmélite, ce qui devait arriver : M. le marquis, celui à qui j'avais promis ma main, a fini par découvrir ma faute et a voulu m'en punir.

— Ce grand butor d'étudiant! fit Melchior avec un dédain affecté.

— Ce grand butor d'étudiant, répondit Carmélite avec hauteur, appartient à une famille que la vôtre n'a pas le droit de mépriser.

Melchior jeta un regard perçant sur Carmélite.

— Écoute! lui dit-il : pour des raisons que je ne puis te dire, il

est probable que je quitterai mon régiment d'ici à peu de jours. Tu me suivras à Paris, et je te mettrai à l'abri de la colère de ce Poyer.

— Est-ce là tout ce que vous pouvez pour la pauvre fille que vous avez perdue? lui dit Carmélite en se levant soudainement.

— Mais que diable, mon enfant, veux-tu que je fasse de plus?... Ah! je comprends, tu veux parler de ta fortune? Ne crains rien, ma fille, je te placerai à Paris de façon à ce que ton avenir soit assuré.

La femme qui avait rêvé qu'elle serait la vicomtese Poyer de Caradec, qui venait de remplacer cette espérance perdue par le projet bien arrêté de devenir marquise de Lesly, ne pouvait pas être plus brutalement renversée du faîte des illusions où elle s'était placée. Quelque résolue que fût Carmélite, elle ne résista point à la douleur d'une pareille chute et demeura un moment muette et immobile. Elle avait raison d'admirer madame Cantel; son instinct ambitieux lui faisait comprendre la valeur de cette femme, mais elle était à mille lieues d'avoir cette supérieure habileté qu'elle admirait si sincèrement. Avec un esprit rapide, une intelligence vive, une grâce, une allure, une séduction personnelles qui ne le cédaient en rien aux avantages de madame Cantel, Carmélite devait périr victime où Victorine eût réussi. D'abord Carmélite avait de la passion pour aimer et pour haïr. Elle avait aimé Poyer, elle avait aimé Fabien et elle l'aimait encore. Le premier l'avait prise par ses ardents désirs de jeune fille et ses projets ambitieux. Le second l'avait enivrée de cette douce volupté qui plaît aux natures puissantes : celle de jeter du bonheur à pleines mains à un être chétif et soumis. La vanité seule l'avait livrée à Lesly. Mais enfin, si misérable que fût Carmélite, il y avait quelque chose qui battait dans sa poitrine, quelque chose qui était resté assez fier, assez susceptible, pour s'indigner devant une humiliation : elle était emportée. Chez madame Cantel il n'y avait de sensible que l'ambition : dans une position pareille à celle de Carmélite, elle eût gardé le silence, elle eût attendu, elle eût peut-être demandé à l'habileté de ses refus, à l'enivrement de ses caresses, un serment dont elle aurait plus tard tiré parti, surtout si elle avait possédé les secrets que le hasard venait de livrer à Carmélite. Mais celle-ci ne put résister à l'ardeur de ce sang orgueilleux qu'elle tenait de sa mère. Elle se leva soudainement et dit à Lesly :

— Voilà donc tout ce que vous pouvez faire pour la pauvre fille que vous avez perdue, me mettre à l'abri de la colère de Poyer! j'y ai été exposée ce matin sans protection et j'ai su lui échapper. Me donner à Paris une position qui me mette au-dessus du besoin! je n'ai pas besoin de vous pour cela, M. le marquis; le jour où il me plaira de travailler pour devenir riche, je le deviendrai. Adieu donc, et que Dieu vous protége, vous et tous ceux que vous aimez, si toutefois vous aimez quelqu'un!

Après ces paroles, Carmélite se dirigea du côté de la porte et voulut sortir. Melchior l'arrêta.

— Vous m'avez mal compris, lui dit-il, si vous croyez que ce que je veux faire pour vous soit si peu.

— Je vous ai parfaitement compris... Si libéral que vous soyez, M. le marquis, il y a une chose que vous ne pouvez pas payer: c'est mon honneur que je vous ai donné. Quelque prix que vous m'en offriez, je me serais vendue si je l'acceptais. J'aime mieux m'être donnée...

Melchior devint tout pensif, il leva les yeux au ciel et s'écria avec un sérieux mouvement de colère: Oh! les femmes, les femmes! et, comme pour compléter sa pensée, son regard se tourna du côté du secrétaire où il avait renfermé la lettre de sa sœur.

— Adieu, monsieur, dit Carmélite, adieu!

— Mais je ne puis vous laisser sortir ainsi au milieu de la nuit. Où irez-vous? Où prétendez-vous aller?

— Oh! ne vous inquiétez pas pour moi, dit Carmélite; ce n'est pas une nuit passée à la belle étoile qui peut m'épouvanter. Adieu, M. le marquis de Lesly! Souvenez-vous du jour où vous avez si insolemment repoussé du pied la pauvre paysanne que vous aviez si habilement attirée dans vos piéges.

— Mais, lui dit Melchior, qui voulait avoir vis-à-vis d'elle le moins de torts qu'il pourrait, que voulez-vous que je fasse? que prétendez-vous? qu'exigez-vous?

— Puisque vous ne l'avez pas compris, je n'ai pas besoin de vous le dire. Adieu!

— Mais vous ne pouvez me quitter ainsi, dit Melchior en l'arrêtant encore.

— Ah! fit Carmélite en reculant, prétendez-vous me retenir par la violence? Prenez garde!... J'appelle, on entendra mes cris: ce sera un grand honneur pour vous de montrer à tout le quartier

que c'est à coups de poing que vous payez vos maîtresses. Le brutal Poyer n'est pas de votre force en ce genre, monsieur le marquis!

— Allez donc, dit Melchior en haussant les épaules. De par tous les diables! j'ai assez de soucis pour ne pas ajouter celui-ci à d'autres.

— Adieu donc, marquis! lui dit Carmélite.

Et elle sortit. Rien ne peut dire quelle était la tempête qui bouillonnait dans le cœur de Carmélite. Elle se prit à courir devant elle comme une folle, mais elle emportait avec elle sa vengeance, elle avait la lettre de madame de Fosenzac. Carmélite n'hésita pas sur le chemin qu'elle voulait prendre. Elle alla droit chez celui qu'elle avait appelé son père jusqu'à ce moment. Une heure avant la découverte inespérée qu'elle venait de faire, Carmélite n'eût osé à aucun prix rentrer dans cette chaumière. Mais, maintenant qu'elle savait n'être pas la fille de Leroëx, la colère du paysan lui importait peu; elle gagna donc rapidement du côté de la porte de la ville qui menait à la ferme.

XXIX

COMPLICITÉ.

Elle était déjà hors des murs. La nuit était brillante d'étoiles, et le silence profond de la campagne n'était troublé que par ces légers frémissements qui courent au front des arbres comme le vol léger des Sylphes et des Lutins. Tout à coup Carmélite entendit derrière elle la course rapide d'un homme; elle se crut poursuivie, se jeta derrière un des buissons qui bordaient la route et attendit que celui qu'elle entendait fût passé. Mais bientôt elle écouta plus attentivement ces pas précipités, elle crut les reconnaître et glissa sa tête à travers le feuillage. Celui qui marchait avec cette rapidité passait en ce moment. A la fine élégance de sa taille, à cette allure leste et souple, Carmélite reconnut Fabien.

— Fabien? cria-t-elle doucement.

Fabien s'arrêta et répondit en appelant :

— Carmélite !

Aussitôt ils s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre, et tous deux en pleurant. C'était là un des mystères de ces deux âmes égoïstes et passionnées qui se défiaient l'une de l'autre et qui ne pouvaient se passer l'une de l'autre. Chacun d'eux en présence de son complice pleurait sur ses fautes, et tous deux étaient prêts à les recommencer. Ces deux êtres pervers s'aimaient de la passion la plus étrange et la plus complète. Cela est inexplicable, mais cela est ainsi. Un jour pouvait venir où ils se fussent séparés en se détestant ; deux jours après ils se seraient mutuellement recherchés avec ardeur, retrouvés et pardonnés. Les passions féroces des filles perdues pour les derniers misérables dont elles savent les crimes, les passions également féroces de ces misérables pour ces filles dont ils savent le honteux métier, sont l'expression la plus brutale de ces natures étranges et cependant plus communes qu'on ne pense. Comment Carmélite était-elle là ? voilà ce que demanda Fabien. Elle lui dit tout, et, lorsqu'elle osa expliquer à Fabien qu'elle avait espéré devenir marquise de Lesly, son jeune amant sembla trouver dans sa folle espérance une excuse à sa trahison. D'ailleurs, Carmélite lui avait laissé entrevoir quelque chose des découvertes qu'elle avait faites chez Melchior, et Fabien ne pensa pas qu'elle eût payé trop cher des armes qu'elle offrait de partager avec lui. Comment Fabien était-il venu là ? voilà ce que demanda à son tour Carmélite. Fabien avait reconduit sa mère dans la maison où elle demeurait seule. Lorsqu'elle s'était retirée pour se reposer, il s'était échappé de la maison pour aller voir Carmélite, qu'il croyait chez son père et qu'un signal convenu amenait près de lui lorsqu'il voulait la voir.

Au milieu du désespoir de Poyer, du désespoir de sa mère, l'image de Carmélite était toujours restée présente à l'esprit de Fabien. Cette femme lui était nécessaire comme l'air, comme la lumière, comme la vie. N'était-ce pas elle qui avait créé en lui ces premiers enivrements de l'amour dont le désir était sans cesse renaissant dans le cœur de Fabien ? Il dit tout à Carmélite, et tous deux se firent le serment de rester unis et éternellement fidèles l'un à l'autre. Mais, chose étrange ! dans tous ces serments qu'ils échangèrent, Fabien n'eut pas un moment l'idée d'offrir à Carmélite son nom et sa main, et elle ne pensa pas à les lui demander. D'ailleurs, s'il lui avait offert ce mariage, elle l'aurait refusé. Ils s'aimaient d'un amour assez passionné pour ne pas vouloir se

séparer et se priver l'un et l'autre de la passion qu'ils s'inspiraient, mais tous deux ne s'estimaient pas assez pour penser à une union légitime. La corruption naturelle de leur cœur pouvait se plaire à cette complicité de désordre où ils vivaient, mais l'ambition de chacun rêvait un avenir appuyé sur des garanties plus solides qu'ils ne pouvaient s'en offrir. Carmélite n'eût point voulu d'un mari qui lui aurait échappé du jour où elle lui eût légitimement appartenu. Fabien n'eût pas voulu d'une femme dont il connaissait les fautes. Quoi qu'il en soit de leurs dispositions intérieures, voici ce qu'ils résolurent tous deux :

Fabien devait écrire à sa mère et lui dire qu'il pensait qu'il n'était plus digne d'habiter dans sa maison; il lui devait demander une somme d'argent, et avec cette somme d'argent tous deux, Fabien et Carmélite, devaient aller à Paris. Voilà quels étaient les projets que formaient les deux coupables. Il s'agissait de mettre ces beaux projets à exécution, chose qui semblait la plus facile du monde et qui, cependant, les embarrassait fort. Comment écrire, par qui faire parvenir la lettre, comment obtenir la réponse et jusque-là où se cacher?... Toute l'astuce, toute la résolution de ces deux esprits si habiles à combiner de faux sentiments s'arrêtaient devant cet obstacle matériel. Le reste de la nuit se passa en incertitudes. Déjà le jour commençait à se lever; ils restaient dans ce misérable embarras, lorsqu'ils entendirent un bruit lointain de pas précipités; ils se retirèrent brusquement dans un petit taillis qui bordait la route.

Mais, avant de dire quels étaient les personnages qui arrivaient dans ce moment, il faut reprendre notre récit de plus haut.

XXX

SOLITUDE.

Comme on se le rappelle, Carmélite avait quitté l'appartement de Lesly, emportant avec elle la lettre de madame de Fosenzac, dont elle avait fait une copie qu'elle avait emportée aussi. Melchior était, depuis qu'il avait reçu la lettre de sa sœur, en proie

aux plus affreuses perplexités. A la première lecture de la lettre de la duchesse, il avait dix fois tourné la page, consulté la signature, examiné l'écriture. Ce qu'il lisait lui paraissait un de ces contes absurdes, impossibles, abominables, inventés par le cerveau malade d'un romancier frénétique; ç'avait été pour lui une lettre anonyme à laquelle on avait ajouté une adroite imitation de l'écriture de la duchesse et de sa signature. Rien ne pouvait justifier à ses yeux aucune des imputations dont cette lettre était pleine. Melchior, jeune, ardent, plein d'honneur et de loyauté, avait vécu jusqu'à ce moment sur les apparences de la vie de chacun. Jamais il n'avait cherché à pénétrer le secret de certains actes, de certaines paroles qui ne lui paraissaient point d'accord avec les sentiments de ceux qui faisaient ces actes ou qui disaient ces paroles. Il savait bien que madame de Chastenex s'était séparée de son mari à propos d'une intrigue d'assez bas étage où s'étaient trouvés mêlés son fils et son mari; il savait qu'à cette intrigue s'était trouvée mêlée Carmélite, mais il était à mille lieues de penser que cette déplorable rencontre eût touché de si près à l'inceste, et d'ailleurs il se demandait comment il eût pu se faire que madame de Chastenex, qui, à vrai dire, était la plus coupable dans cette circonstance, aurait pu se montrer assez rigoureuse pour exiger une séparation. Indépendamment de tous ces raisonnements qui n'étaient pas d'une logique exacte selon les règles du vice, quelque chose de plus pressant avait conduit Melchior à considérer cette lettre comme une odieuse supercherie pour l'écriture et la signature, comme une infâme calomnie quant aux faits qu'elle rapportait. Ce quelque chose qui fit rejeter à Melchior la possibilité de tout ce qu'il venait de lire, c'était cette innocence du cœur, cette loyauté de la première jeunesse, cette pureté qui se révolte aux premières atteintes du vice et qui le nie, à moins de le surprendre et de le voir en flagrant délit d'exécution. Melchior n'eût point cru le récit qu'il venait de lire s'il avait concerné des gens de la plus basse extraction et qui lui auraient été étrangers; comment pouvait-il y ajouter foi lorsque c'était la condamnation de femmes qu'il voyait entourées des hommages et du respect du monde, lorsque surtout ils flétrissaient sa sœur qu'il aimait avec une vraie passion fraternelle?

Cette lettre avait été remise fort tard dans la soirée à Melchior de Lesly. Appelé de très-grand matin au Champ de Mars, il s'était dispensé de relire cette lettre, pour qu'elle ne vînt pas détruire

l'opinion qu'il s'était faite à son sujet. Puis on se rappelle les événements du Champ de Mars, puis le rapport de Philopœmen, puis les arrêts imposés au jeune officier. Ce fut lorsqu'il fut seul que Lesly se remit en mémoire cette lettre extraordinaire. Il ne pouvait ni ne voulait admettre que ce pût être là un récit véridique d'événements possibles, et toute la force de ses réflexions ne tendit qu'à lui prouver qu'il était la dupe de quelque infâme invention; il finit par se dire que cette lettre n'était peut-être pas étrangère à la collision sanglante qui avait failli éclater entre les étudiants et les officiers de cavalerie. « Qui sait, se disait-il, si des hommes intéressés à voir éclater une sorte de guerre civile n'ont pas employé tous les moyens pour exciter les uns contre les autres les jeunes gens du pays et les officiers de ce régiment ? Qui sait si tous mes camarades n'ont point reçu quelque lettre qui leur montre un ou plusieurs ennemis parmi les étudiants de cette ville ? » Certes, c'était là une étrange façon de voir; mais l'esprit humain est ainsi fait, qu'il invente des impossibilités absurdes pour ne point admettre la vérité qui le blesse. Puis revint Philopœmen, et Lesly s'occupa d'autre chose. Mais, quoi qu'il en eût, la révélation que renfermait cette lettre qu'il accusait de fausseté était trop extraordinaire pour ne pas lui revenir sans cesse en mémoire, et l'incertitude à laquelle il ne pouvait échapper malgré tous ses efforts lui donna une humeur qui se manifesta plus qu'il ne l'eût voulu dans la manière dont il parla à Carmélite, car il se laissa aller à ces impressions fâcheuses qui montrent les femmes sous un aspect général de duplicité, et il ne trouva plus en lui vis-à-vis de Carmélite ces paroles caressantes, ces promesses amoureuses, ces tendres reproches avec lesquels il endormait à sa guise les exigences de la jeune fille. Aussi, dès qu'elle fut partie, il se reprocha sa froideur et sa dureté. Puis peu à peu sa pensée revint à la fatale lettre qui lui avait inspiré ces fâcheuses dispositions, il la chercha, mais il ne la trouva point où il l'avait laissée. Un frisson glacé le saisit : on s'était emparé de cette lettre! Qui avait pu s'en emparer? Carmélite sans doute? Carmélite, une fille qu'il venait de traiter comme il l'avait fait, une fille qui n'avait sans doute puisé la fierté qu'elle lui avait montrée que dans la possession de cette lettre! Un affreux désespoir s'empara de Melchior. Une pareille lettre, fût-elle une invention, fût-elle une calomnie, portait un coup terrible à l'honneur de sa famille. S'il plaisait à Carmélite de

la faire lire, cette histoire serait bientôt la fable de toute la ville; cette fable serait accueillie et répétée tout haut par les étudiants, accueillie et répétée tout bas par les officiers mêmes de son régiment, dont un grand nombre étaient jaloux du luxe affiché par le lieutenant Lesly. Au milieu du désordre où l'avait jeté la disparition de cette lettre, il appela Philopœmen pour l'interroger. Il apprit de lui que Carmélite était demeurée seule dans l'appartement, il apprit de lui qu'elle avait écrit. Pour comble de malheur, Philopœmen dit de ces mots qui assassinent le cœur d'un homme :

— Est-ce que la petite a volé monsieur le marquis ?...

— Oui...

— Monsieur a-t-il bien compté son argent ?... Car il n'y a qu'elle et moi qui ayons pu commettre le vol, et je prie monsieur de croire que je suis incapable, etc., etc.

— Mais je ne dis pas cela.

— Ah ! on a donc volé autre chose à monsieur ?

Melchior, sans répondre, retournait tous les papiers.

— Mais il me semble qu'il ne manque rien à monsieur...

Enfin Melchior exaspéré s'écria qu'il fallait rattraper Carmélite à tout prix et la ramener dans la maison de gré ou de force. Mais le temps perdu à la recherche de la lettre, à l'explication donnée à Philopœmen, avait dû donner de l'avance à Carmélite. A côté de l'horrible inquiétude qu'éprouvait Melchior, il y avait encore un ennui qui le tourmentait : il était aux arrêts. S'il n'était pas rentré chez lui avant le jour, il manquait gravement à son devoir. Certes, s'il eût pu dire la vérité, il aurait eu une excuse trop légitime ; mais on ne fait à personne l'aveu qu'il lui aurait fallu faire pour s'excuser. Après de longues et inutiles recherches, il se décida à rester chez lui, espérant que Carmélite y reviendrait ou que, si elle voulait se servir de la lettre qu'elle possédait, elle enverrait quelque émissaire pour faire ses conditions. Il faisait à peine jour lorsque Philopœmen, qui était parti à tout hasard, rentra dans la maison : il n'avait découvert aucune trace de Carmélite.

A peine Lesly était-il seul, tout disposé à croire à la vérité des faits rapportés dans la lettre de madame de Fosenzac, au moment où il se disposait à écrire au général pour demander comme une grâce exceptionnelle que ses arrêts fussent levés, on lui annonça l'arrivée de trois personnes parmi lesquelles, au dire de Philopœmen, se trouvait le brutal étudiant qui avait enlevé Carmélite. Lesly n'eut

pas le temps de réfléchir au motif qui pouvait les amener chez lui ; il ne vit là qu'une chance de retrouver la trace de Carmélite, et par conséquent la lettre fatale dont elle s'était emparée. Melchior ordonna qu'on introduisît immédiatement ces trois hommes, et il ne fut pas peu surpris de reconnaître, dans ceux qui accompagnaient Poyer, d'abord Valvins, celui qui lui était signalé comme l'amant heureux de sa sœur, puis ce Lucien Deville qui s'était fait, selon la lettre, le chef du complot qui devait mettre au jour les fautes et les crimes de madame de Chastenex et de la princesse de Kadicoff. Lesly crut voir dans cette réunion la confirmation du soupçon qui lui était déjà venu à l'esprit, et il se dit qu'il devait y avoir une main ennemie qui, après l'avoir poussé contre ces trois hommes, les excitait contre lui. Il résolut donc, par une rapide réflexion, d'écouter froidement les explications qu'ils venaient lui demander et de n'accepter une rencontre qu'autant qu'il leur en aurait fait déduire catégoriquement les motifs. Valvins avait l'air profondément attristé, et Lucien Deville semblait amené plutôt par un sentiment de condescendance au dessein de son ami Poyer que par la conviction qu'il lui prêtait une assistance convenable dans une affaire digne et juste. Quant à Poyer, il avait dans ses traits et dans sa tenue une impassibilité glacée. On eût dit qu'il était sous le pouvoir d'une fatalité qui le poussait invinciblement à sa perte. Ce n'était plus le fier et joyeux étudiant pour qui le danger était un bonheur, pour qui le combat était une fête ; c'était un fantôme qui vivait la mort dans le cœur.

XXXI

PROVOCATIONS.

Il y eut un moment de silence pendant lequel les trois amis refusèrent d'un geste froid les siéges que leur avait avancés le marquis de Lesly. Celui-ci, malgré sa résolution d'être calme, prit un air de hauteur et dit d'un ton sec :

— J'attends, messieurs.

— Monsieur de Lesly, dit Valvins avec un effort qui montrait combien il regrettait d'être forcé à remplir la mission dont il était chargé... M. Poyer a pénétré hier de vive force dans votre maison, il en a fait sortir par la menace une femme qui vous intéresse vivement; c'est une injure qu'il vous a faite, il vient vous en offrir la réparation.

Melchior, qui dans toute autre circonstance aurait trouvé une pareille démarche assez impertinente pour mériter une correction immédiate, se contint et répondit assez froidement :

— Mais si je ne me trouve point offensé de la conduite de monsieur, si je ne lui en demande pas réparation, dois-je accepter un combat qu'on m'offre si bénévolement ?

Valvins et ses amis étaient loin de s'attendre à une réponse aussi calme de la part de Melchior, et Poyer, prenant aussitôt la parole, dit avec un léger accent de colère :

— Si M. le marquis de Lesly ne se trouve point offensé de ce que j'ai forcé sa maison, de ce que j'en ai chassé sa maîtresse, moi je me trouve offensé de ce qu'il m'a pris une femme qui m'appartenait, et je lui demande raison de sa conduite.

— Je comprends de cette façon, repartit Lesly, mais je pourrais dire à M. Poyer que j'ignorais complétement ses relations avec cette fille et que, si je les avais connues, rien n'aurait pu me déterminer à lui faire gratuitement l'affront qu'il me reproche.

A cette réponse, Poyer regarda Valvins d'un air stupéfait et lui dit :

— C'est là le jeune homme impétueux dont tu m'avais parlé ?

— Monsieur Poyer, dit Melchior d'une voix grave, nous n'avons pas entre nous l'habitude de douter du courage de nos adversaires.

Melchior, visiblement embarrassé, s'arrêta un moment, puis il reprit :

— Je serai prêt, quand il en sera temps, à vous rendre raison des torts que j'ai pu avoir envers vous ; mais je vous le demande comme à un homme d'honneur, ma conduite envers cette misérable fille est-elle la seule cause de la rencontre où vous venez m'appeler ?

— Ne la trouvez-vous pas suffisante ?

— Sans doute... Mais pour l'honneur de ma famille, dit Melchior d'une voix tremblante, j'ai besoin de savoir si vous ne cédez pas à quelque suggestion tout à fait étrangère à Carmélite.

A ces paroles de Melchior, la figure de Poyer devint livide ; une

haine implacable se peignit un moment sur son noble visage et lui donna une expression de férocité.

— L'honneur de votre famille! murmura Poyer d'une voix sourde... l'honneur de votre famille! répéta-t-il avec un violent mouvement de rage.

Il jeta un regard interrogateur sur Lucien et Valvins, puis reprit avec une expression d'ironie cruelle :

— Le marquis de Lesly parle de l'honneur de sa famille! Mais ne savez-vous pas, reprit Poyer en attachant sur Melchior ses yeux ardents... ne savez-vous pas que votre père a touché à l'honneur de la mienne?

Melchior baissa les yeux.

— Ne savez-vous pas, reprit Poyer, dont la colère s'exaltait, qu'à défaut du père j'ai soif de tuer le fils?... Il me parle de l'honneur de sa famille, lui, le fils du marquis de Lesly qui a déshonoré la maison où on lui donnait asile... lui, le frère de cette femme perdue!

— Silence, Poyer! s'écria Valvins.

Melchior écoutait la pâleur sur le front.

— Laissez-le parler, commandant, s'écria-t-il d'une voix sombre... laissez-le parler... Il faut que je sache la vérité tout entière, il le faut!

Melchior resta un moment silencieux, puis il reprit d'une voix entrecoupée par l'effort violent qu'il faisait sur lui-même pour aborder un pareil sujet :

— N'avez-vous pas appelé ma sœur une femme perdue, et l'un de vous ne pourrait-il pas au besoin attester que c'est la vérité?

En parlant ainsi, Melchior regarda Valvins, qui rougit et baissa les yeux. Melchior continua en s'adressant à Deville :

— Et vous, monsieur, n'êtes-vous point d'avis qu'il est temps de mettre en pleine lumière les crimes de ces mères qui jettent leurs enfants à l'abandon et à la misère?

— Que dites-vous? s'écria Valvins, et d'où savez-vous?...

— Ah! fit Melchior, d'où je sais vos projets...

Il s'arrêta, et, tirant de sa poitrine un soupir profond et désespéré, il s'écria :

— Oh! tout ce que m'annonçait cette lettre était donc vrai!...

— Quelle lettre?

— Quelle lettre? reprit Melchior, une lettre qui n'est plus en mon pouvoir...

Il s'arrêta encore et reprit :

— Oh! c'est épouvantable...

Puis, avec un désordre extrême :

— Merci, messieurs, merci de votre présence! Eh bien, à vous d'abord, monsieur Poyer, et, si le sort vous favorise, tant mieux!... je ne vivrai point pour voir éclater sur mon nom cet orage de délations et d'infamies... Si c'est moi qui suis le vainqueur, ce sera à nous deux ensuite, monsieur Valvins... et à vous après, monsieur Deville; car il faut que je meure ou que tout homme qui possède l'horrible secret de tous ces crimes meure aussi.

Valvins et Deville se regardèrent.

— Je ne vous comprends pas, dit Valvins.

— Je vous dis que je sais tout, reprit Melchior. Une femme à qui vous avez dit vos projets les a confiés à ma sœur, qui me les a écrits...

Lucien et Valvins restèrent confondus.

— C'est madame Cantel, murmura Deville.

— Oui, oui... reprit Melchior, c'est bien le nom de cette femme.

Puis il reprit avec rage :

— Et cette lettre est dans les mains de Carmélite!

Les trois amis reculèrent avec étonnement.

— Écoutez! leur dit Melchior avec désespoir; voulez-vous m'aider à retrouver cette fille, à lui arracher une arme avec laquelle elle peut perdre et ma sœur et votre mère aussi, monsieur Poyer? car le crime de mon père s'y trouve expliqué aussi bien que les fautes de ma sœur. Voulez-vous m'aider à retrouver cette lettre? et après je serai à vos ordres... le voulez-vous?

— Oui, dit Poyer... je le veux... mais après cela vous m'appartenez...

— A l'heure que vous voudrez et comme il vous plaira.

Cette conversation était à peine faite que Melchior écrivit au lieutenant-général le billet suivant :

« Mon général,

» Je me fie à votre honneur de soldat, et je viens vous dire : Sur
» l'honneur de mes épaulettes, une affaire complétement étrangère
» aux événements qui se sont passés hier au Champ de Mars, une
» affaire où il y va de l'honneur, de la vie de toute une famille,
» cette affaire m'oblige à quitter les arrêts que vous avez prononcés
» contre moi. Je vous le demande comme une grâce, si l'on me

» rencontre déguisé par la ville ou dans la campagne, faites qu'on » ne me cherche point... Il faut tout vous dire. J'ai besoin de ma » liberté pour sauver l'honneur de... Mais à quoi bon vous dire » des noms qui me feraient rougir un jour devant vous? »

Ce billet écrit, Melchior s'habilla en bourgeois et s'apprêta à sortir avec ses trois ennemis.

— De quel côté pouvons nous trouver Carmélite? dit Valvins.

— Du côté de la ferme de Leroëx ou de la maison où je l'ai trouvée, dit Poyer.

— Mon domestique y est allé, répondit Melchior.

— Et n'a rien trouvé? ajouta Poyer. Oh! il faut connaître le pays mieux qu'il ne le connaît pour trouver quelqu'un qui se cache parmi les haies, les buissons et les chemins creux de nos campagnes. Venez avec moi.

Ils sortirent tous les quatre de la ville sous la direction de Poyer.

Notre héros, avec cet instinct de chasseur qui lui avait appris quel attrait invincible ramène toute créature aux environs de l'endroit où est son nid, Poyer les conduisit du côté de la ferme de Leroëx. C'était le bruit des pas précipités de ces quatre hommes qu'avaient entendu Carmélite et Fabien.

XXXII

UN MEURTRE.

A travers le feuillage derrière lequel ils s'étaient abrités, Fabien et Carmélite aperçurent de loin ceux qui étaient à leur poursuite et se retirèrent au plus profond du taillis où ils s'étaient cachés. Bientôt les quatre jeunes gens arrivèrent; leur marche était rapide, et ils paraissaient aller à un but déterminé, sans chercher aucun indice qui dût les arrêter sur le chemin qu'ils parcouraient; aussi passèrent-ils rapidement devant le taillis où se tenaient blottis Fabien et Carmélite. Mais, au moment où ils allaient s'éloigner dans la direction de la ferme de Leroëx, Poyer s'arrêta tout à coup. Il parut prêter l'oreille à un bruit qui avait traversé l'air, il jeta autour de lui un regard rapide et investigateur. On eût dit

qu'il était doué de l'instinct prodigieux du chien de chasse qui sent au loin la présence de la victime qu'il poursuit. Soit que ce fût une inspiration soudaine qui montrait à Poyer cet endroit comme plus propre qu'un autre à cacher les coupables, soit qu'un indice inaperçu de tous ses compagnons lui eût révélé leur présence, il tourna vers le taillis un regard qui semblait pénétrer dans son ombre. Puis tout à coup, bondissant comme un lévrier qui a aperçu sa proie, il franchit en quelques bonds les haies, les fossés et les buissons qui le séparaient de l'endroit où se trouvaient Carmélite et Fabien, et, avant que ceux-ci eussent pu faire un mouvement pour échapper à cette poursuite soudaine, il était près d'eux et appelait à lui ses compagnons qui l'avaient si soudainement vu disparaître à leurs yeux. Lorsqu'ils arrivèrent, Carmélite et Fabien étaient l'un près de l'autre, la main dans la main, tremblants et épouvantés tous deux, mais tous deux cependant bravant du regard les ennemis qu'on leur annonçait. Quant à Poyer, il était debout, immobile en face d'eux, promenant son regard désespéré sur ces deux êtres qu'il avait tant aimés et qui l'avaient si indignement trahi. Ce fut alors que Poyer, montrant Carmélite à Melchior qui arrivait, lui dit d'une voix sourde :

— Tenez, voilà la femme que vous cherchez, dépêchez-vous, j'attends.

En parlant ainsi, Poyer s'assit sur une pierre et cacha sa tête dans ses mains comme pour rester étranger à tout ce qui allait se passer. Melchior s'avança vivement vers Carmélite et lui dit d'une voix menaçante :

— Vous avez pris chez moi une lettre qu'il faut me rendre à l'instant même.

Avant que Carmélite eût eu le temps de répondre, Fabien s'avança vers Melchior et lui dit avec la colère d'un cœur qui ne sait d'autre excuse à ses fautes que de les pousser jusqu'au bout :

— Prenez garde ! il y a quelqu'un ici qui ne vous laissera pas insulter et menacer cette jeune fille.

— Et qui cela ? dit le marquis de Lesly avec hauteur.

— Moi, répliqua Fabien.

Melchior, que le ton de son nouvel ennemi avait exaspéré, fut sur le point de répondre à cette bravade par l'insulte la plus violente ; mais, en voyant la tournure frêle de cet enfant, il s'arrêta et demanda à ceux qui l'entouraient :

— Mais quel est donc ce jeune homme qui vient se mêler de choses qui ne doivent ni ne peuvent le regarder ?

— Il vous importe peu de savoir qui je suis, reprit Fabien en pâlissant ; laissez là cette jeune fille, ajouta-t-il d'un ton moins impérieux, c'est tout ce que je demande.

— Et moi, reprit Melchior en se détournant de Fabien comme d'un ennemi indigne de lui, pour s'adresser à Carmélite, je demande, j'exige, je veux cette lettre que vous m'avez volée.

— Vous ne l'aurez pas ! repartit Carmélite résolûment.

— Vous le voyez, messieurs ! vous voyez à quoi l'on me réduit ; vous témoignerez que, si j'ai porté la main sur cette femme, c'est qu'elle l'a voulu.

— Oh ! s'écria Carmélite en reculant de quelques pas, n'en appelez à personne ici, monsieur le marquis de Lesly ; car vous me protégerez, vous, monsieur Deville, et vous aussi, monsieur Valvins, reprit-elle en élevant encore la voix, c'est votre vengeance qu'on veut m'arracher, c'est la preuve des crimes de la sœur de cet homme, c'est la preuve de votre naissance, monsieur Deville, c'est la preuve que nous sommes nés du même père, car vous êtes mon frère, j'en ai la preuve maintenant !

— Misérable ! s'écria Lesly en s'élançant vers Carmélite, qui recula encore pendant que Fabien se jeta à la rencontre de Lesly, et tous deux se prirent à lutter ensemble.

Valvins et Deville étaient demeurés immobiles, stupéfaits de ce qu'ils venaient d'entendre ; mais Poyer s'était levé tout à coup, et, à l'aspect de Fabien et de Melchior qui, après avoir lutté un moment ensemble, s'étaient séparés pour se saisir chacun d'une épée et s'attaquer avec plus de fureur, Poyer avait poussé comme un cri de joie sauvage, puis tout à coup, en les voyant s'avancer l'un sur l'autre, les yeux enflammés de colère, les lèvres frémissantes de rage, il se précipita entre eux au moment où ils se lançaient en aveugles l'un contre l'autre, et les deux épées poussées par ces mains furieuses frappèrent à la fois le brave Poyer et se croisèrent pour ainsi dire dans sa poitrine. Un cri d'épouvante et de douleur s'échappa de toutes les bouches ; mais Poyer resta debout, les deux mains appuyées sur ses blessures, et, regardant tour à tour Melchior et Fabien, il leur dit d'une voix haletante :

— Oh ! vous êtes bien tous les deux les fils de l'homme qui a déshonoré ma mère ! Votre père a tué le mien par la honte, vous m'avez tous deux assassiné avec l'épée ! c'était juste.

A peine avait-il prononcé ces paroles que l'infortuné Poyer détacha ses mains de sa poitrine, les tendit à Valvins et à Deville qui s'étaient approchés, et tomba en murmurant ces derniers mots :

— Ne dites rien à ma mère, et ne me vengez pas!

Rien ne peut rendre le désespoir de Melchior en voyant ainsi tomber devant lui ce brave jeune homme qui n'avait pas eu un mot pour maudire ceux qui, après avoir porté le désespoir dans son cœur, venaient d'y plonger le fer. Quant à Fabien, il était tombé à genoux, et pas un cri, pas un murmure ne s'étaient échappés de sa bouche, pas une larme de ses yeux. Il regardait fixement le visage de Poyer, il semblait absent de tout ce qui se passait autour de lui, lorsque Carmélite, voulant profiter de la stupeur universelle, fit un mouvement pour s'enfuir. Tout à coup, et avant qu'elle eût pu faire un pas, Fabien l'atteignit, et, la traînant jusque auprès du corps de Poyer avec une force invincible, il la jeta à genoux près de ce corps inanimé en lui criant :

— Regarde celui que tu as tué!

A son tour Carmélite se mit à contempler Poyer, et, comme si l'aspect de ce corps insensible lui rendait le souvenir de tout ce qu'il y avait de grand et noble dans ce cœur qui ne battait plus, elle s'écria après un moment de silence :

— Il n'y avait que lui de bon!

Puis elle se pencha sur le cadavre, déposa un baiser sur ses lèvres glacées, se releva, et, jetant à terre la lettre de madame de Fosenzac et la copie qu'elle en avait faite, elle s'écria :

— Tenez! videz entre vous toutes vos honteuses querelles! Je ne vous connais plus.

Lesly ramassa les papiers, et, ayant reconnu l'écriture de sa sœur, il garda la lettre et rejeta la copie qui en avait été faite comme un papier qu'il ne lui importait pas de connaître. Fabien s'en empara sans autre motif que de ne pas laisser à l'abandon une lettre dont il avait reconnu l'écriture pour être celle de Carmélite, et celle-ci s'éloigna rapidement. Pendant ce temps, Valvins et Deville s'étaient approchés de Poyer et s'étaient agenouillés près de lui. Quelque énergie qu'il y eût dans le cœur de ces deux hommes, elle paraissait avoir complétement succombé sous le coup douloureux qu'ils venaient de recevoir l'un et l'autre. Ce fut Melchior qui leur adressa la parole :

— Eh bien! messieurs, leur dit-il, que décidez-vous?

— Oh! dit Valvins, c'est effroyable ; et comment pourrons-nous annoncer à madame Poyer que son fils est mort frappé de la main de Fabien, de la main de son autre enfant?

— Écoutez, dit alors Melchior d'une voix entrecoupée, un duel n'a-t-il pas pu avoir lieu entre moi et M. Poyer, duel qui peut s'expliquer par trop de raisons fatales pour qu'on n'y croie pas?

Deville montra du doigt les deux blessures ouvertes à chaque côté de la poitrine.

— Un duel, dit-il, n'admet pas deux épées qui frappent et qui tuent à la fois. Il faut dire la vérité.

Valvins se leva alors et reprit avec une vivacité désespérée :

— La vérité, oui, il la faut aux magistrats, il la faut à nos camarades, mais nous ne pouvons pas assassiner la mère, après avoir tué le fils, en disant la vérité. Pour elle ce sera dans un duel que le brave Poyer sera mort. Tu m'entends, Fabien, et, pour que ta mère ne sache jamais que ta main est une de celles qui ont fait couler le sang de ton frère, tu rempliras jusqu'au bout tous les devoirs que tu dois au fils de celle qui t'a nourri et élevé.

— Je le ferai, repartit Fabien.

Alors Valvins, tendant la main à Deville, lui dit d'une voix sourde :

— Voilà donc le sort que Dieu a réservé à la mère qui n'avait pas abandonné son enfant ! n'y aura-t-il pas un châtiment pour celles qui ont jeté les leurs à la misère et à l'abandon ?

Ces paroles ramenèrent Lesly au souvenir du motif qui l'avait conduit à la poursuite de Carmélite, et, croyant que c'était à lui que s'adressait la menace de Valvins, il dit d'une voix calme et résolue :

— Et maintenant, messieurs, quand vous voudrez, je serai à vos ordres.

— Pas encore, monsieur le marquis, lui répondit Valvins ; Poyer nous a défendu de le venger.

XXXIII

TRISTES HONNEURS

Deux heures après cette rencontre, deux paysans rapportaient sur une civière le corps de l'infortuné Poyer. C'étaient les fils de ce vieux Leroëx qui avaient fait avec Poyer une si rude connaissance. Le père marchait derrière ses enfants, son bonnet à la main, pleurant comme si c'eût été un de ses enfants dont il suivait le cadavre. Derrière lui venaient tous les paysans qui avaient rencontré ce cortége funèbre, de même que ceux qui l'avaient aperçu du champ où ils travaillaient, les uns revenant sur leurs pas, les autres quittant et abandonnant au milieu de leurs champs leurs instruments de labourage, tous la tête basse et le visage morne, aussi étonnés que désespérés de cette mort qui leur semblait un rêve. D'où venait donc à ce jeune homme cet hommage universel? c'est que là, sur cette civière, était couché le beau Poyer, le noble Poyer, le brave Poyer, l'honneur de la jeunesse bretonne, le cœur loyal, sincère, enthousiaste; l'ami du faible et du pauvre, l'ennemi de l'insolent et du persécuteur, le pur et rude enfant de la Bretagne, celui que la voix publique opposait avec fierté à tout ennemi qu'on pouvait citer, pour sa force, pour son adresse ou pour son courage, le jeune héros enfin de ces luttes intérieures sur lequel la ville de Rennes s'appuyait fièrement en disant : « S'il arrivait que dans une rencontre générale on tuât tous nos braves étudiants, il nous resterait Poyer, Poyer qui suffirait seul à les venger tous. » En tête du cortége marchait Fabien entre Valvins et Deville. Dès qu'ils eurent franchi les portes de la ville, dès que quelques passants eurent rencontré ce triste convoi, la nouvelle de la mort de Poyer se répandit de maison en maison, de rue en rue, avec une effrayante rapidité, et une heure ne s'était pas écoulée depuis que Poyer avait été déposé dans sa modeste chambre d'étudiant, que toute la jeunesse de Rennes et une partie de la population étaient amassées dans la rue, dans les environs de sa demeure.

Pendant ce temps, Lucien avait été chez madame Poyer, et Valvins s'était rendu chez le général et chez les magistrats pour les avertir de cet événement et leur en apprendre les funestes circonstances. Fabien était resté près du corps de Poyer. Charles Joulu et quelques autres de l'intimité de Poyer avaient reçu de Valvins et de Deville la confidence des dernières paroles de leur ami, et ceux-ci parcouraient la foule des étudiants en calmant les murmures menaçants et les projets de vengeance qui fermentaient dans les esprits exaspérés par cette mort soudaine. Enfin Deville revint de la mission douloureuse qu'il avait acceptée, puis Valvins, qui avait obtenu des magistrats la promesse de laisser aux étudiants le droit de rendre à Poyer l'hommage qu'ils croiraient devoir à sa mémoire. Ce fut alors qu'on annonça à toute cette foule que les funérailles de Poyer auraient lieu le lendemain et que son corps serait transporté à Berbins, dans le château de sa famille. Cette annonce éloigna une grande partie des curieux rassemblés autour de la maison, mais la plupart des étudiants demeurèrent. On demanda en leur nom qu'il leur fût permis de voir une dernière fois le corps de leur ami, et tous montèrent les uns après les autres pour saluer d'un suprême adieu ce noble jeune homme qu'ils avaient tous aimé, dont tous avaient été fiers d'être les compagnons. Puis, quand le soir fut venu, sans qu'aucun ordre de la police empêchât cette calme et sévère démonstration, quelques étudiants se placèrent devant la salle de spectacle pour dire aux rares habitants de Rennes qui se présentaient pour entrer au théâtre, ces seules paroles : « Vous savez sans doute que Poyer a été tué ? » Et tout aussitôt chacun s'en retournait, comprenant et respectant ce deuil public, s'il ne le partageait pas. Les officiers du régiment de cavalerie étaient encore consignés, et aucun des officiers des autres régiments ne pensa ce soir-là à se présenter au spectacle.

Le lendemain, le corps de Poyer fut enlevé par les étudiants eux-mêmes : tout s'était organisé dans la nuit. Après les étudiants venaient un certain nombre d'ouvriers qui devaient porter le corps de Poyer, puis les paysans des environs de Rennes. Les relais étaient marqués pour arriver jusqu'à la demeure de madame Poyer. Ce fut ainsi qu'on partit de la maison mortuaire. La foule était immense dans les rues que le cortége devait traverser. La plupart des filles du peuple et toutes ces pauvres filles à la vie joyeuse pour qui Poyer était un héros, suivaient le cortége en

habit de deuil. Les fenêtres étaient encombrées de curieux, et c'était une chose bizarre que de voir les têtes blanches des vieillards, qui avaient blâmé hautement la vie qu'avait menée ce jeune homme, se courber pieusement et tristement devant ce cercueil qui passait; c'est que la Bretagne est toujours la Bretagne, et que ces vieux Bretons venaient de voir tomber un de ces hommes taillés à la hauteur de ces hommes de fer qui ont illustré leur histoire. Les mères de famille elles-mêmes laissaient tomber sur ce cercueil un regard de pitié, et cette pitié allait, par la pensée, à sa pauvre mère, la noble victime. Enfin les jeunes filles de ce monde dont les portes eussent été fermées à Poyer se demandaient curieusement pourquoi cette douleur universelle, pourquoi ce respect profond en face du cercueil de celui dont elles avaient entendu souvent accuser les folies et les excès. C'est que bien au-dessus de tous ces défauts qui avaient rendu la jeunesse de Poyer si redoutable et si blâmable, planaient trois vertus qui appartiennent plus particulièrement à la Bretagne : il était brave, loyal et bon. Nulle misère ne l'avait trouvé indifférent, nulle parole donnée ne l'avait trouvé infidèle, nul danger ne l'avait fait reculer.

Cependant le cortége funèbre, après avoir parcouru la ville, se dirigea sur la route qui menait à Berbins. C'était plus de six heures d'une marche même rapide. Beaucoup de ceux qui étaient venus pour rendre un dernier hommage à la mémoire de Poyer et se joindre à la douleur publique, quittèrent le convoi aux portes de la ville ; mais aucun de ceux qui se décidèrent à l'accompagner plus loin ne l'abandonna à mesure que la fatigue ou l'ennui les prenait sur la route. On ne vit pas ce cortége funèbre, comme celui de tant d'hommes illustres, s'amoindrir peu à peu et se réduire à quelques fidèles au moment où il atteignait le but. Tous ceux qui étaient partis avec Valvins, Deville et Fabien, étaient encore avec eux au moment où le cortége arriva en vue du château de Berbins. Là aussi était une autre réunion : c'étaient tous les paysans des environs, c'étaient les serviteurs de la maison, en grand deuil, hommes, femmes et enfants, agenouillés et priant, tandis qu'une femme restait debout, immobile, sur la porte de cette maison isolée. C'était madame Poyer, qui regarda s'avancer le cortége qui lui rapportait son fils sans que rien vînt altérer l'immobilité de son visage. Enfin le cortége arriva dans la cour qui précédait la maison. Madame Poyer restait toujours immobile. Lucien et Deville s'avancèrent vers elle, tandis que Fabien.

la tête baissée, attendait un signe, un regard qui lui permît d'aller se jeter aux genoux de sa mère.

— Merci, messieurs! dit madame Poyer aux deux amis qui s'étaient inclinés devant elle, faites ce que je vous ai demandé.

Sur un signe de Valvins et de Deville, les étudiants qui avaient repris le corps de Poyer entrèrent dans la maison, et, la traversant lentement, pénétrèrent dans un petit jardin, au milieu duquel une fosse avait été creusée. Tous ceux qui les suivaient entrèrent avec eux, passant devant madame Poyer, qui était toujours immobile à la porte, entre Valvins et Deville, et saluant avec respect ce sublime et courageux désespoir. Ils entrèrent tous, pendant que Fabien, écrasé sous le poids de son remords, restait anéanti à la même place. Puis enfin, lorsqu'il se trouva seul en face de sa mère et de ses amis, il se précipita vers elle avec un mouvement désespéré; mais la noble femme recula, et, pendant que Deville et Valvins allaient se réunir aux amis assemblés auprès de la tombe de Poyer, pendant qu'ils s'éloignaient pour laisser à ce remords et à cette douleur la liberté de leurs larmes, pendant que Fabien, tombé à genoux, tendait vers sa mère des mains suppliantes et levait sur elle des yeux tout remplis de pleurs, madame Poyer recula encore, et, prenant des deux mains les deux battants de cette porte ouverte, elle les ferma elle-même sur l'enfant maudit sans lui adresser un regard et sans prononcer une parole.

XXXIV

RÉFLEXIONS.

Là s'arrêtaient les manuscrits dont Noël avait entrepris la lecture. Il est difficile de dire quels furent les sentiments que lui inspira la révélation de pareils événements. L'homme a une singulière faculté; est-elle mauvaise, est-elle bonne? je vais tâcher de la faire comprendre à mes lecteurs. Qu'on me permette à ce sujet une assez longue digression dans le champ de la moralité humaine, la question en vaut la peine.

Quel est celui qui, dans sa vie, n'a pas éprouvé un vif étonne-

ment et souvent une profonde indignation en entendant blâmer certains vices, précisément par ceux qui en sont le plus entachés? Ainsi, point de plus grands pourfendeurs de la friponnerie que les escrocs commerciaux ; ainsi, point de plus dédaigneux moqueurs de la poltronnerie que les drôles que l'on peut souffleter à main que veux-tu ; point de juges plus cruels de la faiblesse des femmes que les catins bien avérées. Est-ce donc, de la part des vicieux, un vice de plus? Est-ce un calcul par lequel ils espèrent cacher au monde leur propre conduite? Le blâme qu'ils jettent sur les autres est-il un masque derrière lequel ils prétendent se cacher? Bien longtemps je l'ai cru ; mais, en observant la nature de l'homme de plus près, en renonçant à donner aux méchants plus d'esprit et de subtilité qu'ils n'en ont véritablement, on arrive à reconnaître qu'il y a une sorte de bonne foi dans cette façon d'être si sévère pour les autres, si indulgente pour soi. Cette bonne foi tient-elle seulement à l'aveuglement qui fait que chacun voit très-clair dans la conduite des autres et ne distingue rien dans la sienne? Est-ce, enfin ce résultat inévitable de la faiblesse humaine qui, selon l'Évangile, nous fait voir la paille dans l'œil du voisin et nous cache la poutre qui est dans le nôtre? Je ne pense pas que cela soit, aussi complétement qu'on le pense dans cette hypothèse, le résultat de notre cécité primitive ; je pense que l'homme n'est pas si aveugle qu'on le dit, qu'il n'est pas absolument privé du droit de se juger lui-même ; seulement il se juge en général en connaissance de cause et il condamne les autres sur les apparences. Il est peu d'êtres humains pour qui le mal soit une nécessité de nature ; il n'en existe pas à qui une éducation quelconque n'ait imposé un frein, quel qu'il soit ; cependant ce frein, on le brise. Eh bien ! c'est qu'on a toujours une raison de le briser : raison mauvaise, détestable, insuffisante, je le sais : n'importe, elle existe. On la porte en soi, on en a la conscience, on la subit, et, en vertu de cette raison, on pallie à ses propres yeux ses mauvaises actions. Il n'en est pas de même des mauvaises actions des autres : on en ignore le motif, on n'en voit que le résultat, résultat sans excuse à nos yeux et que nous condamnons sans ménagement. Ainsi, à mon sens, l'homme est souvent égoïste et méchant, mais, plus souvent encore, il est ignorant et léger. Si je fais précéder la fin de ce récit de ces réflexions, c'est que nous sommes arrivés à une époque où il est nécessaire aux hommes de lettres de se défendre contre leurs lecteurs. Voyons, entendons-

nous bien, s'il vous plaît. Je suppose que ce livre soit dans les mains d'un homme, avocat, juge, médecin ou prêtre : le premier mouvement de son cœur et de son esprit sera de se révolter, de s'écrier que c'est un odieux tissu de suppositions et d'inventions immorales. Eh bien ! je lui dirai : Juge ou avocat, interrogez vos souvenirs, regardez bien dans ces épais dossiers de papiers timbrés qui vous ont passé dans les mains, et dites-moi si vous n'avez pas lu depuis longtemps des romans bien autrement cruels, et terribles, et honteux, que ceux que je vous livre. Si vous êtes médecin, comptez, je vous prie, ce que vous avez rencontré de jeunes filles flétries, de femmes risquant leur vie pour effacer la trace d'une faute ; comptez les hommes dont la débauche vous a pris pour confident ; comptez les enfants morts de l'inconduite de leur père ; ayez le courage de votre science, et vous verrez que ceci est de beaucoup au-dessous de la vérité. Si vous êtes prêtre... mais les prêtres ne lisent pas de romans, ou bien ils n'en disent rien... Mais je vais plus loin : ce qui est vrai pour les hommes spéciaux que leur état fait pénétrer plus avant que d'autres dans les secrets des infirmités humaines, est vrai pour les hommes de toute classe, pour les femmes de toute position. Il n'en est pas un ni une, qui ne sache, des siens, ou de ses voisins, ou de ses amis, ou de ses connaissances, plus d'histoires scandaleuses que nous n'en pouvons raconter ; et cependant tous ces gens, avocats, médecins, prêtres, bourgeois, diront à qui voudra les entendre : « Tout cela est faux, extravagant, » et cela après avoir rencontré des vices inouïs, accusant le livre et le condamnant avec la même légèreté qu'on accuse et qu'on condamne dans les autres ce qu'on se pardonne aisément. Ces considérations me ramènent au point de départ de ce chapitre, et je dis : que si un homme d'un âge expérimenté, d'une éducation faite à l'usage du monde, avait lu les manuscrits qui avaient été remis à Noël, il se fût révolté, il eût crié au mensonge, à l'infamie, à l'invention ; et cela, je le répète encore, lorsqu'il aurait vu, dans son expérience, de bien plus tristes événements, de bien plus coupables actions. Tout au contraire, Noël était un enfant qui avait vécu jusqu'au moment de cette lecture dans la plus profonde ignorance du monde. Abrité jusque-là dans le nid maternel, il ne s'en était pas doucement échappé, comme l'oiseau qui s'essaye aux branches voisines et qui rentre tout tremblant et épouvanté à la première douleur qu'il souffre en heurtant à une feuille son aile mal emplumée. L'oiseau

ainsi élevé va et revient, rapportant au nid maternel une douleur de plus et aussi une expérience de plus, protégé par sa faiblesse même qui l'empêche de se blesser trop cruellement ; de façon que, lorsqu'il a toute sa force et qu'il prend l'essor qui lui ouvre le ciel, l'air et la liberté, il a déjà assez souffert pour être prudent, pour éviter certains dangers. Il n'en est pas de même du passereau qui arriverait à toute sa croissance sans avoir quitté l'abri de mousse où il est né : du moment où il ouvre ses ailes pour l'espace, il est libre et fort, et, s'il lui arrive de s'élancer d'un vol rapide et joyeux, il y mettra tant de force, par cela même qu'il n'aura pas appris à la modérer, qu'au premier obstacle qu'il rencontrera, il se cassera les ailes et se brisera la tête.

Tel était Noël. La tendresse inquiète de sa mère l'avait mis à l'abri de toutes ces cruelles expériences qui donnent à l'homme ses premiers doutes et ses premières prudences. Il était arrivé à l'âge de vingt-deux ans sans savoir rien, ni de la vie habituelle des autres, ni du passé de sa mère, ni de l'existence de sa famille, et, lorsqu'il eût fallu à sa jeunesse une main ferme et prévoyante pour diriger l'élan vigoureux par lequel il entrait dans la vie, sa mère lui manquait, sa mère était morte. Par un hasard non moins bizarre, Noël ne pénétrait pas dans les mystères de la vie sociale par une expérience personnelle, ce n'était point un amour trompé, une amitié trahie, qui lui apprenaient la souffrance et les misères de notre existence ; c'étaient des révélations étranges, étrangement arrivées à sa connaissance, venant d'hommes qui lui étaient pour ainsi dire étrangers et lui apprenant des événements dont il ne voyait point qu'il eût à se préoccuper pour lui-même. Cependant, à ces révélations et à ces événements se mêlaient des noms qui avaient pour lui quelque intérêt, puisque c'était aux hommes qui portaient ces noms que sa mère mourante l'avait recommandé. N'avait-il pas retrouvé dans tous ces récits le nom de son père, M. de Varneuil, le nom du vicomte d'Assimbret, celui de M. d'Arvilliers? et, lorsqu'il avait essayé de remettre les lettres dont sa mère l'avait chargé, ne s'était-il pas trouvé en contact et même en opposition avec quelques-uns des personnages de ce récit ? Carmélite n'était-elle pas une amie intime de ce Gabarrou qui l'avait si singulièrement reçu? Madame Cantel ne tenait-elle pas sous sa domination le général Varneuil qui l'avait si durement repoussé? D'un autre côté, n'était-il pas entre les mains des hommes qui avaient été victimes de toutes les infamies qu'il venait d'apprendre,

et ne devait-il pas croire que c'était parmi des hommes qui avaient si cruellement souffert de l'abandon de leur famille qu'il trouverait des sympathies, lui, pauvre orphelin ? En effet, il comprenait qu'avec la tendresse de sa mère il avait perdu tout ce qui fait qu'un homme n'est pas seul en ce monde. Qu'importe en effet qu'un père vive, lorsqu'il se détourne de son enfant ? c'est un malheur de plus, et Noël en était là.

Si les réflexions que nous faisons en ce moment paraissent incohérentes et mal se rattacher les unes aux autres, c'est que, dans une position pareille à celle de Noël, il n'est pas de puissance qui puisse dire les mille pensées tumultueuses et désespérées qui se pressèrent dans son cœur après cette lecture. Que devait-il faire ? où devait-il aller? Certes, s'il eût trouvé parmi ceux à qui sa mère l'avait recommandé un seul cœur qui l'eût accueilli avec indulgence, Noël aurait couru près de lui en lui criant :

— Prenez-moi sous votre protection, je vous apporte mon âme et ma vie ; dirigez l'une et l'autre ; enseignez-moi les rudes sentiers de l'existence, et, par pitié, écartez de moi les buissons aigus où on laisse des lambeaux de son cœur ; détournez mes pas des cloaques fangeux où l'on salit la chasteté de sa pensée.

Mais il n'en était point ainsi. Il n'avait trouvé d'amitié que parmi des hommes qui, tout en lui tendant la main, lui avaient dit :

— Lève la tête, ouvre les yeux et regarde ; la vie est un tissu de crimes, de lâchetés et d'hypocrisie. Il n'y a que deux rôles à prendre dans le monde tel qu'il est fait : celui de victime ou celui de sacrificateur. Nous avons été victimes, c'est à notre tour d'immoler les autres à nos ressentiments ; sois à nous, viens avec nous, fais comme nous.

Après ce qu'il avait lu de la vie de ces hommes, Noël ne se sentait pas le courage de les blâmer, mais il ne se sentait pas non plus le droit de crier comme eux : Révolte et vengeance ; car, à vrai dire, il n'avait eu personnellement à souffrir aucun des affronts, aucune des cruelles déceptions dont ils avaient été frappés. Ce fut à ce moment qu'il lui prit un de ces dégoûts profonds, un de ces désespoirs sans courage, parce qu'ils sont sans irritation, qui mènent rapidement au suicide. Si, au lieu de se passer en 1816, l'histoire que nous racontons était arrivée vingt ans plus tard, si Noël avait vécu dans cette atmosphère funeste qui a moissonné tant de jeunes existences il y a quelques années, il est probable qu'il aurait reculé devant la lutte qui s'offrait à lui ; il

aurait succombé à la contagion morale qui détruisait dans le cœur des jeunes gens, non-seulement l'idée du devoir, non-seulement la puissance des affections, mais encore le sentiment le plus vivace de l'homme, l'espérance. A une époque postérieure à celle où il vivait, Noël se fût brûlé la cervelle. Quarante ans plus tôt, il se fût enfermé dans un monastère pour se séparer à jamais des passions et des turpitudes humaines. Heureusement pour lui que, si le désespoir d'exister pénétra jusqu'à son cœur, la pensée de se soustraire à ce désespoir par une mort volontaire ne se présenta pas à lui. D'ailleurs, sa mère ne lui avait-elle pas laissé un devoir à remplir, ne lui avait-elle pas dit :

— Si l'un des quatre hommes auxquels je t'adresse t'accueille avec bonté, t'offre son affection et se fait ton guide et ton protecteur, aime-le, respecte-le, et garde à ta mère un souvenir pieux et tendre ; mais, s'il arrive qu'aucun de ces hommes ne prenne en pitié ton abandon, s'ils te repoussent tous, rassemble-les, le même jour, à la même heure, dans le même lieu ; puis, quand tu les tiendras sous ta main, tu leur liras le manuscrit que je te remets.

Noël avait reçu cette dernière recommandation de sa mère sans en comprendre la portée, et il s'était mis à l'œuvre pour accomplir cette suprême volonté sans savoir ni comment il allait ni où il arriverait. Il avait été repoussé, comme sa mère avait dû le prévoir, et, s'il n'avait rencontré Valvins, Deville et Fabien, il aurait continué la mission qu'on lui avait donnée, sans crainte comme sans espérance. Mais à l'heure où il était arrivé, après ce qu'il venait d'apprendre, après ces tristes et honteux exemples de la démoralisation sociale, une instinctive terreur le faisait reculer devant l'accomplissement du devoir qui lui avait été imposé. Ce manuscrit légué par sa mère lui faisait peur. Était-ce un aveu, une justification, ou une vengeance? Pauvre femme mêlée à la vie de tous ces hommes dont il avait appris tant d'odieuses menées, avait-elle été la victime de l'un d'eux ? Ou bien, lui-même, Noël, si durement repoussé par celui dont elle portait le nom, était-il un de ces enfants abandonnés, comme Valvins, comme Deville, comme Fabien? allait-il apprendre qu'il devait sa haine et son mépris à quelques-uns de ces hommes, allait-il apprendre qu'il avait aussi à rougir de sa mère ? Cette dernière pensée lui était affreuse. Une seule affection avait existé pour lui sur cette terre, une seul cœur lui avait été ouvert, et peut-être la lecture de ce manuscrit allait-elle détruire toute cette affection et lui montrer

l'indignité de ce cœur. Noël en était arrivé à cet affreux désespoir de se défier, non-seulement de tout ce qui vivait autour de lui, mais de douter encore de sa mère morte. Ainsi plongé dans la plus affreuse incertitude, il redoutait les conseils que pouvaient lui donner ses amis, et il redoutait peut-être encore plus d'obéir à l'ordre qu'il avait reçu de sa mère.

XXXV

SOPHIE MINOT.

La nuit qui suivit cette lecture fut la première de ces nuits horribles où l'insomnie ajoute aux douleurs réelles toutes les fantastiques douleurs qu'elle amène à sa suite. C'est durant des nuits pareilles que les vices et les crimes prennent des figures de fantômes inconnus ou s'incarnent dans la personne des gens qui vous entourent. Ainsi, Noël vit tour à tour passer dans ses rêves éveillés madame de Kadicoff, souple, caressante, avec des yeux pleins de langueur, une voix presque enfantine, se jetant tout à coup sur lui, tirant de son gant parfumé sa main blanche armée de griffes d'acier, lui déchirant et lui fouillant les entrailles. Puis, c'était Carmélite avec sa rude beauté, son ardente jeunesse, obéissant aux élancements de ses désirs et de sa passion. D'autres fois, il voyait madame Cantel, fantôme insaisissable, femme frêle et gracieuse, que la volupté jetait dans ses bras et qui bientôt se trouvait le tenir sous le charme d'un regard faux, d'une parole mielleuse, l'insultant le sourire aux lèvres, le dépouillant avec des caresses, comme fait le doucereux usurier qui arrache tout doucement à un jeune dissipateur les riches lambeaux de sa fortune. Indépendamment de toutes ces femmes dont les images passaient devant ses yeux ouverts, Noël croyait assister tantôt aux violentes orgies des étudiants, tantôt à leurs sanglants duels.

La fatigue finit par l'emporter ; il s'endormit et ne s'éveilla que fort tard dans son petit logement solitaire. Il s'informa d'abord si personne ne s'était présenté chez lui ; mais, à son grand étonnement, il apprit que ni Deville, ni Fabien, ni Valvins n'avaient

paru. Il sembla à Noël qu'après l'avoir initié à de pareils mystères, ses nouveaux amis lui eussent dû l'explication de leurs confidences; il supposa qu'ils allaient venir et les attendit, car il ne savait où les trouver. Le bruit et le mouvement, les émotions et la curiosité deviennent facilement des besoins de notre nature, aussi bien que le calme et la solitude. De même qu'il faut à un homme habitué à la régularité d'une vie paisible une grande force de volonté pour s'arracher à cette inactivité de tous les jours, de même, lorsqu'il a été emporté violemment dans un tourbillon rapide d'événements ou d'idées, il lui faut une force égale pour ne pas céder au besoin d'agitation qui le dévore. Ainsi, après la lecture des divers manuscrits qui lui avaient été remis, Noël avait éprouvé une telle lassitude qu'il en avait conclu en lui-même qu'il n'était point fait pour subir deux fois de pareilles émotions; mais, quelques heures de repos avaient suffi pour faire disparaître cette fatigue inconnue, et, au lieu de se complaire dans le repos qu'il désirait si ardemment la veille, il supportait avec impatience l'attente qui suspendait ce mouvement fébrile auquel il avait été en proie. Comme un enfant qui attend l'heure de sa récréation, il allait et venait dans son appartement, consultant à chaque minute la pendule qui à son gré ne marchait pas assez vite, s'arrêtant au moindre bruit qui lui annonçait l'approche de quelqu'un. Enfin ce fut à ce point que le bruit de la sonnette s'étant fait entendre, il ne laissa point à la femme qui le servait le soin d'ouvrir la porte et qu'il y courut lui-même.

Il s'attendait à rencontrer un de ceux qui s'étaient mêlés si inopinément et si activement à sa vie; mais sa surprise fut extrême en voyant entrer chez lui une femme qu'il ne connaissait pas. Elle était d'une beauté peut-être contestable pour ceux qui entendent par ce mot une pureté irréprochable dans les lignes, et qui, selon le langage du temps, mettaient comme condition *sine qua non* d'un beau visage *l'heureux mélange de l'incarnat et de la neige, de la rose et du lis.* Mais pour ceux qui admettent que la beauté n'atteint son plus beau type que lorsque les traits du visage formulent pour ainsi dire à l'œil les plus nobles qualités de l'âme, pour ceux-là, dis-je, la femme qui venait d'entrer était une des plus belles qu'on pût voir. Le front trop vaste annonçait une intelligence hardie et résolue; l'œil enfoncé sous l'abri de deux épais sourcils devait peut-être à ce défaut même l'éclat saisissant de ses regards, et, soit qu'il fût enflammé par la colère, soit qu'il fût

allangui par une tendre émotion, l'éclair qui jaillissait des yeux devait sa puissance et son charme à la pénombre du fond de laquelle il s'élançait. La bouche était grande, les lèvres épaisses, les dents étincelantes; le contour du visage manquait de mollesse, le menton était fortement accusé, et de tout cela ressortait une expression de puissance, d'énergie et de passion qui frappa Noël d'une sorte de crainte.

Par un contraste bizarre, la voix de cette femme était d'une sonorité enfantine, et, lorsqu'elle adressa la parole à Varneuil, il la regarda avec un nouvel étonnement, comme s'il doutait que la femme qui lui parlait fût la même que celle qu'il voyait.

— M. Valvins est-il ici? lui avait-elle dit.

Il hésita à répondre et la laissa répéter deux fois sa question.

— Non, madame, lui dit-il enfin.

— Et M. Lucien Deville?

— Je ne l'ai point vu, repartit Noël.

— Vous êtes bien cependant M. de Varneuil? lui dit cette dame.

— Oui, madame.

— Je viens de chez Valvins et de chez Lucien, lui dit-elle en paraissant réfléchir, et chacun de ces messieurs avait fait dire chez lui qu'on le trouverait dans votre maison.

Elle s'arrêta, entra vivement dans l'appartement et dit à Noël :

— Puisqu'ils ne sont pas venus, permettez-moi de leur écrire un mot; je n'ai pas le temps de les attendre.

Noël donna à l'inconnue tout ce qu'il fallait pour écrire. Elle traça à la hâte quelques lignes et les remit toutes ouvertes à Varneuil, avec un cahier assez épais et que rien ne défendait contre la curiosité de celui à qui on le confiait. Sans vouloir en faire l'observation formelle à cette inconnue, Noël essaya de l'avertir de sa distraction en lui présentant un cachet et de la cire. Cette dame le regarda un moment avec une vive attention, puis elle jeta un regard rapide autour d'elle et ajouta avec un triste sourire :

— Ils ne m'ont point trompée, dit-elle en désignant du doigt les divers manuscrits qui avaient été remis à Noël et qu'il avait laissés sur son bureau. Ils vous ont fait lire toutes ces hideuses histoires. Quel résultat en espèrent-ils? celui de vous attirer sans doute dans leur funeste association, folie de désespérés, qui réussira peut-être vis-à-vis de vous; et cependant vous êtes bien jeune, monsieur, pour qu'on tue sans pitié tous les bons senti-

ments dans votre âme, pour qu'on y coupe dans leur bouton les espérances et les illusions, destinées sans doute à se flétrir et à s'effeuiller, mais qu'il fallait du moins laisser vivre et s'épanouir, et jeter sur votre existence l'éclat qui passe, et le parfum qui reste quelquefois! Si je vous avais connu, monsieur, jeune comme vous l'êtes, candide comme votre regard me le prouve, je les aurais empêchés de faire cette mauvaise action. Mais, puisque le mal est arrivé, j'y apporterai, autant que possible, un remède, insuffisant peut-être à le guérir complétement, mais qui du moins jettera quelque baume sur les blessures qu'on vous a faites..... Puisque vous êtes en train de lecture, ajouta cette dame en souriant, lisez le manuscrit que je vous remets pour ces messieurs, vous en avez le temps ; car je commence à comprendre comment ils ne sont pas encore chez vous, malgré le rendez-vous qu'ils s'y étaient donné, et, si mes soupçons sont justes, vous ne les verrez guère que demain ; ou, si c'est aujourd'hui, ce sera à une heure fort avancée de la journée.

— Mais, madame, lui dit Noël, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

L'inconnue remit à Noël le billet ouvert qu'elle venait d'écrire, et sortit rapidement après lui avoir dit :

— Lisez, monsieur.

Noël pouvait avec raison être fatigué de ces confidences incessantes qui lui avaient été, pour ainsi dire, imposées, et certes, si celle qu'on venait de lui offrir encore eût été présentée par l'un de ses amis de la veille, il l'eût refusée ; mais la femme qui lui avait remis le billet et le manuscrit l'avait frappé au cœur d'un sentiment inexplicable de curiosité et d'admiration. Il lut rapidement le billet, et la signature qu'il portait lui apprit que cette femme ne lui était pas aussi inconnue qu'il le croyait. Voici ce billet :

« Je pars à l'instant avec Amélie ; nous serons aux eaux de » Bagnères dans quelques jours. Il faut que vous fassiez accepter » par Eugène ce départ précipité, et, comme une jeune femme » ne serait pas suffisamment protégée par ma présence au milieu » du monde qui d'ici à un mois envahira la petite ville où nous » nous rendons, il faut que d'ici là Eugène soit venu rejoindre sa » femme. Vous êtes deux hommes forts, à ce que vous dites ; je » vous remets le récit des événements et des raisons qui ont » rendu ce départ nécessaire. Quand vous aurez fait de ce récit

» un usage qui, je l'espère, sera convenable, vous m'avertirez » immédiatement du prétexte que vous aurez donné à notre » départ. Je compte assez sur votre expérience pour espérer qu'il » aura le sens commun ; vous verrez dans ce manuscrit que les » mauvais exemples sont pernicieux. Cela ressort non-seulement » du fond de l'histoire, mais aussi de la forme que je lui ai prêtée, » car j'ai fait comme vous, j'ai fait un petit roman avec les choses » qui se passaient autour de moi et sous mes yeux; il est proba- » blement indigne d'entrer dans votre collection, il n'y a dans » tout cela, ni sang, ni crime, ni enfant abandonné, il y a tout » simplement l'histoire de quelques cœurs désunis, et elle ne peut » servir en rien aux projets de vengeance que vous avez formés » contre la société tout entière. Je charge M. Noël de Varneuil de » remettre ce manuscrit à l'un des deux chefs de l'association des » enfants maudits, soit Valvins, soit Lucien Deville.

» Adieu, à bientôt.

» Votre amie toujours.

» Sophie Minot. »

XXXVI

IL ÉTAIT TEMPS, OU A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

Un soir, dans un pavillon qui se rattachait à une assez belle habitation par une longue allée de tilleuls, était assise une jeune femme qui paraissait à peine avoir vingt ans et qui, arrivée déjà à tout le développement de sa beauté, avait cependant conservé dans ses traits la candide ingénuité d'une enfant de seize ans. Le pavillon où elle se trouvait faisait face à une grande route qui se divisait au pied de la terrasse sur laquelle il était assis, de façon que de cet endroit on pouvait apercevoir de très-loin la voiture et les voyageurs qui venaient de Paris. Ce pavillon ainsi placé existait encore il y a quelques années à une petite distance de la Cour de France. Dans le mur même de la terrasse qui dominait la grande route était pratiquée une porte qui donnait entrée à la

propriété : cette porte ouvrait sur un petit escalier qui lui-même aboutissait à ce petit pavillon. La jeune femme qui l'occupait était assise près d'une table ; sur cette table se trouvaient quelques légers ouvrages de broderie qu'elle paraissait avoir abandonnés. Son coude s'appuyait sur le marbre et sa tête reposait sur l'une de ses mains. Son regard attaché au plus lointain de la longue route qui se déroulait devant elle semblait y chercher quelqu'un. De l'autre main, elle tenait une clef qui devait sans doute être destinée à ouvrir la porte de la terrasse. Cette femme attendait quelqu'un, et celui qu'elle attendait avait probablement le droit, à quelque titre que ce fût, d'arriver immédiatement jusqu'à elle. Plus d'une fois un léger tressaillement avait semblé dire que la longue attente de la jeune femme allait être satisfaite. Un point imperceptible se montrait à peine au bout lointain de cette route déserte, que l'œil constamment fixé dans cette direction s'ouvrait plus animé et plus inquiet. Mais ce point n'avait pas encore pris une forme, que le regard avait déjà perdu ce rayonnement d'espérance ; il se resserrait pour ainsi dire dans son immobilité et dans son attente ; ce n'était pas là celui ou celle que la belle jeune femme attendait. Mais, pour deviner si bien et si vite que son espoir était une errreur, il fallait que le regard de cette femme fût bien perçant, car tout autre à sa place eût eu peine à distinguer si c'était un homme ou une voiture qui pointait à l'extrémité de la route. Hélas! ce n'était point parce que ses yeux étaient armés d'un regard plus pénétrant que cette femme voyait si bien ; c'est que depuis trois mois assise, chaque soir, à la même place, attendant chaque soir le même cavalier, elle avait appris à reconnaître à des signes imperceptibles l'apparition de celui qu'elle attendait encore ce soir-là. Et puis le cœur a sa clairvoyance comme les yeux, son ouïe comme l'oreille, sens cachés que n'émeuvent qu'un seul aspect et une seule voix. A la même distance où une autre n'oserait affirmer qu'elle aperçoit une voiture, une mère reconnaîtra son enfant trop penché à la portière et entendra les cris plaintifs ou joyeux de sa voix, lorsque le bruit de la roue sur le pavé ne lui arrive pas encore. Pour voir si bien, il fallait donc que cette femme aimât beaucoup. Déjà son attente avait été plusieurs fois trompée ; cependant, patiente et résignée, elle n'avait témoigné par aucun geste qu'elle fût douloureusement affectée de ces espérances à chaque instant déçues. Le regard brillait un moment et s'éteignait aussitôt.

Voilà tout ce qui montrait que cette femme n'était pas une blanche statue. Toute sa vie et toute son âme étaient dans son regard et couraient sur ce rayon lumineux jusqu'au bout de l'horizon, comme pour y donner le baiser de bienvenue à celui qu'elle attendait; mais elles revenaient aussi rapides et plus tristes à chaque désillusion. La lumière était encore resplendissante au ciel, mais déjà un rayon oblique, glissant sur la terre, s'y réfléchissait avec moins d'éclat, lorsqu'un nouveau point presque imperceptible parut au loin. L'œil se dilata, le regard avait déjà atteint le but et il y resta attaché. Cependant la douce espérance qui l'avait éclairé au départ s'effaça rapidement et fit place à une sorte d'inquiétude mécontente. Le sourcil se fronça légèrement. Ce n'était pas encore celui qu'on attendait. Toutefois on devait connaître aussi celui qui arrivait; car, avant que personne eût pu distinguer si c'était un homme ou une femme, un piéton ou un cavalier, la jeune femme se leva, ramassa rapidement les bandes de mousseline déposées près d'elle et s'apprêta à s'éloigner. Presque aussitôt, elle parut avoir honte du sentiment de colère ou de terreur qui l'avait poussée à se retirer. Elle reprit sa place à la vaste fenêtre qui ouvrait en face de la route et attendit avec une apparente tranquillité l'importun ou l'ennemi qui arrivait.

Quelque longue que fût la distance qu'avait à parcourir le nouveau venu, elle fut bientôt franchie. Du bout de l'horizon il semblait aussi avoir reconnu la femme assise dans le pavillon, et il avait lancé à toute vitesse l'ardent coursier qui le portait. Quoiqu'elle eût paru vivement contrariée de l'arrivée de cet homme, la jeune femme ne le perdit pas de vue; la crainte et le déplaisir qui s'étaient d'abord montrés dans son regard firent place un moment à un triste et doux embarras, et, bien que cet homme fût encore trop loin pour lire dans son regard le sentiment qui venait de s'y peindre, elle baissa subitement les yeux plutôt devant sa propre pensée que devant l'œil de cet homme. A ce moment encore un imperceptible mouvement lui échappa, et il est probable qu'elle se fût éloignée si elle ne s'était pas sentie aperçue, reconnue, et si elle n'avait pas craint de donner à sa retraite un sens trop significatif. Laisser voir à un homme qu'on le craint est presque aussi dangereux que de lui laisser voir qu'on l'aime. Cela pouvait aussi dire qu'il déplaisait, mais elle ne le pensa pas. Eût-il pu croire qu'il déplaisait, lui si jeune, si beau, si bon et si indulgent; lui qui, à l'âge où les hommes sont tout

flamme, tout bruit, tout mouvement, se pliait si doucement aux sévères exigences d'un vieux père, ou bien aux lents amusements d'une sœur malade; lui qui, à l'âge où l'on implore avec tant d'ardeur, où l'on demande avec tant de larmes, semblait ne plus rien désirer; lui que l'on connaissait pour commander avec tant d'autorité à ses soldats et qui n'avait plus auprès d'une femme qu'une voix douce et un sourire mélancolique pour lui donner de doux et tristes conseils ; lui jusque-là renommé par l'éclat turbulent de ses amours, et qui maintenant semblait protéger d'un regard de frère la femme prête à chanceler dans ses devoirs? Non, Melchior de Lesly ne pouvait s'imaginer qu'il déplaisait. D'ailleurs, qu'avait-il fait? N'était-ce pas un voisin, bon, précieux, aimable, obligeant, sans prétention à rien? Pourquoi paraître lui montrer qu'il déplaisait, pourquoi lui mentir? D'un autre côté, fallait-il qu'il pût comprendre que sa vue n'était pas indifférente, que... Pourquoi lui dire la vérité?... c'est alors qu'elle avait baissé les yeux.

Amélie de Frémery demeura donc pour laisser passer le jeune marquis Melchior de Lesly comme elle fût restée pour le paysan rentrant au village, pour le voyageur qui se hâtait, attendant toujours derrière eux celui auquel elle gardait sa joie et son sourire, celui qui ne venait pas. Cependant le cavalier s'approchait, et déjà Amélie s'apprêtait... à grand'peine à lui adresser le salut le plus naturel et le plus indifférent, lorsque Melchior de Lesly arrêta son cheval blanc d'écume, palpitant à la fois d'ardeur et de fatigue, au pied de la fenêtre près de laquelle madame de Frémery était assise. Melchior la salua, et ses longs et beaux cheveux noirs soulevés par un léger vent découvrirent ce noble front si candide et firent mieux ressortir la pâleur de son fier et gracieux visage, flagellé de quelques teintes pourpres que la rapidité de la course avait imprimées à ses joues légèrement amaigries. Madame de Frémery s'avança sur le balcon, s'y appuya gracieusement, s'inclina avec le sourire froid d'une exacte politesse.

— Vous arrivez bien tard aujourd'hui, monsieur de Lesly ? lui dit-elle. Monsieur votre père vous grondera, et madame la duchesse se plaindra de ce que vous l'abandonnez.

— Algibeck, repartit le marquis en montrant son cheval, a donc profité de ma distraction habituelle pour venir au pas; car je suis parti de Paris de très-bonne heure, et j'étais plus pressé d'arriver qu'à l'ordinaire.

— S'est-il passé quelque chose de fâcheux au château? dit madame de Frémery, qui tenait à prouver à Melchior qu'elle ne se mettait pour rien dans le reproche qu'elle venait de lui faire, reproche d'autant plus maladroit que l'on était encore loin de l'heure à laquelle il avait coutume de passer... Madame votre sœur, continua-t-elle, serait-elle plus gravement indisposée?

— J'espère qu'il n'en sera rien, dit Melchior. Ce qui me pressait, madame, c'est un message dont je suis chargé.

— Pour M. votre père? fit madame de Frémery en s'inclinant comme pour dire à Melchior : Allez, continuez votre route.

— Non, madame, lui dit Lesly, ce message est pour vous.

— Pour moi ! s'écria-t-elle en se penchant vivement au balcon. De la part de M. de Frémery, n'est-ce pas ?

— De sa part, dit Melchior en tirant une lettre de la poche de son habit.

— Ah ! mon Dieu! fit Amélie, que lui est-il donc arrivé?

— Rien, madame, qu'un surcroît de travail dans l'instruction de l'affaire des conspirateurs bonapartistes, affaire dont il a été chargé de diriger l'instruction.

Une légère teinte de mécontentement se peignit sur le visage d'Amélie, et il parut à Melchior qu'il s'y mêlait un peu de tristesse.

— Du reste, ajouta-t-il en se levant sur ses étriers et en tendant la lettre à madame de Frémery, il vous explique dans ce billet les causes qui le retiennent à Paris.

Ainsi, le message était d'abord une lettre, la lettre n'était plus qu'un billet. Amélie ne put contenir un triste soupir. Melchior devina sa pensée, car il ajouta :

— Je l'ai rencontré dans sa voiture, tellement encombré de papiers d'interrogatoires qu'en vérité je ne sais comment il peut suffire à tous les travaux qu'il s'impose. Je crois, en vérité, qu'il travaille dans sa calèche pendant qu'il fait ses visites.

— Il a donc le temps de faire des visites! pensa Amélie.

Cependant, madame de Frémery se penchait vainement sur le balcon, Melchior se haussait vainement sur ses étriers ; ils ne pouvaient se rapprocher assez pour qu'Amélie pût saisir la lettre que lui tendait M. de Lesly.

— Pardon, lui dit-il tout à coup, je vais courir jusqu'à la grille, je remettrai ce billet à l'un de vos gens, qui vous le portera.

— C'est moi qui suis une étourdie, reprit vivement madame de

Frémery, je tiens la clef de cette porte et j'oublie que je puis descendre pour prendre sur-le-champ cette lettre.

Elle avait à peine disparu du balcon pour gagner l'escalier qui conduisait à la porte extérieure, que Melchior était descendu de son cheval. Ce n'était chez lui qu'un simple sentiment de convenance qui lui interdisait de tendre une lettre à une femme du haut de son cheval. Il s'approcha tout à fait de la porte, de façon que, lorsque madame de Frémery l'ouvrit, elle se trouva face à face avec lui. Elle ne put s'empêcher de rougir et prit d'une main tremblante le billet que lui présentait Melchior; et telle était son anxiété qu'elle l'ouvrit avant d'avoir remercié M. de Lesly. Si la lecture de ce message eût été longue, Melchior aurait eu le temps de se retirer avant qu'Amélie se fût aperçue de la maladresse presque impolie de son empressement. Mais ce billet, qui devait être si explicatif, ne renfermait que ces quelques mots :

« Ma chère Amélie, ne m'attendez pas ce soir, de nombreuses » affaires me retiennent. »

A peine eut-elle lu ces mots qu'elle reporta ses yeux sur Melchior, comme pour demander s'il n'avait rien à ajouter à ce billet si laconique et si sec. Melchior baissa les yeux.

— Merci, M. de Lesly, lui dit-elle alors d'une voix dont elle ne put dissimuler l'altération... merci.

Melchior la salua silencieusement, et il était déjà monté sur son cheval et il s'éloignait lentement, qu'Amélie était encore sur la porte de la terrasse, debout, immobile et les yeux fixés sur ce papier. De grosses larmes coulaient sur ses joues; ce léger tremblement qui précède les sanglots agitait ses lèvres devenues blanches; elle porta ses mains à son visage, essuya avec douleur les larmes qui obscurcissaient sa vue, relut encore une fois cette ligne glacée que son mari lui envoyait et rentra précipitamment en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! il ne m'aime plus!

XXXVII

ENTRE VOISINS.

Une demi-heure après, Amélie était retirée dans sa chambre. Elle avait déjà commencé et déchiré vingt lettres : les unes pleines de reproches amers, les autres affectant une indifférence mal jouée, quand elle reçut le billet suivant :

« Chère madame,

» Mon frère qui nous arrive à l'instant m'apprend que vous restez » seule ce soir chez vous. Je sais que vous avez en vous-même » toutes les charmantes ressources qui ne permettent pas de » redouter l'ennui, mais je sais aussi que la solitude change sou- » vent l'ennui en chagrin. N'avez-vous point peur de cela, et ne » voulez-vous pas tâcher d'éviter ce danger en venant passer » votre soirée avec nous? Si vous ne le voulez pas pour vous, faites-le » pour nous. Vous ne trouverez que mon père, mon frère et moi.

» Peut-être dans la soirée, M. Balbi, notre notaire, arrivera-t-il » de Paris. C'est le plus aimable et le plus excellent homme du » monde; il a de l'esprit et du cœur, chose rare toujours, chose » encore plus rare chez un notaire, chose inappréciable avec des » cheveux blancs. Je serais charmée que vous fissiez connais- » sance avec lui et qu'il vous prît en affection : c'est un homme » qu'on peut consulter comme un père. Mais de quoi vais-je vous » parler là? Venez, nous ne vous aimerons pas plus, mais nous » pourrons vous le dire.

» Tout à vous,

» LÉONIE DE FOSENZAC. »

Cette invitation contraria madame de Frémery ; il fallait refuser et se montrer désobligeante, et on en veut toujours aux gens dont

la bonne amitié vous force à ne pas être aussi aimable qu'ils le sont. Quant à accepter, Amélie n'y avait point pensé. Cependant, pour répondre au billet de la duchesse de Fosenzac, madame de Frémery dut relire son billet, et cette fois elle s'étonna de sa forme, de ses expressions. Que voulaient dire ces idées : « N'avez-vous pas peur que votre ennui ne devienne du chagrin ? » On savait donc, ou du moins on supposait qu'elle avait du chagrin ? L'avait-elle laissé voir à Melchior de Lesly ? D'une autre part, à quel propos cet éloge de son notaire fait par la duchesse ? Qu'importait à madame de Frémery que M. Balbi fût aimable et bon ? Pourquoi cette phrase : « C'est un homme qu'on peut consulter comme un père ? » On ne donne guère l'adresse du médecin qu'aux gens malades. Madame de Fosenzac pensait-elle donc que madame de Frémery fût en position d'avoir besoin de consulter un homme du caractère et de la position de M. Balbi ? Ces pensées une fois entrées dans l'esprit d'Amélie, elle oublia complétement le billet qui les avait fait naître. Les doutes vagues prirent une forme, les regrets devinrent des accusations. Elle arriva à ne plus douter de l'abandon de son mari. Elle en était à pleurer de cette crainte supposée comme d'une réalité, lorsque sa femme de chambre vint lui dire soudainement que le domestique qui avait apporté le billet de madame de Fosenzac demandait s'il y avait une réponse. Cette question arriva juste au moment où madame de Frémery se posait cette question banale qui se présente dans toutes les douleurs conjugales : « Faut-il que je meure dans la solitude et l'ennui, pendant qu'il passe sa vie dans les plaisirs ? » Voilà ce que madame de Frémery se demandait, lorsqu'on vint s'enquérir de la réponse à faire au billet apporté.

— Dites que je me rendrai à l'invitation de madame de Fozenzac, repartit vivement Amélie.

Une minute plus tôt, une minute plus tard, cette réponse eût été toute différente : tant il est vrai que les grandes résolutions de la vie tiennent à des fils plus légers, plus imperceptibles que la soie la plus fine, dévidée par la plus habile Arachné ! Mais en quoi la résolution d'aller voir madame de Fozenzac était-elle un grand événement et presque une révolution dans la vie de madame de Frémery ? Nous allons le dire.

Lorsque Eugène de Frémery avait quitté Poitiers pour devenir avocat général à Paris, il avait appris avec un vif plaisir que le marquis de Lesly avait acheté une habitation près de la sienne.

Eugène, trompé dans la première passion sérieuse qu'il eût éprouvée, s'était juré de fermer son cœur à l'amour ; il avait épousé Amélie sans presque la connaître, sous l'empire de l'enthousiasme que lui avait causé son dévouement, lorsqu'elle s'était offerte à lui, qui se trouvait l'avoir compromise à son insu, et qu'elle avait ainsi prévenu un horrible duel entre Eugène et son père. Aucun homme ne devient le mari d'une femme jeune et belle, douce, aimante, spirituelle, sans éprouver pour elle un sentiment assez vif pour qu'il croie à l'amour ; mais cette passion bizarre ne naît point en raison des choses qui semblent devoir être l'essence même de son existence. Le plus souvent ce sont les circonstances qui semblent devoir tuer l'amour, qui le font vivre. Et de même, il arrive souvent que ce qui semble devoir le rendre éternel, l'éteint rapidement. Ainsi Eugène, esprit mobile, enthousiaste, ardent, amoureux de la discussion et du mouvement, ne put être satisfait par la douceur constante, le calme sérieux de l'âme d'Amélie. La modestie qui interdisait à sa femme d'avoir des opinions qu'elle osât opposer à celles de son mari, le mettait incessamment dans la position d'un homme qui joue à la balle sans adversaire devant lui. Elle ne lui renvoyait pas la pensée, elle laissait tout passer comme bon, comme excellent, comme bien dit. Ce triomphe sur le vide fatiguait Eugène sans l'amuser. D'un autre côté, s'il arrivait, bien rarement, que madame de Frémery émît son opinion sur quoi que ce fût, c'était d'une façon si simple, si lucide, si exactement pleine de bon sens, qu'Eugène n'avait guère à faire triompher que des opinions fausses et exagérées ; il les enveloppait souvent des théories les plus spirituelles ; il parlait, il s'animait, il s'exaltait, il voyait la lutte s'engager... il espérait une discussion, mais point : Amélie se rendait au premier mot, et Eugène la sentait obéissante, mais non pas convaincue. Sans se rendre un compte exact de sa désillusion, Eugène avait compris qu'il n'aimait point sa femme. Il en était fier devant le monde, parce qu'elle était belle, distinguée, et que la pureté de son âme rayonnait si bien autour d'elle que personne n'aurait jamais songé à suspecter la pureté de sa conduite. Aussi, pour le monde, Eugène n'eût préféré aucune autre femme à la sienne ; mais, pour lui seul, pour cette vie intime à laquelle il faut des émotions, des craintes, des espérances, des douleurs et des joies qui remuent le cœur, Amélie n'était, en aucune façon, la femme de ses rêves. Ce fut lorsque Eugène eut reconnu cette triste vérité

qu'il prit la grande résolution de ne plus aimer et de se vouer tout à fait à l'ambition. Cette décision était un hommage aux vertus de madame de Frémery. Il fallait une occupation ardente à l'esprit du jeune avocat général; il ne voulut point donner une rivale dans son cœur à celle qui n'en avait pas dans son opinion d'honnête homme, il se fit donc ambitieux. Ce fut ce parti résolûment pris avec lui-même qui avait fait considérer, sinon comme un bonheur, du moins comme un hasard favorable à ses projets, le voisinage du vieux marquis de Lesly. C'était un homme très-actif, très-haut placé, fort bien en cour, exerçant à la Chambre des Pairs une influence qui faisait compter avec lui les ministres les plus puissants. Ce qui n'eût pas été supposable à Paris, c'est-à-dire une liaison entre M. de Frémery, petit avocat général, et le marquis de Lesly, devenait possible à la campagne. Dès son arrivée, Eugène avait donc été faire sa visite au château. Il s'y trouvait précédé d'une excellente recommandation : il avait porté la parole dans une affaire politique avec cette passion cruelle qui, née de l'irritabilité de l'esprit, n'a ni mesure ni pitié. Le marquis de Lesly (on était en 1816) était fort imbu de cette politique qui a pour épigraphe : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Il savait donc très-bon gré à M. de Frémery d'avoir obtenu la condamnation des coupables; il lui en fit ses compliments. Madame de Frémery était présente à la visite. Madame de Frémery était la fille d'un vieux militaire de l'Empire; ce fut donc avec un sentiment pénible qu'elle assista à une conversation où furent traités avec le dernier mépris des hommes qui avaient rêvé le rétablissement d'un ordre de choses qui avait fait la fortune et la gloire de son père. A cette visite assistait aussi Melchior de Lesly, jeune officier de la Restauration, qui écoutait sans rien dire les déblatérations de son père et de l'avocat général; les deux orateurs renchérissaient d'injures, lorsque Eugène se laissa aller jusqu'à dire que tout ce qui avait tenu de loin ou de près à l'armée de l'usurpateur était un ramassis de gens sans honneur et peut-être sans courage. Amélie avait eu peine à contenir sa douleur à ce mot cruel, et elle allait peut-être essayer une observation, lorsque Melchior de Lesly dit, avec le ton de la politesse la plus parfaite et, en même temps, de la conviction la plus profonde :

— Je crois que les misérables auxquels vous avez eu affaire vous ont donné une fausse opinion des anciens officiers de l'Empire. Nos régiments en sont encore peuplés, monsieur, et, si nous

avions à faire une guerre nouvelle, il n'est pas un de nous, qui, détestant leur opinion, ne fût heureux de marcher avec eux et ne comptât sur leur honneur comme sur leur courage.

— N'est-ce pas, monsieur? avait dit vivement Amélie, qui couvrait Melchior de Lesly d'un regard reconnaissant.

Melchior s'inclina devant madame de Frémery. Ce cri échappé à Amélie, le regard avec lequel elle l'avait remercié, lui avaient dit qu'elle n'était pas de moitié dans les sottes accusations de son mari. C'est un énorme avantage pour un jeune homme beau de savoir qu'une femme est en contradiction quelconque avec son mari. Cependant celui-ci, averti par l'exclamation de sa femme, avait repris :

— Ce n'est pas que je veuille dire qu'il n'en est pas quelques-uns dignes de l'estime de tous les partis : tel était votre père, Amélie.

La visite n'eut pas d'autre portée. Les relations entre les voisins furent rares. M. de Lesly était d'un âge et d'un rang à faire peu de visites. Melchior de Lesly venait quelquefois chez madame de Frémery; mais, à l'encontre de ce qu'on eût pu attendre d'un beau jeune homme inoccupé, il ne profitait jamais de l'absence du mari pour venir chez la femme. Quelque temps après, madame de Fosenzac, fille du marquis, et dont on avait à peine prononcé le nom jusque-là, vint s'établir chez son père. Elle arrivait des eaux de Carlsbad, et, lorsque madame de Frémery la vit, elle jugea que cette femme avait dû être admirablement belle; et elle l'était encore véritablement. Des traits d'une parfaite correction, une taille d'une grâce achevée avaient survécu à la vie; car, à vrai dire, madame de Fosenzac était morte, ou, pour parler plus catégoriquement, elle était l'exacte image de la mort. Une blancheur d'ivoire couvrait son visage et ses mains. Supposez la plus belle personne de vingt-cinq ans, morte de la perte de tout son sang; voyez-la une minute après sa mort, et vous aurez une idée de madame de Fosenzac. Rien n'était flétri ni altéré dans ses traits. Une légère maigreur, qui n'avait point de rides, eût pu seule prouver que la souffrance avait passé par là. Du reste, on ne pouvait se rendre compte de l'effet mystérieux que faisait éprouver à ceux qui la connaissaient cette statue blanche et belle, allant, venant, parlant, sans que jamais une teinte rosée vînt animer ce visage. Avec la blancheur de la mort, ses traits en avaient pris l'immobilité. Jamais le sourire ne glissait sur ses lèvres pâles, jamais l'expression de la joie ni de la douleur ne s'y peignait.

Rien enfin n'annonçait la vie dans ce fantôme, si ce n'était l'éclat éblouissant des yeux.

A partir de ce moment, les rapports de madame de Frémery devinrent plus fréquents avec la famille de Lesly. Il est bon toutefois de dire qu'Eugène de Frémery était absent lors de l'arrivée de madame de Fosenzac : de façon qu'un commencement de liaison était établi entre ces deux dames, lorsque celui-ci, revenu d'un voyage à Rennes, apprit l'arrivée de la duchesse. Eugène de Frémery respectait trop sa femme pour lui dire de certaines choses ; mais il lui fit comprendre qu'il désirait que sa liaison avec madame de Fosenzac ne fût pas poussée jusqu'à l'intimité. Il est inutile de dire, pour l'intelligence de ce récit, comment et par quels moyens Eugène avait été instruit de quelques aventures relatives à madame de Fosenzac. Ces aventures, où le crime avait été jusqu'au meurtre, lui faisaient considérer cette femme comme un monstre. Sa haute position et le silence de ses complices et de ses victimes avaient laissé ces aventures dans la plus profonde obscurité : mais, à voir cette femme qui avait fait l'amour et l'admiration des plus riches salons de Paris, on devinait cependant que le châtiment n'avait pas manqué à la faute. Ce fut à cette époque que commença pour Amélie une de ces fausses positions où les hommes expérimentés savent quelquefois se conduire, mais où les femmes de la jeunesse et du caractère d'Amélie doivent souvent faire fausse route. Eugène de Frémery, sous la double influence de son ambition et de son respect pour sa femme, lui commandait en même temps les attentions les plus empressées pour le vieux marquis de Lesly, et, au besoin, pour Melchior, et une excessive retenue vis-à-vis la duchesse de Fosenzac. Si Eugène eût eu le courage de dire à sa femme les raisons qui le faisaient parler ainsi, peut-être n'eût-elle pas approuvé ces raisons, mais du moins elle les eût comprises ; peut-être se fût-elle refusée nettement à entrer dans les vues de son mari, mais peut-être eût-elle pris en amour l'ambition qu'il éprouvait. En effet, il est si facile à un homme de reporter à la femme qui l'aime tous les efforts qu'il ne fait que pour lui-même ! Cet hommage de l'ambition qui dit : « C'est pour toi que je veux être riche ! pour toi que je veux être puissant ! pour toi que je veux être célèbre ! » cet hommage, dis-je, n'est pas de ceux qui touchent le moins le cœur des femmes.

Amélie était un esprit d'un ordre trop élevé pour ne pas s'associer à de pareils désirs, s'ilsl ui avaient été franchement exprimés.

Mais la vanité de l'homme ne se soumet guère à mettre ainsi à nu ses projets, surtout quand la voie qu'il veut suivre n'est pas exactement la droite voie, surtout quand il faut avouer à la femme qu'on respecte des moyens qui ne sont pas d'une loyauté irréprochable. Ainsi, Eugène de Frémery ne disait point à Amélie : « Flattez messieurs de Lesly, parce que ce sont des hommes puissants; évitez madame de Fosenzac, parce que c'est une femme perdue.» Il se contentait de lui dire : « Flattez messieurs de Lesly, évitez madame de Fosenzac.» Sa vanité d'homme lui faisait regarder comme inutile d'initier sa femme aux mystères de sa pensée, et l'idée qu'il avait de ses droits de mari le persuadait qu'un conseil ou un ordre émané de lui devenait pour sa femme un devoir dont elle n'avait pas à discuter le but et la portée.

Voilà donc Amélie de Frémery dans cette nécessité d'avoir à ménager le vieux marquis, d'avoir à agréer les visites de Melchior, et d'avoir à éviter la familiarité de madame de Fosenzac, et cela sans qu'elle en connût la raison. Il était résulté de cette fausse position qu'Amélie, qui n'avait point discuté les prescriptions de son mari vis-à-vis de lui, les avait discutées vis-à-vis d'elle-même. Il en était résulté que, n'ayant pas découvert la raison de cette conduite, elle avait accusé son mari d'inconséquence. Quoi qu'elle eût pu faire, elle n'avait pu se défendre de l'empire que madame de Fosenzac avait exercé sur elle. Cette résignation calme et triste à un malheur inconnu, ce détachement de tous les intérêts présents, cette facilité de caractère, cette triste appréciation des choses du monde, ce charme enfin de la douleur qui ne se plaint pas, tout cela avait agi puissamment sur l'imagination de madame de Frémery; et, comme elle ne voulait ni ne savait cacher ses pensées, elle avait souvent laissé voir à son mari l'affection que lui inspirait la duchesse. A ce sujet, celui-ci avait renouvelé ses remontrances; et Amélie, toujours obéissante parce qu'elle aimait, avait, pour ainsi dire, cessé toutes ses relations avec sa nouvelle amie. Peut-être n'était-ce pas son obéissance seule qui l'avait fait agir ainsi; peut-être avait-elle compris qu'elle se plaisait trop à ces entretiens auxquels Melchior assistait le plus souvent; peut-être s'était-elle aperçue que ces entretiens ne l'intéressaient jamais plus vivement que les jours où Léonie lui parlait de son frère dans les termes les plus exaltés. Jamais homme ne fut plus brave, ni plus dévoué, ni plus généreux; jamais femme ne serait mieux partagée du ciel que celle qui inspirerait à Melchior le véritable et sincère amour qui devait disposer de sa vie.

XXXVIII

L'AMOUR A L'HORIZON.

Voilà où en était Amélie au commencement de ce récit, et voilà pourquoi nous avons dit que le fait d'avoir accepté l'invitation de la duchesse était pour elle un grand événement et presque une révolution. Ce n'est pas qu'après avoir fait à la femme de chambre, qui l'avait interrompue dans ses réflexions, la réponse irréfléchie par laquelle elle avait accepté l'invitation de la duchesse, ce n'est pas, dis-je, qu'Amélie ne la regrettât et qu'elle n'eût voulu la reprendre, mais le mal était fait et il était irréparable. Amélie avait à ses ordres, comme tout le monde, une indisposition à prétexter; mais elle avait déjà usé de ce moyen jusqu'à l'abus, et elle se décida à se rendre chez le marquis de Lesly. Lorsqu'elle arriva dans le salon, elle interrompit une discussion assez vive, si vive même que le vieux marquis se donna à peine le temps de faire à la nouvelle arrivée les politesses d'usage pour reprendre immédiatement cette discussion.

— Pardieu! dit-il, avec vivacité, je veux en faire juge madame de Frémery; elle est bonne, charmante, modeste, et, quoiqu'elle soit assurément faite pour réussir mieux que personne dans le monde, elle préfère, nous le savons mieux que personne, la retraite et le calme de sa maison au bruit et à l'éclat des salons de Paris. Mais madame de Frémery a un mari plein d'ardeur, de talent et d'avenir, et elle sacrifie de la meilleure grâce du monde ses goûts personnels aux exigences de la carrière de son mari.

— Mon père! dit Melchior avec une douceur impatiente, ce dont nous parlons est une affaire de famille qui intéresse fort peu madame de Frémery.

— C'est une affaire de raison, reprit vivement le marquis, et je veux que quelqu'un décide entre nous. Voyons, madame, reprit M. de Lesly en se tournant vers Amélie, supposons que votre mari vienne vous dire: « J'ai vingt-trois ans, j'ai une immense

fortune, j'ai un grand nom, j'ai du courage, de la loyauté, de l'esprit.... »

Melchior frappa du pied avec impatience.

— Vous avez tout cela, dit vivement le marquis; ne faisons pas ici de fausse modestie. Eh bien! reprit-il en se tournant vers madame de Frémery, supposez que votre mari vous dise tout cela et qu'il ajoute : « Malgré tous ces avantages, je viens vous annoncer que je donne ma démission, que j'entends vivre dans la plus parfaite obscurité, enfermé dans un vieux château, et complétement étranger à tout intérêt de fortune et de politique. » Que répondriez-vous à votre mari s'il vous disait de pareilles choses?

— Si je pensais que mon mari fît cela pour abriter notre bonheur dans la retraite, j'avoue, reprit madame de Frémery en souriant, que je serais peut-être assez égoïste pour accepter le sacrifice...

— Vous voyez, mon père? dit Melchior.

— Un moment! reprit le marquis. Supposez qu'au lieu d'être votre mari, ce soit un jeune homme libre, sans engagement d'aucune espèce, dont la famille, tout au contraire, désire le voir arriver le plus haut possible, que diriez-vous d'une pareille résolution?

— Mais, reprit madame de Frémery, qui devina enfin qu'il s'agissait de Melchior et à qui cette découverte donna un embarras inexplicable, non pas tant pour avoir à dire son opinion devant celui qu'elle concernait que parce qu'elle sentit instinctivement qu'elle n'était pas étrangère à cette résolution, mais, reprit-elle, je penserais que quelque malheur caché, quelque déception fâcheuse a pu inspirer à ce jeune homme un profond dégoût du monde et qu'il en redoute le contact.

Pendant qu'Amélie parlait ainsi, la duchesse avait fixé sur elle des yeux inquiets et ardents, et à peine avait-elle fini de parler que Melchior s'écria avec vivacité :

— Madame a parfaitement compris la raison qui me détermine.

A ces paroles, la duchesse, qui écoutait avec une extrême attention, baissa les yeux et sembla s'affaisser au fond du fauteuil dans lequel elle était à moitié couchée. Cependant, le vieux marquis de Lesly, sans prendre garde à ce mouvement de la duchesse, reprit avec une extrême vivacité :

— Eh bien! monsieur, nous direz-vous d'où vous vient ce dégoût profond des choses et des hommes?.. Il s'agit probablement de quelque amour trompé!...

— Sur mon honneur, repartit Melchior avec empressement, je vous jure qu'il n'en est rien...

— En ce cas, s'écria son père en haussant les épaules, il s'agit de quelque amour sans espoir, de quelque passion platonique et rêveuse qui n'a pas le sens commun.

— Mon père! fit Melchior avec un embarras visible, peut-être ma détermination tient-elle à des raisons qu'il ne m'est pas possible de vous dire. Ne mettez donc pas des suppositions à la place de la vérité, et...

— Mais quelles sont ces raisons? s'écria le marquis exaspéré.

Melchior jeta un regard triste et désespéré sur sa sœur, et répondit avec une émotion douloureuse :

— Mon père, je vous en supplie, mettons un terme à cette discussion, du moins pour le moment; nous la reprendrons plus tard, lorsque nous serons seuls.

Ce mot qui, dans la pensée de Melchior, excluait sa sœur aussi bien que madame de Frémery, parut à celle-ci ne s'adresser qu'à elle seule ; elle éprouva le plus vif embarras de se croire en quoi que ce soit mêlée à une discussion où il s'agissait d'un amour quelconque, et peut-être se serait-elle retirée immédiatement si le vieux marquis ne se fût écrié :

— Eh bien, puisque vous craignez de me dire vos raisons devant ces dames, faites-moi le plaisir de me suivre jusque chez moi; car demain au matin je serai chez le ministre, et, en vérité, je ne puis pas laisser signer l'ordonnance qui vous confère un nouveau grade, si vous devez le refuser.

— Votre présence est inutile chez le ministre, mon père, repartit Melchior avec la timidité d'un homme qui prévoit la violence de l'éclat que vont faire naître ses paroles, votre présence est inutile chez le ministre, vous trouveriez ma démission entre ses mains.

— Votre démission ! s'écria M. de Lesly avec un transport furieux.

— Venez, mon père, venez, reprit Melchior en l'entraînant hors du salon, il faut que je vous parle, à vous seul.

Amélie, fort embarrassée d'avoir été le témoin inopportun de cette explication, se tourna vers la duchesse, qui n'avait pas prononcé une seule parole. C'était toujours la même pâleur, la même immobilité, la même absence de vie sur le visage de Léonie ; seu-

lement quelques larmes s'échappaient de ses yeux fermés et roulaient comme des gouttes de rosée sur le marbre de sa joue.

— Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ? fit vivement Amélie en lui prenant la main, tant elle fut épouvantée de cette douleur muette qui, pour la première fois qu'elle parlait devant elle, parlait par des larmes.

— Pauvre frère ! murmura madame de Fozenzac.

Puis elle se prit à regarder madame de Frémery ; son œil, longtemps attaché sur la jeune femme, semblait chercher un chemin par où elle pût arriver à son cœur ou à son esprit. Enfin elle lui dit tout à coup :

— Amélie, voulez-vous faire une bonne action ? voulez-vous me rendre un bon service ?

— Assurément, répondit madame de Frémery avec l'hésitation d'une femme qui a peur de l'engagement qu'elle va prendre.

— Eh bien ! reprit Léonie, sans tenir compte de la crainte que paraissait éprouver son amie, dites à mon frère de retirer sa démission, de céder aux sollicitations de mon père ; il le fera pour vous, j'en suis sûre.

— Comment pensez-vous, reprit Amélie avec un extrême embarras, que monsieur Melchior de Lesly puisse faire pour moi ce qu'il refuse à son père, ce qu'il vous a peut-être refusé à vous-même ? car je pense que vous lui avez demandé ce sacrifice.

A mesure qu'Amélie parlait, la confiance que madame de Fozenzac semblait avoir eue dans l'intervention de madame de Frémery paraissait l'abandonner. Elle la regarda encore en silence ; une expression de douce pitié se montra dans ses yeux, et elle finit par dire :

— Vous avez raison, je ne puis pas vous demander un pareil service.

Puis elle retomba dans l'abattement profond d'où elle était sortie un moment. Amélie, qui s'attendait à une discussion, fut surprise de la facilité avec laquelle madame de Fozenzac avait abandonné son espérance, lorsqu'elle venait de lui déclarer qu'elle seule avait le pouvoir d'obtenir de Melchior ce qu'on exigeait de lui. L'esprit d'une femme qui cherche manque rarement de trouver la trace lorsqu'il y a une question d'amour, si cachée qu'elle soit. A peine Amélie s'était-elle demandé pourquoi madame de Fozenzac lui avait dit d'abord : « Il le fera pour vous ; » et pourquoi elle avait ajouté presque aussitôt : « Je ne puis pas vous

demander un pareil service : » que ce rapide instinct du cœur des femmes pour qui l'amour est une émanation qu'il sent à des distances incroyables, l'amena à cette conclusion : « Il le fera pour vous, parce qu'il vous aime ; je ne puis pas vous demander ce service, parce que ce serait vous engager à user d'un pouvoir que vous ne devez pas connaître. » Elle était donc aimée de Melchior, et madame de Fozenzac la respectait cependant assez pour ne pas oser l'engager à se servir d'un amour qu'elle ne voulait pas sans doute récompenser ! L'amour qui se présente à une honnête femme, tout armé de ses désirs et de ses exigences, la flatte presque toujours dans sa vanité, mais l'épouvante assez souvent dans sa vertu pour qu'elle le repousse avec indignation ; mais celui qui vient ou plutôt qui ne vient pas, celui qu'on vous montre ou plutôt qu'on vous laisse apercevoir, celui qu'on dévoile un moment d'une main imprudente et qu'on cache presque aussitôt, en ayant l'air de vous dire : « Vous ne devez pas voir cela, vous ne devez pas le connaître, personne ici ne veut alarmer vos regards... » cet amour on ne peut ni l'accuser ni le repousser ; il devient à la fois un hommage à la beauté et à la vertu ; son existence et son silence sont une double flatterie pour la vanité et pour l'orgueil. Il est impossible à une femme de ne pas en être touchée : et, pour peu qu'un pareil amour pousse celui qui le ressent à un grand sacrifice, il est presque impossible de ne pas en être reconnaissante.

Ce soir-là, pendant une heure, rien ne se passa qui eût la moindre importance pour Amélie, du moins le crut-elle ainsi. En effet, madame de Fozenzac ne revint pas sur le sujet si rapidement abandonné par elle, et, lorsque Melchior rentra dans le salon, il semblait être à mille lieues de la discussion dont Amélie avait été témoin. Cependant, peut-être examina-t-elle avec plus d'attention celui dont on lui avait, pour ainsi dire, déclaré l'amour ; et ce fut pour elle un grand sujet d'admiration, et, qui pis est, de comparaison avec son mari, que ces soins persévérants, ces attentions que Melchior avait pour sa sœur malade, que cette charmante bonhommie d'un très-jeune homme qui a la paternelle affection d'un vieillard. Et puis, il y avait tant de reconnaissance dans le regard de madame de Fozenzac, chacun de ses moindres gestes disait si bien à Melchior : « Oh ! tu es bon, tu es noble, tu es généreux ! » que madame de Frémery ne pouvait s'empêcher d'entendre dans son cœur cet éloge muet de l'homme qui l'aimait sans doute. Monsieur de Lesly était revenu quelques instants après

son fils ; il n'avait pas non plus ramené la conversation sur le sujet qui s'agitait entre lui et son fils ; mais, malgré la bonne volonté qu'il mettait à vouloir cacher son dépit à des gens étrangers, il était facile de deviner qu'il n'avait rien obtenu de Melchior.

XXXIX

UN JEU DU HASARD.

La soirée se passait au milieu d'une de ces conversations que tout le monde suit, mais à laquelle personne n'est présent, chacun répondant au bruit des paroles qu'il entend avec une préoccupation secrète dans l'esprit. Quand deux puissances de cette espèce luttent ensemble, l'usage du monde et la pensée personnelle, une des deux finit par remporter l'avantage. La conversation fait taire la pensée, ou la pensée fait taire la conversation. Dans cette circonstance, ce fut la pensée qui eut la victoire, et ce fut dans un moment de profond silence qu'on annonça l'arrivée de M. Balbi, le notaire de la famille. Comme une circonstance fort explicable, personne n'avait songé à faire éclairer le salon, de façon qu'il y régnait une sorte d'obscurité lorsque le notaire entra. M. de Lesly et Melchior allèrent au-devant de lui avec un empressement qui témoignait ou de l'extrême considération qu'ils avaient pour cet homme ou du vif intérêt qu'ils attachaient à son arrivée. Les premières paroles de M. Balbi furent dites d'un ton brusque, et, cependant elles étaient pleines de cette amitié bienveillante qui ne garde l'extrême politesse que pour les indifférents.

— Tenez, dit-il à Melchior qu'il entraîna rapidement dans un coin du salon où se trouvait précisément Amélie, voilà votre démission. J'ai vu tout le monde, c'est une affaire arrangée. Je vous ai dit que j'avais dans ma manche quelqu'un qui pouvait amener tous ces messieurs à se montrer moins sévères, et je pense que tout est fini. Tout le monde, ajouta-t-il d'un ton plus bas, a sa petite part des faiblesses humaines. C'est en alarmant chacun sur

ses propres secrets qu'on lui impose silence sur les secrets des autres. Heureusement pour nous que M. de Frémery serait très-fâché que je divulgasse tout ce que je sais sur son compte, et c'est à lui que je dois, sinon la promesse d'un silence absolu, du moins la restitution de pièces qui prouvaient des faits qu'on peut maintenant traiter de calomnie.

Amélie n'avait rien compris et ne pouvait rien comprendre à la phrase de M. Balbi par rapport à ce qu'elle apprenait à Melchior de Lesly ; mais elle avait un sens qui la concernait personnellement, elle venait d'apprendre que son mari avait des secrets en vertu desquels on le faisait agir peut-être malgré lui. Elle ne s'aperçut pas que Melchior eût interrompu le notaire, quoiqu'en lui serrant vivement le bras, il eût fini par lui imposer silence. Presque aussitôt, ils s'éloignèrent et disparurent dans le jardin avec le vieux marquis : madame de Fosenzac et Amélie demeurèrent encore une fois seules ensemble. Madame de Frémery éprouvait la plus vive curiosité ; si elle l'eût osé, elle aurait interrogé Léonie ; mais, indépendamment de la timidité naturelle à son caractère, Amélie éprouvait la crainte instinctive de découvrir quelque chose qui lui causerait un vif chagrin. Il est donc probable qu'elle eût gardé pour elle l'anxiété qu'elle éprouvait, si la duchesse ne l'avait interrogée.

— Savez-vous, lui dit-elle d'une voix brève et pleine d'émotion, ce que M. Balbi vient d'annoncer à mon frère ?

Amélie, ainsi sollicitée sur des paroles qui la tourmentaient vivement, les répéta à la duchesse.

— O bon et excellent homme ! s'écria madame de Fosenzac, je savais bien qu'il nous sauverait, lui...

Amélie, qui s'attendait à ce que le nom de son mari appelât l'attention de madame de Fosenzac, repartit d'un ton un peu froid :

— Je suis charmée, madame, que M. de Frémery ait pu être pour quelque chose dans un service pour lequel vous montrez tant de reconnaissance.

La duchesse, qui, à vrai dire, n'avait compris de la phrase de M. Balbi que ce qui probablement la concernait personnellement, c'est-à-dire que la démission de Melchior était retirée, que l'affaire était arrangée, repartit aussitôt, et comme quelqu'un qui cherche ses souvenirs :

— Oui, oui, je comprends comment M. de Frémery a pu obtenir la remise de cette lettre.

Puis, comme si une nouvelle idée se montrait tout à coup à son esprit, elle ajouta vivement :

— Et je comprends comment M. Balbi a pu forcer M. de Frémery à agir comme il l'a fait.

— A pu *forcer?* dit Amélie d'un ton fier.

La duchesse comprit qu'elle venait de blesser l'orgueil de son amie, et elle lui dit aussitôt :

— Pardon ! M. de Frémery aura cédé aux prières de M. Balbi.

En parlant ainsi, la duchesse prit la main d'Amélie. Cette main était glacée et tremblante.

— Mais qu'avez-vous donc? dit vivement madame de Fosenzac.

— Rien, repartit Amélie... Pardon, ajouta-t-elle aussitôt en se levant, pardon si je me retire, c'est que je souffre horriblement!

Madame de Frémery traversa vivement le salon pour prendre son chapeau et son écharpe, et entendit madame de Fosenzac qui murmura d'une voix triste :

— Pauvre femme!

Ce mot de pitié la fit arrêter soudainement. Elle était donc à plaindre? Dans sa position, de quoi pouvait-on la plaindre? Le doute ne fut pas d'un instant. La pensée, rapide comme la foudre, parcourut en une seconde tous les éléments du bonheur vulgaire : jeunesse, fortune, beauté, considération, rien ne lui manquait, excepté une seule chose peut-être, l'amour de son mari. Elle n'en douta plus : elle était trahie. C'est ainsi que, le plus souvent, le malheur arrive au cœur des femmes : ce sont des murmures lointains, un mot qui passe dans l'air, un nuage qui assombrit le front d'un ami, un rien, qui lui disent : « Voilà le malheur qui vient, » aussi sûrement que le tremblement de la feuille dit à l'oiseau : « Voici l'orage qui arrive. » Si bientôt après elle apprit d'une façon certaine l'infidélité de son époux, c'est que l'alarme était dans son cœur, c'est que la douleur qu'elle éprouvait déjà lui fit faire une action dont elle n'eût jamais été capable si elle était restée dans une parfaite sécurité. Ainsi, celui qui n'éprouve aucune crainte sur sa santé voit causer avec indifférence le médecin qui parle mystérieusement à l'un de ses amis; mais si un mot est venu l'avertir que sa vie peut être mise en danger par un mal caché, il n'a plus qu'une pensée, celle d'épier et de surprendre les moindres paroles qui se disent autour de lui. Madame de Frémery avait dit à Léonie qu'elle désirait se retirer. Comme elle avait demandé sa voiture pour une heure beaucoup plus avancée

de la soirée, elle prit le parti de traverser tout le parc de M. de Lesly pour regagner celui de sa propre maison, qui n'en était séparé que par un étroit sentier. Léonie ne retint pas sa voisine, elle-même avait trop de hâte d'avoir une explication avec son frère et M. Balbi pour ne pas désirer être seule. Amélie s'éloigna donc et gagna rapidement une sombre allée de marronniers bordée de hautes charmilles, par laquelle elle devait arriver plus promptement à sa maison. A peine arrivée au milieu de cette allée, elle entendit parler avec chaleur, à quelques pas d'elle. Ce bruit de voix, qui en toute autre circonstance l'eût éloignée de sa route, l'appela comme le vertige appelle du fond de l'abîme le malheureux suspendu sur ses bords. Elle s'arrêta subitement, puis s'approcha avec précaution et entendit les paroles suivantes :

— Non, mon cher Balbi (c'était Melchior qui parlait,) je ne retirerai point ma démission : c'est précisément parce que vous avez mis l'honneur de la duchesse à l'abri d'une affreuse révélation, que je veux m'éloigner avec elle de la France. Si une accusation s'était élevée, je serais resté pour la combattre; aujourd'hui que j'espère le silence de tous ceux qui savent ces horribles secrets, je ne veux pas qu'une rencontre fortuite puisse les exciter à dire un mot qui amènerait probablement un cruel scandale. La disparition de la duchesse et la mienne laisseront à tous ces ressentiments le temps de se calmer; et, quand nous reviendrons en France dans quelques années, quand d'autres intérêts, quand d'autres événements auront occupé et occuperont l'attention du monde, on ne pensera plus à nous.

Ce que venait d'entendre madame de Frémery lui était si parfaitement étranger, qu'elle éprouva une honte soudaine de l'action qu'elle venait de faire, et probablement elle se fût éloignée à l'instant même si les paroles suivantes n'avaient réveillé sa curiosité et son inquiétude :

— Mais comment ferez-vous comprendre votre départ à votre père? avait dit M. Balbi.

— Je prendrai tout sur moi, dit Melchior, il ne soupçonnera pas que j'agis pour ma sœur autant que pour moi-même. Je ne lui dirai pas les raisons qui ordonnent à Léonie de quitter la France, mais je lui dirai celles qui me forcent à fuir ce pays.

— Mais, reprit le notaire, il les traitera de folies.

— Je le sais, dit Melchior, il ne comprendra pas que je ne

puisse me guérir de mon amour, et, s'il finit par me comprendre, il ne comprendra pas que je renonce à l'espoir de le faire triompher.

— Ah ça, dit le notaire, vous êtes donc bien amoureux de madame de Frémery?

A ces mots, Amélie tressaillit et sentit le rouge lui monter au visage comme si l'aveu de cet amour lui avait été fait en face. Elle fut sur le point de s'échapper, mais la curiosité de la femme l'emporta sur la pudeur, et elle resta pour écouter la réponse de Melchior.

— Oui, dit celui-ci, je l'aime ! comme quelque chose de saint, de noble, de naïf, et je considérerais comme un crime d'altérer la pureté de cette âme, en lui apprenant qu'elle peut inspirer un désir et une passion qui ne sont pas avouables devant Dieu !

— C'est bien, ce que vous faites là! dit vivement le notaire; c'est d'autant mieux que vous auriez dans ce moment de puissants auxiliaires auprès de cette pauvre enfant : le chagrin qui perd les âmes les plus pures, la vengeance qui égare les esprits les plus distingués.

Si quelqu'un eût été près de madame de Frémery, il eût entendu son cœur battre dans sa poitrine. Elle avait soupçonné cet amour, elle l'avait compris timide et respectueux, et c'est précisément pour cela qu'elle l'avait redouté. Et voilà que tout à coup elle acquiert l'assurance de cette passion, et cette passion se montre à elle, bien plus comme un culte à sa vertu que comme un hommage à sa beauté. Amélie en éprouva une joie charmante, et à l'instant même elle eut peur de sa joie. Puis sa pensée fut immédiatement détournée de ces vives émotions par les dernières paroles de M. Balbi. Elle avait donc le chagrin à craindre, elle pouvait donc être en droit de se venger? Les nouvelles douloureuses donnent à l'âme la même soif ardente que donnent à la bouche les liqueurs alcooliques; elle voulut savoir jusqu'au bout ce dont elle allait avoir à souffrir, ce dont elle pouvait se venger. Cependant Melchior avait repris :

— C'est donc vrai que monsieur de Frémery est tout à fait tombé sous l'empire de madame de Favières? L'exemple de son ami Lucien Deville eût dû cependant lui apprendre qu'il n'y a ni cœur ni honneur chez cette femme; c'est l'esprit le plus froid, la vanité la plus excessive, le calcul le plus odieux qui la dirigent.

— Ta ta ta, fit vivement le notaire, ce n'est pas madame de

Favières qui est le plus à blâmer dans cette circonstance; vous savez mieux que personne que, si elle écoute les paroles d'amour de tous les bruyants jeunes gens qui sont autour d'elle, c'est parce que son mari l'a fort sevrée de pareille nourriture. Quand madame de Favières s'est mariée, elle aimait son mari, elle l'aimait à sa manière, c'est vrai, mais elle l'aimait. Lui, au contraire, il ne l'aimait pas.

— Mais il me semble, fit Melchior...

— Je sais ce que vous allez me dire, reprit le notaire. Il s'est parfaitement conduit avec sa femme; jamais galant homme n'a couvert de soins plus empressés, d'une plus gracieuse galanterie, le peu de sympathie qu'il éprouvait pour sa femme. Mais le cœur ne se trompe jamais à ces faux semblants. Voilà pourquoi il arrive si souvent que la femme qui sent l'amour sous les mauvais traitements de son mari, lui reste fidèle; tandis que celle qui sent son indifférence au milieu de procédés irréprochables, le trompe quelquefois. Madame de Favières a rencontré un homme qui l'aime comme un fou, avec l'exagération d'un esprit sans jugement; elle se laisse aller au charme d'une pareille passion, et à toute force cela se conçoit. Mais je ne vois aucune excuse à la passion de M. de Frémery. Sa femme a mille fois plus de charmes, plus de beauté que madame de Favières; sa femme a été pour lui un ange de vertu et de dévouement; il est coupable, et il le sent; il est véritablement coupable.

Nous n'avons pas besoin de dire la douleur cruelle que chacune de ces paroles portait dans l'âme de madame de Frémery; mais il faut expliquer le sentiment qui entra dans son âme en même temps que la souffrance, ce sentiment qu'elle n'eût jamais éprouvé si elle avait appris la trahison de son mari d'une autre façon. C'était l'odieuse indignité de M. de Frémery. La vertu modeste d'Amélie eût cherché une excuse à son mari, elle se fût cherché des torts avant de le condamner complétement. Mais, en l'entendant juger aussi sévèrement par un homme dont elle avait entendu souvent louer le sens droit et l'indulgence, elle ne put se dissimuler qu'elle était lâchement et indignement abandonnée. Il en résulta qu'elle éprouva peut-être autant de colère que de souffrance, et que l'idée de vengeance, qu'elle n'aurait pu concevoir en toute autre circonstance, lui passa dans l'esprit, non comme une chose possible pour elle, mais comme une chose qui pouvait servir à expliquer les faiblesses de beaucoup de femmes.

— Oui, reprit Melchior, il est coupable, et plus que vous ne le pensez, et, ajouta-t-il à voix basse, il ajoute à sa faute l'impudence d'une sévérité hypocrite. Entre nous, et je puis vous dire cela tout bas, je suis convaincu que, s'il n'a rien dit de précis à sa femme sur les malheurs de ma pauvre sœur, il lui a fait entendre que ce n'était point une femme dont elle pût faire son amie.

— Drôle!... murmura sourdement le notaire.

— C'est le même homme qui veut séduire madame de Favières, qui se montre si rigide envers d'autres !

— Laissons cela, dit vivement M. Balbi. Décidément, vous voulez partir?

— Quel conseil me donnez-vous ?

— Votre père sera au désespoir...

— Quel conseil me donnez-vous ?

— Je comprends que la santé de votre sœur puisse expliquer cette disparition, mais....

— Quel conseil me donnez-vous?

— Eh! bien! de partir... oui, reprit vivement le notaire... partez..... vous aimez madame de Frémery..... et elle vous aimerait.....

— Jamais ! dit Melchior... sa vertu...

— Elle vous aimerait et ajouterait le désespoir de vous aimer et de vous refuser à celui d'être abandonnée. Ce serait trop de douleur pour une âme pareille... Sauvez-la-lui.

— Je partirai donc, dit tristement Mechior... Je partirai pour m'arracher au charme enivrant d'une passion qui me tue; mais, croyez-moi... ce n'est que moi que je protége... Jamais madame de Frémery ne m'aimerait.

— Mon ami, reprit sentencieusement le notaire, la vérité arrive au cœur des femmes par des voies inconnues. Eh bien, s'il arrivait que madame de Frémery devinât, je ne sais comment, de quel amour respectueux et religieux vous l'aimez... s'il arrivait... Tenez, ajouta-t-il, je suppose que quelqu'un lui redît notre conversation, je suppose qu'elle l'eût entendue, elle vous aimerait... ou, si elle ne vous aimait pas, c'est qu'elle n'aurait ni cœur ni dignité, et elle en a.

Qu'on juge de l'effet de ces paroles sur madame de Frémery ! Jamais clarté plus vive ne pénétra plus soudainement dans le cœur d'une femme pour lui montrer le véritable sens de ses douleurs,

de ses doutes, de ses incertitudes. Elle ne put supporter la révélation qui lui venait si brusquement, la force lui manqua, et elle tomba évanouie à la place où elle se tenait cachée.

XI

L'AMOUR MÉDECIN.

Lorsqu'elle revint à elle, Amélie se trouva couchée dans une chambre étrangère ; elle reconnut celle de la duchesse et se vit entourée de femmes, parmi lesquelles se trouvait Léonie. Le lit était taché de sang... on venait de la saigner, et c'était cette opération qui l'avait fait revenir de son évanouissement. Elle ne reconnut pas d'abord le médecin qui lui avait donné ses soins, quoiqu'elle vît un homme qui essuyait une lancette et qui examinait le sang qui avait coulé. Cet homme se retourna, c'était Melchior.

— La voilà qui revient ! murmura Léonie.

Melchior s'éloigna aussitôt, et M. Balbi le suivit. Tout cela n'expliquait point à madame de Frémery pourquoi elle se trouvait dans cette chambre. Elle fit une question à madame de Fosenzac, qui, craignant devant ses gens l'explosion d'une douleur qu'elle avait devinée, se hâta de lui dire :

— Une heure après que vous avez été partie, votre voiture est arrivée. J'ai fait dire au cocher que vous étiez rentrée et qu'on avait sans doute oublié de l'en prévenir. Il est reparti ; mais presque aussitôt votre femme de chambre est revenue tout alarmée, en disant que vous n'aviez pas reparu. Cela nous a mis tous en émoi, on a parcouru tout le parc, enfin Melchior vous a trouvée évanouie au pied d'une charmille, et c'est lui qui vous a rapportée dans ses bras au moment où nous désespérions de retrouver votre trace.

Ce récit rappela à madame de Frémery comment elle avait écouté, comment elle avait entendu, ce qu'elle avait entendu, et de profonds sanglots s'échappèrent de sa poitrine. La duchesse fit éloigner toutes les femmes qui se trouvaient dans la chambre, et

resta seule avec Amélie. Celle-ci était dans un véritable désespoir : elle prévoyait les questions qu'on allait lui faire sur la cause de son évanouissement. Mais elle fut immédiatement rassurée.

— Il faisait une chaleur horrible dans le salon, lui dit la duchesse, vous avez été saisie par le froid du soir... c'est cela qui vous a causé cet évanouissement.

— Merci ! répondit Amélie en lui tendant la main.

Ce mot remerciait la duchesse, non pas des soins qu'elle lui avait donnés, mais de sa délicatesse à l'avertir qu'elle ne voulait rien savoir des causes de cet évanouissement. Ces deux femmes s'étaient parfaitement comprises.

— Mais, reprit Amélie, ne puis-je pas rentrer chez moi maintenant ?

— Oh ! dit Léonie, mon frère l'a bien défendu.

— Votre frère ? dit madame de Frémery.

La duchesse parut embarrassée et reprit aussitôt :

— Oh ! vous ne connaissez pas Melchior, un officier de cavalerie, un beau danseur de salon, un élégant gentilhomme qui a étudié la médecine et qui sait assez bien manier les instruments de chirurgie pour faire au besoin une saignée... c'est chose rare... c'est en qualité de docteur que mon frère a défendu qu'on vous transportât chez vous avant qu'il ne fût rassuré sur votre état.

Amélie ne s'était donc pas trompée, c'était Melchior qui l'avait saignée et transportée dans ses bras jusqu'au château ; elle avait donc été dans les bras de cet homme qui l'aimait et dont elle redoutait tant l'amour ; il lui avait donc donné ses soins, dans cette chambre, sur ce lit où on l'avait déposée après l'avoir déshabillée. Madame de Frémery poussa une sourde exclamation. Un vif sentiment de pudeur fit remonter le sang à son visage et elle éprouva une nouvelle faiblesse ; sa tête se pencha sur l'oreiller, pendant qu'elle murmurait :

— Ah ! c'est affreux... c'est affreux !

La duchesse se pendit à la sonnette du lit. Melchior et les femmes de service reparurent. Quelques aspersions d'eau glacée firent cesser cette pâmoison, et, lorsque Amélie rouvrit les yeux, elle vit Melchior penché sur elle et suivant d'un œil inquiet le mouvement de la vie qui se ranimait ; il lui tenait la main en lui tâtant le pouls. Elle vit Melchior comme tout le monde le voyait ; mais ce qu'elle vit seule, ce furent de grosses larmes s'échappant des yeux de Melchior. Une de ses larmes se détacha du visage de

Melchior penché sur celui d'Amélie et tomba sur les lèvres de la malade. Tout le corps d'Amélie frissonna, la larme glissa entre ses lèvres... Sa raison sembla la quitter, et elle murmura sourdement :

— Oh! c'est amer.

Cependant la vie revint doucement; mais Amélie, qui avait détourné la tête, n'osa plus regarder du côté de la chambre. Quelqu'un présenta à Melchior une potion qu'il avait fait préparer, mais il répondit tout bas :

— Si elle pouvait s'endormir, ce serait ce qu'il y aurait de mieux pour elle.

Amélie resta immobile, elle voulait faire croire à son sommeil pour éviter et les paroles de madame de Fosenzac et la présence de Melchior. En effet, au bout de quelques instants, elle entendit s'éloigner légèrement les pas de plusieurs personnes, et elle resta dans un silence qui lui fit croire qu'elle était seule. Cependant, elle ne changea point de place, elle voulut faire croire à son sommeil, et Dieu sait si elle dormait!... Les dents serrées pour réprimer les sanglots qui l'étouffaient, elle repassait en elle-même tout ce qu'elle avait appris, tout ce qu'elle avait entendu, et l'infidélité de son mari, et l'amour de Melchior, et surtout ces paroles si funestement vraies de M. Balbi, qui avait dit : « Mais si elle savait votre amour, elle vous aimerait, » et elle le savait, et elle n'osait pas se dire que M. Balbi eût menti. Car maintenant qu'elle était seule, qu'aucun regard ne la troublait dans sa pensée, elle comprenait bien pourquoi elle avait été si profondément émue en apprenant qu'elle avait été dans les bras de Melchior. Elle comprenait que nul autre, fût-il plus beau, plus charmant qu'il ne l'était, ne lui eût fait éprouver cette honte; c'est qu'elle sentait que ce hasard était comme une image de ce que l'amour peut accorder. Et puis, n'avait-elle pas senti couler sur ses lèvres une larme de lui, larme qui l'avait brûlée comme un baiser, larme dont elle cherchait la trace amère sur ses lèvres? Quel tumulte dans cette âme! quelles pensées diverses! Elle eût payé cher en ce moment la liberté de pouvoir se lever, marcher, courir, crier, que sais-je? On s'étonne souvent dans le monde de ces brusques mouvements de corps ou d'esprit, par lesquels on se lève soudainement pour fuir, ou bien par lesquels on jette tout à coup la conversation à mille lieues du sujet qu'elle traite. On dit assez volontiers de ces brusques sorties que celui qui les éprouve est fou. Jamais on ne

fut plus sage. Il arrive une heure où l'on ne peut plus combattre sa pensée qu'en la fuyant. Ainsi était madame de Frémery. Elle se sentait emportée à se faire des aveux qu'elle-même ne voulait pas entendre : comme si son cœur eût tenu à ses lèvres par des fibres puissantes, elle se sentait prête à murmurer les mots qui parlaient en elle-même. Je ne puis, je ne saurais comment expliquer cet inconcevable bonheur qu'éprouve un cœur déchiré à se dire ce qu'il ne dira jamais à personne. Mais la femme qui a aimé comprendra Amélie, lorsque, forcée de rester en face d'elle-même, la tête perdue, le cœur gonflé, elle se laissa aller à murmurer, mais si bas, si bas, qu'elle-même ne pouvait l'entendre :

— Eh ! bien, oui, je l'aime... je l'aime...

Nul son ne s'échappait de ses lèvres, mais ses lèvres disaient sans voix ce mot qu'elle ne devait jamais dire ; elles s'agitaient, comme si elle eût parlé, et elles dessinaient pour ainsi dire à l'œil ce mot qui lui remplissait le cœur :

— Je l'aime... je l'aime... je l'aime !...

Et tout aussitôt, comme si l'aveu qu'elle venait de se faire à elle-même eût été entendu par celui à qui il s'adressait, elle repoussa cette folle exaltation, et, oubliant qu'elle n'était pas aussi seule qu'elle le pensait, elle s'écria :

— Oh ! malheureuse que je suis !

Et elle se retourna vivement. Alors elle s'aperçut que deux personnes étaient restées près d'elle : madame de Fozenzac et Melchior. Elle ferma soudainement les yeux comme si ce cri était échappé durant quelque rêve cruel, et feignit encore de dormir. Mais elle avait le visage tourné du côté de Melchior, et bientôt elle comprit que le regard de ce jeune homme était fixé sur son visage, qu'il en suivait les émotions, qu'il devait se complaire dans cette vue, s'abandonner à sa muette contemplation ; elle trouva qu'elle aurait tort de s'y prêter ainsi, et un nouveau combat s'éleva dans l'âme d'Amélie. Il lui sembla qu'elle était en faute, et elle prit la résolution de s'arracher le plus tôt possible à la position détestable où elle se trouvait.

XLI

ILLUSION PERDUE.

On accuse souvent les faiseurs de romans d'inventer des circonstances pour aider au développement et à la marche des passions. En général on se trompe complétement, on ne voit que le résultat de ces circonstances, et, parce qu'elles profitent à la passion qu'ils veulent peindre, on les accuse d'invraisemblance. Dans la marche ordinaire du monde, l'amour... et nous ne parlons que de cette passion, parce que celle-là seule est en jeu, l'amour n'a pas besoin d'événements extraordinaires pour naître dans le cœur, il n'a pas besoin de circonstances habilement arrangées pour y grandir et s'en emparer complétement; seulement, lorsque la passion est éclose, tout lui profite, tout lui vient en aide, les choses les plus indifférentes deviennent des énormités, elles acquièrent un sens particulier, une portée dangereuse. Qu'est-ce, je vous prie, qu'une femme évanouie, qu'un jeune homme relève, emporte et dépose sur le lit de sa sœur, qu'il soigne et regarde dormir? est-il rien de plus vulgaire? et combien de fois cela n'est-il pas arrivé sans que personne ait songé qu'un pareil événement pût avoir la moindre importance? Et cependant, toutes ces petites circonstances étaient presque un malheur pour madame de Frémery. Enchaînée sous le regard de Melchior qu'elle sentait brûler sur son visage, elle souffrait horriblement et de se sentir ainsi regardée et de la contrainte qu'elle éprouvait; elle eût pu passer quelques moments à feindre encore le sommeil, mais elle en était incapable; elle se détermina donc à faire tout au monde pour quitter la maison. Elle parut s'éveiller et appela. A sa voix, la duchesse, qui était restée immobile dans un grand fauteuil, s'approcha du lit, et Melchior disparut.

— En vérité, dit Amélie, je suis honteuse de tout l'embarras que je vous cause; permettez-moi de rentrer chez moi.

— Vous n'y pensez pas! dit la duchesse, et avez-vous besoin

avec moi d'excuses qui en vérité sont des enfantillages? Comment pouvez-vous parler de l'embarras que vous me causez?

— Mais, reprit Amélie, n'occupé-je pas votre chambre?

La duchesse sourit tristement.

— Ma chambre, dit-elle, oui... et vous ne vous y trouvez pas bien?

— Ne vous ai-je pas forcée à rester levée?

— Ah! fit madame de Fosenzac, vous savez qu'il ne manque pas de chambres au château... Ce n'est pas parce que vous occupez la mienne que je suis restée levée, ajouta-t-elle avec un gros soupir, c'est... (elle hésita) c'était pour vous donner des soins.

— Vous voyez bien, dit Amélie.

La duchesse secoua tristement la tête et reprit :

— Hélas! il y avait peut-être plus d'égoïsme que vous ne pensez dans ce devoir... Si vous saviez ce que sont mes nuits, vous ne m'envieriez pas celle que je peux passer au chevet de votre lit. Être près de vous pour veiller sur vous, était un prétexte à mon insomnie; depuis une heure que je suis là, je m'ingénie à me prouver que je ne dors pas parce que vous êtes là; si j'étais seule, au contraire, comme hier, comme toujours, il faudrait bien reconnaître que c'est le désespoir qui a chassé le sommeil de mes longues nuits.

Amélie regarda cette figure de marbre, debout au pied de son lit. Ce n'était pas là une de ces douleurs dont on doute. La mort vivait dans cette femme. Elle ne sut que lui répondre. La question, telle qu'elle l'avait posée d'abord, n'était plus discutable; elle le devint encore moins quand la duchesse ajouta :

— Vous voyez bien, Amélie, que ce n'est pas vous, mais moi, qui suis peut-être importune en demeurant à vos côtés, et je vais me retirer.

Amélie prit les mains de Léonie et la retint. La duchesse s'assit machinalement sur le lit de la malade. Amélie l'examina. Madame de Fosenzac n'était plus présente, pour ainsi dire, à ce qui se passait autour d'elle. Elle rêvait... à quoi? Madame de Frémery n'était point curieuse de l'apprendre, mais elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée. Tout à coup la duchesse se laissa aller à pencher la tête, comme si elle eût regardé quelqu'un assis ou à genoux en face d'elle; puis, après avoir contemplé doucement cette vision, après lui avoir souri plus doucement encore, elle se laissa aller à dire avec un gros soupir :

— Pauvre frère!

Amélie tressaillit. Ce léger mouvement tira Léonie de sa contemplation. Elle regarda Amélie, qui baissa les yeux avec confusion.

— Vous avez raison, dit la duchesse, j'ai tort, je ne vous parlerai pas de lui.

Quelles sont donc les intelligences de l'âme qui font qu'on se comprend si bien avec des paroles qui n'emportent avec elles aucun sens précis? Je les raconte, sans prétendre les expliquer. Rien ne s'était dit entre ces deux femmes, et cependant madame de Frémery sentit redoubler son embarras. Il lui sembla qu'elle avait une confidente. En effet, d'où la duchesse savait-elle qu'il était dangereux pour Amélie qu'on lui parlât de Melchior? Madame de Frémery eut peur de répondre. Nouvelle faute! c'était comprendre et approuver la retenue de la duchesse. Oh! c'est que le jour où l'on ne peut plus dire tout haut ce que l'on a au fond du cœur, chaque effort qu'on fait pour le cacher sert le plus souvent à dévoiler le sentiment qu'on n'ose avouer. Un silence profond s'établit entre la duchesse et madame de Frémery, chacune poursuivant sa pensée... Et peut-être rien ne serait venu de longtemps interrompre ce silence, si un bruit extraordinaire n'eût retenti tout à coup à la grille du château. On sonnait avec vivacité. La grille fut ouverte, et bientôt après on entendit des pas précipités s'approcher de la chambre où était Amélie. Elle reconnut le pas de son mari, elle reconnut sa voix qui disait dans la chambre voisine :

— Mais elle est donc bien malade, que vous restiez ainsi à veiller?

La voix de Melchior répondit :

— Ç'a été un long évanouissement, et je désirais, avant de me retirer, que ma sœur me vînt dire si madame de Frémery dormait. Le sommeil lui ferait grand bien.

A la voix de son mari, Amélie s'était soulevée sur son lit. Le premier mouvement de son cœur avait été pour le souvenir des torts que lui avait révélés l'entretien de M. Balby et de Melchior; le second fut pour se dire qu'on s'était trompé ou qu'elle avait mal entendu, et que l'empressement de son mari était une preuve de son amour. Ceci était immense; l'ordre dans lequel ces idées s'étaient présentées à madame de Frémery était toute une révélation. Dans le cœur de celui qui aime, le premier mouvement est pour celui qui est aimé lorsqu'il reparaît : on ne pense à ses torts

que lorsque vient la réflexion. Chez Amélie la colère avait parlé la première ; c'étaient la réflexion et la raison qui avaient cherché dans ce retour une preuve d'affection. Comprenait-elle ce sentiment? non sans doute, mais elle fit comme tous ceux qui ont besoin de se maintenir dans une bonne pensée qui ne les commande pas assez impérieusement; elle voulut que son mari lui vînt en aide, elle lui ouvrit la voie à une justification, et, pour qu'elle ne se fît pas attendre, elle dit assez haut :

— Je ne dors pas, Eugène, je ne dors pas.

M. de Frémery entra, et tout autre qu'un cœur blessé eût pu se tromper à l'empressement de ses questions, de ses caresses, à l'expression de son inquiétude et de son chagrin. Ce n'est pas que tout cela ne fût vrai, ne fût sincèrement senti. Mais le cœur est comme un antre mystérieux et profond : les mêmes paroles, dites du bord de cet antre ou de sa profondeur la plus éloignée, ont un son différent. Ainsi les mêmes paroles changent de sens, d'expression et de portée, selon qu'elles partent de ces affections qui sont à la superficie de l'âme ou de celles qui viennent de ces profondeurs intimes où l'amour seul réside. Ainsi rien ne manqua aux tendresses de M. de Frémery, rien, si ce n'est ce qui est tout, c'est-à-dire la conviction qui enfante la persuasion. Amélie ne fut pas contente. J'ai dit quelle était sa résolution de quitter le château; mais cette résolution, elle l'avait abandonnée du moment que son mari était arrivé. Toute peur s'était enfuie à son approche. On les avait laissés seuls. Amélie attendait une parole de son mari qui la rassurât. Elle crut remarquer qu'il avait l'air inquiet et préoccupé. Tout ce charmant empressement si vivement étalé en présence de la duchesse s'était enfui avec elle. Eugène, rassuré, trop rassuré sur la santé de sa femme, se promenait activement dans la chambre. Amélie le suivait d'un regard triste et curieux. Des mouvements d'impatience échappèrent à M. de Frémery. Amélie fut encore plus alarmée qu'irritée.

— Qu'avez-vous donc? lui dit-elle.

— J'ai, repartit Eugène, qu'il faut absolument que vous quittiez ce château.

Les femmes, et les meilleures sont ainsi faites, les femmes, dis-je, n'acceptent pas aisément qu'on leur impose sans raison ce qu'elles avaient résolu de faire par raison. Amélie avait au fond du cœur d'excellents motifs pour vouloir quitter le château, mais elle ne comprit pas que son mari pût en avoir, à moins que ce ne

fût par un soupçon contre sa femme. A cette supposition, toute la dignité d'Amélie se révolta. Elle se reprochait sévèrement ce qu'elle éprouvait, mais elle n'en était comptable qu'à elle-même. En effet, si sévère que soit une femme, ce n'est que par ses actions qu'elle manque à ses devoirs; et c'est même parce que l'honnêteté de ses actions est souvent le résultat de la victoire qu'elle remporte sur des sentiments involontaires, qu'elle est parfaitement vertueuse. Amélie fut donc indignée de se sentir soupçonnée et elle demanda assez vivement à son mari quelle nécessité si pressante le poussait à la faire transporter immédiatement chez elle. Eugène, très-préoccupé, ne remarqua point la manière dont cette question lui fut faite, il répondit :

— C'est que nous avons à causer d'affaires sérieuses.

— Mais de quelles affaires ?

— Mon Dieu, ma chère Amélie, dit Eugène, j'ai une signature à vous demander. Vous savez que je vous ai parlé de la nécessité qu'il y a pour votre intérêt de vous défaire de la ferme que vous a laissée votre père pour en placer le capital d'une manière avantageuse. Eh bien, j'ai trouvé aujourd'hui même un acheteur excellent, un placement de premier ordre, et pour cela...

— Pour cela?... dit Amélie.

— Pour cela, il me faudrait votre signature.

— Cette nuit?

— Cette nuit... Car j'ai promis une réponse pour demain au matin... Je suis venu en toute hâte... La voiture qui m'a amené m'attend, et je comptais repartir sur-le-champ, mais...

Amélie regardait son mari, qui lui parlait sans oser, pour ainsi dire, lui adresser directement la parole. La douleur qu'éprouvait Amélie était affreuse. Ce n'est pas qu'elle doutât en rien de ce que M. de Frémery lui disait; c'était parce qu'elle le croyait qu'elle était malheureuse. Ce soin de sa fortune lui paraissait si misérable, lorsqu'elle était en danger! Cette humeur de ne pouvoir pas conclure une affaire, lorsqu'il n'eût dû souffrir que de voir sa femme malade, la désolait. Amélie sentit qu'elle n'était plus aimée. La pensée de tout ce qu'avait dit M. Balbi lui revint soudainement. Elle fut sur le point d'éclater. Mais presque aussitôt elle prit une de ces résolutions soudaines par lesquelles les femmes avancent si vite dans le malheur. Elle sonna. Une femme de chambre parut.

— Je voudrais avoir de quoi écrire.

— Ah! que tu es bonne et charmante! s'écria M. de Frémery, je n'attendais pas moins de ton cœur.

Que venait faire là ce mot sacré? Madame de Frémery ne répondit pas.

— Vous avez sans doute apporté l'acte qu'il faut que je signe? dit-elle d'une voix altérée.

— Le voilà, dit Eugène en le lui présentant avec une plume.

Elle signa.

— Oh! merci... merci, mon Amélie! s'écria-t-il avec le plus tendre épanchement.

— Et maintenant, reprit madame de Frémery en se soulevant, il est convenable, comme vous me l'avez fait observer, que je quitte ce château.

— Mais point du tout!... dit Eugène. T'exposer... au milieu de la nuit... Non, non, reste... je retourne à Paris... et demain, demain, de très-bonne heure, je serai ici avec le médecin... Je veux être là quand tu rentreras chez toi... Je pars... je pars vite, pour être plus tôt de retour... Adieu... à demain, à demain.

Et, sans que madame de Frémery eût répondu par une parole ou par un geste à cet épanchement soudain, Eugène quitta le château où était sa femme. A peine la porte fut-elle fermée, qu'Amélie retomba sur le lit en fondant en larmes. Son mari ne l'avait pas soupçonnée, son mari n'avait pas trouvé que sa présence au château fût inconvenante ou dangereuse, son mari n'avait pensé qu'à une affaire d'argent. Jamais douleur plus vive et plus humiliante à la fois ne fut infligée à un pauvre cœur désespéré. Et les maris s'étonnent et se récrient lorsqu'ils voient s'enfuir loin d'eux cet amour qui les protége contre les séductions dont les femmes sont entourées, et cela parce qu'ils ont sur la fragilité, l'inconstance, le caprice des femmes, des phrases toutes faites, horriblement sottes et plates, et qui cependant ont cours dans le monde! M. de Frémery venait de faire une faute énorme, bien plus énorme qu'une infidélité. Demandez-le à une femme, et elle vous dira que la révélation de l'amour de M. de Frémery pour madame de Favières avait peut-être été une douleur plus poignante pour madame de Frémery que la scène qui venait de se passer; mais elle n'avait pas autant ruiné Eugène dans le cœur d'Amélie que ce qu'il venait de dire et faire. L'amour vit de luttes, et madame de Frémery désolée eût peut-être aimé son mari avec d'autant plus d'ardeur qu'il eût été sur le point de lui échapper. D'ailleurs, il y a

des rivalités qui désespèrent, mais qui n'humilient pas. L'amour de madame de Favières pour Eugène le rehaussait aux yeux de sa femme, en le lui enlevant. Lui-même ne perdait rien comme valeur en amour. C'était toujours le héros qu'elle avait adoré, marchant à d'autres conquêtes. Mais celui qui oublie la pure passion de l'amour pour une passion de calcul, celui dont la tendresse est étouffée sous un sac d'argent, celui qui enfin abandonne sa femme, non pas pour courir auprès de sa maîtresse, mais pour aller chez un notaire gagner quelques milliers d'écus, celui-là est perdu, dépoétisé, anéanti comme amour. On ne hait plus la rivale qui vous l'enlève, on le lui abandonne volontiers et l'on cherche sa vengeance dans cette pensée : « Elle apprendra un jour que celui qu'elle aime ne valait » pas la peine que je lui disputasse son cœur. » Assurément la logique de la passion est loin d'être aussi rapide et aussi précise ; mais ajoutez à ces phrases de longs silences, de longues méditations, de soudains retours par lesquels une femme cherche à se rattacher de tout son pouvoir à cet amour qui s'en va ; tenez compte de ces moments où elle cherche à se refuser de tout son pouvoir à la vérité qui l'accable pour se persuader qu'elle voit mal, qu'elle sent mal, et pensez ce qui reste dans l'âme après cela ! C'est le sentiment que j'ai dit plus haut : une funeste désillusion, un dédain pénible de l'amour qu'on a éprouvé, un dédain qui frappe surtout celui qui tue ainsi les douces extases du cœur. Toujours est-il que, le matin de cette nuit que nous venons de raconter, madame de Frémery en était arrivée à un profond découragement. Il faut le dire : l'amour de Melchior avait eu peu de place dans ce long débat ; Amélie n'avait guère pensé qu'à son malheur, et, lorsque le souvenir de M. de Lesly s'était présenté, elle l'avait écarté sans terreur. Et cependant cet amour avait pris un immense avantage, sans avoir fait un progrès. C'est l'ennemi qui veut pénétrer dans un fort : il n'attaque point, mais, pendant qu'il repose, une division intestine décime la garnison qui déserte ; l'ennemi n'a pas fait un pas, et cependant il a gagné la moitié de la victoire pour l'heure à laquelle il se présentera.

XLII

LE MOUCHOIR.

Le lendemain, dès que le jour parut, madame de Frémery se décida à rentrer chez elle. En choisissant une heure si matinale, elle voulut s'épargner les excuses à faire, les prétextes à donner. Elle descendit le plus doucement possible, accompagnée d'une femme de son service. Tous les gens du château étaient encore couchés. Madame de Frémery, se sentant plus faible qu'elle ne pensait, envoya sa chambrière afin qu'elle éveillât le concierge et pût aller chez elle faire venir une voiture. En attendant, elle entra dans un petit salon du rez-de-chaussée, dont les persiennes fermées ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux. Elle allait s'asseoir, lorsqu'elle vit un homme étendu sur un divan ; elle reconnut Melchior. Il dormait. Elle voulut se retirer, mais un objet étrange frappa ses regards : Melchior tenait dans une de ses mains un mouchoir ensanglanté. Etait-il blessé ? Elle le regarda mieux. Ses traits étaient calmes, quoique profondément abattus. Puis, tout à coup, à la dentelle, à la broderie, elle reconnut le mouchoir qu'il serrait entre ses doigts convulsivement fermés. Ce mouchoir lui appartenait. Comment se trouvait-il entre les mains de Melchior ? comment était-il ensanglanté ?... pourquoi l'avait-il gardé ?... Ces questions qui se présentèrent rapidement à son esprit l'arrêtèrent un moment. Elle se sentit malheureuse de ce qu'elle venait de découvrir.

— Pourquoi faut-il, se disait-elle, que j'aie appris que M. de Lesly s'est emparé de ce mouchoir ! j'aurais cru l'avoir perdu, et il n'en eût jamais été question... Mais maintenant que je sais qu'il l'a, je ne puis le laisser, ce serait le lui donner... oui, sans doute, s'il apprenait que je le sais ; mais, si je me retire doucement, il ignorera que je l'ai vu, et il pourra le garder. Eh bien ! s'il y tient... cela lui sera une consolation.

Oh ! le cœur des femmes ! quel chemin il fait, quand il est sur une certaine pente ! Voilà madame de Frémery qui veut bien laisser des consolations à M. de Lesly, pourvu qu'il n'apprenne pas qu'elle y consent ! Ah ! le plus grand malheur, c'est d'y consentir, car c'est le premier. Et, si petit qu'il soit, le premier malheur, c'est-à-dire la plus petite faveur qu'une femme accorde à celui qui l'aime, est le moment précis où elle commence sa perte. Le reste n'est qu'une conséquence plus ou moins grave, plus ou moins rapide. Mais dès ce moment c'en est fait, le cœur est entamé, l'amour y a prise, et il est rare qu'il lâche *sa proie* quand il a pu y mettre la dent. Madame de Frémery se retira après cette aimable composition entre sa vertu et sa pitié pour Melchior. Mais elle emporta avec elle toutes les questions qu'elle s'était faites d'abord. Comment a-t-il eu ce mouchoir ? Il a pu le trouver près de moi, quand j'étais évanouie... Pourquoi est-il ensanglanté ? est-ce son sang?... est-ce le mien ?... En effet, n'était-ce pas Melchior qui avait saigné madame de Frémery ? ce mouchoir ne pouvait-il pas avoir été ensanglanté dans ce moment? et alors, c'était son sang à elle dont il s'était emparé ! Je ne puis dire, je ne puis expliquer l'étrange sentiment d'effroi qui saisit madame de Frémery à cette pensée. L'homme qui prend à une femme la fleur qu'elle a portée, celui qui s'empare furtivement d'un bout de ruban qui a touché ses cheveux, celui même qui volerait une boucle de ses cheveux, ceux-là n'emportent, comme des larrons, que ce qu'on aurait pu leur donner; mais celui qui prend comme souvenir d'amour le sang d'une femme... c'est si étrange... si impossible... que voulez-vous que je vous dise? madame de Frémery eut peur. Cet amour lui apparut comme un fantôme terrible, fatal, ayant du sang sur sa robe. Sans doute on criera que c'est une folie de l'imagination. On aura probablement raison ; mais il n'en est pas moins vrai que par cet incident bizarre l'amour de Melchior prit aux yeux de madame de Frémery l'aspect de quelque chose de grave, de triste, de redoutable. Et c'était là un nouveau danger pour une âme comme celle d'Amélie. Quand on souffre, l'amour qui peut devenir un nouveau désespoir effraye souvent moins que celui qui parle de consolation et de bonheur; il trouve dans l'âme une voix qui lui répond ; et, si plus tard il change de langage, il est bien difficile de le faire taire, habitué que l'on est à l'écouter. Madame de Frémery, lorsqu'elle se retrouva seule chez elle, se crut plus forte contre l'obsession de sa pensée. La pauvre femme y trouva de

nouveaux ennemis, et de tous les ennemis, le plus cruel, le plus inplacable contre le cœur d'une femme, c'est la solitude. Personne auprès d'elle pour lui parler d'autre chose, personne pour la distraire, personne pour la blâmer ou l'encourager! Ce fut encore un de ces moments où l'amant ne gagne rien, mais où le mari perd beaucoup. Où était Eugène? que faisait-il? à quoi pensait-il? Il pensait à ses affaires ou peut-être à madame de Favières. Madame de Frémery était dans sa chambre, cherchant une occupation physique à défaut d'occupation morale, prenant et jetant avec impatience tous les objets qui se trouvent sous sa main... Tout à coup, elle aperçoit sur un guéridon un petit souvenir qu'elle avait donné à son mari et qui ne devait jamais le quitter. Il l'avait oublié. Quel tort aux yeux d'une femme qui est irritée! Elle prend ce souvenir, l'examine et finit par l'ouvrir. Il renfermait des cartes de visite et un billet; billet fort innocent à la première lecture, billet terrible commenté par un cœur ulcéré. Le voici :

« Mon cher Eugène,

» Laisse là ta soirée chez ton président, et viens chez la com-
» tesse. Malgré ta robe noire ou rouge, tu n'es pas d'un monde à
» vivre longtemps parmi tous ces pédants de parquet; tu es des
» nôtres, et il ne faut pas mésallier au moins tes manières et ton
» esprit. »

Madame de Frémery lut d'abord ces quelques lignes sans y voir autre chose que les occasions de plaisir qu'on offrait à son mari, tandis qu'elle demeurait seule et abandonnée dans sa maison de campagne. Mais ce billet, elle le relut, et la dernière phrase s'illumina tout à coup d'un sens terrible. « Il ne faut pas mésallier au moins tes manières et ton esprit, » disait-on. Eugène avait donc mésallié quelque chose de lui-même?... qu'était-ce donc? son nom peut-être?...En effet, il avait épousé la pauvre fille d'un pauvre officier de l'empire. Plus de doute, c'était là ce qu'on voulait dire, et on lui faisait honte de sa femme, et il l'acceptait; il avait dû l'accepter, car sans cela personne ne se fût permis une pareille indignité.

— Il rougit de moi! s'écria madame de Frémery.

Et tout aussitôt l'amour de son mari pour madame de Favières

prend un nouvel aspect aux yeux d'Amélie : c'est la vanité du gentilhomme qui s'adresse à une femme de son rang et de sa caste. Il dédaigne probablement la femme qui ne lui a apporté qu'un nom obscur. Elle n'est pas digne d'enchaîner le cœur d'un homme de sa naissance. Laissez aller la colère d'une femme dans une pareille voie, et la conclusion inévitable de tous les raisonnements qu'elle pourra faire sera celle-ci « Eh ! mon Dieu, si je le voulais, je lui prouverais que je puis inspirer un amour sincère et profond à des hommes qui valent mieux que lui à mille titres. » Une pareille conclusion est fâcheuse, lors même qu'elle reste dans la généralité de son expression ; mais, quand cette conclusion a, pour ainsi dire, un choix fait d'avance, un nom à donner à la preuve qu'elle invoque, le danger est cent mille fois plus grand. Ainsi, pour Amélie, la supposition menaçante qu'elle venait de faire s'appelait Melchior de Lesly ; c'était l'homme qui valait mieux que M. Eugène de Frémery à mille titres, et qui l'aimait de la passion la plus sincère et la plus respectueuse. Oh ! l'amour est un dédale assez semblable à celui où était caché le Minotaure auquel les Athéniens envoyaient leurs plus belles vierges ; il y a mille routes par où on espère en sortir, et toutes ces routes, qu'on les prenne au hasard ou après de longues réflexions, vous conduisent toujours au même point, là où se tient le monstre toujours prêt à dévorer ses victimes. Ainsi était madame de Frémery ; elle essayait de fuir de toutes parts, et toujours elle se trouvait ramenée à la pensée de Melchior de Lesly. Elle y rêvait encore, lorsque le bruit qui se faisait dans la maison l'avertit qu'elle avait laissé depuis longtemps passer l'heure où elle avait coutume d'appeler près d'elle. Elle sonna sa femme de chambre.

Cette fille était en général insupportable à madame de Frémery, non parce qu'elle manquait des qualités essentielles à une bonne domestique : elle était laborieuse, intelligente, dévouée, fidèle, mais tous ces avantages étaient compensés par un défaut antipathique à la nature vive et réservée de madame de Frémery. Cécile était la bavarde la plus obstinée qu'on pût rencontrer : il en était résulté qu'Amélie l'avait toujours tenue plus éloignée d'elle qu'elle n'eût fait vis-à-vis de toute autre moins indiscrète. Par un contraste facile à expliquer, Amélie compta ce jour-là sur le bavardage de sa chambrière pour être forcée d'entendre autre chose que les mille voix incessantes qui lui parlaient de Melchior. Il en fut ainsi pendant quelques moments. Cécile

obligea sa maîtresse à s'occuper de ce qui se faisait à l'office et au jardin, de ce qui se faisait dans les quelques maisons qui composaient le petit village qu'elle habitait. Amélie suivait les paroles et les mouvements de sa chambrière, lorsque celle-ci s'écria tout à coup :

— A propos, madame, en rangeant ce matin, je n'ai pas retrouvé le mouchoir que madame avait emporté hier.

C'était comme un parti pris de la destinée de ramener Amélie à la pensée qu'elle voulait fuir. Elle répondit donc avec humeur :

— Eh bien ! ce mouchoir est perdu, n'en parlons plus.

— Non, non, reprit la chambrière, il n'est pas perdu, et, puisque madame ne l'a pas, je sais qui est-ce qui l'a.

Madame de Frémery le savait aussi, et elle se repentit cruellement d'avoir autorisé le bavardage de cette fille ; mais, en y réfléchissant mieux, elle comprit qu'un moment serait arrivé nécessairement où il eût été question entre elle et sa femme de chambre de ce mouchoir disparu, et elle accepta l'occasion d'en finir.

— Eh bien ! répondit-elle, puisque vous savez où il est, vous l'aurez bientôt retrouvé.

— Oui, oui, dit Cécile, j'irai aujourd'hui même le demander à monsieur le marquis de Lesly.

Il y a de ces phrases qui se présentent de telle manière qu'il est impossible de ne pas y répondre quand on les a entendues. Madame de Frémery trouva bon de n'avoir pas entendu la phrase de sa chambrière, pour n'avoir pas à demander à Cécile ce que venait faire là le nom de M. de Lesly. Heureusement pour Amélie, la femme de chambre n'insista pas sur la disparition du mouchoir, et madame de Frémery ne fut plus obligée d'en entendre parler. Seulement Amélie resta en face de cette question qu'elle dut se faire à elle-même : « Comment Cécile sait-elle que M. de Lesly s'est emparé de ce mouchoir ? » De là venaient encore une foule de petits inconvénients. Cette fille ne manquerait pas de redemander le mouchoir ; probablement M. de Lesly, pour ne pas le rendre, prétendrait ne pas savoir ce qu'il était devenu. Or Cécile, bavarde et entêtée, ne manquerait pas d'affirmer qu'elle l'avait vu entre les mains du marquis ; et comment affirmerait-elle cela ? à qui l'affirmerait-elle ? aux gens de la maison sans doute, qui commenteraient ce petit événement et toutes les petites circonstances qui l'avaient précédé : et qui sait si on ne devinerait pourquoi Melchior s'était emparé de ce mouchoir et pourquoi il s'était refusé

à le rendre? Que d'ennuis, que de malheurs, que d'embarras pour une si petite chose! C'est que nous l'avons dit, les choses n'ont de valeur qu'en raison du milieu où elles se trouvent. L'évanouissement d'Amélie, les soins que lui avait donnés Melchior, le mouchoir volé, tout cela n'était rien entre gens qui n'eussent eu que des rapports de bon voisinage; mais il y avait de l'amour sous chacun de ces petits incidents, et, sur ce terrain brûlant, le moindre germe grandit et se développe d'une façon démesurée. Au grand chagrin de son cœur, madame de Frémery voyait s'ajouter mille chagrins insupportables. Elle en était même à s'irriter contre la destinée, contre elle-même, contre ses gens, contre Melchior, contre tout le monde, lorsqu'un domestique entra dans le salon où elle s'était retirée, et annonça M. Melchior de Lesly.

XLIII

DÉCOURAGEMENT.

Cette visite de Melchior aurait suffi pour troubler madame de Frémery, mais le hasard ne voulut lui épargner aucun des coups d'épingle qu'elle pouvait recevoir. En effet, à peine Melchior avait-il mis le pied dans le salon, que le domestique lui dit d'une de ces voix niaises qui étalent si lourdement une bêtise à l'oreille :

— Madame, Cécile m'a dit de vous dire de ne pas oublier le mouchoir.

Amélie eût donné tout au monde pour ne pas regarder Melchior; mais, lorsqu'elle y pensa, elle l'avait déjà vu rougir et se troubler. Si Melchior eût été un de ces timides adolescents que les femmes expérimentées estiment tant, ce trouble, cette rougeur, eussent paru ridicules à madame de Frémery; mais, quelque innocente qu'elle fût, Amélie savait que Melchior, sans passer pour un conquérant impitoyable, avait cependant appelé l'attention du monde sur quelques aventures où il n'avait manqué ni de hardiesse ni de succès. Elle lui sut bon gré de la peur qu'il montrait, mais tout

aussitôt elle lui en voulut de la bonne opinion qu'elle avait eue de lui. Cependant Melchior salua Amélie, en lui disant :

— Je viens, madame, vous apporter les excuses de ma sœur.

— Des excuses! fit Amélie fort surprise, et pourquoi?

— C'est que ma sœur a compris que vous n'aviez pu quitter ainsi le château au risque de votre santé que parce que vous avez manqué des soins qui vous étaient nécessaires.

Madame de Frémery ne comprit point ce que lui disait Melchior dans le sens, assez bizarre du reste, que ces paroles semblaient avoir; elle crut y voir un reproche, ou, pour mieux dire, elle chercha à l'y voir et elle reprit aussitôt :

— Je vous comprends, monsieur, et, si je n'avais été plus indisposée que je ne le pensais, j'aurais déjà fait présenter mes excuses à M. de Lesly et à madame votre sœur sur la manière dont j'ai déserté leur hospitalité.

Melchior la regarda d'un air fort surpris.

— Que vous ai-je donc dit, madame?

— Mais, si je ne me trompe, reprit madame de Frémery, en m'apportant des excuses de madame de Fosenzac qui a été parfaite pour moi, vous me faites apercevoir que j'ai fort mal répondu à tant de bienveillance.

Melchior eut l'air d'un enfant qui a fait une gaucherie et qui ne sait absolument comment la réparer. Il essaya de parler sans le pouvoir, puis il dit après un moment d'impatience :

— Ma sœur avait raison.

Il n'avait pas dit ces paroles que madame de Fosenzac parut accompagnée de M. Balbi. Elle remarqua l'air piqué de madame de Frémery et l'embarras de Melchior, elle s'approcha d'Amélie.

— Eh bien, lui dit-elle, comment vous trouvez-vous?

— Beaucoup mieux, reprit madame de Frémery d'un ton sec.

— J'en étais sûre, dit la duchesse à M. Balbi.

— Impossible! reprit celui-ci.

— Mais qu'est-ce donc, madame? fit Amélie.

— Le voici : Il y a deux heures que Melchior me fait une affreuse querelle sur votre départ précipité. Il prétend que nous avons tous manqué de soins et d'égards envers vous, que sans cela vous n'auriez pas quitté le château comme vous l'avez fait...

— Il est vrai que j'aurais dû... fit Amélie.

— Il est vrai que je lui ai dit que je ne pensais pas que c'était cela qui vous a fait nous quitter; il est vrai que j'ai ajouté que,

pour mille raisons dont nous n'avons pas à nous informer, il pouvait vous convenir d'être ce matin chez vous. Melchior n'a voulu rien entendre et m'a quittée fort courroucé, en m'annonçant qu'il venait vous faire des excuses en mon nom.

— Assurément M. de Lesly a eu tort envers...

— Il a eu tort envers vous, dit la duchesse... car ce que j'ai prévu est arrivé. Je l'en ai prévenu ; vous avez pris mes prétendues excuses pour une épigramme.

Madame de Frémery hésita ; et, quoiqu'elle fût très-mal à l'aise dans cette conversation, elle ne voulut pas mentir et répliqua :

— C'est un peu vrai.

— Mais alors pourquoi madame a-t-elle quitté le château? dit Melchior à sa sœur.

— Voilà qui est prodigieusement indiscret, dit la duchesse. Je ne sais pas ce qu'il a aujourd'hui, ce pauvre Melchior, mais il ne sort pas de ce raisonnement. Vous n'avez pu quitter le château que parce que vous y étiez mal, attendu qu'il ne voit pas quelle autre raison vous auriez de le quitter.

Melchior fronça le sourcil.

— Laissons cela, reprit madame de Frémery, et gardons nos excuses pour des torts plus graves si nous en avons jamais. Vous vous préparez sans doute à faire une longue promenade ?

— Non, je ne songe point à une longue promenade ; mais je pars, et je n'ai pas voulu quitter le château sans vous dire adieu, fit la duchesse d'un ton triste.

— Adieu jusqu'à demain, sans doute?

— Adieu pour longtemps, si ce n'est pour toujours ! reprit madame de Fosenzac.

— Comment, pour toujours? dit Amélie.

— Les médecins me font aller en Italie ; vous savez que c'est là qu'on envoie ceux dont on désespère.

— Ah ! que dites-vous là ?...

— Si Dieu veut que je vive... je vivrai.. Mais c'est décidé... je pars !...

— Mais hier il n'en était pas question.

— Bien des choses se sont décidées depuis hier. Mon frère, qui voulait quitter le service pour m'accompagner, reste en France, et mon père vient me rejoindre dans un ou deux mois.

Elle se retourna vers Melchior et lui dit :

— Le plus tard possible, n'est-ce pas?

Melchior regardait sa sœur d'un air éperdu.

— Madame ! s'écria-t-il tout à coup en s'adressant à Amélie, elle veut aller mourir loin de nous. Ah ! par pitié, obtenez d'elle qu'elle demeure !...

M. Balbi, qui jusque-là avait gardé le silence, s'écria tout à coup :

— A mon tour de vous faire la leçon. Je vous le disais, il fallait partir sans revoir votre frère, et, puisque vous avez voulu absolument le revoir, il ne fallait pas lui dire de pareilles choses.

— J'ai agi comme je le devais, dit la duchesse. Je désire que Melchior m'accompagne jusqu'à Paris... il le faut... je le veux !...

Madame de Frémery restait fort étonnée de cette scène de famille dont on la faisait témoin. La duchesse se tourna vers elle en lui disant :

— Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? Mon père croit que je ne vais faire qu'un voyage de quelques jours ; il croit mon départ pour l'Italie ajourné pour longtemps ; j'ai eu la force de le quitter sans rien lui dire ; mais, quand je suis passée devant votre porte, je ne me suis pas senti le courage de ne pas revoir mon frère, et je suis entrée.

— Ah ! véritablement vous partez ?... dit Amélie.

— Oui... reprit la duchesse... Adieu, ajouta-t-elle après un assez long silence... Donnez-moi votre bras, M. Balbi... Vous m'accompagnerez jusqu'à Paris... n'est-ce pas, Melchior ?...

Amélie voulut embrasser madame de Fosenzac, mais celle-ci se détourna, Amélie laissa échapper un léger cri de surprise. Léonie se retourna ; des larmes abondantes coulaient de ses yeux. Elle prit la tête d'Amélie dans ses mains, la baisa sur le front, et lui dit tout bas :

— Enfant, soyez forte contre votre cœur !

Et tout aussitôt elle quitta le salon. Madame de Frémery était à peine revenue de l'étrangeté de cette scène, qu'elle entendit rouler au loin le bruit d'une voiture. Elle courut à une fenêtre. Madame de Fosenzac était couchée dans le fond d'une calèche découverte ; M. Balbi et Melchior étaient sur le devant. Il fallait être accoutumé à voir souvent madame de Fosenzac pour ne pas la croire morte en la voyant ainsi. Ils passèrent sans l'apercevoir. Amélie, demeurée seule, chercha à s'expliquer tout ce qui venait de se passer devant elle ; elle n'y put parvenir. Cependant un sentiment secret lui disait qu'elle n'était pas étrangère à ce départ.

Enfin sa pensée se lassa à poursuivre une chose qui lui échappait sans cesse, et bientôt elle en revint à se souvenir qu'elle avait des soucis plus importants. Elle se rappela tout ce qui avait été dit devant elle de l'amour d'Eugène pour madame de Favières, elle se rappela la singulière indifférence qu'il lui avait laissé voir une fois qu'il avait obtenu la signature qu'il était venu chercher. Ces pensées eurent un singulier résultat. Elles rendirent madame de Frémery plus impatiente que colère, plus ennuyée que triste. Elle ne se plaignit pas tant en elle-même de la trahison de son mari que de la solitude où il la laissait, et cette solitude qu'elle eût invoquée elle-même quelques heures auparavant contre le trouble que lui causait la présence de Melchior, cette solitude lui parut insupportable ; elle ne sut que faire, que devenir, à quoi s'occuper. Assurément, si madame de Fosenzac était restée au château, elle n'y serait pas allée, mais elle se serait défendue du désir d'y aller : pour une femme, résister, c'est une occupation. Jamais sa maison ne lui avait paru si vide, si inoccupée. Cette journée fut affreuse, mais enfin l'heure où son mari pouvait revenir de Paris arriva. Elle compta sur son retour. Il lui sembla que quelque chose devait le prévenir qu'il perdait le cœur de sa femme et qu'il viendrait se justifier ou se repentir. Amélie retourna dans ce même pavillon où nous l'avons vue au commencement de ce récit ; elle attendit d'abord avec patience, ensuite avec colère, enfin avec désespoir. « Il m'abandonne, » se dit-elle. Mais ce mot, « il m'abandonne, » n'avait pas trait à la trahison de son mari ; ce mot voulait dire : « Il me laisse sans force, sans courage contre les mauvaises pensées qui me poursuivent. » Et pourquoi disait-elle cela ? parce que sur cette route, où elle était venue attendre son mari, elle se rappelait souvent avoir vu arriver Melchior, et qu'au fond de l'âme elle était aussi triste de penser qu'elle ne le verrait pas que de reconnaître que son mari l'oubliait tout à fait.

XLIV

UN RAYON D'ESPOIR.

La nuit la surprit dans cette attente, quoiqu'on fût venu l'avertir plusieurs fois que l'heure du dîner était passée. De toutes les solitudes, celle de la table est peut-être la plus cruelle à supporter. Amélie la redoutait. Elle savait que le couvert de son mari serait mis comme à l'ordinaire en face du sien, et elle craignait l'aspect de cette place vide. On vint une dernière fois la prévenir, elle répondit qu'elle ne dînerait pas. La nuit était tout à fait close. Alors elle se mit à pleurer. C'est un état affreux que celui où le cœur ne raisonne plus, ne combat plus, et se livre avec excès à sa douleur. Toutes les suppositions, toutes les pensées y pénètrent. On ne prend pas de résolutions sérieuses dans de pareils moments, mais on s'écoute dire des choses qu'une femme n'aurait jamais osé penser. La pure et innocente Amélie se demanda si la vie qu'on lui faisait était acceptable ; elle chercha dans ses souvenirs et trouva que les égards, le plaisir, le bonheur, étaient le plus souvent pour les femmes qui manquent à leurs devoirs. La nuit s'écoula comme le jour dans une cruelle anxiété. Madame de Frémery quitta le pavillon et resta longtemps dans son parc ; puis elle y retourna encore, car elle ne pouvait se résoudre à la solitude de sa chambre. Enfin le jour trouva madame de Frémery debout. Cependant la fatigue et le froid allaient l'emporter sur sa douleur, lorsque dans les premiers bruits du matin elle reconnut le roulement lointain d'une voiture. Ce pouvait être Eugène ! cet espoir lui rendit toute sa force, sa confiance. Ah ! s'il était arrivé à ce moment, Amélie se fût jetée dans ses bras comme dans ceux d'un sauveur, d'un ami. Elle attendit. Mais, avec cet œil perçant de la femme qui lutte, elle reconnut que ce n'était point Eugène : c'était la calèche de la duchesse qui revenait, et dans cette calèche était Melchior. Aussitôt, et comme si elle eût été menacée d'un danger

terrible, elle se mit à fuir et rentra chez elle. La porte de sa maison était restée ouverte, mais elle ne trouva aucun domestique qui l'attendît. Elle ne prit pas garde à cette circonstance; mais, lorsqu'elle voulut se mettre au lit, elle sonna, et sa femme de chambre ne descendit pas. Elle sonna encore. Enfin Cécile parut.

— Dam! fit-elle en entrant, il faut bien le temps de se lever.

Le ton de cette fille était de la dernière insolence.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas attendue?

— J'ai été chercher madame dans le pavillon, elle n'y était pas, et...

— J'étais dans le parc...

— Je ne dis pas non... mais je ne suis pas de ces domestiques qui, sous prétexte de leur service, espionnent les pas de leurs maîtres... Madame était où elle voulait...

Madame de Frémery se demanda si c'était à elle que parlait sa femme de chambre, mais elle hésita à croire que ces paroles eussent le sens que le ton dont elles étaient dites pouvait faire supposer. Elle ne répondit pas et se laissa déshabiller. Elle était déjà bien loin de Cécile, lorsque la chambrière se prit à dire :

— Il paraît que madame n'a pas pensé au mouchoir?

— Que voulez-vous que je m'occupe de pareilles choses! fit Amélie avec impatience. D'ailleurs est-il sûr que M. de Lesly ait ce mouchoir?

— Ça, j'en suis sûre...

— Eh bien! il l'aura remis à quelqu'un du château...

— Non, madame, non, fit la femme de chambre, car je viens de le voir arriver en calèche découverte au moment où madame m'a sonnée, et il tenait encore ce mouchoir à la main. Il n'est pas gêné... il s'en servait comme s'il était à lui, et il s'essuyait les yeux comme s'il avait pleuré.

Amélie fut servie par l'excès même de son émotion : elle ne répondit pas un mot. Comme les volets de sa chambre étaient fermés, il y avait des bougies allumées; elle les éteignit rapidement et dit d'une voix brève :

— Laissez-moi dormir!

La chambrière sortit; mais, avant de quitter la chambre, elle murmura :

— C'est un genre de service qui ne me va pas!..

Lorsque Amélie se retrouva encore seule, un nouvel orage s'éleva dans son cœur. Elle ne pouvait plus en douter, cette fille

la croyait d'intelligence avec M. de Lesly... et quelle intelligence, juste ciel!... Toute une nuit passée hors de la maison!... mais c'était là quelque chose d'affreux, d'abominable, d'impossible!... ce n'était plus de la colère... ce fut de la haine, de la haine contre le mari qui la laissait exposée à de pareils soupçons et dont l'absence faisait qu'ils pouvaient naître, de la haine aussi contre l'homme qui les faisait naître. Amélie comprit qu'elle ne pouvait rester dans une pareille position, elle prit un parti. Melchior était de retour au château, elle ne voulut pas rester. Elle laissa passer quelques heures, puis elle sonna.

— Dites qu'on attèle... je vais à Paris!...

— Ah! fit la chambrière.

Elle disparut. Madame de Frémery, que l'accent de ce « Ah! » avait indignée, se leva pour savoir comment cet ordre allait être répété.

— M. Joseph, dit la chambrière, dites au cocher d'atteler, on va à Paris...

Puis d'une voix plus basse :

— Hein! qu'est-ce que je vous disais? M. de Lesly vient d'y retourner..... J'étais bien sûre qu'on ne resterait pas longtemps ici!.....

Et, sur cette parole, la camériste rentra dans l'appartement de sa maîtresse, qu'elle trouva pâle, immobile, l'œil enflammé de colère, debout derrière la porte.

— Ah! mon Dieu! qu'avez-vous, madame? lui dit Cécile d'un ton véritablement alarmé.

— Ce que j'ai? lui dit madame de Frémery avec colère... Ah! vos paroles de tout à l'heure viennent de m'expliquer vos insolences de ce matin... Quoi!.... vous avez supposé, et vous avez dit.... Ah! mais vous êtes une infâme!.. une misérable... mais où suis-je tombée?... Grand Dieu! où suis-je tombée?

— Mais, fit la femme de chambre avec une naïveté si brutale qu'Amélie ne put douter de sa bonne foi... mais ce n'est donc pas vrai?...

— Vrai!.. quoi... malheureuse? fit madame de Frémery d'un ton si égaré qu'il épouvanta Cécile.

— Ah! s'écria cette fille en tombant à genoux... Joseph avait raison... Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi!...

Amélie regarda Cécile qui pleurait à ses genoux.

— Dam! reprit-elle en sanglotant... madame est si malheu-

reuse!... un mari joueur qui la trompe! et M. de Lesly l'aime tant! il est si bon, si aimable!...

L'amour de Melchior pour elle revenait à Amélie de tous les côtés, et, avec cet amour, les griefs qu'elle pouvait avoir contre son mari. Cependant le repentir de Cécile ne la touchait point; elle avait été trop indignement outragée.

— Sortez! lui dit-elle... et que dans deux heures je ne vous retrouve pas chez moi!...

La chambrière se retira anéantie; mais madame de Frémery était trop violemment agitée pour prendre dans cette circonstance toutes les petites précautions par lesquelles on échappe à de nouveaux tourments. Elle avait complétement oublié l'ordre qu'elle avait donné, lorsque le domestique vint la prévenir que la voiture était attelée.

— C'est inutile! repartit madame de Frémery... je ne pars pas!

Quoi qu'en eût Amélie, les paroles de la chambrière agissaient sur elle. Ce n'était point parce qu'elle craignait l'effet des paroles de cette fille qu'Amélie n'allait pas à Paris, c'est parce qu'elle ne voulait pas paraître quitter la maison du moment que la duchesse et Melchior étaient partis. Ce fut encore une grande faute d'Amélie. Elle se condamna à une journée entière de solitude et de réflexions. En apparence elles profitèrent à une foule de bonnes résolutions : la première de ne plus revoir Melchior de Lesly; la seconde de confier à son mari tout ce qui s'était passé; la troisième de lui montrer tant d'indulgence pour sa faute, si par hasard elle existait, qu'il revînt avec reconnaissance à son devoir. Tout cela était fort bien; mais ce dernier mot gâtait tout... Un mari qui revient à son devoir aime ou fait semblant d'aimer sa femme de par la loi. Ainsi, elle, Amélie, à vingt ans, n'avait plus d'amour à espérer. Le lien qui l'attachait à son époux, ou plutôt qui attachait son mari, était un lien sacré sans doute, mais commandé et subi. C'était affreux à penser... et, soit qu'une femme ait beaucoup de cœur ou un peu de vanité, le résultat d'une telle pensée, c'est qu'elle est horriblement malheureuse, c'est que son avenir est perdu. Et quand cet avenir est si long, quand il pourrait être plein de si charmantes espérances, on ne le condamne pas aisément à la solitude, au désespoir. Le soir revint, et avec lui l'attente de l'arrivée de M. de Frémery. Amélie voulut retourner au pavillon pour l'attendre, mais on avait calomnié cette attente. Car

enfin, si Melchior revenait, elle le verrait passer... et ne pourrait-on pas dire que c'était pour lui qu'elle était là ? Encore une fois, ce ne fut pas la crainte de ce qu'on pourrait dire, ce fut la crainte de voir Melchior qui la retint. Mais elle n'y eût peut-être pas pensé, si elle n'eût été sous l'impression des paroles de la chambrière. Madame de Frémery n'avait pas dîné la veille. Elle avait passé une nuit entière sans sommeil. La journée avait été remplie d'agitations pénibles. La soirée se passa dans une attente affreuse, et cela après un coup assez violent pour la jeter évanouie sur la terre. Au milieu de la nuit, une horrible fièvre se déclara... La cuisinière qui remplaçait provisoirement la chambrière près de sa maîtresse, fut épouvantée de son agitation, et, après l'avoir mise dans son lit, elle courut chercher les autres domestiques. Le valet de chambre et le cocher se glissèrent sans bruit jusque auprès de la porte de la chambre ; ils entendirent de profonds gémissements, des plaintes douloureuses, puis de temps en temps des paroles comme celles-ci :

— Oh ! ne vaut-il pas mieux mourir?.. Trompée... insultée... Et mon père !... Oh ! les infâmes !...

Et mille de ces mots incohérents qui répondent juste à la pensée qui court dans le cerveau, brûlants, mais qui paraissent des signes de folie à ceux qui les entendent ! Le résultat du conciliabule des trois serviteurs fut d'aller chercher M. de Frémery à Paris. Le cocher prit la voiture pour ramener à la fois Eugène et un médecin. Il était minuit, ils pouvaient être de retour à cinq heures du matin au plus tard. Il partit. On veilla près d'Amélie. La nuit fut horriblement agitée, et le sommeil qu'amena la lassitude épouvanta encore plus les domestiques. A leur tour ils attendaient dans la plus vive anxiété. Cinq heures, six heures sonnèrent. Amélie s'arracha tout à coup de son lit et déclara qu'elle voulait partir. Le visage était d'un rouge cuivré, l'œil brûlait, la voix était brève et saccadée. C'était un délire complet. On la retint à grand'peine. Tout à coup un bruit de roues se fit entendre. C'était la voiture de M. de Frémery qui revenait. Deux hommes en descendent. Le premier c'était Melchior, le second un inconnu. Ils montent rapidement dans la chambre de madame de Frémery. Le mal était grand : elle ne reconnut pas Melchior, elle ne s'étonna pas de la présence de cet inconnu. Cependant le médecin saigna immédiatement madame de Frémery, et le délire tomba bientôt. Puis, lorsque l'on eut ainsi sauvé le corps de l'envahisse-

ment du mal, le docteur quitta la chambre de la malade et alla rejoindre Melchior dans une pièce séparée.

— La connaissance, dit-il, est presque revenue, et dans quelques instants elle sera complète. J'ai fait ma tâche, c'est à vous de faire la vôtre, c'est à vous d'expliquer à cette jeune dame pourquoi son mari n'est pas venu, pourquoi son propre médecin n'est pas venu; car elle va s'inquiéter horriblement, et l'inquiétude est la première cause de son mal.

— Sans doute, dit Melchior; mais pensez-vous que ce ne soit pas un coup plus dangereux que celui que je lui porterai en disant la vérité?

— Si elle est telle que je le suppose, il faut la lui cacher à tout prix.

Melchior se leva et dit au médecin, après quelques moments de réflexion :

— Non, je ne puis me charger d'un pareil soin.

— Mais moi qu'elle ne connaît pas! fit le docteur... Il s'arrêta et reprit tout à coup : Pardieu! ce qui m'est arrivé une fois peut bien m'être arrivé deux... Un jour que j'étais parti à quatre heures du matin pour la chasse, je rencontrai une voiture dont le cocher dit à un paysan qui passait qu'il allait chercher un médecin pour sa maîtresse qui se mourait. Il fallait une heure à cet homme pour aller à Paris; une heure, peut-être deux, pour trouver le médecin; deux heures pour retourner... Cinq heures! et la femme pouvait être morte!... Je montai dans la voiture et j'arrivai.

Le docteur disait cela d'un ton fort léger, tandis que Melchior l'écoutait avec une sorte d'effroi.

— Quand cela vous est-il arrivé?

— Mais voilà quinze mois... à peu près...

— Sur la route de Fontainebleau?

— Précisément, dit le docteur.

— On vous conduisit dans une maison de garde où était une femme voilée?

— D'où savez-vous cela?

— Et qu'est devenu l'enfant que l'on vous confia?

— Il est à une lieue d'ici, chez une bonne cousine, à moi, qui l'a fait nourrir et qui l'élève.

— Oh! s'écria Melchior, merci! mon Dieu!... Je la sauverai! Venez, docteur, venez... repartons pour Paris...

— Je le veux bien!... Mais, madame de Frémery?...

— Eh bien! dit Melchior, restez près d'elle... attendez-moi ici... attendez-moi...

— Mais expliquez-moi quel intérêt vous prenez à cet enfant...

— Vous le saurez, docteur... attendez-moi...

XLV

LE DOCTEUR.

Le médecin n'eut pas le temps de se récrier, que déjà Melchior avait quitté le salon... Le docteur se trouva donc tout seul dans cette maison près d'une malade qui ne le connaissait pas. On vint l'avertir que madame de Frémery interrogeait les domestiques et qu'ils étaient fort embarrassés de lui répondre. On priait le médecin de vouloir bien lui parler pour la calmer. Le médecin se gratta l'oreille et se décida à entrer. Il s'approcha du lit de madame de Frémery, qui l'examina et lui dit d'une voix encore agitée:

— Pardon, monsieur, mais comment se fait-il?...

— Ne parlez point, madame, fit le docteur. Voici ce qui est arrivé...

Le docteur commença le récit de la rencontre fortuite qu'il avait faite de la voiture et du cocher de madame de Frémery, et il dit qu'ayant appris qu'il y avait dans une maison peu éloignée une jeune dame malade, il était accouru. A la façon dont on l'écoutait, le docteur comprit que son récit n'obtenait pas grande créance.

— Comment se fait-il alors que vous soyez arrivé avec M. de Lesly ?

Le docteur essaya de mentir, mais madame de Frémery répondait avec un accent si animé qu'il épouvanta le médecin.

— Vous me trompez, monsieur, lui dit-elle... Pourquoi mon mari n'est-il pas ici?... pourquoi son médecin n'est-il pas venu?...

— Je vous expliquerai tout cela plus tard.

— Je veux tout savoir, monsieur... fit Amélie; ou bien... je pars à l'instant...

— Voilà qui est impossible, voilà ce que j'empêcherai bien, tout étranger que je sois, dit le docteur.

— Alors, dit madame de Frémery, priez M. de Lesly de vouloir bien venir me dire...

— M. de Lesly est parti, madame, et...

Madame de Frémery recula avec épouvante, jeta autour d'elle un regard égaré et s'écria :

— Mais où suis-je donc? Ne suis-je pas ici chez moi ? Est-ce que je suis folle? Et m'a-t-on livrée aux soins d'un étranger parce que...

Le docteur courut à une sonnette ; les domestiques arrivèrent.

— Mes enfants, leur dit le docteur, vous aimez votre maîtresse?...

— Assurément !...

— Eh bien ! dites-lui que je suis ici pour la soigner... la guérir...

— Sans doute... firent les domestiques.

— Et maintenant, dit le docteur en s'adressant au cocher, restez, Julien... et racontez à madame où vous m'avez trouvé et comment vous m'avez trouvé...

Le cocher ouvrit de grands yeux.

— Je ne puis pas dire ça...

— Eh bien ! alors je vous le dirai moi-même, madame.

— Parlez donc, monsieur...

— Avant tout, comprenez bien ce que je vous affirme sur l'honneur... c'est que vous n'avez aucune alarme sérieuse à concevoir pour votre mari...

— Il est malade ?...

— Oui, madame, et c'est pour cela qu'il n'est pas ici.., c'est pour cela que le docteur B***, votre médecin, m'a prié de venir à sa place...

— Ah ! je vais le rejoindre, le soigner...

— Laissez-nous, Julien, dit le docteur en faisant signe à Amélie de se calmer.

Il s'assit près d'elle, lui prit la main et dit :

— Maintenant vous savez tout le secret... Votre mari n'a pu venir parce qu'il est blessé...

— Blessé !...

— Et vous ne pouvez aller le rejoindre parce que vous êtes malade...

— Vous avez dit... blessé?...

— Oui, madame... et, comme vous, il voudrait partir malgré sa blessure s'il savait que vous êtes souffrante, et il ne serait pas plus raisonnable que vous ne l'êtes...

— Mais quelle est cette blessure?...

— Une blessure légère...

— Mais comment a-t-il été blessé?

— En duel.

— En duel?... et par qui?... et pourquoi?...

— Par qui?... par le baron de Gabarrou... Pourquoi?... je l'ignore!...

— Oh! vous le savez... j'en suis sûre...

— Eh bien! madame, c'est pour une querelle de jeu.

Cette dernière découverte humilia Amélie. Elle eût peut-être souffert davantage d'apprendre que son mari avait été blessé pour une querelle à propos de madame de Favières; mais elle n'eût pas trouvé le motif de la querelle dégradant. Elle ne répondit pas d'abord. Le médecin, qui l'avait attentivement observée pendant qu'il lui faisait ce récit, parut satisfait du résultat qu'il avait obtenu. Amélie gardait le silence, mais bientôt elle reprit:

— M. de Frémery sait que vous êtes ici?...

— Je croyais vous avoir dit qu'il ignorait que vous fussiez malade.

— Mais comment alors avez-vous été informé?

— Je vais vous le raconter de point en point, et croyez bien à tout ce que je vais vous dire, madame. Vous voilà capable de m'entendre, mais vous m'avez fait une affreuse peur tout à l'heure; on ne voulait rien vous apprendre, madame, et moi-même, ignorant ce que vous aviez de courage, je pensais qu'il était imprudent de vous causer de trop vives émotions. Maintenant que vous savez ce qui pouvait vous agiter trop violemment, je vais vous dire pourquoi et comment je suis venu. Ce matin votre cocher est arrivé chez M. de Frémery au moment où celui-ci venait de sortir pour se rendre chez M. de Lesly, afin de le prier de lui servir de témoin. Le cocher le suivit sans savoir quel était le motif de cette visite matinale. Arrivé chez M. de Lesly, il apprit que ces messieurs étaient allés chez votre médecin. Le cocher s'imagina que votre mari savait que vous étiez indisposée, et le suivit chez M. B*** pour se mettre encore à ses ordres. Ce fut là seulement qu'il apprit que son maître s'était rendu à Vincennes. Alors il comprit

la cause de cette absence matinale ; il le suivit et arriva au moment où M. de Frémery venait d'être frappé d'une balle.

Amélie poussa un cri d'effroi :

— Ah ! monsieur ! mon mari est mort !

— Je vous ai dit qu'il était blessé… et que vous pouviez être sans inquiétude. Toutefois, votre médecin, ayant appris la cause de l'arrivée du cocher, ne crut pas prudent de devoir en faire part à votre mari ; il ne voulut pas non plus le quitter, non-seulement pour pouvoir lui donner ses soins, mais encore pour que son absence ne fût pas un sujet de questions pour M. de Frémery : questions qui pouvaient l'amener à la découverte de la vérité.

Amélie, au lieu de se récrier, comme le médecin s'y attendait, resta silencieuse.

Le docteur continua :

— Ce fut alors que M. de Lesly me pria de remplacer M. B***. Il m'entraîna, monta avec moi dans votre voiture et m'accompagna jusqu'ici.

Amélie garda encore le silence. Elle était absorbée par une pensée, injuste peut-être, mais qui ne lui serait pas venue trois mois avant ce jour. Elle se disait que l'on avait eu pour son mari des précautions bien tendres et que, si M. de Lesly n'avait pas eu la bonté de s'occuper d'elle, il est probable qu'on l'aurait complétement abandonnée et oubliée. Tout à coup, et comme si elle eût voulu mettre un terme à son incertitude, elle dit vivement au médecin :

— M. de Lesly est sans doute encore ici ?

— M. de Lesly, madame, vient de quitter votre maison, je vous l'ai déjà dit.

— Et… dit Amélie amèrement, il ne doit pas revenir sans doute ?

— Il m'a prié de l'attendre ici…

— C'est bien, dit Amélie. Quand il sera de retour, vous lui direz que je désire lui parler.

Ceci parut au docteur une chose fort simple ; mais il s'en fallait beaucoup que cette résolution et la manière dont Amélie avait reçu la confidence du docteur ne fussent pas des faits très-graves dans la position d'esprit de madame de Frémery. Appeler l'entretien d'un homme dont elle savait l'amour, d'un homme qui avait été le sujet de propos dont elle avait été si vivement blessée, c'était de la part d'Amélie une grande faute ou un grand acte de vertu

Quoi qu'il en fût du motif qui l'avait poussée à rechercher cette entrevue, elle parut se calmer, et assez profondément pour que le médecin crût pouvoir la quitter. Dans le désœuvrement que lui laissaient le sommeil de sa malade et l'absence de Melchior, il alla se promener dans le parc et arriva à ce pavillon dont nous avons parlé et qui dominait la route de Paris. En le traversant, il fit rouler sous ses pieds une pierre, il la ramassa, car à cette pierre était attaché un papier. Le docteur jugea tout simplement que ceci était un moyen de correspondance à l'usage de quelque personne de la maison et d'une autre qui sans doute n'y pouvait pas pénétrer. Il examina plus attentivement le papier, il ne portait en suscription que ces mots : « Pour Amélie. » Amélie, c'était madame de Frémery. Melchior avait assez souvent prononcé ce nom durant la route pour que le docteur fût assuré de la personne à qui était adressé ce billet. Il le tenait dans ses mains et le retournait en tous sens en se disant qu'il faut que les amoureux soient bien imprudents pour jeter ainsi des lettres au hasard de les voir tomber en mains sûres : car le docteur n'avait pas un doute. Qui diable écrit à une femme en l'appelant par son nom de baptême? qui diable écrit par des fenêtres de pavillon avec des pierres pour messagers, si ce n'est un amoureux? Le médecin était un homme discret; mais il avait grande envie de savoir ce que contenait cette lettre, et peut-être eût-il cédé à ce désir, si Melchior ne fût survenu.

— Docteur, lui dit-il, il faut que vous demeuriez ici deux ou trois jours...

— Ma clientèle... mes malades...

— Il le faut pour une affaire d'une extrême importance...

Le docteur n'était pas un de ces praticiens accablés de besogne auxquels un jour perdu enlève une somme de visites hautement chiffrées; il calcula que deux jours passés chez madame de Frémery, et à la prière du marquis de Lesly, seraient pour lui d'un bon résultat, et, après quelques simagrées usuraires, il consentit à rester. Il donna aussi pour prétexte à sa bonne volonté la santé de madame de Frémery, et finit par dire d'un ton confidentiel qu'il était fort heureux pour tout le monde qu'il ne fût pas reparti. Il raconta alors comment, entrant dans le pavillon, il avait trouvé le billet qu'il tenait à la main. Melchior le regarda et parut confondu.

— Vous avez fait une imprudence bien grave! lui dit le docteur.

— Moi, monsieur! fit Melchior avec hauteur.

— Si ce n'est pas vous, c'est donc celui qui a écrit? car, lorsqu'on a le droit de mettre sur une lettre : « Pour Amélie, » c'est que cette lettre est de quelqu'un de bien intime; et, lorsque cet intime ne peut pas remettre sa lettre directement et qu'il est obligé de l'envoyer par les fenêtres, c'est que cet intime est un amant.

Le raisonnement du docteur ne manquait pas de justesse; cependant, si Melchior n'avait pas été amoureux, il l'aurait repoussé avec indignation. L'estime qu'il avait pour madame de Frémery n'eût pas suffi à lui faire repousser la supposition du docteur, que les faits eussent parlé assez ouvertement. La vie d'Amélie était tellement claire, tellement à jour, qu'il ne pouvait pas y avoir place pour une intrigue; il était le seul homme qui fût admis dans la maison et pût avoir des relations suivies avec Amélie. Malheureusement, ce que pense un amoureux est juste le contraire de ce que pense un homme impartial. Melchior ne crut pas que madame de Frémery avait un amant; mais il se demanda tant et si bien de qui pouvait venir un pareil message qu'il finit par se répondre selon l'opinion du docteur. Au trouble que montra Melchior, le docteur eut pour certain que le billet n'était pas de lui, mais il se crut également assuré que Melchior avait le droit de trouver à redire à cette correspondance, et il accorda sa première opinion avec la seconde en se déclarant à lui-même qu'au lieu d'un il y avait deux amants. Notre bon docteur crut être parfaitement spirituel en disant à Melchior :

— Vous connaissez madame de Frémery beaucoup plus particulièrement que moi... Chargez-vous de lui remettre ce billet...

— Mais je n'ai point à voir madame de Frémery...

— Je ne sais, mais il paraît qu'elle a besoin, elle, de vous voir; car elle m'a prié de vous dire, aussitôt après votre retour, qu'elle désirait vous entretenir.

Nouvelle surprise de Melchior, qui hésita un moment et qui se décida à se rendre près d'Amélie, après avoir dit au médecin qu'il comptait sur lui pour le soir et une partie de la nuit, et après l'avoir prié de prendre ses précautions pour que madame de Frémery pût se passer de lui.

XLVI

LA LETTRE ANONYME.

Une fois que Melchior fut décidé à se rendre à l'invitation d'Amélie, il fit comme tous ceux qui vont à une explication solennelle; il en chercha le motif, il en prévit le but, il en imagina les incidents, et il finit par croire qu'il était destiné à l'un des rôles les plus désagréables et les plus nobles à la fois de la comédie d'amour : celui de confident et de protecteur de la passion de la femme qu'on aime. Amélie, selon ses suppositions, avait fait une faute, elle était compromise et elle s'adressait à lui pour qu'il la sauvât. C'était là une grande preuve d'estime, une noble confiance dont il eût été fier, si elle lui était venue de toute autre, mais qui, de la part d'Amélie, était un supplice et peut-être une raillerie. Il était dans ces dispositions lorsqu'on vint le prévenir que madame de Frémery était prête à le recevoir. Il la trouva levée, belle de sa beauté, plus belle encore de cette grâce charmante que donne la pâleur d'une souffrance récente, lorsque les veilles et les larmes n'ont pas encore creusé les traits, flétri le visage, et que cependant on sent qu'elles ont passé sur la jeunesse et la vie. Elle reçut Melchior avec froideur et le salua d'un air glacé.

— Monsieur, lui dit-elle, je ne vous connais que bien imparfaitement, mais vous portez un noble nom; vous êtes militaire, mon père l'était, et il me disait souvent que la générosité, l'honneur, étaient les qualités communes d'un soldat. Vous aimez avec tendresse votre sœur, qui vous aime avec un transport que vos bonnes qualités doivent justifier... Que vous dirai-je, enfin? je vous crois un galant homme, et c'est pour cela que je vous ai fait demander cet entretien.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, dit Melchior d'un ton peiné ; car il croyait voir s'approcher la confidence qu'il avait prévue ; je la mériterai, je vous le jure.

— J'y compte, dit Amélie avec une froideur qui contrastait singulièrement avec ses paroles. D'ailleurs, quel intérêt auriez-vous à me tromper? je ne vous ai jamais, je le pense du moins, blessé dans aucun de vos sentiments, je vous suis fort indifférente...

La voix d'Amélie trembla à cette phrase. Un autre moins prévenu que Melchior eût compris qu'elle ne pensait pas ce qu'elle disait : il se tint immobile. Amélie continua :

— Eh bien! monsieur, expliquez-moi... dites-moi ce qui se passe... quelle est la cause de la querelle de mon mari avec un certain baron de... Pourquoi se sont-ils battus? Que s'est-il véritablement passé au moment où mon cocher est arrivé sur le lieu du combat?

— J'ai vu le docteur, madame, il m'a dit ce qu'il vous avait raconté, c'est l'exacte vérité.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur.

— Quand mon mari a été vous chercher pour vous prier de lui servir de témoin, il ne vous a rien dit qui pût vous faire soupçonner...

— Pardon, madame; mais je ne cherche point à pénétrer dans les secrets qu'on ne veut pas me confier, et je n'ai point épié les paroles de M. de Frémery pour y découvrir autre chose que ce qu'il lui convenait de me dire...

Amélie regarda Melchior avec un profond étonnement; elle s'attendait à plus d'empressement, elle espérait trouver au moins un ami dans celui dont elle savait que le cœur lui appartenait... Elle baissa la tête et parut accablée. On aurait cru qu'elle avait oublié que Melchior était là. En effet, après un moment de silence, elle dit avec une tristesse profonde :

— Quel mauvais esprit plane donc sur moi? Quel malheur me menace donc, que, de quelque côté que je me tourne, je ne trouve que des ennemis?

— Des ennemis! s'écria Melchior, dont toute la froideur jouée fut brisée par ces paroles; des ennemis!... Oh! parlez!... madame, et vous verrez qu'il y a près de vous des cœurs dignes de vous comprendre, des âmes prêtes à tout entreprendre, et même, ajouta-t-il avec tristesse, à tout sacrifier pour vous servir.

Amélie le comprit et fut heureuse de ce dévouement. Quel sacrifice pouvait-il faire pour elle, si ce n'était celui de son amour?

— Eh bien, monsieur, lui dit-elle, ce médecin que vous m'avez amené m'a expliqué comment vous l'aviez amené... Je vous remercie d'avoir pensé à moi... mais permettez-moi de vous le dire... vous seul y avez pensé...

Melchior baissa les yeux...

— Je comprends que mon mari n'ait pas été instruit de mon indisposition ; mais mon médecin n'a-t-il pas hésité ?...

Melchior se tut.

— Il faut que vous sachiez que le docteur B*** est un vieil ami de mon père, qu'il y a six mois, entre sa fille malade et moi, il aurait hésité, je crois, vers laquelle des deux il devait courir, et aujourd'hui il m'envoie un médecin étranger, sans un mot, sans un regret !

Melchior ne répondit rien.

— Ou mon mari est en danger de mort...

— Non, madame... non, je vous le jure...

— Ou bien il y a quelque chose qui empêche le docteur de venir...

Melchior réfléchit. Un souvenir vague parut se réveiller en lui; il sembla le poser devant lui, le considérer pour bien le reconnaître, et parut épouvanté de ce qu'il y découvrait. Madame de Frémery, qui cherchait dans l'expression du visage de Melchior à deviner le secret qu'elle poursuivait, lui dit vivement :

— Parlez, monsieur, ne craignez rien, songez qu'il y va pour moi du bonheur de ma vie entière...

A ce moment, Melchior résolut de jouer franchement le rôle auquel il se croyait réservé, et il répliqua d'un air embarrassé :

— Je ne sais, madame, quelle conséquence vous voulez tirer des renseignements que vous me demandez ; mais je vous dirai tout ce qui peut vous éclairer, et vous m'excuserez si, en vous redisant ce que j'ai entendu, les paroles que je serai forcé de vous répéter manquent quelquefois de convenance.

— Parlez, monsieur, je suis prête à tout entendre.

— Eh bien, madame, reprit Melchior, au moment où nous nous trouvions sur le terrain avec le témoin de M. le baron de Gabarrou, nous tentâmes d'arranger l'affaire, et, pendant que je causais avec l'un d'eux, j'entendis le baron qui disait à votre médecin : « Je vous préviens que je ne lâche pas (pardon de l'expression !) que je ne lâche pas l'écrit de madame de Frémery. »

Amélie ouvrit les yeux à cette parole. Melchior continua :

— A cette menace de son adversaire, votre mari répondit d'une voix fort irritée : « Cet écrit, monsieur, je vous forcerai bien à me le restituer, car... »

— Achevez, dit Amélie, qui vit l'hésitation de Melchior.

« — ..... Car je ne veux rien devoir à cette femme, » fit Melchior en baissant les yeux.

— A cette femme!... répondit madame de Frémery.

— Je puis avoir mal entendu, dit Lesly...

— C'est impossible! fit madame de Frémery... Que mon mari me trompe, soit! mais pourquoi ces termes de mépris ?... C'est impossible !...

A ce moment une pensée soudaine sembla illuminer les doutes de madame de Frémery, qui s'écria :

— A moins que la calomnie qu'on a osé me dire en face...

Puis elle regarda Melchior, se contint et ajouta :

— Vous étiez donc le témoin de M. de Frémery ?...

— Oui, madame...

— En ce cas, je m'y perds...

La lettre que Melchior s'était chargé de remettre à Amélie le brûlait depuis le commencement de cet entretien ; il crut avoir trouvé l'instant favorable pour la remettre, et il dit avec un tremblement dans la voix qui n'échappa point à Amélie :

— Il y a une circonstance tout à fait étrangère, je le pense du moins, au duel d'hier au matin, et qui peut-être jettera quelque jour sur ce que vous cherchiez à savoir tout à l'heure. J'ai trouvé le docteur dans le pavillon de votre parc, au moment où il venait de ramasser la lettre que voici et qui vous est destinée.

Amélie examina longtemps cette lettre, elle examina Melchior : elle paraissait ne pas comprendre ce que signifiait cet envoi. Mais Melchior avait les yeux baissés, tant il était confus du trouble qu'il pensait causer. Amélie prit la pierre, défit la corde qui retenait la lettre et lut tout haut la suscription : « Pour Amélie. » L'étonnement de sa voix fit lever les yeux à Melchior, qui put examiner madame de Frémery pendant qu'elle lisait la missive si étrangement arrivée. La colère, l'indignation, le désespoir se peignaient tour à tour sur son visage. Enfin elle poussa un cri et parut anéantie.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Melchior.

Amélie lui fit signe de sortir.

— Mais, madame... veuillez m'expliquer...

— Sortez !... lui dit-elle d'une voix brève.

— Mais, madame, s'écria vivement Melchior, sur l'honneur ! je ne sais de cette lettre que ce que je viens de vous en dire...

— Ah ! monsieur... fit Amélie avec un regard de mépris... après l'outrage, le mensonge !...

— Madame, encore une fois... je ne sais... mais vous pensez que cette lettre est de moi ?...

— Et de qui peut-elle être... si ce n'est de vous ?...

— De moi !...

— Voyons, monsieur... voyons... et ne soutenez pas plus longtemps un mensonge honteux...

Melchior prit la lettre et la lut à haute voix...

« — Amélie... »

Il s'arrêta à ce premier mot.

— Pardon, madame... Mais comment avez-vous supposé que, si jamais j'avais osé vous écrire, j'eusse pu commencer ainsi une lettre ?... Ceci doit être une infamie... un crime...

— Le pensez-vous ? dit Amélie... Mais alors qui peut savoir tout ce qu'il y a dans cette lettre, si ce n'est vous ?...

— Mais qu'est-ce donc? fit Melchior... Et il continua sa lecture :

« — Amélie... Je vous aime et vous l'avez deviné... et lorsque » je vous ai relevée mourante à la place où vous êtes tombée... » lorsque je vous ai emportée dans mes bras... je ne puis vous » dire quel désir insensé m'a pris de vous emporter ainsi loin de » tous les yeux, loin du monde... A ce moment j'ai pensé au bon» heur de la vie libre des forêts où l'on peut ravir ainsi celle qu'on » aime... »

Melchior pâlit en lisant cette phrase. Sa voix hésita et baissa lentement pendant qu'il continuait :

« — Et puis, lorsque je vous ai vue sur ce lit et qu'il m'a fallu » percer ce bras blanc et pur... ma main tremblait... je n'y voyais » plus... mais il y allait de votre vie... j'ai eu un éclair de cou» rage... Mais quand j'ai vu couler votre sang, il m'a semblé que » ma vie s'en allait avec lui, et il m'a fallu toute ma raison pour » ne pas fermer sous mes baisers cette blessure que je venais » d'ouvrir... Un mouchoir qui vous appartenait était là... tout » inondé de ce sang précieux... »

A ce moment la voix de Melchior s'éteignit tout à fait, et ce ne fut plus que du regard qu'il acheva cette lettre qui continuait à

exprimer un amour sans raison, sans retenue, et qui finissait par ces mots :

« Ah ! dans cette nuit que vous avez passée tout entière hors » de votre maison, j'ai compris à mon tour que votre cœur avait » besoin d'un amour qui vous fît oublier la trahison de votre » mari. J'ai entendu votre cœur parler dans le désespoir qui vous » tenait éveillée... Amélie!... le bonheur appartient à qui ose le » prendre... Amélie!.. cette nuit encore, je serai près de vous... » Si vous osiez pour vous-même ce que vous avez osé pour pleu- » rer sur vos douleurs... »

Melchior s'était remis pendant la fin de cette lecture. Il dit à madame de Frémery :

— Comment la dernière partie de cette lettre ne vous a-t-elle pas démontré que c'est une invention infâme?... Que signifie cette nuit passée hors de chez vous?...

— C'est que c'est vrai, monsieur! dit madame de Frémery...

— Comment?

— Oui, reprit Amélie... j'attendais mon mari... je l'ai attendu toute la nuit... folle, désespérée... car je sais qu'il me trahit...

— Oh! madame, ne le croyez pas!...

— M. de Lesly, j'ai entendu votre entretien avec M. Balbi, cet entretien où vous avez dit...

Amélie, que l'étrangeté de cette situation avait emportée, s'arrêta en se rappelant que, dans cet entretien où elle avait appris la trahison de son mari, elle avait appris aussi l'amour de Melchior. A son tour elle rougit, baissa les yeux, et se laissa aller à pleurer. Melchior la contemplait avec une anxiété pleine d'assurance. Amélie pleurait, son cœur était plein. Melchior n'eut pas le courage de se taire plus longtemps.

— Pardonnez-moi tout ce que vous avez entendu, madame, lui dit-il... pardonnez-moi un amour que vous n'auriez jamais appris sans cette déplorable circonstance...

— Assez, monsieur... assez... murmura madame de Frémery.

— Cet amour... je ne vous en parlerai jamais... Mais... oh! je vous en supplie, laissez-moi vous remercier... laissez-moi être heureux... laissez-moi être fier de ce que, le sachant... vous m'avez assez estimé pour vous fier à moi, comme à un ami... pour me demander mon dévouement... mon appui... mon zèle... lorsque vous êtes malheureuse... Oh! madame, madame!... ce n'est qu'à l'âme la plus noble que peut appartenir une pareille

confiance... et cette confiance, je veux la mériter... Ah! jamais cet amour dont vous ne devez plus entendre parler n'a cessé d'être uni au plus profond respect, et maintenant ce respect étouffera dans mon âme toute douleur... toute plainte... Ne serais-je pas resté votre ami?... que puis-je désirer de plus?...

Amélie avait écouté Melchior les yeux baissés, le cœur oppressé... les larmes aux bords des paupières... Il lui avait fallu entendre un aveu qu'elle aurait repoussé avec indignation s'il s'était pour ainsi dire présenté de lui-même; et cet aveu, elle ne l'avait pas écouté sans terreur, mais elle l'avait entendu sans colère. Elle se disait que la circonstance seule faisait qu'elle n'avait pu lui imposer silence; mais la circonstance n'entrait pour rien dans la joie secrète qu'elle éprouvait d'être aimée ainsi... Joie dangereuse, fatale! car elle était calme, car madame de Frémery était si complétement convaincue du respect qui enveloppait cet amour, qu'elle ne le redoutait pas.

— Eh bien, oui, monsieur, dit-elle à Melchior, je veux me confier à vous... je veux vous demander vos conseils, votre appui, votre protection dans le malheur qui me frappe... Et maintenant dites-moi tout... il le faut... je le veux!...

— Soit! madame, lui dit Melchior. Je vous appartiens... Ordonnez!...

— Non, dit Amélie... je n'ordonne pas... je prie...

— Eh bien, madame, que désirez-vous savoir?...

— Mon mari aime madame de Favières?...

— Non, madame, dit Melchior... Votre mari se trompe sur le sentiment qu'il éprouve... Madame de Favières est une jolie femme, mais elle ne saurait vous être comparée... Elle a un jargon qui passe pour de l'esprit... mais non de l'esprit charmant, naïf, vrai... celui que M. de Frémery doit avoir appris à apprécier près de vous... cet esprit où le cœur parle souvent... Elle n'en a pas!...

— Mais il l'aime!... reprit Amélie, voulant interrompre cet éloge d'elle-même qui surgissait à côté de la critique de madame de Favières.

— C'est-à-dire, madame, que l'éclat du nom de madame de Favières a séduit M. de Frémery... Le monde brillant où on l'accueille comme une des espérances du parti royaliste l'enivre, l'entraîne, l'éblouit... Madame de Favières, qui veut absolument jouer un rôle dans ce monde, s'est mis en tête de patroner les débuts de M. de Frémery... Ce sont deux jeunes têtes qui se sont mon-

tées sur des idées qui ne tiennent en rien à l'amour, car l'amour puise son ardeur dans des espérances plus nobles, plus simples, plus pures....

— Quel que soit le sentiment qui égare M. de Frémery, dit Amélie froidement, il n'en est pas moins assez puissant pour l'éloigner de moi... et pour lui faire croire à une calomnie... car cette lettre...

— Cette lettre, reprit Melchior, est l'œuvre d'un ennemi bien habile et que vous seule pouvez connaître...

— Mais à qui donc ai-je fait du mal?... A moins, reprit-elle tout à coup, que cette servante que j'ai chassée...

— Une servante! reprit Melchior d'un air d'incrédulité... Ce n'est pas une servante qui a écrit cette lettre.

— Sans doute... mais elle a pu donner à celle qui l'a écrite les renseignements nécessaires... car elle était là lorsque vous vous êtes emparé de ce mouchoir.

Amélie s'arrêta encore... Elle marchait sur un terrain brûlant; elle voulait s'éclairer sur sa position et ne pouvait faire un pas dans ce dédale sans se heurter à cet amour dont il ne devait plus être parlé. Melchior vint à son aide et reprit :

— N'avez-vous pas dit *celle* qui a écrit cette lettre?... Vous pensez donc que c'est une femme?...

Amélie, ravie de sortir de cette question, s'empressa de répondre :

— Et quelle autre que madame Cantel, quelle autre que ma belle-mère, quelle autre que celle qui a fait mourir mon père de chagrin, peut avoir contre moi une haine aussi profonde?... Quelle autre peut imaginer des moyens aussi bas pour me perdre?... Oh! elle ne me pardonnera jamais de l'avoir sauvée, elle ne me pardonnera jamais d'avoir épousé M. de Frémery...

Melchior ignorait l'histoire d'Amélie.

— Je connais madame Cantel, lui dit-il, je sais qu'elle est la plus dangereuse femme du monde, et je ne m'étonne pas qu'elle soit votre ennemie.

— Eh bien, monsieur, reprit Amélie, sachez que cette servante que j'ai chassée a appartenu à madame Cantel... J'ai découvert cela depuis que je l'ai à mon service, mais je ne pensais pas que madame Cantel eût pu la placer près de moi comme un espion...

— Madame Cantel est capable de tout, et, vous n'en pouvez

douter, c'est de là que partent les coups qu'on veut vous porter. Mais je saurai bien la faire taire...

— Oh! merci, monsieur! s'écria vivement Amélie... et cependant... reprit-elle tout à coup... prenons garde... monsieur!.. Si cette femme possède un secret qui vous appartienne...

Melchior parut frappé de cette crainte. Après un moment, il repartit :

— Si cette femme sait des secrets qui me touchent ou qui touchent quelqu'un de ma famille, j'en sais assez pour qu'elle se taise... Mais oublions un moment cette femme, madame, car j'ai un aveu peut-être plus cruel à vous faire, et cet aveu, je vous le dois...

Le ton de Melchior annonçait une confidence sérieuse, et madame de Frémery lui dit avec la plus entière confiance :

— Parlez, monsieur.

— Eh bien, madame, l'amour de M. de Frémery pour madame de Favières n'est pas sa faute la plus grande...

— Comment, monsieur? dit Amélie tout alarmée...

— C'est déjà beaucoup!... Mais enfin, reprit Lesly, le monde excuse chez un homme des faiblesses qu'il condamne sans pitié chez les femmes...

En parlant ainsi, Melchior oubliait qu'il s'adressait à une femme dont il armait le cœur contre la tendresse qu'il eût voulu lui inspirer. Madame de Frémery oublia aussi qu'elle parlait à l'homme dont elle avait presque accepté l'amour en s'adressant à lui pour lui demander conseil, et elle repartit assez vivement :

— Et trouvez-vous cela juste, monsieur?

Melchior la regarda. Amélie devint toute confuse. Elle se détourna en ajoutant avec un accent de reproche :

— Ah! monsieur...

— Vous parlez à un ami, madame, à un ami qui vous a juré dévouement et respect... Je conçois votre réponse : c'est celle qui vient aux lèvres de toutes les femmes, c'est la juste révolte des nobles cœurs contre des préjugés cruels. Honte à celui qui pourrait y voir autre chose! Non, madame, ce regret de votre cœur, je ne le blâme pas, je le conçois.

Melchior, qui voulait rassurer madame de Frémery, et qui pour rien au monde n'aurait voulu avoir l'air de lui prêcher l'oubli de ses devoirs ni aucun des principes qui y conduisent, ne faisait ce-

pendant pas autre chose, et Amélie l'écoutait sans s'apercevoir qu'elle lui donnait raison.

Melchior continua :

— Quoi qu'il en soit, M. de Frémery, en faisant étalage d'un amour qui excite la risée de ceux qui le connaissent, peut irriter la susceptibilité des graves magistrats dont il est le collègue ; mais enfin ce n'est là qu'un malheur qui ne peut porter atteinte à sa considération....

XLVII

ABNÉGATION DANGEREUSE.

Melchior s'était posé en homme généreux, et, si on l'avait supposé capable de profiter des sottises de M. de Frémery pour chercher à le perdre dans l'esprit de sa femme, il aurait repoussé cette supposition comme une injure à sa loyauté, et cependant il ne faisait pas autre chose et il le faisait avec d'autant plus de cruauté qu'il le faisait avec bonne foi. Non-seulement il l'avouait coupable, mais encore il le montrait ridicule : ce qui est le plus grand mal qu'on puisse faire à un mari.

— Mais qu'y a-t-il de plus ? dit Amélie d'un ton piqué ; car aucune femme n'aime à voir dédaigner l'homme qu'elle aime ou qu'elle a aimé.

— Il y a, répliqua Melchior, que votre mari, pour se mettre au niveau de ce monde plus haut placé que lui et plus opulent, a exagéré les dépenses de sa maison.

— Quoi ! monsieur, lui dit Amélie... ce luxe qui m'entoure...

— Ce luxe n'est que l'aisance qu'un homme comme lui devait à une femme comme vous ; mais ce n'est pas ici qu'est le luxe, c'est à Paris, dans un train de maison plus complet que vous ne l'avez vous-même, dans de magnifiques chevaux...

— Mais j'ignore tout cela...

— Non, madame... et permettez-moi de parler sincèrement... on vous a tout dit...

— A moi, monsieur?

— A vous, madame... je l'ai entendu...

— C'est-à-dire que mon mari m'a dit...

— Pardonnez-moi de descendre dans de pareils détails, votre mari vous a dit : « Pour les quelques mois que vous allez à la » campagne, il faudra que je vous prive de votre voiture ou que » j'aille à pied... Je louerai un modeste remise... » Ce modeste remise est une des plus élégantes voitures de Paris, attelée de chevaux tels que nos plus jeunes fous ne se les permettent pas... Votre mari vous a dit encore : « Vous comprenez qu'il ne serait » pas convenable qu'un magistrat allât tous les jours chez un res- » taurateur... Je mangerai chez moi... » Quand on dîne seul chez soi, madame, on s'ennuie, on invite un ami, puis deux... puis dix... Les dîners de M. de Frémery sont renommés à Paris...

— C'est impossible, monsieur!

— Croyez qu'il m'en coûte de vous révéler de pareilles choses, que le premier venu, du reste, aurait pu vous apprendre...

— Mais c'est affreux!

— Non, madame... tout cela n'est rien...

— Quoi, monsieur?...

— M. de Frémery a cherché à couvrir par des ressources, loyales sans doute, mais hasardeuses, des dépenses qui ne l'avaient pas encore obéré. Ainsi, au lieu d'être forcé d'engager d'abord l'une de ses propriétés en payement d'une dette contractée par lui, il a trouvé dans le jeu un secours inattendu. Un soir, il a gagné trente mille francs chez madame de Favières. Cela lui a semblé une chose facile; à une exigence nouvelle il a cru pouvoir satisfaire par un gain nouveau, et il a joué, et ce jour-là il a ajouté une nouvelle dette à la dette qui le tourmentait... Que vous dirai-je, madame? ce gain, cette perte, ont fait scandale... Madame de Favières elle-même a exigé de votre mari qu'il ne jouât plus, dans son salon du moins... Mais, en obéissant en apparence, M. de Frémery n'a pas dépouillé la passion qui l'égarait; ne pouvant jouer dans un monde où les convenances lui imposaient une certaine retenue, il a joué dans un monde où les fripons trouvent place, et, la veille même du jour où vous avez été si cruellement malade, il avait perdu une somme qu'il est parvenu à payer, vous savez comment...

— Comment!... s'écria madame de Frémery... Puis elle ajouta :

Ah ! cette signature qu'il m'a demandée... cette prétendue vente qu'il voulait faire... Ah ! quelle horreur !

Melchior baissa la tête devant l'expression de mépris et de désespoir que madame de Frémery mit dans ses dernières paroles. Mais il n'eut aucun regret de ce qu'il venait de dire ; il avait été loyalement en avant, il avait accompli un devoir rigoureux d'amitié ; il lui en avait beaucoup coûté de faire tant de mal à madame de Frémery, mais il avait juré d'être son ami, et il avait agi en cette qualité. Il oubliait qu'à côté de ce rôle consciencieux, il en avait un autre auquel devait profiter tout ce qu'il venait de dire contre M. de Frémery. Il est certain que, si Lesly eût été le frère de madame de Frémery, il lui aurait dit tout ce qu'il venait de lui dire ; et, cependant, si ce frère eût pu croire que sa sœur avait dans le cœur un sentiment qui déjà la troublait, il est certain qu'il eût hésité à faire de pareilles confidences ou bien qu'il y eût mis plus de ménagements. Cependant madame de Frémery gardait le silence, et Melchior reprit :

— Vous êtes avertie, madame ; c'est à vous de vous armer de courage pour garantir votre fortune des désordres de M. de Frémery.

— Ma fortune, monsieur ! dit Amélie... mais M. de Frémery a disposé de tout le modeste héritage de mon père.

— Quoi ! il a pu...

— Oh ! monsieur... lui dit Amélie, c'était bien peu de chose... Je suis la fille d'un pauvre soldat qui n'avait qu'un bien misérable patrimoine.

— Quoi ! s'écria Melchior... Et M. de Frémery a oublié que, si le hasard ne rétablit pas sa fortune, vous n'aurez d'autre avenir...

— Que la pauvreté ! reprit Amélie. Oh ! monsieur, ce n'est pas cela qui me désespère... Il faut si peu de chose à la vie d'une femme qui a été élevée modestement ! Ce qu'il y a d'affreux dans de pareils malheurs, c'est de perdre sa confiance dans les nobles sentiments de ceux qu'on a aimés, c'est de se sentir seule au monde, c'est de n'avoir plus un ami !...

— Oubliez-vous que vous m'avez permis d'être le vôtre ?

— Vous ! lui dit Amélie... vous !...

Elle poussa un long soupir et reprit :

— Mais que pouvez-vous pour moi... vous ?...

— Amélie ! reprit Melchior les larmes aux yeux... oubliez que

je vous aime, oubliez que le hasard vous a appris cet amour insensé qui jamais n'aurait osé vous parler. Ne voyez en moi qu'un frère dont tout vous appartient, la vie, le cœur, la fortune. N'auriez-vous rien à demander à votre frère, si un malheur horrible vous frappait ?

En parlant ainsi à madame de Frémery, Melchior était sincère, et Amélie le sentait ; elle était charmée de cette abnégation, mais elle sentait aussi qu'elle ne pouvait l'accepter. Elle se sentait trop reconnaissante de cette prétendue amitié pour ne pas la payer d'un autre sentiment. Plus franche et plus prudente que Lesly, elle sentait qu'elle l'aimait déjà quand, à vrai dire, elle n'avait aucune raison sérieuse de l'aimer. Que serait-ce donc s'il se faisait le soutien, le protecteur de sa vie? Elle réfléchit longtemps, et finit par dire à Melchior avec un véritable courage, car il faut être bien courageux pour être vrai en pareille circonstance :

— M. de Lesly, vous m'avez parlé tout à l'heure des lois du monde ; elles sont implacables pour les femmes... elles sont justes... Laissez-moi achever... Jamais personne ne pensera que l'amitié soit l'unique sentiment qui existe entre un homme comme vous et une femme dans ma position... Je vous en supplie, ne m'interrompez pas... je ne veux pas discuter, si cela est possible... Il suffit que le monde ne le croie pas... Qu'arriverait-il ? c'est qu'on me calomnierait...

— Madame ! s'écria Melchior qui prévoyait la conclusion...

— Soyez généreux, monsieur de Lesly... laissez-moi avoir de la raison pour tous deux... car vous n'en avez pas lorsque vous me dites que vous n'aurez pour moi que de l'amitié.

— Je vous le jure...

— Oh!... ne jurez pas!... dit Amélie avec impatience... Mais mon Dieu, je sais bien ce que j'éprouve, moi... je sais que c'est impossible !...

Melchior poussa un cri timide et prit la main d'Amélie.

— Tenez, lui dit-elle en se laissant aller à pleurer, vous voyez... Oh ! monsieur... monsieur... soyez bon, soyez généreux... Voyons, soyez juste !... Que pouvez-vous pour moi?... Aller faire des représentations à mon mari?... Mais de quel droit ?... Comme ami?... Mais aucun homme n'accepte l'amitié de celui qu'il sait aimer sa femme, et votre amour a été dénoncé à mon mari... Et puis, lorsque vous réussiriez à vous faire écouter, ne savez-vous pas que l'orgueil d'un homme se révolte à certaines leçons ? Non, mon-

sieur... Il n'y a que moi qui puisse ramener M. de Frémery... et, si mes efforts sont inutiles, eh bien ! alors je subirai ma destinée tout entière... si horrible qu'elle soit... fût-ce la misère...

— Et vous pensez que je le souffrirai?... s'écria Melchior...

Amélie se releva de toute sa fierté et répondit :

— Monsieur de Lesly !... je ne reçois la charité de personne !... et je ne suis pas femme à payer les bienfaits de qui que ce soit !...

— Ah ! madame... quelle horrible pensée vous est venue là !... s'écria Melchior... Quoi ! vous ne croyez donc pas qu'un homme puisse vous aimer sans espérances coupables ?... Mais dans quel monde avez-vous donc vécu pour que vous ne sachiez pas qu'il y a eu de ces amours éternels, et éternellement purs, qui ont soutenu deux âmes dans la vie contre toutes les infortunes, contre toutes les disgrâces?.. Ne savez-vous pas que l'amour est une religion qui s'agenouille devant son idole sans lever les yeux jusqu'à elle?... O Amélie, vous ne connaissez pas l'amour !...

— Hélas ! mon Dieu ! dit-elle...

— Amélie, ne me chassez pas... Amélie, le malheur vous menace... il vous faut un ami...

— Mais vous ne pouvez être mon ami... mais vous m'aimez, monsieur... dit Amélie que reprenaient ses larmes...

— Eh qu'importe ! puisque cet amour vous ne le redoutez pas... puisqu'il vous semble une folie... puisqu'il vous semble indifférent...

— Qui sait, monsieur ? dit Amélie.

— Oh ! qu'avez-vous dit !...

— Vous n'êtes pas bon, monsieur ! fit Amélie en pleurant... vous voyez bien que je suis malade, malheureuse... vous voyez bien que ma tête brûle... que je ne sais que devenir, que faire, que décider... et vous me poursuivez sans pitié de vos aveux... de vos prières... de votre amour... Oh ! les hommes sont cruels !... ils tordent un cœur jusqu'à ce qu'ils en aient épuisé la dernière douleur !... Eh bien ! monsieur... serez-vous plus heureux parce que je vous aurai dit tout?... eh bien ! j'ai peur de votre amour... je n'en veux pas !... je le repousse... je le hais... emportez-le... il me perdrait... je le sens... il me perdrait !...

Et, en parlant ainsi, elle cacha sa tête dans ses mains et se laissa aller à ses larmes, à ses sanglots. Melchior restait immobile, éperdu, ravi, craignant d'irriter cette douleur, cherchant

comment il pourrait consoler cette âme endolorie... Il se mit doucement à genoux devant madame de Frémery et lui dit :

— Eh bien, Amélie, ne craignez rien... Ah! n'ai-je pas à présent tout ce que je pouvais désirer dans ce monde?... Confiez-moi votre âme... laissez-la se reposer dans mon cœur... elle y sera comme dans un sanctuaire infranchissable... vos peines deviendront les miennes... votre bonheur est devenu mon seul but!... Amélie! ne vous détournez pas ainsi... ajouta-t-il en lui prenant la main... ce n'est pas un amant qui vous implore... c'est un ami, c'est un frère, c'est un serviteur dévoué, c'est un esclave!... Amélie, ne me dites rien... laissez-moi vous protéger, vous sauver!... oh! j'y arriverai, je vous le jure!... je ramènerai M. de Frémery... il vous aimera encore... il rentrera dans les voies du devoir... de l'honneur...

— Ah! c'est là tout ce que je vous demande!... repartit Amélie en serrant la main qui serrait la sienne...

C'était le plus fatal des aveux que pouvait faire Amélie. Elle acceptait l'appui de celui qui lui disait : « Je ramènerai votre mari à l'honneur ; » mais elle n'avait rien répondu quand il lui avait dit : « Je vous rendrai son amour!... » Cet amour, elle n'en était donc plus soucieuse? un autre avait donc pris dans son cœur la place qu'il occupait autrefois? ou plutôt n'était-ce pas seulement alors qu'elle commençait à aimer? Le mariage d'Amélie avait été de sa part un acte de dévouement. Eugène de Frémery avait accepté ce dévouement avec l'ardeur d'un esprit qui bâtit des espérances pour tout l'avenir sur l'enthousiasme d'un moment... Quoiqu'il en soit, Amélie, confiante en Melchior, confiante en elle-même, lui dit :

— Allons, mon ami... allons, mon frère... sauvez mon mari... sauvez-le... mon cœur vous payera de votre générosité.

XLVIII

INCERTITUDE.

Tel fut cet entretien, où d'une part madame de Frémery apportait la ferme résolution de montrer à M. de Lesly qu'elle ne le considérait que comme un galant homme auquel elle s'adressait sans crainte, où de l'autre Melchior commençait à découvrir les traces d'une intrigue qui devait mettre à jamais toutes ses espérances au néant. On y avait parlé beaucoup d'intérêt, mais on y avait surtout parlé d'amour ; on l'avait condamné au silence, on l'avait réduit à n'être qu'une amitié dévouée ; on avait pris de très-excellentes résolutions; on avait fait des serments de prudence, de sagesse, de résignation : folie qui prouvait parfaitement que c'étaient là des cœurs honnêtes et de bonne foi, des cœurs qui ne savaient encore rien de l'amour! Peut-être s'étonnera-t-on que j'applique ces réflexions à Lesly aussi bien qu'à madame de Frémery? Que celle-ci, dira-t-on, qui ignorait encore que nulle femme ne se laisse dire impunément qu'elle est aimée, que nulle femme n'éprouve la joie de cet amour sans éprouver le désir de lui céder, qu'il arrive une heure où une femme, si chaste qu'elle soit, a autant de peine à se défendre contre elle-même que contre les transports de son amant; que madame de Frémery ignorât tout cela et qu'elle se crût assez forte pour aimer, pour être aimée, et pour rester cependant innocente, cela se conçoit. Mais Melchior de Lesly, un jeune homme qui avait eu des succès assez éclatants pour que les femmes tinssent à honneur d'attirer son attention, Lesly qui avait pris et quitté plus d'une liaison avec la facilité d'un homme sans cœur; que ce jeune homme enfin jurât de bonne foi qu'il aimerait en frère avec l'amour d'un amant, cela n'est pas croyable, et assurément il mentait.

Hé bien ! non, Lesly ne mentait pas; car il en était à sa première, et sincère, et véritable passion. La tendresse, l'admiration, le culte, le respect que lui avait inspiré Amélie, ressemblait si peu

à ce qu'il avait éprouvé jusque-là, qu'il ne pouvait s'imaginer qu'un pareil amour pût le conduire aux mêmes désirs que lui avaient donnés ses fantaisies passées. Hélas! le noble enfant, et qu'on nous pardonne ce mot, il est juste... le noble enfant ne savait pas que l'amour a cela de divin et de misérable qu'il veut tout de la femme aimée : son âme, son corps, sa pensée, ses veilles, ses rêves, tout son être. Rien ne le satisfait, tant qu'il peut obtenir quelque chose de plus que ce qu'il a rêvé. L'amour est comme tous les conquérants : il détruit, il ravage, il abîme ; repos, honneur, considération, fortune, il foule tout aux pieds pour arriver; il fait tout cela ou il n'est pas de l'amour. Demandez-le plutôt aux femmes expérimentées ! Qu'elles vous disent ce qu'elles pensent de l'homme qui respecte leur repos, qui reculent devant le malheur qu'il peut leur apporter : elles vous diront qu'il n'aime pas.

Quoi qu'il en soit, Melchior partit heureux de cet entretien. Amélie était heureuse aussi. En le voyant s'éloigner, elle avait bien au fond de l'âme quelque regret de ce qu'elle avait dit, mais elle était si heureuse de l'avoir dit à un homme qui était incapable d'en abuser, que le remords parlait à peine assez haut pour qu'on reconnût sa voix.

Cependant Melchior avait rejoint le médecin, qui, sur son instruction, se rendit à son tour près d'Amélie. C'était le désespoir qui l'avait rendue malade ; l'espérance l'avait guérie. Il prescrivit encore quelques calmants et annonça qu'il allait rejoindre Melchior qui l'attendait dans le château de son père. Madame de Frémery était bien plus avancée qu'elle ne pensait dans son amour pour Melchior. En effet, elle fit alors ce qu'elle n'eût jamais osé, ou plutôt ce qu'elle n'eût jamais pensé à faire quelques jours auparavant. Elle s'informa près du médecin de la cause de son rendez-vous avec Melchior. Elle le fit d'un ton fort indifférent (curieuse? elle jouait déjà la comédie). Le docteur, comme on a pu le voir, aimait assez à faire et à raconter des histoires. Il répéta à madame de Frémery ce qui s'était dit entre lui et M. de Lesly sur la femme voilée, près de laquelle il avait été appelé. Amélie l'écoutait avec l'intérêt apparent qu'une si étrange histoire pouvait inspirer à tout indifférent ; mais au fond de l'âme elle se demandait comment et pourquoi Melchior pouvait être mêlé à cette rencontre. Déjà elle se disait que Melchior avait aimé avant de la connaître, que cet amour avait été heureux, qu'il avait eu des dangers et des

mystères. Elle se demandait si cet enfant perdu et retrouvé n'appartenait pas à Melchior, et si l'amour froid et glacé qu'elle lui avait voué pourrait remplacer dans son cœur l'amour qui avait couru de si grands périls, osé de pareils malheurs. Oh! les femmes, les honnêtes femmes surtout, vont vite dans leur cœur. Il n'y a que les coquettes qui savent, après expérience, que l'amour de l'homme, à l'encontre de toutes les choses vivantes de ce monde, se nourrit encore plus de ce qu'on lui refuse que de ce qu'on lui donne. Le docteur quitta bientôt Amélie et la laissa sous l'impression d'un sentiment de jalousie rétrospective tout à fait inouï et nouveau pour elle. En effet, madame de Frémery avait connu l'une des passions de son mari, elle l'avait vue dans toute son ardeur, dans toute sa folie : c'était l'amour qu'Eugène avait eu pour la belle madame Cantel, la femme du père d'Amélie. Elle avait été témoin des douleurs et des transports d'Eugène, et, depuis qu'elle était devenue la femme de l'amant de sa belle-mère pour sauver l'honneur de son père, jamais elle n'avait éprouvé la moindre jalousie de ce passé si complétement donné à une autre. Elle pensait encore à Melchior, lorsqu'on lui annonça une visite, celle de son propre médecin. Il entra d'un air assez mécontent, examina madame de Frémery et lui dit brusquement :

— Pardieu! ce n'était pas la peine de me faire faire huit lieues pour un petit mal de nerfs ou une autre indisposition féminine qui vous a prise par hasard.

— D'abord, docteur, ce n'est pas moi qui vous ai envoyé chercher ; et, lorsque mes gens ont été vous trouver, j'étais dans un état assez fâcheux pour qu'un de vos confrères ait trouvé que des accidents graves eussent pu s'ensuivre si j'étais restée sans secours jusqu'à l'heure où vous arrivez...

— Ah! fit M. B*** en fronçant le sourcil, le docteur Morel est donc venu, comme on me l'avait dit?

— Vous m'apprenez son nom, monsieur; mais je croyais que vous saviez qu'il était venu lorsque vous avez cru devoir rester près de mon mari pour soigner sa blessure?

— Quoi! fit M. B***, vous savez...

— Que mon mari s'est battu... qu'il a été blessé...

— Et vous ne m'en demandez pas plus de nouvelles que ça?

— Veuillez observer, monsieur, que vous êtes entré pour m'accuser, et je n'ai pas eu le temps de me justifier...

— On ne se justifie pas, madame, et on demande des nouvelles de son mari.

— Veuillez donc m'en donner... reprit madame de Frémery d'un ton sec et glacé.

Le docteur la regarda. Elle était pâle d'indignation.

— Allons, voyons, qu'est-ce que c'est? s'écria-t-il, voilà que vous pâlissez... Eh bien! il va bien!... très-bien... une égratignure... un cœur de poulet... Il s'est évanoui à la vue de son sang, et il a recommencé toutes les fois que je lui ai approché ma lancette du bras... Ah! pardieu! il a bien fait de se faire magistrat... Ce n'est pas qu'il manque de courage... mais la vue du sang lui fait un effet horrible... c'est nerveux! et maintenant il va à ravir... Et vous, mon enfant... vous?

— Je suis tout à fait guérie, reprit madame de Frémery d'un ton glacé, grâce aux bons soins du docteur Morel... Je n'ai pas eu à m'évanouir parce qu'on m'a saignée, car, en ce moment, j'avais le délire.

— Et... reprit M. B***, qui fut très-blessé d'avoir fait à madame de Frémery des avances si froidement repoussées... et le docteur Morel vous a guérie ainsi en vingt-quatre heures?...

— Vous voyez, monsieur...

— Hum! fit M. B***, il était probablement accompagné d'un confrère plus habile que lui pour le traitement des femmes...

A cette insulte, qu'Amélie ne pouvait pas se refuser à comprendre, elle attacha un regard si indigné et si méprisant sur le docteur que celui-ci baissa la tête et rougit...

— Docteur, lui dit madame de Frémery, on m'a calomniée près de mon mari, on m'a calomniée... je le sais... on a même été plus loin; on a osé fabriquer contre moi des preuves qui pourraient me compromettre gravement... Cependant, monsieur, je ne veux pas me justifier vis-à-vis de lui, et encore moins vis-à-vis de vous. Je sais d'où partent ces calomnies... je sais quelle voix a parlé... je sais quelle personne l'a fait parler; j'avoue que j'aurais cru mon mari incapable d'asseoir un soupçon sur de pareilles autorités, s'il n'avait été dans la position de ceux qui, ayant des torts graves à se reprocher, en cherchent aux autres pour pouvoir s'excuser.

— Quoi! reprit le docteur, vous pensez que votre mari?...

— Monsieur, reprit madame de Frémery, je n'accuse pas sur des dénonciations de laquais; j'accuse sur des faits certains.

— Quelqu'un, laquais ou marquis, dit amèrement le docteur, vous les a cependant dénoncés...

— J'ai tout appris, monsieur, sans que personne ait cherché à m'instruire.

— C'est impossible!...

— Cela est!... Et maintenant, docteur, si vous voulez bien me servir de protecteur jusqu'à Paris, je serai bientôt près de mon mari.

— Je suis venu précisément pour vous empêcher de faire cette démarche.

— Et qui peut m'empêcher d'aller près de mon mari?

— Parce que... dit le docteur... parce qu'il n'est pas en disposition de vous voir...

— Et pourquoi?

— Parce que ces prétendus torts dont vous ne voulez pas vous justifier, il y croit peut-être, et que, si les vôtres n'excusent pas les siens, les siens n'excusent pas les vôtres...

— Les miens! dit madame de Frémery... voudriez-vous me les apprendre?

— Mais... ce mouchoir donné à M. de Lesly... cette nuit passée hors de chez vous...

— Ah ça... dit Amélie avec hauteur... oubliez-vous que vous êtes chez moi... et que c'est à moi que vous parlez?

— Non, madame... reprit M. B***, je ne l'oublie pas; mais souvenez-vous, de votre côté, que c'est un vieil ami de votre père qui vous parle ainsi... souvenez-vous que c'est au nom de votre mari que je vous parle...

— Je suis folle assurément... ce n'est pas vous qui me parlez de ce ton... Voyons, docteur, qu'y a-t-il?...

Madame de Frémery s'arrêta tout à coup et s'écria :

— Mais c'est une comédie, monsieur, une indigne comédie!... car, j'y pense maintenant, M. de Frémery avait reçu cette dénonciation quand il s'est battu, et il serait allé prendre pour témoin M. de Lesly! Mais tout cela est un mensonge, ou bien, que devrais-je penser de M. de Frémery?...

Le docteur se mordit les lèvres en détournant la tête.

— En vérité, continua Amélie, vous venez de me dire un mot que je ne comprends plus dans votre bouche... Vous êtes le vieux camarade de mon père, avez-vous dit? Mais mon père était l'honneur, la loyauté, la franchise en personne, et je vous ai connu

ces sentiments. Quel rôle vous a-t-on donc imposé? Avec quelle mission venez-vous ici?

Le docteur B*** hésita un moment, puis il dit :

— Eh bien, je viens avec une très-vilaine mission... celle de vous arracher par la menace un secret auquel votre mari fait semblant de croire...

— Pourquoi donc alors s'adresser à M. de Lesly?

— Je vous avoue, ma chère enfant, que je n'y comprends rien... que je n'y avais pas pensé, et que c'est votre observation qui commence à m'avertir que je joue ici un rôle de dupe...

— Pardon, docteur, reprit Amélie; mais connaissez-vous la position de mon mari?...

— Je vous ai dit qu'elle était excellente... un peu de fièvre... trop cependant pour une pareille blessure... Ce qui m'a fait croire qu'il était réellement agité par d'autres motifs... par des peines morales, et j'avoue que je ne lui en connais pas d'autres que celles que vous pouvez lui causer...

— Mais ne me parliez-vous pas tout à l'heure des torts qu'il pouvait avoir?...

— Quels torts?

— Ne disiez-vous pas que, si les miens n'excusaient pas les siens, les siens non plus ne pouvaient justifier les miens?

— Je répondais dans le sens de votre phrase... voilà tout... D'ailleurs ses torts, et je comprends que vous les trouviez énormes, c'est de vous laisser trop souvent seule, c'est de vous négliger pour le soin de ses affaires et de son ambition, c'est d'avoir une autre passion que vous. Ah! l'ambition est une maîtresse exigeante!...

— Mais si cette maîtresse, au lieu d'avoir un nom général, avait un nom propre; si, au lieu d'être un personnage allégorique, c'était une femme... jeune... belle... riche et puissante!...

— Que me dites-vous là?... s'écria le docteur.

— Connaissez-vous la marquise de Favières? dit madame de Frémery.

— Comment, si je la connais!... mais j'ai vu Eugène dix fois avec elle!... et vous pensez que c'est...

Amélie fit un signe de tête affirmatif.

— Impossible! ma chère... impossible!... Mais si le marquis se doutait que de Frémery ose regarder sa femme, il le tuerait en un quart d'heure... Il a déjà laissé pour mort un certain de vos amis,

un Lucien Deville, qui s'était permis de lui faire les yeux doux... C'est impossible, vous dis-je !

— Comment se fait-il que vous ignoriez ce dont tout Paris est informé ?

— Mais j'y pense, fit le docteur, M. de Favières a accepté, il y a trois mois, une mission diplomatique... c'est possible, c'est possible...

— Et c'est pour cacher ses torts que M. de Frémery m'en suppose...

— Peut-être, fit le docteur... mais, en ce cas même, je ne vois pas quelle peut être la raison qui a poussé de Frémery à demander à M. de Lesly son assistance dans une affaire pareille.

Madame de Frémery réfléchit longtemps, et peu à peu sa figure s'altéra ; soit qu'elle découvrît le vrai sens de la conduite de son mari, soit qu'elle se laissât aller à son ressentiment et qu'elle supposât à sa conduite des motifs révoltants, elle s'écria tout à coup :

— Non, je ne veux pas savoir ce qui le pousse... Il me suffit du témoignage de mon innocence... J'attendrai la décision de M. de Frémery.

— Mais, lui dit le docteur B..., retournez-vous près de lui ?

— Cela dépendra de ce que vous m'écrirez, quand vous l'aurez revu.

La santé d'Amélie n'exigeait plus de soins assidus de la part de son médecin. Il retourna à Paris et laissa Amélie seule dans sa maison... Quant au médecin amené par Lesly et qui s'était éloigné avec lui, il ne reparut plus.

XLIX

JALOUSIE.

Deux jours se passèrent sans que madame de Frémery entendît parler de Melchior. Après ce qu'il lui avait dit, après ce qu'elle lui avait dit surtout, elle ne sut comment s'expliquer cette absence. C'était une injure sans nom, si Lesly se tenait éloigné volontaire-

ment; s'il y était forcé, ce ne pouvait être que par un motif bien puissant et bien cruel à la fois. Amélie ne savait que penser, mais le doute où elle était plongée amena à sa suite de tristes réflexions sur l'entraînement auquel elle s'était laissée aller. Elle se sentit coupable, et crut voir, dans l'indifférence de Lesly, le châtiment de la faute qu'elle avait commise. Ces réflexions la plongèrent dans une tristesse morne, désespérée, et à laquelle elle n'essayait pas de s'arracher. En ce moment elle avait tourné ses pensées du côté de son mari, mais une lettre qu'elle reçut de lui arrêta cet élan. La lettre était convenable, et les expressions affectaient même une tendresse empressée. Mais la conclusion de la lettre démentait tout cela ; et, d'ailleurs, les expressions du cœur ne se remplacent pas. Un homme comme Eugène, habitué à faire parler la fausse indignation du magistrat orateur, pouvait aisément trouver des phrases où l'amour parût avoir un langage passionné. Mais de là à la véritable émotion, à celle qui se communique aisément de celui qui l'éprouve à celui à qui elle s'adresse, il y a un abîme, un abîme que le véritable amour comble avec un mot, avec une réticence, avec ce je ne sais quoi qui n'a pas de nom, mais qui fait la croyance d'un côté parce que la sincérité a parlé de l'autre. En définitive, Amélie fut attristée par cette lettre et blessée par la conclusion. Pour toutes sortes de raisons qui n'étaient pas même spécieuses, Eugène priait sa femme de ne pas venir à Paris. Il ne fallait pas, disait-il, que le secret de son duel fût ébruité. Sa blessure était assez légère pour qu'il pût nier cette rencontre. L'absence d'Amélie en cette circonstance devenait une preuve en faveur de ce mensonge : « Je ne me suis point battu en duel, devait dire Eugène, je n'ai point été blessé, car, s'il en eût été autrement, assurément ma femme serait accourue près de moi... » etc..., etc... Ce fut un nouveau chagrin pour madame de Frémery, qui se sentit plus seule, plus abandonnée que jamais. Mais ce chagrin n'eut pas cette violence qui fait qu'une femme se révolte et prend une décision; c'était un abattement, une fatigue sans émotion, sans le désir d'une autre sensation que celle qu'on éprouve. C'est à ces heures de lassitude que le cœur ne se donne pas, mais se laisse ravir; c'est en de pareils moments qu'une femme ferme quelquefois les yeux pour ne pas voir où on l'entraîne parce qu'elle n'a plus le courage de résister. Frémery avait demandé une réponse à Amélie ; mais tel était l'état de prostration où elle se trouvait, qu'elle lui répondit comme lui-même lui avait écrit, avec une

affectation maladroite de sentiments tendres. Elle n'articula pas un des griefs nombreux qu'elle avait dans le cœur. Il eût fallu les prouver, les discuter; elle ne s'en trouvait plus capable, et elle garda le silence. Cependant madame de Frémery ne put méconnaître qu'elle n'agissait pas comme elle le devait. C'était lassitude, fatigue, avons-nous dit; c'était autre chose encore, c'était indifférence. Les torts de son mari ne l'irritaient plus. Le désespoir a de la force, et c'était bien plus encore... c'était le remords... elle avait perdu le droit d'être sévère. Amélie obéissait à tous ces sentiments sans les reconnaître parfaitement.

Un jour entier se passa encore sans que rien vînt l'avertir que sa vie intéressât personne autour d'elle. A la fatigue morale qu'elle éprouvait s'ajouta le dégoût de tout ce qu'elle avait aimé... Dessin, lecture, musique, soins de maison, tout lui paraissait insupportable. « A quoi bon se disait-elle? » mot terrible qui dit plus que tout autre le vide de l'âme et son aspiration à être occupée! Madame de Frémery, triste, inoccupée, indolente, s'était traînée jusqu'au pavillon où elle avait coutume d'attendre son mari. Pourquoi à cet endroit? parce qu'il était là... Rien ne l'y appelait, rien ne l'y ramenait, ni espoir, ni désir, ni même le besoin cruel d'aller se heurter aux lieux où on a le plus souffert. Elle était si éloignée d'y attendre quelque chose ou quelqu'un, que c'est à peine si elle entendit le bruit d'une voiture qui s'avançait avec rapidité. Par un reste d'habitude curieuse qui finit par être un mouvement machinal du corps plutôt qu'un effet de la volonté, elle tourna la tête et reconnut Melchior de Lesly et la duchesse de Fosenzac. Il était trop tard pour feindre de ne pas les avoir aperçus... Elle salua, et son salut lui fut rendu par la duchesse avec un air de contentement qu'Amélie n'avait jamais vu sur son visage. Quant à Melchior, il s'inclina sans regarder, et l'œil perçant de la femme qui examine celui qu'elle aime le vit rougir. La voiture passa, et elle put alors voir sur le devant un bel enfant endormi sur les genoux d'une chambrière. Quel était cet enfant?... cet enfant qui revenait après l'absence de Melchior et en même temps que lui? Ce qu'elle avait pensé d'après le dire du médecin, cette liaison antérieure, cet enfant perdu et tout à coup retrouvé, tout ce qui n'avait été qu'une supposition, devint tout à coup pour elle une certitude. Mais la crainte que lui avait inspirée ce petit roman qu'elle s'était fait à elle-même, fit place à un autre sentiment; elle ne se demanda plus si l'amour qu'elle pouvait offrir à

Melchior, supporterait la comparaison avec celui qu'il avait dû inspirer à la femme qui lui avait donné un pareil gage de tendresse; elle se sentit humiliée, trahie. On l'avait abandonnée après les plus solennelles promesses; on l'avait laissée seule après son aveu, et pourquoi? pour s'occuper des souvenirs vivants d'une passion éteinte. Et qui pouvait dire qu'elle était éteinte? Peut-être Melchior venait-il de la rallumer dans quelque touchante entrevue, sur le berceau où dormait ce fruit adoré de ses amours? Pour la première fois de sa vie, Amélie éprouva une colère cruelle, terrible, implacable; jamais elle n'avait tant haï qu'elle haïssait Melchior de Lesly à ce moment. Elle n'hésita pas, elle se décida à partir sur l'heure. Elle voulait à tout prix montrer à Melchior qu'elle ne voulait plus le voir. Elle quitta le pavillon pour rentrer chez elle et donner les ordres nécessaires. Elle traversait son parc, lorsqu'elle vit Melchior venir à sa rencontre. Elle eût voulu l'éviter, mais c'eût été dire trop bien qu'elle craignait sa rencontre; elle le laissa approcher.

— Madame, lui dit Melchior avec un gracieux empressement, j'espère que j'ai de bonnes nouvelles à apprendre de votre santé; car, ainsi que le malheur, un bonheur ne doit pas venir sans un autre, et j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

— Vous avez raison, répondit froidement Amélie, ma santé va à merveille. La solitude m'a guérie de tout ce que j'éprouvais de fâcheux.

Melchior ne put se méprendre au ton dont furent prononcées ces paroles; il resta un moment interdit, mais il espéra que ce qu'il avait à dire ferait cesser cette colère dont il soupçonnait la cause. Il continua :

— J'ai vu M. de Frémery, madame; on l'avait calomnié... Cette prétendue passion pour madame de Favières n'était que beaucoup d'ambition mêlée de très-peu d'amour.

— Je sais cela, dit madame de Frémery.

— Et quant à cette gêne dont je vous avais parlé...

— C'est encore une calomnie, je le sais, dit madame de Frémery d'un ton si blessant que Melchior la regarda fixement.

Amélie soutint ce regard sans se déconcerter et continua :

— Je vous remercie de vos bons soins, qui, j'en suis sûre, n'ont pas peu contribué à ramener M. de Frémery à ses devoirs.

— Je lui ai fait entendre la voix de l'honneur, repartit Melchior avec dignité.

— Et vous lui avez sans doute fait comprendre les dangers d'une liaison coupable?

Cette phrase avait été dite d'une voix stridente et saccadée.

— C'était mon devoir, dit Melchior, et je pensais que c'était votre désir.

— Et vous pouviez l'édifier à ce sujet mieux que personne.

— Moi? dit Melchior au comble de l'étonnement.

Amélie, irritée de n'avoir pu se soustraire à l'entretien de Melchior, était arrivée à cet état d'exaspération où les femmes oublient toute leur prudence habituelle pour rendre un peu du mal qu'elles éprouvent. Elle repartit :

— Une femme mariée comme madame de Favières, qui s'expose à être forcée de cacher la naissance d'un enfant...

— Que dites-vous? dit Melchior en pâlissant.

— Je sais que l'enfant perdu peut se retrouver, et que son père parti..

— Madame! s'écria tout à coup Melchior, M. de Frémery est un lâche!

— Monsieur, fit madame de Frémery avec toute la hauteur d'un noble cœur qui entend insulter son nom dans la personne d'un autre...

— Madame, M. de Frémery est le maître d'un secret qu'il m'a juré sur l'honneur de garder toujours, et vis-à-vis de qui que ce fût. Ce secret, il vous l'a dit.

— Et moi, je vous jure sur l'honneur que M. de Frémery ne m'a rien dit à ce sujet.

— Mais qui donc a menti à sa parole?... Madame Cantel?... Elle n'oserait plus...

Il s'arrêta, leva les yeux au ciel avec désespoir et s'écria :

— Ma pauvre sœur, ils la tueront!...

Amélie resta anéantie... Ce mot avait été un de ces traits de lumière qui éclairent d'un jour resplendissant les ténèbres où l'on s'égare... La tristesse de madame de Fosenzac, son départ, son retour, cet air de joie qu'elle portait sur son visage, tout était expliqué.

— Votre sœur, dit madame de Frémery, votre sœur!...

— Ne le saviez-vous pas? dit Melchior, frappé à son tour de la surprise d'Amélie.

— Je l'ignorais, je vous le jure...

— Ah! fit Melchior avec désespoir... et c'est moi qui le premier ai laissé échapper un secret...

— Qui mourra dans mon sein, dit tendrement Amélie... je vous le jure, je ne sais rien, je n'ai rien appris, vous ne m'avez rien dit...

— Mais, reprit Melchior, qui ne pouvait s'arracher à la pensée de ce qui venait d'être dit, si vous ne saviez rien, pourquoi ces paroles, pourquoi ces allusions à un événement...?

Amélie rougit...

— Ne me le demandez pas... c'est une folie... une niaiserie...

— Non, Amélie, dit tristement Melchior, aucune de vos paroles ne peut être pour moi une niaiserie, une folie... Que votre bonté revienne sur un premier mouvement de colère, je le crois, car vous êtes généreuse... vous ne voulez pas blâmer ma sœur devant moi... mais vous vous êtes exprimée avec trop de vivacité, trop d'amertume pour ne pas savoir quelque chose, pour ne pas croire qu'il y a eu dans ce malheur des circonstances fatales... et qui vous ont fait porter contre ma sœur... un jugement...

— Je vous l'ai dit, et vous pouvez en être assuré, je ne pensais pas à elle.

— A qui pensiez-vous donc?

— Que vous importe, mon Dieu! Ne suis-je pas assez malheureuse pour que vous me pardonniez un mouvement d'impatience?...

— Mais contre qui?... Ah! pardonnez mon insistance... mais tout ce qui touche à cette déplorable histoire m'épouvante... Vous ne savez pas quel ange de bonté Léonie a été pour moi; vous ne savez pas que, pour la sauver, je viens de faire un acte bien étrange. Cet enfant, pour qu'il reste près d'elle et pour que cependant il n'excite la curiosité de personne, je l'ai reconnu, il passera pour m'appartenir.

— C'est étrange en effet! dit Amélie.

— Eh bien! dit Melchior, si tant de précautions n'ont pas encore fermé toutes les issues par où ce secret peut s'échapper, jugez si je dois craindre... car enfin... vous aviez des doutes... des soupçons... contre ma sœur...

— Ce n'était pas contre elle, je vous l'ai dit.

— Mais contre qui?

— Contre vous.

— Contre moi?... Mais saviez-vous donc déjà la fable que nous avions inventée?

— Eh! non, fit Amélie avec une tristesse impatiente, je ne savais rien... mais j'avais cru... je m'étais imaginé que c'était... car je savais votre entretien avec le docteur Morel... j'ai pensé que vous étiez reparti pour retrouver cet enfant... j'ai cru... tenez, je vous dis que j'ai été folle!

— Et c'est pour cela que tout à l'heure vous m'avez accueilli avec cette froideur?...

— Ah! cela m'a fait bien du mal... fit Amélie sans répondre.

— Et pourquoi? dit Melchior, qui depuis un instant l'écoutait dans un ravissement inexprimable...

— C'est que je suis jalouse, dit Amélie avec un long soupir.

— Jalouse? dit Melchior en lui prenant la main.

Amélie s'arrêta, le regarda longtemps; ses yeux rayonnaient d'amour; elle ne se détourna pas de lui, mais elle se laissa gagner à sa tristesse et lui dit avec un doux reproche :

— Vous n'êtes pas bon... vous me torturez le cœur... et parce que je vous dis... ce que je ne devrais pas vous dire... vous êtes heureux... Tenez, c'est mal, je vous en veux.

— Ne me deviez-vous pas cela pour la douleur que vous m'avez faite quand je suis arrivé?

— Vous oubliez, dit tristement Amélie, qu'il y a trois grands jours que je suis seule ici.

— Ne saviez-vous pas que je m'occupais de vous?

— Et de votre sœur?

— M'en voulez-vous de l'aimer?

— Ah! reprit Amélie en souriant, je ne suis pas jalouse à ce point-là.

Oh! l'imprudente! qui déjà jouait avec son amour, qui en parlait comme d'une chose qu'elle ne se cachait plus à elle-même!

— Monsieur de Frémery ne vous a-t-il pas écrit?

— Oui.

— Il m'a tenu sa promesse.

— Vous l'avez donc vu?

— C'est la première chose que je vous ai dite.

— C'est vrai.

Elle l'avait oublié. Ah! M. de Frémery avait tenu bien peu de place dans cet entretien où il ne devait être question que de lui. Cependant on daigna s'en occuper. Melchior raconta avec la rete-

nue la plus modeste les conseils qu'il avait fait entendre à M. de Frémery.

— Mais sa fortune est-elle aussi gravement compromise que vous me l'avez fait entendre?

— Les atteintes portées à la considération sont seules dangereuses, dit Lesly, parce que seules elles sont irréparables. Quant aux atteintes portées à la fortune, un homme les a bientôt effacées, surtout quand il a des amis prêts à l'aider dans ses bonnes résolutions.

Amélie comprit Melchior, et, dans un premier mouvement de reconnaissance, elle lui dit :

— Ah! merci, monsieur, merci!... vous êtes un noble cœur... je le savais...

La suite de cet entretien n'eut aucune de ces paroles imprudentes qui font avancer l'amour, mais le danger ne fut pas moins grand. Amélie et Melchior s'entretinrent des affaires de M. de Frémery, comme on s'entretient des affaires d'un ami commun. Ils étaient déjà d'un côté, et lui de l'autre; ils s'entendaient pour son honneur et pour son bonheur, mais ils s'entendaient en dehors de lui.

L

UNE FLEUR.

A partir de ce jour, les relations d'Amélie et de Lesly devinrent fréquentes, assidues. L'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre s'était arrêté dans un calme heureux, confiant. Ils se sentaient s'aimer, sans que cependant leur amour fût le sujet constant de leurs entretiens. Peut-être, s'ils avaient été constamment sur ce terrain brûlant, madame de Frémery eût-elle été avertie du danger auquel elle s'exposait; mais c'était de la part de Melchior une affection si respectueuse, si dévouée, si tendre, si prévoyante pour ses intérêts, si active à ramener M. de Frémery aux bons sentiments qu'il devait à sa femme, qu'Amélie ne s'alarmait point. Elle ne se croyait pas plus avancée que le jour où elle avait laissé

Melchior lire dans son cœur, et déjà elle en était à s'être fait une habitude, un besoin, une nécessité de la présence de Lesly. Elle l'avait aimé d'abord par la puissance mystérieuse de l'amour; maintenant elle l'aimait pour son gracieux esprit, ses nobles sentiments, ce tact exquis de toutes choses qu'il avait et qu'elle sentait s'éveiller en elle par son commerce avec lui. Elle l'aimait pour ce dévouement toujours présent, toujours infatigable qu'elle lui trouvait à chaque minute. Elle l'aimait parce que tout le monde l'aimait, parce qu'elle le voyait sans gêne, sans effort, rester supérieur à ses égaux en leur montrant de la déférence, parce qu'il gardait le respect de ses inférieurs en les traitant souvent avec une indulgence qui allait jusqu'à la faiblesse. Elle l'aimait, parce que Melchior savait tout, aimait tout; parce qu'il avait le courage des plus braves soldats et les petites terreurs superstitieuses qui occupent les cœurs aimants. Elle l'aimait parce qu'il lui parlait le langage le plus sérieux et le plus digne en lui tenant sans prétention un écheveau de soie qu'elle dévidait; elle l'aimait par mille raisons qui ne font pas l'amour, mais qui le rendent plus complet, plus entier lorsqu'il existe. Melchior n'occupait plus seulement son âme, il occupait tous les instants de sa vie. Elle aurait pu l'aimer avec une passion peut-être plus violente, si elle avait été séparée de lui par le hasard ou par la volonté de son époux; elle aurait estimé comme un bonheur bien plus grand l'instant où elle aurait pu l'apercevoir, mais elle ne se fût pas accoutumée à ce bonheur au point de ne plus pouvoir s'en passer. Elle oubliait quelquefois qu'elle avait un mari, et, lorsque ce souvenir lui venait, ce n'était pas comme un remords; car entre elle et Melchior il n'y avait aucune de ces fautes qui ont un nom et que l'on peut vous reprocher. Donc, quand elle pensait au retour de son mari, c'était comme un ennui. Elle et Melchior ne se disaient rien le plus souvent que tout le monde ne pût entendre, mais ils n'auraient pas osé se le dire dans le monde avec la même confiance ou avec la même gaîté.

Quinze jours se passèrent ainsi, sans que M. de Frémery vînt à la campagne, sans qu'il permît à sa femme de se rendre près de lui. En toute autre circonstance Amélie eût voulu pénétrer à toute force le mystère d'une pareille conduite, mais elle acceptait comme convenable, comme possible un fait si extraordinaire, parce qu'au fond ses sentiments y trouvaient leur compte. Jamais la vie ne lui avait paru si douce. Eugène écrivait plus assidûment

à sa femme et se félicitait avec elle de l'amitié dévouée qu'il trouvait chez M. de Lesly. Mais il se gardait bien de dire quelle était l'étendue des services qu'il en avait reçus et qu'il en attendait encore ; et, comme Melchior avait trop de délicatesse pour en parler, Amélie ne croyait pas qu'il fût question d'intérêts pour lesquels il est rare qu'on trouve même dans sa famille les sacrifices que Lesly voulait s'imposer. Madame de Frémery vivait dans la plus entière sécurité, et peut-être rien ne fût venu la troubler de longtemps sans un de ces hasards que l'amour rencontre indubitablement sur son chemin et dont il profite, et sans une de ces infamies que le bonheur appelle et qui trouvent toujours des curieux pour les commettre.

Un soir, arrivant chez madame de Frémery, Melchior trouva Amélie qui recommandait à son cocher une exacte surveillance. Comme toute la maison écoutait avec une sorte de respect incrédule les ordres d'Amélie, qui paraissait agitée, Melchior demanda de quoi il s'agissait.

— Il s'agit, dit madame de Frémery, de trois ou quatre hommes de mauvaise mine que j'ai vus rôder toute la journée autour de la maison.

— Ce ne sont pas des voleurs, madame, dit le cocher en ricanant.

— Il suffit que leur présence alarme votre maîtresse, dit Lesly, pour que vous les surveilliez.

Le regard dont il accompagna ces paroles fit taire les observations qui semblaient vouloir s'élever. Tout le monde se retira, et Amélie resta seule avec Melchior dans le salon.

— Vous pensez donc que ce sont des gens mal intentionnés? dit Amélie.

— Non, assurément. Des voleurs ne s'introduisent guère dans une maison habitée lorsqu'il se trouve deux ou trois hommes. N'avez-vous pas un cocher, un valet de pied, un jardinier? Il n'y pas la moindre crainte.

Amélie ne parut pas persuadée, et Melchior s'informa de la mine de ces hommes suspects. Lorsque Amélie lui eut expliqué qu'elle avait été d'autant plus effrayée de leur présence que ce n'étaient pas des paysans, mais de ces hommes à vêtements délabrés qui appartiennent aux classes corrompues de la plèbe parisienne ; lorsqu'elle eut dépeint ces hommes à Melchior, il parut à son tour vivement alarmé de leur présence : il laissa échapper une

exclamation de mécontentement qui n'échappa point à Amélie et qui redoubla sa terreur. Melchior chercha à la rassurer par les affirmations les plus formelles et crut y être parvenu, lorsque la conversation, peu à peu écartée de ce sujet, ne laissa plus de place à ce souvenir. Une bonne partie de la soirée passa dans ce facile entretien de deux cœurs qui s'entendent et pour lesquels tout est un sujet charmant.

La nuit était venue. Melchior et Amélie étaient assis l'un près de l'autre, aux abords de la maison. La conversation s'était éteinte peu à peu dans le silence universel qui s'étendait sur toute la campagne. L'air était chaud, parfumé, enivrant. Chacun s'était retiré dans sa rêverie, n'osant peut-être plus dire ce qu'il éprouvait. Tout à coup madame de Frémery tressaille, jette un cri et se rapproche vivement de Melchior, qui lui demande le motif de sa frayeur.

— Ah! dit Amélie toute tremblante et sans s'apercevoir qu'elle est presque dans les bras de Lesly, là-bas... tenez... dans ce bosquet... j'en suis sûre... j'ai vu passer quelqu'un...

— C'est impossible, quand tout le monde est encore levé chez vous... quand nous sommes dans le parc...

— Je vous jure que j'ai vu passer quelqu'un.

— Eh bien! pour vous rassurer, je vais aller jusque-là... restez ici...

— Non... si en effet c'est un voleur, il est peut-être armé...

— Qu'à cela ne tienne, dit Melchior en riant et en arrachant un bâton... Me voici armé de façon à mettre en déroute tous les Mandrins du pays.

— En vérité, vous iriez avec ce bâton?...

— Mais j'irais sans bâton...

— Je suis donc bien ridicule?

— Non, certes... vous avez peur... cela se conçoit...

— Mais si je voulais être brave? dit Amélie moitié riant, moitié tremblant.

— Ah! je ne connais qu'un moyen : c'est d'aller droit au danger. Le plus souvent on reconnaît qu'il n'y en a aucun, et si, par hasard, il en existait, il y a cent chances contre une qu'on le fait fuir en l'abordant.

— Ainsi, reprit Amélie, le meilleur moyen de me rassurer...

— Serait de faire le tour du parc...

— Seule ?...

— Non pas seule...

— Vous voyez bien qu'il y a du danger...

— Non, certes... mais le danger serait en vous-même... je n'aurais pas peur d'une attaque étrangère pour vous; mais j'aurais peur de la peur que vous pourriez éprouver... Une fois que la terreur a pris le dessus, rien ne la calme. Mais il me semble qu'avec moi vous ne craindriez rien.

— Eh bien! soit, dit Amélie en se levant résolûment, je veux me guérir de ces frayeurs ridicules ; car, si je me laissais gagner par ces appréhensions, je ne pourrais plus demeurer ici.

Aussitôt ils se mirent en marche. Leur départ fut gai. Madame de Frémery babillait pour ne pas paraître avoir conservé la moindre émotion. Ils arrivèrent ainsi à l'entrée d'un bois assez sombre. Amélie hésita...

— Ah ! lui dit Melchior, il faut continuer : si vous vous arrêtez maintenant, vous aurez cent fois plus peur que si vous n'aviez pas entrepris cette promenade.

— Soit, dit Amélie.

Et, par un mouvement instinctif, elle prit le bras de Melchior. Ils avancèrent ainsi en silence; mais, à chaque feuille qui frémissait, à chaque branche sèche qui criait dans les arbres ou se brisait sous leurs pas, elle se serrait plus vivement contre Melchior. Lesly, malheureusement, n'avait pas peur, et il se laissait aller à l'émotion que lui donnait cet abandon involontaire, il entendait le cœur d'Amélie battre dans sa poitrine, il l'écoutait, il souriait tout bas. A ce moment Amélie pousse encore un cri et recule si vivement, que Melchior est forcé de la retenir pour l'empêcher de tomber...

— Mais qu'avez-vous donc? lui dit-il.

— Là... là... lui dit-elle d'une voix tremblante...

— Eh bien! ce sont deux très-beaux vers luisants.

Amélie était trop émue pour revenir sur-le-champ de sa terreur.

— Ah ! je suis folle... murmura-t-elle... le cœur me manque...

En effet Melchior la sentit prête à lui échapper, il la porta presque sur un petit tertre de gazon au pied d'un arbre et se mit à genoux devant elle, tenant une de ses mains dans les siennes.

— Amélie, lui dit-il, c'est moi qui suis fou d'avoir voulu vous faire tenter une épreuve au-dessus de vos forces, j'ai oublié que vous sortiez d'une maladie qui vous avait laissée plus faible, plus impressionnable que vous ne l'êtes d'ordinaire.

— Vraiment, dit Amélie d'une voix entrecoupée, je suis d'une poltronnerie sans exemple... le cœur me bat à m'étouffer... sentez...

Elle appuya la main de Melchior sur son cœur... Il s'était penché sur elle de manière que sa poitrine s'appuyait à son tour contre les genoux d'Amélie.

— Mais en vérité, s'écria-t-elle, je crois que vous n'êtes pas plus brave que moi... votre cœur bat encore plus vite que le mien.

Melchior prit les deux mains d'Amélie dans ses mains jointes...

— Oh ! oui, lui dit-il, j'ai peur... j'ai peur de perdre mon bonheur...

Amélie recula et se tut. Pour la première fois l'amour qu'elle inspirait lui parlait le langage du désir... elle resta immobile et sentit l'oppression de son cœur s'accroître... elle se leva tout à coup... Melchior était resté à genoux.

— Rentrons, lui dit-elle d'une voix brève et tremblante...

Melchior tenait toujours ses mains et les couvrait de baisers. Elle retomba assise...

— Oh ! restez ainsi, lui dit Lesly.

— Melchior, lui répondit-elle, il ne faut pas me punir de ma faiblesse... j'ai eu peur... mais je suis rassurée... rentrons... rentrons...

— Amélie, vous m'avez dit que vous m'aimiez...

— Oui... je vous l'ai dit... ne le savez-vous pas ?

Melchior appuya sa tête sur les genoux d'Amélie et y demeura immobile... elle avait dégagé une de ses mains et l'avait posée sur la tête de Melchior... elle jouait avec les cheveux soyeux du beau jeune homme. Ils restèrent ainsi immobiles et silencieux. Peu à peu Melchior releva doucement la tête... leurs regards se rencontrèrent et, malgré l'obscurité, ils se voyaient.

— Ah ! dit Melchior d'une voix qui vibrait ; je t'aime, Amélie... je t'aime...

Et il crut entendre comme le murmure d'un sylphe lui renvoyer ces mots :

— Je t'aime !

— Amélie !... toute belle Amélie !...

Et la même voix presque insaisissable lui répondit :

— Oh ! tu me trouves belle !...

Il y eut un moment de silence pendant lequel Melchior se pencha vers le front d'Amélie. Elle restait immobile... Tout à coup

elle se leva une seconde fois, repoussa Melchior, s'élança rapidement dans l'allée et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut arrivée au bord du bois. C'était encore la nuit, mais ce n'était plus l'obscurité profonde. Melchior l'atteignit :

— Ah! vous m'avez fui, lui dit-il...

— Ne savez-vous pas que je vous aime? lui dit-elle... Ah! tenez... il ne faut plus nous exposer ainsi... je vous en prie.

Elle prit le bras de Melchior, et ils rentrèrent lentement et sans se parler. Une horloge sonna dix heures : c'était le moment où ils avaient coutume de se quitter.

— Voilà dix heures, lui dit-il.

Melchior prit son chapeau et revint tristement vers madame de Frémery.

— Adieu, madame... lui dit-il.

— Vous m'en voulez?

— Oh! non... mais je souffre...

Amélie ne répondit pas. Elle tendit la main à Melchior :

— A demain! lui dit-elle.

Il s'inclina pour baiser sa main... elle y sentit une larme...

— Melchior, lui dit-elle d'une voix tremblante, vous m'en voulez?...

— Non, sur mon âme, mais je souffre... je souffre beaucoup...

Amélie tenait la main de Melchior, elle l'attira doucement vers elle : leurs cœurs s'appuyèrent un moment l'un contre l'autre, et elle s'enfuit. Melchior s'éloigna. Madame de Frémery remonta rapidement dans sa chambre. Elle n'eût osé paraître devant personne après ce qu'elle venait de faire. La route par laquelle devait passer Melchior passait sous les fenêtres de sa chambre. Elle les entr'ouvrit et voulut le voir passer à travers les lames penchées de sa persienne. Il n'y avait pas de lumière dans la chambre; elle ne pouvait être trahie. Bientôt elle entendit son pas... il arriva jusque sous sa fenêtre... elle respirait à peine... il s'arrêta... elle fut heureuse... Il resta un moment immobile à contempler la croisée. Il portait à sa boutonnière une fleur rare qu'elle lui avait donnée; il l'en ôta, elle ne sut ce qu'il en voulait faire... Melchior recula jusque de l'autre côté de la route... s'élança avec la légèreté d'un écureuil. Amélie le vit accourir; un cri lui échappa, et elle ne savait encore ce que Melchior voulait faire qu'elle vit qu'il avait atteint jusqu'au balcon. Il y restait suspendu d'une main, tandis que de l'autre il glissait la fleur entre les lames de la per-

sienne. Amélie n'osait respirer... elle eût voulu le remercier, mais elle craignait qu'un mot, qu'un mouvement ne lui fît perdre l'équilibre : elle resta immobile et muette. Un moment après Melchior sauta légèrement sur le sol, et, après avoir jeté un dernier regard sur la fenêtre, il allait s'éloigner... La fenêtre s'ouvrit :

— Merci... merci... lui dit-elle en lui montrant la fleur qu'elle venait de ramasser.

— Vous étiez là ?

— Oui.

— Oh ! rendez-la-moi maintenant !

— Oh ! non, je l'aime !

— Eh bien ! donnez-m'en une autre...

Elle entendit monter.

— On vient ; fuyez.

— Sans rien ?

— Tenez, s'écria-t-elle.

Et elle lui jeta un cordon de ses cheveux auquel pendait une petite croix qu'elle tenait de sa mère. Melchior le reçut et disparut. Elle resta à la fenêtre. On entra.

— Je ne savais pas ce qu'était devenue madame, dit la chambrière en entrant.

Amélie ne répondit pas.

— Madame veut-elle se reposer ?

— Oui, fit Amélie.

Elle déposa sa précieuse fleur sur la cheminée et se livra aux soins de sa femme de chambre, sans la quitter de l'œil. Il lui fallut se coucher : elle n'osa prendre sa fleur, mais elle ne la perdit pas de vue. La chambrière tourna, retourna, et dix fois, en rangeant sur la cheminée, elle poussa cette fleur précieuse... Enfin, elle finit par la prendre... Amélie crut qu'elle allait l'emporter... Elle demanda un mouchoir... La chambrière donna le mouchoir sans quitter la fleur.

— Faites-moi un verre d'eau sucrée, dit Amélie.

Il fallut quitter la fleur pour obéir... La chambrière apporta bientôt le verre d'eau.

— Maintenant, laissez-moi.

La chambrière retourna vers la table où elle avait déposé les chiffons et la fleur qu'elle voulait emporter.

— Mais, mon Dieu ! dit Amélie, laissez tout cela... Laissez, vous dis-je... vous n'en finissez jamais.

La camériste s'éloigna. A peine la porte était-elle fermée, à peine le bruit des pas de la chambrière s'était-il éteint dans le long couloir qui précédait la chambre de madame de Frémery, qu'Amélie s'était levée ; elle l'avait emportée triomphalement dans son lit, elle la tenait appuyée sur son cœur, elle la couvrait de baisers. Ah ! madame ! Que cette fleur ainsi emportée, ainsi caressée, était une grande faute ! Melchior l'ignorait... Mais vous, lorsque vous vous endormîtes le sourire aux lèvres, avec cette fleur cachée dans votre sein, vous saviez qu'il n'y avait plus entre vous et Melchior que l'honneur pour vous défendre. Ah ! oui, c'était une grande faute !

LI

UNE INFAMIE.

Le lendemain, à son réveil, Amélie retrouva près d'elle cette fleur et la cacha soigneusement. Ce ne fut qu'alors qu'elle s'aperçut qu'elle n'avait plus cette croix qu'elle n'avait jamais quittée. Comment expliquer sa disparition ? il fallait un mensonge, elle n'hésita pas à le faire s'il le fallait. Elle était heureuse, et cependant elle redoutait la présence de Melchior. Elle eût voulu le voir sans être vue. Elle ne savait que faire, elle sonna. Sa chambrière, en entrant, lui remit une lettre. Elle était de Melchior. Elle lut :

« Madame,

» Une affaire importante, et qui a rapport aux intérêts de M. de » Frémery, m'appelle à Paris. Tous ces soucis finiront, je pense, » et vous n'aurez plus à avoir peur de ces curieux qui vous ont » si fort alarmée. »

La lettre finissait par les témoignages usités de respect. Cette lettre glaça madame de Frémery.

— Qui a apporté cette lettre ?

— M. de Lesly l'a laissée ce matin, en passant devant la grille, au jardinier, qui l'a donnée au valet de pied, qui me l'a remise.

Cette missive devait passer par trop de mains pour qu'il fût

prudent de l'écrire de façon à ce que les indiscrets les plus malveillants pussent la lire. Cependant ce départ fit mal à Amélie. D'ailleurs, pourquoi cette absence? C'était la seconde fois que Melchior partait après une faveur nouvelle. Madame de Frémery se leva triste et prévit une journée d'ennui.

— Monsieur de Lesly, le père, dit-elle en allant et venant dans sa chambre, était-il avec son fils?... ou bien madame de Fosenzac?...

— Non, madame, il était seul... Il a même traversé le parc pour aller y rejoindre ses chevaux, que son domestique avait conduits à la porte du pavillon qui donne sur la route.

— Ah ! fit madame de Frémery.

Elle avait déclaré qu'elle était souffrante, que la matinée était froide, qu'elle ne sortirait pas. Elle prit aussitôt un chapeau et descendit rapidement dans le parc. Elle courut au pavillon, elle souleva tous les coussins, ouvrit tous les albums; elle ne trouva rien. Elle fut honteuse et désolée. Elle quitta le pavillon en pleurant. Elle se trouva bientôt en face de l'allée où la veille elle avait écouté battre le cœur de Melchior, elle voulut s'en détourner... Cependant une sorte d'espoir vint luire à ses yeux... Elle le repoussa... elle eût été trop malheureuse de s'être trompée. Enfin elle arriva à ce banc... et, quoi qu'elle en eût... elle l'examina rapidement... Au-dessus de ce banc l'écorce était entamée... elle s'approcha... la blessure était verte encore... Il était venu là et avait marqué son passage. N'avait-il laissé que cela ?... elle regarda... examina les profondeurs de l'herbe et ne vit rien... Elle s'assit sur le banc..... il lui sembla que le sable avait été ramené en monticule à un endroit, elle crut voir qu'il se mêlait à la terre... Elle l'écarta avec le bout de son ombrelle... après le sable était une pierre... sous cette pierre... un peu de mousse... sous cette mousse un papier... elle le prit : c'était de Melchior... Oh ! comme ils s'étaient devinés ! Elle lut :

« Amélie, si vous m'aimez... vous reviendrez ici ; si vous m'ai-
» mez, vous devinerez la marque que j'ai faite à cet arbre... vous
» trouverez cette lettre. »

Ces lignes avaient été ajoutées en tête de la lettre après qu'elle avait été écrite... il était facile de le voir à la place qu'elles occupaient. Cette lettre, Amélie la lut : c'était le langage le plus ardent de l'amour, langage qu'elle n'eût osé écouter, mais dont elle s'abreuvait le cœur avec joie. Cette lettre, elle la lut tout entière,

puis ligne à ligne, puis elle la reprit à certains endroits où elle se sentait mieux aimée. Jamais femme n'eut dans l'âme un transport d'amour plus grand, plus fier, plus naïf. Elle rentra chez elle deux heures après sa sortie, heureuse de ce qu'elle venait d'éprouver, plus heureuse peut-être encore de ce que l'absence de Melchior lui laissait le loisir de le sentir sans crainte. A peine était-elle chez elle, que l'on remit à madame de Frémery plusieurs lettres. L'une était de son mari : elle trembla en l'ouvrant. Elle ne contenait rien d'extraordinaire, si ce n'est qu'il annonçait son arrivée comme certaine sous deux ou trois jours. Amélie fut frappée de cette nouvelle comme d'une menace; elle se troubla, elle eut peur du retour de son mari, elle ne vit point que c'était le salut qui revenait avec lui. Elle demeura longtemps triste et pensive, et prit machinalement une autre lettre d'une main inconnue. Elle l'ouvrit :

« Monsieur de Lesly, disait cette lettre, se croit un habile » homme ! il paye les dettes du mari pour avoir accès près de la » femme. Cela s'est vu souvent, mais on doute que madame de » Frémery vaille cent mille écus. »

La lettre, comme on doit le penser, était sans signature. On ne manque jamais de dire dans le monde qu'une lettre anonyme doit être indifférente à celui qui la reçoit ; on traite des noms les plus humiliants l'homme ou la femme qui, en vertu d'une lettre anonyme, changerait quelque chose à sa conduite ou à ses résolutions; un pareil écrit est digne du dernier mépris et ne doit pas troubler un moment le repos des honnêtes gens. Ces principes de sagesse appartiennent à cet immense arsenal de phrases toutes faites à l'usage de tout le monde et dont on se sert. On dit cela, on a raison de le dire, cela devrait être, mais cela n'est pas. Une lettre anonyme blesse au cœur plus profondément qu'on ne pense, elle alarme, elle appelle le soupçon, elle a d'ailleurs cela de vrai et de puissant qu'elle vous avertit qu'on a les yeux sur vous. Amélie savait aussi bien que personne ces axiomes de sagesse écrite qui disent qu'il faut mépriser une lettre anonyme; cependant elle fut cruellement blessée. Et d'abord, quelqu'un s'occupait de son amour et de celui de Melchior. Elle n'en souffrit pas moins de voir se renouveler une accusation qui, cette fois, reposait sur la vérité. Mais ce ne fut pas là la seule atteinte que lui porta cette lettre : elle oublia même assez vite cette pensée pour s'occuper de l'accusation qu'on portait contre Melchior. Cette lettre disait-

elle vrai ? Était-ce là véritablement le dessein de Lesly ? Avait-il compté sur la reconnaissance qu'inspirait un service rendu pour obtenir de l'amour d'Amélie ce qu'elle lui eût refusé? ou peut-être ce qu'il eût obtenu de ce seul amour?... Ce fut une horrible supposition, une humiliation profonde. Tout était défloré dans cet amour si pur : une main infâme y avait touché! Tout ce qu'Amélie avait rêvé, tout ce qu'on lui avait dit était un mensonge! On l'avait estimée à prix d'or! Quel que fût ce prix, eût-il dépassé tous les trésors imaginables, il était une insulte sans nom. L'homme qui aime paye seul assez cher l'amour qu'il obtient. Sans doute madame de Frémery n'accepta pas cette accusation, sans chercher à y répondre ; mais la raison est aussi bien sans force pour combattre en faveur de l'amour que pour combattre contre lui. Tout ce qu'elle pensait de Melchior le justifiait, mais ne consolait pas Amélie. Imaginez un sanctuaire où l'on a pénétré seul, où l'on a rêvé seul, où l'on a aimé seul! tout vous y appartient par une sorte d'enchantement, tout jusqu'à l'air qu'on y respire. Qu'un pas indiscret y pénètre, qu'un regard curieux y glisse, tout son charme est détruit, rien n'y est changé, et ce n'est plus cependant le même lieu ; on n'y est plus seul, et il vous semble que l'on vous y voit toujours parce qu'on vous y a regardé une fois. Les incertitudes, les tourments, le désespoir qui suivent de pareils coups rendirent cette journée horriblement fatigante pour Amélie. Le soir venu, elle se trouva sans force, sans courage; elle redoutait également l'arrivée de son mari et celle de Melchior ; elle éprouvait une sorte de dégoût à se trouver soit devant Eugène dont l'inconstance avait autorisé M. de Lesly à avoir de pareilles espérances, soit devant Melchior qui faisait valoir les droits de son amour avec toute la fatuité d'un créancier.

Le bruit d'une voiture avertit madame de Frémery de l'arrivée de quelqu'un; elle attendit dans son salon, bien décidée à faire à son mari et à Melchior, qu'elle supposait ensemble, un accueil glacial. Melchior parut seul. Amélie n'en témoigna aucun étonnement. Elle lui trouva juste l'air qu'elle lui avait supposé, l'air d'un triomphateur qui n'a plus qu'à imposer des conditions. Qu'Amélie se trompât sur le sentiment qu'éprouvait Melchior ou qu'elle eût deviné juste, toujours est-il qu'il avait une façon d'être toute particulière. Au touchant et tendre respect avec lequel il avait coutume d'aborder Amélie avait succédé une sorte de raideur dédaigneuse. Cependant il s'informa, comme à l'ordinaire, de la santé

de madame de Frémery ; mais c'est à peine s'il écouta les réponses qui lui étaient faites. Il regardait Amélie avec une persistance singulière et qui finit par paraître impertinente à celle qui en était l'objet. Amélie se prit à son tour à regarder Melchior, mais d'un regard si haut, si dédaigneux, qu'il baissa la tête. Enfin il fit un effort sur lui-même et dit avec une tristesse pleine d'amertume :

— Je devais deviner qu'il en serait ainsi... N'importe, madame, j'ai voulu être votre ami ; je me trompe, j'ai voulu être l'ami de M. de Frémery. J'en remplirai les devoirs jusqu'au bout.

— Mon Dieu ! monsieur, dit Amélie, je ne vous impose rien, et, si de nouveaux sacrifices vous étaient trop pénibles...

— Je n'ai fait aucun sacrifice, madame, dit M. de Lesly avec fierté... et, si j'en ai à faire, ceux-là ne coûteront qu'à mon cœur. Mais ce n'est pas sur de pareilles choses que j'ai à vous entretenir. Je suis ici de la part de M. de Frémery.

— De sa part ? repartit Amélie d'un ton sardonique.

— Oui, madame, il devait venir vous apprendre une nouvelle fort heureuse... mais il a été retenu par des devoirs importants. La place que M. de Frémery rêvait plutôt qu'il ne l'espérait vient de lui être accordée.

Amélie demeura toute stupéfaite, mais elle reprit presque aussitôt :

— C'est m'apprendre que votre crédit est immense.

— Mon crédit n'est pour rien dans cette affaire, madame, c'est un hasard qui a servi M. de Frémery.

Le ton de Lesly était si digne et si sincère, que madame de Frémery fut curieuse d'apprendre comment son mari avait obtenu de l'avancement, au moment même où il semblait menacé de destitution. Elle interrogea Melchior, qui répondit :

— La destitution de M. de Frémery était signée et sa place donnée. Cette mesure avait pour motif le déplorable état des affaires de M. de Frémery. Au moment même où il venait de les arranger de la façon la plus complète et la plus honorable, il apprend la décision qui le frappe, court au ministère, persuade, prouve même qu'il a été victime de bruits calomnieux, il défie qu'on produise contre lui aucune réclamation. Il avait raison en effet, il avait payé toutes ses dettes. Le ministre, embarrassé de l'injure faite à un homme de talent et dont le dévouement appartient aux idées du gouvernement, cherche à révoquer la mesure qu'il a prise. Mais le nouveau titulaire était averti, il eût fallu le déposséder, cela

donnait lieu à de violentes réclamations. Une place au parquet de la cour royale évait vacante, et M. de Frémery y a été appelé.

Amélie accueillit cette nouvelle avec une répugnance manifeste.

— Voilà comment se rend la justice! dit-elle.

— Ah ! madame, fit Lesly vivement, le ministre qui a cru réparer une injustice me semble au moins excusable, et ce n'est pas à ceux qui profitent de son erreur à le blâmer de sa générosité.

— Qui donc profite de son erreur, monsieur? dit vivement Amélie.

— Mais, repartit Melchior en raillant, M. de Frémery du moins, si toutefois ce qui concerne votre mari ne vous concerne pas.

Madame de Frémery se mordit les lèvres, et, ne voulant pas laisser sans réponse une observation trop juste pour ne pas être très-piquante, elle repartit :

— Vous avez raison, monsieur, et je comprends que ceux qui sont menacés de ne pas tirer profit des peines qu'ils se sont données et des services qu'ils ont rendus, ne soient pas bien disposés en faveur de ceux qui obtiennent plus qu'ils ne méritent.

Melchior regarda madame de Frémery avec un étonnement inouï; un éclair de colère brilla dans ses yeux; mais il se contint presque aussitôt et répondit :

— Ceux dont vous parlez, madame, seraient de grands niais s'ils avaient le moindre dépit de leur peu de succès. Quand on rêve pour récompense un noble remercîment, une franche reconnaissance, un peu d'affection, on est fou, et, quand on s'aperçoit qu'on a été un fou, on devient un sot de se préoccuper de l'ingratitude qu'on rencontre.

Madame de Frémery devint pâle de colère.

— Vous m'insultez, monsieur!...

— En quoi, madame? reprit Melchior froidement. Oubliez-vous que je ne suis qu'un messager de M. de Frémery, que je n'ai ni à demander de la reconnaissance, ni...

— Assez, monsieur, assez... ne me faites pas descendre au rôle qu'il vous convient de jouer... nous nous comprenons à merveille... Je vous connais, monsieur; vous vous attendiez, en revenant ici, à un autre accueil que celui que vous y trouvez.

— Moi, madame? vous vous trompez tout à fait... je savais d'avance la scène qui a lieu... et même, si vous vouliez, je vous dirais l'incident qui va arriver....

— Peut-être n'avez-vous pas prévu celui-ci, lui dit madame de Frémery, en lui tendant la lettre anonyme qu'elle avait reçue.

— Ah! fit Melchior sans la prendre, la lettre où l'on vous dit que je suis un misérable et que je n'ai secouru M. de Frémery de ma fortune que pour avoir le droit de vous en demander le prix!

— Quoi! s'écria Amélie terrifiée, vous connaissiez cette lettre?

— Oui, madame, et je savais tout le parti qu'on peut en tirer; je savais avec quelle indignation on devait accueillir un homme qui avait conçu de telles espérances, basées sur d'aussi lâches calculs. Cet homme, on le méprise, on le chasse, on en a le droit, surtout quand on n'a plus besoin de lui.

— Horreur! s'écria madame de Frémery... Monsieur, monsieur, que voulez-vous dire? Que signifient ces paroles?... expliquez-vous!

— Tenez, madame, dit Melchior avec un dédain mal déguisé, cela signifie qu'un ami m'a enfin ouvert les yeux.

— Un ami?... que vous a-t-il dit?

— Mon Dieu, il m'a dit tout ce qui est arrivé; il a fait mieux, il m'a prédit tout ce qui m'arriverait :

« Ah! vous êtes tombé en bonnes mains : on vous charmera, » on vous laissera croire, espérer, on aura même de ces soudains » transports et de ces moments d'abandon qui font croire à » l'amour. Cela durera tant que dureront les mauvaises affaires » de M. de Frémery; mais, une fois tout arrangé, on se défendra, » on résistera, on vous fuira. Qui sait même si on ne mettra pas » à exécution un plan depuis longtemps médité? une retraite est » souvent difficile, une rupture ne l'est jamais. On recevra une » lettre où l'on sera avertie de la bassesse de vos calculs, on vous » la jettera avec indignation à la face, et l'on se retirera superbe- » ment dans son dédain. Non-seulement vous serez dupe, mais » vous serez encore indigne et infâme. »

Amélie regardait Melchior de Lesly d'un œil effaré... elle semblait anéantie...

— Un homme vous a dit cela? murmura-t-elle sourdement.

— Oh! je ne veux mentir en rien, fit Melchior : c'est une femme, c'est...

— Madame Cantel, ma belle-mère, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

Madame de Frémery poussa un soupir désespéré. Melchior parut vouloir se retirer.

— Attendez un moment, lui dit Amélie, attendez.

Elle sortit. Melchior resta seul pendant près d'une demi-heure. La douleur de madame de Frémery avait été si vive qu'il hésitait à croire que ce fût un jeu; et, cependant, il avait été si bien averti qu'il était en face de la plus habile comédienne, qu'il se demandait si on ne préparait pas contre lui quelque nouvelle trahison. L'absence d'Amélie commençait à l'inquiéter, lorsqu'elle reparut tout à coup. Elle tenait une lettre; elle s'approcha de Melchior et la lui remit.

— Lisez, lui dit-elle, et décidez.

Amélie était dans un état d'agitation incroyable; une fièvre ardente semblait la dévorer. Melchior prit la lettre et voulut l'ouvrir.

— Pas devant moi... lui dit Amélie d'une voix brève et sèche... pas devant moi...

Elle fit signe à Melchior de sortir. Il quitta le salon, et, en s'éloignant, il put la voir, à travers les fenêtres éclairées, tomber sur un divan et se cacher la tête dans un coussin pour étouffer le bruit de ses sanglots.

LII

DÉNOUMENT IMPRÉVU.

Melchior brûlait du désir de lire cette lettre, mais il était dans la nuit; il lui fallait ou demander de la lumière à quelqu'un de la maison, ou retourner au château. Il prit ce dernier parti. Il est difficile de dire par quel art infernal une femme avait eu le pouvoir de changer en doute la foi de Melchior, comment elle avait transformé en une comédie habilement jouée toutes les naïves émotions d'Amélie. Melchior était de ces natures vives, exaltées, qui se donnent tout entières, mais qui se retirent avec autant d'empressement qu'elles ont mis d'élan à se livrer. En retournant au château, Melchior voulut se mettre en garde contre un mouve-

ment qui avait failli l'entraîner aux pieds d'Amélie. A peine fut-il arrivé chez lui, qu'il ouvrit le billet d'Amélie. Voici ce billet étrange :

« Melchior,

» Sur mon âme et devant le regard de Dieu, j'ai reçu la lettre
» que je vous ai montrée. Celle qui me l'a écrite n'a pas eu grand
» mérite à prévoir que je vous la montrerais; car c'est madame
» Cantel qui l'a écrite, j'en suis sûre. Sur mon âme, Melchior, je
» vous aimais... Qu'en serait-il arrivé? je l'ignore; mais j'aime à
» croire que Dieu m'eût préservée des suites d'un amour coupable.
» Aujourd'hui, mon sort est fixé... Melchior, je vous attends à
» minuit, par cette même fenêtre où... »

Ce billet laissa Melchior immobile d'étonnement et de joie... Puis, tout à coup son visage s'assombrit, un sourire amer glissa sur ses lèvres... Il prit une plume et répondit :

« Madame,

» J'ai oublié de vous dire (mais je suppose que vous le saviez
» d'ailleurs) que monsieur de Frémery doit arriver à minuit. »

Aussitôt, et sans se donner le temps de réfléchir, il envoya cette insultante réponse à Amélie. Lorsque madame de Frémery la reçut, elle se sentit frappée d'une atteinte si douloureuse qu'elle demeura un instant sans avoir la conscience de son être. Jamais humiliation plus poignante n'avait été adressée à une femme. « Il le croit, se dit-elle... il le croit!...» Et, sur cette pensée, elle s'indigna contre Melchior; mais, bientôt, elle se demanda si elle-même n'avait pas prêté confiance à la lettre qui lui montrait Melchior comme un misérable. Amélie était folle, désespérée; en ce moment elle eût acheté sa justification au prix de sa vie, elle ne l'eût plus payée de son honneur. Le mouvement de délire qui lui avait fait écrire à Melchior le billet auquel il avait si brutalement répondu était passé. Mais cette réponse de Melchior lui apprenait que son mari allait arriver, et elle envisageait avec autant d'effroi que d'horreur la nécessité où elle allait se trouver de revoir Eugène. Elle sentait les reproches, l'insulte, la menace lui venir aux lèvres.

contre cet homme dont l'abandon l'avait livrée à cet amour qui l'avait livrée aux calomnies, et qui peut-être avait eu la lâcheté d'accepter les secours de M. de Lesly avec un soupçon contre lui dans le cœur. A cette pensée, sa tête se perdit. Amélie pensa à une amie qu'elle avait laissée à Paris et à qui sa position indépendante permettait d'oser la protéger. Elle ordonna qu'on mît ses chevaux et annonça qu'elle partait à l'instant même. Une demi-heure après, elle quittait sa maison. Il était alors dix heures du soir. A deux heures de là, Melchior entendait sonner avec violence à la grille du château et il voyait entrer chez lui M. de Frémery. Celui-ci était dans un état d'agitation extrême.

— Je vous croyais parti, dit-il à Melchior.

— Vous voyez, monsieur, qu'il n'en est rien.

— J'étais charmé de m'en assurer...

— Quel intérêt avez-vous que je sois ici ou ailleurs ?

— Je sais tout, monsieur, dit de Frémery en éclatant... Mais vous ne partirez pas...

— Faites attention, reprit Melchior, à qui vous parlez. J'irai où bon me semblera.

— Vous n'irez pas la rejoindre.

— Ah ça, dit Melchior, de qui parlez-vous ?

— De madame de Frémery, vous le savez bien.

— Partie ! s'écria Melchior.

— Vous l'ignoriez...

— Je vous jure...

— Allons donc, monsieur, c'est trop vouloir me prendre pour dupe !

Melchior resta stupéfait, puis il reprit tout à coup :

— Vous avez vu aujourd'hui madame Cantel.

— Oui.

— Ah ! s'écria Melchior, c'est elle qui vous a dit...

— Elle ne m'a rien dit qui ne soit vrai, monsieur !

— Oh ! l'infâme ! l'infâme !... dit Melchior.

— A moins, reprit Eugène amèrement, qu'elle n'ait écrit elle-même cette lettre que m'a laissée madame de Frémery. Lisez, monsieur, lisez.

Melchior prit la lettre et lut ce qui suit :

« Monsieur, mon cœur n'est plus à vous, vous devez comprendre
» pourquoi. Quand vous recevrez cette lettre, je serai à l'abri de
» vos poursuites ; ne cherchez jamais à me revoir, je ne vous aime

» plus... j'en aimais un antre, il m'a méprisée assez pour que j'en » meure. Vous qui m'avez valu tous ces malheurs, laissez-moi » mourir en paix. »

— Malheureuse Amélie ! s'écria Melchior.

— Ah ! madame de Frémery s'appelle Amélie pour vous ! s'écria Eugène. C'est une insulte !

— Monsieur de Frémery ! reprit Melchior... Sur mon honneur, madame de Frémery est pure de toute faute... Allez... et ne songez qu'à la sauver.

Sans doute Eugène ne se serait pas contenté d'un pareil serment de la part de Melchior, s'il avait été le maître d'agir en toute liberté contre celui qui venait de le sauver de la ruine et du déshonneur. Il se retira donc, laissant Melchior à son désespoir. Ce désespoir ne venait point d'avoir perdu Amélie, d'avoir repoussé cette femme qui se jetait à lui dans un moment de folle exaltation ; c'était de l'avoir méconnue, c'était d'avoir blessé ce cœur si fier, si noble, si pur... Il partit immédiatement. Un pressentiment lui dit à qui madame de Frémery avait été demander protection. En effet, deux heures après il était près d'elle, il était à ses genoux et il lui disait :

— Ne craignez rien de moi, Amélie ; jamais mon amour ne vous demandera aucune de ces faveurs pour lesquelles j'eusse donné ma vie. Vous m'avez dit que vous ne croyez plus à l'infâme calcul qu'on m'avait supposé... C'est assez, Amélie... Mais, quoi que vous puissiez faire, des paroles infâmes ont été dites entre nous... A aucune heure vous ne pourriez les oublier... et moi-même, je me sentirais glacé en me les rappelant. Nous sommes à jamais séparés. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est de me permettre de ne plus vous revoir. Oh ! je ne me sentirais pas le courage de demeurer ainsi près de vous et de faire taire sans cesse l'amour qui me dévore.

— Melchior, lui répondit Amélie, je suis à vous de mon âme, je vous appartiens... Ce que je vous ai écrit, je l'aurais fait pour me sauver de vos mépris, je le ferais encore si vous doutiez de mon amour. Mais vous n'en doutez pas... Pourquoi donc me fuir, pourquoi ne pas avoir le courage de n'être que mon ami ?

Melchior ne répondit pas. Seulement il dit, après un moment de silence :

— J'ai encore une grâce à vous demander.

— Parlez...

— Vous retournerez avec votre mari...

— Jamais... Je pars dans une heure, je quitte Paris.

— Quittez Paris pour quelques mois, soit ; ce temps est nécessaire à ramener le calme dans vos résolutions. Mais, croyez-moi, la vie d'une femme n'est possible que dans la maison de son mari : ailleurs, si pure qu'elle soit, elle est calomniée. Vous ne pouvez quitter M. de Frémery sans dire au monde les raisons de votre retraite.

— Je les dirai.

— Ce serait le perdre.

— Eh bien ! je me tairai.

— Ce serait vous perdre ; et, si je ne vous sais pas heureuse, je veux du moins vous savoir honorée. Amélie, croyez-moi, la considération est le premier bonheur d'une femme ; et, s'il faut tout vous dire, quand je sauvais M. de Frémery, ce n'était pas lui que je sauvais, ce n'était pas mon amour que je servais, c'était l'honneur du nom que vous portez que je voulais sauver. Achevez mon ouvrage, oubliez une injure qui était plus dans la vanité que dans le cœur de M. de Frémery... Revenez à lui.

— Oui... plus tard...

— Et pas trop tard...

— Quand vous voudrez.

— Dans un mois... me le promettez-vous ?

— Je vous le jure !

Une heure après, madame de Frémery quittait Paris. Un mois après, elle y rentrait, tandis que Melchior s'en éloignait à la même heure. L'amie d'Amélie la ramena chez Eugène ; elle savait tous les détails de cette histoire.

— Que pensez-vous qu'il fût arrivé si, par hasard, je n'avais pas eu des torts envers Amélie, par mon amour avec madame de Favières ? lui demanda Eugène.

— Elle aurait aimé Melchior, elle se fût défendue avec désespoir, elle eût succombé avec remords... mais elle eût succombé.

— Et si, ayant eu ces torts, je n'avais pas eu celui d'être ruiné ?

— Ils se seraient aimés comme ils se sont aimés ; ni l'un ni l'autre n'eût éprouvé la noble susceptibilité qui les a séparés, et vous seriez comme tant d'autres.

— Ah ! fit Eugène, voilà ce qui m'attendait ?

— Oui, dans l'ordre ordinaire des choses.

— En ce cas, repartit gaiement M. de Frémery, qui comptait dans les honorables magistrats de la Restauration, on peut dire : A quelque chose malheur est bon.

Cet homme n'a jamais été trompé : est-ce que le ciel est juste ?

LIII

ASSEMBLÉE DE FAMILLE.

Noël avait fait la lecture de ce nouveau manuscrit, et il était retombé dans la plus profonde perplexité au sujet de sa position personnelle et des rapports qu'il avait avec ses nouveaux amis, lorsqu'il vit rentrer à la fois Valvins, Deville et Fabien.

— Eh bien! lui dit Valvins, as-tu lu tous les manuscrits que nous t'avons confiés ?

— Tous.

— Qu'en as-tu conclu ?

— Que vous avez tous été voués à des malheurs exceptionnels, et je comprends la colère qu'ils ont dû vous donner contre l'humanité entière.

— Tu penses donc que nous avons raison de nous venger? dit Deville en examinant attentivement Noël.

Celui-ci se tut un moment, et, après s'être recueilli, il leur dit :

— Je ne veux juger la conduite d'aucun de vous, je ne veux ni la condamner, car vous avez beaucoup souffert, ni l'absoudre, car c'est vous qui le plus souvent avez été la cause première de tous vos malheurs.

— Quelqu'un de nous trois, dit Fabien, est-il coupable du crime de sa naissance, et ne sommes-nous pas autorisés à tenir enfin le serment de *la Confession Générale*, et de révéler au monde les turpitudes des hypocrites qui le trompent?

— Est-ce là véritablement le but de votre association? leur dit Noël. Est-ce dans une société pareille que vous avez voulu me faire entrer ?

— Sans doute, dit Valvins d'un ton grave.

— Ah! s'il en est ainsi, dit vivement Noël, je refuse... N'avez-vous donc pas pensé que les premières de toutes ces femmes que vous auriez à déshonorer seraient vos mères?

— Crois-tu qu'elles méritent beaucoup de pitié? dit Fabien.

— La tienne, à toi, lui dit Noël, méritait plus : c'étaient ton respect et ton admiration.

Fabien baissa la tête.

— Mais que penses-tu de la comtesse de Chastenex? dit Deville.

— Sais-tu donc qu'elle soit ta mère?

— Le comte de Varneuil me l'a affirmé.

— Eh bien, dit Noël, s'il en est ainsi, as-tu calculé ce qu'a pu lui coûter de douleur la conduite de son mari, qui, si j'en crois l'histoire de madame de Kadicoff, était un misérable vendu à la fortune que pouvait lui apporter une bonne alliance? Sais-tu comment elle a succombé? abandonnée par son mari qui avait fui à l'étranger, en face d'un homme qui peut-être a obtenu par la menace ce qu'on refusait à ses prières. La tête de madame de Chastenex n'était-elle pas à la merci du premier misérable qui oserait la dénoncer, et M. d'Assimbret n'a-t-il pas montré qu'il était capable de tout?

Valvins et Deville se regardèrent d'un air surpris et cependant satisfait, puis Valvins ajouta :

— Mais la princesse de Kadicoff, qu'en dis-tu?

— Je ne juge pas les sentiments qui peuvent naître dans un pays basé sur l'esclavage des hommes. Les passions excessives de celui qui commande me semblent aussi naturelles que la bassesse de celui qui obéit, surtout quand on est, comme ta mère, dans ce monde moyen où il y a un maître et des esclaves. Oublies-tu d'ailleurs que, dans ce pays où le souverain fait, pour ainsi dire, la loi morale aussi bien que la loi politique, le trône appartenait, quand la princesse est née, à une des femmes le plus honteusement dépravées, et penses-tu que lorsque les philosophes du dix-huitième siècle s'agenouillaient devant le génie de Catherine II, une femme sans expérience, comme était alors la princesse de Kadicoff, n'ait pas pu se dire que ce qui n'arrêtait pas l'admiration des plus grands esprits du monde n'était peut-être que préjugé dont un esprit supérieur devait s'affranchir?

— Voilà, dit Deville, un jugement avec lequel on peut absoudre tous les crimes.

— Pardon, fit Noël, je ne juge pas, je ne veux pas juger... Vous

m'en faites dire plus que je ne voulais... Et certes il est possible que, si nous entamions la discussion, je fusse parfaitement battu logiquement par tous; mais il y a en moi quelque chose de plus fort que la logique, qui se révolte à la pensée de voir un fils traîner au pilori le nom de sa mère, quoi qu'elle ait fait, quelle qu'elle soit... Quant à moi... je le jure devant Dieu qui a recueilli la mienne... je me croirais digne de tous les opprobres si jamais je jetais le moindre soupçon sur elle, alors même qu'elle serait plus coupable que ne l'ont été vos mères.

— Mais du moins, dit Deville, ta mère t'a aimé, soigné, élevé.

— Donc, si les vôtres eussent été bonnes pour vous, vous les excuseriez ?

— Sans doute.

— Alors, il faut que je vous le dise, vous seriez des fils reconnaissants, mais vous ne seriez pas d'honnêtes gens.

— Qu'est-ce à dire ?

— Que, si ce que vous avez juré de faire est juste, ce n'est pas pour quelques soins reçus que vous devez vous détourner de votre but. Mais si au contraire c'est un acte abominable que de cracher sur la renommée de sa mère, l'abandon où elles vous ont laissés ne peut jamais justifier cet acte et le rendre honorable. Je vous le répète, messieurs, ne comptez pas sur moi pour vous aider dans de pareilles révélations... Non, reprit Noël en levant les yeux au ciel et avec une véritable exaltation, je ne m'associerai jamais à un tel crime, et, pour ma part, j'aimerais mieux ignorer toute ma vie ce qui a forcé ma mère à vivre séparée de son mari qu'apprendre quelque chose qui pût flétrir sa mémoire devant le monde, mais jamais dans mon cœur.

Valvins parut consulter du regard ses deux amis; puis, comme s'il eût recueilli leur avis dans ce muet interrogatoire, il dit à Noël :

— En ce cas, tu feras bien peut-être de ne pas lire le manuscrit qu'elle t'a confié en mourant.

— Pensez-vous donc qu'elle soit coupable ? dit Noël avec une vive indignation, où perçait cependant une douloureuse anxiété.

— Non pas coupable, reprit vivement Valvins, mais malheureuse peut-être... comme...

— Il suffit, dit vivement Noël, j'ai reçu de ma mère une mission sacrée, je ne mentirai pas à sa dernière volonté.

— Soit, dit Valvins; en ce cas, tu n'as plus qu'à prier chacun

de ceux qui doivent écouter la lecture de ce manuscrit de venir te rejoindre, car je te préviens qu'aucun d'eux n'est disposé à te servir d'appui ou de conseil dans la vie que tu vas commencer.

— Je m'en passerai, dit Noël... Mais vous-mêmes, quelle détermination avez-vous prise ?

— Tu peux nous la dicter, répondit Valvins. Lorsque tu auras lu ce manuscrit, tu prendras un parti, et ce que tu feras, nous le ferons.

— Mais ces quatre hommes viendront-ils? dit Noël.

— Ils viendront.

— D'où le savez-vous?

— Parce qu'ils nous l'ont promis.

— Et comment avez-vous obtenu cette promesse?

— Par le fléau que Dieu a infligé à ces quatre hommes pour les punir de leur infamie.

— Et quel est ce fléau?

— Pour le comte de Varneuil, dont tu portes le nom, Deville a forcé madame Cantel à faire venir ici le général. Elle a obéi à Deville, et le comte a obéi à madame Cantel, qu'il épouse dans trois mois.

— Quoi ! cette femme remplacera ma mère ?

— Le comte de Varneuil l'a bien mérité, dit Deville en ricanant.

— Quant à monseigneur l'évêque, notre influence a été non moins directe : je me suis adressé à madame Proserpine, qui a bien voulu ordonner à monseigneur d'Arvilliers de venir, et il viendra.

— Quoi ! madame Dulong, la gouvernante de M. d'Arvilliers...

— C'est cette accorte aubergiste, jadis danseuse, actuellement toute confite en l'évêque, lequel ne voit que par ses yeux, n'entend que par ses oreilles, ne prêche que par ses lèvres.... Saintes prédications qui ordonnent l'amour du prochain !

Noël sourit avec dédain.

— Et c'est sans doute, ajouta-t-il, Carmélite qui a décidé M. de Gabarrou?

— En qualité de future épouse. Le vieux matelot provençal, devenu baron, épouse l'ex-couturière de Rennes. Ce n'est pas aussi haut qu'elle avait rêvé, mais c'est beaucoup plus riche.

— Et M. d'Assimbret? fit Noël.

— Deux louis à Cécile en ont fait l'affaire.

— Et quand viennent-ils?

— Demain.

— A demain, soit! dit Noël.

— A demain ce que nous avons à faire, dit Valvins, et puisses-tu.....

— Silence! dirent à la fois Deville et Fabien. C'est toi qui nous as poussés à faire le serment qui nous lie; ce n'est pas parce que la femme qui t'avait trahi s'est repentie, ce n'est pas parce qu'elle t'a rendu l'enfant qu'elle t'avait d'abord soustrait, que tu dois influencer le jugement de Noël.

— Quoi! dit Noël, madame de Fosenzac...

Puis, se ravisant tout à coup, il ajouta :

— Je comprends maintenant cet enfant ramené chez M. de Lesly et que Melchior a si généreusement couvert de son nom.... c'est ton fils?...

Valvins répondit par un signe de tête douloureux.

— Et il te faudrait déshonorer la duchesse, n'est-ce pas?

Il lui fit un petit signe d'intelligence amical, comme pour lui affirmer que, si cela dépendait de lui, il ne le forcerait point à cette horrible extrémité. Mais presque aussitôt Deville, secouant la tête, dit avec ce ton de sarcasme qui le caractérisait :

— Il n'a pas encore lu... il ne sait encore rien...

Cette réflexion fit peur à Noël, mais il n'en témoigna rien. Ses amis le quittèrent. La nuit qu'il passa fut affreuse; vingt fois il lui prit l'envie de déchirer l'enveloppe du manuscrit que sa mère lui avait confié, mais il n'en était pas encore à se jouer des devoirs sacrés de la conscience parce que personne n'est témoin du crime que l'on commet. Il attendit le lendemain avec un horrible effroi dans le cœur, il attendit l'heure où devaient venir ces hommes parmi lesquels il s'en trouvait un dont il portait le nom.

Enfin, cette heure arriva, et chacun de ces messieurs se présenta. M. de Varneuil avait la tête haute et l'assurance d'un homme qui se donne le courage de faire une mauvaise action, mais qui sent au fond qu'elle est indigne de lui. Monseigneur d'Arvilliers avait un air tout à fait paterne; il arriva le second et salua M. de Varneuil comme s'il se disait : « Pourquoi suis-je ici, et que peut-il s'y passer qui puisse me concerner? » M. de Gabarrou vint ensuite : c'était la forfanterie grossière et brutale d'un portefaix, plus le suprême et monstrueux contentement de soi qui appartient assez souvent aux manants doués de beauté et qui ne man-

que jamais à un goujat provençal enrichi. Il salua l'évêque et le général d'une façon tout amicale et familière qui parut déplaire également à tous les deux. Puis enfin arriva M. le vicomte d'Assimbret. Il paraît que Cécile, qui s'était chargée d'exploiter et de diriger les derniers jours de ce brave gentilhomme, avait veillé avec soin sur lui, car il n'était point ivre et parut propre à Noël, comparativement à l'horrible état de saleté dans lequel il l'avait vu quelques jours auparavant. Toutefois il avait conservé l'air étonné d'un homme à qui sa raison est importune, qui s'épouvante des souvenirs que sa mémoire lui rappelle, et qui se hâterait de les oublier dans le vin s'il en avait la liberté. Du reste, ce danger n'était pas à craindre, car Cécile avait amené son maître jusqu'à la porte et lui avait annoncé qu'elle resterait dans l'antichambre pour le guetter s'il essayait de s'en aller. Lorsque ces quatre hommes furent assemblés dans le petit salon de Noël, il les pria de passer dans une chambre qui n'avait pas été ouverte depuis assez longtemps. Là il les fit asseoir tous les quatre et leur dit :

— Messieurs, vous êtes dans la chambre où est morte ma mère ; c'est ici que je veux vous lire le manuscrit qu'elle m'a confié et qui vous concerne tous les quatre.

— Est-ce pour cela que vous m'avez fait venir ? dit le comte de Varneuil.

— Oui, mon père.

— Votre père ? dit le général, je ne le suis pas...

— Vous n'êtes pas mon père ? s'écria Noël.

— Non, monsieur. Le misérable que vous voyez devant vous... M. le vicomte d'Assimbret, jadis mon capitaine, m'a fait épouser sa maîtresse pour la sauver de l'échafaud... Je n'ai jamais voulu rompre ce mariage, par respect pour mon nom... Mais si vous cherchez votre père, monsieur, c'est à lui que vous pouvez vous adresser.

Le vicomte regarda les autres personnages... ses souvenirs parurent lui revenir... et montrant Noël du doigt, il dit avec une sorte de ricanement odieux :

— Est-ce que c'est là le fils de la demoiselle du premier, de celle que je t'ai fait épouser, Pierre ?

Le soldat, devenu comte et général, ne permettait pas à son ancien capitaine ce ton de familiarité, et il répondit assez brusquement :

— Oui, misérable idiot, c'est là le fils de cette fille perdue, et le vôtre sans doute.

— Un moment, s'écria M. d'Amssibret... je pense que monseigneur d'Arvilliers doit passer avant moi... car...

L'évêque fit un signe d'indignation, pendant que Gabarrou, se dandinant sur sa chaise, s'écria avec son gros ricanement :

— Mais si c'est l'affaire du Champ-des-Batailles à Toulon, il me semble que je dois y être pour quelque chose.

Noël demeura confondu en entendant toutes ces infâmes paroles ; il avait trop d'indignation dans le cœur pour pouvoir parler, et en même temps un horrible désespoir s'était emparé de lui. Le général voulut profiter le premier de cet état d'anéantissement, il se leva en disant :

— Adieu, messieurs, je ne sais ni ne veux savoir quelles sont les raisons que peut donner une pareille femme pour mettre cet enfant sous ma protection... Il porte mon nom, je ne veux pas le lui contester... c'est déjà trop... D'ailleurs, il doit être content de l'aumône que je lui ai faite.

— Et à combien se monte cette aumône?

— Vous avez dû la trouver dans la lettre.

— N'importe... veuillez le dire tout haut...

— Quinze mille francs.

— En ce cas, fit Noël, elle me coûtera dix mille francs. Demain je ferai remettre cet argent chez vous. Votre lettre ouverte par moi dans un cabriolet renfermait sans doute cette somme ; mais le cocher, arrêté par ordre de M. de Frémery, ne possédait plus que cinq mille francs... Je jure qu'il n'y avait que cette somme...

— Me croyez-vous capable de mentir ?...

— Non, général... Mais le cocher affirme que la lettre n'enfermait que cinq billets de banque... et peut-être Valvins a-t-il raison en affirmant que votre future épouse aura trouvé que vous étiez trop généreux envers un étranger, et aura-t-elle voulu augmenter son douaire de la somme qui m'a été volée.

— Misérable ! s'écria le général.

— Pas d'injures, monsieur, dit Noël, et apprêtez-vous à m'entendre.

— Jamais ! dirent les quatre hommes en se levant.

— Messieurs, dit Noël, je vous préviens qu'il y a ici, dans le salon à côté, trois hommes prêts à attester que vous avez refusé d'écouter les dernières volontés d'une femme qui, de votre aveu à tous...

Noël s'arrêta, puis reprit avec violence :

— Oh ! misère ! misère !... J'aurais dû suivre le conseil de Valvins et brûler ce manuscrit.

— Faites-le donc, dit M. d'Arvilliers.

— Maintenant il n'est plus temps, fit Noël en brisant l'enveloppe.

— Arrêtez... dit l'évêque, pendant que Noël restait immobile, les yeux fixés sur la suscription de cette étrange missive.

— Sortons, dit le général.

— Restez, dit Noël avec une joie sauvage, et écoutez... Ceci est à votre adresse, messieurs !

Et il continua en élevant la voix :

« A M. d'Arvilliers, évêque de ***, à M. le vicomte d'Assimbret, » à M. le baron de Gabarrou, à M. le comte de Varneuil... à vous » quatre, lâches et assassins ! »

A cette terrible apostrophe, tous demeurèrent immobiles... tandis que Noël parcourait des yeux le manuscrit qu'il avait dans les mains.

— Que veut dire cela ? s'écria Gabarrou. Est-ce à nous que ce blanc-bec tient ce langage ?

— Partons, partons, fit M. d'Arvilliers.

— Partez ! Maintenant, dit Noël, vous pouvez ne plus m'écouter... Ce récit ne vous arrivera pas par ma bouche, puisque vous refusez de l'entendre ; mais je jure sur la tombe de ma mère que vous le connaîtrez par la voix publique... Je le livrerai à la connaissance du monde, et vous verrez alors quelle estime vous en retirerez !

— De quoi s'agit-il donc ? fit le général en se rasseyant ; hâtez-vous, car il est temps d'en finir avec cette déplorable scène.

— Je suis de l'avis du général, fit l'évêque. Lisez, monsieur, lisez...

— Ça m'est bien égal, reprit le baron de Gabarrou en imitant les autres.

— Pourrai-je m'en aller après cette lecture ? reprit M. d'Assimbret.

— Sans doute, dit Gabarrou.

— Eh bien ! lisez donc, monsieur, firent-ils tous les quatre ensemble.

Noël, pâle, tremblant, éperdu, commença la lecture de ce manuscrit.

LIV

HORRIBLE MYSTÈRE.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

LV

DÉVOUEMENT FILIAL.

Cette lecture dura près d'une heure. Lorsqu'elle fut achevée, les quatre hommes, qui l'avaient écoutée dans un morne silence, restèrent immobiles, la tête basse, n'osant ni regarder Noël ni se regarder entre eux. Noël, de son côté, avait caché sa tête dans ses mains et semblait anéanti. Enfin, M. de Gabarrou se leva le premier, et, reprenant l'insolence éhontée qu'il avait montrée d'abord, s'éloigna en s'écriant du ton des marquis des parades de la foire Saint-Germain :

— Bast !

A peine fut-il sorti que M. d'Assimbret s'élança vers la porte en s'écriant :

— Enfin !

Quant à MM. de Varneuil et d'Arvilliers, ils se levèrent silencieusement et sortirent dans un profond silence. Ni l'un ni l'autre ne purent retrouver leur assurance en passant dans le salon où se

trouvaient à la fois Deville, Valvins et Fabien. Ils passèrent rapidement sans même rendre aux trois jeunes gens le salut muet que ceux-ci leur adressèrent.

Valvins, Deville et Fabien attendirent un moment que Noël vînt leur faire part du résultat de cette étrange épreuve. Après quelques instants d'attente, ils entrèrent dans la chambre où était resté Noël et le trouvèrent dans la même position. Il ne parut pas entendre. Enfin Valvins s'approcha de lui, et, l'appelant doucement, il lui dit :

— Eh bien ! Noël, qu'as-tu décidé ?

Noël releva la tête et ses amis reculèrent d'effroi en voyant le regard égaré du malheureux ; ils supposèrent que c'était là le paroxisme d'un violent sentiment de désespoir et de colère, et ils lui parlèrent avec douceur. Noël leur répondit par un rire hébété. Valvins l'interrogea avec sollicitude et sur des objets indifférents, afin d'appeler son attention en dehors des idées qui l'avaient si fatalement frappé. Mais Noël ne répondit à aucune de ses questions. Valvins, qui s'était placé à ses côtés, consulta ses amis :

— Il n'y a qu'un moyen, dit Deville, de ramener sa raison, c'est de frapper là où elle a été blessée ; si la sensibilité existe encore, elle s'éveillera au nom de sa mère.

A peine Deville eut-il prononcé ces paroles, que Noël tourna brusquement les yeux du côté de Lucien :

— Ma mère... ma mère !... s'écria-t-il. Qui ose l'accuser ? qui ose dire qu'elle a été coupable ?

— Personne, répondit avec vivacité Valvins.

Noël alors porta rapidement ses regards sur ses amis, les reconnut, et se jeta dans les bras de Valvins en s'écriant avec une douleur terrible :

— Oh ! les lâches ! oh ! les assassins !

Puis il se mit à pleurer. On laissa à sa douleur le temps de se calmer. Lorsqu'il fut revenu à lui, Valvins lui répéta la question qu'il lui avait faite :

— Eh bien ! qu'as-tu décidé ?

— Demain... mes amis, je vous le dirai.

— Mais jusque-là ?...

— Jusque-là, laissez-moi seul.

Les amis de Noël voulurent insister pour qu'il consentît à leur permettre de rester avec lui ; mais il opposa à leurs désirs une vo-

lonté si ferme et cependant si calme en apparence qu'il fallut bien céder à ses désirs.

Le lendemain, tous trois revinrent de grand matin chez Noël. Ils sonnèrent à sa porte. Personne ne répondit. Alors il leur vint une affreuse appréhension. Ils coururent chez le concierge, qui leur déclara n'avoir pas vu sortir Noël et qui remit en même temps à Valvins quatre lettres, toutes à l'adresse de M. Noël sans que le nom de Varneuil y fût joint. Les trois amis remontèrent après avoir envoyé chercher un commissaire, qui fit forcer la porte. On pénétra dans l'appartement. Noël n'était point dans sa chambre, mais dans la chambre de sa mère. Sur le lit où elle était morte, on le trouva étendu. Il était mort. Sur le réchaud dont il s'était servi pour s'asphyxier, était un manuscrit à moitié brûlé et dont Valvins s'empressa de soustraire les restes aux perquisitions des gens de justice, convaincu que c'était le manuscrit confié par madame de Varneuil à son fils, que celui-ci avait voulu détruire. Sur la table de cette chambre étaient quatre lettres à l'adresse de MM. de Varneuil, de Gabarrou, d'Arvilliers et d'Assimbret. Dans le papier qui enveloppait ces quatre lettres étaient écrits ces mots : « Confiées aux soins de Valvins. » Valvins prit les lettres et se chargea de les porter lui-même à ceux à qui elles étaient adressées. Une cinquième lettre à l'adresse de Deville était sur cette table. Lucien se réserva de la lire lorsque les gens appelés pour constater la mort de Noël seraient partis. Quand les trois amis eurent rempli tous les devoirs que leur imposait cette triste circonstance, ils demeurèrent seuls et se consultèrent. Ils cherchèrent d'abord ce qu'ils avaient à faire des lettres adressées à Noël; ils pensèrent que le meilleur parti à prendre serait de les renvoyer à ceux qui les avaient écrites, mais pour cela il fallait savoir de qui venaient ces lettres. Il eût donc été nécessaire de les ouvrir, et c'est ce qu'aucun d'eux ne se crut permis de faire. En attendant qu'ils prissent une décision à ce sujet, ils résolurent de lire la lettre adressée à Lucien Deville, dans laquelle peut être ils trouveraient quelques volontés au sujet de ce qu'ils devaient faire. Voici cette lettre :

« Mes amis,

» Je n'ai point à vous dicter votre conduite. Chaque homme a
» suffisamment de responsabilité en gardant celle de ses propres
» actions. Faites-donc comme vous le jugerez juste. Moi-même

» j'ai hésité un moment entre le serment que j'avais fait de ne
» jamais révéler un mot qui pût porter atteinte à la renommée
» de ma mère et le désir de montrer jusqu'où peut descendre la
» turpitude de certains hommes. C'est parce que je ne sais si
» j'eusse résisté au besoin de vengeance dont je me suis senti
» agité, que j'ai voulu mourir. D'ailleurs, ignorant de la vie
» comme je l'étais, j'ai reculé devant ce que j'en ai appris par
» vos révélations. A quoi bon vivre pour subir les déceptions et
» les tourments que vous avez subis? je ne m'en suis pas senti le
» courage. Je vais retrouver ma mère, car je meurs innocent,
» comme elle a vécu innocente. Je prie Valvins de faire remettre
» à leur adresse les lettres qu'il trouvera sur ma table. Toutefois,
» il ne les fera remettre que le lendemain de ma mort et après
» s'être assuré qu'aucune lettre ne m'a été adressée à moi-même
» par aucun de ceux à qui j'écris. Du reste, quoi que ce soit que
» puisse contenir la lettre qui me sera adressée, on enverra la
» mienne ; mais Valvins la mettra sous pli, avec ces mots : « Mon-
» sieur, je vous envoie la réponse de M. Noël à la lettre que vous
» lui avez écrite. »

Le reste de la lettre renfermait des protestations de regret et d'amitié pour ses amis. Mais, soit que ces tristes et derniers adieux eussent été écrits sous l'empire d'une résolution froide et inébranlable, soit que le désespoir eût tué toute sensibilité dans le cœur du malheureux Noël, aucune des dernières paroles qu'il adressait à ses amis n'avait cette empreinte touchante d'un cœur aimant, qui se sépare avec regret de la vie et de ceux qu'il y laisse. Valvins cependant, afin d'accomplir les suprêmes volontés de son ami, ouvrit l'une après l'autre les quatre lettres qui lui avaient été remises pour Noël. Ces lettres étaient précisément signées des mêmes noms auxquels étaient adressées les lettres de Noël. Toutes les quatre, en style différent, et écrites en vertu de la position et du caractère de ceux qui les avaient signées, exprimaient cependant la même pensée et renfermaient les mêmes offres de service ; toutes les quatre, malgré les phrases plus ou moins adroites qu'elles renfermaient, pouvaient se réduire à ceci :

« Monsieur,

» Quelque injuste qu'ait été votre mère à mon égard, je ne
» veux pas oublier que vous êtes son fils, et, si mon secours peut

» vous être utile pour votre fortune, vous pouvez y compter. Toutefois, monsieur, je pense que vous êtes convaincu, comme » moi, que le plus grand témoignage de respect et d'affection que » vous puissiez donner à la mémoire de votre mère, c'est de taire » à tout jamais les malheureuses circonstances qu'elle a cru » devoir vous révéler. »

Au moment où Valvins voulut mettre sous enveloppe les lettres adressées par Noël aux quatre personnages qui avaient été appelés à la lecture du manuscrit laissé par madame de Varneuil, il s'aperçut que ces lettres n'étaient point cachetées, et il se crut autorisé à les lire puisqu'il devait y joindre un envoi de sa main. Il fut très-étonné de voir qu'elles ne renfermaient toutes que cette seule phrase :

« Je suis mort, vivez en paix dans votre infamie. »

LVI

CONCLUSION.

Bien des années après, quand celui qui publie ces manuscrits et qui les a mis en ordre voulut savoir, de celui qui les lui confia, quel pouvait être le mystère que renfermait le dernier manuscrit de madame de Varneuil, voici ce qui lui fut répondu :

« Comme je vous l'ai dit, j'ai connu Valvins, Fabien, Deville, dans les États de l'Amérique du Nord ; ils habitaient tous trois une magnifique ferme qu'ils faisaient valoir ; ils passaient pour les plus riches propriétaires du canton, et leur existence solitaire avait donné lieu aux plus étranges suppositions. Les uns disaient que c'étaient de grands criminels, qui cachaient leurs véritables noms pour éviter l'exécration universelle qui les eût frappés, même dans ces contrées éloignées, si on les avait connus. D'autres prétendaient que c'étaient des hommes politiques qui voulaient fonder

un parti pour amener une révolution dans le pays. Enfin, il n'est sorte de propos auxquels les trois solitaires ne fussent en butte. Cependant, la régularité de leur conduite ramena bientôt les esprits. Quelques familles notables essayèrent d'établir des relations suivies avec eux. On disait même que quelques-unes des plus belles et des plus riches héritières des environs avaient souvent laissé croire à ces messieurs qu'une visite de leur part serait favorablement accueillie; mais la coquetterie des jeunes filles les avait trouvés aussi insensibles que les avances des grands parents, et l'on avait enfin renoncé à l'espoir de les arracher à leurs habitudes taciturnes et solitaires.

» Vingt ans s'étaient écoulés depuis que Fabien, Valvins, Deville s'étaient établis en Amérique. J'étais devenu leur ami, après avoir été appelé près d'eux comme leur médecin. Une maladie contagieuse s'était déclarée : Fabien succomba le premier, Deville le suivit quelques jours après, et Valvins, atteint à son tour, vit approcher la mort avec une sorte de joie. Depuis longtemps je savais le secret de l'existence de ces trois hommes; depuis longtemps je savais pourquoi ils s'étaient condamnés à cette complète séparation du monde. Ce fut alors que Valvins, sentant venir ses derniers moments, me remit ces manuscrits que je vous confie à mon tour, et ce fut alors que je lui adressai à lui-même la question que vous venez de me faire. Voici quelle fut sa réponse :

» — Croyez-vous qu'il y ait quatre hommes capables d'avoir dit à une femme : « Ta tête est proscrite; il suffit que je prononce » ton nom, et tu monteras sur l'échafaud. Veux-tu que je te sauve? » Si tu le veux, donne-moi le prix de mon silence. » Pensez-vous qu'une pauvre fille, tremblante, sans courage, sans conseil, sans appui, ait pu succomber devant une pareille menace? Pensez-vous qu'il ait pu se présenter une réunion de circonstances si extraordinaires que ces quatre hommes aient pu faire subir à la même femme le même outrage dans un espace de temps qui comprend à peine deux jours? Croyez-vous cela possible?

» Les suppositions que me soumettait Valvins étaient si extraordinaires que je lui répondis immédiatement :

» — Non, je ne puis croire à de pareils crimes et à de si bizarres événements.

» — En ce cas, me répondit Valvins, si ce n'est pas ce que je viens de vous dire; si Noël ne s'est pas trouvé dans cette horrible position de ne savoir auquel de ces quatre hommes il devait le

malheur de vivre; si cela n'est pas ainsi, personne au monde ne pourra écrire le véritable dénoûment de cette histoire.

» Voilà ce qui fut répondu par Valvins au docteur L.....; voilà ce que le docteur L..... a répété au collecteur de ces manuscrits, et voilà la seule conclusion que celui-ci puisse donner à ses lecteurs. »

FIN DE LA CONFESSION GÉNÉRALE.

UN

MALHEUR COMPLET

UN

MALHEUR COMPLET

Sur la grande route de Mayenne à Alençon, et à quelque distance de Ribay, l'on rencontre à droite un petit chemin devant lequel on ne passe guère sans le remarquer. Deux énormes noyers s'élèvent de chaque côté de ce chemin fort étroit, et en marquent l'entrée, au-dessus de laquelle ils forment une épaisse voûte de feuillage. Une croix de pierre est posée sous chaque noyer ; il en résulte une espèce de décoration théâtrale qui arrête tout d'abord les regards des passants.

On appelle cette entrée la porte des Pendus. Son arrangement qui ne manque pas d'une certaine grâce agreste et le nom qu'elle porte ont une origine trop singulière pour que je ne la raconte pas, quoiqu'elle ne tienne en rien au fond de ce récit ; mais j'espère qu'on me pardonnera ces détails et quelques autres, que je crois devoir mettre ici en forme de préambule, à cause de leur exacte vérité, et peut-être aussi à cause de l'impression qu'ils firent sur moi.

En effet, il est possible que l'histoire qui me fut dite alors ne m'ait paru si intéressante que par le cadre dans lequel le hasard me la fit voir, et je voudrais faire partager à mes lecteurs un peu de cette surprise que j'éprouvai en rencontrant, dans une lande

du Maine, le secret d'une existence qui avait longtemps occupé les salons de Paris.

Or, voici l'origine de ces noyers et de ces croix. Les deux champs qui bordent l'étroit chemin dont j'ai parlé plus haut appartenaient il y a bien des années au même propriétaire, riche closier du département de la Mayenne. Deux fils jumeaux lui étant nés, il fit planter deux noyers à la limite de ces champs. « Je veux, disait-il, que ces arbres croissent comme mes fils et que leurs branches entrelacées soient l'image de l'affection qui unira éternellement mes enfants. »

Tels étaient les vœux de ce bon père.

Ses enfants les exaucèrent assez mal.

Les deux petits garçons marchaient à peine, que c'était pour se poursuivre l'un l'autre et se battre à coups de poing. A douze ans, ils s'étaient réciproquement cassé deux ou trois dents, et à vingt ans l'un d'eux avait brisé un bras à son frère qui lui avait rompu une jambe. L'autorité du père avait empêché les choses d'aller plus loin, et l'âge étant venu avait calmé, sinon la haine que se portaient les deux jumeaux, du moins les actes de violence qu'elle leur avait inspirés.

Ils avaient près de quarante ans lorsque le père mourut, après avoir partagé ses biens entre eux par un testament d'une équité parfaite et qui devait prévenir toute contestation. Mais l'antipathie des frères fut plus forte que la prévoyance du père, et à peine fut-il mort qu'elle reprit son cours. Le temps des coups de poing et des coups de bâton étant passé, ils eurent recours au papier timbré, et tous deux, d'un commun accord de haine, attaquèrent le testament de leur père.

Le procès dura tout ce que peut durer un procès. Mais toute chose a une fin, même un procès manceau, et le testament fut maintenu. Le soir même où les deux frères apprirent cette nouvelle, ils quittèrent chacun sa maison, et on les retrouva tous les deux le lendemain pendus chacun à leur noyer. Que l'un eût pendu l'autre par vengeance et se fût pendu après par remords, que chacun se fût pendu à part soi, de désespoir de ne pouvoir plus faire de mal à son ennemi, c'est ce qu'on n'a jamais pu découvrir, quoique les bonnes gens du pays prétendent qu'ils s'étaient pendus l'un l'autre, ce qui m'a paru toujours très-difficile à expliquer. Toujours est-il que dans l'ignorance où on était de la cause de leur

mort, on ne les enterra point en terre sainte, et qu'ils furent inhumés chacun au pied de son arbre.

Plus tard la famille fit élever une croix de pierre sur la tombe de chaque frère, et voilà pourquoi l'entrée de ce chemin est si pittoresquement disposée, et pourquoi elle s'appelle la porte des Pendus.

Si l'on entre dans ce chemin, on marche pendant une demi-lieue à peu près entre deux hauts remparts de haies vives.

Le terrain fortement ondulé sur lequel serpente ce sentier couvert amène une foule d'accidents pittoresques, étroits paysages aux horizons bornés, semés dans cette route dont on ne voit pas le but, pour l'animer et la rendre facile, comme seraient des images gracieuses et des mots heureux dans un récit où l'on avance sans savoir où l'on va. Cependant, à mesure que l'on s'engage en avant, les murailles vertes entre lesquelles on est enfermé s'interrompent. La stérilité de la terre y a fait de larges brèches. Ce ne sont plus ces champs fertiles coupés de haies touffues, mais contigus et régulièrement serrés l'un contre l'autre.

De longues landes de bruyères ou de genêts les divisent, les étendent peu à peu, les champs s'éparpillent et n'arrivent plus au bord du chemin, qui marche isolé sur un sol de sable. Comme le voyageur, qui parcourt les frontières de la grande Amérique où il ne rencontre plus que çà et là de rares habitations, s'aperçoit qu'il arrive aux confins de la civilisation, de même on sent qu'on touche dans cet étroit pays aux limites de la culture. Mais là ce sont les hommes qui ont manqué à la terre, tandis qu'ici c'est la terre qui a manqué aux hommes. Enfin, lorsqu'on a dépassé quelques maigres enclos, semblables aux traînards de cette armée de moissons qu'on vient de traverser, on arrive dans une vaste lande complétement dépeuplée de végétation. Ce n'est, à vrai dire, ni la savane illimitée du Nouveau-Monde, ni le désert immense de l'Afrique. Mais ne suffit-il pas qu'après une heure de marche dans cette plaine, on puisse se tourner à l'orient ou à l'occident, au nord ou au midi, sans avoir un arbre où s'abriter de la pluie, pour se laisser aller facilement à l'idée qu'on est bien loin de cette civilisation splendide, active, turbulente, qui, à l'approche des grandes villes, hérisse la terre de vergers, de moissons, de villas fleuries et d'usines enfumées ?

Or, c'était pendant une brûlante journée d'août 1822 que je traversais cette lande.

Le but de mon voyage n'avait rien de bien poétique. J'allais, pauvre surnuméraire des contributions directes, exécuteur infime d'une loi de finances, compter les portes et les fenêtres d'un village perdu dans ce désert, et imposer l'air et la lumière de ses misérables habitants.

La nécessité d'avoir ce qu'on appelle un état m'avait arraché depuis quelques mois à mes vers rêveurs de jeune homme et à ma vie joyeuse de Paris : au lieu des touchantes élégies où je me sentais mourir, de ces gais soupers où je m'amusais à vivre, j'écrivais des états de recensement, et je partageais les durs légumes et la galette sans beurre des paysans de la Mayenne. Et cependant je m'étais d'abord facilement résigné à cette occupation. Si petite qu'elle fût, elle avait son autorité. Je rendais une espèce de justice souveraine et presque sans contrôle.

Lorsque j'abordais quelque riche habitation, je ne laissais pas échapper une barrière de bois et une lucarne, l'agent fiscal était impitoyable; lorsque j'entrais dans quelque misérable cabane, j'oubliais toujours quelques fenêtres; le receveur était très-humain. Je trichais le gouvernement au profit de la pauvreté. Était-ce de l'opposition au pouvoir ou bien un abus de pouvoir que je faisais? Je laisse à juger la question aux graves publicistes.

Toutefois, malgré cette manière assez poétique de distribuer l'impôt, je me trouvais à bout de courage. Depuis trois mois que j'exerçais ce dur métier, c'était toujours la même scène; c'était toujours un travail matériel qui me tenait en marche chaque jour pendant douze ou quinze heures, et cela n'était guère sympathique aux goûts d'un homme qui avait déjà en portefeuille dix actes de tragédie écrits avec toute la paresse d'un faiseur de vers.

Je marchais donc péniblement à travers cette lande, sous un soleil de trente degrés, et une tristesse sérieuse me prit; tristesse tellement sérieuse, en vérité, que, malgré la solitude où je me trouvais, je ne pensais pas à la traduire en stances élégiaques.

Je m'apitoyai insensiblement sur le sort des pauvres paysans qui habitaient cette rude contrée, et bientôt après sur la nécessité qui me forçait à aller leur demander une part de leurs maigres revenus.

Peu à peu, et comme cela doit arriver à tout homme qui est né pour faire bien ou mal des romans, je m'engageai si avant dans mon désespoir imaginaire que je parvins à me prouver que j'étais le plus misérable des hommes.

Je m'assis sur une butte de terre. J'oubliai mon devoir; j'oubliai plus encore, j'oubliai l'heure qu'il était, la route qui me restait à faire, et je me trouvai à la nuit tombante au milieu de cette lande. Je me remis en marche.

Un autre que moi ne se fût point égaré en suivant assidûment le sentier battu où j'étais engagé.

Mais alors j'étais jeune et superbe, et le sentier battu, ce qu'on appelle vulgairement routine, me paraissait très-méprisable; je voulus m'orienter, et, me rappelant que le village où je me rendais était au sud-est de celui que je venais de quitter, je tentai une pointe dans cette direction, oubliant tous les détours que j'avais faits pour arriver au point où j'étais. L'élève de Rousseau se retrouve dans les bois de Montmorency, grâce à l'astronomie et à la position du soleil.

Je m'égarai dans les landes de Villaines, grâce à l'étoile polaire, ce qui prouve que j'étais un bien mauvais écolier ou que Rousseau n'était pas un excellent professeur.

Depuis deux heures que je marchais, je ne sais où je serais arrivé si une lumière que je vis poindre à l'horizon ne m'eût fait descendre de ma science pour me montrer un asile que ma fatigue réclamait instamment.

J'étais seul; je n'avais à rougir devant personne de ma bévue, et cette fois, passant des hautes leçons de Delambre aux contes de ma nourrice, je marchai droit à la lumière comme le petit Poucet: le petit Poucet, le plus grand héros de la poésie moderne après Roland!

Comme le petit Poucet, j'arrivai à une maison, mais ce ne fut point à celle où brillait la lumière; je rencontrai bien avant un ramassis de misérables petites cabanes de terre, la plupart sans porte ni fenêtre.

Je soulevai le misérable lambeau de tapis qui fermait l'entrée de l'une d'elles, et je demandai si je n'étais pas à Villaines.

— A Villaines? me répondit une voix de femme, vous en êtes à plus d'une lieue et demie.

— Quel est donc cet endroit?

— Ce sont les Huttes.

— Est-ce le nom du village?

— Hé! ce n'est pas un village, me répondit une voix plus rude, ce sont les Huttes.

— Pourriez-vous m'enseigner où je trouverai une auberge dans ce pays?

— Une auberge? Est-ce qu'il y a des auberges ici?

— Mais n'y a-t-il pas une maison où je puisse passer la nuit?

— Il y a celle-ci et beaucoup d'autres, si cela vous convient.

L'aspect misérable de cette demeure que la clarté des étoiles m'avait montrée à l'extérieur, et la puanteur nauséabonde qui s'en exhalait, me déterminèrent à ne pas accepter une pareille hospitalité, et je continuai ma route. Je rencontrai quelques cabanes de la même apparence. J'aperçus dans l'une d'elles une faible clarté, j'y entrai.

Je venais de parcourir et de visiter des hameaux bien pauvres, mais jamais pareille misère ne s'était montrée à moi : toute une famille de dix personnes entassées dans une hutte de douze pieds de diamètre ; pour tous meubles, une table, deux bancs et un vieux bahut délabré; pour toute couche, des bruyères sèches jetées le long des murs; couchés pêle-mêle, des hommes, des femmes, des enfants, et encore là le même air méphitique, la même odeur nauséabonde :

Une femme veillait encore et filait à la clarté d'une lampe.

Elle se leva au moment où j'entrai, je lui fis les mêmes questions que j'avais déjà faites et j'obtins les mêmes réponses; seulement je pus remarquer le visage de celle qui me les adressa.

C'était une figure hâve, d'où la vie semblait retirée, des yeux incertains, sans lueur d'intelligence, un corps décharné couvert de lambeaux hideux, et à la naissance du cou de profondes cicatrices de scrofules.

— Vous pouvez dormir là, me dit-elle en me montrant la terre.

Je ne pus retenir l'expression de mon dégoût. Cette femme ne s'en aperçut point. Je lui demandai alors si, à défaut d'auberge, je ne trouverais pas une maison, une ferme où passer la nuit.

— Il y a le château, me répondit-elle.

— Eh bien! si quelqu'un veut m'y conduire, je le payerai bien.

— Avec de l'argent? me dit-elle.

— Oui.

Elle sourit alors et alla éveiller un des hommes qui dormaient. Elle lui parla tout bas et il se leva. C'était la même misère, la même décrépitude, les mêmes plaies.

Il sortit de la cabane et marcha devant moi sans prononcer une parole.

Ce qu'on appelait le château était encore fort éloigné, et bientôt je me trouvai engagé dans un sentier, seul avec un homme qui avait jeté un singulier regard de convoitise sur la pièce de monnaie que j'avais donnée à la femme de la hutte ! Cependant, comme il marchait devant moi, je me rassurai sur la possibilité d'une attaque imprévue de sa part.

Après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes à la porte de la cour d'une maison d'assez bonne apparence ; à peine avait-il frappé qu'on ouvrit et qu'une servante dit en voyant quelqu'un :

— Est-ce vous, monsieur Benoît?... Arrivez vite, madame se meurt!

— Hélas ! dis-je à cette femme, je suis bien mal venu ; je me suis égaré dans cette lande, et je comptais demander un asile à la maîtresse de cette maison.

— Est-ce vrai, Pierre ? dit cette femme en s'adressant à mon guide et en lui mettant la lumière sous le nez.

L'habitant des Huttes n'avait pas eu le temps de répondre, que je m'écriai :

— Que se passe-t-il donc là-haut?

En effet, je venais de voir briller une clarté extraordinaire à l'une des fenêtres du premier étage. La servante y jeta les yeux et courut vers la maison en criant :

— C'est quelque malheur encore ! le feu aura pris aux rideaux !

Je courus sur les traces de la servante, et j'entrai presque aussitôt qu'elle dans une chambre d'une élégance parfaite. Au coin d'une cheminée de marbre blanc était assise une femme enveloppée d'un peignoir blanc, et qui regardait brûler une grande quantité de papiers entassés dans la cheminée. C'était là la cause de la vive clarté qui nous avait frappés.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! madame, lui dit la servante, comment vous êtes-vous levée? Quelle imprudence !

Cette femme ne lui répondit pas, mais elle leva vers moi sa main décharnée, et, me montrant du doigt, elle lui dit :

— Quel est ce monsieur ?

La servante lui expliqua en quelques mots le sujet de ma venue;

la malade me fit une légère inclination de tête, et, avec un geste faible qui m'invitait à me retirer, elle me dit :

— On va vous donner une chambre, monsieur.

Je repris l'escalier que j'avais monté et j'entrai dans une cuisine où l'homme qui m'avait servi de guide s'était installé ; il tenait un morceau de pain et le dévorait avec une avidité farouche.

— Comment osez-vous prendre quelque chose dans cette maison ? lui dis-je.

Il me regarda de travers comme un dogue à qui on veut arracher l'os qu'il ronge. Et à la lueur plus brillante de quelques chandelles allumées dans cette cuisine, je pus mieux voir que le caractère d'idiotisme qui m'avait frappé dans la femme de la hutte était encore plus marqué dans cet homme. Je le laissai faire et m'assis dans un coin. J'avais été frappé de l'élégance de la chambre où le hasard m'avait conduit. Je remarquai l'ordre et la nette propreté de la cuisine où je me trouvais. Cela ne ressemblait en rien ni aux entassements mal rangés de cuivres et de poteries que j'avais eu occasion de voir dans les vastes et nombreux offices de certains châteaux et des riches maisons qui faisaient état de bonne cuisine ; cela n'avait pas non plus la mesquinerie des ménages des petits propriétaires du pays. C'était le confortable complet et bien ordonné que le petit nombre et l'exiguïté des pièces consacrées au service domestique ont enseigné aux Parisiens.

Il est possible que mes lecteurs trouvent l'observation déplacée, ou tout au moins singulière ; mais ce qui est inaperçu en certains endroits devient saillant en d'autres lieux. Dans les sales hameaux de la Basse-Bretagne, la rencontre d'un homme en chemise blanche est un fait remarquable et auquel il faut prendre la plus grande attention ; car cela dénote pour le moins la présence d'un fonctionnaire d'un rang assez élevé. Qu'on ne s'étonne donc pas si le contraste de la pièce où je me trouvais avec celles que j'avais été forcé de visiter me frappa, malgré la gravité de la circonstance qui avait marqué mon arrivée. Je jetai un regard curieux sur tout ce qui m'entourait, et je demandai au misérable qui m'avait servi de guide quelle était la personne chez qui nous étions.

— C'est chez madame Dorbern, me répondit-il.

— Quelle est cette dame ?

— Eh pardieu ! c'est une dame.

— Mais qui est-elle ? que fait-elle ?

— Elle est riche.

— Ah! Demeure-t-elle seule dans cette maison?

— Vous avez bien vu qu'il y a quelqu'un avec elle.

En demandant si madame Dorbern était seule, j'entendais m'informer si elle n'avait près d'elle que des domestiques. Le pauvre habitant des Huttes n'avait pas compris que dans le monde on ne compte les serviteurs pour personne.

Je lui précisai ma question, et il me répondit :

— Il y a encore Joseph, le jardinier.

— C'est tout?

— Tout.

Cependant j'entendais marcher activement au-dessus de ma tête. J'étais fort gêné de ma présence dans cette maison. Je craignais d'y être un embarras, et je redoutais en même temps de manquer à toute convenance en restant l'hôte oisif de cette femme qui se mourait... Je m'étais décidé à monter pour offrir au moins mes services à la servante qui m'avait introduit, lorsqu'elle entra dans la cuisine :

— Madame désire vous parler, me dit-elle aussitôt.

Je la suivis et j'arrivai dans la chambre de la malade.

Elle était dans une grande bergère ; elle me fit signe d'approcher et de m'asseoir auprès d'elle. Sa voix était si faible que, malgré le silence absolu de cette demeure, j'avais peine à l'entendre.

— Pourriez vous me dire, monsieur, qui vous êtes, et quel est le hasard qui vous a amené chez moi?

Je l'informai de mon état et de ma maladresse.

— Ainsi, reprit-elle, vous êtes tout à fait étranger à ce pays?

— Tout à fait.

— Vous n'y connaissez personne?

— Personne.

— Voulez-vous me rendre un service?

— Quel qu'il soit, je m'y engage.

— Voici une lettre... Je voudrais qu'elle fût remise dans les mains mêmes de la personne à qui elle est adressée.

— Je la lui remettrai, madame.

— Ou vous la lui ferez remettre, car c'est à Paris que cette personne demeure.

— J'ai longtemps habité Paris ; quoique employé du gouvernement, j'y fais de courts mais nombreux voyages. Je remettrai cette lettre moi-même.

A peine avais-je fini cette phrase que la malade me regarda avec crainte et tendit la main pour reprendre sa lettre.

— Ah ! vous avez longtemps habité Paris...

Et comme je jetais les yeux sur la suscription de la lettre qu'elle m'avait remise, elle s'écria vivement :

— Ne lisez pas ce nom...

Je lui rendis la lettre, qu'elle regarda avec une vive expression de désespoir, puis elle murmura doucement :

— Allons, encore ce sacrifice à son repos.

J'arrêtai la malade au moment où elle allait jeter sa lettre au feu :

— Si la remise de cette lettre est pour vous de quelque importance, si elle doit satisfaire le moindre désir de votre cœur, croyez, madame, qu'à l'exception de ce nom qu'il faudra bien que je sache, je m'engage à ne chercher à connaître aucune des choses qui peuvent vous concerner. Je prendrai cet écrit, j'irai chez la personne à qui il est adressé, et, s'il le faut, je le lui remettrai, sans lui expliquer comment je l'ai reçu de vous.

Elle me rendit la lettre et me répondit :

— Tout ce que je vous demande, c'est de ne dire à qui que ce soit au monde que je vous ai remis cette lettre. Du reste, agissez comme il vous plaira, pourvu qu'il ait cette lettre. Dieu me pardonnera cette faiblesse après tant d'épreuves.

A peine elle achevait qu'on frappa de nouveau à la porte extérieure de la cour.

C'était le médecin, un homme petit, trapu, crépu, le front bas, le teint rouge. En entrant, il s'écria assez brusquement :

— Joseph m'a dit que vous étiez descendue dans le jardin malgré mon ordonnance, et voilà que je vous trouve encore levée : vous aidez la maladie à vous tuer.

— Elle y a pourtant mis beaucoup de temps, dit la malade avec une froide amertume.

— Ce n'est pas ma faute, dit le docteur, si mes soins n'ont pas été plus efficaces.

— Je ne vous remercie pas moins, et j'espère que vous les trouverez aussi bien récompensés que ma misère peut me le permettre... Voilà un mot pour M. P***. Je suis charmée qu'on ne l'ait pas averti de mon état et qu'on ne l'ait pas dérangé.

— Cela eût été difficile, et nous allions nous mettre à table, quand Joseph est entré comme un fou dans le salon.

Je ne puis dire l'expression de désespoir qui se peignit sur le visage de la malheureuse femme.

— L'on vous attend sans doute avec impatience, répondit-elle. Allez, docteur... allez, je n'ai besoin de personne... je ne veux troubler les plaisirs de personne...

Le docteur insista pour rester.

— Laissez-moi seule un moment avec monsieur. Je vous rappellerai quand il sera temps.

Le médecin sortit.

— Oh! non! s'écria madame Dorbern avec des sanglots qui éclatèrent avec force... Pas même le sien, à lui... Rendez-moi cette lettre...

Et comme je voulais la lui refuser, elle se leva avec énergie.

— Rendez-la-moi, vous dis-je, rendez-la-moi...

Elle me la prit des mains et allait la déchirer, lorsque, la force manquant tout à coup, elle retomba sur son fauteuil en s'écriant :

— Mon Dieu! mon Dieu! secourez-moi, tuez-moi!

Presque aussitôt elle fut prise de vives convulsions, pendant lesquelles la lettre qu'elle tenait lui échappa. Je la ramassai pour que personne ne la vît, et j'appelai le médecin. Les convulsions de la malade diminuèrent peu à peu; elles s'affaiblirent avec ses forces, et le dernier souffle de sa vie s'échappa avec le tressaillement de son cœur.

Le désespoir des deux domestiques fut violent et vrai; le médecin examina froidement ce corps décharné par la maladie.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, me dit-il; je vous offre de vous mener à Villaines; vous monterez sur mon cheval en croupe derrière moi. C'est une bonne bête qui m'a coûté huit cents francs, et qui nous portera au bourg en vingt minutes; car, d'après ce que m'a dit la servante, vous devez être monsieur...

— D'où savez-vous mon nom?

— N'avez-vous pas annoncé à monsieur P..., le maire de la commune de Villaines, votre arrivée pour aujourd'hui; il vous a attendu toute la journée; votre chambre est prête... Allons, partons vite, et nous pourrons arriver avant la fin du souper.

Je n'avais rien de mieux à faire, et j'acceptai, malgré le dégoût que m'inspirait l'insensibilité de cet homme. Nous partîmes. Chemin faisant, il m'apprit que ce monsieur P..., chez qui nous nous rendions, était un ami de madame Dorbern.

— Il l'a sans doute connue à Paris, me dit-il, et sans doute

aussi il sait son histoire ; car l'histoire de qui monsieur P... ne sait-il pas !

— C'était donc un homme très-répandu dans le monde ?

— C'était mieux que cela, il était chef de division de la police sous l'empire ; quand la restauration est venue, il s'est retiré dans son village, d'où il était parti pauvre et où il est rentré riche. Comme il sait plus de choses qu'il ne le voudrait lui-même, il tâche de se faire oublier : il flatte le curé, il achète des portraits du roi pour les donner aux paysans, il protége les Ignorantins, et, comme il est le seul propriétaire du pays qui s'entende un peu aux affaires, on l'a nommé maire. Du reste, il mourra d'apoplexie, car maintenant, pourvu qu'il mange et boive, il est content. Il a fait venir une cuisinière de Paris. Il boit du vin de Bordeaux à son ordinaire. C'est une table de prince. La seule chose que je n'aime pas, c'est qu'il fait faire des fritures à l'huile.

Le docteur continua sur ce ton pendant toute la route, qui, du reste, ne fut pas longue, grâce à la vigueur de son cheval. Cependant, j'eus le temps d'apprendre qu'il devait encore quatre cents francs du prix de sa monture et que la somme que madame Dorbern lui avait laissée arriverait fort à propos pour satisfaire au payement d'un billet qu'il avait souscrit à cette occasion. Il termina cette confidence en disant :

— Ma foi ! si elle n'était pas morte aujourd'hui, j'aurais été obligé de lui demander demain le règlement de mes honoraires. Heureusement, je n'y ai pas été forcé...

Nous arrivions dans la cour de monsieur P... au moment où le médecin achevait cette abominable phrase, car je me serais jeté à bas de son cheval, comme je le fis, eussions-nous été au milieu de la lande et m'eût-il fallu y passer la nuit.

Il ne s'aperçut que de ma vivacité et il s'écria en descendant lentement de la selle :

— Hé ! hé ! vous êtes leste, monsieur... mais vous êtes jeune... l'âge ne vous a pas rendu les membres raides et les mouvements difficiles.

Comme je me demandais si ce n'était pas l'âge qui avait aussi rendu si sec et si froid le cœur de cet homme, un domestique qui avait repris les rênes du cheval lui répondit en ricanant :

— Pardine ! vous n'avez jamais été bien ingambe, monsieur le docteur.

J'en conclus qu'il se pouvait fort bien qu'il n'eût jamais été sensible.

Aussitôt on nous introduisit dans la salle à manger, elle était meublée avec un grand luxe, éclairée par une lampe pendue au plafond. La table était admirablement servie en cristaux et en argenterie. C'était encore une anomalie avec le pays.

Il y avait dix personnes, dont trois femmes, assises à ce riche couvert, se servant avec des mains rouges de cuillers de vermeil d'un travail exquis, et essuyant des trognes hâlées avec du linge de Flandre de la dernière richesse. Le maître de la maison, on le reconnaissait rien qu'à ses ongles propres, se leva dès que nous entrâmes, et dit à mon compagnon :

— Eh bien! docteur?

— Eh bien! elle est morte, répondit celui-ci en prenant place à la table et en enfonçant son couteau jusqu'au manche dans un jambon posé devant lui.

— Morte! s'écria monsieur P... en se rasseyant et en frappant son verre sur la table avec tant de violence qu'il le brisa. Puis il s'accouda, cacha sa tête dans ses mains et resta un moment immobile. J'étais assez embarrassé de ma personne; car chacun se regardait en chuchotant. M. P... sortit tout à coup de sa méditation en s'écriant :

— Elle est morte..., tant mieux! car il vaudrait mieux pour elle qu'elle ne fût pas née.

En parlant ainsi, il m'aperçut et me dit :

— Vous devez être monsieur...

— C'est vrai.

— Je n'aurais pas su que vous deviez venir, que je vous aurais reconnu au portrait qu'on m'a fait de vous.

— Qui donc?

— Monsieur que voilà, me répondit monsieur P... en me montrant un homme qui dévorait.

Je reconnus le percepteur que j'avais vu dans nos bureaux, et monsieur P... continua en me faisant asseoir à la table et en me servant :

— Mais comment se fait-il que vous soyez arrivé si tard?

Je lui en dis la raison; je lui racontai comment je m'étais égaré. Il se toucha le front et agita sa main au-dessus de sa tête.

— Cerveau de poëte! on ne marche pas droit avec cela.

Puis il se mit à réfléchir et reprit :

— Ainsi, vous avez vu mourir cette malheureuse Félicie?

— Hélas! oui, monsieur!

— Eh bien! maintenant qu'elle est morte, dit une femme assez jolie qui était près de moi, nous direz-vous qui elle est? Son secret ne la compromettra pas maintenant.

— Demain, dit M. P..., il faudra que j'écrive son véritable nom sur le registre de l'état civil, et son nom c'est tout son secret.

— Et comment s'appelait-elle? reprit une des dames présentes.

— Elle s'appelait madame de Norbert, dit M. P... en me regardant.

Ce nom m'était parfaitement inconnu, et ne l'était pas moins, à ce qu'il paraît, aux auditeurs de monsieur P....

— Son nom ne nous apprend rien, dit la jolie femme qui avait parlé la première. Que savons-nous de plus? qu'elle s'appelle madame de Norbert et non pas madame Dorbern, voilà tout. C'est ce qu'elle a été autrefois qui nous intéresse.

M. P... jeta un regard légèrement dédaigneux sur les personnes qui étaient à table.

— Je crois, reprit-il, que cela vous intéresserait peu. Il y a des douleurs trop hautes pour certaines intelligences.

— Eh bien! vous nous faites-là un joli compliment! repartit la dame. Puis elle ajouta d'un ton piqué : Vous avez beaucoup connu madame Dorbern ou de Norbert autrefois. Je vous sais trop galant homme pour m'étonner de votre discrétion sur son compte.

M. P... haussa les épaules.

— Ta, ta, ta, fit la dame, il s'en est passé entre vous plus que vous n'en voulez dire, et votre intimité m'a bien l'air de s'être renouée dans ce que vous appeliez l'un et l'autre votre exil.

— Écoutez, madame, reprit M. P... sérieusement; ce n'est pas la première fois que vous portez cette accusation. Si elle devait rester enfermée dans ce village, je n'y répondrais pas; mais vous n'êtes que pour quelques mois dans ce pays... Bientôt vous retournerez à Paris; je ne veux pas, je ne dois pas permettre qu'un bruit injurieux, si invraisemblable qu'il soit, s'élève sur la tombe de cette femme. Je vais vous dire son histoire.

— Ah! enfin! dit la dame.

— C'est pour vous que je parle, dit M. P... en adressant à cette dame une moue assez significative pour que je comprisse qu'il comptait les autres auditeurs pour autant d'automates insensibles.

Je me levai pour me retirer.

— Restez, me dit M. P... Il ne sera pas dit que vous aurez assisté au dénoûment de cette vie de douleur sans savoir ce qui l'a précédé. Mon exclusion ne vous regardait pas.

Je demeurai, oubliant que j'avais promis de ne pas chercher à savoir quelle était cette femme, et voici ce que M. B... nous raconta :

Félicie de Lafernie s'était mariée en 1806 à M. de Norbert. Elle avait alors vingt ans. M. de Norbert en avait trente-cinq. Le père de Félicie était un ancien conseiller au parlement de Bordeaux. Pendant les mauvais jours de la révolution il s'était retiré dans une maison de campagne aux environs de la ville. Là il avait élevé sa fille dans des sentiments de sainte religion et dans la soumission à tous les devoirs. Il lui avait enseigné le respect de la famille, sentiment vénérable et conservateur des bonnes mœurs, lien puissant qui, en rendant chacun des membres d'une maison solidaire des autres, impose souvent un frein salutaire à ces esprits ardents qui ne reculent pas devant le mal quand il ne peut compromettre qu'eux-mêmes, mais à qui souvent la conscience même de leur force interdit généreusement d'entraîner quelqu'un dans leur chute. M. de Lafernie fut rappelé à Bordeaux lors de la formation des cours impériales pour y remplir l'une des plus hautes fonctions de la magistrature : il fut nommé président de chambre. Ce fut à cette époque qu'il produisit Félicie dans le monde et qu'elle y rencontra M. de Norbert.

Tout au contraire de cette jeune fille, M. de Norbert était un homme qui devait à son éducation et aux événements de sa vie des sentiments d'individualisme très-prononcés. Cinquième fils d'un petit propriétaire de Toulouse qui avait sept enfants, il devait l'instruction qu'il avait reçue dans le collége de cette ville à la bienfaisance d'un parent assez éloigné : M. de Norbert le père n'ayant pas une fortune suffisante pour pourvoir à l'établissement de toute sa famille, chacun de ses membres avait dû se charger du soin de parvenir par lui-même. M. de Norbert le père mourut en 1789, et la révolution dispersa entièrement ses enfants; les uns prirent parti pour la royauté, les autres pour la révolution. Parmi ceux-ci, qui furent les plus nombreux, deux des sept frères se firent soldats, un autre entra dans l'administration des armées, un autre encore embrassa la carrière du commerce et alla s'établir à Marseille.

Ainsi chacun, après avoir reçu la part assez exiguë de l'héritage paternel, ne se confia qu'en lui-même pour faire son chemin : tous réussirent assez bien, mais aucun ne demanda ni ne reçut le moindre secours de l'un de ses frères. Lucien de Norbert seul demeura à Toulouse et se livra au barreau ; la nature l'avait doué d'une rare facilité d'élocution, et de la qualité encore plus rare pour un avocat de feindre les plus vives émotions de la parole ; il savait épouvanter et attendrir ses auditeurs ; mais à l'instant même où il s'asseyait au milieu des larmes ou du saisissement des juges, il jetait dans l'oreille de ses voisins une plaisanterie dédaigneuse sur l'effet qu'il venait de produire. Esprit sceptique et railleur, imbu de la philosophie matérialiste de quelques tristes esprits du dix-huitième siècle, devant à son talent seul une brillante réputation et une fortune honorable, Lucien de Norbert était ce qu'on pourrait appeler un honnête homme social, mais il était complétement étranger à tous les sentiments qui prennent leur source dans une foi quelconque.

Cette sublime institution de la charité chrétienne, qui ramasse, pour les nourrir, les vieillards infirmes et les enfants abandonnés, lui semblait être seulement un sage règlement de police, et, s'il avait fallu aller chercher les éléments de sa probité dans leur intime profondeur, on eût pu découvrir que cette vertu n'était pas en lui le résultat d'un sentiment moral inhérent à sa nature, mais qu'elle était basée sur le respect des droits et des obligations nécessaire au maintien de l'ordre social.

Du reste, il n'est pas facile de faire comprendre ce caractère, bien que de nos jours il soit devenu très-commun. Tout n'est pas calcul matériel dans la conduite de pareils hommes ; ils ne sont pas ce qu'ils sont par l'effort de leur seule volonté ; et le plus souvent, au moment où ils vantent leur indépendance de tout préjugé, ils sont les esclaves obéissants de certaines idées qui ne leur appartiennent pas en propre, et que l'habitude leur a inculquées à leur insu. Ce ne sont pas là les faux prophètes qui les premiers ont semé sur la terre les maximes arides de l'irréligion et de l'individualisme ; ce sont les adeptes nourris de ces maximes, qui les mettent en pratique sans en prévoir les conséquences.

Tel était du moins Lucien de Norbert. L'éclat de son talent et la bonne position où il se trouvait le firent appeler d'abord au parquet de la cour impériale de Toulouse, et, en 1805, il passa comme premier avocat général à la cour de Bordeaux.

Les relations que les affaires établirent de prime-abord entre M. de Lafernie et M. de Norbert devinrent bientôt plus suivies. Madame de Lafernie était morte depuis quelques années, et M. de Lafernie était d'une santé assez faible pour qu'il désirât assurer le sort de sa fille.

Trop de convenances se réunissaient en faveur d'une alliance entre mademoiselle de Lafernie et M. de Norbert pour que le projet de les marier n'entrât pas facilement dans l'esprit de quelques entremetteurs officieux, et pour qu'il ne fût pas accueilli avec facilité par le vieux président. Peut-être que, si ce mariage eût tardé à s'accomplir, M. de Lafernie l'eût repoussé. Le temps lui eût sans doute appris à mieux connaître le fond du cœur et de l'esprit de Lucien, et il eût jugé probablement que ce cœur égoïste et cet esprit sans foi ne pourraient convenir à une âme toute de dévouement et à une pensée qui portait de la piété dans tous ses rêves. Mais M. de Lafernie n'eut pas le loisir d'apprécier l'homme intime, il ne jugea que l'avocat général; et, en l'entendant plaider chaque jour avec la plus chaleureuse exaltation les intérêts les plus élevés de la morale et de la vertu, il s'imagina que le magistrat obéissait à une conviction profonde et vraie, et non pas à un devoir habilement rempli.

Ce qui avait échappé à l'expérience d'un vieillard habitué à juger les hommes devait à plus juste titre rester un secret pour une jeune fille dont rien n'avait jusque-là alarmé la confiance, cette sœur de la foi. D'ailleurs, aux brillantes qualités de son esprit M. de Norbert joignait une rare distinction personnelle : son visage comme sa voix se passionnait lorsqu'il parlait, et Félicie put croire à un amour qui lui fut exprimé avec une chaleur entraînante. Il faut dire aussi qu'à part toutes les bonnes raisons de fortune et de position qui poussaient M. de Norbert à ce mariage, il n'était pas resté indifférent aux grâces naïves, à la douceur calme et virginale de mademoiselle de Lafernie, et qu'il aima Félicie.

Ce ne fut pas assurément de cet amour profond qui rend notre existence dépendante de celle d'une femme, qui fait vivre notre âme dans la sienne et nous soumet à ses joies et à ses douleurs, comme si le principe de notre vie n'était plus en nous, mais en elle ; il l'aima de cet amour raisonnable ou plutôt raisonné, fondé sur l'estime qu'on éprouve pour les plus pures qualités et sur l'attrait qu'inspire aisément une beauté jeune, éclatante et modeste. Félicie était pour M. de Norbert une femme dont il pouvait être

fier de toute façon et dont il ne devait rien avoir à redouter.

Ce mariage s'accomplit donc, et quelque temps après sa célébration M. de Lafernie mourut, bien persuadé qu'il avait assuré le bonheur de sa fille. A cette époque, elle-même n'eût pu le dissuader, car elle n'était pas femme à se dire malheureuse parce qu'elle se sentait manquer d'un bonheur qu'elle n'eût pu définir. D'ailleurs, l'éducation sérieuse qu'elle avait reçue ne lui eût pas permis d'élever une accusation qui n'aurait eu pour base qu'un sentiment pénible de gêne et de crainte en présence de son mari. Rien de ce qu'elle pouvait connaître de la félicité humaine ne lui manquait. Elle portait un nom honorable et honoré. Les soins de Lucien pour elle étaient toujours également attentifs; les plaisirs que peut donner une fortune considérable, sagement mais généreusement dépensée, abondaient autour d'elle; et cependant elle était triste.

Madame de Norbert était la femme de M. de Norbert, mais, à vrai dire, elle n'était pas sa compagne. Il riait d'elle quand elle s'intéressait avec trop d'ardeur à ses succès; jamais il ne lui en rapportait la moindre part. Si quelquefois il laissait échapper devant elle le secret de ses espérances ambitieuses, il la raillait de la voir s'élancer avec fougue dans une carrière de rêves glorieux qu'elle faisait pour lui. Si elle le félicitait sur le noble emploi qu'il avait fait de son talent en faveur d'une juste cause, il ne s'unissait pas à l'émotion de joie qu'elle éprouvait pour les infortunes qu'il avait protégées; mais il lui répondait avec ardeur :

« Oh! j'arriverai! j'arriverai! »

M. de Norbert n'était pas homme à reprocher à sa femme son assiduité à remplir ses devoirs religieux; mais elle comprenait aisément que c'était plutôt chez lui une tolérance indifférente qu'une approbation sympathique de ses sentiments. Il ne discutait pas contre elle les vérités de la religion, mais il les discutait devant elle avec un dédain et une ironie qui la blessaient profondément.

Dans le petit nombre d'occasions où elle essaya d'opposer la sincérité de sa croyance aux arguties de son mari, il lui représenta avec douceur que ce n'était pas à elle qu'il s'adressait, qu'il ne voulait en rien altérer une foi qu'il regardait comme un bonheur pour ceux qui la possédaient, mais que, laissant à chacun la liberté de ses opinions, il demandait l'indépendance des siennes.

Tout cela fut dit avec l'accent benin d'une condescendance sou-

veraine pour les erreurs d'un esprit ignorant. Il semblait qu'en pareille circonstance Lucien en agît avec sa femme comme un père indulgent envers un enfant importun qui vient se mêler à un grave entretien et qu'on écarte doucement de la main en lui disant : Allons, mon ami, va jouer ailleurs.

Félicie n'était pas humiliée de ce dédain, mais elle en était alarmée. Si sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, il s'était établi des discussions réelles entre M. de Norbert et sa femme, peut-être celle-ci, comme il arrive souvent, eût-elle trouvé dans les besoins de l'argumentation des raisons qui, impuissantes à persuader son mari, lui seraient cependant venues en aide à elle-même pour la rassurer dans sa foi. Mais il n'en fut pas ainsi ; on lui laissait ses croyances, ainsi que je l'ai dit, comme un jouet à un enfant, et elle en était arrivée à se demander si ce n'était pas véritablement un jouet. Il y a des esprits timides et complaisants, et surtout parmi les femmes douces, qui acceptent sans murmurer cette distinction qui prétend qu'il y a des opinions bonnes pour certaines personnes et insuffisantes pour d'autres, et c'est à celles-là qu'on dit sans qu'elles s'en étonnent :

« Il est bon que les femmes et les enfants aient de la religion et croient à quelque chose, mais nous autres hommes nous devons nous affranchir de ces préjugés. »

Malheureusement pour elle, Félicie avait une raison trop droite et trop ferme pour admettre ces grossières transactions si communes à notre époque ; il lui semblait ou que ce qui était la vérité pour elle devait être aussi la vérité pour son mari, ou qu'elle ne devait pas rester plus longtemps dans une ignorance dont il s'était affranchi.

Les mauvais principes prêchés par de malhonnêtes gens ne sont pas les plus dangereux ; ce sont ceux surtout que prônent les hommes égarés dans leur cœur, mais irréprochables dans leur conduite, qui ont les résultats les plus pernicieux. Aussi Félicie n'osait reprocher à son mari les opinions qu'il professait, quand il n'y avait pas un seul acte de sa vie qui méritât le blâme. Elle en vint donc à douter d'elle-même plutôt que de lui. Elle essaya d'entrer dans son incrédulité ; mais celle de M. de Norbert était trop large pour que l'âme de Félicie ne reculât pas avant de s'engager dans ce vaste désert. En outre de l'origine céleste des sentiments religieux, l'avocat général niait l'origine intime de tous les

sentiments affectueux; ils étaient tous, selon lui, le résultat d'un besoin personnel ou d'une satisfaction propre.

En face de ce philosophisme désolant, Félicie ferma les yeux et se retira en elle-même. Dès ce moment elle fut moralement séparée de son mari. Leur vie apparente était la même qu'aux premiers jours de leur mariage, mais ils ne sentaient plus ensemble. La vie extérieure leur était encore agréable à tous deux, mais ils n'avaient plus de vie intime. A part les affaires matérielles de leur maison, il n'avaient plus rien à se dire quand ils étaient seuls. Leur âme ne parlait pas la même langue.

M. de Norbert ne sentait pas cette séparation : espérant tout de lui seul, rapportant tout à lui seul, rien ne l'avertissait que quelqu'un s'était retiré de lui.

Il n'en était pas de même de Félicie. Habituée à vivre sur les genoux de sa mère, sur le bras de son père, elle se trouva soudainement isolée, sans soutien et sans guide. Les sains principes de morale cultivés en elle l'empêchèrent de s'égarer, mais ne purent lui cacher qu'elle marchait seule dans sa route. Persuadée qu'elle aimait son mari, parce qu'elle s'intéressait à tout ce qui lui arrivait de bon ou de mauvais, elle avait cependant quelquefois de vagues instincts d'un autre amour qu'elle n'éprouvait pas, mais qu'elle eût pu éprouver.

Plusieurs années se passèrent avant qu'elle arrivât à ce résultat caché; aux yeux du monde elle était toujours la femme la plus affectionnée et la plus vertueuse; personne n'eût osé supposer que ce cœur si calme pouvait être facilement troublé, que cette existence si sereine était rongée par une lente déception.

On était déjà en 1812, lorsque arriva à Bordeaux le véritable héros de cette histoire, le jeune Georges de Labardès.

A ce nom si connu, nous nous récriâmes tous, excepté le docteur, qui ronflait dans un coin. M. P... imposa silence à nos observations d'un signe de la main, et continua ainsi :

— C'était, comme Félicie, le fils d'un ancien magistrat du parlement; mais M. de Labardès le père n'avait point fait comme M. de Lafernie, il avait refusé toutes les avances du pouvoir impérial, et était demeuré fidèle à son amour pour les Bourbons exilés. Ce qu'il avait fait pour lui, il le fit pour son fils, et, à une époque où la carrière administrative et la carrière des armes conduisaient si rapidement à une haute position, M. de Labardès destina son fils au barreau et l'envoya faire son droit à Paris.

Celui-ci y fut d'abord, de la part de l'autorité, l'objet d'une surveillance particulière à cause de ses relations avec toutes les personnes un peu considérables qui partageaient ses opinions. Mais au bout de quelque temps cette surveillance fut jugée inutile.

Georges était tout simplement un jeune homme très-dissipé, très-amoureux du plaisir, le cherchant avec la même ardeur dans les salons où il était admis, et dans les réunions de bas étage où les étudiants vont trop souvent chercher des distractions à des études qu'ils ne font pas.

Georges se rendit célèbre dans l'école par le nombre de ses maîtresses et par quelques duels particulièrement soutenus avec avantage contre plusieurs spadassins de régiment. Doué de cette faculté assez rare d'être facilement l'homme du monde dans lequel il se trouvait, il eut aussi quelques bons succès dans les élégants salons où il était reçu, et le dernier de ces succès compromit assez gravement une femme d'un nom très-distingué pour que M. de Labardès se décidât à rappeler son fils près de lui.

Son arrivée à Bordeaux fut marquée par des esclandres assez nombreuses. Sa réputation de mauvais sujet et de duelliste l'y avait précédé. C'en fut assez pour que quelques mauvaises têtes du régiment qui tenait garnison au château Trompette voulussent lui donner une leçon.

La première fois que Georges parut au spectacle, on lui disputa sa place, sans autre raison que de la lui disputer; il était trop bien appris à ce sot métier pour n'avoir pas deviné tout de suite où on en voulait venir, mais il voulut que l'affaire qu'on lui suscitait eût plus d'éclat que ne comptaient en faire ses adversaires. Il céda à la première impertinence, et se retira de la place qu'il avait d'abord prise.

Le succès enhardit les jeunes écervelés qui s'étaient promis de tâter le beau Labardès, comme on l'appelait. On recommença, et on le chassa encore de la place où il s'était réfugié. Cette première réussite calma l'ardeur des premiers arrivants; mais, lorsque quelques autres officiers parurent, on leur raconta tout haut la couardise de Georges, et ceux-ci, pour s'en assurer, recommencèrent le jeu deux fois encore.

Georges se retira ainsi devant les impertinentes exigences de quatre officiers.

Une grande partie de la salle était attentive à ces petites scènes qui se passaient au balcon des premières loges, et la longanimité

de Georges était déjà le sujet de commentaires très-fâcheux, lorsqu'un grand lieutenant de grenadiers, espèce de fier-à-bras, qui se vantait d'avoir tué une douzaine de pékins, entra en disant :

— Qui est-ce qui se bat ici ?

— Personne, lui répondit-on... il n'y a pas eu moyen.

— Bah ! fit le lieutenant en se retournant vers Georges ; il ne veut pas ?

— Non.

— C'est que vous ne le lui avez pas bien demandé. Vous allez voir...

Tous les officiers se levèrent, on se retourna de tous côtés, le lieutenant s'approcha de Georges et lui dit après une profonde salutation :

— Monsieur, je dois vous prévenir que nous ne permettons qu'aux gens qui nous conviennent de venir s'asseoir aux mêmes places que nous : en conséquence, je dois vous dire que, votre figure me déplaisant souverainement, je vous prie de vouloir bien *décamper* tout de suite.

Georges se leva et, saluant ce monsieur, il répondit froidement :

— Il n'y a pas moyen de reculer plus longtemps. J'espérais pouvoir faire ma semaine, mais je compte que vous et vos amis serez assez obligeants pour la compléter.

— Que veut dire monsieur? dit l'officier en levant la main comme pour donner une chiquenaude à Georges.

Le regard que celui-ci lui lança l'arrêta. Georges mit lentement son chapeau, boutonna son habit jusqu'au menton, retroussa ses manches, ôta son gant, et passa devant le grand officier en lui disant poliment :

« Pardon, je suis à vous tout à l'heure. »

Puis il s'avança vers celui des officiers qui avait commencé la scène :

— N'est-ce pas vous, monsieur, lui dit-il, qui m'avez le premier chassé de ma place?

— Oui, c'est moi.

— Très-bien ! dit Georges.

Et en prononçant ce mot, il donna un vigoureux soufflet à l'officier.

— Monsieur, vous me rendrez raison ! s'écria celui-ci.

— C'est mon intention, dit Georges en l'interrompant, ce sera pour demain. Pardon ! je n'ai pas fini.

Puis il se tourna vers un autre officier, et lui dit encore :

— N'est-ce pas vous qui, le second...

Celui-ci ne lui laissa pas le temps de continuer, et lui dit :

— Quand vous voudrez.

Georges le frappa encore au visage et lui dit :

— Ce sera pour après-demain...

Et il se tourna froidement vers le troisième.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, dit celui-ci; si vous me touchez, je vous passe mon épée au travers du corps.

— Vrai? dit Georges, vous insultez les gens et vous menacez de les assassiner... Vous êtes un triste officier... l'épaulette ne vous va pas.

Il lui arracha son épaulette et la jeta dans le parterre.

Tout à coup ce fut un horrible tumulte dans la loge, des épées brillèrent; mais des cris partis de tous les coins de la salle, et disant : « A bas les assassins! à bas les assassins! » arrêtèrent les officiers. Ils se tournèrent vers le parterre qui bondissait et y jetèrent leurs gants; Georges était demeuré impassible. Plusieurs jeunes gens des plus turbulents de Bordeaux, de ceux qui auraient insulté Georges si les officiers n'eussent commencé, se précipitèrent dans la loge en criant :

— Nous serons vos seconds!

Les autres officiers répandus dans la salle, même les plus paisibles, se levèrent à cette provocation. Mais Georges se contenta de répondre à ses nouveaux amis :

— Après moi, s'il en reste, messieurs.

Le commissaire de police parut alors, et tous les jeunes gens et les officiers quittèrent la salle; et les rendez-vous furent pris pour le lendemain.

Madame de Norbert assistait à cette représentation, et de sa loge, située à quelques pas de l'endroit où la scène s'était passée, elle avait pu l'observer avec curiosité jusqu'au moment où elle fut épouvantée de la tournure qu'elle prit. Souvent elle avait entendu parler dans le monde qu'elle voyait de M. Georges de Labardès comme d'un fou livré à tous les vices et à toutes les mauvaises passions, quoique doué des plus heureuses dispositions pour faire un homme distingué. L'entretien des deux personnes placées près d'elle l'avait instruite par avance des dispositions des officiers à l'égard de Georges, de façon qu'elle avait suivi avec plus d'anxiété qu'une autre tout le commencement de cette scène où Georges s'était montré si plein de longanimité. En le voyant reculer si pai-

siblement devant une injure si persévérante, le cœur de Félicie s'était pris de pitié pour ce jeune homme qui souffrait si patiemment une conduite si brutale à son égard, et plusieurs fois elle avait dit à son mari :

— Est-ce qu'il ne se trouvera pas un homme d'honneur qui mette un terme à cette ignoble provocation?

— Laissez, laissez, dit M. de Norbert, c'est un petit monsieur plus rodomont que brave, qui a besoin d'une leçon.

Cette indifférence parut cruelle à madame de Norbert, et un sentiment bien inouï dans une âme si pieuse s'éleva en elle lorsqu'elle vit Georges se relever et venger avec une si grande énergie l'injure publique qui lui avait été faite. Ce sentiment s'effaça rapidement devant l'épouvante que causèrent à Félicie les actes violents de cette vengeance, mais il fit un moment tressaillir son cœur; un moment il intéressa madame de Norbert, la femme douce, pieuse et sans tache, à la cause d'un homme renommé par ses excès et presque par ses vices.

Deux des rencontres qui avaient été convenues la veille eurent ieu; elles furent toutes deux fatales aux officiers qui les soutinrent, et qui furent assez grièvement blessés.

L'autorité militaire et l'autorité administrative crurent devoir mettre un terme à des affaires qui menaçaient de devenir plus générales. Les officiers furent mis aux arrêts, et Georges fut averti qu'à la moindre tentative de duel il serait arrêté et provisoirement détenu. Il répondit qu'il se trouvait entièrement satisfait, et que, quant à lui, il ne désirait nullement aller plus loin. Mais celui des officiers à qui il avait arraché son épaulette ne pouvait penser de même, et quelques jours après il fit prévenir Georges qu'il avait envoyé sa démission au général et qu'il l'attendait le lendemain sur les grèves de Cubzac.

Mais la surveillance exercée sur les deux antagonistes prévint une nouvelle catastrophe, et tous deux furent arrêtés et amenés devant le préfet et le général commandant la division.

Si les témoins choisis par les deux antagonistes avaient laissé l'affaire dans les bornes d'une querelle de spectacle, probablement un arrangement eût pu intervenir. Dès lors Georges y était fort disposé. Il comprenait que le succès de ses deux premiers duels pouvait donner à croire qu'il faisait plus de fond sur son adresse à manier les armes qu'il ne convient à un homme de cœur. Aussi, lorsqu'il fut introduit dans un des salons de la préfecture où se

trouvait déjà son adversaire, accompagné de deux de ses camarades, il s'avança vers lui.

— Monsieur, lui dit-il, l'insulte que vous m'avez faite a été suffisamment effacée par deux rencontres malheureuses. Je pense que vous n'avez plus à douter de mon courage. Celle que je vous ai faite est un malheur que je déplore, puisqu'elle vous a forcé à une démarche qui prouve à tout le monde que vous préférez votre honneur à votre fortune. Si des excuses formelles et publiques peuvent vous satisfaire, je vous les offre bien sincèrement, mais à vous et à vous seul ; je les offre enfin à l'officier qui abandonne sa carrière pour venger une épaulette qu'il ne porte plus.

L'officier garda un moment le silence, puis il répondit :

— Écoutez-moi, monsieur, et croyez-moi aussi sincère que vous l'êtes; je m'honorerai toute ma vie de la déclaration que vous me faites; elle me suffit à moi, mais elle me suffit à moi seul; je dois autre chose à l'uniforme que j'ai porté. Que je le reprenne ou le quitte pour jamais, je ne puis pas lui laisser la souillure que vous lui avez faite, et, quoi qu'il doive arriver, nous nous battrons.

Ce jeune homme avait bien jugé l'esprit militaire auquel il était soumis, car ses deux témoins s'étaient regardés avec indignation en l'entendant accepter pour lui les témoignages d'estime de son ennemi, et leur opinion à ce sujet ne fut pas douteuse lorsqu'ils se hâtèrent d'ajouter après la réponse de leur camarade :

— Vous avez raison, cette affaire n'est pas arrangeable; car c'est celle de tous les officiers du régiment.

— Et ils trouveront à qui parler, répondit un des témoins de Georges.

C'en était assez pour que des deux côtés on se crût engagé à ne pas faire la moindre concession, et ce fut dans cet esprit que les ennemis parurent devant le général et le préfet.

La scène qui eut lieu à cette occasion montra une fois encore cette singulière disposition du caractère français, qui, chez un peuple où la gloire militaire a toujours été la plus admirée, met cependant en hostilité permanente ceux qui suivent la carrière des armes et ceux qui sont restés dans la vie civile.

Le préfet prit la parole le premier, et, s'appuyant sur ses devoirs d'administrateur et de magistrat, il déclara qu'il ne pouvait permettre que la fureur de quelques jeunes gens portât le désordre dans la ville, allumât des querelles qui plongeaient les plus hono-

rables familles dans de perpétuelles anxiétés, et qu'au nom des lois et du bon ordre il saurait faire cesser des combats contre lesquels s'élevaient les réclamations de tous les habitants honorables de Bordeaux.

Cette allocution, prononcée avec mesure et dignité, parut faire quelque impression sur Georges et ses témoins, enfants de la ville de Bordeaux, et qui n'avaient pas abjuré tout amour de la cité et de la famille ; mais les jeunes militaires l'écoutèrent dans un silence dédaigneux, comme s'ils étaient en dehors de l'autorité qui parlait au nom de la morale et de l'ordre public.

Alors le général prit la parole à son tour, et, s'adressant à ses subordonnés, il leur déclara que l'empereur faisait très-peu d'estime de ces officiers qui se faisaient une renommée de bravoure par le duel; que lui-même il savait par expérience que les plus terribles sur le terrain d'un combat singulier n'étaient pas les plus braves sur un champ de bataille. Puis il ajouta qu'il disait cela pour les spadassins civils comme pour les spadassins militaires, et que le gouvernement de l'empereur saurait bien réduire à la raison ces petits messieurs qui, après avoir tout fait pour se soustraire à une carrière de gloire et de dangers, se croyaient des héros pour avoir passé leur jeunesse dans des tirs et dans des salles d'armes.

Cette seconde allocution abattit un peu la morgue des militaires, obligés de reconnaître que le général exprimait la véritable opinion de l'empereur sur les duellistes; mais elle rendit aux jeunes gens de Bordeaux leur ressentiment contre cette autorité militaire qu'ils détestaient et se plaisaient à braver.

Cette dissidence entre le civil et le militaire était si profonde qu'elle gagna pour ainsi dire les médiateurs.

Ainsi Georges répondit que lui et ses amis eussent pu se rendre aux sages remontrances de M. le préfet dans l'intérêt du repos de leur ville natale, mais qu'ils n'acceptaient ni les menaces ni les leçons de courage de M. le général.

A cette déclaration, celui-ci repartit : — Qu'il se souciait de la ville de Bordeaux et de ses habitants comme d'une vieille tige de botte, mais qu'il saurait bien faire respecter l'autorité souveraine de l'empereur, dont il était le représentant, et qu'il ne laisserait pas égorger ses officiers par des batteurs de semelle.

— Et moi, s'écria le préfet indigné, je ne laisserai pas imposer à la population de Bordeaux l'insultante tyrannie des officiers de

la garnison ; car il faut bien reconnaître que ce sont eux qui ont eu les premiers torts.

A cette déclaration, le général demeura stupéfait et s'écria avec un accent d'étonnement indicible :

— Comment ! monsieur le préfet, vous prenez parti pour des bourgeois contre les officiers de l'empereur?

— Général, l'empereur est le souverain de tous les Français, et sa protection les couvre tous également, bourgeois ou militaires.

Cette théorie gouvernementale dépassait de beaucoup l'intelligence du général, et heureusement il en fut assez surpris pour supposer que le préfet avait un moment perdu la tête en présence d'une lutte sanglante à laquelle se trouvaient mêlés des militaires; il le quitta donc en lui disant que de son côté il saurait prévenir toute rencontre, parce que telle était sa volonté ; mais qu'il le priait, lui préfet, de réfléchir à la différence qu'il y avait entre des gens qui ne tenaient à rien et auxquels il accordait sa protection, et des officiers au service de l'empereur.

A cette époque, ne pas être dans les fonctions publiques c'était n'être rien, et c'était même n'être que peu de chose qu'être dans les fonctions civiles. Georges, menacé d'être arrêté à la moindre tentative de duel, rentra paisiblement chez lui, et le général qui avait consigné les officiers déclara que le préfet se mettait en hostilité ouverte contre le gouvernement. L'affaire, amenée à ce point, prenait une telle gravité, que les personnes le plus haut placées à Bordeaux s'en alarmèrent, et résolurent d'intervenir, non pas entre Georges et les officiers, mais entre les médiateurs eux-mêmes. Le premier président de la cour impériale, sollicité de faire cesser une pareille discussion, crut devoir délaisser une mission où il sentait que son autorité de juge serait aussi mal venue que celle de l'administrateur à l'encóntre de la prétention militaire ; et l'on fut obligé d'avoir recours à l'évêque, représentant d'une puissance assez haut placée, ou plutôt assez étrangère aux prétentions des deux partis, pour que le préfet et le général voulussent bien s'y soumettre ou l'écouter sans prévention.

Cette intervention fut efficace. Elle rapprocha des fonctionnaires, qui cachèrent sous la crainte de Dieu la crainte du maître qui pourrait fort bien donner tort au préfet et au général pour n'avoir pas à donner raison à l'un ou à l'autre. Puis il fallut en arriver aux jeunes gens. L'évêque demanda le droit de se charger de cette

seconde mission, et il y réussit. Les hommes en général ne sont pas religieux parce qu'ils ne *comprennent* pas les grands principes de la morale divine, mais ils le sont parce qu'ils ne les *entendent* pas. Il en est de certains athées comme de certains cœurs, si fermes contre les passions tendres ; ils n'échappent au pouvoir de la religion ou des femmes qu'en les évitant. C'est souvent parce qu'on n'est jamais entré dans une église ou dans un boudoir, qu'on reste incrédule à Dieu ou à l'amour.

Il n'en fut pas ainsi pour les jeunes gens qui se trouvèrent forcément soumis à l'influence directe d'une parole sacrée.

Armés les uns et les autres dans leur cœur contre tous les arguments qui pouvaient s'appuyer sur des intérêts matériels, ils se trouvèrent sans réplique contre une morale qui planait d'assez haut sur ces intérêts pour qu'ils ne fussent pas humiliés de paraître égaux devant elles.

La réconciliation fut noble et franche comme l'esprit qui l'avait inspirée, et les ennemis s'embrassèrent sincèrement.

Par une prévoyance qui montrait combien l'évêque appréciait à sa juste valeur la victoire qu'il venait de remporter, il exigea de tous deux leur parole d'honneur qu'ils renonçaient à tout combat, quoi qu'on pût leur dire de part et d'autre sur leur condescendance ; et tel était, à vrai dire, le peu de force morale de l'impulsion à laquelle les jeunes gens venaient d'obéir, que les officiers déclarèrent qu'ils se battraient plutôt contre tous les camarades que de recommencer la querelle avec les habitants de Bordeaux.

Le prélat avait sans doute prévu cette réponse, car il se contenta de sourire et de faire observer à celui qui avait parlé, que ce n'était pas là le but qu'il s'était proposé.

Chacun rit de cet enthousiasme, qui n'allait pas moins qu'à accepter une nouvelle guerre en preuve d'un sincère désir de paix, et l'on se sépara après avoir accepté en commun une invitation à dîner chez l'évêque à quelques jours de là.

Cette invitation s'étendit à la plupart des fonctionnaires civils et militaires, et le soir trente jeunes gens et trente officiers allèrent ensemble au spectacle et se montrèrent les uns près des autres.

Ils furent accueillis par les applaudissements du parterre et des loges, et madame de Norbert, qui voyait dans cette réconciliation le triomphe sincère de ses idées religieuses, trouva de très-mauvais goût les plaisanteries de son mari lorsqu'il dit en ricanant :

— Je voudrais bien connaître le confesseur de ces messieurs et particulièrement celui de M. Georges de Labardès.

Ce fut au point qu'elle lui dit avec un ton de reproche :

— Vous ne croyez à la sincérité de la foi de personne.

— Je crois à la sincérité de la vôtre, dit M. de Norbert en souriant; mais je ne crois pas être injuste en doutant de celle de militaires beaucoup plus occupés d'exercices à feu que d'exercices de dévotion, et en doutant surtout de la sincérité d'un homme qui n'est renommé jusqu'à présent que par ses désordres et son immoralité; et je ne crois pas qu'on soit un très-bon chrétien avec des dettes, des maîtresses et des duels.

M. de Norbert avait cruellement raison ; Félicie le comprit et s'en voulut d'avoir attribué un sentiment véritable de religion à des hommes dont la conduite était si contraire à tous ses préceptes ; elle ne douta pas de son efficacité en pareil cas, mais elle dut croire qu'il y avait au monde un pouvoir qui la remplaçait aisément, et elle dit à son mari :

— Et à quoi attribuez-vous donc cette réconciliation ?

— A un retour calme vers la prudence et la raison ; ces messieurs auront senti les uns et les autres que le repos de la société ne peut pas être le jouet de quelques écervelés ; ils auront compris que l'intérêt public est plus fort que toutes les haines, et ils se seront tenus pour avertis de ne pas appeler sur eux la sévérité des magistrats.

Félicie reconnut que cela pouvait être vrai, mais elle le reconnut à regret ; elle fut fâchée de ne pouvoir attribuer qu'à un froid calcul de raison une si noble détermination. Était-ce la cause de la religion qu'elle déplorait de voir perdre des adeptes si peu recommandables? Était-ce l'esprit enthousiaste endormi en elle et rêvant à son insu une chimère qu'il lui fallait abandonner, qui souffrait de cette déception ? C'est ce qu'il eût été difficile de deviner dans un caractère qui jusque-là n'avait eu aucune occasion de se montrer.

Malheureusement pour Félicie, elle avait l'habitude de se rendre compte de toutes les sensations qu'elle éprouvait.

S'il y a du danger à marcher à l'étourdie dans sa vie, il y en a aussi beaucoup à vouloir mesurer trop exactement les pas qu'on y fait.

Entre l'imprudent qui va rapidement sur la crête d'un précipice sans regarder à ses pieds, et l'homme précautionné qui n'avance qu'à mesure, la chance est souvent pour l'imprudent. Il y a bien

plus de femmes sauvées d'une faute par leur frivolité que par leur vertu, et il vaut mieux cultiver certaines pensées que de les combattre.

Ainsi, Félicie rentrée chez elle se demanda la cause de l'intérêt qu'elle avait éprouvé pour ces jeunes gens, et pourquoi parmi tous ces hommes qui lui étaient inconnus elle s'était intéressée davantage au plus coupable. Elle se répondit à la vérité que le triomphe du sentiment religieux lui eût semblé d'autant plus précieux, qu'il se serait exercé sur un cœur plus corrompu; mais elle ne fit pas attention, ou plutôt elle ne savait pas alors que cette ambition qu'elle éprouvait comme chrétienne, les femmes l'éprouvent aisément pour leur compte dès qu'elles ont de l'enthousiasme dans l'âme, et que le désir ambitieux de ramener ou de soumettre un homme qui a échappé à tous les liens en a plus égaré que ce qu'on veut bien appeler leur faiblesse. Toujours est-il que Félicie, après s'être longtemps occupée du sentiment de confiance et de déception qu'elle avait éprouvé, s'occupa beaucoup plus de l'homme qui l'avait fait naître; car, à vrai dire, elle ne pensait qu'à Georges, bien que d'autres fussent en cause.

La première scène du théâtre le lui avait d'abord montré seul et avait fixé son attention sur lui; d'autre part, il avait toujours été distingué des autres dans le mal qu'on avait dit de tous. Il était le plus dépravé, le plus turbulent, le plus impitoyable. Il était, selon l'expression du grand vicaire, le Satan de cette troupe de démons que la parole du prélat avait dominés.

L'examen qu'une femme comme Félicie pouvait faire d'un homme comme Georges ne pouvait pas avoir de résultats bien particuliers, et il n'en résulta pour elle qu'une contradiction qui l'étonna : c'est que, forcé d'admettre tout le mal qu'on disait de Georges, elle éprouvait une conviction secrète qu'il valait mieux que sa réputation. Et cet instinct irraisonné était si fort, qu'elle souffrait à entendre tous les mauvais propos qu'on tenait sur son compte, lorsque lui-même détruisit tout d'un coup cet intérêt qu'il était bien loin de soupçonner.

Parmi les actrices du théâtre de Bordeaux, il y avait une certaine mademoiselle Florise, objet des désirs de toute la jeunesse bordelaise, à qui la sottise de l'idolâtrie dont elle était entourée avait inspiré une sottise de vanité qui lui faisait traiter avec le dernier dédain tous les hommes qui la recherchaient. Maîtresse avouée du général, elle avait la réputation de lui être fidèle, non pas à cause

de l'amour qu'elle lui portait, mais parce qu'elle avait trop de calcul et de vanité pour vouloir jouer la position qu'il lui avait faite contre une passion sérieuse ou une intrigue amusante. Cette femme n'avait, à vrai dire, ni cœur ni esprit. Ayant le vice de se vendre, elle n'avait pas la bonne qualité de se donner.

Soit parti pris de la part de Georges, soit que véritablement elle lui déplût, il s'écarta avec un dédain marqué de cette femme, tandis qu'il allait jetant sa fortune et son temps aux plus inconnues de ses compagnes, pourvu qu'elles fussent bonnes filles de joie et de plaisir. Georges de Labardès avait un trop beau nom, il possédait une trop grande opulence, et son arrivée à Bordeaux avait eu trop d'éclat, pour que ce dédain ne fût pas remarqué par celle qui en était l'objet. Elle en fut vivement blessée, et, trop maladroite pour comprendre que la plus complète indifférence pouvait seule la venger, elle voulut lutter d'impertinence avec Georges.

Un jour qu'il se trouvait près d'elle, causant avec une figurante d'assez pauvre apparence, elle tenta de lui lancer quelques épigrammes ; et, comme il semblait ne pas les comprendre, elle appuya sur ses allusions aux basses inclinations de certaines gens. Georges s'éloigna sans avoir l'air de rien. La colère de Florise redoubla ; et, comme dans le courant de la soirée elle eut occasion de se retrouver près de lui, elle poussa ce qu'elle appelait le persiflage jusqu'à la brutalité. On avait eu un si terrible exemple de l'éclat qui avait suivi cet effort de patience, que plusieurs amis de Florise craignirent que Georges ne méditât contre elle une vengeance qu'ils ne pouvaient deviner, mais qui serait sans doute cruelle ; l'un d'eux fit un effort pour amortir le coup qui se préparait, et s'écria gaiement :

— Qu'as-tu donc, Labardès ? Tu te laisses cribler et percer à jour sans répondre un mot ?

— Moi ! fit Georges d'un air bien naturellement étonné ; moi ! et par qui ?

— Par Florise, qui frappe, ce me semble, assez droit, assez fort !

— Par madame ! dit Georges en la saluant avec grâce ! Madame ne s'occupe pas de moi, et je ne pense pas avoir l'honneur d'être connu d'elle.

Cela fut dit d'un ton si naturel et si respectueux en même temps, que Florise dut croire qu'il parlait sérieusement, et elle resta for embarrassée, non-seulement de sa propre impertinence, mais en-

core du ton respectueux avec lequel on lui parlait; et, quoiqu'elle ne manquât pas d'esprit malgré sa sottise, elle ne sut que répondre.

C'est que de tous les esprits le plus difficile c'est l'esprit de convenance. Souvent, quand l'esprit se débraille, relève sa robe et fait parade de grosses nudités brutales, il arrive à faire effet sur certaines intelligences échauffées, comme dans une orgie le déshabillé effronté de quelques femmes les rend belles pour des yeux animés. D'autres fois l'assemblage bien entortillé de quelques mots à antithèses subtiles, de petites réticences adroites, fait croire à l'esprit, comme la toilette empesée, gommée, épinglée de certaines femmes, fait croire à la beauté. Mais le véritable esprit, comme la véritable beauté, sans effronterie comme sans apprêt, sont chose assez rare pour que Florise se trouvât tout à coup déroutée lorsque les bonnes façons de Georges la ramenèrent sur ce terrain. Son embarras fut évident à tous les yeux; et, pour nous servir d'un des bons mots des assistants, elle en sortit par une fausse entrée. Elle était si troublée et si piquée d'être troublée, qu'elle entra étourdiment en scène avant la réplique et fut brutalement avertie de son erreur. C'en était plus qu'il ne fallait pour porter sa colère au dernier degré.

Tout le monde dut en souffrir, adorateurs, directeur, camarades, excepté Georges, qui avait disparu et auquel elle en voulut mortellement, mais auquel elle ne pouvait dire d'injures dans la loge d'avant-scène où il était paisiblement assis, lisant un journal. Il ne nous convient pas de suivre dans tous ses détours ce manége vulgaire d'une fille coquette et de ce qu'on appelait autrefois un roué. Toujours est-il que la froide et vaniteuse Florise s'empêtra si bien dans les filets où elle voulut prendre Georges, qu'au bout de quelques semaines elle était véritablement éprise de cet homme, au point d'être devenue moins impertinente avec les autres. Quand une femme vaine commence à avoir pitié de l'amour qu'elle inspire, c'est qu'elle souffre cruellement de l'amour qu'elle ressent.

Georges avait deviné Florise; Georges n'était pas un homme tellement supérieur, qu'il ne fût ravi d'être l'amant de la plus belle femme de Bordeaux, de celle que tout le monde enviait aux cachemires (c'était en 1812) et aux diamants du général, et bientôt le beau Labardès fut à son tour l'objet de l'envie universelle.

Pendant que cela se passait dans les coulisses du grand théâtre, Georges était bien loin de soupçonner qu'une intrigue comme

la sienne pouvait occuper autre chose que les caquets de salon et troubler la solitude d'une femme dont il savait à peine le nom et qu'il n'avait jamais vue. Mais la rupture entre Florise et le général fit un éclat trop scandaleux pour que Félicie ne fût pas avertie de ce qui l'avait amenée, et le nom de Georges de Labardès lui revint cette fois avec un concert d'épigrammes envieuses. Félicie ne partageait ni l'indignation de quelques femmes de fonctionnaires qui trouvaient honteux qu'un jeune homme eût avec une femme de théâtre une liaison qu'elles avaient fort bien acceptée de M. le général, ni l'enthousiasme de quelques bas-bleus en fait de galanterie qui trouvèrent que la conquête de Georges était le complément de sa victoire sur les militaires. Félicie, à qui toutes ces opinions devaient être fort indifférentes, ne se rangea d'aucun côté, mais elle se sentit prise d'un froid mépris pour cet homme sur qui, à son insu, elle avait laissé planer une vague espérance. Ce n'était plus la déception que lui avait donnée son mari sur les sentiments religieux de Georges, c'était le dégoût d'une âme qui croit apercevoir une noble et forte nature égarée, et qui reconnaît qu'elle n'a arrêté ses regards que sur une âme vulgaire. Voilà du moins comment Félicie traduisit le dépit qu'elle éprouva à cette nouvelle. Mais, s'il était permis de chercher dans le germe le plus inaperçu les passions qui se montrent plus tard dans tous leurs développements, on pourrait dire que ce dépit fut le premier symptôme du trouble d'un cœur que tourmentait un besoin d'amour. Il y avait de la jalousie dans ce dépit, comme il y a une fleur large et brillante dans chaque grain inaperçu de la semence du pavot.

Cependant Georges était à mille lieues de supposer qu'il fût l'objet des moindres réflexions pour madame de Norbert; et certes, lorsqu'il la rencontra pour la première fois, il n'eut pas lieu de croire que ces réflexions allassent au delà de ce que tout le monde pouvait penser de lui. Quelque temps après son arrivée, Georges s'était fait inscrire sur la liste des avocats à la cour royale de Bordeaux, et en cette qualité il avait été faire des visites à tous les membres de la cour et du parquet. Lorsqu'il se présenta chez M. de Norbert, il fut reçu et trouva Félicie dans le salon avec son mari. L'accueil de M. de Norbert fut cérémonieux et glacé; celui de madame de Norbert fut plus que réservé; elle lui parut gênée et troublée; il était facile à Georges de traduire la retenue de M. de Norbert par le peu d'estime que devait faire d'un homme

de dissipation un magistrat aussi sévère. Mais la gêne de madame de Norbert ne s'expliquait pas aussi facilement; ce n'était ni la sécheresse guindée d'une bégueule ni l'austère dignité d'une femme austère, c'était l'embarras contraint d'une femme timide; il sembla à Georges que madame de Norbert l'avait reçu, non pas comme un homme de mauvaises mœurs dont l'aspect répugne, mais comme un homme de mauvaise compagnie dont on redoute une grossièreté.

De toutes les opinions qu'on pouvait avoir de Georges, celle-ci lui était la plus désobligeante, et il ne voulut pas la laisser à une femme distinguée, et qui, loin de lui montrer ses préventions, s'était efforcée de les cacher.

Dans le peu d'occasions où les réunions solennelles de l'hiver le firent trouver avec madame de Norbert, il tâcha de lui montrer que la bonne vie et le savoir-vivre sont deux choses tout à fait différentes. Et Félicie en était à s'étonner de voir une conduite si brutalement licencieuse recouverte de l'esprit le plus élégant, des formes les plus polies, du respect le plus empressé pour les femmes et la vieillesse, lorsque arriva la petite aventure suivante :

La catastrophe de la guerre de Russie avait eu lieu. Ce vaste désastre détruisit plus que l'armée qui en fut victime, il fit évanouir le prestige d'invincible dont Napoléon était entouré. On osa regarder plus en face cette haute fortune couronnée de tant de victoires éclatantes, dont les glorieux rayonnements troublaient la vue des plus sages et faisaient baisser les yeux des plus hardis. La défaite du maître fit réfléchir les habiles; la sévérité de cette leçon providentielle réveilla le patriotisme des honnêtes gens, et le désespoir des mères commença la désaffection des masses.

A ces divers sentiments qui agitèrent la France dans toutes ses parties, se joignait pour la ville de Bordeaux le regret de sa splendeur éteinte et de son commerce anéanti. Le soulèvement de l'opinion fut général; le murmure sourd et profond qui en fut d'abord l'expression avertit les magistrats du mécontentement populaire, sans leur désigner la place précise où ils pourraient l'attaquer pour le maintenir. Mais bientôt il arriva de cette émeute de plaintes et de réclamations ce qui arrive dans les émeutes qui courent les rues; les plus exaspérés ou les plus hardis montent sur les bornes et brandissent des armes; de même il y eut, dans ce grand gémissement de toute une ville, des voix qui s'élevèrent au-dessus des

autres, jetant des malédictions directes au pouvoir, articulant des menaces violentes contre lui. Quelques matelots du port et des femmes du peuple furent arrêtés et emprisonnés. Il en résulta une action judiciaire qui ne fit qu'augmenter l'indignation publique. Les magistrats cherchèrent à en atténuer l'effet en renvoyant les accusés en police correctionnelle comme tapageurs et perturbateurs de l'ordre public; mais l'affaire une fois appelée, grandit devant les juges par les plaidoiries des défenseurs; les prévenus furent acquittés, et leur absolution fut regardée comme un triomphe de l'opinion publique et une condamnation du pouvoir. On eut la maladresse de ne pas laisser cette satisfaction aux opposants; on appela de l'arrêt des premiers juges, et le procès arriva devant la cour royale. Le choix qu'on fit de M. de Norbert pour soutenir l'accusation montra plus qu'il ne fallait l'importance que le pouvoir attachait à son succès. Quelques jeunes avocats, qui avaient plaidé devant le tribunal de première instance, acceptèrent l'offre faite par les plus célèbres praticiens de Bordeaux de se charger de la défense des prévenus. Il ne fallut pas moins que la toute-puissance de l'esprit de parti pour déterminer de jeunes avocats à céder la place à des anciens, et des prétentions naissantes à se retirer devant des réputations faites. Labardès seul garda la défense de sa cliente, marchande de marée, dont deux fils avaient disparu dans ce vaste naufrage de nos armées. Cet acte de volonté et de confiance en lui-même fut l'objet de nombreuses négociations. On trouva que c'était plus que de la suffisance de la part de Georges, qui n'avait encore plaidé qu'une cause, de ne pas imiter l'exemple de jeunes gens dont la plupart avaient trois ou quatre ans de pratique. Ceux-ci se trouvaient humiliés de leur retraite, si Georges ne les suivait pas; les maîtres du barreau ne répondaient plus de rien, si on leur laissait un auxiliaire inexpérimenté, et avec lequel il serait difficile de combiner une défense qui ne devait être au fond qu'une attaque. Le jour de l'appel de la cause approchait, et rien n'était décidé.

Pour la première fois depuis le retour de Georges à Bordeaux, son père sembla s'occuper de sa conduite. Il approuva sa résolution et se chargea de le faire agréer par tous les intéressés. Il invita chez lui les avocats jeunes et vieux qui s'étaient mêlés de cette affaire, et dans un petit discours auquel le nom vénéré de M. de Labardès et son grand âge prêtèrent toute l'autorité nécessaire, il leur demanda de permettre à son fils de prendre part au grand

acte de courage qu'ils allaient faire. Ce n'était pas le jeune avocat sans talent pour lequel il les sollicitait, c'était le nom de Labardès qu'il demandait à unir à celui des noms illustres du barreau de Bordeaux. « Ce nom, dit-il, dont l'absence a été une protestation silencieuse tant qu'il n'y en a pas eu d'autre possible, doit être présent lorsqu'il y a une protestation active à faire. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce sera l'ex-président de l'ancien parlement de notre ville qui s'associera à vous dans la personne de son fils ; j'irai m'asseoir près de lui, revêtu de la robe de l'avocat, de cette robe plus honorable aujourd'hui que la toge rouge du magistrat, que j'ai refusé de porter. »

Ce petit brin de mouvement oratoire dans la bouche d'un vieillard et d'un homme si haut placé détermina les plus récalcitrants, et il fut décidé que Georges plaiderait.

Ce fut donc une rare solennité que l'appel de cette misérable cause, et toute la ville s'y porta : les femmes y étaient en grand nombre. La présence du vieux M. de Labardès produisit un grand effet, c'était tout un acte d'opposition, et l'on pensa qu'après les longues et vives plaidoiries des autres avocats, son fils ne dirait que quelques mots nécessaires pour constater pour ainsi dire cet acte. Mais Georges n'avait pas été si obstiné dans la résolution de plaider pour accepter un rôle secondaire, et il sut prendre hautement celui qui lui convenait. Il se couvrit d'abord avec une noble fierté du patronage de sa noblesse parlementaire, il exprima sans fausse sensibilité, mais avec une pieuse conviction, la reconnaissance qu'un fils doit à son père pour le patrimoine d'honneur qu'il lui donne avec son nom ; l'étonnement de tout le monde fut grand à cet appel inusité à d'antiques sentiments, et ils surprirent d'autant plus que la conduite de celui qui les exprimait avait dû faire croire qu'il y était complétement étranger. Ce contraste, qui eût peut-être fait hausser les épaules s'il s'était rencontré dans tout autre personnage que Georges, saisit puissamment les auditeurs. On ne pensa ni à ricaner ni à sourire, en écoutant l'expression nette, forte et lucide de ces sentiments ; et la voix vibrante et sonore, la tenue digne et respectueuse avec lesquelles ils furent débités domina dès l'abord tout l'auditoire.

Parmi les faits que l'acte d'accusation reprochait à la cliente du Georges, on avait laissé entrevoir que cette femme, qui ne quittait guère les églises, avait cédé aux insinuations de quelques prêtres dans les malédictions qu'elle avait fait entendre contre le pouvoir.

Georges s'empara de cette insinuation, et, en faisant un titre à l'accusée, il demanda ce qu'on prétendait laisser à une mère si, après lui avoir enlevé ses fils, on venait lui faire un crime de sa piété. « Oh! souhaitez, dit-il aux juges, souhaitez que ceux qui ont le désespoir dans le cœur aillent puiser dans les conseils des prêtres la résignation nécessaire pour porter leurs peines! Ne raillez pas et n'accusez pas cette piété et cette espérance d'un meilleur monde où se réfugie la douleur d'une mère; si vous lui fermez cet asile, c'est alors que le cri de son désespoir se répandra avec violence, et Dieu seul peut savoir où s'attachera l'espérance qu'elle ne mettra plus en lui! »

Je ne prétends pas rapporter ici le plaidoyer de Georges; mais il faut vous apprendre qu'il aborda un ordre d'idées qu'on évoquai rarement à cette époque, et qui ne semblait pas devoir être mis en jeu par le duelliste libertin Georges de Labardès. Sur la réponse de M. de Norbert, les accusés furent condamnés. L'accusateur public fut aussi habile que l'avocat avait été éloquent; il le suivit sur le terrain où il avait porté la cause; il déplora avec lui la douleur de la mère, il partagea son enthousiasme pour la religion qui devait la consoler, mais il la trouva d'autant plus coupable qu'elle avait méconnu sa voix et n'avait fait preuve que d'une détestable hypocrisie.

Madame de Norbert, sur les sollicitations de quelques dames curieuses d'assister à ces débats, leur avait prêté l'appui de sa présence pour leur obtenir de bonnes places; elle fut singulièrement émue du discours de Georges, et peut-être plus encore de la joie étonnée du vieux président qui semblait retrouver son fils qu'il avait cru perdu; mais elle demeura confondue en entendant M. de Norbert aborder avec une conviction si chaude la défense d'une religion qu'il raillait si froidement en particulier. L'enthousiasme de son mari ruina à ses yeux la sincérité de Georges, et un mot de M. de Norbert porta dans son âme un doute nouveau. Elle l'avait suivi dans son cabinet, où il quittait sa robe pour rentrer ensemble à leur hôtel. Quelques personnes étaient venues complimenter M. de Norbert sur son succès; l'une d'elles, plus intime que les autres, le félicitait surtout de sa victoire personnelle sur M. de Labardès, qui avait montré un grand et véritable talent.

— Allons donc! fit M. de Norbert en rajustant son jabot, ce

monsieur s'est imaginé me prendre en défaut avec ses homélies : je lui en ferai tant qu'il voudra.

— C'est que vous l'avez battu avec ses propres armes, répondit le complimenteur.

— Ah! s'écria M. de Norbert, voilà où était l'adresse. A cafard, cafard et demi.

Et il offrit le bras à sa femme, qui se dit tout bas avec une déception de plus dans le cœur :

— Mon Dieu! la justice humaine n'est-elle donc qu'une comédie!

Pendant ce temps M. de Norbert continuait la conversation, et il finit par dire à son interlocuteur :

— Après tout, je suis un vainqueur généreux, et je reconnais que ce jeune homme *manie* bien la parole. Ce talent semble inné chez les Bordelais, et je ne serais pas fâché de lui en faire mon compliment. Nous avons ce soir quelques personnes, amenez-nous-le.

Félicie tressaillit.

— Cela vous déplaît-il? lui dit son mari.

— Nous ne connaissons pas M. de Labardès; d'ailleurs c'est un homme dont la vie...

— Vous avez raison, reprit M. de Norbert, et je vais dire à...

Mais l'ami avec qui il causait en marchant s'était éloigné et se trouvait déjà assez loin d'eux.

— Rappelez-le.

— Bah! fit M. de Norbert, je lui ai dit cela très en l'air. Il est probable qu'il ne verra pas M. de Labardès, qui, après un début si éclatant, doit avoir autre chose à faire que de venir passer une soirée cérémonieuse chez nous. Ces jours-là appartiennent de droit à la famille, quand les gens comme M. de Labardès ne les donnent pas à leurs maîtresses.

— C'est vrai, c'est vrai, dit vivement madame de Norbert, et j'espère qu'il ne nous gratifiera pas de sa visite.

Le soir venu, la personne que M. de Norbert avait chargée de son invitation arriva seule. Félicie fut affranchie d'un singulier embarras; mais en même temps elle éprouva une sorte de dépit. Un moment après, cette personne s'approcha d'elle et lui annonça la visite de monsieur de Labardès.

— Comment, il vient? dit-elle avec étonnement.

— Vous avez l'air aussi surpris de sa venue que lui de son invitation.

— Ce n'est pas moi qui l'ai invité, reprit Félicie avec quelque dédain.

— Il le sait bien.

— Et comment le sait-il?

— C'est qu'au moment où je lui ai dit le désir qu'on avait de le complimenter, il m'a demandé si, au moment de cette invitation, vous étiez avec votre mari. Je lui ai répondu que vous y étiez. — Et elle n'a rien dit contre ce désir? m'a-t-il dit. — Rien, lui ai-je répondu. — C'est que je soupçonne qu'elle a de moi une assez fâcheuse opinion, et que je n'ai aucune envie de lui causer le moindre déplaisir en me présentant chez elle. Je l'ai rassuré, et, après un moment de réflexion, il m'a répondu qu'il viendrait bien certainement en sortant de chez son père.

Ces riens inaperçus firent pour Félicie un événement de l'arrivée de Georges. D'où savait-il qu'elle avait une mauvaise opinion de lui? et, s'il le supposait, pourquoi venait-il? Si Félicie avait bien pu se rappeler tout ce qu'elle avait éprouvé dans la journée, elle l'aurait deviné. Elle se serait rappelé que, dans le plaidoyer de Georges qu'elle avait écouté si attentivement, celui-ci ne s'était pas borné à représenter la religion comme le refuge de ces douleurs puissantes qui ont pour cause des désastres passés, et que, dans quelques considérations générales, il l'avait présentée comme l'asile des nobles cœurs méconnus, des souffrances secrètes, des pensées solitaires. Georges semblait avoir prononcé cette partie de son plaidoyer avec un acccent plus ému. Peut-être parlait-il pour lui ; mais que ce langage fût sincère ou non, il trouva un écho dans le cœur de Félicie ; elle se troubla comme s'il eût parlé pour elle ; des larmes lui vinrent aux yeux, et Georges les aperçut tandis qu'elle les essuyait furtivement.

Voilà ce qui amenait Georges chez madame de Norbert. Son arrivée fit éclat. Félicie en fut blessée. Elle trouva que ce monsieur, habitué des coulisses, aurait bien pu y aller triompher à son aise. Cependant la conversation revint sur la grande cause du jour, et l'on félicita vivement Georges d'avoir un moment disputé la victoire à M. de Norbert.

— Véritablement, dit quelqu'un, vous avez ému, j'en appelle à madame de Norbert qui pleurait pendant que vous parliez.

— C'est vrai, dit-elle avec vivacité, mais je pleure aussi très-facilement au spectacle, et l'on sait que les avocats sont de très-habiles comédiens.

— Oh non ! madame ! s'écria Georges avec chaleur, ne les jugez pas ainsi ; il y a des hommes dont le talent a assez d'habileté et de puissance pour parler avec supériorité sur tous les sujets, et pour les traiter mieux que personne par la seule force de leur esprit ; ceux-là, ajouta-t-il en adressant sa phrase à M. de Norbert, sont nos maîtres passés en fait d'éloquence, mais je n'ai pas la prétention de me croire doué d'un si haut talent. S'il est vrai que j'aie ému quelqu'un, c'est parce que je l'étais moi-même, madame ; si j'ai parlé avec quelque vérité des consolations que donne la religion, c'est que j'ai cette foi dans le cœur, c'est que je crois, c'est que j'espère en elle. Hélas ! voilà tout mon succès ; il tenait à ma conviction et non pas à mon talent ; et peut-être serais-je demain un bien pauvre avocat s'il me venait une cause qui ne me touchât pas, et s'il fallait trouver des raisons ailleurs que dans mon cœur.

Ces paroles eurent deux effets bien particuliers. La vanité de M. de Norbert accepta cette distinction entre l'orateur expert et l'homme consciencieux, et il sut gré à Georges d'avoir reconnu et proclamé la souplesse et la supériorité d'un talent auquel n'était étrangère aucune ressource de l'art oratoire. Quant à Félicie, elle s'étonna de la chaleur avec laquelle ce jeune homme défendait la sincérité de son langage au prix d'une habileté dont son mari était si fier. Cependant, la vivacité de Georges ayant excité les plaisanteries de quelques personnes, il garda le silence. La conversation languit, et peu à peu il demeura seul auprès de madame de Norbert, et Félicie, qui croyait n'être que curieuse, lui dit en souriant :

— Vous avez trop vite abandonné votre cause, monsieur, et le succès vous a échappé.

— C'est qu'il importe peu, madame, qu'on croie à la vérité des sentiments que j'éprouve.

— Vous ne pensiez pas cela, sans doute, devant le tribunal ?

— C'est que j'étais avocat dans ce moment.

— Je comprends, dit Félicie, vous plaidiez, vous remplissiez un rôle.

— Non, madame, non : c'est que la robe de l'avocat, en l'investissant du ministère sacré de défenseur de l'opprimé, donne à ses paroles une autorité que ne leur prêterait pas souvent l'homme lui-même qui les prononce. J'étais, il y a quelques heures, l'organe d'une grande infortune, et on m'écoutait à ce titre. Que suis-je ici ?...

Il s'arrêta, et reprit en souriant avec plus d'effort que de gaieté :

— Je suis, et je vous demande pardon de vous le dire, je suis ici l'étourdi, le fou Georges Labardès, le frivole avocat d'une grande cause, que je rendais peut-être mauvaise aux yeux de certaines gens en en faisant la mienne ; je vous avoue que je ne me crois pas obligé de la défendre pour moi qui n'ai pas ces sentiments pour en faire parade, et je crois que je fais bien de ne pas la défendre pour elle, à qui son défenseur ne ferait pas honneur.

Cela fut dit avec un ton qui avait plus de gravité que Georges ne le voulait peut-être. Lorsqu'il avait prononcé sur lui-même les mots de fou et d'étourdi, l'expression de son visage semblait dire qu'il n'ignorait pas qu'on devait souvent le qualifier en termes plus sévères ; mais que ce n'était que par respect pour Félicie qu'il ne les prononçait pas.

Tout cela étonna fort madame de Norbert. Elle ne comprenait pas qu'un homme jugeât si bien ce qu'il était et l'opinion qu'on avait de lui, et qu'il ne changeât pas de conduite. Elle ignorait qu'à côté de cette droiture de cœur et d'esprit il peut se rencontrer des passions si fortes ou des faiblesses si grandes, qu'elles peuvent entraîner celui qui les éprouve hors du chemin qu'il reconnaît le meilleur. D'une autre part, elle fut embarrassée de ces paroles qui semblaient une confidence entre elle et un homme qu'elle connaissait si peu ; aussi ne répondit-elle rien, et bientôt après Georges quitta le salon de madame de Norbert.

La préoccupation qui suivit cette conversation dans l'esprit de Félicie errait plutôt sur des considérations générales qu'elle ne s'attachait à celui qui l'avait fait naître, lorsqu'un mot de M. de Norbert lui donna une application personnelle et une direction bien étrange. Demeuré seul avec sa femme, il laissa percer avec plus de liberté la joie qu'il éprouvait de son triomphe ; et la conversation étant revenue sur ce qu'avait dit M. de Labardès, Félicie se hasarda à demander à son mari ce qu'il pensait de la conviction religieuse de Georges.

— Bon ! dit celui-ci, la dévotion est une des conditions du parti auquel veut se réunir ce jeune homme. Cela est d'uniforme, voilà tout.

— Comment ! vous croyez que l'esprit de parti peut le pousser à mentir à sa conscience ?

— Je vous avoue que je ne vois pas d'autre raison à cette hy-

pocrisie, à moins que ce ne soit, ajouta Lucien en riant, pour vous faire la cour.

M. de Norbert laissa tomber ces mots comme une plaisanterie à laquelle il n'attacha pas le moindre sens réel. Il le dit à sa femme comme il l'eût dit à une autre, comme il l'eût dit à un homme dévot. Mais cette parole fut trop grave pour Félicie, elle l'alarma, elle ouvrit un champ nouveau à ses réflexions, elle l'empêcha de dormir.

Félicie s'indigna de la supposition même de pouvoir être en butte aux poursuites d'un homme si débauché, et qui oserait prendre, pour arriver jusqu'à son cœur, les faux semblants de la piété et de la religion. Sa colère fut grande, et elle se promit bien de ne plus revoir cet audacieux ou de l'avertir sévèrement de l'impuissance de sa fourberie, si jamais elle le rencontrait par hasard. Pauvre femme ! contre qui se défendait-elle donc si imprudemment et si violemment ? Qu'avait fait Georges de si démonstratif d'un projet de séduction ? Qu'avait dit son mari de si alarmant sur un pareil projet ? Où étaient, d'une part, les tentatives téméraires, et, de l'autre, les avertissements certains ? Pourquoi se sentait-elle donc en un si grand danger ? Était-ce un instinct secret du cœur qui l'avertissait des résolutions secrètes de cet homme ? ou plutôt n'était-ce pas elle-même qui, sentant sa force défaillir, son cœur se troubler, croyait sentir une force étrangère l'accabler et un désir ennemi la poursuivre ?

Le cœur a ses grossières ignorances comme l'esprit. Les paysans des montagnes croient fermement qu'il y a au fond des abîmes une fée qui les attire, et ne peuvent croire qu'ils portent en eux le vertige qui les y précipite. Félicie n'éprouvait-elle pas ce vertige du cœur qu'aucune raison ne peut dominer, et l'effet moral devait-il être le même que l'effet physique, c'est-à-dire que plus la chute menace d'être profonde, plus le vertige est invincible ? Pour tout dire, en un mot, aimait-elle Georges ? Elle l'aimait..... Elle l'aimait comme elle en avait été jalouse lorsqu'elle avait appris son intrigue avec Florise. C'était un germe d'amour auquel pouvaient manquer le temps et le soleil pour le faire éclore ; mais elle s'occupait de cet homme plus qu'il ne fallait, plus qu'elle n'eût voulu peut-être, si elle avait pu donner son véritable nom au trouble qu'elle éprouvait.

De son côté, Georges s'était-il aperçu de la préoccupation qu'il inspirait ? Il n'avait pas assez de fatuité pour la deviner. Toute-

fois, avait-il un dessein arrêté de séduire cette femme? Il était à mille lieues de cette pensée. Il éprouvait en face d'elle un besoin de mériter son estime et son approbation qui naissait sans doute du respect que lui inspirait sa vertu, et il ne semblait pas à Georges que l'hommage rendu à la vertu pût être un commencement d'amour ; car ce n'était pas ainsi qu'il avait senti cette passion jusqu'à ce jour. Des désirs ardents auxquels se mêlait toujours un besoin actif de plaisir et de tumulte, et quelquefois des sentiments de vanité, voilà tout ce qu'il avait éprouvé. Aussi était-il bien loin de croire qu'il pût aimer une femme qu'il regardait comme un juge. Mais pourquoi lui, si impérieux, si raide d'ordinaire vis-à-vis de ceux qui voulaient le juger, flattait-il l'opinion de cette femme? Pourquoi avait-il consenti à reconnaître devant elle comme coupable une conduite qu'il portait haut le front vis-à-vis tant d'autres ? C'est qu'il y avait aussi en lui une semence d'amour, amour aussi nouveau sur ce terrain pourri où n'avaient encore germé que les folles passions, que sur la terre vierge où aucune semence n'avait été fécondée. Georges était si ignorant de ce qu'il éprouvait, qu'il ne respecta pas ce sentiment ; et à peine était-il sorti de chez madame de Norbert, qu'il se rendit chez Florise, où une longue orgie célébra le début oratoire de M. de Labardès.

Ce début avait été trop éclatant pour que l'on ne s'en occupât point, et, par conséquent, de tout ce qui en avait été la suite. Le festin nocturne où l'on avait couronné Georges, après mille folies extravagantes, fut bientôt connu de toute la ville. L'indignation que Félicie en éprouva fut si grande qu'elle ne put la cacher et qu'elle se laissa aller à parler de Georges en termes d'une aigreur qui était tout à fait en dehors de ses habitudes. Son mari, devant qui elle prononçait ce blâme méprisant, riait beaucoup de sa colère et lui disait :

— C'est que ma femme s'y est laissé prendre ; quelques paroles toutes boursouflées de religion lui avaient fait croire que M. Georges de Labardès était destiné à devenir un nouveau saint Augustin. C'est la première leçon d'hypocrisie qu'elle reçoit, et elle s'irrite d'avoir été si fortement dupe.

— Mais cela doit vous indigner comme moi, monsieur ! dit Félicie.

— Moi ! fit Norbert, je vous avoue que je ne prends pas cette peine, j'aurais trop à faire. D'ailleurs, pourquoi en voudrais-je

plus à M. de Labardès qu'à un autre ? Chacun couvre ses vices du meilleur manteau possible ; il en a choisi un dont la couleur vous plaisait, voilà tout. C'est ce qui a fait que vous y avez regardé et que vous avez reconnu que ce n'est qu'un manteau.

— Il importe peu, ajouta un magistrat, que les sentiments dont il se pare soient vrais ou faux ; toujours est-il déplorable qu'un jeune homme d'un si beau nom perde dans l'oisiveté et les dérèglements un talent véritable et une incontestable supériorité d'esprit.

— C'est qu'il n'y a pas de talent respectable, s'écria vivement Félicie, c'est qu'il n'y a pas de noble supériorité d'esprit sans conscience, sans foi sincère !

— Vous avez raison, dit M. de Norbert, sans honneur, sans bonne conduite, il n'y a pas de véritable talent.

Il s'imagina avoir exprimé la même pensée que sa femme, et il ne fit autre chose que de lui faire remarquer qu'elle venait de le condamner selon son cœur en déclarant qu'il n'y avait point de noble talent sans foi et sans conscience.

Lorsque Félicie put réfléchir sur l'espèce d'emportement auquel elle s'était laissée aller, elle s'accusa sincèrement de la faute qu'elle avait commise vis-à-vis de son mari, quoiqu'il ne l'eût pas comprise ; elle s'inquiéta d'avoir été amenée à se prononcer d'une manière si absolue sur le compte des hommes qui savaient faire parade de sentiments qu'ils n'avaient pas, et elle se demanda si son mari n'était pas précisément un de ces hommes, moins les passions de Georges, plus un juste calcul de ce que rapporte une bonne vie. Lorsque cette pensée entra dans son cœur comme un éclair, elle secoua la tête avec violence en s'écriant :

— Ah ! c'est odieux !

Elle se sentit encore plus coupable : elle se détourna de cette funeste idée, elle détesta l'homme qui troublait sa tranquillité sans paraître même s'en apercevoir. Et peut-être même lui en voulut-elle de l'empire qu'il prenait si aisément. Peut-être eût-elle été moins courroucée contre lui s'il avait fait naître ce trouble par des poursuites obstinées et pressantes.

Si je vous raconte avec tant de détails les moindres émotions de madame de Norbert, c'est que je ne veux pas que vous restiez stupéfaits, comme le fut toute la ville de Bordeaux, lorsque je vous raconterai le dénoûment éclatant et inopiné de cette passion si cachée, que personne ne l'avait encore soupçonnée lorsqu'elle

perdit tout à coup la vie de madame de Norbert. Cependant, si secrète qu'elle fût pour tout le monde, elle ne tarda pas à être comprise par ceux qui l'éprouvaient, jusqu'à ce qu'elle fût devinée par cette Florise dont la jalousie et le désespoir amenèrent la catastrophe que je vais vous dire.

A cet endroit de son récit, M. P... s'était arrêté. De tous ses auditeurs, il n'y avait plus que la jolie dame et moi qui l'écoutassions pour l'entendre ; le reste de la table l'écoutait pour le laisser parler. Toute l'ardente curiosité que peut renfermer un bourg de quatre cents habitants avait failli devant cette explication tant soit peu prétentieuse de sentiments qui s'agitaient obscurément sans qu'il s'élevât de leur conflit aucun événement dramatique ; mais il paraît que l'ancien chef de la police impériale tenait beaucoup à faire preuve, devant ma belle voisine, de sa connaissance exacte des secrets du cœur, car il reprit, après un moment de silence :

— Il faut que je vous arrête encore sur quelques petits nouveaux incidents de cette passion qui a été si grande ; car ce serait accuser madame de Norbert que de raconter ce que le monde a vu de sa vie, si je taisais ce qui en est resté caché. Ce monde a le droit impitoyable de juger seulement sur ce qu'il voit ; l'amitié doit avoir celui de rectifier ce jugement d'après ce qu'elle sait.

Après cette phrase préparatoire, notre hôte continua en ces termes :

— Si, dans une ville comme Paris, les propos de salon se répètent de manière à être connus de tout le monde, il n'est pas étonnant qu'à Bordeaux le bruit de la conversation qui avait eu lieu chez M. de Norbert n'arrivât bientôt aux oreilles de Georges. Un soir qu'il était dans la loge de Florise, ce bruit lui arriva, mêlé à beaucoup d'autres où il était encore plus maltraité, et ce fut cependant le seul auquel il fit quelque attention. Il en devint assez soucieux pour que les étourdis qui lui rapportaient les jugements peu flatteurs qu'on portait de lui pensassent devoir l'en distraire, et l'un d'eux s'écria :

— Par ma foi ! Georges, tu es bien bon de t'occuper de ce que peut penser de toi une bégueule comme madame de Norbert.

Ce mot le blessa si vivement, qu'il en tressaillit, et cependant il ne le releva point. Défendre madame de Norbert contre une épithète grossière, c'était la mettre en cause dans une assemblée de jeunes fous qui ajouteraient sans doute de nouvelles injures à la

première. Georges se contint, quoique sa nature violente se révoltât à l'idée de n'avoir pas fait taire la voix qui avait prononcé un mot qui lui avait déplu, et il fit au respect que lui inspirait Félicie le sacrifice de ne pas la défendre. Mais il ne fut pas le maître de rester dans cette impassibilité; et, les caquets ayant continué, Florise, qui avait, comme toutes les femmes sans valeur, une haine instinctive contre toutes les femmes qui valent quelque chose, Florise, dis-je, se répandit en sottes plaisanteries sur le compte de l'*avocate générale*. A ce moment, Georges, ne pouvant supporter plus longtemps de si indignes propos, lui ordonna durement de se taire.

— Quel intérêt prenez-vous donc à cette belle dame? lui dit Florise.

Ce reproche avertit Georges du soupçon que pouvait faire naître son humeur, et irrité d'avoir lui-même excité une discussion qui eût, sans cela, fini par s'éteindre, il donna à sa réponse une tournure dont la hauteur surprit ses amis et humilia profondément Florise.

— C'est que cette belle dame, comme toute autre, est trop audessus de vous pour que vous ayez le droit de la juger.

— Plaît-il? dit Florise stupéfaite.

— Gardez vos épigrammes pour vos camarades, continua Georges avec violence; mais soyez bien avertie qu'il ne me convient pas et qu'il ne convient pas davantage à ces messieurs, du moins je l'espère, que les femmes de notre monde soient l'objet des insolences d'une fille de théâtre!

— Une fille de théâtre! répéta Florise exaspérée; la fille de théâtre est chez elle ici, et...

Avant qu'elle eût achevé, Georges était sorti de la loge dans un état de fureur dont il ne pouvait se rendre compte, irrité contre tout le monde, irrité surtout contre lui-même, qui avait laissé passer sans la relever l'injure prononcée par un homme, et qui avait si brutalement puni une femme de ce qu'elle avait imité l'exemple qu'on lui avait donné. Il errait depuis un quart d'heure dans les couloirs de la salle, plus mécontent de lui qu'il ne l'avait jamais été, désolé de ce que le nom de madame de Norbert pourrait se trouver mêlé à tous les récits qu'on allait faire de cette scène, honteux de sa brutalité envers Florise, tout prêt à chercher une querelle au premier maladroit qui le regarderait de travers, lorsque tout à coup un grand tumulte s'éleva dans la salle;

puis il y eut des cris, des appels, un mouvement général. Au moment où Georges allait regarder par une lucarne pour voir ce qui se passait, une loge s'ouvrit, et un homme en sortit.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur? dit Georges sans regarder précisément à qui il parlait.

— C'est mademoiselle Florise qui se trouve mal, monsieur de Labardès! lui répondit une voix railleuse.

Georges leva des yeux courroucés sur celui qui lui répondait ainsi; il reconnut M. de Norbert et vit Félicie à son bras. Elle le regardait avec une vive expression de curiosité; mais à peine Georges l'eut-il aperçue, qu'elle baissa les yeux, et c'est à peine si elle lui rendit le profond salut qu'il lui adressa. Georges, surpris, dérouté par le hasard qui l'avait mis en présence de madame de Norbert au moment où son nom venait d'être pour lui l'objet d'une scène si fâcheuse, Georges oublia Florise et regarda machinalement Félicie s'éloigner. Il était resté sans le vouloir, et peut-être sans s'en apercevoir, lorsqu'au bout du corridor il vit madame de Norbert retourner la tête. Était-ce le hasard ou la curiosité qui avait dicté ce mouvement? Georges n'eût pu le dire; mais la vivacité avec laquelle Félicie s'éloigna aussitôt lui prouva qu'elle avait été blessée que ce mouvement eût été remarqué par lui.

De tout cela, Georges ne tira aucune conséquence formelle, ni à propos des sentiments qu'il inspirait à Félicie, ni à propos de ceux qu'il ressentait pour elle; mais il s'étonna de ce conflit de circonstances inaperçues qui mêlait la pensée et le nom d'une femme comme madame de Norbert à sa vie dissipée et à des habitudes si éloignées d'elle. Georges ne s'apercevait pas que c'était lui et non les circonstances qui amenaient ces étranges rencontres. Le nom de beaucoup d'autres femmes avait été souvent prononcé dans la loge de Florise, accompagné de réflexions plus qu'inconvenantes, et jamais il n'y avait pris garde.

Cependant ce petit incident changea son humeur en tristesse; par un sentiment tout nouveau en lui, il se trouva malheureux de son existence, et il rentra chez lui à l'heure où il avait coutume de ramener Florise chez elle.

Il y était à peine depuis une demi-heure, lorsque la femme de chambre de Florise arriva. Georges la reçut avec un reste d'impatience; et probablement il l'eût renvoyée avec une réponse fort dure, si elle s'était présentée de la part de sa maîtresse. Mais cette fille était venue en son propre nom. Elle raconta à Georges ce qui

s'était passé depuis son départ de la loge de Florise. Blessée cruellement dans sa vanité, elle avait voulu le cacher et avait répondu aux doléances de ses flatteurs :

« Eh, mon Dieu! M. de Labardès est probablement dans la salle ; je veux lui montrer combien ses injures me touchent peu. »

Elle était donc rentrée en scène en affectant une gaieté extraordinaire, et il est probable que si elle eût vu Georges dans sa loge, elle eût joué admirablement les deux rôles, dont l'un s'adressait au public et l'autre à son amant. Mais l'absence de Georges enlevant à ses efforts leur but principal, elle ne se trouva plus, pour remplir son devoir d'actrice, la force que son dépit de femme lui eût sans doute donnée ; et, après avoir lutté un moment, elle éclata en larmes et s'échappa de la scène en chancelant.

Le régisseur mit cela sur le compte d'une indisposition subite, et le public s'alarma sérieusement pour la santé de la première cantatrice.

Ramenée chez elle par son directeur, qui était très-inquiet de la tournure que prendrait sa querelle amoureuse, Florise affirma que ce n'était qu'une petite attaque de nerfs qui n'aurait pas de suite, et que, cette première émotion passée, elle se trouverait aussi tranquille que si elle n'avait jamais connu M. de Labardès.

— Eh bien! dit Georges en interrompant la femme de chambre, voilà qui est très-bien.

— Sans doute, repartit cette fille, elle a du courage devant le monde ; mais aussitôt qu'elle a été seule, tout a bien changé ; elle s'est mise à pleurer, en poussant des cris, en s'arrachant les cheveux. Elle est dans un affreux délire, elle vous appelle, elle vous demande pardon, elle est à moitié folle. J'ai été tellement effrayée de son état, que je l'ai laissée un moment avec sa mère pour vous dire de venir près d'elle, si ce n'est pas par amour, du moins par pitié.

L'excellente femme de chambre que celle-là ! Répétait-elle admirablement la leçon qu'on lui avait faite, ou parlait-elle d'inspiration ? Je ne puis vous le dire ; mais je sais que Georges fut touché de son discours. D'ailleurs, il avait trop de justice dans le cœur pour ne pas en être à se reprocher une brutalité que Florise n'avait pas méritée, à vrai dire ; car il avait souffert mille fois ce qu'il avait défendu ce jour-là.

D'un autre côté, ce n'était pas Florise qui le faisait mander, et

son retour près d'elle restait l'acte d'un homme qui reconnaît volontairement ses torts avant qu'on les lui ait reprochés.

Ce fut là surtout ce qui le détermina ; car il est probable que sa liaison avec Florise eût été rompue à l'instant même s'il lui avait fallu faire la plus petite concession à la moindre exigence. Mais il se trouva disposé à tout donner, du moment qu'on ne lui demandait rien.

La manière dont la réconciliation s'acheva doit me faire croire que la femme de chambre avait dit la vérité. Labardès trouva Florise couchée et dans cet état de langueur et d'affaiblissement qui suit les crises violentes.

Elle pleura abondamment en le voyant, mais elle ne lui fit aucun reproche ; et, comme elle s'excusait avec embarras, elle lui dit :

— Oh ! je comprends que vous ayez été irrité de tous ces propos dont on vous harcèle ; je sens qu'il est odieux de vivre sans pouvoir faire un mouvement, dire une parole qui ne soit indignement jugée et critiquée ; j'ai vu le déplaisir que vous ont causé tous ces officieux rapporteurs de mauvais propos qui se disent vos amis, et j'ai maladroitement essayé de rendre à d'autres le mal qu'on vous faisait. Je n'ai réussi qu'à faire éclater votre colère. Eh bien ! Georges, j'aime mieux encore en avoir été victime que de l'avoir vue s'adresser à un autre pour engendrer encore une querelle qui vous eût nui dans l'opinion publique.

« Et qui eût encore plus nui à madame de Norbert, pensa Georges. »

Il fallait que la pensée de cette femme l'occupât bien pour que ce fût la première conclusion qu'il tirât des paroles de sa maîtresse. En effet, il ne s'attendait pas à trouver dans l'impertinente et leste Florise une abnégation si complète, et une appréciation si résignée des motifs de la conduite de son amant.

Cette première pensée ayant été donnée à madame de Norbert Georges remercia Florise d'avoir si bien compris ce qu'il avait dû éprouver. Que ce fût son intérêt bien entendu ou une passion véritable qui avait si bien inspiré Florise, il en résulta un sincère retour de la part de Georges, qui crut découvrir du sens et du cœur dans cette femme à qui il n'avait soupçonné jusque-là que de la frivolité et de la coquetterie.

Toutefois, il semblait qu'un hasard complice fît pour Félicie et Georges un événement des paroles de l'un et l'autre, et trois

jours ne s'étaient point passés, que madame de Norbert savait qu'elle avait été à peu près la cause de l'évanouissement de mademoiselle Florise.

Il est assez difficile de rendre le sentiment que cette découverte fit naître dans le cœur de Félicie; d'abord elle fut étonnée et satisfaite de l'emportement de Georges, et de la manière dont il avait réprimé la méchanceté dont elle était l'objet; elle se rappela sa rencontre avec lui et le regard dont elle l'avait suivi ; elle lui sut bon gré du sacrifice muet qu'il lui avait fait en ne courant pas près de la femme qu'il avait offensée pour elle, mais elle se trouva blessée d'être mêlée aux propos d'un pareil monde, elle s'indigna d'avoir pu y être accusée et défendue, et puis enfin elle fit comme Georges, elle appela hasard, hasard cruel et fatal, ce qui n'était que la préoccupation de son cœur ; elle oublia que cent fois on lui avait rapporté mille petits caquets où son nom avait été prononcé, et que jamais elle n'y avait pris garde ; elle crut que la voix de Georges la poursuivait, parce qu'elle l'écoutait plus ardemment qu'une autre ; et comme il arrive trop souvent, au lieu de s'armer contre elle-même, elle résolut de se garantir de ce qu'elle considérait comme une espèce de fatalité, elle décida que jamais elle n'émettrait une opinion sur le compte de M. de Labardès, que jamais elle ne prononcerait son nom.

Mais à quoi lui servaient des précautions qui ne la protégeaient ni contre elle-même ni contre des atteintes étrangères? Et cependant pouvait-elle prévoir que le silence qu'elle garderait dans une circonstance bien légère en apparence deviendrait le prétexte d'une sorte d'explication entre elle et Georges?

Ce fut une de ces scènes de femme dont l'adroite méchanceté se croit sans importance parce qu'elle ne blesse que le cœur et ne lèse point les intérêts ; elle se passa dans une de ces soirées où le petit nombre des personnes présentes ne permet ni de fuir une conversation qui vous déplaît, ni même de paraître ne pas l'entendre.

Ainsi à peine Félicie était-elle au milieu d'un cercle de quatre ou cinq femmes des plus élégantes de Bordeaux, qu'elle se trouva pour ainsi dire mêlée à un complot contre M. de Labardès, complot peut-être préparé d'avance, peut-être aussi né du hasard, mais auquel chacun prit part avec cette rare intelligence du mal qu'on appelle l'esprit du monde.

Au moment où Georges s'était approché de ce groupe de femmes

pour y saluer madame de Norbert, l'une des plus belles dames s'écria en s'adressant à Félicie :

— Avez-vous entendu madame R...?

— La cantatrice de Paris qui est venue donner des représentations à Bordeaux?

— Elle-même, madame R...

— Oui, je l'ai entendue hier.

— Eh bien! qu'en pensez-vous?

Comme Félicie allait répondre, elle leva les yeux et rencontra ceux de Georges sur elle. Par une soudaine illumination, elle devina que son opinion sur cette femme serait commentée par celui qui semblait l'attendre si ardemment, et elle crut éviter de donner prise à toute réflexion en répondant :

— J'étais fort malade hier, et je n'ai pas prêté une grande attention au spectacle.

Personne ne comprit sans doute le motif de la retenue de Félicie; mais le lièvre était levé, chacun se mit à le traquer en règle sans plus penser à madame de Norbert.

— Ah! je vous plains, répondit une de ces dames, et je m'étonne, car elle a merveilleusement chanté.

L'élan était donné, et les phrases les plus significatives arrivèrent au galop. En voici quelques-unes :

— Enfin! voilà ce que j'appelle une cantatrice! — Et en même temps une jolie femme! Jusqu'à présent nous n'avions pas pu juger véritablement de la musique de *la Vestale*. — C'est si différent d'écouter de la musique, quelque belle qu'elle soit, dite sans intelligence ou sans cœur, ou de l'entendre exprimer avec passion!— Ce qu'il y a surtout de précieux dans madame R..., c'est la justesse constante de sa voix. — Pas une intonation fausse! Et comme elle a été belle au second acte, dans le grand duo! — Et particulièrement dans ce passage : *A l'amour mon âme se livre!* — C'était véritablement de l'amour! On comprend que Julia aime véritablement. — On comprend surtout qu'on puisse aimer une pareille femme!

Georges, le dos appuyé à la cheminée, entouré d'un cercle de quatre ou cinq femmes qui lançaient à sa vanité ces éloges outrés qui étaient autant d'épigrammes contre Florise, Georges ne dit pas un mot; il était comme un fort bombardé sans pitié et sans relâche, qui ne répond point aux attaques de l'ennemi, soit qu'il s'assure en sa force, soit qu'il manque de moyens de défense.

Ainsi l'on put penser que Georges était assez pris à l'improviste pour perdre toute présence d'esprit, ou qu'il avait assez d'empire sur lui, assez de bon goût pour ne pas avoir l'air de comprendre.

L'impassibilité apparente de Georges mit fin à ces propos.

Je ne puis dire que ce fut générosité vis-à-vis d'un ennemi désarmé qui arrêta cette pluie d'épigrammes; ce fut dépit de n'arracher aucun signe de douleur et d'impatience à celui qu'on croyait si vivement blessé.

Les plus acharnées quittèrent le champ de bataille, et, piquées de leur défaite, elles emportèrent dans un coin du salon leur mauvaise humeur; ce fut alors qu'elles remarquèrent ce qu'on eût pu appeler la désertion de madame de Norbert, d'autant plus qu'elle était demeurée seule à sa place, tandis que Georges s'était approché d'elle. Il lui dit alors :

— Je savais, madame, combien vous étiez belle; je viens d'apprendre combien vous étiez bonne.

— En quoi donc ? répondit Félicie, qui essaya de cacher sous un air d'étonnement le trouble que lui causa ce brusque compliment.

— Ai-je mal compris votre silence, madame ? dit Georges d'un air suppliant.

Madame de Norbert, irritée de cette investigation audacieuse de ses sentiments, crut l'arrêter en répliquant seulement :

— Mon silence ne vient que du peu de cas que je fais de pareilles discussions et des personnes qu'elles concernent.

A cette dernière parole, Georges pâlit; madame de Norbert s'en aperçut; au même instant, elle comprit que la phrase qu'elle venait de prononcer pourrait avoir un autre sens que celui qu'elle voulait lui donner.

En effet, d'après ce que M. de Labardès venait de lui dire, il n'était pas douteux qu'il n'eût pris pour lui tout ce qui s'était passé; et dès lors Félicie, en parlant du peu de cas qu'elle faisait des personnes que concernait une pareille discussion, avait adressé à Georges un dédain qui ne lui était pas destiné. La pâleur subite de Georges et cette réflexion la dominèrent si soudainement, qu'elle reprit avec l'imprudence d'une honnête femme :

— Oh ! ce n'est pas de vous que je voulais parler.

Ce mot fut comme un trait de lumière pour Georges, et éclaira l'âme de madame de Norbert. Il lui fit deviner la dignité de son

dépit et la noblesse de la réparation, et il lui repartit en se levant et en la saluant :

— Je vous remercie, madame ; au désespoir que m'a fait sentir l'idée de votre mépris, je commence à comprendre le bonheur qu'il doit y avoir à mériter l'estime d'une femme comme vous.

Les pensées que Félicie emporta de cet entretien furent plus tumultueuses que vous ne pourriez le croire. Elle s'en voulut de sa conduite ; elle s'en voulut de n'avoir pas fait comme les autres, de ne pas s'être mêlée à ce caquetage qui lui avait paru de si mauvais goût ; elle s'en voulut surtout de ce qu'elle avait dit à Georges, et de ce qu'elle avait rétracté ; plus que jamais elle s'irrita de cette préoccupation incessante qui prêtait une importance étrange à tout ce qui se disait entre elle et cet homme. Puis, quand le cœur se fut bien épuisé à s'indigner, elle revint, non plus sur sa conduite, mais sur celle de Georges ; elle se rappela ce qu'elle avait dit, et surtout l'adieu qu'il lui avait fait.

Alors elle commença en imagination un beau roman innocent et pur qu'elle ne pensait pas devoir accomplir un jour après une faute irréparable et avec un remords cruel. Elle se dit que ce serait un noble rôle à jouer pour une femme que d'être la divinité cachée d'un homme comme Georges, que de le ramener à l'honneur et de le pousser à la gloire par la seule espérance d'une approbation tacite.

Vous devez vous rappeler que d'abord elle avait attendu de la religion ce triomphe ; maintenant elle le rêvait en elle. Vous voyez qu'elle avait grandement avancé dans sa passion pour cet homme. Il faut avoir beaucoup à donner à un sentiment pour lui demander un empire si absolu.

Cependant il semblait que Félicie dût être protégée contre elle-même par la conduite de Georges.

Huit jours ne s'étaient pas passés qu'on entendit parler d'une scène scandaleuse entre Florise et madame R..., la cantatrice de Paris.

On prétendait que Florise lui avait reproché en plein théâtre de ne pas s'être bornée à lui avoir enlevé ses rôles ; on prétendait que M. de Labardès n'avait pas nié son infidélité.

Tout cela fut un texte à plaisanteries assez déplacées et se termina par un mot de M. de Norbert adressé à l'une des femmes qui avaient accablé Georges :

— Allons, il ne faut pas lui en vouloir, il devait cette réponse à vos épigrammes.

Était-ce là ce que semblaient promettre ses dernières paroles ? se dit Félicie; et pour la seconde fois elle subit une cruelle déception sur le compte de M. de Labardès. Ce fut le seul moment où elle eût pu étouffer le murmure secret de son cœur, qui jusque-là lui avait parlé en faveur de Georges.

Elle ne le détesta pas pour l'hypocrisie qu'il semblait avoir montrée vis-à-vis d'elle, mais elle le dédaigna pour sa légèreté. Georges lui parut un homme sans portée, disant le bien et faisant le mal, selon l'impression du moment ; enfin elle le trouva vulgaire, c'est le seul vice que l'amour ne pardonne pas. Malheureusement pour Félicie, M. de Labardès était un homme de son monde, et elle l'y rencontrait trop souvent pour ne pas chercher à s'expliquer cette opinion. Aux yeux de personne Georges n'était un homme vulgaire, il avait un sentiment trop noble des grandes choses, il exprimait ce sentiment d'une façon trop élevée pour que chacun ne reconnût pas en lui une incontestable supériorité. Cependant jamais il n'avait paru plus ordinaire à Félicie; et, dans un de ces moments où une femme cherche à se rendre raison de ce qu'elle éprouve, elle se dit que Georges était tout simplement un homme supérieur comme était son mari, un homme d'un esprit capable, mais qui n'avait rien de saint et de vrai dans le cœur, et elle se détourna froidement de lui. Cependant un jour vint où elle crut s'être trompée, un jour où elle entendit raconter ce roman qu'elle avait fait dans la solitude de son cœur, un jour où il disait :

— Oui, je comprends l'ambition, mais l'ambition qu'on dédie, celle qui n'est pas égoïste et qui ne rapporte pas tout à soi, celle dont le succès fait la joie et le bonheur d'un autre. Oui, je comprends que ce qu'on refuse à l'opinion du monde, on l'accorde à l'opinion d'une seule personne ; qu'on devienne pour elle tout ce qu'elle aime ou seulement tout ce qu'elle estime ; qu'on rompe avec les mauvaises habitudes.

Félicie écoutait parler Georges, stupéfaite de lui voir dire un rêve qui avait été le sien. Il fut interrompu par M. de Norbert, qui repartit en riant :

— Voilà un admirable mobile ! je m'étonne seulement que vous ne l'ayez pas mis en pratique !

— C'est que pour le mettre en pratique, il faut le posséder ;

c'est qu'il faut avoir rencontré celle pour qui on ferait tout cela ; c'est qu'à supposer qu'on l'eût rencontrée, il faudrait qu'elle sût que c'est à elle qu'on donne sa vie.

— On le lui dit.

— Et si l'on n'ose pas, si on la respecte assez pour craindre sa colère autant que son mépris?

— On essaye, pour voir si elle comprendra, répondit M. de Norbert.

— Eh bien! j'essayerai!

A cette brusque parole prononcée par Georges au milieu d'un cercle de femmes, la surprise fut grande.

Presque toutes baissèrent les yeux : il paraissait peu douteux que cette déclaration publique s'adressât à l'une de celles qui étaient présentes. Je ne puis vous dire s'il y en eut plusieurs qui prirent le mot pour elles, mais je puis vous assurer que Félicie ne s'y trompa point. Elle en fut si vivement troublée qu'elle rougit, tandis que son mari répondit en riant plus fort :

— Eh ! comment saurez-vous qu'elle vous a compris ?

— Je la devinerai comme elle me devinera, sans qu'elle me parle plus que je ne lui ai parlé.

A partir de ce jour, on eut beaucoup moins à s'occuper de lui ; il suivit le barreau avec plus de suite ; il était plus assidu dans le monde, et il s'établit entre lui et madame de Norbert une de ces intelligences tacites que rien ne décèle aux yeux des meilleurs observateurs.

Il n'était ni plus empressé ni plus attentif près de madame de Norbert, et cependant elle sentait qu'il ne disait rien que pour elle.

Toutefois, Georges était loin d'avoir la certitude qu'avait Félicie. Après avoir cru à sa complicité dans une pensée commune, il était forcé de reconnaître que rien ne l'avait averti de cette complicité. Cependant, heureux encore de son doute, il n'osait tenter de l'éclaircir, lorsqu'un hasard qui semblait devoir lui tenir à jamais cachés les sentiments de Félicie, lui en apporta un aveu plus complet qu'il n'eût osé l'espérer.

Sans doute Georges avait amendé sa vie, mais non pas au point de renoncer à sa première existence ; seulement il fuyait le scandale, lorsque autrefois il le provoquait ; il courbait la tête devant l'opinion publique après l'avoir longtemps bravée.

Sa liaison avec Florise continuait ; un jour qu'il faisait un de

ces épais brouillards dont la Garonne enveloppe souvent la ville de Bordeaux, il sortit avec elle, se croyant protégé par ce voile humide contre toute rencontre. En passant rapidement sur les allées de Tourny, il fut tout à coup tiré d'une assez profonde rêverie par ces mots de Florise :

— Quelle est donc cette dame qui vient de passer avec un monsieur? ils ont chuchoté tout bas en nous voyant.

Georges se retourna; mais la brume était si épaisse, qu'il ne put distinguer les personnes que Florise avait remarquées. L'idée que madame de Norbert pouvait être sortie par un temps si mauvais ne se présenta pas à lui. Il devait dîner ce jour-là avec elle chez un conseiller de la cour. Lorsqu'il la salua, il ne remarqua rien qui pût lui faire soupçonner qu'elle l'avait vu ; mais au moment de passer dans la salle à manger, comme il lui offrait le bras pour la conduire, elle s'arrêta, une expression de dégoût se peignit sur son visage, et elle prit le bras d'une autre personne.

Il faut être amant pour comprendre tout ce qu'il y avait dans ce refus. En effet, Félicie avait été indignée d'avoir rencontré Georges avec Florise; mais elle n'eût voulu pour rien au monde le lui montrer, et, quand il l'avait saluée, elle lui avait répondu avec sa grâce ordinaire. Mais au moment où il lui offrait le bras, elle n'eut plus ce courage. C'eut été occuper un moment la place qu'avait occupée cette misérable Florise. Cette idée la révolta, et elle ne fut pas maîtresse de la dominer.

Quelques heures après, Georges savait par M. de Norbert qu'il avait été rencontré le matin par lui et Félicie; il crut comprendre sa colère, et huit jours après il avait rompu avec Florise; huit jours après aussi, ayant encore offert son bras à madame de Norbert, elle l'accepta. A ce moment ils s'étaient dit qu'ils s'aimaient. Ce fut donc ce refus d'accepter le bras de Georges qui trahit madame de Norbert, ce fut ce refus qui amena cette rupture, ce fut cette rupture qui amena la perte de Félicie. L'instant où une femme se perd est quelquefois bien insaisissable. L'amour puissant est comme ces roues implacables qui attirent à elles et brisent jusqu'aux os le malheureux qui a laissé prendre un fil de son vêtement à leur aveugle mouvement. Quand il touche à une existence, il la dévore.

Pour la seconde fois M. P... s'était arrêté. Arrivé à ce qu'il appelait la perte de madame de Norbert, il semblait reculer devant ce récit. C'était un passage difficile à franchir, à ce qu'il semblait,

ou peut-être allons-nous arriver à quelque chose de si nouveau et de si soudain, que notre hôte nous en faisait soigneusement explorer les abords comme pour nous y préparer. On eût dit d'un guide qui mène des voyageurs à une haute et large cataracte, et qui prend mille détours pour montrer en passant les nombreuses sources cachées qui l'alimentent. A ce moment M. P... avait excité en nous une vive curiosité ; mais la curiosité est, à vrai dire, l'appétit de l'esprit, et, comme celui du corps, cet appétit arrive à un degré où il faut le satisfaire, sous peine de vouloir le rebuter et ne plus lui faire trouver de goût à ce qu'on lui sert. Nous le priâmes donc instamment de continuer. Alors M. P... sembla prendre un grand parti, et s'accoudant sur la table, il lança d'une voix formidable les premiers mots de son récit :

Or donc ils s'aimaient.

Puis il reprit après un gros soupir :

Ils s'aimaient et ils le savaient, et cependant cet amour resta innocent. Vous imaginez-vous un homme comme Georges, heureux de penser qu'il y avait au monde un cœur qui s'occupait de lui, ne demandant rien au delà, satisfait d'un regard, d'un signe, d'un sourire? C'est que le cœur est comme certaines plantes : il leur faut un printemps bien dur et une jeunesse bien dépravée pour détruire entièrement les fleurs qu'ils portent en eux. Elles peuvent y dormir longtemps sous l'influence des jours de pluie et de vent et des nuits de jeu et d'orgie ; mais qu'un soleil arrive et qu'un amour se lève, tout aussitôt on les voit éclore aussi jeunes, aussi fraîches, aussi printanières dans une saison plus avancée que dans le temps où elles ont coutume de briller. Sans doute c'est un doux bonheur, quand on commence la vie, que d'aimer avec l'ardeur et la timidité d'un cœur qui désire et qui craint à la fois. Oui, c'est un bonheur que cet ignorant amour, pareil au sentiment de l'enfant longtemps captif à qui l'on ouvre la porte, et qui court devant lui tout joyeux de se sentir libre, puis s'arrête tremblant de s'égarer. Mais c'est une félicité que je ne saurais vous exprimer que celle d'un homme qui, après avoir expérimenté les plus ardentes passions, se trouve tout à coup le cœur arrêté dans un de ces amours sans combats fougueux, sans desseins violents, où son âme se baigne et se rafraîchît. Avoir ri des femmes, s'être donné pour but de tromper celle-ci ou de posséder celle-là, avoir éprouvé la force de sa séduction et de sa volonté, puis tout à coup se laisser séduire et se laisser soumettre, éprouver à l'aspect lointain de celle qu'on

aime plus de trouble qu'aucun désir ne vous en a donné, la respecter assez pour ne pas s'irriter de son empire, ne l'aimer que parce qu'on l'aime et non parce qu'on la dispute au monde ou à la vertu; après avoir promené aux yeux de tous des amours éclatants et éhontés, cacher soigneusement son nouvel amour, l'abriter dans le sanctuaire de son cœur comme un ange céleste qu'un regard mortel souillerait; goûter l'ivresse ineffable où la pureté de cette atmosphère transparente jette notre âme, après avoir épuisé l'ivresse turbulente que donne à nos sens l'air épais et embrasé des orgies; rêver en silence quand on délirait à grands cris; aimer quand on n'avait fait que jouir, voilà, vous dis-je, une félicité admirable, car celui qui l'éprouve l'apprécie. Le jeune homme de vingt ans fait de son amour ce qu'il fait de son patrimoine; s'il est né riche, il les gaspille niaisement l'un et l'autre sans en connaître le prix. L'homme de trente ans qui se croit blasé et qui devient amoureux, c'est le pauvre qui fait fortune; tout lui est beau, tout lui est doux, tout lui est bon. Quant à Félicie, elle marchait en aveugle dans la nouvelle voie qu'elle s'était faite; elle savait bien qu'elle faisait mal, mais son cœur parlait à son cœur, sa vie occupait une autre vie et en était occupée; une espérance s'asseyait tous les jours au bord de sa route: c'était de le rencontrer le soir dans un salon où tous deux étaient admis, d'échanger un mot avec lui, ou de l'apercevoir de loin au spectacle, ou bien encore d'être sûre qu'il serait sur son passage si elle allait dans un endroit où il ne pût venir; ou, si elle ne sortait pas, elle savait bien qu'à neuf heures elle n'avait qu'à écarter le bord de son rideau pour voir qu'un homme, enveloppé de son manteau, passait juste à cette heure sous sa fenêtre. Cet homme, c'était Georges, et Georges vivait ainsi, n'ayant aucune espérance, lorsqu'il fut tout à coup arraché à cette quiétude par une lettre de Florise, lettre assez cavalière, et qui le priait de passer chez elle pour affaires. Il n'y répondit point et n'alla point au rendez-vous. Le surlendemain il reçut un nouveau message, et celui-ci remit en mouvement toutes les violences endormies au fond du cœur de Georges. Ce message était ainsi conçu :

« Monsieur Georges de Labardès,

» Faudra-t-il que j'écrive à madame de Norbert pour la prier de vouloir bien vous permettre de venir chez moi ? »

A la lecture de cette lettre, Georges resta comme anéanti. On savait son secret, et qui le savait ? une fille perdue, qui le menaçait de traiter madame de Norbert comme une rivale de sa sorte. Sa vie et celle de Félicie étaient dans les mains d'une femme pour qui le scandale n'était qu'un attrait de plus ajouté à la vengeance. Le coup que Florise venait de lui porter était si soudain et si juste, qu'il lui semblait qu'une voix toute-puissante avait crié la vérité à son oreille, et il frémissait comme si cette voix avait pu être entendue au loin. Alors il voulut courir chez Florise pour l'interroger et savoir d'elle qui l'avait instruite ; puis il s'arrêta indigné à l'idée d'obéir à cette fille et d'aller chez elle ; c'était avouer qu'elle avait deviné juste , c'était lui dire qu'il avait peur, c'était s'exposer à aller entendre profaner par une bouche impure le nom qui lui était sacré, c'était s'exposer à voir railler et insulter la femme noble et sainte qui s'appelait madame de Norbert par la fille qui s'appelait Florise, sans pouvoir la faire taire. En effet, la courtisane reste femme, et, parce qu'elle est femme et qu'elle n'a plus rien à perdre de son honneur, elle peut impunément calomnier et outrager l'honneur d'une autre femme, et dans nos mœurs il n'est pas permis de la souffleter comme pour rendre sa vie responsable de ses paroles, ni de la frapper comme une esclave pour obtenir de sa douleur ce qu'on ne peut espérer de son honnêteté. Et comme Georges pensait à tout cela en contenant mal les mouvements tumultueux de rage qu'il éprouvait, la chambrière qui lui avait remis le billet lui dit avec effronterie :

— Eh bien ! monsieur, dirai-je à madame que vous viendrez ?

— Non ! s'écria Georges avec emportement, je n'irai pas... Je la briserais sous mes pieds, je la tuerais, si j'y allais.

La femme de chambre se retira, et Georges demeura seul en proie à la plus violente agitation qu'il eût encore éprouvée. Pour la première fois de sa vie il se trouvait impuissant devant une menace. Pour la première fois il demeura indécis devant un parti à prendre. Irait-il chez Florise ? Et, s'il y allait, qu'irait-il y faire ? La prier ? la prier d'épargner madame de Norbert, implorer la clémence du vice pour la vertu ? La menacer ? la menacer de quoi ? Quelle arme un homme a-t-il contre l'infamie d'une femme ? Mais, s'il n'y allait pas, Florise était capable d'écrire véritablement à madame de Norbert ; et pouvait-il, lui, laisser arriver cette injure à Félicie, ne devait-il pas la garantir de cette humiliation au prix de toutes les humiliations qu'il pourrait avoir à subir ?

Parce qu'elle avait jeté un regard d'amour sur lui, et que ce rayon de flamme pure avait été le chercher et l'éclairer dans le désordre de sa vie, fallait-il qu'il souffrît que la fange où il avait trempé vînt salir la robe intacte de l'ange qu'il suivait? Cela était impossible; il le sentait, il se résignait, il était prêt à courir chez Florise. Puis son orgueil l'arrêtait tout à coup, ses perplexités le reprenaient; céder, c'était avouer et donner à Florise une certitude qu'elle n'avait peut-être pas. Enfin il se calma et il se demanda ce qu'il eût fait si Florise, au lieu de parler de madame de Norbert dans sa lettre, eût nommé toute autre femme. Il eût été chez cette femme, et, après beaucoup d'excuses bien humbles, il lui eût dit en riant qu'il l'avait exposée à une impertinence dont il venait l'avertir pour qu'elle ne l'en crût pas complice. Il eût entouré cet aveu de tous les respects sincères et de toutes les galanteries banales. Il lui eût appris comment on avait supposé qu'il éprouvait pour elle un amour qu'elle était si bien faite pour inspirer, mais que sa haute vertu avait dû prévenir. Il se serait soumis franchement à tous les reproches ou à toutes les railleries; puis, au bout de tout cela, si cette femme n'avait pas eu la bonne grâce de rire de l'aventure et avait fait de l'indignation, il se serait retiré fort peu soucieux de sa colère et l'aurait volontiers acceptée pour ennemie. Mais il ne pouvait pas tenir ce langage léger à Félicie, et sa colère ne pouvait le trouver insouciant. Et puis serait-ce de la colère qu'elle éprouverait? Quand la menace d'un tel outrage le torturait si violemment parce qu'elle avait frappé juste, l'outrage lui-même ne jetterait-il pas la honte et le désespoir dans une âme qu'il atteindrait avec non moins de vérité? De quelle surprise, de quel effroi, de quelle douleur serait saisie cette femme si noble et si naïve, qui se verrait enlever par une main grossière et impudique le voile dont elle était enveloppée! Et, en présence de tout cela, que faire? que décider? Jamais Georges n'avait été si malheureux. Il exposait une femme à un danger sans pouvoir la défendre; et, pour comble de rage, c'était un danger, un danger honteux, résultat de la honte de son passé dont elle n'était pas complice. Jamais homme ne fut plus rudement châtié de ses folies.

Ce fut alors qu'après bien des hésitations, Georges résolut d'agir franchement vis-à-vis madame de Norbert, en la prévenant de l'insulte dont on la menaçait, décidé, s'il le fallait, à la voir se détourner de lui qui traînait à sa suite les ignobles conséquences

d'une vie de débauche, mais ne voulant pas du moins qu'elle pût lui reprocher de ne point avoir avoué qu'il était indigne d'elle.

Il devait la rencontrer précisément ce soir-là; il remit à cette heure le moment d'une explication. Il était huit heures quand M. de Labardès entra dans le salon du préfet, où se trouvait déjà madame de Norbert. A partir de cet instant, les événements de cette soirée furent si rapides qu'il est bon de préciser chaque minute. Georges devina de l'extrémité d'un salon à l'autre qu'il avait attendu trop tard. Madame de Norbert, appuyée et penchée sur le bras d'un fauteuil, écoutait avec une complaisance éclatante une petite oraison de son mari. Elle ne le quitta point des yeux, elle ne rencontra pas le regard de Georges, elle ne joua pas avec les légères boucles de ses cheveux pour lui dire sans le regarder : Je sais que vous êtes là. Le cercle se rompit, M. de Norbert s'éloigna; mais Georges ne put approcher. Quelques femmes allaient et venaient d'un salon à l'autre; mais Félicie, immobile à sa place, retenant auprès d'elle un groupe d'hommes avec une coquetterie qui semblait lui être née tout à coup, Félicie restait inabordable. Labardès, fixé à la porte du salon par où elle devait sortir, la regardait sans pouvoir atteindre un de ses regards. Il supporta une heure entière ce supplice; enfin il se décida, il approcha de Félicie, il la salua et lui dit audacieusement en lui offrant son bras :

— Monsieur de Norbert, qui est à une bouillotte dans le petit salon, m'a prié de vous dire qu'il désirait vous parler.

Évidemment c'était un mensonge. Georges n'avait pas été dans le petit salon.

Madame de Norbert lui répondit gracieusement :

— Veuillez donc être assez bon pour aller lui dire que je vais me rendre près de lui.

Puis elle se détourna comme pour reprendre la conversation avec une autre personne.

Mais, avant qu'elle eût parlé, Georges lui dit rapidement et à voix basse :

— Il faut que vous me permettiez de vous écrire.

Félicie ne bougea pas, mais elle repartit en regardant indifféremment le bout de ses ongles rosés :

— Pour que je vous fasse une réponse que vous enverrez à mademoiselle Florise?

— Moi! repartit Georges avec effroi, moi! et vous avez pu croire...

— Je crois que vous êtes un infâme ! dit madame de Norbert en se levant et en regardant Georges pour la première fois, mais avec une si haute expression de mépris et de dégoût qu'il en fut terrassé. Puis elle chercha son mari et demeura près de lui silencieuse et abattue ; car elle avait épuisé tout son courage dans ce dernier effort, et un étrange effroi l'avait prise à son tour au moment où Georges avait relevé sa tête pâle et contractée par la rage, pour lui dire :

— Adieu donc, madame.

Et il était sorti, et il n'était plus dans le salon. Et elle se demanda où il était allé et si elle n'avait pas été bien imprudente en lançant une si mortelle injure au cœur d'un homme si rempli de iolence. N'avait-elle pas été cruelle ? Puis, lorsque, n'écoutant que amour invincible qu'elle avait pour Georges, elle en arrivait à ce mot, toute sa fierté se révoltant, elle se rappelait un à un chaque mot de la lettre insolente que Florise lui avait écrite. En vous citant les premières phrases de cette lettre, je vous ferai juger suffisamment ce qu'elle avait dû causer d'indignation à madame de Norbert. Elle commençait ainsi :

« Madame,

» Il est permis d'enlever un amant à une rivale, c'est un métier
» auquel les honnêtes femmes comme vous sont fort habiles ; mais
» lui défendre d'être poli pour une ancienne amie serait de trop
» mauvais goût pour que je vous en croie capable, surtout vis-à-
» vis de moi qui ai gardé jusqu'à présent le secret sur une liaison
» aussi charmante. Dites-lui qu'il me vienne voir, etc... »

Au souvenir de cette lettre, Félicie reprenait toute sa colère, tout son désespoir, tout son mépris pour Georges ; elle ne tremblait plus pour lui ; elle craignait même de n'avoir pas humilié assez cet orgueil débauché qu'elle avait laissé approcher d'elle ; elle pensait n'avoir pas assez fait sentir son mépris pour la lâcheté de cet homme, qui sans doute avait raconté en termes formels cette intelligence ineffable de deux âmes, et qui avait donné un nom sur la terre à un amour demeuré jusque-là dans le ciel. Et c'est alors que Félicie souffrait le plus ; car c'était alors qu'elle se disait qu'elle ne pouvait plus aimer Georges, et c'était là son plus puissant désespoir. Ce fut ainsi qu'elle passa cette soirée, qu'elle abrégea sous prétexte d'indisposition ; et vers onze heures, deux

heures après le départ de Georges, elle rentrait chez elle.

Comme elle montait l'escalier, elle entendit une espèce de discussion à l'étage supérieur, et reconnut la voix d'un de ses domestiques disant avec impatience :

— Je vous dis que monsieur n'y est pas ; d'ailleurs, ce n'est pas ici qu'il faut venir ; allez chez le commissaire de police.

— Qu'y a-t-il ? dit M. de Norbert, qui était monté rapidement au bruit de cette discussion.

— Il y a, répondit une voix de femme, que ma maîtresse vient d'être assassinée !

— Assassinée ! s'écria de M. de Norbert ; quelle est donc votre maîtresse ?

— Mademoiselle Florise, du Grand-Théâtre.

— Assassinée ! et par qui ?

— Par M. Georges de Labardès.

A ce moment, Félicie arrivait sur le palier. Son mari la regarda avec un air de stupéfaction, et répéta lentement :

— Comprenez-vous quelque chose à cela ? Florise assassinée par M. de Labardès ! C'est impossible ; il était ce soir chez le préfet ; il vous a parlé, ce me semble.

— C'est à l'instant, dit la femme de chambre, c'est il y a une demi-heure qu'il l'a jetée par la fenêtre.

— Jetée par la fenêtre ! reprit M. de Norbert ; et elle est morte ?

— Pas encore, mais elle ne peut plus parler, elle est sans connaissance.

— Mais c'est incompréhensible ! reprit M. de Norbert. Entrez, mademoiselle, et tâchez d'être plus calme.

En disant cela, M. de Norbert entra dans son appartement en ordonnant au domestique de l'éclairer jusque dans son cabinet, où la femme de chambre le suivit. Quant à Félicie, elle était restée immobile, sans force, sans intelligence précise de ce qu'elle venait d'entendre. Son mari avait pensé sans doute qu'elle allait entrer dans son appartement, ou plutôt, dans la surprise que lui causait une telle révélation, il avait oublié de s'occuper d'elle. Le domestique lui-même avait suivi son maître sans regarder si sa maîtresse le suivait. Elle était donc restée dans l'obscurité. Elle me l'a cent fois conté : il se passa en ce moment en elle une de ces sensations pareilles à celles qu'occasionne une lourde chute ou un coup violent frappé à la tête. C'était une douleur confuse qui

tenait du vertige. Ses idées tournaient autour d'elle, comme autour de l'homme tombé les objets qu'il n'aperçoit qu'à peine, qu'il croit à la portée d › sa main, et auxquels il cherche à s'accrocher sans pouvoir les atteindre. Elle fut arrachée à cette atonie douloureuse par la voix de sa femme de chambre, qui passait dans l'antichambre en disant au domestique :

— Est-ce que madame est dans le cabinet de monsieur?

A ce moment, cette fille aperçut la porte de l'appartement restée ouverte; elle vit sa maîtresse et courut vers elle, et presque aussitôt, épouvantée de sa pâleur, elle se mit à crier :

— Ah! mon Dieu, madame qui se trouve mal!

— Non, dit Félicie en se relevant, non!

Et elle entra. Sa femme de chambre la suivit. Félicie, revenue de cet état de torpeur immobile, fut prise d'un violent tremblement nerveux; ses dents claquaient, ses yeux étaient égarés.

— Au fait, dit la femme de chambre, il y a de quoi renverser d'apprendre une nouvelle comme ça. Un si beau jeune homme! Il est vrai qu'il n'a pas une bien bonne réputation.

Et en parlant ainsi, elle déshabilla sa maîtresse; et Félicie, ressaisissant quelques pensées, commençait à se rendre compte de l'affreuse nouvelle qu'elle venait d'apprendre, lorsque la femme de chambre reprit tout à coup :

— Ce qu'il y a de drôle, madame, c'est que le domestique m'a dit que cette femme, qui est maintenant dans le cabinet de monsieur, est la même qui est venue ce matin apporter la lettre que j'ai remise à madame.

Cette nouvelle, qui n'avait rien de bien surprenant pour Félicie elle-même, sembla la frapper d'une clarté soudaine. Elle rallia pour ainsi dire à un point commun toutes les pensées éparses qui allaient et venaient dans sa tête. Et il en résulta ce raisonnement qui se formula tout d'un coup depuis son principe jusqu'à sa dernière conséquence.

Georges a abandonné Florise pour moi; elle a voulu se venger de son abandon, elle m'a écrit pour m'outrager; c'est lui que j'en ai rendu responsable; il a voulu la punir de cette infamie, et égaré par sa douleur et sa rage, il l'a tuée; il l'a tuée pour moi.

Ce raisonnement, comme je vous l'ai dit, traversa sa tête, lumineux et rapide comme un éclair, et elle fut si persuadée qu'elle s'écria involontairement :

— Oh! c'est cela!

— Quoi donc? dit la femme de chambre.

Madame de Norbert, incapable de cacher son trouble, allait peut-être laisser échapper quelques paroles imprudentes, lorsque son mari parut. Il s'approcha d'elle, fort ému lui-même, et lui dit:

— Il me semble impossible de douter de la réalité de ce crime. Il paraîtrait que M. de Labardès, après une violente querelle avec Florise, l'aurait précipitée par la fenêtre, car la servante est entrée dans la chambre presque aussitôt que M. de Labardès en a été sorti; elle a trouvé la fenêtre ouverte, la chambre déserte; alors elle a regardé par la croisée et a vu sa maîtresse gisant sur le pavé. Du reste, elle m'a dit une chose assez extraordinaire: c'est que votre nom a été prononcé dans cette querelle.

— Mon nom? reprit Félicie.

— Le vôtre ou le mien, le nom de Norbert enfin, reprit son mari sans s'émouvoir. C'est une sotte affaire, et qui m'ennuie plus que vous ne sauriez croire.

En disant cela, M. de Norbert mit ses gants et son chapeau.

— Et où allez-vous maintenant? lui dit Félicie, si dominée par sa stupéfaction qu'elle semblait calme.

— Interroger cette malheureuse, si c'est possible, répondit M. de Norbert en sortant de la chambre.

A l'instant un domestique parut.

— Pardon, dit-il, si j'entre chez madame, mais je viens avertir monsieur que son secrétaire est levé.

— C'est bien, fit M. de Norbert; allez porter cette lettre au commissaire de police et dites-lui de se faire accompagner.

— Et pourquoi faire? demanda encore Félicie.

— Pour arrêter M. de Labardès si on le trouve encore chez lui.

Et il sortit.

« L'arrêter! » répéta madame de Norbert en elle-même, en tombant sur une chaise; et sa pensée, partant de ce nouveau mot, en suivit encore les conséquences nécessaires, et elle arriva pour conclusion à l'échafaud où Georges expierait le crime de l'avoir aimée.

Voilà ce que fut un moment pour Félicie l'histoire de cet amour qui n'avait pas été pour ainsi dire, et qui cependant avait déjà fait une victime, et qui allait en sacrifier deux autres.

Si ceux qui ont passé par de telles angoisses ont peine à retrouver plus tard les pensées qui les ont dominés, les raisons qui les

ont fait agir, il m'est sans doute bien impossible de vous dire tout ce qui s'agita dans le cœur de Félicie, dans la minute qui s'écoula entre la sortie de M. de Norbert et celle de sa femme ; car Félicie avait quitté sa maison une minute après son mari, et dix minutes après elle frappait à la porte cochère de M. de Labardès le père, où demeurait Georges.

Lorsque Félicie frappa à la porte de M. de Labardès, elle n'avait encore vu qu'un sens de l'action inouïe qu'elle faisait. Elle avait supposé que Georges s'était rendu coupable pour elle, et en retour elle lui apportait le salut, ou du moins un avertissement qui devait le faire échapper au châtiment en déterminant sa fuite. Elle demanda donc M. Georges de Labardès ; le concierge lui indiqua une des ailes de l'hôtel, et elle y entra, toujours dominée par la même pensée. Mais lorsqu'elle s'adressa au valet de chambre et que celui-ci lui demanda son nom, elle fut tout à coup éveillée de sa préoccupation ; car la réponse directe à une pareille question eût dit que madame de Norbert venait au milieu de la nuit chez M. de Labardès. L'impression que Félicie reçut de ce petit incident fut si vive, qu'elle fut sur le point de se retirer ; mais alors il fallait laisser périr Georges, et, au compte de Félicie, encore une minute et elle le sauvait. D'ailleurs, se dit-elle, cette minute n'ajoutait rien à l'imprudence de cette démarche. Comme si cette minute n'apportait pas à Georges un éclatant aveu de l'amour qu'il inspirait, comme si cette minute ne pouvait pas aussi donner au malheur le temps d'arriver ! Que de fois un boulet passe à l'endroit qu'un général a quitté deux minutes auparavant ! Cet instant fut encore un de ceux où se décide le destin de toute une vie. Félicie, emportée par son remords qui n'était que de l'amour, car c'était cet amour qui causait son remords en lui faisant croire à sa complicité dans le crime de Georges, Félicie lui répondit :

— Dites-lui que c'est une dame qui désire lui parler à l'instant et seulement une minute.

Le domestique la laissa pour entrer dans une pièce où elle entendit sa voix et bientôt celle de Georges répondant avec emportement :

— Je ne veux pas... je ne veux recevoir personne.

Félicie n'était pas une de ces âmes qui font de faciles transactions avec elles-mêmes. Beaucoup de femmes emportées comme elle par un premier mouvement de passion, puis averties comme elle de leur folie, se seraient retirées en se disant : J'ai tout fait

pour le sauver; ce n'est pas ma faute si je n'ai pas réussi. Au contraire de cette lâcheté, Félicie trouva un nouveau courage dans un danger qui semblait devenir plus pressant, et, ouvrant rapidement la porte de la chambre où elle avait entendu la voix de Georges. elle entra en disant :

— C'est moi !

— Vous ! s'écria Georges, si stupéfait de la présence de madame de Norbert, qu'il n'en éprouva ni joie ni terreur ; aucun sentiment n'eût pu trouver place dans son cœur à côté d'une si grande surprise. Madame de Norbert chez lui était un événement qui dépassait le possible. Cependant, Félicie lui montrant le valet qui les considérait d'un air ébahi, Georges lui fit signe de se retirer, et, s'avançant vers Félicie, il lui dit d'un ton où se montra quelque inquiétude :

— Qui vous amène chez moi, madame?

Félicie ne répondit pas d'abord; elle sembla écouter si le valet était éloigné, puis elle repartit à voix basse :

— Écoutez ! Je n'ai qu'un mot à vous dire; votre crime est découvert; fuyez, vous n'avez pas un instant à perdre; l'ordre de vous arrêter vient d'être donné à l'instant même.

— De m'arrêter, moi, et pourquoi? Quel est ce crime dont vous parlez?

Une vive rougeur succéda à la pâleur répandue sur le visage de madame de Norbert; et la honte, l'indignation d'avoir été mêlée à l'intrigue de Georges et de Florise la prenant au cœur, elle reprit :

— Ah ! ne me forcez pas à vous le dire, car je ne sais si je ne me repentirais pas d'avoir voulu vous sauver; mais j'ai fait ce que ma conscience m'a ordonné, c'est à vous de prendre un parti.

En disant ces paroles, elle se dirigea vers la porte, mais Georges la devança, et, l'arrêtant avec une autorité que son respect contenait mal, il lui dit :

— Pardon, madame, ou quelque affreux événement vous trompe, ou moi-même j'ai perdu la raison.

Félicie le regarda alors avec colère et lui dit :

— Avez-vous donc oublié d'où vous sortez?

A ce mot, Georges pâlit, et madame de Norbert, se méprenant sur le sentiment qui le dominait, fit encore un pas pour sortir; mais Georges, l'arrêtant encore, lui dit :

— Lorsque je vous aurai expliqué ce qui est arrivé, vous me pardonnerez.

Félicie recula avec dégoût et s'écria :

— Prenez garde, monsieur ! ce n'est pas de mon pardon que vous avez besoin, c'est de celui de vos juges.

— Je n'en veux qu'un, madame, et c'est de vous ! lui dit Georges avec impétuosité. Écoutez, écoutez-moi, ajouta-t-il avec une force qui épouvanta madame de Norbert. Florise m'a écrit ce matin d'aller la voir, en me menaçant de vous écrire si je ne n'y allais pas. J'ai méprisé cette menace, et elle l'a accomplie ; l'accueil que vous m'avez fait ce soir me l'a appris. C'est alors qu'exaspéré par la colère et par la douleur, je suis allé chez Florise ; c'est alors.....

— Et c'est alors, malheureux, s'écria madame de Norbert, que vous l'avez assassinée !

— Assassinée ! s'écria Georges. Moi, j'ai assassiné Florise !

— N'est-ce pas vrai ? reprit Félicie. Et cependant voilà ce qui est arrivé ce soir.....

Et elle lui raconta la venue de la femme de chambre, le récit qu'elle avait fait et qui lui avait été rapporté par son mari, puis comment M. de Norbert était parti pour aller interroger Florise, puis comment il avait donné l'ordre de faire arrêter M. de Labardès.

Vous dire ce que ces révélations firent passer de pensées tumultueuses dans la tête de Georges me serait impossible ; mais son premier mot, après un moment d'anéantissement, fut celui-ci :

— Oh ! nous sommes perdus ! si elle n'est pas morte, nous sommes perdus, elle dira tout !

Depuis le commencement de cette scène, chacun des interlocuteurs répondait plutôt au sens que ses préoccupations prêtaient aux paroles de l'autre qu'à ce qu'elles signifiaient véritablement. Et à ce mot : elle dira tout, madame de Norbert reprit :

— Vous êtes donc coupable ?

— Coupable ! reprit Georges en se relevant avec une noble fierté ; coupable envers vous, je le suis, non de ce que j'ai fait, car je vous ai aimée saintement, mais de ce que j'ai été, car mon amour vous a salie. Mais envers cette femme, je vous le jure, madame, je ne suis point coupable, je n'ai pas touché son corps du bout de mon doigt, quoique j'aie peut-être assez brisé son orgueil et son amour pour la pousser à un suicide.

— A un suicide, répliqua lentement Félicie ; est-ce la vérité ?

— En doutez-vous ? s'écria Georges.

— Oh ! reprit-elle avec exaltation, que sais-je ? Dieu m'est témoin que je voudrais qu'il en fût ainsi, et cependant le récit de cette femme.... Il vous faudra d'autres preuves devant les tribunaux.

— Dites-moi qu'elles vous suffisent, c'est tout ce que je vous souhaite.

A l'idée de Georges innocent, la passion de Félicie s'était fait jour, et son amour avait parlé dans cet appel au témoignage de Dieu ; mais, lorsque Georges lui demanda de reconnaître cette innocence, elle comprit que c'était un aveu qu'elle allait faire, et, reprenant sa dignité, elle répliqua :

— Les hommes sont justes, leur jugement dictera le mien.

— Oh ! madame, repartit Georges amèrement, voilà tout ce que vous avez à me dire ?

— Tout.

Et Félicie fit encore un pas pour se retirer ; mais Georges, dominé par une pensée soudaine et violente, s'écria en se plaçant devant la porte et en poussant le verrou :

— Les hommes sont justes, dites-vous ? Eh bien ! madame, je vais vous dire ce que c'est que la justice des hommes. Madame de Norbert, une femme noble, pure, sainte, vertueuse, innocente; madame de Norbert, poussée par la commisération, est venue chez M. Georges de Labardès, le libertin, le joueur, le duelliste. Je suppose qu'il prenne fantaisie à M. de Labardès de fermer sa porte et d'empêcher madame de Norbert de sortir de chez lui, et que les magistrats qui vont venir pour arrêter le coupable la trouvent dans cette chambre, ils diront que madame de Norbert n'a que l'hypocrisie de la vertu, et qu'elle est venue pour sauver son amant.

— Son amant ! reprit Félicie avec effroi.

— A quel autre titre croyez-vous donc, madame, que ces hommes si justes penseront que j'ai mérité le sentiment qui vous a amenée ici ?

— Je vous estime encore assez pour croire que vous les détromperiez.

— Vous ne m'estimez pas assez pour me croire, vous, incapable du meurtre d'une femme !

— Eh bien ! soit, monsieur, je veux croire que vous êtes innocent, reprit Félicie, nous n'avons plus rien à nous dire.

— Plus rien ?

— Plus rien, repartit froidement madame de Norbert, et je vous ferai observer, monsieur, que retarder un moment de plus ma sortie, après le danger que vous m'avez montré, serait un crime plus lâche que l'assassinat : il ne vous resterait plus, après avoir tué la vie d'une femme, que de tuer l'honneur d'une autre.

— Ah ! s'écria Georges avec rage, vous croyez donc que je l'ai tuée ?

— Non, monsieur, je crois ce que vous m'avez dit, que vous l'avez poussée au suicide. A quoi voulez-vous me pousser, moi, en me retenant ici ?

— Félicie, dit Georges avec désespoir, pardonnez-moi avant de partir !

— Il y a une femme qui n'a pas survécu à votre amour ; je vous avertis qu'il en est une qui ne survivra pas à son honneur. Voulez-vous commettre deux suicides en un jour ?

Georges appuya avec force sa main sur son front comme pour contenir la violence qui était en lui, et, ouvrant la porte, il dit d'une voix étouffée :

— Adieu donc, madame.

Au moment où la porte s'ouvrait, Georges et Félicie se trouvaient en face de deux personnes : c'étaient M. de Norbert et M. de Labardès le père.

A cet aspect, Félicie poussa un cri effrayant, et, saisie d'une terreur et d'un vertige inouïs, elle se précipita hors de l'appartement, traversa la cour, passa la porte qui était ouverte, et s'élança dans la rue. Georges, demeuré sous l'impression des dernières paroles de Félicie, la poursuivit aussitôt, après avoir crié à M. de Norbert :

— Elle est innocente, monsieur ; vous saurez tout.

Cela fut si rapide, que ni M. de Norbert ni M. de Labardès le père ne purent faire un mouvement pour prévenir cette fuite. Demeurés seuls, ils se regardèrent un moment en silence, et M. de Labardère dit gravement à M. de Norbert :

— Je ne sais, monsieur, ce que j'avais à faire ici, et je ne sais pourquoi vous m'y avez amené.

M. de Norbert lui répondit avec le même ton de gravité, quoique sa voix fût altérée et que son visage fût couvert d'une mortelle pâleur :

— C'est que c'était le magistrat et non le mari qui était venu

chez M. de Labardès, et il y a une explication que je vous dois d'abord.

— Et vous m'obligerez de me la donner ; car, lorsqu'on est venu me dire que ma maison était envahie par des gens de la police qui demandaient mon fils, je suis descendu pour savoir quel crime on avait à lui reprocher.

— Aucun, monsieur, reprit froidement M. de Norbert, aucun... devant la loi humaine du moins. Voici ce qui a amené cet événement.

Alors il raconta à M. de Labardès le père ce que nous avons déjà dit de la dénonciation de la femme de chambre, et des ordres qu'il avait cru devoir donner en vertu de cette dénonciation, puis il ajouta :

— Arrivé chez Florise, qui avait repris connaissance, j'appris de sa bouche que c'était elle-même qui, dans un premier transport de désespoir, s'était précipitée par la fenêtre. Je n'ai pu lui arracher d'autre aveu. Cependant, on allait procéder à l'arrestation de M. Georges de Labardès ; j'ai compris tout ce qu'un pareil acte pouvait avoir d'odieux et d'outrageant pour un homme de son nom, et je suis accouru moi-même pour en arrêter l'exécution. C'est alors, monsieur, que je vous ai rencontré dans la cour; c'est alors que je vous ai prié de vouloir bien passer avec moi chez M. votre fils, pour vous expliquer ma conduite à tous deux, et vous offrir mes excuses d'une esclandre bien involontaire; c'est alors...

Ici M. de Norbert s'arrêta, et M. de Labardès, qui l'avait regardé avec attention jusqu'à ce moment, baissa les yeux et garda le silence ; puis, après un moment d'hésitation, il dit :

— Vous avez fait votre devoir de magistrat.

— Et je ferai mon devoir de mari, reprit M. de Norbert.

Il salua froidement M. de Labardès et se retira.

M. P... s'arrêta un moment comme un homme qui a déchargé son cœur d'un lourd fardeau, et alors il se mit à nous regarder, puis il nous dit :

— N'est-ce pas là ce qu'on peut appeler une fatalité inouïe : une femme innocente qu'un hasard déplorable vient perdre, lorsqu'il y a tant de hasards qui couvrent les fautes des plus grands coupables !

— Sans doute, sans doute, reprit ma jolie voisine ; mais qu'était devenue madame de Norbert pendant ce temps ?

— Elle était devenue folle, folle en ce sens qu'elle oublia un moment les principes de religion qu'elle portait en son cœur, et qu'elle voulut accomplir à son tour la menace qu'elle avait faite à Georges. En effet, celui-ci, arrivé à la porte de son hôtel, aperçut Félicie au bout de la rue, courant avec rapidité. Cette rue aboutit à la place de la Bourse, et la place de la Bourse borde la Garonne ; il s'élança de tout son essor en appelant avec désespoir, mais il paraît que ses cris ne firent qu'accroître la violence de la résolution de Félicie, car elle sembla fuir avec plus de rapidité. Georges la vit traverser la place, et il arrivait à peine à une extrémité, qu'il vit disparaître Félicie de l'autre côté, derrière le quai qui plonge dans le fleuve.

Lorsque Georges fut parvenu au bord du quai, il regarda avec épouvante devant lui. Le fleuve était calme et uni ; refermé sur sa proie engloutie, il ne montrait pas où il l'avait entraînée. Georges allait se précipiter au hasard dans la Garonne pour parcourir l'abîme, lorsqu'il vit un léger bouillonnement à une assez grande distance. Il s'élança aussitôt et nagea avec rapidité vers cet endroit ; mais le fleuve marchait, tout était redevenu calme ; il regarda encore, mais il n'avait plus rien pour se guider.

Cependant il suivit le courant, plongeant de temps à autre, mais toujours sans succès. Le désespoir s'emparait de lui, il s'arrêta ; perdu sur cette immense nappe d'eau où chaque instant de retard pouvait donner la mort à celle qu'il voulait sauver, il se demandait déjà s'il ne devait pas expier le mal qu'il avait fait en s'abandonnant à ces ondes qui l'emporteraient aussi et qui lui épargneraient la honte d'une vie qui avait coûté celle de deux femmes. Mais Georges ne pouvait avoir longtemps de telles pensées ; il avait une confiance puissante dans l'avenir et la force de sa destinée, qui ne lui laissait pas croire qu'il dût périr ainsi misérablement, et qui lui persuada qu'il sauverait Félicie, puisqu'il lui fallait sa vie pour qu'il osât vivre. Ce fut cet instant d'hésitation qui décida du salut de l'infortunée. En effet, Georges l'avait dépassée, et s'il eût continué à nager avec la même vitesse, il eût perdu tout à fait sa trace. Au moment où il allait reprendre sa course, il sentit un corps frotter ses pieds, et plongeant aussitôt, il saisit un vêtement et ramena Félicie à la surface de l'eau. Il l'avait enfin trouvée, mais il fallait la conduire au rivage, et elle était inanimée. Il cherchait du regard de quel côté le trajet était le plus court, lorsqu'il aperçut un bateau qui descendait le fleuve ; il poussa quelques cris qui furent entendus

et auxquels on répondit, et quelques minutes après il avait déposé Félicie dans cette petite embarcation. Pendant qu'il lui donnait les premiers soins, le bateau continua à descendre la Garonne, et ils étaient déjà à quelque distance de la ville, lorsque les pêcheurs qui étaient venus à son aide lui demandèrent la cause de cet accident et le lieu où il voulait être déposé.

Au lieu de répondre, Labardès demanda à ces hommes où ils allaient, et ils lui dirent le nom d'un petit village près duquel se trouvait une ferme appartenant à son père. Georges réfléchit longtemps. Devait-il ramener Félicie à Bordeaux? Mais où la déposer? Chez lui? c'était la perdre tout à fait. Chez son mari? voudrait-il la recevoir? Et d'ailleurs, Georges laisserait-il au pouvoir d'un autre la femme qui lui appartenait bien plus parce qu'il l'avait perdue d'honneur que parce qu'il lui avait sauvé la vie? Il se détermina donc à la mener dans la ferme de son père, et ayant fait taire les questions des pêcheurs en leur abandonnant quelques pièces d'or qu'il trouva sur lui, il aborda à quelque distance de la Viguerie. Ainsi s'appelait la ferme où il voulait se cacher.

Cependant Félicie, qui avait donné des signes certains de son retour à la vie, n'avait encore repris le sentiment ni de son existence ni de ce qui se passait auprès d'elle. On la transporta dans la ferme, et ce ne fut que quelques heures après, et lorsque le jour commençait à poindre, qu'elle revint à elle. Georges, en voyant la pensée, cette vie de l'âme, renaître dans ses yeux éteints, avait fait éloigner tout le monde; lui-même s'était caché derrière les rideaux du lit, pour ne pas la rejeter trop soudainement dans le désespoir. Il voulut lui laisser le temps de reprendre peu à peu la conscience de son malheur que son aspect lui eût dit trop vite, et il attendit.

Félicie promena ses regards autour d'elle, et, comme si la pensée de son suicide fût la seule qui lui revînt à ce moment, elle dit d'une voix de prière :

— Qui m'a sauvée?

— C'est moi, murmura Georges.

— Oh! qui que vous soyez, merci! répondit Félicie en tendant la main vers l'endroit où elle avait entendu la voix. Mais Georges s'étant montré, elle recula violemment et elle s'écria avec horreur :

— Vous! vous! O mon Dieu! ajouta-t-elle en cachant sa tête dans ses mains, vous me deviez ce châtiment!

— Et vous remerciiez cependant un inconnu.

— Oh! oui! repartit Félicie; oui! un inconnu, le dernier des misérables qui m'eût sauvée, je lui eusse dit : Merci! merci, non pas de m'avoir épargné un crime; car ce que j'ai fait était un crime, le seul crime que j'aie commis, vous le savez, monsieur. Oh ! oui, je l'aurais remercié de m'avoir gardé des jours pour me repentir d'avoir voulu disposer de ma vie. Mais vous, vous, monsieur! mais je vous hais... mais je vous méprise, mais l'idée que c'est vous qui m'avez sauvée me pousserait à me tuer encore!

— Félicie! Félicie! s'écria Georges, écoutez-moi!

— Laissez-moi!... laissez-moi!... ou je me brise la tête contre les murs! Oh! vous ne me sauverez pas toujours, monsieur!

Georges courba la tête, et s'éloigna en disant :

— Je vous obéis.

Presque aussitôt une femme entra et s'assit auprès du lit. Félicie la regarda, et, comme cette femme ne paraissait pas vouloir lui parler, elle lui dit :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis la mère Madel, je suis la nourrice de M. Georges.

— Où suis-je donc ?

— A la Viguerie, à la ferme de M. de Labardès.

— Qui m'y a transporté ?

— C'est M. Georges avec les mariniers qui vous ont trouvés tous deux au milieu de la rivière.

Félicie ne poussa pas plus loin ses questions, elle s'assit sur son séant et se mit à réfléchir. Alors elle reprit un à un tous ses souvenirs, elle retrouva tous les événements de cette fatale soirée sans pouvoir toutefois s'expliquer ce qui avait amené son mari chez M. de Labardès. La seule raison qu'elle en put trouver, c'est que Florise l'avait instruit de ce qu'elle supposait, et qu'il était venu en demander raison à Georges.

Cependant, au milieu de tout ce chaos d'incertitudes et de pensées, elle résolut d'accomplir le projet qu'elle avait formé du premier moment qu'elle avait pu raisonner. Elle s'adressa donc à la femme qui était près d'elle, et lui dit :

— Mes habits doivent être secs?

— Oui, madame.

— Vous allez me les donner.

Cette femme la regarda comme on ferait d'une folle, et sortit. Georges, qui était demeuré à la porte, reparut aussitôt :

— Encore vous! s'écria l'infortunée.

— Félicie, il faut m'écouter.

— Je m'appelle madame de Norbert, monsieur ; je ne vous ai pas donné le droit de l'oublier.

— Eh bien! madame, daignez m'écouter; il le faut, je le veux; songez que vous ne sortirez pas d'ici sans que je sache où vous voulez aller, sans que je vous y accompagne.

— Puisque je ne suis libre qu'à cette condition, je vais vous le dire : je veux aller chez mon mari.

— Chez votre mari?

— Voulez-vous m'y accompagner ?

— Mais, madame, songez aux excès auxquels il peut se livrer.

— Mon mari est un homme qui n'insulte pas les femmes et qui ne les tue pas; et d'ailleurs, s'il m'insultait, je l'ai mérité à ses yeux; s'il me tuait, je l'en remercierais peut-être.

— Mais moi, pensez-vous que je le souffrirais ?

— Et que m'importe vous, monsieur ? Vous vivrez avec un remords de plus, ou peut-être avec le renom d'une conquête de plus; vous êtes accoutumé à tout cela.

— Oh ! madame, vous êtes implacable !

— Je veux partir !

— Vous vous perdez !

— Je veux partir!

— Je vous le demande à genoux : écoutez-moi.

— Je veux partir, monsieur, je veux retourner chez mon mari, m'entendez-vous?

— Eh bien! soit, madame, mais permettez que je fasse venir une voiture, que je prenne les précautions nécessaires.

— Je n'ai besoin de rien.

Georges s'arrêta avant de quitter la chambre, et, regardant Félicie, il lui dit :

— Écoutez, Félicie, pour vous je souffrirai tout, de vous je souffrirai tout; mais dites bien à M. de Norbert que, s'il ne vous honore pas et s'il ne vous respecte pas comme il le doit, il me payera de sa vie la moindre menace, la moindre injure.

Comme il achevait cette phrase, la fermière entra en disant assez haut pour que Félicie l'entendît :

— Monsieur Georges, voilà M. votre père.

— Oh! c'est un protecteur que le ciel m'envoie, s'écria Félicie.

— Attendez-le donc, madame, dit Georges, et il laissa Félicie avec la fermière, après avoir donné à celle-ci un ordre auquel elle promit d'obéir ponctuellement. Presque aussitôt madame de Norbert entendit dans la chambre voisine la voix de M. de Labardès le père.

Si quelqu'un se fût trouvé dans la chambre où Georges et son père se rencontrèrent, il lui eût été facile de deviner qu'il allait se passer une scène décisive. M. de Labardès avait ce calme impérieux venant d'une résolution prise à laquelle on s'est donné parole de ne pas faillir. Sans doute Georges le devina, car l'empressement avec lequel il s'était avancé vers son père se changea soudainement en un respect froid et presque hautain. M. de Labardès fit signe à Georges de s'asseoir, et après s'être assis lui-même, il commença le discours qu'il avait préparé. Le moment de silence qu'il garda avant de prendre la parole, et pendant lequel il sembla recueillir ses idées, montra suffisamment qu'il avait arrêté d'avance tout ce qu'il voulait de son fils.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite il y a quelques heures, et par laquelle vous rassurez ma tendresse paternelle sur l'issue d'un événement qui pouvait me faire croire à votre mort. Vous êtes vivant, Dieu en soit loué ! vous avez arraché à la mort une femme dont je ne veux pas me faire le juge ; Dieu veuille qu'elle ait à s'en féliciter !

Dès les premières paroles, Georges avait compris la solennité de l'explication qui allait avoir lieu ; de son côté, il résolut de contenir les transports habituellement inconsidérés de son âme ; cependant, à cette première phrase, il devina qu'il ne resterait peut-être pas le maître de se modérer complétement, et il interrompit M. de Labardès en lui disant :

— Mon père, avant d'aller plus loin, je dois vous dire une chose, c'est qu'un fatal concours de circonstances a donné à madame de Norbert l'apparence d'une faute dont elle est innocente. Je l'atteste sur l'honneur. Toute accusation contre elle serait une injustice ; s'il y a un coupable ici, c'est moi.

M. de Labardès ne cacha pas l'expression de doute que cette déclaration fit naître en lui, et il répondit d'un ton de dédain :

— Comme il vous plaira, monsieur ; je veux bien croire à votre parole, quoique je puisse vous faire observer que de ma part c'est plus que de la condescendance.

— Mon père, je ne sais point mentir, vous le savez.

— Mais je sais aussi qu'il est des positions qui font du mensonge un point d'honneur pour les gens d'honneur; c'est le résultat inévitable d'une mauvaise vie, que sa plus noble défense doive être une mauvaise action; vous parlez comme un amant, je parlerai comme un père. Écoutez-moi, monsieur : ce que j'ai à vous dire est grave, et le parti que vous allez avoir à prendre ne l'est pas moins.

L'autorité avec laquelle M. de Labardès prononça ces dernières paroles força Georges au silence, et le vieillard reprit :

— J'ai été pour vous un père indulgent, trop indulgent sans doute. Depuis longtemps j'ai fermé les yeux sur votre conduite. Forcé de la punir sévèrement si j'en avais paru instruit, j'ai feint de l'ignorer. Ç'a été une transaction honteuse entre mes devoirs de père et ma faiblesse pour vous. Mais je dois vous expliquer pourquoi j'ai fait cette transaction avec moi-même : c'est parce que je n'ai pas voulu exposer mon autorité de père à être méconnue, tant que les passions de votre jeunesse auraient assez de violence pour vous exposer à la méconnaître; c'est parce que j'ai décidé que le jour où elle parlera elle devra être obéie. Ce jour est venu, monsieur. Ce n'est pas moi qui l'ai hâté. Je vous ai dit que j'avais été un père indulgent, et je l'eusse été peut-être encore longtemps sans ce qui s'est passé cette nuit. Tant que vos débordements sont restés bien loin de moi, j'ai pu, j'ai voulu ne pas les savoir. Le monde a dû me croire aveugle; peu m'importe. Aujourd'hui ils ont franchi le seuil de ma maison; ils ont éclaté chez moi en un double et honteux scandale. L'hôtel de l'ancien chef de la justice a été envahi par les agents de la force publique comme la retraite d'un assassin; cette chambre, qui était la mienne quand, bien jeune encore, j'épousai votre mère avant d'être le chef de ma famille; cette chambre, où elle vous donna le jour, a été forcée aujourd'hui par l'adultère : vous avez introduit votre maîtresse sous le toit de votre père, vous avez déshonoré ma maison.

— Mon père! s'écria Georges.

— Vous l'avez déshonorée, et il me faut une réparation, à moi et au monde. Cette réparation, vous me la donnerez, ou tout sera fini entre nous.

Georges se tut; mais le tremblement nerveux de ses dents, ses poings serrés, son front contracté laissaient voir assez par quel effort violent il se contenait. Son père le regarda avec dédain, et ajouta :

— Il vous semble fâcheux, n'est-ce pas, de ne pouvoir vous lever fièrement à ce mot de réparation, et de ne pouvoir dire insolemment à votre père : Je vous laisse le choix des armes, du lieu et de l'heure?

Ce reproche sembla toucher Georges, et il répondit avec dignité :

— Mon père, dites-moi quelle réparation vous exigez de moi.

— La voici, et vous la trouverez facile à accomplir, je le pense. Vous romprez franchement les habitudes vicieuses que vous avez contractées. Vous avez été cause d'un accident fâcheux, vous assurerez une pension à cette malheureuse qui s'est précipitée par une croisée. Cet accident peut l'avoir privée du talent qui la faisait vivre, et le dernier degré de honte pour un homme, c'est que son amour ait légué la misère à celle qu'il a aimée.

— Je vous remercie de ces dispositions, mon père, dit Georges. Je ferai ce qui est convenable ; mais je puis vous assurer que ces relations sont rompues depuis longtemps.

— Ce ne sont pas les seules auxquelles il faut renoncer : vous ne verrez plus madame de Norbert.

Georges tressaillit, mais il comprit qu'il devait ce sacrifice à Félicie encore plus qu'à son père, et il baissa la tête en signe d'assentiment. M. de Labardès ajouta :

— Et s'il arrivait, ce qui est probable, que celle-là perdît aussi sa fortune et sa position, nous lui assurerions comme à l'autre une existence convenable.

A cette parole, Georges se sentit comme frappé au cœur d'un coup terrible. Il se leva de son siége, pâle, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre, et murmura d'un voix tremblante :

— Moi! offrir à Félicie.....

Il s'arrêta encore devant le mot qu'il fallait prononcer.

— Moi! offrir à madame de Norbert... reprit-il, tandis que ses yeux se mouillaient de larmes.

Il s'arrêta, et enfin il ajouta avec un accent éclatant :

— Moi! offrir de l'argent à cet ange de vertu!... Eh! mon père, il eût mieux valu la laisser mourir.

M. de Labardès resta impassible et répondit froidement :

— Puisque vous consentez à l'abandonner, vous ne le pouvez sans prendre soin de son avenir.

— Mais c'est que je ne l'abandonne pas, mon père; mais c'est qu'elle est innocente ; c'est qu'un fatal concours de circonstances,

je vous l'ai dit, l'a menée chez moi. Instruite de l'accusation qui pesait sur moi, elle a voulu m'en sauver; poussée par une sainte pitié, elle est venue, l'imprudente, la malheureuse, elle est venue...

— Pour sauver son amant!...

— Mon père!...

— Voilà, monsieur, ce que dit la plainte que M. de Norbert a déposée immédiatement au parquet de la cour.

— Oh! mon Dieu, s'écria Georges en retombant sur son siége, accablé et brisé par cette nouvelle.

Son père ajouta :

— Le reste est un secret entre elle et vous; mais le jugement des tribunaux est facile à prévoir.

— Ils la condamneront, s'écria Georges, ils la condamneront, elle qui n'a pas une pensée à se reprocher; elle, c'est impossible!

— Ils prononceront du moins le divorce, que demande M. de Norbert.

— Un divorce! reprit Georges avec impétuosité ; oh! qu'ils le fassent, et madame de Norbert aura la seule réparation que je doive à quelqu'un ; je l'épouserai, mon père!

— Vous! repartit avec éclat M. de Labardès en se levant soudainement.

— Oui, je l'épouserai.

M. de Labardès reprit tout son calme, et, faisant signe à son fils de se rasseoir, il continua froidement :

— Je ne vous ai pas tout dit, monsieur; après ce que je viens de vous prescrire, il est encore autre chose que je vous demande.

— Dites, répondit froidement Georges.

— Je ne veux plus que ce qui est arrivé puisse se renouveler ; vous ne rentrerez pas dans ma maison pour y apporter de nouveaux scandales; votre mariage avec une personne dont la fortune et le nom égalent les vôtres est arrêté par moi. Ce mariage s'accomplira sitôt que les convenances le permettront, et j'aime à croire que vous respecterez assez le titre d'époux, qui mène à celui de père, pour ne pas avoir à rougir un jour devant vos enfants.

Georges se tut.

— J'attends votre réponse, monsieur, et j'ajouterai, puisque vous m'en laissez le temps, que ce que je viens de vous demander est l'expression d'une résolution inébranlable.

— Je le crois, mon père, et soyez bien persuadé que ce que je vais vous répondre est aussi l'expression d'une résolution également inébranlable.

Georges s'arrêta un moment, comme pour donner plus de solennité à ses paroles, puis il ajouta en élevant la voix :

— Si madame de Norbert avait dû reprendre sa vie honorée comme elle lui appartient, je vous aurais obéi ; aujourd'hui je ne puis l'abandonner sans commettre la plus basse des lâchetés.

— Aussi, mon fils, n'est-ce pas ce que je vous ai conseillé. Je vous ai dit qu'on lui assurerait une existence.

— Comme je ferai à une autre, n'est-ce pas ? repartit Georges avec mépris; comme je ferai à une fille perdue ?

— Moi qui ne suis pas amoureux, monsieur, je ne sais pas les différences qu'il y a entre une fille perdue et une femme perdue.

— Monsieur !... monsieur !... s'écria Georges en s'avançant sur son père qui le regarda froidement. Georges recula, puis continua à paroles brèves et entrecoupées :

— Vous avez raison, vous êtes mon père ; je n'ai rien à dire, et vous avez le droit d'insulte ; mais il me reste celui d'agir. Ecoutez-moi bien aussi. Tant que je vivrai, il n'y aura pas une heure de ma vie, pas une minute qui ne soit consacrée au salut, au repos, à l'honneur de madame de Norbert. Je ne sais si elle acceptera ma main, dans le cas où un divorce me permettrait de la lui offrir ; mais ma main ne sera à personne parce qu'elle lui appartient. Si elle veut ma fortune, elle l'aura.

— Votre fortune ? dit M. de Labardès ; oubliez-vous que vous avez dévoré celle de votre mère, et que, si je vous retire la mienne, vous n'aurez plus que la misère à lui offrir ?

— Eh bien ! je lui offrirai ma misère, monsieur, et vous venez de me donner une bien grande espérance ; ma misère, elle l'acceptera plutôt que ma fortune.

— Vous êtes fou !

— Je puis le devenir si elle me refuse, mais je ne le suis pas maintenant.

— Songez que c'est une séparation éternelle entre nous, mon fils.

— Une séparation éternelle, soit !

— Songez qu'à ce que vous venez de me dire, un père n'a qu'une réponse à faire.

— Faites-la donc, monsieur, je l'attends !

— Cette réponse, monsieur, s'écria le vieux magistrat en se levant de toute sa hauteur, c'est la malédiction de votre père!

— Soit, je serai un fils maudit!

— Allez donc, reprit M. de Labardès : vous pouvez maintenant être un vil débauché, un misérable joueur, un infâme perdu de mœurs, et vous serez tout cela, car vous l'avez été; peu importe, vous ne m'êtes plus de rien. Je ne suis plus votre père, je ne vous reconnais plus pour mon fils.

— Soit, soit, monsieur, je serai tout cela; mais je ne serai pas un lâche, car je ne l'ai jamais été.

— Adieu, monsieur!

M. de Labardès s'arrêta un moment sur la porte; il y avait en lui un violent combat, il se retourna et dit d'une voix émue où pour la première fois parla la tendresse paternelle :

— Georges, n'avez-vous rien à me dire ?

A son tour, Georges se sentit ému de cet appel à son cœur; il se tut d'abord, puis il reprit en mettant un genou en terre:

— Mon père, pardonnez-moi ma désobéissance, mais elle est inflexible comme ma volonté.

— Sois donc maudit, toi qui préfères l'amour d'une femme perdue à l'honneur de ton père! s'écria le vieillard, et il sortit aussitôt.

A cette époque, on n'avait pas encore ri des mélodrames sérieux où l'on a abusé de la malédiction paternelle. D'ailleurs, Georges, au milieu de sa vie dissipée et de sa révolte contre son père, avait une idée sérieuse des devoirs de famille; et cette malédiction, bien qu'il l'eût bravée jusqu'au bout avec emportement, le frappa d'un coup terrible; il était resté à genoux, lorsqu'il entendit un léger bruit derrière lui; il se retourna, et vit Félicie qui venait d'ouvrir la porte ; il se releva et courut vers elle. Elle était pâle et tremblante, mais une exaltation fiévreuse brillait dans ses yeux égarés. Georges s'arrêta avec épouvante ; elle lui tendit la main, il n'osa la prendre. Elle approcha encore, et lui dit d'une voix qui vibrait sourdement :

— Fils maudit, femme perdue, nous sommes dignes l'un de l'autre!

Et lui parlant avec une vive anxiété, il répondit doucement :

— Oh! non, vous n'êtes pas une femme perdue! il n'y a que moi qui suis un infâme.

— Non, Georges, reprit-elle avec le même calme effrayant,

j'ai tout entendu, votre père a raison, vous êtes un fils maudit pour m'avoir aimée, et moi une femme perdue pour vous avoir aimé.

— Félicie !... s'écria Georges.

— Oui, c'est parce que je vous aimais que j'ai voulu vous sauver. J'étais adultère dans mon cœur quand je suis sortie de la maison de mon mari.

— Oh! reprit Georges, vous m'avez donc pardonné ?

— Tout à l'heure, Georges, je viens de vous pardonner, quand vous avez répondu à votre père que j'accepterais votre misère et non pas votre fortune.

— Et vous accepteriez aussi mon nom, n'est-ce pas? dit Georges.

— Non, car le jour où je pourrai l'accepter il y aura un arrêt qui m'aura déshonorée.

En prononçant ces dernières paroles, la force qui avait soutenu Félicie jusqu'à ce moment lui faillit tout à coup, et elle fut saisie d'une violente attaque de nerfs, et bientôt d'une fièvre et d'un délire qui firent craindre que le choc incessant de tant d'émotions rapides et cruelles n'eût brisé à la fois son âme et son corps : elle fut, durant trois jours, faible et mourante.

Pendant ce temps, Labardès se fit instruire de ce qui se passait à Bordeaux. Il apprit que le jour même de son explication avec son père, celui-ci avait quitté son hôtel de Bordeaux et s'était retiré dans un château qu'il possédait près d'Agen.

Ce départ avait donné une grande consistance au bruit qui avait couru dès l'abord, que lui et madame de Norbert avaient péri dans la Garonne. D'autres disaient que madame de Norbert seule s'était noyée, et que M. de Labardès avait emmené son fils avec lui. Mais tout cela ne partait que de suppositions qui n'avaient aucune base fixe. Cependant la santé de Félicie parut devoir se rétablir au bout de quelques jours, et Georges fut averti que l'on parlait déjà de pêcheurs qui avaient sauvé un homme et une femme et qu'on les disait cachés dans les environs de Bordeaux. Une descente judiciaire pouvait y atteindre Félicie. M. de Norbert avait à sa disposition tous les moyens possibles de les découvrir. Georges voulut prévenir ce nouvel éclat et résolut de partir avec madame de Norbert et de l'emmener à Paris, où ils pourraient se cacher mieux et laisser les esprits dans l'incertitude de leur sort.

Ils partirent donc.

Je vous ai dit que c'était en 1812 que Georges arriva à Bordeaux.

Lorsque ce dernier événement se passa, on était déjà aux premiers jours de 1814, et bientôt le bruit des grands événements politiques de cette année fit oublier la disparition de Georges et de madame de Norbert.

Arrivés à Paris, ils y prirent tous deux le nom de M. et madame de Dorbern. C'est alors que je les connus tous deux. Un homme comme M. de Labardès, arrivant à Paris sous un faux nom, devait éveiller les soupçons de la police impériale, surtout quand cet homme venait d'une ville comme Bordeaux, dont les sentiments étaient connus pour être hostiles au gouvernement, surtout quand cet homme appartenait à un parti qui ne cachait plus ses espérances et qui avait à Paris des représentants jusque dans le corps législatif.

M. de Labardès, mandé à mon bureau, me raconta que ce que je croyais une intrigue politique n'était qu'une aventure d'amour. Il n'était permis de suspecter sa bonne foi, et j'écrivis à Bordeaux pour savoir la vérité, après avoir fait arrêter préalablement M. de Labardès. La réponse que je reçus me confirma la vérité de ses aveux, et je le fis rendre à la liberté. Durant sa détention, j'avais eu l'occasion de voir plusieurs fois madame de Norbert et d'apprécier toute la sainteté, toute la hauteur de son âme. Je lui demandai la permission d'être son ami, et l'amitié que je lui vouai alors ne fut point stérile. Ce fut par mon entremise que se négocia la séparation amiable de M. de Norbert et de sa femme. Je lui écrivis qu'un procès serait un scandale qui déplairait à l'empereur; que j'étais autorisé à lui dire que madame de Norbert quitterait son nom, et que, grâce à l'ignorance où on était de son sort, il serait facile de faire croire qu'elle était morte. Félicie m'avait dit :

— Ah! s'il voulait m'épargner la honte d'un jugement, je payerais cette générosité de toute ma fortune.

En parlant ainsi, elle n'avait pas pensé qu'on pût faire une pareille proposition à son mari. Moi qui n'ai pas des hommes une opinion très-poétique, je pensai que ce serait un très-grand argument en notre faveur.

— Quelle horreur! s'écria ma voisine. Vous avez osé proposer cela à un homme d'honneur?

— Et l'homme d'honneur l'a accepté : seulement j'entourai la proposition de toutes les formes possibles. Je fis observer à M. de Norbert qu'un jugement entraînerait des débats scandaleux et des relations bien pénibles ; car, à supposer que le divorce fût pro-

noncé, il faudrait que les deux époux disjoints s'entendissent pour régler les intérêts de leur fortune, tandis que madame de Norbert était toute prête à abandonner ses droits quels qu'ils fussent, si son mari voulait abandonner sa plainte. Je ne dis pas à M. de Norbert le profit pécuniaire qu'il y trouverait, mais les ennuis, les chagrins, les récriminations auxquels il pouvait ainsi se soustraire, et sans doute il fut touché de mon intérêt pour lui, car il me répondit en acceptant mes propositions. Ainsi M. de Labardès reprit son nom, et Félicie garda celui de madame Dorbern.

— Et ils restèrent dans la misère, grâce à votre intervention ? dit ma voisine.

— C'est-à-dire, reprit M. P..., qu'ils y tombèrent, malgré tous mes efforts. J'avais obtenu la promesse d'un emploi convenable pour M. de Labardès, lorsque arriva la restauration. En emportant mon crédit, elle emporta les espérances de Georges, et, lorsqu'un ordre ministériel m'obligea à quitter Paris, ils n'avaient pour toute ressource qu'une assez faible somme d'argent que je forçai Félicie à accepter à titre d'emprunt.

— Et que devinrent-ils alors ? dis-je à M. P...

— Vous savez quelle fortune a faite M. de Labardès ?

— Oui, lui, mais madame de Norbert?

— Madame de Norbert, repartit M. de P..., elle eut à souffrir bien des douleurs.

— Georges se montra donc infâme pour elle aussi ?

— Non, fit M. P... en rêvant.

— Mais il l'a abandonnée il y a deux ans, reprit sa voisine, lorsqu'elle vint se fixer ici.

— Non, fit M. P... avec un gros soupir.

— Quel a donc été le motif de leur séparation ?

— Quelque chose qui fait que cette femme a été la plus noble et la plus malheureuse des femmes de ce monde ; écoutez-moi :

Et M. P... reprit ainsi :

— Vous me demandez ce que devint Félicie, c'est ce que je pourrais vous dire en un mot, et ce que je ne pourrais vous raconter que bien longuement si je voulais être vrai. C'est une histoire qui peut se resserrer en quelques lignes, et qui ferait la matière de vingt volumes de roman. Vue à la distance du monde et de l'indifférence, c'est un nombre d'années assez calmes passées dans une position honteuse ; vue de près avec les yeux de l'amitié, c'est une torture qui a fait vibrer douloureusement chaque

jour, chaque heure de ses longues années ; ç'a été un dévouement infatigable et immense. Il en est de cela comme de certains monuments de l'Égypte : à cent pas, c'est un monceau de pierres d'une forme nette et précise, et qui ne demande qu'un coup d'œil pour être saisi, c'est une pyramide : à deux pas, lorsqu'on découvre les milliers de figures qu'on y a creusées, c'est l'histoire de tout un peuple, histoire mystérieuse qu'il faut des siècles d'études et de labeurs pour lire dans son vrai sens, c'est un livre colossal ! Si, au lieu de me faire cette question, vous l'eussiez faite à tout autre qui eût moins connu les deux héros de cette histoire, il vous eût répondu : Madame de Norbert fut depuis 1814 jusqu'en 1819 la maîtresse de M. de Labardès. Mais puisque c'est à moi qu'elle s'adresse, je dois dire que Félicie fut l'ange gardien, le guide, l'honneur et le bonheur de Georges.

Comme je vous l'ai dit, ils étaient demeurés à Paris sans ressources. Il y a peu d'esprits en ce monde qui aient la puissance de se mettre franchement en face de leur position, de la considérer d'un œil calme, de la mesurer exactement, et de calculer par quels moyens honnêtes, justes et raisonnables, ils en peuvent sortir. Cette puissance manque aux hommes supérieurs peut-être plus encore qu'aux esprits bornés.

En effet, les premiers ont en eux une conscience de ce qu'ils valent qui ne leur laisse pas facilement admettre qu'ils puissent rester dans la misère et l'obscurité. D'une autre part, lorsqu'ils voient les hautes fortunes acquises par des médiocrités patientes et laborieuses, ils se disent qu'une telle fortune ne peut leur manquer, comptant leur valeur comme un droit à être aussi bien partagés que la médiocrité, oubliant que celle-ci a pour auxiliaires le temps et le travail, deux forces qui valent presque celles du génie. Si l'on pouvait bien enseigner aux jeunes gens de notre époque la fable du *Lièvre et de la Tortue,* il y aurait moins de révolte entre eux contre certaines hautes positions. En effet, la plupart de ceux qui, selon leur expression, se sentent des ailes d'aigle, s'indignent de voir occuper par des hommes vulgaires les sommets sociaux où ils peuvent arriver de plein vol, et ils accusent sans cesse la société de ses injustes préférences. C'est qu'au jour où ils pensent à arriver, ils ne tiennent pas compte de tout le temps qu'ils ont perdu en vaines espérances, en fausses routes, en élans sans but ; temps que d'autres ont employé à gravir lentement, mais incessamment, la rude montée d'une haute fortune. Enfin, pour parler

sans métaphore, ils prétendent qu'on reconnaisse immédiatement en eux un mérite qui n'a pas fait ses preuves, une puissance qui ne s'est exercée qu'en eux-mêmes. Parvenus à un âge où il est honteux d'être peu de chose, ils préfèrent n'être rien par orgueil. Alors beaucoup se perdent tout à fait. Ils se détournent du chemin battu qui est ouvert à tout le monde, et où ils marcheraient vite s'ils voulaient le prendre à son entrée, et s'en vont tenter des voies impossibles qui le plus souvent mènent à la ruine et au déshonneur.

Ainsi fit Georges durant quelque temps.

Après mon départ, plusieurs positions lui furent offertes, des places de commis dans des maisons de commerce, celle de secrétaire chez un célèbre avocat. Un député de son département lui obtint du gouvernement un emploi de substitut du procureur du roi. Il refusa tout cela ; il ne comprenait pas que lui, Georges de Labardès, avec son nom et ce qu'il se sentait de capacité, fût mis au rang des gens qu'il méprisait souverainement. Cependant il fallait vivre, et Georges, abusant de son nom et de son ancienne position à Paris, suffit largement à toutes les exigences d'une vie convenable par des emprunts faits à d'anciens amis, puis à des usuriers. Mais le terme de tous ses engagements arriva, et Félicie dut s'alarmer des mystérieuses entrevues qui avaient lieu entre Georges et des inconnus, des fréquentes sorties de celui-ci, de sa tristesse, de ses sombres distractions. Félicie ignorait complétement les affaires; elle n'y chercha point l'explication de la conduite de Georges; elle crut que cet amour sur lequel elle avait compté n'avait été, comme tant d'autres, que le résultat d'une exaltation passagère, et que Georges, déjà fatigué d'une chaîne qu'il s'était imprudemment imposée, n'osait la rompre, mais la portait avec dégoût.

« Lorsque cette pensée m'entra dans le cœur, m'a-t-elle dit souvent, je ne vis qu'une issue à cette horrible position. Cette issue, c'était la mort. L'idée du crime qu'il me faudrait commettre ne m'arrêta pas un seul instant. Je n'étais déjà plus la femme qui, injustement flétrie par le monde, avait voulu garder devant Dieu sa pureté tout entière. Ne pouvant plus paraître à son tribunal qu'avec une faute sur le front, je ne frémis pas d'y ajouter un crime. Hélas ! je n'avais plus de refuge en moi-même où me purifier dans mon innocence du contact des mauvaises pensées. Peut-être pour une femme qui a gardé la considération, un amour perdu n'est-il

pas le suprême malheur; mais lorsque l'amour est votre dernier abri, le seul rempart qui vous défende contre le désespoir, lorsqu'il est la seule considération qu'on puisse obtenir, car être aimée est aussi une considération, si cet amour est noble et grand; quand cet amour s'en va, la vie le suit; elle disparaît avec lui comme le naufragé avec la dernière planche du radeau auquel il s'est accroché. Toutefois, je ne voulus pas garder un doute en présence d'une nouvelle résolution de suicide, et ce fut parce que cette résolution était inébranlable que je voulus me la justifier à moi-même. Voilà ce qui me poussa à une action qui en toute autre circonstance et avec l'espérance d'un autre résultat m'eût paru honteuse et déshonnête. Un soir que Georges était sorti, je m'introduisis dans son cabinet, j'ouvris son bureau, je fouillai ses papiers. Je les avais tous remués sans y trouver un seul indice de ce que je cherchais; pas une lettre de femme, quelques billets équivoques, où on lui donnait des rendez-vous, mais toujours pour des affaires. J'en lisais les premiers mots et la signature, et j'allais plus loin. Enfin je rencontrai une lettre timbrée de Bordeaux : elle était d'une écriture de femme. J'hésitai longtemps à la lire; il me sembla que c'était ma condamnation que je tenais en mes mains. C'était une condamnation, en effet, mais non pas comme je le pensais. Cette lettre était d'une tante de Georges. Dès les premières lignes je reconnus qu'il s'était adressé à elle pour le tirer des embarras d'argent où il se trouvait. Ces premières lignes m'expliquèrent aussi ce que signifiait tout cet amas de papier timbré que j'avais repoussé comme inutile, puis ces entrevues mystérieuses, ces sorties fréquentes, ces alarmes perpétuelles de Georges. Je fus sur le point de m'arrêter et de ne plus continuer la lecture d'une correspondance qui, dans le premier moment, sembla devoir me rester étrangère. Mon nom écrit au milieu de cette lettre m'engagea à poursuivre.

» Ce fut alors que je vis clair dans ma position.

» La tante de Georges, après lui avoir transmis ses propres refus et ceux de M. de Labardès père, finissait par dire qu'il n'avait rien à espérer de sa famille tant qu'il resterait la proie (c'était l'expression) d'une femme sans mœurs qui, pour satisfaire à des habitudes de luxe et de plaisir, le poussait à des dépenses ruineuses. Tout cela se concluait par cette phrase : « Après avoir vu dévorer la fortune de votre mère avec des filles de toute sorte,

votre père ni moi n'avons envie de faire servir la nôtre à l'entretien insolent d'une femme perdue. »

» Un moment j'avais retrouvé ma foi, mon espérance en l'amour de Georges ; mais presque aussitôt la consolation que j'en avais éprouvée s'était enfuie devant la connaissance que je venais d'acquérir des embarras où il était plongé ; puis enfin un nouveau désespoir m'entra dans le cœur lorsque je découvris que c'était moi qu'on rendait responsable de ces embarras, responsable du déshonneur auquel il courait.

» Encore une fois, une idée de suicide me traversa la pensée ; l'idée de détruire toutes ces accusations par la mort de celle qui y donnait lieu s'empara un moment de mon cœur. Mais elle n'y put trouver place ; la certitude de l'amour de Georges y était rentrée et l'occupait tout entier.

» Je ne sais toutefois ce qui fût arrivé si j'avais été longtemps abandonnée à moi-même ; mais Georges rentra en ce moment et me surprit dans cette horrible anxiété, assise devant son bureau, tous ses papiers étalés devant mes yeux.

» Le premier regard qu'il me lança fut sévère, c'était celui de l'homme dont on a audacieusement forcé le secret ; je le supportai sans baisser les yeux ; une pensée puissante, grande, salutaire m'inspira tout à coup.

» Le second regard qu'il m'adressa fut triste et désespéré, et il me dit, avec autant de honte que de douleur :

» — Oh ! Félicie, qu'avez-vous fait ?

» — M'aimez-vous, Georges ? lui répondis-je.

» — Oh ! s'écria-t-il en tombant à genoux devant moi, si je vous aime !... Hélas ! mon Dieu ! mais tout ce que vous venez de découvrir, cette honte à laquelle je me suis exposé en sont une preuve. Félicie, c'est l'horreur de vous voir livrée au besoin, à la misère, qui m'a poussé à tant d'imprudences. J'ai marché comme un aveugle sans prévoir qu'elles auraient pour horrible résultat de vous faire sentir plus cruellement cette misère.

» — Et ce n'est pas le plus horrible résultat que vous n'avez pas prévu : le plus horrible, c'est de m'avoir rendue aux yeux de tous la complice de toutes ces imprudences, la cause de tous ces égarements.

» — Félicie ! s'écria-t-il.

» — J'ai tout lu, voilà la lettre de votre tante.

» Il courba la tête, et je repris avec une fermeté que donne seule une noble résolution :

» — Georges, m'aimez-vous?

» — Oui, et d'un amour sacré.

» — Eh bien! lui dis-je, il faut sortir de cette fange.

» — Veux-tu mourir ensemble? s'écria-t-il en m'attirant à lui.

» — Non, lui dis-je en le repoussant tristement. Au point où nous en sommes venus, cette issue est la plus honteuse de toutes. Laisser derrière nous, vous, la réputation d'un malhonnête homme; moi la réputation d'une malhonnête femme, je ne le veux pas. Il est une considération que je ne puis reconquérir, mais il est un déshonneur que je ne veux pas accepter. Je ne puis pas ne pas avoir été la femme adultère de M. de Norbert, mais je ne veux pas être la maîtresse qui a ruiné M. de Labardès. Il faut sortir de cette position, Georges, non pas en y succombant; c'est en triomphant qu'il faut en sortir.

» — Oh! tu as raison, me dit-il, et j'espère que bientôt ce sera avec éclat.

» — Il faut que ce soit d'abord avec honneur, et pour cela il faut quitter cette maison, ce luxe, cette vie fausse et honteuse ; il faut payer nos dettes.

» — Hélas ! c'est impossible.

» — Aujourd'hui peut-être, mais non pas un jour à venir.

» — Mais je n'ai pas de temps.

» — Vous en obtiendrez. J'ai lu toutes ces lettres; ce qui indigne vos amis et vos créanciers, c'est un luxe basé sur vos emprunts. Ce qui les alarme sur la valeur de leurs créances, c'est l'oisiveté de votre vie. Enlevez ce luxe, ils se calmeront ; travaillez, leur intérêt sera de vous en laisser le pouvoir. »

A ce moment, reprit monsieur P..., Félicie qui m'a souvent raconté cette scène, Félicie n'avait obtenu que la plus facile partie de la victoire qu'elle voulait remporter. Elle parlait honneur, devoir, à un homme chez qui tous ces mots avaient un puissant retentissement, malgré sa fâcheuse conduite.

Elle le persuada. Mais, lorsqu'il lui fallut discuter les moyens d'arriver au but proposé, c'était l'orgueil de Georges qu'il fallait vaincre. Il fallait lui persuader d'accepter un prix misérable de son travail ; il fallait le forcer à s'estimer devant le monde, et ce qui le révoltait le plus, à s'estimer bien bas devant elle.

Ce fut alors que cette femme, éclairée soudainement sur les plus

graves vérités de notre ordre social, lui fit comprendre comment il devait commencer par être peu de chose pour arriver à devenir beaucoup. C'est alors qu'ingénieuse à le flatter, elle lui montra que dans le commis qui se vendait pour quelques centaines de francs, elle verrait l'homme destiné à être un jour le chef des plus hautes administrations; que dans l'écrivain qui recevrait un salaire misérable de son travail, elle était sûre qu'il y avait déjà tout entier l'homme dont la vaste capacité devait parvenir à la plus noble illustration. C'est alors enfin qu'après lui avoir restitué l'estime des autres en le faitant rentrer dans la voie des honnêtes gens, elle en fit un homme distingué en le soutenant longtemps par le témoignage de sa seule estime. En effet, les commencements de cette réforme furent pénibles. Georges, employé dans les derniers rangs d'une administration publique, attaché comme rédacteur très-secondaire à un journal qui s'était donné pour mission le triomphe des opinions ultrà-royalistes, Georges ne gagna pendant quelque temps que ce qui suffisait à peine aux besoins d'une vie bien médiocre.

Et cependant ce fut le seul moment de leur vie où il y eut pour tous deux quelques heures d'oubli, de joie pure. C'est que la noble femme perdue et le noble esprit ignoré étaient tous deux dans le même malheur. C'est que le monde, en les confondant dans son dédain, ne les séparait pas encore l'un et l'autre. Ils eurent ensemble des bonheurs d'enfant, des heures de plaisir prises sur leurs frêles économies, où tous deux s'en allaient, inconnus, abrités par leur obscurité, jouir d'une longue soirée de spectacle, d'une chaude journée de printemps, sans que rien vînt les heurter et les montrer du doigt.

— Il me semble, reprit ma voisine en interrompant M. P..., que les succès de Georges ont dû accroître ce bonheur.

— Hélas! dit M. P..., ses succès furent à la fois la justification et l'incessante torture de Félicie. Comme elle l'avait prévu l'heure ne se fit pas attendre où l'on jugea l'homme à son œuvre lorsqu'il se fut décidé à la commencer. Il marcha vite dans la double carrière qu'il parcourait, mais il marcha seul. Georges, devenu maître des requêtes et l'un des écrivains les plus influents de la cause qu'il défendait, Georges fut bientôt aux yeux de tous un homme distingué, estimé, recherché, tandis que celle qui le poussait dans cette voie n'en restait pas moins sa maîtresse, femme déshonorée aux yeux du monde. Autrefois, abandonnés tous deux dans leur soli-

tude, ils n'avaient pas compris qu'un jour viendrait où, sans cesser de s'aimer de l'amour le plus absolu, le monde leur ferait une vie différente. En effet, les invitations venaient chercher Georges dans sa retraite, et elles y laissaient Félicie. Il refusait toutes celles qui étaient plaisir, mais elle le forçait d'accepter toutes celles qui étaient devoir : elle se montrait à ses yeux fière, heureuse de l'estime qu'il conquérait, jusqu'au moment où la porte était fermée derrière lui ; alors elle restait seule, et ce fut cette solitude qui fut l'enfer où elle expia sa faute, car rien ne venait y consoler son âme, pas même une espérance. Clouée au déshonneur de sa position perdue, elle suivait de l'œil Georges dans le noble sentier d'une bonne réputation, où elle ne pouvait pas le suivre. Le courage lui faillit quelquefois; quelquefois elle pleura et cria anathème contre le monde, mais ce n'était que lorsqu'elle était bien seule avec elle-même, lorsque Georges ne pouvait pas l'entendre. Elle lui cachait son désespoir qui eût pu le décourager, et tant qu'il était à la portée de sa voix, Félicie lui criait du poteau de l'infamie où le monde la laissait : « Courage, marche, arrive, deviens grand, c'est mon espérance, c'est ma joie; » et pourtant elle avait la conscience que chaque pas qui le portait vers la haute fortune où il était arrivé était un pas qui le séparait d'elle. Et cela arriva comme elle l'avait prévu.

Je viens de vous dire ce que je pourrais appeler le sens général de ce malheur incessant qui pesa durant cinq ans sur Félicie; mais je ne vous ai pas dit tous les horribles petits détails de ce long supplice.

Il y a tant de femmes effrontées ou de femmes insoucieuses qui portent légèrement une pareille vie, que peu de gens soupçonnent ce qu'elle peut avoir d'infiniment douloureux pour une âme noble.

Ils en voient l'extérieur brillant, l'aisance, les plaisirs, les distractions.

Il y en a même qui l'envient. Mais moi j'ai pénétré derrière ce voile doré, et je puis vous attester qu'il recouvre d'atroces douleurs, des douleurs de toutes les heures, et cependant toujours la même douleur.

C'est l'avertissement incessant du mépris du monde; car ce mépris force la porte de votre maison, si bien close qu'elle soit, arrive par l'insolence d'un valet qui ne croit rien devoir à la femme qui ne porte pas le nom de son maître ; il arrive par la question d'un étranger qui, en refusant de dire le motif de sa visite, vous

avertit que vous n'avez aucun droit à le savoir. Il arrive par les flatteries mêmes qui, en se vantant de l'amitié d'un homme d'un grand nom, disent à une autre qu'elle n'est pas admise dans la considération que cette amitié procure. Vous ne savez pas, vous dis-je, ce qu'est une pareille vie, et ceux qui la bafouent légèrement auraient remords de leurs paroles s'ils connaissaient la centième partie du mal qu'ils font à qui ne leur en a point fait.

— Quoi! reprit ma voisine, et Félicie demeura ainsi toujours seule, sans un témoignage d'intérêt, sans que quelqu'un prît sa défense, sans que quelqu'un lui tendît une main protectrice?

— Non, reprit M. P..., elle ne fut pas si complétement méconnue que vous le pensez ; une main lui fut tendue, la seule qui eût pu la consoler, et qui la consola, la seule aussi qui pût combler son malheur, et qui le combla.

Lorsque Georges, grâce à Félicie, se fut résolu à donner un démenti aux accusations de sa famille, il ne voulut pas laisser sans réponse la lettre de sa tante ; il lui écrivit pour lui dire ses nouvelles déterminations, et il lui apprit à quelle inspiration il les devait.

Cette lettre, communiquée à M. de Labardès, fut considérée par lui comme une jactance de jeune homme. Mais bientôt, les effets répondant aux promesses, la famille de Georges se félicita tout haut de sa bonne conduite en lui en attribuant cependant tout l'honneur.

M. de Labardès le père fut plus juste, et dans une solennelle occasion où Georges, arrivé à une position déjà éclatante, en fit part à son père, d'après les instigations de Félicie, ce ne fut point à son fils que répondit M. de Labardès, ce fut à madame de Norbert ; ce fut elle qu'il remercia de l'honneur et de la gloire que venait d'acquérir son nom.

Il y eut pour cette femme un saint et véritable transport de joie à la lecture de cette lettre. Ah ! que de fois elle me l'a dit : « C'était l'heure où j'aurais dû mourir.

« Le témoignage d'estime de ce vieillard si sévère compensa un moment dans mon cœur toutes les marques de mépris que je recevais du monde ; longtemps il me fut un bouclier contre tout ce qui me blessait auparavant ; j'étais si peu accoutumée à un respect, que celui-là m'enivra ; je me crus invulnérable. »

Cependant les événements marchaient ; les hommes au parti duquel Georges s'était rattaché, sans être encore au pouvoir,

avaient pris une place considérable dans le monde politique. Georges, porté par eux, était entré au Conseil d'État ; on le désignait pour un emploi de sous-secrétaire dans un ministère.

D'après tout ce que je vous ai dit, vous devez comprendre ce qu'était devenue Félicie près de cette haute fortune. Ce n'est pas que Georges eût changé pour elle ; Félicie était toujours la seule femme qu'il aimait. Mais elle n'était pas sa seule passion.

Il ne pouvait plus la trahir pour une rivale, mais il l'oubliait pour l'ambition.

Il lui jetait l'or, le luxe, les fêtes, mais il ne pleurait plus avec elle.

Il était trop loin déjà pour voir ses larmes ; il était trop riche en honneur pour comprendre la misère où elle restait ; il était trop heureux pour sentir son désespoir.

Ce fut alors, il y a deux ans à peu près, que M. de Labardès le père, qui avait repris en 1815 sa place à la cour royale de Bordeaux, arriva à Paris. Il ne descendit pas chez son fils, qui demeurait toujours avec madame de Norbert, mais il s'y rendit presque aussitôt. Il fut pour elle ce qu'il devait être pour une femme qu'il estimait hautement.

Et cependant Félicie, un moment encore heureuse de cette absolution que la présence de M. de Labardès lui apportait, s'aperçut bientôt qu'elle avait amené un changement notable dans la conduite de Georges.

Il donnait moins de temps à ses affaires ; il ne la quittait plus si souvent ; il lui renouvelait avec toute l'ardeur des premiers jours l'assurance d'une affection que rien ne pourrait briser. Il semblait lui dire : Rassure-toi, je suis là.

D'abord ce fut un doux événement pour Félicie que ce retour à leurs premières habitudes, à leur vie intérieure et cachée.

Mais bientôt, en remarquant la sombre préoccupation de M. de Labardès père, elle s'alarma des serments du fils. Elle sentit qu'une main s'était glissée entre eux, et crut voir dans l'empressement de Georges une protestation contre les efforts qu'on faisait pour les désunir.

D'abord elle se demanda si Georges ne cherchait pas à la tromper, mais ce doute s'effaça pour faire place à une certitude toute contraire.

Dans un entretien où M. de Labardès le père était présent, Georges parla de son dégoût pour les affaires publiques, de l'in-

tention où il était de les quitter, de sa haine pour la dépendance qu'elles entraînaient à leur suite, et du bonheur qu'il retrouverait en vivant modestement, dans un coin retiré, du peu qu'il avait amassé.

Georges s'était retiré quelques moments après ces paroles que son père avait accueillies avec un silence glacé, tandis que Félicie en cherchait avec terreur le véritable sens. Aussi, dès qu'elle fut seule avec M. de Labardès, elle se tourna vers lui et lui dit d'un ton épouvanté :

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ?

— Cela veut dire, madame, lui répondit le vieillard, que je n'ai plus d'espérance qu'en vous.

— Parlez, monsieur, reprit Félicie avec effroi.

— Vous me comprendrez, madame, et ce que vous avez fait m'est un garant de ce que vous ferez encore. Vous n'avez pas poussé Georges dans une si large voie de fortune pour l'y voir s'arrêter, n'est-ce pas ? Eh bien, madame, il en est à un de ces instants de la vie où l'on arrive à tout quand on veut.

— Ne le veut-il donc pas ? dit Félicie en tremblant.

— Il ne le peut pas, dit M. de Labardès. La position qui lui est offerte est immense, elle est au delà de ce que toute votre ambition pouvait espérer pour lui ; mais elle lui est offerte à une condition que je l'estime de ne pas accepter.

— Et quelle condition, monsieur ? reprit Félicie en contenant sous un air calme l'invincible terreur dont elle était frappée.

— Il s'agit, madame, de la pairie ; et de là à un ministère il n'y a pas loin.

— Mais quelle est cette condition ?

M. de Labardès s'arrêta, prononça à voix basse ces deux mots :

— Un mariage.

Félicie laissa échapper un profond soupir.

— Un mariage ! je m'y attendais. Et Georges...

— Vous venez de l'entendre, il renonce à sa carrière plutôt qu'à vous, et je ne saurais l'en blâmer... Il a raison.

— Et je l'en remercie, dit madame de Norbert. Merci, Georges, reprit-elle, merci, tu as été tout ce que je voulais.

M. de Labardès se méprit à cette parole, et dit :

— Il pourrait être plus encore !

— Il sera tout ce qu'il peut être, monsieur.

— Que dites-vous ?

— Écoutez! Ah! ce me sera une horrible douleur que de le fuir; mais elle ne sera pas comparable au désespoir auquel il m'eût poussée si c'eût été lui qui m'eût quittée. Je comprends la noblesse de son sacrifice: je sais tout ce qu'il atteste d'affection, de reconnaissance; mais j'en sens aussi la portée et tout ce qu'il traînerait à sa suite de désillusion. Georges abandonnera pour moi tout ce que je lui ai donné, car c'est moi qui le lui ai donné (permettez-moi de me vanter une fois de mon œuvre au moment de l'achever). Oui, il abandonnera tout ce que je lui ai donné; mais il regretterait bientôt tout ce qu'il aurait perdu. La gloire, la renommée, le pouvoir sont un aliment dont on devient avide une fois qu'on y a goûté. Il pourrait sortir du banquet, mais il emporterait avec lui une faim devenue insatiable. Il y a longtemps que j'ai prévu le jour qui se lève, seulement je ne lui avais pas donné de date. Il vient d'en prendre une, et j'accomplirai aujourd'hui le sacrifice que je me suis imposé depuis longtemps. Je suis restée, monsieur, tant que j'ai été un agent d'honneur, de bonne conduite; je m'en vais du moment que je suis un obstacle.

La voix de madame de Norbert frémissait à mesure qu'elle parlait, et M. de Labardès tenait les yeux baissés, n'osant regarder la douleur qu'il avait fait naître. Enfin, il dit en mots entrecoupés:

— Non, madame, je n'accepterai pas un si noble dévouement.

— Ce n'est pas un dévouement, monsieur, c'est une nécessité. Accepter le sacrifice de Georges, ce n'est pas retourner d'où nous sommes partis. Quand j'étais avec lui dans la misère et le déshonneur, il n'avait rien perdu pour moi; aujourd'hui je serais ce que vous disiez alors, je serais plus, ce ne serait pas un jeune homme vicieux dont j'achèverais la perte, ce serait un homme d'honneur dont je ferais la ruine. Je n'ai pas voulu mourir avec lui pour qu'on pût dire que je l'avais perdu; je ne veux pas vivre avec lui pour qu'on dise que je l'ai perdu. C'est un parti pris, monsieur, je partirai; mais je ne vous demande qu'une chose, c'est de garder mon secret pendant deux jours.

Deux jours après, en effet, madame de Norbert était partie pour venir me trouver; car je lui avais parlé souvent dans mes lettres de la solitude où est perdu ce misérable bourg. Elle écrivit à Georges une lettre où elle lui dit les motifs de sa conduite; elle ne reçut point de réponse, soit qu'il ait accepté le sacrifice et qu'il ait été si honteux de l'accepter qu'il n'ait pas osé l'avouer à celle qui

avait fait, soit, ce que je suppose, que M. de Labardès le père, qui savait seul le secret de la retraite de Félicie, ait supprimé la réponse de Georges. Ce fut le dernier message que cette infortunée envoya à l'homme qui lui avait donné un malheur si complet.

— Vous vous trompez, dis-je à M. P..., car elle m'a remis une lettre pour lui.

M. P... prit la lettre et en lut la suscription :

« A M. de Labardès, conseiller d'État, etc. »

— Eh bien ! me dit-il, il faudra la porter à M. le comte de Labardès, pair de France, ministre de... Ce matin les journaux nous en ont apporté la nouvelle. Félicie a dû l'apprendre, et c'est sans doute une lettre de félicitations qu'elle lui écrit.

Un mois après je voulus remettre cette lettre à sa destination, mais je ne pus parvenir jusqu'au ministre à qui elle était adressée, et, forcé de retourner à mon poste, je la donnai à un huissier de l'antichambre ministérielle, qui, la prenant pour une pétition, la remit au secrétariat du bureau particulier. C'est là et d'un de mes amis que j'appris que M. P... ne s'était pas trompé, et que Félicie avait signé, sur son lit de mort, une lettre de compliments affectueux à M. de Labardès pour la haute position à laquelle il venait d'être promu. Elle ne voulut pas même lui laisser un remords. Tant d'amour et de malheur devraient être comptés pour de la vertu.

FIN D'UN MALHEUR COMPLET.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. Morris et Comp. rue Amelot, 64.



